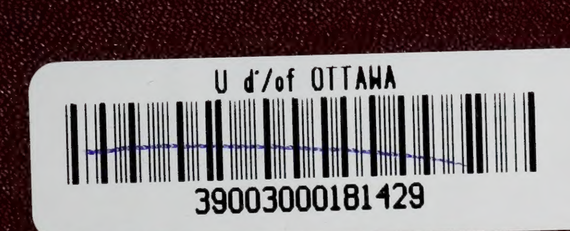

U d'/of OTTAWA
39003000181429



OUVRAGES DE LECTURES SPIRITUELLES

DU MÊME AUTEUR

Collection littéraire.

Garnier, éditeur, 6, rue des Saints-Pères, Paris.
(Volumes in-12 de 600 pages, 2 fr. 50.)

1. — *Décembre.* Bourdaloue. Lectures spirituelles pour le temps de l'Avent.

2. — *Janvier.* Saint Augustin. Lectures spirituelles pour le temps de Noël et de l'Epiphanie.

3. — *Février.* Bossuet. Lectures spirituelles préparatoires au Carême.

4. — *Mars.* Massillon. Lectures spirituelles pour le Carême.

5. — *Avril.* P. Ventura. Lectures spirituelles sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

6. — *Mai.* Vénérable Louis de Grenade. Lectures spirituelles sur les Fêtes de la très sainte Vierge.

7. — *Juin.* Saint Thomas d'Aquin. Lectures spirituelles pour la Pentecôte et la Fête-Dieu.

8. — *Juillet.* Fénelon. Lectures spirituelles sur la Vie Intérieure.

9. — *Août.* Saint Jean Chrysostome. Lectures spirituelles sur les Vertus chrétiennes.

10. — *Septembre.* Saint Bernard. Lectures spirituelles sur la Vie chrétienne.

11. — *Octobre.* Saint François de Sales. Lectures spirituelles sur la Piété.

12. — *Novembre.* Saint Alphonse de Liguori. Lectures spirituelles sur les Fins dernières.

DU MÊME AUTEUR

Bibliothèque de Lectures pieuses.

Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris.
(Volumes in-16 de 300 pages, 1 fr.)

1. — SAINT BERNARD. — Lectures pieuses pour le Propre du Temps.
2. — SAINT BERNARD. — Lectures pieuses pour le Propre des Saints.
3. — VÉNÉRABLE PÈRE DE LA COLOMBIÈRE. — Lectures pieuses sur les Fêtes de la très sainte Vierge et de saint Joseph.
4. — MGR LE TOURNEUR. — Lectures pieuses pour le mois de la Sainte Enfance.
5. — Lectures pieuses sur les Vertus du Sacré-Cœur de Jésus.

(*A Suivre.*)

La Science religieuse.

Lethielleux, éditeur.
(Volumes in-12 de 500 pages, 3 fr.)

1. — P. D'ARGENTAN. — Lectures spirituelles sur la très sainte Vierge.
2. — BOSSUET. — Élévations à Dieu sur tous les mystères de la Religion. (*A Suivre.*)

Petite bibliothèque de Lectures spirituelles.

Taffin, éditeur, 30, rue des Saints-Pères, Paris.
(Volumes in-32 de 150 pages, 0 fr. 60.)

1. — ABBÉ COURBON. — Mois de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
2. — P. DE GALLIFET. — La dévotion à la très sainte Vierge.
3. — P. NIEREMBERG. — L'aimable Jésus.
4. — Mois du Sacré-Cœur de Jésus. (*A Suivre*)

Bibliothèque des Communautés religieuses.

Taffin, éditeur, 30, rue des Saints-Pères, Paris.
(Volumes in-12 de 500 pages, 2 fr.)

1. — BOURDALOUE. — Lectures spirituelles sur l'État religieux.
2. — P. VAUBERT. — Lectures spirituelles sur la très sainte Eucharistie.
3. — P. TH. LEBLANC. — Lectures spirituelles sur le saint travail des mains.
4. — P. BERTHIER, S. J. — Lectures spirituelles sur l'Esprit de Foi.

(*A Suivre.*)

BIBLIOTHÈQUE

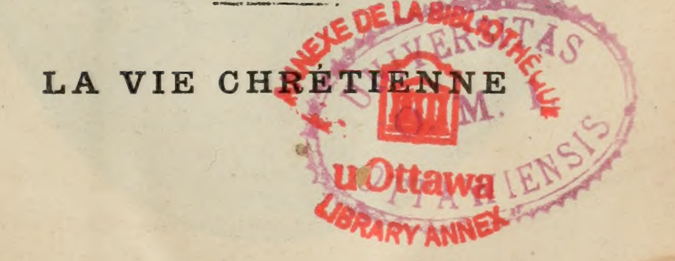
DE

LECTURES SPIRITUELLES

X

SAINT BERNARD

LA VIE CHRÉTIENNE





SAINT BERNARD

D'après un portrait de
la maison Turgis.

SAINT BERNARD

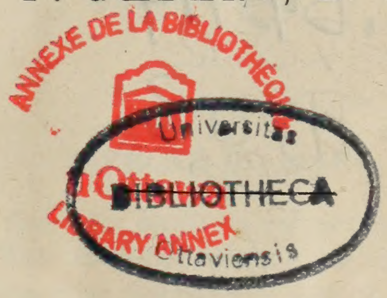
LECTURES SPIRITUELLES

SUR

LA VIE CHRÉTIENNE

DISPOSÉES PAR

P. GŒDERT, E. M.



PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

ÉVÊCHÉ DE SAINT-DIÉ.

Je ne puis qu'applaudir à votre dessein de donner à la piété des fidèles un aliment aussi substantiel que celui de vos Lectures spirituelles.

La lecture en famille, la lecture de l'Évangile, de la vie des Saints, et de pieuses méditations, était un usage éminemment chrétien dans les familles d'autrefois. Le maintenir, là où il existe encore ; le réveiller, là où il est quelque peu assoupi ; le faire naître, là où il n'est pas en honneur : tel est le triple but que vous poursuivez. J'aime à penser que vous aurez la satisfaction de l'atteindre, car la collection que vous offrez à la piété de vos lecteurs se recommande à la fois par la grande autorité des sources auxquelles vous puisez et par l'heureux choix des emprunts que vous leur avez faits.

C'est ce qui me détermine à répondre favorablement à votre appel, en donnant à votre œuvre la bénédiction que vous réclamez, et en recommandant vos Lectures *à l'attention des familles chrétiennes.*

† Alphonse-Gabriel,
Évêque de Saint-Dié.

ÉVÊCHÉ DU MANS.

Des lectures tirées des meilleurs auteurs, et choisies par vous, ne peuvent qu'être très utiles à ceux à qui vous les destinez.

Je vous souhaite donc de nombreux lecteurs et bénis de nouveau votre zèle avec la vive et fidèle affection d'autrefois.

† Marie-Prosper,
Évêque du Mans.

ARCHEVÊCHÉ DE REIMS.

Je constate avec joie et je bénis avec un cœur paternel votre zèle persévérant. Sans trêve ni relâche se multiplient, sous le titre de Lectures Spirituelles, *des volumes empruntés aux vrais Maîtres de la Vie chrétienne et que vous rééditez avec discernement et opportunité.*

*Plusieurs de ces ouvrages devenaient rares ou d'un accès difficile, faisant partie d'*Œuvres complètes *qui ne se trouvent que dans les riches bibliothèques. Vous aurez eu le grand mérite de les faire revivre en des volumes abordables et de vulgariser, en notre siècle qui en a tant besoin, ces œuvres trop oubliées et pourtant d'une incomparable ressource de doctrine et de piété pratique.*

En communiquant ces trésors à un grand nombre d'âmes cultivant la vraie dévotion dans le monde, vous aurez bien travaillé pour la gloire de Dieu et le service de la sainte Église.

Recevez l'assurance de mes sentiments dévoués en N.-S.

† B. M. Card. Langénieux,
Arch. de Reims.

ROME.

Je partage absolument la manière de voir de mon Éminentissime confrère, le Cardinal-Archevêque de Reims, sur votre excellente publication à laquelle je souhaite tout le succès qu'elle mérite.

Veuillez agréer tout mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† François Désiré,
Cardinal Mathieu.

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

PERMIS D'IMPRIMER

H. ODELIN, Vic. gén.

Paris, le 15 janvier 1903.

BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES SPIRITUELLES

Il n'est pas donné à tous de posséder les œuvres complètes des Saints, des Docteurs, des Pères de l'Église et des grands maîtres de la vie spirituelle. D'autre part, il n'est pas toujours possible, faute de temps, de chercher dans ces œuvres complètes, les pages appropriées aux sujets que l'on veut étudier ou revoir.

Nous avons cru faire œuvre utile en nous chargeant de ce travail préparatoire, en puisant aux sources les plus autorisées, et nous avons groupé en un volume tout ce qui a été dit de plus remarquable et de plus complet sur chaque sujet. Tantôt les lectures se rapportent à une époque spéciale de l'année, telle que l'Avent, Noël, le Carême, la Semaine sainte, le Temps pascal, etc. Tantôt ces lectures ont pour objet Dieu, Jésus-Christ, la très sainte Vierge ou les Saints. D'autres volumes sont consacrés aux vertus, aux sacrements, aux devoirs du chrétien, etc.

Cette collection nouvelle de chefs-d'œuvre, consacrés par l'expérience, judicieusement choisis au milieu de tant de richesses accumulées pendant des siècles, ces meilleures pages de notre belle littérature chrétienne conviennent à toutes les âmes de bonne volonté. Non seulement les Membres du Clergé et des Communautés religieuses trouveront profit à puiser dans cette bibliothèque spéciale, mais nous nous adressons encore et tout particulièrement aux personnes pieuses qui vivent dans le monde. Ces volumes leur éviteront bien des recherches et leur faciliteront ce saint exercice de la lecture spirituelle tant recommandé par le doux saint François de Sales aux âmes qu'il dirigeait dans les voies du salut.

Notre but a donc été de créer un répertoire spécial pour toutes les personnes pieuses, quelles que soient leur condition et leur vocation

Toutes, nous l'espérons, se serviront avantageusement de notre nouvelle collection pour s'éclairer, se diriger et s'affermir dans la vie surnaturelle.

Chaque volume forme un tout complet et indépendant.

Le premier volume de la collection est de Bourdaloue et se rapporte au temps de l'Avent.

Le second volume est de saint Augustin et se rapporte au temps de Noël et de l'Épiphanie.

Le troisième volume de la collection est de Bossuet et sert de préparation au Carême.

Le quatrième volume est de Massillon et se rapporte au Carême proprement dit.

Le cinquième volume est du P. Ventura et traite de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le sixième volume est de Louis de Grenade et parle des Fêtes de la très sainte Vierge.

Le septième volume, en partie de saint Thomas d Aquin, traite de la très sainte Eucharistie et des dons du Saint-Esprit, pour la Pentecôte et la Fête-Dieu. Il contient en outre des Lectures pour les Fêtes de Pâques, de l'Ascension, de la très sainte Trinité et du Sacré-Cœur de Jésus-Christ.

Le huitième volume est de Fénelon et se rapporte à la pratique de la vie intérieure.

Le neuvième volume est de saint Jean Chrysostôme et traite des Vertus chrétiennes.

Le dixième volume, de saint Bernard, traite de la Vie chrétienne.

Le onzième volume est de saint François de Sales et se rapporte à la Piété.

Le douzième et dernier volume de cette série est de saint Alphonse de Liguori et traite des Fins dernières.

AVERTISSEMENT

Nous n'avons eu que l'embarras du choix dans les œuvres de saint Bernard pour composer ce volume, et c'est avec regret que nous avons dû nous borner.

Nous donnons dans la première partie, son beau commentaire du psaume XC, où l'auteur prodigue les explications, tirant d'un mot d'admirables enseignements.

Dans la seconde partie nous offrons un choix de ses sermons, si lumineux en doctrine et si pratiques pour tous. Saint Bernard possédait l'Ecriture sainte à un tel degré que les passages cités à l'appui de ses paroles y foisonnent. L'application en est toujours exacte, claire et parfaitement exposée. Nous avons donné la traduction française de ces citations afin de les rendre compréhensibles pour ceux qui ne connaissent pas la langue latine.

Dans une troisième partie sont groupés les extraits les plus frappants des œuvres du saint.

Dans la quatrième se trouvent ses plus belles pensées.

Saint Bernard parlait habituellement à ses religieux. Nous avons supprimé les passages trop particuliers à la vie religieuse, mais nous en avons conservé quelques-uns dont tout le monde peut tirer un grand profit spirituel.

Dans toutes ces lectures, les principes essentiels qui régissent la vie véritablement chrétienne, sont exposés avec un charme puissant par l'éloquent orateur. Il base toujours ses leçons sur les maximes de l'Écriture Sainte et nous en donne tout le fruit que nous devons en tirer.

Nous nous sommes servi de l'édition Vivès et nous en exprimons toute notre reconnaissance aux éditeurs qui ont bien voulu nous y autoriser.

P. Gœdert. E. M.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR SAINT BERNARD

Saint Bernard, abbé de Clairvaux, docteur de l'Église, est la personnification du douzième siècle si remarquable et l'une des plus mémorables époques du moyen âge. Il naquit en 1091, et ses pieux parents le consacrèrent spécialement au service de Dieu dès ses premières années. L'enfant correspondit parfaitement aux leçons de vertu qu'il en recevait et montra de bonne heure de grandes dispositions pour l'étude. Ses rapides progrès, dans la célèbre école de Châtillon, faisaient présager l'avenir brillant du pieux étudiant.

Bernard cependant ne fut pas exempt des orages de la jeunesse, et de pénibles épreuves, la mort de sa mère bien-aimée surtout, vinrent l'assaillir. Mais le vaillant jeune homme triompha de toutes les tentations, et prit enfin la résolution de se donner à Dieu pour toujours.

Dès lors Bernard fut un autre homme : sa vertu se trempa dans le creuset de la souffrance, et son zèle attira après lui dans sa nouvelle voie, son oncle, ses frères, et un grand nombre de ses amis. Tous essayèrent d'abord leurs premiers pas dans la vie religieuse, à Châtillon-sur-Seine, où ils se groupèrent pour y servir Dieu en commun, puis ils choisirent l'ordre de saint Benoit et entrèrent dans le monastère qui venait de se fonder au désert de Cîteaux, au nombre de vingt-neuf.

Le fervent novice avança rapidement en perfection et, par son exemple, servait de modèle à ses compagnons. Au mois d'avril 1114, tous prononcèrent leurs engagements solennels et définitifs avec une joie enthousiaste. Les nombreux disciples qui accoururent à Cîteaux pour les imiter obligèrent les supérieurs à ouvrir de nouveaux monastères, et le plus célèbre fut celui que Bernard eut la mission d'établir dans la vallée d'Asinthe, qu'il appela Claire-Vallée, et qui dans la suite devint Clairvaux. Malgré les

difficultés de toute nature, le saint réussit dans son entreprise, mais sa santé, fortement compromise par les fatigues et les austérités, fit craindre un instant sa mort. Dès que les forces lui revinrent, il fonda de nouvelles maisons jusqu'au moment où, complètement épuisé, il dut abandonner l'administration de ses monastères.

Ce repos forcé lui permit d'écrire ses premiers ouvrages qui le rendirent bientôt célèbre. Tous, même les prélats et les rois, accouraient pour le consulter, et son infatigable activité lui fit faire face à tous ses travaux, sans l'empêcher toutefois de convertir de nombreux pécheurs par ses pressantes exhortations. Sa vaste correspondance, ses multiples relations, les visites des maisons dont il était chargé, la réforme qu'il poursuivait avec force et douceur dans son ordre aussi bien que dans le clergé de son temps, l'arrêtèrent une troisième fois. Mais dès que la maladie lui laissait un instant de répit, il reprenait, sans compter avec ses forces, la composition de ses ouvrages.

Il n'était pas encore rétabli que le pape Honorius l'appelait au concile de Troyes en 1128, et malgré les motifs pressants qu'il invoquait pour récuser cet honneur, Bernard dut obéir. Son influence y fut considérable, et dès lors le saint se trouva lancé dans une vie publique qui l'arracha à la tranquille solitude qu'il recherchait avidement.

Nous le voyons appelé à l'assemblée d'Etampes, en 1130, où se discutait l'élection du pape, car deux prétendants se déclaraient élus. Bernard, choisi comme arbitre par le Concile, se prononça en faveur d'Innocent II, et toute l'assemblée acclama cette décision. L'année suivante il mit fin à une guerre civile, en se présentant seul entre les deux camps, et son éloquence entraînante calma subitement les deux partis qui signèrent la paix.

En 1135, Bernard réconcilie la Maison des Hohenstauffen avec l'empereur, assiste au concile de Pise dont il fut la lumière, puis court à Milan où il met fin à un schisme scandaleux. Des miracles indéniables et éclatants confirmèrent la parole du saint. La foule l'assiégeait partout où il se rendait, réclamant la bénédiction de l'homme de Dieu. Tous ceux qui souffraient n'étaient pas les moins empressés à lui demander du soulagement dans leurs peines. Mais, malgré les prodiges qui se multipliaient sur ses pas, Bernard restait humble au milieu des plus grands honneurs. Les souffrances continuelles qui torturaient son corps languissant, paraissaient au contraire lui donner de nouvelles forces chaque fois que le service de Dieu réclamait sa parole ou son action. Partout, à Milan, à Gênes, à Reims, il eut à se défendre contre les instances d'une population qui l'acclamait comme son évêque. mais toujours il refusait la charge épiscopale et revenait aussitôt qu'il le pouvait dans son monastère.

Parmi les luttes que saint Bernard eut à soutenir pour défendre la foi, nous devons citer celle qu'il livra au fameux Abailard et dont il sortit complètement victorieux, comme il avait déjà triomphé de Pierre de Pise. Nous renvoyons à la vie du saint pour ces faits importants que nous ne pouvons que citer dans cette courte notice.

Les épreuves ne manquaient pas au saint abbé de Clairvaux : à peine sortait-il de l'une qu'il s'en présentait une autre. Il eut à intervenir dans plus d'une affaire compliquée, entre autres dans les résistances de Louis VII, roi de France, au Pape Innocent II. Après des peines, des inquiétudes et des difficultés sans nombre, il parvint à terminer le différend à la satisfaction générale.

Le successeur du Pape Innocent II étant mort peu de temps après son élévation à cette dignité, l'un des religieux de saint Bernard fut proclamé Pape sous le nom d'Eugène III. Cet événement lança plus que jamais notre saint dans une vie extérieure et mouvementée si éloignée de son goût pour la solitude. Les temps étaient mauvais et partout la dissension régnait entre les peuples et les rois, entre ceux-ci et l'Église. Partout aussi Bernard eut à faire œuvre de conciliation, et Dieu bénissait visiblement les efforts de son serviteur. Ces diverses causes portèrent le saint à écrire sa doctrine en fait de politique chrétienne dans un livre célèbre, le *Traité de la Considération*, qui a toujours été regardé comme un chef-d'œuvre.

Après avoir pacifié l'Allemagne, l'Italie et la France, Bernard revint à Clairvaux, tout heureux de se retrouver au milieu de ses frères, dans le calme et la retraite de la vie monastique. Les sermons qu'il composa sur le *Cantique des cantiques* sont justement recherchés.

A la fête de Pâques de l'an 1145, Louis VII tint une assemblée à Vézelai en Bourgogne pour y organiser une croisade. Saint Bernard y parla avec tant de force et de conviction, que l'enthousiasme éclata dans la foule immense qui l'écoutait. Le troisième dimanche de Pâques, Bernard prêcha encore dans une nouvelle assemblée tenue à Chartres, et y obtint le même succès irrésistible. Son éloquence fut si entraînante qu'on le proclama chef de l'expédition. Mais le saint déclina cet honneur et supplia qu'on le laissât à ses fonctions de prédicateur.

L'ardent orateur se rendit ensuite en Allemagne et y prêcha la croisade à Mayence, à Spire, à Fribourg, à Bâle, à Schaffhouse, à Constance, à Cologne, à Maestrich, à Liège et dans tous les centres populeux qu'il traversa sur sa route. Il faut lire la relation détaillée de ce voyage pour se rendre compte de l'inépuisable zèle du saint docteur et du succès qu'il remportait partout dans ses exhortations éloquentes et enflammées. Les miracles que Dieu multipliait sous la main de son apôtre augmentaient encore le merveilleux prestige de cet homme extraordinaire.

En rentrant à Clairvaux, saint Bernard s'arrêta, dans les premiers jours de février 1147 à Châlons, où se trouvaient déjà Louis VII et de nombreux seigneurs de France et d'Allemagne. Des ambassadeurs du roi des Romains y vinrent également pour conférer sur le voyage de Jérusalem. Dès qu'il eut terminé cette importante conférence, le saint reprit sa route vers Clairvaux, suivi de nombreux religieux qui avaient sollicité leur admission dans son monastère. Mais sur l'ordre du pape Eugène III, Bernard dut entreprendre de nouveaux voyages non moins fructueux pour le bien des âmes. Il opéra un nombre considérable de miracles que ses adversaires mêmes durent reconnaître comme tels. On le vit successivement à Toulouse, à Albi, puis au concile de Reims en 1148, à celui de Trèves dans la même année, pour revenir en France avec le pape qui voulut s'arrêter à Clairvaux.

De nouvelles épreuves et de vives souffrances physiques et morales assaillirent Bernard sans l'abattre, mais le terme de sa vie si bien remplie approchait. Il fit un dernier voyage à Metz où il rétablit la paix entre divers partis qui s'y faisaient une guerre opiniâtre. Enfin saint Bernard rentra à Clairvaux pour y mourir. Les évêques voisins et une foule de moines y accoururent pour assister à la mort du serviteur de Dieu : elle arriva le 20 août 1153, dans la soixante-treizième année de son âge. Ses funérailles attirèrent une affluence extraordinaire et il fut enseveli devant l'autel de la très sainte Vierge pour laquelle il avait toujours éprouvé une dévotion si vive, si tendre et si filiale.

Saint Bernard fonda ou agrégea à son ordre soixante-douze monastères, dont trente-cinq en France. En y comprenant les fondations faites par les abbayes indépendantes de Clairvaux, le nombre en dépasse cent soixante. Les Trappistes sont des enfants ou des frères de saint Bernard.

« Ce saint, dit un chroniqueur contemporain, (1) parlait aux paysans comme s'il eût toujours vécu à la campagne, aux autres classes comme s'il eût consommé sa vie à en étudier les habitudes ; docte avec les doctes, simple avec les simples, prodigue de préceptes de sainteté et de perfection avec les personnes d'esprit, il se mettait à la portée de tous pour gagner des âmes au Christ. Dieu l'avait doué pour calmer et pour persuader ; il lui avait enseigné quand et comment il devait parler, consoler ou supplier, exhorter ou corriger, comme on peut encore s'en assurer en partie en lisant ses écrits, mais non pas aussi bien que ceux qui l'entendirent ; car tant de grâce était répandue sur ses lèvres, il y avait tant de feu et de véhémence dans son langage, que sa plume, quelqu'habile qu'elle fût, n'en a pu conserver toute la douceur et toute la chaleur. Le miel et le lait coulaient de sa langue, et pourtant la loi de feu était dans sa bouche. Aussi quand il parlait aux

(1) Godefrid., Vit. S. Bern. l. III, c. 4.

Allemands, bien qu'ils n'entendissent pas son langage, ils demeuraient plus touchés du son de ses paroles que lorsque les plus habiles interprètes leur en avaient expliqué le sens, et ils manifestaient leur émotion en se frappant la poitrine et en fondant en larmes. »

Il fut canonisé par le pape Alexandre III en 1174 et le pape Léon XII l'a placé au rang des docteurs de l'Église.

« Quel homme que ce solitaire, politique consommé ! Les rois et les princes, les personnes du monde, les religieux et le clergé, les papes eux-mêmes font prendre ses conseils dans toutes les entreprises difficiles. Du fond de sa solitude, Bernard exerçait une influence considérable et en France, et en Allemagne, et en Italie. Conciliateur et pacificateur, les ingénieuses ressources de sa charité apaisent toutes les haines, terminent tous les différends qui s'élèvent de prince à prince, ou entre les seigneurs ou leurs vassaux. Orateur distingué, la puissance de sa parole fait surgir la seconde croisade ; la France et l'Allemagne retentissent des foudres de son éloquence. Philosophe profond et grand théologien, il combat avec talent Abailard et Arnold de Bresse, le rationalisme et l'hérésie : les savants lui soumettent les questions controversées dans les écoles, ou lui envoient leurs ouvrages avant le grand jour de la publicité. Ecrivain plein de charme et de grâces, ses nombreux ouvrages respirent toujours une tendre piété et un zèle dévorant. Ennemi déclaré du vice, il lui fait une guerre à mort et le poursuit partout où il le rencontre.

S'il s'attaque à la tyrannie des princes, il ne déplore pas moins amèrement l'anarchie qui entretenait dans les villes lombardes les fureurs des guerres civiles. Et ce qui n'est pas moins admirable, ou plutôt ce qui l'est plus, c'est qu'au milieu d'une vie si active, au milieu des distractions des affaires et des soins de tout genre, saint Bernard n'oublia pas un seul instant les devoirs de la vie du cloître. Il ne permet jamais que l'homme extérieur détourne de ses voies l'homme intérieur. Au contraire, plus il voit se développer son influence et grandir sa renommée, plus il aime à se concentrer dans son for intérieur et à entretenir avec Dieu, dans le silence et la prière, ces ineffables communications qui ne sont le partage que d'un petit nombre d'âmes privilégiées. Aussi, l'ardeur de sa foi, sa tendre piété, son amour pour la discipline, sa vie toujours exemplaire attirent bien plus de religieux à Cîteaux et à Clairvaux que la vaste étendue de son savoir et la force irrésistible de son langage. »

P. G.

LECTURES SPIRITUELLES

SUR

LA VIE CHRÉTIENNE

PREMIÈRE LECTURE

O Juda! et, vous Jérusalem, ne craignez point, demain vous sortirez, et le Seigneur sera avec vous (II Paral. xx, 37).

1. Il y a deux sortes de confession : la confession de nos péchés et celle des louanges de Dieu. — 2. Qui doit désirer la mort. — L'âme compte trois sortes d'ennemis. — 3. Il faut mépriser la terre et aspirer au ciel. — 4. Pourquoi les commandements de Dieu nous sont si sévèrement imposés. — La corruption de la nature est la suite du péché. — 5 Les Saints ne seront consommés dans un bonheur parfait qu'en même temps que nous. — 6. Combien les anges sont désireux de notre salut : avec quelle ardeur ils travaillent. — Les saints dans le ciel nous attendent. — 7. Dieu même nous désire.

1. Ces paroles s'adressent aux véritables Juifs, à ceux qui sont tels en esprit, non pas selon la lettre seulement, à la vraie race d'Abraham, qui s'est multipliée selon la promesse qu'elle avait reçue; car il ne faut regarder comme étant nés de lui que les enfants de la promesse, non point ceux de la chair et du sang. De même il ne s'agit point ici de la Jérusalem qui tue les prophètes :

vivez; enfin, les princes des ténèbres, qui, placés en embuscade dans les airs, assiègent votre route. Néanmoins, je vous dis : Ne craignez point, demain, c'est-à-dire bientôt, vous sortirez d'ici : car le mot demain signifie bientôt. Voilà pourquoi le saint homme Jacob disait : *Demain, mon innocence me rendra témoignage* (1). Il y a trois époques dont on lit : *Dans deux jours le Seigneur nous rendra la vie, et le troisième jour il nous ressuscitera* (2). La première est sous Adam, la seconde dans le Christ, et la troisième avec le Christ. Voilà pourquoi le Prophète ajoute : *Nous entrerons alors dans la science du Seigneur, et nous le suivrons pour le connaître* (3). Or, c'est de cette époque-là qu'il est dit : *Demain vous sortirez d'ici, et le Seigneur sortira avec vous*. Car ces paroles s'adressent à ceux qui ont réduit leurs jours de moitié, pour qui n'est plus le jour qui les vit naître, le jour d'Adam, le jour du péché que Jérémie maudissait en ces termes : *Maudit soit le jour de ma naissance* (4). C'est enfin le jour dans lequel nous sommes tous nés. Ah ! périsse pour nous tous ce jour de brouillards et d'obscurité, ce jour de ténèbres et de tempêtes que nous a fait Adam, et qui nous vient de l'ennemi qui nous a dit : *Vos yeux s'ouvriront* (5).

3. Or, le jour nouveau de notre rédemption vient de se lever pour nous, ce jour d'une antique réparation, d'une éternelle félicité. Voici maintenant le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous à son éclat, soyons pleins d'allégresse (6), car demain nous sortirons d'ici. D'où sortirons-nous ? du séjour de ce siècle, de l'étroite prison de notre corps, des étreintes de la nécessité, de la curiosité, de la vanité, de la volupté, qui entravent même malgré nous les pieds de notre affection. Qu'y a-t-il de

(1) Gen. xxx, 33. — (2) Ose. vi, 3. — (3) Ibid. — (4) Jerem. xx, 14. — (5) Gen. iii, 5. — (6) Psalm. cxvii, 24.

commun, en effet, entre la terre et notre âme? Pourquoi ne désire-t-elle point les choses spirituelles, pourquoi ne les recherche-t-elle point, ne les goûte-t-elle point? O mon âme, puisque vous êtes d'en-haut, qu'avez-vous de commun avec ce qui est placé si bas? *Recherchez donc uniquement ce qui est dans le ciel, où Jésus est assis à la droite de Dieu : n'ayez de goût que pour les choses du ciel, non pour celles de la terre* (1). Mais *le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit par la multiplicité des soins que réclament sans cesse son attention et sa pensée* (2). Oui, une multitude de nécessités corporelles nous absorbent et nous retiennent, tous ces mauvais désirs, toutes ces délectations terrestres sont comme une glu qui embarrasse ses ailes et l'empêche de voler, et qui la fait bien vite retomber sur la terre, si par hasard elle parvient quelquefois à prendre son essor. Mais soyez sans crainte, demain vous sortirez d'ici, de cet abîme de misère, de la boue profonde où vous vous trouvez; car, pour vous en tirer, le Seigneur s'y est plongé profondément lui-même. Ne craignez donc plus, vous sortirez demain même de ce corps de mort et de toute la corruption du péché. Passez ce jour en Jésus-Christ, et vivez comme il a vécu ; *car celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher comme Jésus-Christ* (3). — *Ne craignez donc point, car demain vous sortirez d'ici*, et alors vous serez pour toujours avec le Seigneur. Peut-être ces mots, *et le Seigneur sera avec vous*, doivent-ils s'entendre en ce sens particulier que tant que nous serons dans notre corps, nous pouvons être avec le Seigneur, c'est-à-dire être unis de volonté avec lui, mais non pas en ce sens que lui-même il fera ce que nous voulons. En effet, ce que nous vou-

(1) Coloss. III, 1. — (2) Sap. IX, 15. — (3) I Joan. II, 66.

drions maintenant, ce serait d'être enfin délivrés de notre corps; ce que nous souhaiterions le plus ardemment ce serait d'en voir les liens se briser; le plus vif de nos désirs serait de nous voir partir d'ici : mais, pour certaines causes, il tarde encore à les satisfaire. Or demain nous sortirons d'ici et le Seigneur sera avec nous, et tout ce que nous voudrons il le voudra comme nous, sa volonté et la nôtre seront dans un complet accord.

4. Ne craignez donc point, Juda, ni vous, Jérusalem, si vous ne pouvez point encore être en possession de sa protection que vous désirez acquérir ; mais que l'humilité de la confession supplée à ce qui manque à la perfection de votre vie, car cette imperfection n'a point échappé aux regards de Dieu. S'il a prescrit que ses commandements fussent exactement gardés, c'est afin que, voyant notre constante imperfection et notre impossibilité d'acquérir par nous-mêmes ce qui nous manque, nous recourions à sa miséricorde et nous nous écriions : *Votre miséricorde, Seigneur, est préférable à toutes les vies* (1), et que, ne pouvant nous montrer parés d'innocence et de justice, nous nous montrions du moins couverts du manteau de la confession; car il est dit : *La confession et la beauté sont devant ses yeux* (2). Ce qui n'est pas vrai, toutefois, comme nous l'avons dit plus haut, si ce n'est pas de nos lèvres seulement, mais de tout notre corps qu'elle procède; si nos os eux-mêmes s'écrient : *Qui est semblable à vous, Seigneur?* et si nous ne nous exprimions ainsi qu'en vue de la paix et dans le seul désir d'être réconciliés avec Dieu; car il n'y a qu'à ceux qui sont dans ces dispositions, qu'il est dit : *O Juda, et vous, Jérusalem, ne craignez point; demain, vous sortirez d'ici;* c'est-à-dire, bientôt votre âme quittera son

(1) Psal. LXII, 4. — (2) Psal. XCV, 6.

corps; toutes ses affections, tous ses désirs, qui, comme autant de liens qui l'attachaient à tout ce qui est dans ce monde, se rompront; elle s'envolera, les ailes dégagées de cette espèce de glu, et le Seigneur sera avec vous. Mais peut-être ce temps vous semble-t-il encore bien long, si vous ne considérez que vous, non point ce qui a rapport à vous. Mais n'est-ce pas l'attente du monde entier? La créature est sujette à la vanité, car à la chute de l'homme que son Seigneur avait établi pour gouverner sa maison et pour régir tous ses biens, l'héritage entier s'est trouvé détérioré, l'air a connu les intempéries, la terre a été maudite dans les œuvres d'Adam, et tout s'est trouvé soumis à la vanité.

5. Mais l'héritage ne sera restauré que lorsque les héritiers seront revenus eux-mêmes à leur premier état; mais, jusqu'à ce moment-là, dit l'Apôtre, *toutes les créatures soupirent et sont comme dans les douleurs de l'enfantement* (1). Or, ce n'est pas seulement aux yeux de ce monde, que nous sommes exposés en spectacle, mais nous le sommes aussi aux yeux des Anges et des hommes. En effet, dit le Prophète : *Les justes mêmes sont dans l'attente de la justice que vous me rendrez* (2). Et lorsque les martyrs appelaient de leurs vœux le jour du jugement dernier, non point dans le désir de se voir vengés, mais dans la pensée d'obtenir enfin la félicité parfaite qui leur est assurée, ils reçurent de Dieu cette réponse : *Attendez en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de vos frères soit complet* (3). Ils ont, en effet, reçu chacun une robe, mais ils ne recevront la seconde que lorsque nous la recevrons nous-mêmes. Nous en avons pour gages leurs corps mêmes qui nous sont restés en otages, sans lesquels ils ne peuvent être

(1) Rom. VIII, 22. — (2) Psal. CXLI, 8. — (3) Apoc. VI, 11.

consommés dans la gloire, et qu'ils ne reprendront que lorsque nous reprendrons nous-mêmes les nôtres. C'est ce qui faisait dire à l'Apôtre en parlant des patriarches et des prophètes : *Dieu a voulu, par une faveur singulière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur* (1). Oh ! si nous pouvions connaître l'ardeur de leur attente et de quels vœux ils appellent notre arrivée parmi eux! Avec quelle sollicitude ils s'enquièrent, et avec quel bonheur ils sont informés du bien que nous faisons!

6. Mais qu'ai-je besoin de parler de ceux qui ont appris la compassion à l'école de leurs propres souffrances, quand les saints anges eux-mêmes désirent notre venue? N'est-ce point, en effet, ces pauvres vers de terre, cette vile poussière qui doit servir à la restauration des murs de la Jérusalem céleste? Or, vous faites-vous une idée de l'ardeur avec laquelle les citoyens de la céleste patrie désirent voir se relever les ruines de la cité sainte? Pouvons-nous concevoir avec quelle sollicitude ils attendent l'arrivée des pierres vivantes qui doivent entrer avec eux dans la construction de ces murs? Quels rapides messagers ils font entre nous et Dieu, portant fidèlement à ses pieds nos gémissements et nos larmes, et nous rapportant sa grâce avec un zèle admirable? Certes, je ne pense point qu'il leur répugne un jour d'être confondus avec ceux dont ils sont maintenant les ministres, car tous les anges sont des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres et qui sont envoyés en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut (2). Hâtons-nous donc, car toute la cour céleste nous attend. Les anges ont tressailli d'allégresse quand nous avons fait pénitence ; avançons main-

(1) Hebr. XI, 40. — (2) Hebr. I, 14.

tenant et empressons-nous de mettre, en ce qui nous concerne, le comble à leur joie. Ah! malheur à vous, qui que vous soyez, qui songez encore à retourner à votre bourbier, à revenir à votre vomissement! Pensez-vous vous rendre ainsi favorables au jour du jugement ceux que vous privez d'une joie si grande et si vivement désirée? Ils ont tressailli de bonheur quand nous avons fait pénitence, parce qu'il leur semblait nous voir revenir des portes mêmes de l'enfer. Quelle ne sera pas maintenant leur affliction, s'ils voient s'éloigner des portes du ciel et faire un pas en arrière ceux qui avaient déjà un pied dans le paradis? car, si par le corps nous sommes sur la terre, par le cœur nous sommes déjà dans les cieux.

7. Courez donc, courez vite; non seulement les anges vous attendent, mais le Créateur même des anges vous désire. Le festin des noces est prêt, mais il s'en faut bien que la salle soit remplie; on attend encore des convives pour occuper toutes les places. Dieu le Père nous attend donc et nous désire, non seulement à cause de l'amour infini qu'il nous porte, comme le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous en a donné l'assurance en disant : *Mon Père vous aime* (1), mais pour lui-même, selon le langage que lui prête le Prophète : *Ce n'est pas pour vous, mais pour moi, que je ferai ce que je dois faire* (2). Or, qui peut douter qu'il accomplisse un jour la promesse qu'il a faite à son Fils, en disant : *Demandez-moi les nations pour votre héritage, et je vous les donnerai* (3). Et encore : *Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied* (4) Or, ses ennemis ne seront point réduits tant qu'ils nous attaqueront encore, nous qui sommes ses membres; et

(1) Joan. xxi, 27. — (2) Ezech. xxxvi, 22. — (3) Psal. ii, 8. — (4) Psal. cix, 1.

cette promesse ne recevra point son accomplissement tant que la mort, notre dernière ennemie, ne sera point terrassée. Quant au Fils, qui ne sait combien ardemment il désire recueillir les fruits de sa naissance, de la vie entière qu'il a passée sur la terre, le fruit enfin de sa croix et de sa mort, le prix de son précieux sang? Ne doit-il point remettre entre les mains de Dieu son Père le royaume qu'il s'est conquis? N'est-ce pas lui qui doit lui racheter ses créatures pour lesquelles le Père l'a envoyé sur la terre? Mais le Saint-Esprit nous attend aussi, car il est la bonté et la charité, qui nous a prédestinés de toute éternité; or, on ne saurait douter qu'il ne veuille voir sa prédestination s'accomplir.

8. Eh bien donc! puisque le festin des noces est prêt, et que toute la cour céleste nous désire et nous attend, courons vite, mais ne courons point au hasard ; courons par nos désirs, courons en faisant des progrès dans la vertu ; progresser, c'est partir. Disons tous : *Regardez-moi, Seigneur, et ayez pitié de moi, selon le jugement de ceux qui aiment votre nom* (1), oui, ayez pitié de moi, mais selon ce que ceux-ci ont décidé, non point selon ce que j'ai mérité. Écrions-nous encore : *Que votre volonté se fasse comme dans le ciel* (2), ou bien tout simplement : *Que votre volonté se fasse* (3), car il est écrit, nous le savons : *Si Dieu est pour nous qui sera contre nous* (4)? et encore : *Qui osera se lever contre les élus de Dieu ? Ne m'est-il point permis de faire ce que je veux* (5)? Que ces paroles soient notre consolation, en attendant que nous quittions ce monde, et que le Seigneur soit avec nous ; qu'ainsi, par sa grande miséricorde, il nous conduise à cette heureuse sortie, à ce brillant jour de demain; qu'il daigne, dans ce demain auquel nous touchons, nous

(1) Psal. CXVIII, 132. — (2) I Marc. III, 60. — (3) Matth. VI, 10. — (4) Rom. VIII, 31. — (5) Matth. XX, 15.

visiter et être avec nous. Que ceux qui peuvent se trouver retenus encore dans les liens de la tentation s'en voient enfin dégagés par la miséricorde de celui qui est venu annoncer leur délivrance aux captifs; enfin recevons dans une joie salutaire, la couronne de notre Roi enfant, recevons-la, dis-je, des mains de celui qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne pendant tous les siècles des siècles.

DEUXIÈME LECTURE

Sanctifiez-vous aujourd'hui et tenez-vous prêts ; car demain vous verrez la majesté de Dieu en vous. (Répons de la Vigile de Noël.)

1. Il y a la sanctification légale et la sanctification charnelle. — Il faut maintenant une justification. — 2. Les enfants du siècle passent leur vie dans la nuit et dans les ténèbres. — Les mauvais désirs et les mauvaises actions sont des œuvres de ténèbres. — 3. On doit tendre par la voie de la sainteté à la vision de la majesté. — Aujourd'hui c'est la vie présente, demain, la vie future. 4. On ne peut plaire à Dieu sans la foi, ni aux hommes sans la douceur. — 5. Confiance en Dieu. — Mettre sa confiance en soi, c'est se trahir. — 6. La mansuétude est nécessaire à la parfaite sainteté. — 7. Combien grands sont les biens et les récompenses de la vie future. — Les désirs de l'homme se rapportent à trois choses.

1. Sur le point de célébrer l'ineffable mystère de la naissance de Notre-Seigneur, c'est avec raison que nous sommes avertis de nous sanctifier et de nous tenir tout prêts. Car c'est le Saint des saints qui approche, c'est celui qui a dit : *Soyez saints parce que je suis saint, moi qui suis le Seigneur votre Dieu* (1). Autrement comment le pain pourrait-il être donné aux chiens et les perles jetées aux pourceaux, s'ils ne commencent point à se pu-

(1) Levit. XIX, 1.

rifier les uns de leurs iniquités et les autres de leurs criminelles voluptés, pour fuir ensuite, avec toute la sollicitude possible, les premiers leur vomissement, et les seconds leur bauge fangeuse? Jadis les Israélites charnels, pour participer aux choses saintes, commençaient par se purifier selon la chair, par diverses ablutions, par des offrandes et par des sacrifices qui n'avaient point la vertu de purifier la conscience, esclave du péché. Mais toutes ces purifications ont fait leur temps, car elles ne devaient durer que jusqu'aux jours de la délivrance qui sont arrivés maintenant. C'est donc bien à propos qu'on nous fait un devoir d'une justification parfaite, d'une purification intérieure, d'une pureté toute spirituelle, selon ces paroles du Seigneur : *Bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (1). C'est dans ce but que nous vivons, c'est pour cela que nous sommes nés, pour cela que nous avons été appelés, pour cela enfin que le jour d'aujourd'hui a lui sur nos têtes. Il n'y avait que nuit et ténèbres dans le monde entier avant le lever de la lumière véritable, avant la naissance du Christ. Bien plus, chacun de nous était aussi dans les ténèbres de la nuit avant sa conversion et sa régénération intérieure.

2. N'est-il pas vrai que la face de la terre était plongée dans la nuit la plus sombre et dans les plus épaisses ténèbres, alors que nos pères adoraient des dieux fabriqués de leurs mains, et, par une sacrilège folie, décernaient les honneurs divins à des divinités de pierre ou de bois? Et nous-mêmes n'étions-nous point dans les plus profondes ténèbres quand nous vivions dans le siècle, comme si nous n'avions point eu de Dieu, quand nous étions traînés à la remorque de toutes nos passions,

(1) Matth. v, 8.

attirés par tous les appâts de la chair et soumis en esclaves à tous les désirs du siècle; quand nos membres donnaient des armes au péché, et que l'iniquité passée était pour nous un pas vers une iniquité nouvelle; quand enfin nous étions adonnés aux œuvres de ténèbres dont nous rougissons à présent? Or, l'Apôtre a dit: *Ceux qui dorment, dorment pendant la nuit, et ceux qui s'enivrent le font aussi la nuit* (1). Vous avez été tels autrefois, mais vous avez secoué votre sommeil, mais vous vous êtes sanctifiés, si toutefois vous êtes des enfants de lumière, des fils du jour, non de la nuit ni des ténèbres. En effet, le héraut du jour a dit: *Soyez sobres et vigilants* (2); et, en parlant des autres Apôtres aux Juifs, le jour de la Pentecôte, il leur demandait: *Comment ceux-ci pouvaient être ivres puisqu'on n'était encore qu'à la troisième heure du jour* (3). Au langage de Pierre se rapporte ce que disait son collègue en apostolat: *La nuit est avancée et le jour approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière, puis marchons avec bienséance et honnêteté, comme on doit marcher durant le jour* (4). Renonçons, dit-il, aux œuvres des ténèbres, c'est-à-dire au sommeil et à l'ivresse, car, ainsi que je l'ai dit plus haut, ceux qui dorment, dorment pendant la nuit et ceux qui s'enivrent le font aussi durant la nuit, cessons de dormir puisque le jour est levé, et marchons comme on doit marcher dans le jour, c'est-à-dire avec honnêteté, non point comme des gens que l'ivresse fait chanceler. Apercevez-vous un homme dont l'âme, engourdie pour le bien, sommeille? Il est encore plongé dans les ténèbres. En apercevez-vous un autre, enivré d'absinthe, s'élever au-dessus de ce qu'il doit dans les sentiments qu'il a de lui-même, dont l'œil n'est jamais

(1) Thes. v, 7. — (2) Petr. v, 8. — (3) Act. II, 15. — (4) Rom. XIII, 12.

rassasié de ce qu'il a vu, ni l'oreille satisfaite de ce qu'elle a entendu, qui éprouve pour l'argent, et pour ce qui y ressemble, une faim insatiable et une soif aussi longue que celle de l'hydropique ? C'est un enfant de ténèbres, un fils de la nuit. D'ailleurs, ces deux vices vont rarement l'un sans l'autre, car l'Écriture a dit : *L'homme oisif est rempli de désirs*, c'est-à-dire, tout homme qui sommeille est plongé dans l'ivresse. Sanctifions-nous donc aujourd'hui et tenons-nous prêts, mais aujourd'hui même, en secouant le sommeil de la nuit ; dissipons aussi, car le jour a lui, l'ivresse de la nuit, pour nous sanctifier, et mettons un frein à la fureur des mauvais désirs. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux mots : Nous éloigner du mal et faire le bien.

3. Mais il faut que ce soit aujourd'hui, car le jour de demain ne se passera ni en sanctification ni en préparation, mais sera pris tout entier par la vision de la majesté de Dieu. *Demain*, est-il dit, *vous verrez la majesté de Dieu au milieu de vous*. C'est ce que dit aussi le patriarche Jacob quand il s'écrie : *Demain mon innocence me rendra témoignage devant vous* (1). Aujourd'hui on pratique la justice, mais demain elle doit rendre témoignage pour nous ; aujourd'hui on la cultive, mais demain elle doit porter des fruits. Comment d'ailleurs pourrait-on moissonner là où on n'a point semé ? Aussi celui qui maintenant méprise la sainteté, ne verra point alors la majesté ; celui pour qui le soleil de justice ne se sera point levé, ne verra point non plus le soleil de gloire se lever à ses yeux, et le jour de demain ne luira pas pour lui, si le jour d'aujourd'hui a été pour lui sans lumière, car celui qui aujourd'hui a été fait notre justice, par Dieu le Père, est le même qui demain apparaîtra comme notre vie, afin

(1) Gen. xxx, 33.

que nous soyons avec lui dans la gloire. S'il naît aujourd'hui tout petit enfant, c'est afin que nul n'ose s'enorgueillir, mais que nous nous convertissions et devenions aussi nous-mêmes comme de petits enfants. Demain donc se montrera le grand Dieu, le Seigneur digne de toutes louanges, afin que nous recevions aussi louanges et grandeur le jour où chacun recevra de Dieu la gloire qu'il mérite. Ainsi le jour de demain glorifiera ceux que le jour d'aujourd'hui aura justifiés, et la vision de la majesté divine succédera à la consommation de la sainteté. Or, ce n'est pas d'une vaine vision qu'il est ici question, puisqu'elle consiste dans la similitude ; en effet, nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est ; voilà pourquoi il est dit non pas seulement, *vous verrez la majesté de Dieu*, mais, *vous la verrez en vous*. C'est qu'en effet si aujourd'hui nous ne nous voyons en lui que comme dans un miroir, parce que maintenant c'est lui qui reçoit de nous, demain nous le verrons en nous, parce que c'est nous qui recevrons de lui, quand il se montrera à nous et nous attirera à lui. C'est là ce qu'il a promis de nous servir en passant (1) ; mais en attendant nous recevons de sa plénitude non pas gloire pour gloire, j'en conviens, mais grâce pour grâce, selon ces paroles du Psalmiste : *Le Seigneur nous donnera la grâce et la gloire* (2). Gardez-vous donc bien de faire peu de cas du premier de ces dons, si vous désirez recevoir le second, de dédaigner les premiers morceaux, si vous voulez goûter aux suivants, et de refuser de prendre ce qu'on vous sert, pour le plateau sur lequel on vous le sert. Car notre pacifique Sauveur s'est fait plateau incorruptible en se donnant un corps inaccessible à la corruption, dans lequel il nous servît les mets du salut. Il est dit, en effet :

(1) Luc. XII, 37. — (2) Psal. LXXXIII, 13.

Vous ne souffrirez point que votre Saint éprouve la corruption (1). Or, il est certainement question en cet endroit de celui dont parlait Gabriel quand il disait à Marie : *Le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* (2).

4. Soyons donc sanctifiés aujourd'hui par ce Saint-là, afin que nous voyions sa majesté lorsque le jour aura lui ; car il n'y a encore que le jour de la sanctification, le jour du salut qui a lui pour nous, non point le jour de gloire et de félicité. D'ailleurs, tant qu'il n'est encore question que de la Passion du Saint des saints qui souffrit le jour du *Parasceve*, c'est-à-dire le jour de la préparation, il est juste qu'on nous dise à tous : *Sanctifiez-vous aujourd'hui et tenez-vous prêts.* Oui, sanctifiez-vous en marchant tous les jours de vertu en vertu, et tenez-vous prêts à persévérer. Mais en quoi nous sanctifierons-nous ? J'ai lu de quelqu'un, dans l'Écriture, que le Seigneur *l'a sanctifié dans sa foi et dans sa douceur* (3). Il est, en effet, aussi impossible de plaire aux hommes sans la douceur que d'être agréable à Dieu sans la foi. Il est donc bien à propos que nous soyons avertis de nous tenir prêts dans les choses par lesquelles nous plairons à Dieu dont nous devons voir la majesté et mutuellement à nous autres hommes aussi, afin que nous la voyions en nous tous également. Nous devons donc faire provision de vertus, non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes pour être agréables en même temps à notre Roi et à nos concitoyens qui sont aussi nos compagnons d'exil.

5. Mais ce qu'il faut chercher avant tout, c'est la foi dont il est dit : *Il a purifié leur cœur par la foi* (4). En effet, *bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils ver-*

(1) Psal. xv, 11. — (2) Luc. I, 35. — (3) Eccli. XLV, 4. — (4) Act. xv, 9.

ront Dieu (1). Abandonnez-vous donc à Dieu, confiez-vous à lui, jetez en lui toutes vos pensées, il vous nourrira et vous pourrez vous écrier : *Le Seigneur prend soin de moi* (2). Voilà ce que ne goûtent point ceux qui aiment leur propre personne, ces demi-savants toujours inquiets pour eux-mêmes, qui accomplissent tous les désirs de la chair, et sont sourds à la voix de celui qui a dit : *Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes et vos peines parce qu'il a soin de vous* (3). Car mettre la confiance en soi, ce n'est pas de la confiance, c'est de la trahison, avoir foi en soi, c'est se défier, non se confier. Le vrai fidèle est celui qui ne croit point en soi, n'espère point en soi, est à ses yeux comme un vase fêlé, et perd son âme ; mais de manière à la garder pour l'éternité. Or, il n'y a qu'un cœur plein d'humilité qui puisse faire cela, qui empêche l'âme fidèle de compter sur soi, et la force à se quitter elle-même pour s'élever enfin comme du désert, appuyée sur son bien-aimé et par conséquent inondée de délices.

6. Mais pour que notre sanctification soit parfaite, il faut encore que nous apprenions du Saint des saints la mansuétude et la grâce de la vie en commun, selon ces propres paroles du Maître : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (4). Qu'est-ce qui nous empêche de dire que celui qui est doux, plein de mansuétude et de miséricorde, qui s'est fait enfin tout à tous, qui répand sur tous ses semblables l'huile de sa douceur et de sa mansuétude, dont il est lui-même si pénétré, si arrosé et si ruisselant, qu'il semble la laisser couler de tout son être, est effectivement inondé de délices ? Heureux celui qui s'est préparé par cette double sanctification, et peut dire : *Mon cœur est tout prêt, Seigneur, mon cœur est tout*

(1) Matth. v, 8. — (2) Psal. xxxix, 18. — (3) Petr. v, 7. — (4) Matth. xi, 29.

prêt (1). Il a en effet produit aujourd'hui son fruit dans la sanctification, et demain il aura pour fin la vie éternelle, car il verra la majesté de Dieu, ce qui n'est autre chose que posséder la vie éternelle, selon ce mot de la vérité même : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable et Jésus-Christ que vous avez envoyé* (2). Le juste Juge lui donnera ce jour-là une couronne de justice que nulle autre ne remplacera plus jamais. Il verra alors et nagera dans la joie, il sera dans l'admiration et son cœur se dilatera de bonheur. Mais jusqu'où se dilatera-t-il ? Jusques au point de voir la majesté de Dieu en soi. Ne pensez pas qu'il me soit possible de vous expliquer cette promesse par des paroles.

7. *Sanctifiez-vous donc aujourd'hui et tenez-vous prêts, demain vous verrez et vous serez dans la joie*, mais dans une joie qui remplira tout votre cœur. En effet, que ne pourrait remplir une pareille majesté ? Elle le remplira donc par-dessus les bords, au point de le faire déborder lorsque : *on versera dans votre sein une bonne mesure, bien pressée et bien entassée, qui se répandra par-dessus les bords* (3). La mesure sera tellement comble qu'elle surpassera en hauteur, non seulement vos mérites, mais nos vœux mêmes, car Dieu peut faire bien plus que nous ne saurions comprendre et espérer. En effet, tous nos vœux semblent se rapporter à ces trois choses : l'honnête, l'utile et l'agréable ; oui, là se bornent tous nos désirs ; voilà ce que nous souhaitons tous avoir, avec cette seule différence que les uns désirent plus une chose et les autres une autre. Ainsi, tel homme est tellement adonné au plaisir qu'il ne songe même plus ni à ce qui est honnête, ni à ce qui est utile ; tel autre, au contraire, est si avide de biens qu'il ne voit ni ce qui est honnête, ni même ce

(1) Psal. LVI, 8. — (2) Joan. XVII, 3. — (5) Luc. VI, 36.

qui est agréable ; et ce troisième, se mettant aussi peu en peine de l'utile que de l'agréable, ne songe avant tout qu'à ce qui lui fait honneur. Tous ces vœux n'ont rien de répréhensible, et si nous recherchions l'objet de ces désirs en Dieu, nous l'y trouverions certainement, attendu que là où ils sont en effet, ils ne font qu'un ; car le souverain bien n'est autre chose que ce qui est souverainement honnête, utile et agréable. Or, c'est là précisément, autant toutefois que notre esprit peut le comprendre, l'objet de notre attente et la promesse qui nous est faite de voir la majesté de Dieu en nous, en sorte que Dieu sera tout en tous, c'est-à-dire sera tout à la fois pour nous, l'agréable, l'utile et l'honnête.

TROISIÈME LECTURE

Les fontaines du Sauveur.

1. Il faut pratiquer l'humilité à l'exemple du Verbe incarné. — 2. La miséricorde de Dieu apparut dans le mystère de l'Incarnation. — 3. Quelles espérances l'homme doit concevoir de la naissance de Jésus-Christ. — 4. Dieu chasse deux ennemis de l'homme. — Ces ennemis sont la mort et le péché. — 5. Il y a cinq fontaines du Sauveur. — Jésus-Christ est, premièrement, la fontaine de la miséricorde. — Jésus-Christ est, secondement, la fontaine de la sagesse. — Différence entre la sagesse de Dieu et celle du monde ou de la chair. — 6. Jésus-Christ est, troisièmement, la fontaine de la grâce ou de la dévotion. — Jésus-Christ est, quatrièmement, la fontaine du zèle ou de la charité. — 7. — Application de ces pensées aux trois états de l'Église. — 8. Jésus-Christ est, cinquièmement, la fontaine de la vie.

1. C'est un grand jour que le jour de la naissance de Notre-Seigneur, mais il est plus court que les autres et me force de vous parler moins longuement. Ne vous étonnez pas que j'abrège mes paroles quand Dieu le Père a lui-même diminué son Verbe. Voulez-vous savoir combien était grand celui qu'il a fait petit? écoutez comment ce Verbe parle de lui-même. *Je remplis le ciel et la terre* (1). Or, aujourd'hui il s'est fait chair, et on l'a déposé dans

(1) Jerem. XXIII, 24.

une étroite étable. *Vous êtes Dieu*, lui dit le Prophète, *vous l'êtes dès le commencement des siècles, et vous le serez jusqu'à la fin* (1), et voilà qu'il est devenu un enfant d'un jour. Dans quel but, pourquoi s'est-il anéanti, s'est-il humilié, s'est-il rapetissé de la sorte, lui le Seigneur de toute majesté, sinon pour que vous fissiez de même ? Il commence dès maintenant à prêcher d'exemple ce qu'il doit plus tard enseigner de bouche, et à dire : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (2). En sorte que celui qui a dit que *Jésus a commencé par agir avant d'enseigner* (3), se trouve n'avoir rien dit que de vrai. Je vous en prie donc de toutes mes forces, ne permettez pas qu'un si précieux modèle se soit en vain placé sous vos yeux ; façonnez-vous sur lui, et renouvelez-vous au fond même de votre âme (4). Livrez-vous à l'étude de l'humilité, qui est le fondement et la gardienne de toutes les vertus ; marchez sur ses pas, elle seule peut sauver vos âmes. D'ailleurs, est-il rien de plus indigne, rien de plus détestable et qui mérite de plus grands châtiments que d'entreprendre de s'élever sur la terre, quand on voit le Dieu même du ciel devenu tout petit Enfant? il est d'une intolérable impudence, pour un misérable ver de terre, de s'enfler et de se grandir quand la majesté de Dieu même se réduit à néant.

2. Voilà donc pourquoi il s'est anéanti en prenant la forme de l'esclave, lui qui était par sa forme égal à Dieu le Père ; mais s'il s'est anéanti, c'est comme puissance et comme majesté, non point en tant que bon et miséricordieux. En effet, que dit l'Apôtre ? *La bonté et l'humanité de Dieu, notre Sauveur, a paru dans le monde* (5). La puissance avait paru dans la création du monde, sa sagesse dans la manière dont il est gouverné, mais c'est surtout

(1) Psal. LXXXIX, 29. — (2) Matt. XI, 29. — (3) Act. X, 1. — (4) Eph. IV 23. — (5) Tit. III, 4.

aujourd'hui dans son humanité que sa bonté et sa miséricorde se montrent à nous. Les Juifs avaient vu sa puissance éclater dans les prodiges et dans les miracles, aussi lisons-nous dans la loi ces paroles : *C'est moi qui suis le Seigneur, oui, c'est moi.* Les philosophes ont pu aussi par leurs propres yeux constater bien souvent quelle est sa majesté, car l'Apôtre a dit : *Ils ont connu ce qui peut se découvrir de Dieu* (1). Mais d'un côté les Juifs tremblaient à la pensée de sa puissance, et les philosophes étaient écrasés, dans leurs études sur Dieu, par le poids de sa gloire. La puissance commande la soumission ; la majesté, l'admiration ; ni l'une ni l'autre ne commandait l'imitation. Montrez-nous donc, Seigneur, votre bonté que l'homme créé à votre image puisse imiter, car nous ne pouvons point imiter et ne devons pas vous envier votre majesté, votre puissance et votre sagesse. Jusques à quand votre miséricorde demeurera-t-elle à l'étroit au milieu des anges, et n'avez-vous que votre justice à montrer au genre humain tout entier? *Seigneur, votre miséricorde est grande dans les cieux, et votre vérité l'est de la terre jusqu'aux nues* (2) et condamne également la terre tout entière et toutes les puissances de l'air. Que votre miséricorde étende son empire, qu'elle porte plus loin les pieux et les colonnes de la vérité, qu'elle agrandisse son bien et qu'elle atteigne d'un bout du monde à l'autre, avec force, et dispose tout avec douceur. Seigneur, votre sein est resserré par le jugement, dénouez votre ceinture, et venez à nous ruisselant de miséricorde et débordant de charité.

3. Que crains-tu, ô homme, pourquoi trembles-tu à la pensée de la présence du Seigneur qui vient ? S'il vient, ce n'est pas pour te juger, mais pour te sauver. Jadis un

(1) Rom. I, 19. — (2) Psal. XXXV, 6.

de ses esclaves infidèles te persuada de lui dérober furtivement sa couronne et de ceindre ton front de son diadème. Pris sur le fait, tu avais tout à craindre, tu devais chercher à te soustraire à sa vue, d'autant plus que peut-être déjà le glaive flamboyait dans sa main. Mais aujourd'hui, dans le lieu de ton exil, là même où tu manges un pain arrosé de tes sueurs, un cri a retenti dans toute la contrée : le Dominateur arrive. Où fuir le souffle de ses lèvres, où te cacher de sa présence? Non, non, ne t'enfuis point, n'aie pas peur. Il ne vient pas les armes à la main, il ne veut point te punir, mais te sauver. Bien plus, pour que tu ne puisses dire encore : *J'ai entendu votre voix et je me suis caché* (1), il vient aujourd'hui sous les traits d'un tout petit enfant qui, bien loin de parler, ne fait entendre que des vagissements plus touchants que terribles, du moins pour toi, sinon pour tout autre. Il s'est fait tout petit enfant, une Vierge mère enveloppe de langes ses membres délicats, peux-tu trembler encore ? Reconnais du moins à ces signes qu'il est venu, non pour te perdre, mais pour te sauver, non pour te garroter, mais pour t'arracher à tes chaînes. Déjà même il lutte contre tes ennemis, déjà, cet enfant, qui n'est rien moins que la vertu et la sagesse de Dieu, foule de son pied le cou des grands et des superbes.

4. Tu comptes deux ennemis, la mort et le péché ; c'est-à-dire la mort du corps et celle de l'âme. Il vient pour les terrasser tous les deux et pour te délivrer de leurs mains, n'aie donc point peur. Et d'abord, il a commencé par vaincre le péché dans sa propre personne, en prenant la nature humaine sans en prendre la souillure. Le péché subit une éclatante défaite et se vit en effet complètement terrassé le jour où la nature humaine,

(1) Gen. III, 10.

qu'il se glorifiait d'avoir asservie et infectée tout entière de sa présence, se trouva, dans le Christ, complètement soustraite à son empire. Dès ce moment-là le Christ s'est mis à la poursuite de tes ennemis, et s'est rendu maître d'eux, et il ne s'est donné de cesse qu'il les ait anéantis. Ainsi il s'est attaqué au péché dans toute sa conduite, le harcelant par ses paroles et par ses exemples ; il l'a chargé de chaînes dans sa Passion, comme le fort armé de l'Évangile, et jeté au vent tout ce qui est à lui. Puis, continuant ses triomphes, il vainc la mort en lui-même d'abord, le jour où il ressuscite le premier de ceux qui dorment dans le sépulcre, le premier-né d'entre les morts ; ensuite il se prépare à la terrasser également en nous tous, le jour où il rappellera nos corps mortels à la vie, et portera le dernier coup à la mort elle-même. Voilà pourquoi il se revêtit de gloire en ressuscitant, non plus de langes comme il en avait pris à sa naissance. Voilà pourquoi celui qui commença par laisser flotter les pans de sa miséricorde et ne jugea personne, les releva à sa résurrection, et semble les avoir serrés contre lui en se ceignant les reins de la ceinture de la justice ; c'est que maintenant il se prépare au jugement qui doit avoir lieu le jour de notre résurrection. Il a donc commencé à venir sous les traits d'un tout petit enfant pour prodiguer la miséricorde, il voulait qu'elle devançât le jugement dernier, afin d'en tempérer la sévère justice.

5. Mais s'il vient à nous sous la forme d'un petit enfant, il ne s'ensuit point qu'il ne nous apporte et ne nous donne rien que de petit. Si vous me demandez ce qu'il nous apporte, je vous répondrai qu'avant tout, il vous apporte la miséricorde par laquelle, selon l'Apôtre, *il nous a sauvés* (1). Car il ne fit pas de bien seulement à ceux qu'il trouva sur la terre quand il y arriva, mais,

(1) Tit. III, 5.

semblable à une fontaine qu'on ne peut jamais épuiser, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, est pour nous une source où nous sommes lavés, comme il est écrit : *Il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang* (1). Mais l'eau ne sert pas seulement à laver nos souillures, elle étanche aussi notre soif ; voilà pourquoi le Sage après avoir dit : *Heureux l'homme qui demeure appliqué à la sagesse et qui s'exerce à pratiquer la vertu* (2), ajoute-t-il : *Elle lui fera boire l'eau du salut* (3), car la sagesse de la chair est une mort et celle du monde est ennemie de Dieu ; il n'y a que la sagesse de Dieu qui soit salutaire et qui, selon saint Jacques, *d'abord est chaste, et en second lieu, amie de la paix* (4). Au contraire, la sagesse de la chair est amie du plaisir et n'a rien de modeste ; celle du monde aime le tumulte et n'a rien de pacifique. Quant à la sagesse qui vient de Dieu, elle est chaste avant tout, ne recherche point son avantage, mais les intérêts de Jésus-Christ, et ne porte point les hommes à faire leur volonté, mais à considérer quelle est celle de Dieu ; ensuite elle est pacifique, c'est-à-dire que, bien loin d'abonder dans son propre sens, elle préfère se ranger à la manière de voir et aux conseils d'autrui.

6. En troisième lieu, l'eau sert à l'arrosage, or ce dont les nouvelles plantations ont le plus besoin, c'est précisément d'être arrosées, car faute d'eau, ou elles languissent, ou même elles périssent tout à fait de sécheresse. Que ceux donc qui ont semé la semence des bonnes œuvres puisent de l'eau de la dévotion, s'ils veulent que leur jardin de la bonne vie, arrosé des eaux de la grâce, se fasse remarquer par sa verdure continuelle, au lieu d'être brûlé par la sécheresse. C'est pour eux que le Prophète fait cette prière : *Que votre holocauste soit gras* (5). De

(1) Apoc. I, 5. — (2) Eccl. XIV, 22. — (3) Ibi. 15, 2. — (4) Jac. III, 17. — (5) Psal. XIX, 4.

même, c'est à la louange d'Aaron que nous voyons écrit dans les saintes Lettres, que le feu dévorait tous les jours son sacrifice. Or, toutes ces expressions ne signifient pas autre chose, sinon que toutes nos bonnes œuvres doivent être assaisonnées d'une dévotion pleine de ferveur, et de la douceur de la grâce spirituelle. Pourrons-nous trouver la quatrième fontaine qui nous rendra ce paradis charmant que quatre sources arrosaient ? Car, si nous avons perdu tout espoir de recouvrer le paradis de la terre, comment pourrions-nous conserver l'espérance de posséder celui du ciel ? *En effet, si vous ne me croyez pas, est-il dit, lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai de celles du ciel* (1). Or, puisque la vue des choses présentes vous fait espérer plus fermement les choses futures, nous avons un paradis bien meilleur et bien plus agréable que celui de nos premiers parents ; car notre paradis à nous, c'est notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons déjà trouvé trois fontaines en lui ; cherchons quelle est la quatrième. Nous avons la fontaine de la miséricorde, dont les eaux de pardon lavent nos souillures ; nous avons celle de la sagesse, dont les eaux de discrétion servent à étancher notre soif ; nous avons enfin celle de la grâce, dont les eaux de dévotion arrosent les plantes de nos bonnes œuvres : cherchons maintenant de l'eau bouillante, les eaux du zèle, pour faire cuire nos aliments. Ce sont, en effet, les eaux bouillantes de la charité qui font cuire et assaisonnent nos affections. Voilà pourquoi le Prophète disait : *Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, et tandis que j'étais en méditation, il était embrasé par le feu* (2). Et encore : *Le zèle de votre demeure me consume* (3). En effet, quiconque est amené par la douceur de la dévotion

(1) Joan. III, 12. — (2) Psal. XXXVIII, 4. — (3) Psal. LX, 10.

à l'amour de la justice, est conduit par la ferveur de la charité à la haine de l'iniquité. Ne pensez-vous point que c'est de ces fontaines que parlait le Prophète quand il disait : *Vous puiserez de l'eau avec joie aux fontaines du Sauveur* (1). Si vous voulez vous convaincre qu'en cet endroit ses promesses ont rapport à la vie présente, non point à la vie future, veuillez remarquer la suite de son discours : *Et pleins de joie*, dit-il, *vous vous écrierez alors, chantez les louanges du Seigneur, et invoquez son nom* (2). En effet, l'invocation n'a rapport qu'au temps présent, selon ce qui est écrit : *Invoquez-moi au jour de la tribulation* (3).

7. De ces quatre fontaines, il y en a trois qui semblent convenir proprement aux trois ordres de l'Église. En effet, le premier état est commun à tous les fidèles ; attendu que tous nous faisons encore bien des fautes et que tous, par conséquent, nous avons bien besoin des eaux de la fontaine de miséricorde pour nous purifier de la souillure de nos péchés. *Tous*, dit en effet l'Apôtre, *nous sommes pécheurs et avons besoin de la gloire de Dieu* (4). Oui, tous, tant que nous sommes, prélats, célibataires et hommes mariés. *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes* (5). Mais si personne n'est exempt de souillure, tout le monde a donc besoin de miséricorde ; aussi Noé, Daniel et Job, doivent-ils courir à cette fontaine avec la même ardeur. Au reste, Job peut rechercher la fontaine de la sagesse, car il se trouve au milieu des filets de l'ennemi, et il serait bien surprenant qu'il pût échapper à toute espèce de péchés. Quant à Daniel, c'est à la fontaine de la grâce qu'il doit courir, car il a besoin de la grâce de la dévotion pour engraisser les œuvres de pénitence et les fa-

(1) Isa. XII, 3. — (2) Isa. XII, 4. — (3) Psal. XLIX, 15. — (4) Rom. III, 23. — (5) I Joan. I, 8.

tigues de l'abstinence. Quant à nous, ce qui nous importe le plus, c'est de faire toutes nos actions en esprit de joie : *Car Dieu aime celui qui donne avec joie* (1). Or, la terre où nous vivons est loin d'être fertile en cette sorte de moisson qu'on appelle une bonne vie ; aussi se dessèche-t-elle bien vite, si on ne l'arrose souvent. Voilà pourquoi, dans l'Oraison dominicale, nous demandons cette grâce, sous le nom de notre pain quotidien. Et nous avons bien raison de le faire, si nous voulons échapper à cette terrible imprécation du Prophète : *Qu'ils deviennent semblables à l'herbe qui pousse sur les toits et qui se sèche avant qu'on l'arrache* (2). Mais la fontaine du zèle convient plus particulièrement à Noé, parce que c'est aux prélats surtout qu'il appartient d'avoir du zèle.

8. Or, Jésus-Christ montre en lui ces quatre fontaines à tous ceux qui comptent encore au nombre des vivants. Quant à la cinquième, après laquelle le Prophète soupirait en ces termes : *Mon âme est dévorée du désir du Seigneur, comme par les ardeurs de la soif* (3), c'est la fontaine de la vie que le Christ nous promet après la mort. Peut-être sont-ce ces quatre fontaines que représentent les quatre plaies que le Sauveur reçut pendant qu'il était encore vivant sur la croix ; la cinquième serait figurée par le coup de lance qui lui perça le cœur après qu'il eût expiré. Il vivait encore quand on lui perça les pieds et les mains, pour nous ouvrir, pendant notre vie, quatre fontaines qui coulassent de lui : il reçut la cinquième plaie après avoir rendu le dernier soupir, afin de nous ouvrir en lui, après sa mort, une cinquième fontaine. Mais, pendant que nous approfondissons le mystère de la naissance du Sauveur, nous voilà conduits à parler de celui de la Passion. Après tout, il n'y a rien d'étonnant

(1) II Cor. IX, 7. — (2) Psal. CXXVIII, 6 — (3) Psal. XLI, 2.

que nous cherchions dans la Passion ce qu'il nous a apporté dans sa naissance, car c'est alors que les cordons de la bourse qui renfermait le prix de notre rédemption, ayant été coupés, les trésors qu'elle renfermait se répandirent sur la terre.

QUATRIÈME LECTURE

Les trois principales œuvres de Dieu et ses trois mélanges.

1. Les œuvres de Dieu sont grandes. — Les trois œuvres principales de Dieu sont la création, la rédemption et la glorification. — Dans la première de ces œuvres, il unit le corps et l'âme. — 2. Combien l'âme l'emporte sur le corps. — 3. Cette union a été troublée par la malice du diable. — 4. Dans le second mélange, Dieu unit la vertu à l'humanité. — Il y a trois actes de puissance dans le mystère de l'Incarnation. — Ils se sont produits par le moyen de la foi de Marie. — 5. Pourquoi l'union du Christ a été rompue. — Jésus-Christ est mort parce qu'il l'a bien voulu. — 6. Le troisième mélange s'accomplira dans la glorification.

1. *Les œuvres du Seigneur sont grandes* (1), dit le prophète David. Il est vrai que ses œuvres sont grandes, car il est grand lui-même ; mais celles de ses œuvres qui le sont davantage, sont celles qui ont rapport à nous, c'est ce qui fait dire au même prophète : *Le Seigneur a fait pour nous de grandes choses* (2). Les plus belles et celles qui nous parlent le plus éloquemment, c'est, dans le principe, notre création ; maintenant notre rédemption ; et plus tard notre glorification. Ah ! Seigneur, que de grandes choses vous avez donc faites dans chacun de

(1) Psal. cx, 2. – (2) Psal. cxxv, 3.

nous ! C'est bien à vous qu'il convient d'annoncer à votre peuple la vertu de vos œuvres ; pour nous, nous dirons à haute voix quelles sont ces œuvres. Il faut remarquer un triple mélange dans ces trois merveilles d'une opération céleste et d'une vertu divine. Dans la première de ses œuvres, qui est l'œuvre de la création, Dieu a façonné l'homme du limon de la terre, et lui a soufflé sur la face un esprit de vie. Quel artisan est-ce là, quel ajusteur de choses différentes, qui a pu, à sa volonté, unir si étroitement entre eux le limon de la terre et un esprit de vie ! Quant au limon, il était déjà créé auparavant, au moment où Dieu fit dès le principe le ciel et la terre : mais l'esprit, il n'a point été créé en commun avec le reste, il le fut à part : Il ne se trouve point compris dans la masse, mais il est inspiré par une sorte de particulière excellence. Reconnais, ô homme, ta dignité, reconnais la gloire de ta condition d'homme. Tu as le corps de commun avec l'univers, car il convenait que celui qui fut établi sur toute la masse des choses corporelles eût avec elles quelque point de ressemblance ; mais tu as quelque chose de plus élevé et qui ne te permet pas de te confondre avec le reste des créatures. Tu es un composé, une alliance d'un corps et d'une âme ; le premier a été pétri des mains de son auteur, l'autre a été inspirée de sa bouche.

2. Mais à qui importe ce mélange ? A qui cette union profite-t-elle ? Car, selon la sagesse des enfants du siècle, lorsque les rangs inférieurs de la société s'unissent aux rangs plus élevés, il n'y a que ceux qui sont au pouvoir qui profitent de cette alliance, ils font du bas peuple l'usage qui leur plaît. Le plus fort écrase celui qui l'est moins que lui, le savant se rit de l'ignorant, l'homme rusé se joue de l'homme simple, et le puissant n'a que du dédain pour le faible. Il n'en est pas ainsi dans ce que vous

faites, ô mon Dieu, il n'y a rien de pareil dans vos rapprochements ; ce n'est point pour cela que vous avez uni l'esprit au limon, quelque chose de sublime à quelque chose de bien humble, une créature digne d'estime et excellente à la matière abjecte et inutile. Qui de vous, mes frères, ne sent combien l'âme l'emporte sur le corps ? Est-ce que sans l'âme, le corps ne serait point un tronc insensible ? C'est elle qui lui donne la beauté et l'accroissement ; c'est par elle que l'œil voit, et que la langue profère des paroles ; en un mot, l'âme est le siège de tous nos sens. Aussi ce que m'inspire une telle union, c'est la charité ; l'obligation que je lis à la première page de notre propre condition, c'est la charité ; ce que, dès le commencement, la main aimable du Créateur me place devant les yeux, c'est la charité.

3. Assurément, c'était une admirable alliance que celle-là, mais il eût fallu qu'elle fût durable. Mais, hélas! quoique marquée du sceau de Dieu, car Dieu avait créé l'homme à son image et à sa ressemblance, le sceau est rompu, et cette union est dissoute. Un détestable brigand est venu, qui a brisé ce sceau, dont l'empreinte était chaude encore, et l'homme, dans son malheur, perdant sa ressemblance avec Dieu, devint semblable aux bêtes de somme. Ainsi, le Seigneur a créé l'homme droit, selon ce qui est dit de cette ressemblance dans le Psalmiste : *Le Seigneur notre Dieu est plein de droiture, et il n'y a point d'iniquité en lui* (1). Il le fit aussi juste et véridique, comme il est lui-même justice et vérité, et cette union ne pouvait être rompue tant que le sceau en serait demeuré entier. Mais un faussaire est survenu, qui promit un sceau meilleur aux hommes ignorants, et, ô infortune, ô malheur, il a brisé le sceau imprimé de la

(1) Psal. xci, 13.

main de Dieu même. *Vous serez*, leur dit-il, *comme des dieux, et vous saurez le bien et le mal* (1). O méchant, ô pervers, pourquoi leur parler de cette ressemblance de savoir ? Qu'ils soient comme des dieux, droits et justes : qu'à l'exemple de Dieu, en qui il n'y a point de péché, ils soient pleins de véracité, car tant que ce cachet demeurera intact en eux, cette union persévérera. Nous savons malheureusement aujourd'hui, par notre propre expérience, ce que valent les conseils que la perversité du diable nous a donnés. Le sceau divin étant rompu, il s'en est suivi pour nous, une séparation pleine d'amertume, un divorce rempli de tristesse. Qu'est devenue aujourd'hui cette promesse : *Vous ne mourrez point ?* Nous sommes tous sujets à la mort, et il n'y a pas d'homme qui vive et qui ne doive ressentir les atteintes du trépas.

4. Mais quoi, Seigneur Dieu, ne réparerez-vous jamais votre ouvrage, et ne lui sera-t-il jamais donné de se relever de sa chute ? Il n'y a que celui qui a fait une chose qui puisse la refaire, aussi le Seigneur s'est-il écrié : *je vais me lever maintenant à cause de la misère de ceux qui sont sans secours et à cause des gémissements des pauvres ; je les sauverai et je les placerai en lieu sûr* (2), *en sorte que son ennemi ne gagnera rien à l'attaquer, et le méchant ne pourra lui nuire* (3). Je vais donc faire un nouveau mélange, où j'imprimerai plus clairement et plus profondément mon cachet, ce cachet qui n'est pas seulement fait à mon image, mais qui est mon image même, la splendeur de ma gloire, la figure de ma substance, qui n'a point été créé, mais que j'ai engendré avant tous les siècles. N'ayez pas peur qu'il soit brisé comme l'autre l'a été, car le Prophète a dit : *Ma force s'est désséchée comme un tesson* (4), mais comme un tesson que le mar-

(1) Gen. III, 5. — (2) Psal. XI, 6, 7. — (3) Psal. LXXXVIII, 23. — (4) Psal. XXII, 16.

teau de l'univers entier ne saurait rompre. Mais si le premier mélange se compose de deux éléments, le second en compte trois, et nous rappelle ainsi qu'il a quelque rapport avec le mystère de la Trinité. Ce sont, le verbe, qui dès le commencement était en Dieu et était Dieu ; l'âme, qui a été créée de rien, et qui n'était point avant d'être créée ; le corps, tiré exempt de corruption par un art divin de la masse même de corruption, et tel que nul corps n'existait auparavant ; voilà quels sont les éléments qui concourent à former une seule personne par des liens indissolubles. Or nous avons là trois actes distincts de puissance : ce qui n'était point a été créé ; ce qui avait péri a été réparé ; et ce qui était plus élevé que les anges mêmes s'est abaissé un peu au-dessous d'eux. Voilà les trois mesures de farine de l'Évangile (1), qui fermentent ensemble et deviennent le pain des anges dont l'homme se nourrit, le pain qui fortifie son cœur. Heureuse et bénie entre toutes les femmes, celle qui a mêlé à ces trois mesures de farine le levain de la foi ; c'est en effet par la foi qu'elle a conçu et par la foi qu'elle a enfanté, selon ces paroles d'Élisabeth : *Vous êtes bien heureuse d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront en vous* (2). Ne soyez pas surpris si je vous dis que c'est par le moyen de sa foi que le Verbe s'est uni à un corps, puisque c'est du corps même de Marie qu'il a tiré le sien. Ce qu'on dit de la ressemblance du royaume des cieux, au sujet de ces trois mesures, n'empêche point que l'explication que j'en donne ici ne soit exacte ; rien ne s'oppose évidemment à ce qu'on compare le royaume du ciel à la foi de Marie, puisqu'elle a servi à le réparer.

5. Il ne saurait exister de créature qui puisse rompre

(1) Matt. xiii, 21. — (2) Luc. i, 45.

le lien de cette union, car le prince de ce monde ne peut rien sur le Christ, et saint Jean lui-même n'est point digne de dénouer les cordons de ses souliers. Et pourtant, il faudra un jour que ces liens soient brisés, sans cela ce qui est brisé maintenant ne saurait être réparé. A quoi peut servir un pain qui n'est point entamé, un trésor enfoui, une sagesse qui se cache ? Saint Jean avait bien raison de pleurer (1), parce qu'il ne se trouvait personne pour ouvrir le livre et rompre les sceaux dont il était fermé, car tant qu'il demeure fermé, nul de nous ne saurait arriver à la science de Dieu. Mais ouvrez-le vous-même, Agneau de Dieu, vous qui êtes la vraie mansuétude : livrez aux Juifs vos pieds et vos mains pour qu'ils les ouvrent afin d'en faire tomber les trésors du salut et les richesses de rédemption qu'ils recèlent. Rompez, Seigneur, votre pain aux hommes qui en sont affamés ; il n'y a que vous qui puissiez le rompre, vous qui seul êtes capable de tenir bon et de raffermir ce qui qui est rompu, seul vous avez le pouvoir, dans cette fraction, de déposer la vie pour la reprendre quand il vous plaira. Par un effet de votre miséricorde, renversez en quelque façon ce temple, mais n'en dispersez point tout à fait les matériaux. Que le corps soit séparé de l'âme, mais que le Verbe conserve votre chair incorruptible et votre âme en pleine liberté, en sorte que seule, au milieu des morts, elle soit libre dans ses actions, tire de leur prison les âmes qui y sont enchaînées et emmène avec elle celles qui sont assises à l'ombre et dans les ténèbres de la mort. Que votre âme sainte se sépare de son corps immaculé, mais pour le reprendre trois jours après. Que le Christ meure pour faire mourir la mort même, et que la vie des hommes

(1) Apoc. v.

ressuscite ensuite avec lui quand il sortira lui-même du tombeau. C'est en effet ce qui a eu lieu, et nous nous réjouissons qu'il en ait été ainsi. Cette mort a tué la mort, et nous renaissons à l'espérance de la vie après la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts.

6. Mais qui peut dire en quoi consistera le troisième mélange ? *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* (1). Ce sera le comble de tout, quand le Christ remettra le royaume à Dieu son Père et qu'ils seront deux non pas en une seule chair mais en un seul esprit. Car, si en prenant un corps, le Verbe s'est fait chair, à plus forte raison ne fera-t-il plus qu'un seul et même esprit avec lui quand il se sera réuni à Dieu. Dans l'union présente se montre l'humilité qui en est le moyen, et même une humilité on ne peut plus grande ; mais dans celle que nous attendons et qui fait l'objet de tous nos soupirs, se trouve pour nous, si toutefois nous en somme dignes, le comble de la gloire. Si nous ne l'avons pas oublié, dans le premier mélange d'un corps et d'une âme, d'où résulte un homme, c'est la charité qui nous est recommandée ; dans la seconde, ce qui éclate le plus, c'est l'humilité ; car il n'y a que la vertu de l'humilité qui puisse réparer les ruines de la charité. Mais l'union d'une âme raisonnable à un corps formé du limon de la terre, n'est pas tout entière le fait de l'humilité, car ce n'est pas par suite de sa volonté propre qu'elle se trouve unie à un corps, mais elle y est envoyée en même temps qu'elle est créée et elle est créée en même temps qu'elle y est envoyée. Il n'en fut pas de même de cet Esprit souverain et infiniment bon, il ne s'unit à la chair sans souillure

(1) I Corinth. II, 9.

que parce qu'il l'a voulu. C'est donc avec raison que la gloire du ciel suit la charité et l'humilité, puisque, d'un côté, sans la charité, tout ne sert de rien, et qu'il n'y a que *ceux qui s'abaissent* qui *seront élevés* (1).

(1) Luc. XIV, 11.

CINQUIÈME LECTURE

Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans tous nos maux (II Cor. I, 3 et 4).

1. Tout prouve que Jésus est un médiateur. — 2. Jésus, notre Sauveur, est digne, à toute sorte de titres, des respects des fidèles. — 3. Dieu est le Père des miséricordes. — Jésus-Christ est porté de lui-même à la miséricorde, c'est nous qui le contraignons de sévir. — 4. Les miséricordes de Dieu sont nombreuses. — 5. La misère de l'homme est multiple. — 6. La miséricorde de Dieu est double. — 7. Quel est le peuple de Jésus-Christ. — 8. Qui sont ceux que Jésus-Christ console.

1. Béni soit celui qui, à cause de son excessif amour pour nous, nous a envoyé son Fils bien-aimé en qui il s'est complu et pour qu'il nous réconciliât, et nous fît rentrer en paix avec lui, et qu'il fût au milieu de nous le gage et le médiateur de notre réconciliation. Or, que pourrions-nous craindre avec un médiateur si charitable et que pouvons-nous appréhender avec un otage si sûr. Peut-être me demanderez-vous quel peut être un médiateur qui vient au monde dans une étable et se trouve couché dans une crèche, qui est enfin enveloppé de langes, pleure et est étendu sur sa couche comme les

(1) II Cor. I, 3 et 4.

autres enfants. Je vous répondrai qu'il n'en est pas moins, au milieu de tout cela, un très grand médiateur qui cherche, non pas comme par acquit de conscience, mais avec succès tout ce qui peut assurer la paix. Sans doute ce n'est qu'un tout petit enfant, mais cet enfant est le Verbe dont l'enfance même la plus tendre n'est pas muette. *Consolez-vous, consolez-vous, dit le Seigneur votre Dieu* (1). Voilà ce que dit l'Emmanuel, c'est-à-dire le Dieu avec nous. C'est le cri de cette étable, le mot de cette crèche, le sens de ces larmes, l'exclamation de ces langes. Oui, c'est là le cri de l'étable qui prend soin de se tenir prête pour l'homme qui était tombé entre les mains des voleurs (2) ; c'est le mot de la crèche qui pourvoit au fourrage que réclame l'homme devenu semblable aux bêtes de somme (3) ; c'est le sens de ces larmes et l'exclamation de ces langes qui veulent laver et éponger ses blessures saignantes ; car il est bien certain que le Christ n'eut besoin d'aucune de ces choses pour lui, s'il les a subies, ce n'est donc point pour lui mais pour les élus. *Ils respecteront mon Fils* (4), disait le Père des miséricordes. Oui, Seigneur Dieu, ils le respecteront certainement ; mais ce ne sont point les Juifs à qui vous l'avez envoyé, il n'y a que les élus pour qui vous l'avez envoyé qui le respecteront.

2. Nous l'adorons en effet, non seulement dans son étable, mais encore sur son gibet et dans le sépulcre. Nous le recevons avec dévotion tout petit enfant à cause de nous, nous l'adorons sanglant et pâle pour nous, nous lui rendons nos respects dans le sépulcre où il est pour nous. Nous l'adorons pieusement avec les Mages et avec le saint vieillard Siméon, nous pressons avec amour le Sauveur enfant dans nos bras, et nous le recevons

(1) Isa. XL, 1. — (2) Luc. X, 30. — (3) Psal. XLVIII, 13. — (4) Matt. XXI, 37.

dans votre temple, ô mon Dieu, comme votre miséricorde même, car il est lui-même celui que l'Écriture appelle : *La miséricorde éternelle du Seigneur* (1). D'ailleurs, qu'y a-t-il qui soit coéternel au Père, sinon le Fils et le Saint-Esprit? Or, ce n'est point miséricordieux qu'il faut les appeler l'un et l'autre, ils sont la miséricorde même. Cela n'empêche point que le Père aussi soit miséricorde même, car les trois personnes ne font qu'une seule miséricorde, qu'une seule essence, qu'une seule sagesse, qu'une seule divinité, qu'une seule majesté. Cependant quand on voit que Dieu est appelé *le Père des miséricordes*, on ne peut douter qu'il ne s'agisse alors du Fils même de Dieu. Or, c'est avec beaucoup de raison qu'il est appelé le Père des miséricordes, puisque ce qui lui appartient proprement, c'est d'avoir miséricorde et de pardonner.

3. Peut-être me demandera-t-on comment la miséricorde peut être le propre de *celui dont les jugements sont un abîme sans fond* (2)? D'ailleurs, quand elle parle de lui, l'Écriture ne dit pas : *toutes ses voies ne sont que miséricorde*, mais : *toutes ses voies sont en même temps miséricorde et vérité* (3). Celui à qui nous attribuons dans nos cantiques la miséricorde et la justice, *n'est pas moins juste que miséricordieux* (4). Nous répétons encore dans nos chants, *qu'il a miséricorde de qui il veut et qu'il endurcit qui il lui plaît* (5); mais la miséricorde lui est propre, car c'est en lui qu'il trouve la matière et comme le germe de la miséricorde. Pour ce qui est, au contraire, de ses jugements et des condamnations qu'il prononce, c'est nous en quelque sorte qui le forçons à les prononcer, en sorte qu'il semble que c'est la miséricorde, bien plutôt que la vengeance, qui coule naturellement de son

(1) Psal. CII, 7. — (2) Psal. XXXV, 6. — (3) Psal. XXIV, 10. — (4) Psal. C, 1. — (5) Rom. IX, 18.

cœur. Entendez-le dire, en effet : *Est-ce que je veux la mort de l'impie, et ne veux-je pas plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive* (1) ? C'est donc avec raison que, au lieu de lui donner le nom de Père des jugements et des vengeances, on l'appelle Père des miséricordes, non seulement parce que, semblable à un Père, il fait preuve de sentiments de miséricorde plutôt que d'indignation et qu'il a pitié de ceux qui le craignent, comme un père de ses enfants, mais bien plus encore, parce qu'il trouve en lui-même la cause et le principe de sa miséricorde pour nous, tandis que c'est nous qui lui fournissons matière, motif à exercer ses jugements et ses vengeances.

4. Mais si les choses étant ainsi, on peut l'appeler le Père de la miséricorde, pourquoi le nomme-t-on le Père des miséricordes? Le Prophète a dit : *Le Seigneur a parlé une fois, et j'ai entendu ces deux choses : que la souveraine puissance appartient essentiellement à Dieu et que vous êtes, Seigneur, rempli de miséricorde* (2). D'ailleurs l'Apôtre nous montre une double miséricorde dans le Verbe, dans le Fils seul, en nous disant que *Dieu est le Père non d'une seule miséricorde, mais des miséricordes, le Dieu non d'une seule, mais de toute sorte de consolations* (3), qui nous console non seulement dans telle et telle tribulation, mais dans toutes nos tribulations. Un écrivain sacré a dit que *les miséricordes du Seigneur sont en grand nombre* (4), sans doute parce que les tribulations dont il délivrera les justes sont nombreuses. Il n'y a qu'un Fils de Dieu, il n'y a qu'un Verbe, mais notre misère est multiple, et réclame, non pas seulement une grande miséricorde, mais une multitude de miséricordes. Peut-être à cause des deux substances dont se

(1) Ezech. XVIII, 23. — (2) Psal. LXI, 12. — (3) II Corinth. I, 4. — (4) Thren. III, 32.

compose la nature humaine, qui sont l'une et l'autre bien misérables, pourrait-on dire avec raison que la misère de l'homme est double, bien que chacune de ces substances compte plusieurs misères, puisque les tribulations de la chair et du cœur sont nombreuses, mais celui qui sauve tout l'homme le soustrait à cette double nature de misères. Mais comme cet unique Fils de Dieu est déjà venu sur la terre à cause de nos âmes, pour ôter les péchés du monde, et doit revenir une seconde fois pour nos corps afin de les ressusciter et de les rendre semblables à son corps glorieux, peut-être ne semblera-t-il pas hors de raison de reconnaître une double miséricorde quand nous parlons du Père des miséricordes. En effet, lorsqu'il prit un corps et une âme semblables aux nôtres, le Prophète ne s'est pas contenté de dire une seule fois : *consolez-vous*, mais comme nous l'avons rappelé plus haut, il a dit : *Consolez-vous*, *consolez-vous*, *dit le Seigneur votre Dieu* (1), sans doute pour nous faire comprendre que celui qui a bien voulu s'unir nos deux substances venait pour les sauver l'une et l'autre.

5. Mais, selon vous, quels sont ceux qu'il doit sauver? Évidemment il ne sauvera que son peuple, car le Prophète a dit : *Il sauvera*, non pas tout le monde indistinctement, *mais son peuple de ses péchés*, et plus tard, ce ne sont point tous les corps, mais seulement ceux des humbles qu'il rendra semblables à son corps glorieux. Si donc il console son peuple ce ne peut être bien certainement qu'un peuple humble, celui qu'il doit sauver ; car, pour les regards des superbes il doit les confondre. Voulez-vous savoir quel est son peuple? Un homme selon son cœur nous le fait connaître en ces termes : *C'est à vous, Seigneur, que le soin du pauvre est laissé* (2).

(1) Isa. XL, 1. — (2) Psal. X, 14.

Et Jésus lui-même nous le fait comprendre dans son Évangile en disant : *Malheur à vous ! riches, parce que vous avez reçu votre consolation* (1). Dieu veuille que nous préférions toujours être du nombre de ceux que le Seigneur Dieu console, non point de ceux à qui il dit : *Malheur à vous !* Après tout pourquoi consolerait-il ceux qui ont déjà une consolation ? La muette enfance du Christ n'est point faite pour consoler ceux qui parlent beaucoup, ses larmes ne sauraient être la consolation de ceux qui rient sans cesse ; ses langes ne consolent guère ceux qui se prélassent dans leurs beaux vêtements, et ceux qui aiment à occuper les premières places dans les synagogues ne trouvent rien qui les console dans l'étable et dans la crèche du Sauveur. Mais peut-être toutes ces choses seront-elles autant de consolations pour ceux qui attendent dans le silence que le Seigneur les console, pour ceux qui pleurent et qui ne sont couverts que de pauvres langes aussi. D'ailleurs ils peuvent remarquer que les anges n'en consolent point d'autres, c'est en effet à des bergers, qui veillaient et gardaient leurs troupeaux pendant la nuit, qu'ils annoncent la joie de la lumière nouvelle et la naissance du Sauveur. C'est pour les pauvres, pour ceux qui travaillent, non pour vous, ô riches, pour vous, qui avez déjà votre consolation avec le *malheur à vous*, tombé des lèvres d'un Dieu, que la splendeur d'un jour éclatant brille au milieu des veilles de la nuit, que la nuit même s'est éclairée comme le jour, disons mieux, que la nuit s'est changée en un jour lumineux au moment où l'Ange disait : *Aujourd'hui même un sauveur vous est né* (2); aujourd'hui, disait-il, non pas cette nuit. C'est qu'en effet la nuit était passée,

(1) Luc. II, 24. — (2) Luc. II, 11.

le jour était venu, ce jour, dis-je, qui est lumière de lumière, le salut de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est Dieu béni par-dessus tout, dans tous les siècles des siècles.

SIXIÈME LECTURE

La bonté de Dieu notre Sauveur et son humanité ont paru dans le monde (Tit., III, 4).

1. Les consolations nous sont nécessaires ici-bas. — Apparition de la miséricorde dans le Christ. — 2. L'homme a été créé de Dieu. — 3. Le nom du Sauveur est aimable. — 4. La pénitence est bien peu de chose et nous réconcilie avec Dieu. — On peut présumer par la grandeur de la miséricorde présente, de la sévérité du jugement futur. — 5. Première manifestation de Jésus aux Mages. — Foi et piété des Mages. — 6. Seconde manifestation de Jésus à son baptême. — Humilité de Jésus-Christ voulant être baptisé. — 7. Témoignage de la colombe rendu au Christ. — Humilité de Jésus-Christ qui voulut demeurer caché et garder le silence pendant trente ans. — 8. Troisième manifestation de Jésus-Christ dans les noces de Cana.

1. *La bonté de Dieu notre Sauveur et son humanité ont paru dans le monde* (1). Grâces soient rendues à Dieu par qui nous recevons une si abondante consolation dans notre voyage, au sein de l'exil et au milieu de nos misères. Car nous avons soin de vous rappeler bien souvent, afin que vous ne l'oubliiez pas, que nous sommes des voyageurs sur la terre, des exilés de la patrie, des hommes dépouillés de leur héritage; car

(1) Tit. III, 4.

quiconque n'a point gémi sur son sort ne sera jamais consolé. Quiconque ne sent point la nécessité d'être consolé ne saurait espérer la grâce de Dieu (1). Aussi, les gens du monde, absorbés tout entiers par une multitude d'affaires et de désordres, ne s'aperçoivent point de leur misère et ne recherchent point la miséricorde. Mais vous, à qui il n'a pas été dit en vain : *Arrêtez-vous et voyez que je suis le Seigneur de toutes douceurs* (2); vous, à qui le même Prophète disait encore : *Le Seigneur fera connaître à son peuple la puissance de ses œuvres* (3) ; vous, dis-je, que les occupations du siècle ne captivent plus, remarquez combien est grande la consolation spirituelle. Vous, qui n'ignorez point que vous êtes en exil, apprenez que le secours vient du ciel, *car la bonté de Dieu notre Sauveur et son humanité ont paru dans le monde* (4). Tant que son humanité ne parut point, sa bonté demeura cachée, attendu que celle-ci existait avant celle-là puisque la miséricorde du Seigneur est éternelle. Mais comment pouvait-elle être connue dans toute sa grandeur? Elle était promise mais on ne le sentait point encore, et voilà pourquoi tant d'hommes en doutaient. Dieu avait parlé autrefois en diverses occasions et en diverses manières par la bouche des Prophètes; il avait dit : *Mes pensées sont des pensées de paix, non d'affliction* (5). Que répondait l'homme qui ne ressentait que son affliction et ignorait les douceurs de la paix? Il disait à Dieu : *Jusques à quand nous direz-vous : La paix, la paix, lorsqu'il n'y a point*

(1) Saint Bernard veut dire que ceux qui ne sentent point leur misère ne recevront point la grâce de Dieu, parce qu'il ne la donne qu'à ceux qui la demandent; de plus, elle ne se conserve que dans ceux qui craignent de la perdre. Saint Bernard dit ailleurs : Ne point voir sa propre misère est un obstacle à la miséricorde, et la grâce ne se répand point là où l'on présume de son mérite. — (2) Psal. XLV, 11. — (3) Psal. CX, 6. — (4) Hebr. I, 1. — (5) Jerem. XXIX, 11.

de paix (1)? Aussi les anges de paix versaient-ils des larmes amères en s'écriant : *Seigneur, qui est-ce qui croira nos paroles* (2)? Mais que les hommes en croient du moins leurs propres yeux maintenant, car *les témoignages de Dieu sont très dignes de créance* (3). Et, afin qu'elle ne pût échapper à ses regards, *Dieu a dressé sa tente en plein soleil* (4).

2. Or, voici maintenant la paix non plus promise simplement, mais envoyée; non plus différée, mais donnée; non plus prophétisée, mais présentée. Voici que Dieu a envoyé sur la terre comme le trésor même de sa miséricorde, ce trésor, dis-je, dont la Passion doit briser l'enveloppe, pour en répandre le prix de notre salut qui y est caché; pour être peu volumineux, il n'en est pas moins rempli, car si ce n'est qu'un tout petit enfant qui nous a été donné, en lui habite toute la plénitude de la divinité. Dans la plénitude des temps est donc venue la plénitude de la divinité. Elle est venue dans la chair afin d'être visible par des yeux de chair, et, afin qu'à la vue de son humanité, on reconnût sa bonté; car dès que l'humanité de Dieu apparaît, il n'est plus possible de douter de sa bonté. Comment, en effet, aurait-il pu nous mieux signaler sa bonté qu'en prenant notre chair? notre chair, dis-je, non point celle qu'Adam eut avant son péché. Est-il rien qui prouve mieux sa miséricorde que de voir qu'il a pris notre misère? Enfin où trouver un amour plus plein, que dans le fait du Verbe même de Dieu se faisant pain pour nous? *Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour faire tant de cas de lui, et pour que votre cœur s'attache à lui* (5)? Que l'homme apprenne, par là, quel soin Dieu prend de lui, quel bien il lui rend dans sa pensée, et quels sentiments il nourrit à son égard. Ne te demande

(1) Ezech. XIII, 10. — (2) Isa. XXXIII, 7. — (3) Psal. XCII, 5. — (4) Psal. XVIII, 5. — (5) Job. VII, 17.

point, ô homme, ce que tu souffres, mais ce qu'il a souffert. Reconnais quel cas il fait de toi, par ce qu'il est devenu pour toi, afin que tu puisses, en voyant son humanité, te convaincre de sa bonté. En effet, plus il s'est fait petit en se faisant homme, plus il s'est montré grand en amour, et, plus il s'est fait humble pour moi, plus il est digne de mon amour. *La bonté de Dieu, notre Sauveur, et son humanité nous ont apparu*, disait l'Apôtre. Oui, elles ont apparu, mais immenses, mais manifestes; ce qui a rendu la preuve de sa bonté plus grande encore, c'est le nom de Dieu qu'il a voulu ajouter à son humanité.

3 Car l'ange Gabriel qui fut envoyé à Marie, lui parle du Fils de Dieu, mais ne le nomme point Dieu. Béni donc soit Dieu qui a trouvé parmi nous, et pour nous, un ange de notre race qui suppléât ce que l'ange du Ciel avait omis. Car le nôtre avait aussi l'esprit de Dieu, et c'est dans cet esprit qu'il nous a annoncé ce qu'il nous importait tant de savoir. Est-il, en effet, quelque chose qui fonde la foi, fortifie l'espérance et enflamme la charité, comme l'humanité de Dieu? Mais ce que les autres anges n'ont point dit, c'est le nôtre qui devait le dire. Il ne convenait point que tous les anges annonçassent toutes choses, car il fallait que nous eussions le plaisir d'apprendre une chose des uns et une autre des autres, et que nous eussions des actions de grâces à rendre à chacun. Pourtant, il y a un nom que les anges et l'Apôtre s'accordent à lui donner, c'est celui de Sauveur. En s'adressant à Marie qui était plus complètement instruite que lui par le Saint-Esprit, Gabriel se contente de lui indiquer le nom du Sauveur, *vous lui donnerez le nom de Jésus* (1). Mais lorsqu'il s'adresse à Joseph, il lui explique

(1) Luc. I, 31.

la signification de ce nom : *Vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple* (1). De même aux bergers, la grande nouvelle qui leur est annoncée, c'est qu'il leur est né un Sauveur, le Seigneur Christ. Saint Paul s'exprime à peu près de la même manière quand il dit : *La bonté et l'humanité du Sauveur notre Dieu ont paru* (2). C'est un nom d'une grande douceur, et nul n'a négligé de le prononcer, attendu qu'il m'était bien nécessaire de l'entendre. Autrement qu'aurais-je fait en apprenant que le Seigneur venait? Ne me serais-je point enfui, comme Adam qui voulait éviter sa présence et ne put y réussir? Ne tomberais-je point dans le désespoir, en apprenant l'arrivée de celui dont j'ai si souvent violé la loi, de la patience de qui j'ai tant abusé, dont j'ai si mal reconnu les bienfaits ? Quelle plus grande consolation pourrait-il y avoir pour moi que d'entendre un nom plein de douceur et de consolation ? Aussi entendez-le lui-même dire que *le Fils n'est pas venu pour juger le monde, mais pour que le monde fût sauvé par lui* (3). Alors je m'approche avec confiance, je prie, l'espérance dans l'âme. En effet, que craindrais-je quand celui qui vient dans ma demeure est le Sauveur? Je n'ai péché que contre lui, s'il me pardonne tout sera oublié, d'autant plus qu'il peut faire tout ce qui lui plaît. Il est Dieu : s'il me justifie, qui est-ce qui me condamnera? *Qui est-ce qui osera élever la voix contre les élus de Dieu* (4) ? Il faut donc nous réjouir de ce qu'il est venu chez nous, car il se montrera facile à pardonner.

4. Après tout il est tout petit enfant, il sera donc bien facile de l'apaiser. Qui ne sait que les enfants pardonnent aisément? Et s'il n'est pas venu à nous pour peu de chose, cependant il faut bien peu de chose pour nous réconcilier

(1) Matth. I, 21. — (2) Tit. III, 6. — (3) Joan. III, 17, — (4) Rom. VIII, 33.

avec lui ; mais si peu que ce soit, ce ne saurait pourtant pas être moins que la pénitence ; après tout qu'est-ce que notre pénitence, sinon infiniment peu de chose? Nous sommes pauvres, nous ne pouvons donner que peu ; mais ce peu, si nous le voulons, suffit pour nous réconcilier. Tout ce que je puis donner, c'est ce misérable corps, mais si je le donne, il suffit ; sinon j'ajoute son propre corps au mien, en effet il est du même sang que moi, il est à moi. Car *cet enfant est né pour nous, ce fils a été donné à nous* (1). Seigneur, je supplée par vous à ce qui me manque. O réconciliation d'une incomparable douceur! O satisfaction infiniment agréable! O réconciliation vraiment facile, mais infiniment utile ; satisfaction vraiment petite, mais non de peu de prix! Mais plus elle est facile aujourd'hui, plus elle sera difficile demain, et si maintenant il n'est personne qui ne puisse se réconcilier, bientôt il n'y aura plus personne qui le pourra, car, de même que la bonté du Sauveur s'est montrée au delà de toute espérance, au delà de tout ce que les hommes pouvaient imaginer, ainsi pouvons-nous nous attendre à un jugement d'une sévérité pareille à ce que fut sa bonté. Gardez-vous donc bien de mépriser la miséricorde de Dieu si vous ne voulez point ressentir sa justice, ou plutôt sa colère, son indignation, sa violence ou sa fureur. *Seigneur, ne me reprenez point dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère* (2). Pour que vous n'ignoriez point quelle sera la sévérité du jugement futur, il a commencé par vous en donner une idée dans la grandeur de sa miséricorde qui le précède. Jugez donc de la grandeur de la vengeance par la grandeur de l'indulgence. Dieu est immense, sa justice comme sa miséricorde est infinie, il est riche en pardon, riche en ven-

(1) Is. XI, 6. — (2) Psal. VI, 2.

geance ; mais la miséricorde a pris le devant, afin que, si nous le voulons, la sévérité du jugement n'ait plus le motif de sévir. Il a donc donné le pas à sa bonté, afin que réconciliés par elle, nous puissions considérer sans crainte sa sévérité. Voilà pourquoi il voulut non seulement descendre sur la terre, mais s'y faire connaître ; non seulement y naître, mais y être connu.

5. Après tout, c'est à cause de cette manifestation que ce jour est célèbre pour nous, sous le nom de jour de l'apparition. En effet, c'est aujourd'hui que les Mages sont venus de l'Orient à la recherche du Soleil de justice qui venait de se lever, de celui dont il est écrit : *Voilà l'homme qui a pour nom Orient* (1). C'est aujourd'hui qu'ils ont adoré l'enfantement nouveau d'une vierge, après avoir suivi la route que leur indiquait un astre nouveau. N'y a-t-il point là encore pour nous une grande consolation, de même que dans le mot de l'Apôtre dont je vous ai entretenus ? Celui-ci l'a nommé Dieu ; et ceux-là lui donnent le même titre, sinon de bouche, du moins par leurs actions. Que faites-vous, ô Mages, que faites-vous ? Vous adorez un enfant à la mamelle, dans une vile étable, et caché sous de vils langes ? Est-ce que vous voyez Dieu en lui ? Si c'était un Dieu ne serait-il point dans son temple ? Le Seigneur, mais c'est dans les cieux qu'il habite : et vous venez le chercher dans une vile étable, sur le sein d'une mère ? Que faites-vous, encore une fois, et pourquoi lui offrez-vous de l'or ? Est-il donc roi aussi ? Mais où est sa cour royale, où est son trône, où est la foule de ses courtisans ? Faut-il prendre une étable pour la cour d'un roi, une crèche pour son trône, Joseph et Marie pour tous courtisans ? Comment des hommes aussi sages ont-ils pu perdre le sens au

(1) Zach. vi, 12

point d'adresser leurs adorations à un tout petit enfant, que son âge et la pauvreté de ses parents contribuent à rendre méprisable? Ils ont perdu le sens, c'est vrai, mais c'est pour le recouvrer, et le Saint-Esprit leur a appris avant tout autre ce que l'Apôtre n'a annoncé que plus tard, c'est que : *Si quelqu'un parmi vous veut être sage, qu'il devienne insensé et il deviendra sage* (1). N'y avait-il pas lieu de craindre que ces hommes ne se scandalisassent et ne se crussent mystifiés, en voyant tant de choses indignes d'un Dieu et d'un roi? De la capitale d'un royaume où ils présumaient qu'ils devaient chercher le roi, ils sont envoyés à Bethléem, dans une misérable petite bourgade ; ils entrent dans une étable et y trouvent un enfant enveloppé de langes. Cette étable ne les choque point, ces langes ne les offusquent point, et cet enfant à la mamelle ne les scandalise point; ils se prosternent, ils le saluent comme un roi, et l'adorent comme un Dieu; sans doute c'est que celui qui les a conduits là, les a instruits en même temps; sans doute celui qui les a avertis extérieurement par une étoile, les a aussi intérieurement éclairés. Le Seigneur en se manifestant ce jour-là, l'a donc rendu céleste; et les Mages, par leur respect et leur dévotion, en ont fait un jour de dévotion et de respects.

6. Mais nous ne célébrons point que cette manifestation aujourd'hui, il en est encore une autre que nous avons appris de nos pères à célébrer encore. Bien qu'elle soit séparée par un long laps de temps de la première, cependant on croit qu'elle eut lieu le même jour. Jésus ayant accompli sa trentième année dans la chair (car en tant que Dieu il est toujours le même et ses années ne marchent point vers leur déclin), il se présenta au bap-

(1) I Cor. I, 21.

tême de Jean au milieu d'un grand concours d'hommes de sa nation. Il y vint comme un homme du peuple, lui qui seul était sans péché. Qui l'aurait pris alors pour le Fils de Dieu? Qui aurait pensé qu'il était le Seigneur de majesté? O Seigneur, comme vous vous humiliez profondément! Vous vous cachez bien bas, mais vous ne pouvez demeurer inconnu à Jean. N'est-ce pas lui qui, du fond du sein maternel, avant même d'avoir vu le jour, vous reconnut, bien que vous ne fussiez pas encore né non plus? N'est-ce pas lui qui vous reconnut à travers la double enveloppe du sein de sa mère et du sein de la vôtre? Comme il ne pouvait alors s'adresser à la foule, il instruisait du moins sa mère de votre présence par un tressaillement de joie. Mais aujourd'hui que se passe-t-il? l'Évangéliste nous le dit: *Jean le vit venir et il dit : voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde* (1). Oui, c'est bien un agneau, c'est bien lui plein d'humilité, lui plein de douceur. *Voici*, dit-il, *l'Agneau de Dieu*, *celui qui ôte les péchés du monde.* C'est-à-dire voici celui qui va effacer nos iniquités et purifier notre cloaque. Mais nonobstant ce témoignage, il veut être baptisé de la main de Jean. Celui-ci n'ose céder à ses vœux, qui peut s'en étonner? Oui, qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme tremble et n'ose point toucher au chef saint d'un Dieu, à cette tête que les Anges adorent, que les Puissances vénèrent, que les Principautés ne considèrent qu'avec crainte? Eh quoi, Seigneur Jésus, vous voulez être baptisé? Pourquoi cela, Seigneur, et quel besoin avez-vous du baptême? Est-ce que l'homme qui est en bonne santé a besoin de médecin, et celui qui est pur a-t-il besoin de se purifier encore? D'où vous viendrait donc le péché pour avoir besoin du baptême? Est-ce de votre père? Vous en avez un, je le

(1) Joan. I, 29.

sais, mais ce père est Dieu, vous lui êtes égal, car vous êtes Dieu de Dieu, lumière de lumière. Or, qui ne sait que le péché ne peut se trouver en Dieu? Est-ce de votre Mère, car vous avez aussi une mère, mais cette mère est vierge. Je me demande quel péché vous pouvez tenir d'elle, puisqu'elle vous a conçu sans péché et vous a mis au monde sans perdre sa virginité? Quelle tache peut se trouver dans l'Agneau immaculé? *C'est moi plutôt*, dit Jean, *qui doit être baptisé par vous, et vous venez à moi* (1). Des deux côtés l'humilité est grande, mais il n'y a pas de comparaison entre celle de l'un et celle de l'autre. En effet, le moyen pour un homme de ne point s'humilier en présence d'un Dieu qui est humble? *Laissez-moi faire pour le moment*, dit le Seigneur, *car c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice* (2). Jean céda et obéit; il baptisa l'Agneau de Dieu, il purifia l'eau. C'est nous qui avons été lavés, ce n'est pas lui, car nous savons que c'est pour nous purifier, que les eaux ont été purifiées elles-mêmes.

7. Mais peut-être ne vous en rapporterez-vous point entièrement au témoignage de Jean, attendu qu'après tout, il est homme et par conséquent sujet à caution, d'autant plus qu'il est proche parent de celui à qui il rend témoignage. Eh bien! voilà un témoignage plus imposant que celui de Jean, c'est le témoignage de la colombe qui vient se reposer sur Jésus-Christ. Or ce n'est pas sans raison que pour désigner l'Agneau de Dieu, c'est une colombe qui arrive attendu qu'il n'est point d'être qui convienne mieux à l'agneau que la colombe. Ce qu'est l'agneau parmi les animaux, la colombe l'est parmi les oiseaux. L'un et l'autre sont d'une parfaite innocence, d'une très grande douceur et d'une extrême

(1) Matth. III, 14. — (2) Matth. III, 15

simplicité. Est-il rien de plus éloigné de toute malice qu'un agneau et qu'une colombe? Ils ne sauraient nuire à personne, ils ne savent point ce que c'est que de faire du mal. N'allez pas croire que tout cela s'est passé par hasard, le témoignage de Dieu le Père vous détromperait. *Le Dieu de toute majesté fit retentir son tonnerre, le Seigneur s'est fait entendre sur les grandes eaux* (1). *Au même instant on entendit une voix du ciel qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances* (2). En effet, Jésus est bien celui en qui rien ne déplaît au Père, rien ne choque les regards de sa majesté. Aussi dit-il lui-même : *Je fais toujours ce qui lui plaît. Écoutez-le* (3), dit-il. A vous maintenant, Seigneur Jésus, à vous de parler. Jusques à quand ferez-vous comme si vous n'entendiez point? Vous ne vous êtes tû que trop longtemps, oui, trop longtemps; mais à présent votre Père vous permet de parler. Combien de temps, vertu, sagesse de Dieu, demeurerez-vous cachée dans la foule comme un homme faible et dépourvu de sagesse? Combien de temps encore, noble Roi, Roi du ciel, souffrirez-vous qu'on vous croie et qu'on vous appelle le fils du charpentier? Car saint Luc nous apprend qu'alors encore *il passait pour être le fils de Joseph* (4). O humilité, vertu du Christ, ô sublime humilité! Comme vous confondez notre orgueil et notre vanité! J'ai une ombre de savoir à peine, ou plutôt je me figure que je l'ai, et je ne puis plus me taire, je me produis et me fais valoir avec autant d'imprudence que d'impudence, j'ai hâte de parler, je suis aussi avide d'instruire les autres que lent à les écouter. Est-ce que Jésus, quand il gardait si longtemps le silence et se tenait caché, redoutait la vaine gloire? Pourquoi aurait-il appréhendé la vaine gloire, lui qui est

(1) Psal. xxviii. 3. — (2) Matth iii, 17. — (3) Luc. iii, 23. — (4) Luc, iii, 23.

la vraie gloire du Père? Et pourtant il la craignait, mais non pour lui. Il la craignait pour nous, à qui il savait qu'elle était redoutable. C'est nous qu'il voulait prémunir, nous encore qu'il voulait instruire. Il gardait le silence des lèvres, mais il nous parlait par ses œuvres, et, ce qu'il nous apprit plus tard par ses leçons, en disant: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1), il nous l'enseignait dès lors par ses exemples. En effet, nous ne savons que peu de choses de son enfance, et, depuis son enfance jusqu'à l'âge de trente ans, il n'est plus parlé de lui. Mais à présent il ne peut plus demeurer caché, car son Père l'a trop clairement montré à tous les yeux. Mais, dans sa première manifestation même, il voulut se montrer en la société de la vierge Marie, parce que la virginité de sa mère est encore une leçon de réserve.

8. Nous trouvons dans l'Évangile sa troisième manifestation dont nous célébrons également aujourd'hui le souvenir. Il était invité aux noces de Cana; là, le vin étant venu à manquer, il compatit à l'embarras des époux et changea l'eau en vin: *Ce fut*, dit l'Évangéliste, *le premier de ses miracles* (2). Ainsi dans la première manifestation, il montre le vieil homme en lui, car c'est sous la forme d'un enfant suspendu aux mamelles de sa mère qu'il a apparu; dans la seconde, le témoignage de son Père montre en lui le vrai Fils de Dieu; et dans la troisième, il se montre lui-même vraiment Dieu en changeant la nature à son gré. Ce sont là autant de preuves qui confirment aujourd'hui notre foi, autant de démonstrations qui fortifient notre espérance, autant de motifs qui enflamment notre amour.

(1) Matth. XI, 29. — (2) Joan. II, 11.

SEPTIÈME LECTURE

Parfumez-vous la tête et lavez-vous le visage. (Matt. VI, 17.)

1. L'exemple de Jésus-Christ fait, aux Chrétiens, un devoir de jeuner. — Nous devons nous réunir à notre chef. — 2. Le chrétien qui se sépare de Jésus-Christ devient un monstre. — 3. L'onction du Christ. — Pourquoi Jésus-Christ nous demande quelque chose. — 4. La reconnaissance augmente les bienfaits. — 5. Blâme à l'adresse des hypocrites. — 6. Deux défauts à craindre aux personnes qui jeûnent, la vaine gloire et l'impatience.

1. Nous entrons aujourd'hui dans le saint temps du carême, dans le temps destiné aux combats du chrétien, car les observances du carême ne sont pas faites pour nous seulement, elles le sont pour tous ceux qui nous sont unis par les liens de la foi. Après tout, pourquoi le jeûne du Christ ne serait-il pas commun à tous les chrétiens? Pourquoi les membres ne suivraient-ils point leur chef? Si nous recevons les biens des mains de ce chef, pourquoi n'en accepterions-nous point aussi les maux? Voudrions-nous donc n'avoir de commun avec lui que ce qui est agréable, non aussi ce qui est triste et pénible? S'il en est ainsi, nous montrons assez que nous sommes des membres indignes d'une pareille tête. En effet, tout ce qu'il souffre, c'est pour nous qu'il l'endure; s'il nous

en coûte trop de travailler avec lui à l'œuvre de notre salut, en quoi pourrons-nous après cela unir nos œuvres aux siennes. Il n'y a pas grand mérite de jeûner avec Jésus-Christ quand on doit s'asseoir avec lui à la table de son Père, et il n'y a rien de bien surprenant que le membre souffre avec la tête, quand il doit être glorifié avec elle. Heureux le membre qui aura en toutes choses adhéré à la tête, et qui l'aura suivie partout où elle sera allée. Après tout, s'il lui arrive de se séparer d'elle et d'en être retranché, il est inévitablement privé de vie à l'instant même ; car toute partie du corps qui ne tient plus à la tête, perd, à l'instant, le sentiment et la vie. Mais il ne manquera point d'êtres qui s'en emparent et qui lui servent de tête. On verra germer de nouveau pour elle une racine pleine d'amertume, et repousser la tête venimeuse que la femme forte, je veux dire l'Église notre mère, avait jadis écrasée, le jour où elle enfanta, à l'espérance de la vie, celui qu'une mère, selon la chair, avait fait enfant de colère.

2. Alors quiconque a les yeux du cœur ouverts, et sait regarder de l'œil de l'esprit, apercevra un monstre horrible ayant un corps d'homme et une tête de démon. C'est peu que cela, mais le dernier état de cet homme sera certainement pire que le premier ; car la tête du serpent, qui avait été coupée, ne repoussera qu'avec sept autres têtes pires qu'elle ; qui ne tremble en entendant ces choses ? Irai-je donc prendre les membres de Jésus-Christ pour en faire les membres du démon ? Serai-je assez malheureux pour aller me joindre au corps de Satan, après m'être séparé de celui du Sauveur ? Dieu nous préserve à jamais d'un si exécrable échange ! C'est pour moi le plus grand des bonheurs, ô tête glorieuse que les anges brûlent du désir de contempler, de m'attacher à vous. Je veux vous suivre partout où vous irez.

Si vous passez par le feu, je ne me séparerai point de vous, il n'est point de maux que je redoute, parce que vous êtes avec moi. Vous vous chargez de mes douleurs, et vous souffrez pour moi ; vous passez par l'étroit sentier de la Passion, pour frayer à vos membres qui vous suivront une voie large et facile. *Qui donc pourra nous séparer de la charité de Jésus-Christ* (1). N'est-ce point elle qui donne la force et l'accroissement aux liens et aux jointures de tous les membres du corps. C'est le bon mastic dont parle Isaïe (2). C'est elle qui fait goûter à des frères, le plaisir et le bonheur de vivre unis. Elle est *ce parfum répandu sur la tête qui descend de la tête sur la barbe, et jusques sur le bord du vêtement* (3), en sorte qu'il n'est pas un fil qui n'en soit embaumé. En effet, c'est dans la tête que se trouve la plénitude des grâces, d'où nous avons tous reçu nous-mêmes celles que nous avons ; c'est dans la tête que réside toute la miséricorde, la source intarissable de la bonté divine, et l'inépuisable abondance des parfums spirituels, selon ce qui est écrit : *Le Seigneur vous a oint d'une huile de joie, de préférence à tous ceux qui ont part à votre gloire* (4). Mais l'huile que le Père avait si abondamment versée sur cette tête, n'a point empêché Marie de l'arroser à son tour. Les disciples en murmurèrent, il est vrai, mais la Vérité répondit pour elle, et dit qu'elle avait fait une bonne œuvre.

3. Eh bien ! qu'est-ce que l'Évangile nous ordonne aujourd'hui ? *Pour vous*, dit-il, *lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête.* Quelle condescendance admirable ! L'esprit du Seigneur repose en lui, puisqu'il l'a oint, et néanmoins il évangélise les pauvres et leur dit : *parfumez votre tête.* Dieu le Père se complaît en son Fils, et pendant que sa voix retentit dans les cieux, l'Esprit-Saint

(1) Rom. VII, 35. — (2) Is. XLI, 7. — (3) Psal. CXXXII, 1. — (4) Psal. XLIV, 8.

descend sous la forme d'une colombe. Pensez-vous que le saint Chrême fit défaut au baptême du Christ? Le Saint-Esprit se repose sur lui, qui osera douter qu'il ait été oint par lui? *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances* (1). Ne s'exhale-t-il point de ces mots tout un parfum d'onction spirituelle? Le Père a oint son Fils de préférence à tous ceux qui ont part à sa gloire, parce qu'il se complaît en lui beaucoup plus qu'en tous les autres, attendu qu'il l'aime d'un amour divin, inconnu à toute créature. Le Père, dis-je, a donc oint son Fils de préférence à tous ceux qui partagent sa gloire, il a accumulé sur lui tous les Chrêmes de bonté, de mansuétude et de douceur, et l'a rempli abondamment des entrailles de sa miséricorde et de sa pitié. Lorsqu'il l'eut oint il nous l'envoya, et nous le fit voir plein de grâce et de miséricorde. Oui, voilà comment notre chef fut oint par son Père, et cela ne l'empêche point de nous demander de l'oindre encore nous-mêmes; car il nous dit : *Lorsque vous jeûnerez ayez soin d'oindre votre tête.* Eh quoi, la source intarissable demande de l'eau à un mince ruisseau? Oui, elle lui en demande, ou plutôt elle la lui redemande, car les eaux reviennent à la source d'où elles sont parties pour s'en écouler de nouveau.

4. Ce n'est pas toutefois parce qu'il est dans le besoin, que le Christ redemande ce qu'il vous a donné, mais c'est afin de vous conserver tout ce que vous voudrez bien lui rendre. De même que l'eau d'un fleuve, si elle cesse de couler, se corrompt, et arrête en même temps, par une sorte d'inondation, le cours des eaux qui surviennent, ainsi en est-il de la grâce, elle cesse de couler dès qu'elle ne revient plus à sa source, et, non seulement elle cesse de s'accroître chez l'ingrat, mais de plus celles

(1) Matth. III, 17.

qu'il a reçues tournent à sa perte. Au contraire, celui qui se montre fidèle en de petites choses se rend digne d'une récompense plus grande. Parfumez donc votre tête en rapportant à celui qui est au-dessus de vous, tout ce que vous avez de dévotion, de bonheur et d'amour. Oui, parfumez votre tête, c'est-à-dire rapportez-lui toutes les grâces que vous en aviez reçues, et recherchez sa gloire bien plus que la vôtre. Or, celui-là seul parfume le Christ, qui répand lui-même une bonne odeur de vertu en tous lieux. Sachez que c'est contre les hypocrites qu'il a parlé ainsi, car il a dit : *Ne ressemblez point aux hypocrites* (1). Le Seigneur n'interdit point par-là toute espèce de tristesse, mais celle qu'on affecte d'avoir quand on se trouve en public, car il est dit ailleurs : *Le cœur des sages est volontiers là où se trouve la tristesse* (2), et saint Paul ne regrette point d'avoir contristé ses disciples, puisque *leur tristesse a contribué à leur salut* (3). Or, telle n'est point la tristesse des hypocrites, parce qu'elle n'est point dans leur âme, mais uniquement sur leur visage, car *ils affectent de paraître avec un air abattu* (4).

5. Au reste, remarquez bien que le Seigneur n'a pas dit : ne soyez pas tristes comme les hypocrites, mais *ne leur ressemblez pas*, c'est-à-dire, n'affectez point comme ceux-là d'être tristes. On dit, en effet, vulgairement en parlant d'un homme, il fait le triste, ou bien il fait le superbe ; et encore, ceux qui vantent votre bonheur vous trompent ; il y a beaucoup d'autres tours semblables, à l'usage de la feinte plutôt que de la vérité. *Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage*. Ils affectent un air abattu, à vous, on recommande de vous laver la figure ; or, la figure signifie ici les actions de la vie qui paraissent au dehors. Voilà

(1) Matth. VI, 16. — (2) Eccl. VII, 5. — (3) Cor. VII, 8. — (4) Matth. VI, 6.

ce qu'un fidèle serviteur du Christ lave avec soin, afin de n'y rien laisser qui choque les regards ; l'hypocrite, au contraire, leur donne un air d'abattement, en affectant toute sorte de singularités et de pratiques extraordinaires. Il ne parfume point non plus sa tête, dont toutes les pensées sont loin du Christ, et que charment seulement les vaines louanges des hommes. Il aime mieux se parfumer lui-même, pour s'enivrer de la bonne odeur de l'opinion qu'il a de lui, ou bien encore, comme il est manifeste que le Christ n'est pas le chef de l'hypocrite, il ne parfume même point sa tête, quelle qu'elle soit, attendu que son esprit se complaît, non point dans le témoignage de sa conscience, mais uniquement dans l'estime des hommes. Les vierges folles disaient aux vierges sages : *Donnez-nous de votre huile* (1), pourquoi cela ? Parce qu'elles n'en avaient point dans leurs lampes ; mais ce n'est pas le fait de vierges prudentes de donner ainsi de l'huile aux autres. Elles ne voudraient pas en recevoir, comment en donneraient-elles ? Mais écoutez un Prophète à qui Dieu avait révélé les impénétrables secrets de sa sagesse : *L'huile du pécheur*, dit-il, *ne parfumera point ma tête* (2). Voilà l'huile qu'achètent les hypocrites, mais comme dit le Seigneur : *En vérité, ils ont reçu leur récompense.* Ils affectent, en effet, *de paraître avec un visage pâle et défiguré, pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent* (3). Voyez-vous comment, en deux mots, il signale les habitudes de singularité des hypocrites et condamne leur vanité ? Mais remarquez aussi comment, en quelques mots, il nous engage à faire de bonnes œuvres devant Dieu et devant les hommes : *Parfumez votre tête*, dit-il, *et lavez votre visage.* En d'autres termes : ayez soin de vous montrer toujours au dehors d'une conduite irrépro-

(1) Matt. xxv, 8. — (2) Psal. cxl, 5. — (3) Matth. vi, 16.

chable, mais en ayant soin de vous rendre dignes de la grâce de Dieu ; et ne recherchez point votre gloire, mais celle de votre Auteur devant les hommes.

6. On peut encore entendre par ce visage lavé, une conscience pure, et par cette tête parfumée, une âme dévote. Mais si on les prend en ce sens, il semble alors que les paroles du Sauveur sont dirigées particulièrement contre deux défauts propres aux personnes qui jeûnent. En effet, les uns jeûnent par ostentation, c'est à eux qu'il est dit : *Lavez votre visage*. Les autres jeûnent avec impatience et murmure ; ce sont ceux qui ont besoin de se parfumer la tête. Or, par la tête, il faut entendre les dispositions intérieures de l'âme, qui se trouvent parfumées dans le jeûne, lorsqu'on est spirituellement heureux de jeûner. Il vous semble peut-être que je m'explique d'une façon bien nouvelle, quand je dis que le jeûne parfume ? je vais plus loin, je prétends même qu'il engraisse. En effet, n'avez-vous jamais lu dans les Saintes Lettres *qu'il doit les nourrir dans la faim* (1). Le jeûne du corps est donc l'onction de la tête ; et les privations de la chair, la réfection du cœur. Après tout, pourquoi ne verrai-je point une onction dans ce qui guérit nos blessures et adoucit les tourments de la conscience ? Que l'hypocrite achète donc au prix de son jeûne l'huile du pécheur ; pour moi, je ne vends point mon jeûne, je m'en sers comme d'une huile dont je me parfume. *Parfumez votre tête*, est-il dit, *de peur que le murmure ou l'impatience n'entrent dans votre âme*. Ce n'est même pas encore assez ; mais *glorifiez-vous dans la tribulation* (2), selon le mot de l'Apôtre. Oui, glorifiez-vous, mais sans jamais céder à une pensée de vanité, afin que votre figure soit pure de l'huile du pécheur.

(1) Psal. XXXII, 10. — (2) Rom. V, 3.

HUITIÈME LECTURE

Comment nous devons nous convertir au Seigneur.

1. Nous nous tournons vers Dieu par l'humilité. — L'humilité est la voie qui conduit à Dieu. — 2. Toute conversion extérieure sans l'intérieure est vaine. — Il ne reste plus que la tonsure et l'habit dans certains religieux. — 3. Comment on doit examiner et régler les affections ou passions de l'âme. — 4. On ne doit pas non plus négliger la conversion du corps. — Les jours de jeûne, il faut fortifier l'âme par des larmes. — 5. Comment on doit se déchirer le cœur. — Les vêtements de l'âme sont ses vertus. — 6. Le déchirement du cœur est un moyen de persévérance.

1. *Maintenant donc*, dit le Seigneur Tout-Puissant, *convertissez-vous à moi, de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements. Déchirez vos cœurs, non vos vêtements* (1). Que veut dire le Seigneur, quand il nous ordonne de nous convertir à lui ? En effet, n'est-il point partout et ne remplit-il point l'univers entier de sa présence? Où me tourner pour me tourner vers vous, Seigneur mon Dieu ? *Si je monte dans le ciel, vous y faites votre demeure, et si je descends dans l'enfer, vous y êtes présent* (2). Que voulez-vous que je fasse ? Où me tourner pour me tourner vers vous ? Est-ce

(1) Joel. II, 12. — (2) Psal. CXXXVIII, 8.

en haut, est-ce en bas? Est-ce à droite, est-ce à gauche que je me tournerai? Ces paroles cachent une pensée, un secret qui n'est dévoilé qu'aux amis. C'est un mystère du royaume de Dieu, il n'en est parlé ouvertement qu'aux Apôtres, dans le tuyau de l'oreille, quant au reste des hommes, il ne leur est parlé qu'en paraboles. *Si vous ne vous convertissez*, dit-il, *et si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* (1). Je comprends parfaitement maintenant en quel sens il veut que nous nous tournions vers lui. C'est vers lui enfant, qu'il veut que nous nous tournions, afin que nous apprenions de lui qu'il est doux et humble de cœur; il ne nous a été donné enfant que pour cela. Sans doute il est grand aussi, mais il ne l'est que dans la cité de Dieu, à qui s'adressent ces paroles: *Séjour de Sion, tressaille d'allégresse et loue le Seigneur, parce que le grand Saint d'Israël est dans ton sein* (2). O homme, pourquoi t'enfles-tu? Pourquoi t'élèves-tu sans cause? Pourquoi ces pensées de grandeur et ces regards toujours dirigés vers ce qui est élevé et qui ne peut être bon pour toi? Sans doute, le Seigneur est grand, mais ce n'est pas en tant que tel qu'il t'est proposé en exemple; s'il faut louer sa grandeur, on ne saurait en même temps l'imiter. Sa magnificence est également élevée, tu ne pourras jamais l'égaler, en vain tu t'enflerais au point d'en crever, jamais tu ne pourras y atteindre. Il est dit: *L'homme descendra au fond de son cœur et Dieu sera élevé* (3). En effet, Dieu est élevé, mais *il regarde les choses basses et humbles et ne voit que de loin celles qui sont élevées* (4). Telle est la loi de la piété, et c'est pour l'établir que vous avez tant souffert, Seigneur. S'il nous avait indiqué la voie de la grandeur, et que ce fut la seule qui conduisît au salut de

(1) Matt. XVIII, 3. — (2) Isa. XII, 6. — (3) Psal. LXIII, 8. — (4) Psal. CXXXVII, 6.

Dieu, que ne feraient point les hommes pour s'élever? Avec quelle charité ils se renverseraient les uns les autres, et se fouleraient aux pieds? Avec quelle impudence ils ramperaient sur les pieds et sur les mains, pour arriver en haut, et pour s'élever au-dessus de tous leurs semblables? Or, il est certain que ceux qui veulent s'élever au-dessus de leurs voisins, rencontreront bien des difficultés, auront beaucoup de rivaux, trouveront bien des contradicteurs, bien des gens qui s'efforceront aussi de s'élever de leur côté. Au contraire, rien de plus facile que de s'humilier si on le veut. Voilà, mes bien-aimés, ce qui nous rend tout à fait inexcusables et ne nous laisse pas la ressource du voile le plus léger.

2. Mais voyons maintenant comment nous pourrons nous tourner vers cet Enfant, vers ce Maître de mansuétude et d'humilité : *Convertissez-vous à moi*, dit le Seigneur, *de tout votre cœur*. Si le Seigneur s'était contenté de nous dire : *Convertissez-vous*, sans rien ajouter, peut-être aurions-nous pu répondre : c'est fait, vous pouvez maintenant nous prescrire autre chose. Mais il nous parle là, si je l'entends bien, d'une conversion toute spirituelle, qui ne saurait être l'œuvre d'un seul jour ; plût au ciel même qu'elle pût s'accomplir, pendant le cours entier de la vie présente. Quant à la conversion du corps, si elle est seule, elle est nulle, car cette sorte de conversion, qui n'en est pas une véritable, n'est qu'une vaine apparence de conversion. Combien à plaindre est l'homme qui, tout entier adonné aux choses du dehors, et oublieux de son intérieur, se croit quelque chose tandis qu'il n'est rien ! il se trompe lui-même. *Je me suis répandu comme l'eau*, dit le Psalmiste, *et tous mes os se sont disloqués* (1). Un autre Prophète a dit aussi : *Des étrangers ont dévoré*

(1) Psal. XXI, 5.

toute sa joie et il ne s'en est même point aperçu (1). Comme il ne regarde que l'extérieur il croit que tout va bien pour lui, parce qu'il ne voit point le ver qui le ronge à l'intérieur. Il a toujours la tonsure, ses vêtements n'ont point changé, il pratique ses jeûnes et chante l'office aux heures indiquées, mais *son cœur est bien loin de moi* (2), dit le Seigneur.

3. Mais veuillez remarquer quel est l'objet de votre amour ou de votre crainte, de votre joie ou de votre tristesse (3), et vous trouverez que vous avez un cœur mondain sous l'habit du religieux, un cœur pervers sous les dehors de la conversion. Le cœur est en effet tout entier dans ces quatre sentiments, et je crois que c'est d'eux qu'il faut entendre ces mots : *Convertissez-vous à Dieu de tout votre cœur*. Que votre cœur se convertisse donc, c'est-à-dire, qu'il n'aime que Dieu ou du moins que pour Dieu ; que votre crainte se convertisse également à lui, car toute crainte qui n'a pas Dieu pour objet, ou ne se rapporte pas à lui, est mauvaise. De même que votre joie et votre tristesse se convertissent à lui de la même manière. Or il en sera ainsi, si vous ne vous affligez ou ne vous réjouissez qu'en lui. Que peut-il se voir, en effet, de plus pervers, que de se réjouir quand on a mal fait, et d'être heureux des pires choses ? D'un autre côté, *toute tristesse qui est selon la chair donne la mort* (4). Si donc vous vous affligez à cause de vos péchés ou de ceux du prochain, c'est bien, et votre tristesse est salutaire. Si vous vous réjouissez des grâces de Dieu, votre joie est sainte, et vous pouvez la goûter en toute sécurité dans le Saint-Esprit. Vous devez même vous réjouir, en Notre-

(1) Osée. VII, 9. — (2) Marc. VII, 4. — (3) Les anciens ne reconnaissaient que ces quatre passions, parce que toutes les autres découlent de celles-là. Saint Bernard s'exprime comme eux. — (4) II Cor. VII, 10.

Seigneur Jésus-Christ, du bonheur de vos frères, et gémir de même de leurs malheurs, selon ce qui est écrit : *Soyez dans la joie avec ceux qui s'y trouvent, et dans les larmes avec ceux qui en versent* (1).

4. Toutefois il faut bien se garder de mépriser même la conversion du corps, attendu qu'elle n'est pas une preuve sans importance de la conversion du cœur. Voilà pourquoi, dans le passage que j'ai cité, le Seigneur, après avoir dit : *de tout votre cœur*, ajoute : *dans le jeûne*, ce qui ne concerne que le corps. Mais à ce sujet, je veux que vous sachiez bien que vous devez jeûner non seulement des aliments du corps, mais de tout ce qui flatte la chair et de tout ce qui est un plaisir pour le corps. Je dis plus, vous devez jeûner plus rigoureusement de vices que de pain. Il est même un pain dont je ne veux pas que vous jeûniez jamais, de peur que vous ne tombiez en défaillance le long du chemin ; et si vous ne savez de quel pain je veux parler, je vous dirai que c'est du pain de vos larmes, selon les paroles mêmes de mon texte : *Dans le jeûne, dans les larmes et les gémissements.* En effet, le regret de notre vie passée réclame de nous les gémissements, et le désir de la félicité future doit faire couler nos larmes. Le Prophète a dit : *Mes larmes ont été mon pain le jour et la nuit, quand on me disait tous les jours : Où est ton Dieu* (2)? La nouveauté de cette vie a peu de charmes pour celui qui ne gémit point sur le passé, qui ne déplore point les péchés qu'il a commis, et qui ne pleure point sur le temps perdu. Si vous ne pleurez point, c'est que vous ne sentez pas les blessures de votre âme, les coups portés à votre conscience. De même vous ne ressentez pas un bien vif désir des joies futures si vous ne les appelez point tous les jours avec

(1) Rom. XII, 15. — (2) Psal. XLI, 4.

larmes, et vous les connaissez bien peu, si votre âme ne refuse pas toute consolation jusqu'à ce qu'elle en jouisse.

5. Puis, le Prophète continue : *Déchirez vos cœurs et non point vos vêtements.* Ces paroles sont évidemment un reproche adressé à la dureté de cœur et aux vaines superstitions des Juifs. En effet, ils déchiraient volontiers leurs vêtements, mais non leurs cœurs. Comment d'ailleurs auraient-ils pu déchirer des cœurs de pierre qu'on ne pouvait même circoncire. *Déchirez vos cœurs*, dit donc le Prophète, *et non vos vêtements.* Où est parmi nous celui dont la volonté tient ordinairement un peu trop de l'entêtement ? Que celui-là déchire son cœur avec le glaive de l'esprit, qui n'est autre que la parole de Dieu. Qu'il le brise et se hâte de le réduire en poudre, car ce n'est point se convertir à Dieu de tout son cœur, que de le faire sans l'avoir brisé. Et jusqu'à ce qu'on le retrouve dans cette Jérusalem dont toutes les parties sont dans une parfaite union entre elles, il nous sera toujours prescrit bien des choses : *Or si nous péchons en un point de la loi, nous sommes coupables comme l'ayant violée tout entière* (1). Le Sage a dit : *L'esprit du Seigneur est multiple* (2) ; or comment suivre un esprit multiple si on ne se multiplie soi-même. Mais écoutez un homme que Dieu avait trouvé selon son cœur. *Mon Dieu, mon cœur est préparé*, dit-il, *mon cœur est prêt* (3). Préparé à l'adversité, préparé pour la prospérité : prêt pour les grandes choses, prêt pour les humbles, il est prêt à tout ce que vous ordonnerez. Voulez-vous faire de moi un pasteur de brebis ? voulez-vous me placer à la tête des peuples ? Mon cœur est tout prêt, Seigneur, mon cœur est préparé. Qui est comme David, disposé à sortir, ou à entrer, ou bien à marcher à la volonté du Roi ? Il disait encore, en parlant

(1) Jac. II, 10. — (2) Sap. VII, 22. — (3) Psal. LVI, 8.

des pécheurs : *Leur cœur s'est épaissi comme le lait, mais pour moi, je me suis appliqué à la méditation de votre loi* (1). La dureté du cœur, l'obstination de l'esprit ne viennent que de ce que nous méditons notre propre volonté, au lieu de méditer la loi de Dieu

6. Eh bien, déchirons donc nos cœurs, et conservons nos vêtements intacts. C'est un bon vêtement que la charité, un excellent vêtement que l'obéissance. Heureux ceux qui la conservent avec soin, pour ne point aller nus. D'ailleurs, *bienheureux ceux dont les péchés sont couverts* (2) ; or, *la charité couvre une multitude de péchés* (3). Oui, déchirons nos cœurs, selon ce qui est dit, pour conserver entiers ces vêtements-là, comme a été conservée intacte la robe du Sauveur. Non seulement se déchirer le cœur est un moyen de conserver sa robe entière, mais c'est même la manière d'en faire une robe traînante, et de couleurs variées, telle que celle que le Patriarche Jacob a donnée au fils qu'il aimait plus que tous ses autres enfants (4). C'est en effet le moyen de persévérer dans les vertus et de donner à la vie entière de belles et harmonieuses couleurs. C'est de ce déchirement du cœur que vient *la beauté de celle qui est la fille du Roi, au milieu des franges d'or et des divers vêtements dont elle est environnée* (5). Cependant on peut encore entendre d'une autre manière ce déchirement du cœur, en ce sens que s'il est mauvais, il faut, en le déchirant, l'ouvrir à la componction et, s'il est dur, l'ouvrir à la compassion. En effet, n'ouvre-t-on point un ulcère pour livrer passage à l'humeur corrompue qu'il renferme ? Pourquoi donc ne déchirerait-on point le cœur pour qu'il se répande par les entrailles de la charité ? Il est doublement bon qu'il soit ainsi déchiré, pour que le virus du péché ne demeure

(1) Psal. CXVIII. — (2) Psal XXXI, V. — (3) Jac. V, 20. — (4) Gen. XXXVII, 3. — (5) Psal. XLIV, 15.

point enfermé et caché dans le cœur, et pour que nous ne fermions point les entrailles de la miséricorde à notre prochain dans le besoin, afin que nous puissions, nous aussi, obtenir miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est Dieu et béni par-dessus tout, dans les siècles des siècles.

NEUVIÈME LECTURE

Du jeûne et de la prière.

1. Fruit et règle du jeûne. — 2. Union du jeûne et de la prière. — La prière et la justice sont les deux ailes du jeûne. — Le jeûne a pour ailes la paix et la pureté. — 3. La prière a trois défauts. Le premier défaut est un excès de crainte. — 4. Le second défaut est un excès de confiance. — Le troisième défaut de la prière est la tiédeur. — Trois conditions pour une bonne prière.

1. Puisque l'époque du jeûne quadragésimal, que j'engage vos charités à pratiquer avec dévotion, est arrivée, je crois bon de vous exposer comment il faut jeûner, et les fruits qu'on doit retirer du jeûne. En premier lieu, en nous privant de l'usage des choses même permises nous méritons le pardon des choses défendues que nous avons faites auparavant. Or, qu'est-ce à dire, nous obtenons le pardon du mal que nous avons fait, sinon que, par un jeûne de courte durée, nous rachetons des jeûnes éternels? En effet, nous avons mérité l'enfer ; or, il n'y a là ni aliment, ni consolation, ni fin. Le mauvais riche y demande une goutte d'eau, et ne peut l'obtenir (1). C'est donc une chose bonne et salutaire que le jeûne, puisque

(1) Luc. xvi, 94.

par là on se rachète de jeûnes et de supplices éternels, en même temps qu'on se purifie de ses péchés. Non seulement le jeûne efface nos péchés, mais il déracine nos vices, non seulement il nous fait obtenir notre pardon, mais il nous fait acquérir des grâces; non seulement, dis-je, il nous purifie de nos péchés passés, mais encore il éloigne ceux que nous pourrions commettre encore.

2. Je vais plus loin, et j'avance une chose que vous avez bien souvent éprouvée vous-mêmes, si je ne me trompe ; c'est que le jeûne nous fait prier avec plus de piété et de confiance. Aussi, voyez comme le jeûne et la prière vont bien ensemble ; c'est, pour parler avec l'Écriture : *Comme deux frères dont l'un vient en aide à l'autre et qui se consolent mutuellement* (1). La prière obtient la force de jeûner, et le jeûne mérite la grâce de prier. Le jeûne fortifie la prière, et la prière sanctifie le jeûne, en même temps qu'elle l'offre à Dieu. A quoi nous servirait, en effet, notre jeûne, s'il restait sur la terre? Dieu nous préserve qu'il en soit ainsi ! qu'il s'élève donc de terre sur l'aile de la prière. Mais ce n'est point assez d'une aile, il faut lui en donner une seconde. L'Écriture a dit : *La prière du juste pénètre les cieux* (2). Que notre jeûne, s'il veut s'élever sans peine vers les cieux, s'appuie sur les deux ailes de la prière et de la justice. Or, qu'est-ce que la justice, sinon une vertu qui consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient. Cessez donc de ne faire attention qu'à Dieu. Vous avez des devoirs à remplir envers vos supérieurs et envers vos frères, et Dieu ne veut pas que vous ne teniez que peu de compte de ceux qu'il estime beaucoup lui-même. Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre a dit : *Ayez soin de faire le bien, non seulement devant*

(1) Prov. XVIII, 19.
(2) Eccl. XXXV, 20.

Dieu, mais aussi devant les hommes (1). Peut-être vous direz-vous : j'ai fait assez, si Dieu est content de ce que je fais, qu'ai-je à me mettre en peine de ce que pensent les hommes? Or, soyez bien certains qu'il ne saurait avoir pour agréable tout ce que vous ferez au scandale de ses enfants, et contre la volonté de celui à qui vous deviez obéir comme à son représentant. Le Prophète a dit : *Ordonnez un jeûne saint, et convoquez une assemblée* (2). Or, que veulent dire ces mots : *convoquez une assemblée?* N'est-ce point : conservez l'union, chérissez la paix et aimez vos frères. L'orgueilleux Pharisien observait bien le jeûne, il faisait un jeûne saint, il jeûnait même deux fois la semaine, et rendait grâces à Dieu : mais il ne convoquait point d'assemblée, car il disait au contraire : *Je ne suis point comme le reste des hommes* (3). Aussi, son jeûne, ne s'appuyant que sur une aile, ne put monter jusqu'aux cieux. Pour vous, lavez donc vos mains dans le sang du pécheur; et ayez bien soin que votre jeûne ait ses deux ailes, je veux dire la pureté et la paix, sans quoi nul ne saurait voir Dieu. *Sanctifiez votre jeûne*, si vous voulez que la pureté d'intention et une prière pieuse le portent aux pieds de la majesté de Dieu. *Convoquez une assemblée*, c'est-à-dire qu'il soit favorable à l'union. *Louez Dieu avec le tambour et la flûte* (4), c'est-à-dire que la mortification de la chair et la concorde marchent de front.

3. Puisque j'ai dit quelques mots du jeûne et de la justice, il convient que je vous parle un peu aussi de la prière. Or, plus la prière peut être efficace, si elle est faite comme il faut; plus aussi l'ennemi du salut est

(1) Rom. XII, 1, 7.
(2) Joel. II, 15.
(3) Luc. XVIII, 11.
(4) Psal. CL, 4.

habile à en paralyser les effets. En effet, il arrive souvent que l'efficacité de la prière est détruite par la pusillanimité de l'esprit, et par une crainte excessive. C'est ce qui a lieu quand on est tellement préoccupé de sa propre indignité, qu'on ne peut tourner les yeux vers la bonté de Dieu. En effet, *l'abîme appelle l'abîme* (1). Un abîme de fange appelle un abîme de ténèbres; mais un abîme de miséricorde appelle un abîme de misère. Le Cœur de Dieu est lui-même un abîme, et un abîme insondable. Mais si mon iniquité est grande, votre charité, ô mon Dieu, l'est bien davantage. Aussi, quand, se repliant sur elle-même, mon âme se sent troublée, pour moi je me rappelle la multitude de vos miséricordes, et je respire à ce souvenir, et lorsque je descends au fond de mes impuissances, je ne veux me rappeler que votre justice.

4. Mais de même que c'est un danger pour la prière d'être trop défiante, ainsi en est-ce un non moindre, peut-être même plus grand, d'être trop confiante. Écoutez ce que le Seigneur dit à son Prophète, au sujet de ceux qui prient avec cet excès de confiance. *Criez sans cesse, et faites retentir votre voix comme une trompette* (2). *Comme une trompette*, dit-il, parce que ceux qui prient avec un excès de confiance, doivent être repris avec une grande véhémence. En effet, il n'y a que ceux qui ne se sont point encore trouvés eux-mêmes, qui me cherchent. Ce que je dis là ce n'est point pour ôter aux pécheurs la confiance de la prière, mais je veux qu'ils prient comme un peuple dont toutes les œuvres sont justes. Qu'ils prient pour obtenir le pardon de leurs péchés, avec un cœur contrit et humilié comme ce Publicain qui s'écriait : *Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur* (3). Or pour

(1) Psal. XLI.
(2) Is. LVIII, 1.
(3) Luc. XVIII, 13.

moi, il y a excès de confiance lorsque, avec une confiance où règne encore le péché, où le vice domine, on a de grandes et orgueilleuses pensées de soi et peu d'inquiétude de l'état dangereux de son âme. Le troisième défaut de la prière est la tiédeur, c'est lorsqu'elle ne procède pas d'une vive affection. La prière trop défiante ne peut pénétrer le ciel, parce qu'une crainte excessive paralyse l'âme, en sorte que sa prière, non seulement ne peut monter aux cieux, mais ne peut même sortir de ses lèvres. La prière tiède monte, mais avec langueur et avec défaillance, parce qu'elle manque de vigueur. Quant à la prière trop confiante, elle ne monte que pour tomber; elle trouve de la résistance au ciel; non seulement elle n'obtient point grâce, mais même elle offense Dieu: au contraire, une prière pleine de foi, d'humilité et de ferveur ne saurait manquer de pénétrer le ciel, d'où elle ne peut descendre les mains vides.

DIXIÈME LECTURE

Il y a trois sortes de prières.

1. Notre chair est un piège et un ennemi pour nous. — 2. Le démon est notre second ennemi. — 3. Mais nos deux ennemis ne peuvent rien si nous voulons. — 4. Les tentations nous avertissent de recourir à la prière. — 5. Aucune de nos prières n'est stérile. — 6. Si nos délices sont en Dieu. — Qu'est-ce que mettre ses délices en Dieu. — 7. Il faut pratiquer la vertu pour elle-même. — Pourquoi il arrive souvent que Dieu n'exauce point nos prières selon nos vœux. — 8. Les vœux du cœur sont de trois sortes. — 9. Il y a trois choses à observer dans la prière. — Excellente règle de la prière.

1. La charité que je ressens pour vous me presse de vous adresser la parole ; cédant à ses instances, je le ferais même plus souvent si je n'en étais empêché par mes nombreuses occupations. Il n'y a pas lieu de s'étonner que je sois plein de sollicitude pour vous, quand je trouve en moi-même une si ample matière à sollicitude, et tant de motifs d'inquiétude. En effet, quand je songe à ma propre misère, et aux périls de toutes sortes qui m'assiègent, il n'est pas douteux que mon âme tremble pour elle-même. Or ma sollicitude pour chacun de vous n'est pas moindre que celle que je ressens pour moi, puisque je ne vous aime pas moins que je ne m'aime moi-même. Celui qui lit au fond des cœurs voit combien mon âme est

même plus remplie de sollicitude pour vous, qu'elle ne l'est pour elle. Ne vous étonnez point si je suis rempli de crainte et de sollicitude pour vous, quand je vous vois plongés dans une telle misère et entourés de si grands périls. En effet, comme on ne le voit que trop clairement, nous portons avec nous un piège, partout nous avons avec nous notre ennemi, je veux parler de ce corps qui est né, et qui a grandi dans le péché; de cette chair, dis-je, qui a été profondément corrompue à sa naissance, et qui se trouve bien plus viciée encore par ses mauvaises habitudes. Voilà d'où vient que la chair est en lutte si violente contre l'esprit, murmure sans cesse, supporte impatiemment le joug de la discipline, souffle à l'esprit des désirs mauvais, se révolte contre la raison même, et se montre inaccessible à toute crainte.

2. Ajoutez à cela que le rusé serpent, qui n'a d'autre désir, d'autre vœu, d'autre ambition que de répandre le sang des âmes, s'entend avec la chair, lui vient en aide, et s'en sert même pour nous attaquer. Sa grande affaire est de trouver le mal, d'allumer les désirs de la chair, de souffler, si je puis parler ainsi, le feu naturel de la concupiscence par ses suggestions empoisonnées, et d'enflammer les mouvements mauvais ; il ne cesse de préparer les occasions de pécher et de tenter le cœur des hommes par mille artifices mauvais. Il sait nous lier les mains avec nos propres cordes, et, comme on dit, se servir des verges que nous lui donnons, pour nous fouetter ; en sorte que par lui la chair qui a été donnée à notre âme pour l'aider, ne contribue qu'à notre ruine et devient pour nous un danger.

3. Mais à quoi bon montrer le mal si on ne peut apporter ni consolation ni remède? Sans doute le péril est grand, grande aussi est la lutte que nous avons à soutenir contre l'ennemi domestique, d'autant plus qu'ici-

bas, il est dans sa patrie, et nous, nous sommes des étrangers ; il habite dans son pays d'origine, et nous, nous ne sommes que des voyageurs qui passent, des exilés. La lutte aussi est grande et dangereuse, attendu que c'est contre les ruses et les stratagèmes du démon que nous avons à livrer de fréquents, que dis-je, de continuels combats ; c'est un ennemi que nous ne pouvons pas même apercevoir, dont la nature subtile et la longue expérience de la malice ne favorisent que trop les ruses. Pourtant il ne dépend que de nous de n'être point vaincus si nous ne voulons l'être, car aucun de nous, dans cette lutte, n'a le dessous qu'il ne le veuille. *Ton appétit est en ton pouvoir, ô homme*, est-il dit, *et tu peux le maîtriser* (1). L'ennemi peut exciter en toi le mouvement de la tentation, mais il ne dépend que de toi de donner ou de refuser ton consentement ; bien plus, il ne dépend que de toi d'asservir si bien ton ennemi, que tout, pour toi, coopère au bien. Voici par exemple que l'ennemi allume en toi le désir de la bonne chère, te suggère des pensées d'orgueil ou d'impatience, excite les mouvements de la concupiscence ; refuse seulement ton consentement, et toutes les fois que tu le refuseras, tu acquerras une couronne.

4. Toutefois, on ne peut nier que toutes ces épreuves ne soient pénibles et même dangereuses; mais pourtant, au plus fort même de la lutte, si nous résistons courageusement, nous sentons dans l'âme la pieuse tranquillité qui vient d'une bonne conscience. Je crois aussi que si nous avons hâte de chasser de notre esprit toutes ces pensées, dès que nous remarquons leur présence, notre âme s'élève contre elles avec une force toute particulière, et l'ennemi, couvert de confusion, se retire loin

(1) Gen. IV, 7.

de nous, et n'est pas disposé à se représenter de sitôt. Mais qui sommes-nous, et qu'est notre force pour résister à de pareilles tentations? Voilà précisément ce que cherchait Dieu, voilà où il voulait nous amener, afin que, voyant notre faiblesse, et persuadés que nous n'avons de secours qu'en lui, nous recourrions à sa miséricorde en toute humilité. Aussi, vous prié-je de tenir toujours à votre portée le sûr refuge de la prière.

5. Mais quand je vous parle de la prière, il me semble entendre au fond de votre cœur, certaines réflexions inspirées par la sagesse humaine, que j'ai moi-même entendues plusieurs fois dans le mien. A quoi tient-il, en effet, que, ne cessant presque jamais de prier, il soit si rare que nous recueillions quelques fruits de la prière? Il semble que nous nous retrouvons après avoir prié, ce que nous étions auparavant. Personne ne nous répond un mot, personne ne nous accorde rien, il semble vraiment que c'est en pure perte que nous prenons la peine de prier. Mais qu'est-ce que le Seigneur nous dit dans son Évangile? *Ne jugez point selon l'apparence, mais jugez selon la justice* (1). Or qu'est-ce que juger selon la justice, si ce n'est juger selon la foi? puisque *le juste vit de la foi* (2). Rapportez-vous-en donc au jugement de la foi, non à ce que vous éprouvez, puisque la foi ne trompe point et que l'expérience nous induit en erreur. Or où trouver la vérité de la foi, sinon dans les promesses du Fils de Dieu lui-même qui nous dit : *Tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous le recevrez, et qu'il vous sera fait selon que vous le désirerez* (3). Par conséquent, qu'aucun de vous ne regarde sa prière comme étant de peu de valeur, attendu que

(1) Joan. VII, 24.
(2) Abac. II, 4.
(3) Matth. XXI, 22.

celui que nous prions, je puis vous l'affirmer, est loin d'en faire peu de cas. Elle n'est pas encore tombée de nos lèvres, que déjà il l'a fait inscrire dans son livre, et nous pouvons être assurés d'une chose, c'est que s'il ne nous accorde pas ce que nous lui demandons, il nous donnera certainement quelque chose qu'il sait devoir nous être plus utile. Car nous ne savons point ce qu'il faut que nous demandions dans nos prières. Mais il aura pitié de notre ignorance, et, recevant notre prière avec bienveillance, s'il ne nous accorde point ce qui ne peut nous être d'aucun bien, ou ce dont nous n'avons point encore besoin, notre prière n'est point stérile pour cela.

6. Non, elle ne le sera point, surtout si nous faisons ce qui est recommandé par le Psalmiste, c'est-à-dire si nous mettons nos délices dans le Seigneur. En effet, David, le saint roi, nous dit : *Mettez vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur demande* (1). Mais que nous engagez-vous à faire, ô prophète de Dieu, en nous disant de mettre nos délices dans le Seigneur, comme s'il ne dépendait que de nous de le faire? Nous savons bien ce que c'est que de mettre ses délices dans le boire et le manger, dans le sommeil, dans le repos et dans toutes les autres choses qui se trouvent sur la terre, mais quelles délices Dieu peut-il nous offrir pour que nous mettions nos délices en lui? Des hommes du monde peuvent s'exprimer ainsi, mais vous, vous ne le pouvez point. En effet, quel est celui parmi vous qui n'ait point éprouvé par lui-même les délices d'une bonne conscience? Qui de vous n'a pas ressenti les délices de la chasteté, de l'humilité et de la charité? Il n'y a rien là qui ressemble aux délices du boire et du manger, ou de

(1) Psal. xxxvi, 4.

tout autre plaisir semblable ; cependant il y a en cela de véritables délices bien plus grandes même que ces dernières ; ce sont des délices qui ont quelque chose de divin, rien de charnel, et lorsque nous mettons nos délices dans ces choses-là, c'est en Dieu que nous les mettons.

7. Mais peut-être y a-t-il bien des personnes qui se plaignent qu'elles n'éprouvent que bien rarement ce goût plus délicieux et plus doux que le miel et le rayon du miel, parce qu'elles sont empêchées de le goûter par la tentation. Elles agissent avec bien plus de courage, si elles pratiquent la vertu de toutes leurs forces et de tout leur cœur, non point pour le plaisir qu'elles trouvent dans cette pratique, mais uniquement pour plaire à Dieu, et je ne doute point qu'elles ne suivent l'avis du Prophète qui a dit : *Mettez vos délices dans le Seigneur*, attendu qu'il n'a pas voulu parler du sentiment, mais de la pratique. Le sentiment n'est, en effet, rien de plus qu'une jouissance, la pratique est une vertu. *Mettez donc vos délices dans le Seigneur*, c'est-à-dire tendez à cela, efforcez-vous de trouver vos délices en lui, *et le Seigneur alors exaucera les vœux de votre cœur*, c'est-à-dire, comme de juste, les vœux que la raison approuve. Il n'y a pas là motifs à vous plaindre, c'est plutôt une raison pour vous de témoigner votre reconnaissance de tout votre cœur puisque tel est le soin que Dieu prend de vous, que toutes les fois que, sans le savoir, il vous arrive de demander quelque chose d'inutile, il ne vous exauce point, mais au contraire il vous accorde en échange quelque chose de meilleur. C'est ainsi qu'un père, selon la chair, quand son enfant lui demande du pain, s'empresse de lui en donner, mais s'il lui demande un couteau dont il ne croit pas qu'il ait besoin, il le lui refuse, et aime mieux lui couper lui-même son pain ou le lui faire

couper par un de ses serviteurs, afin qu'il ne coure aucun danger et n'ait aucune peine.

8. Quant aux vœux du cœur, je les crois de trois sortes; hors de là je ne vois point ce qu'un élu peut demander de plus. Les deux premiers ont rapport aux choses de cette vie, ce sont les biens de l'âme et du corps; le troisième a rapport au bonheur de la vie éternelle. Ne vous étonnez point si je vous dis qu'on doit demander à Dieu les biens du corps, car ces biens-là ne viennent que de Dieu, comme tous les biens spirituels. C'est donc à lui que nous devons demander et de lui que nous devons attendre tout ce qui nous est nécessaire pour nous faire vivre à son service. Mais il faut demander plus souvent et avec plus de ferveur encore les biens spirituels, tels que la grâce de Dieu, et les vertus de l'âme : et ce que nous devons demander avec une entière piété et de toute l'ardeur de nos désirs, c'est surtout la vie éternelle, où le bonheur de l'âme sera comble et parfait.

9. Mais dans ces trois vœux, pour que ce soient des vœux du cœur, trois choses sont nécessaires. Or, dans le premier, peut se cacher le désir de choses superflues; dans le second, quelque souhait impur ; et dans le troisième, quelque sentiment d'orgueil. En effet, il n'est pas rare qu'on demande les choses temporelles pour satisfaire la volupté, et les vertus par une pensée d'ostentation; enfin, il y en a qui désirent la vie éternelle, non pas dans un sentiment d'humilité, mais en se fondant sur la pensée de leurs propres mérites. Je ne dis point que la grâce qu'on a reçue ne doit point nous donner confiance en la prière, mais je dis que personne ne doit fonder sur elle la pensée qu'il sera exaucé. Ces premiers dons doivent contribuer seulement à nous en faire attendre de plus grands encore de celui qui, dans sa miséricorde, nous les a accorde. En conséquence bor-

nons nos prières pour les choses temporelles aux seules nécessaires. Quant aux biens de l'âme, que notre prière soit faite dans une grande pureté d'intention, et se soumette en toutes choses au bon plaisir de Dieu ; enfin que nos vœux, pour obtenir la vie éternelle, soient pleins d'humilité et ne se fondent, comme de juste, que sur la miséricorde de Dieu.

ONZIÈME LECTURE

Sur l'Oraison dominicale.

1. La volonté de Dieu rencontre en nous bien des obstacles. — Le premier obstacle à la volonté de Dieu est la corruption de notre nature. — 2. Le second obstacle que la volonté de Dieu rencontre en nous est la faiblesse humaine. — 3. Le troisième obstacle que la volonté de Dieu rencontre en nous est la concupiscence. — Ici, tout est plein de périls. — 4. Le quatrième obstacle que la volonté de Dieu rencontre en nous c'est l'ignorance. — 5. Comment peut-on sanctifier le nom de Dieu. —

C'est la volonté de Dieu, qui d'abord a fait les anges, et c'est encore elle ensuite qui les a faits heureux en se faisant elle-même en eux. Car, de même que nous disons, mais avec vérité, que le Verbe, qui était dès le principe, en prenant notre chair, *s'est fait chair lui-même* (1), ainsi la volonté éternelle de Dieu s'est faite dans les anges, lorsqu'elle a absorbé en elle toutes les volontés des anges. Qu'est-ce qui nous empêche de dire, après tout, qu'elle s'est faite dans les anges, puisqu'elle s'est faite angélique ? Car, ce qui est la suprême félicité, un vrai torrent de célestes délices pour eux, c'est que cette

(1) Joan. I, 14.

volonté divine est devenue la volonté même des anges, en sorte que, de même que Dieu se plaît dans le gouvernement de l'univers, ainsi ils se trouvent eux-mêmes pleins de joie et de bonheur en toutes choses. Aussi, ce que nous demandons dans nos prières, est-il que cette volonté se fasse parmi les créatures de la terre, comme elle s'accomplit parmi celles des cieux ; que l'homme, de même que l'ange, se soumette à Dieu et ne fasse plus qu'un seul et même esprit avec lui. Mais, hélas ! malheureux homme que je suis ! que d'obstacles me séparent de cette volonté ; que d'empêchements s'opposent en moi à son accomplissement ! La malice de notre nature vient se jeter à la traverse, notre faiblesse fait obstacle ; la concupiscence et l'ignorance y mettent empêchement. Car nous tenons de la nature, ou plutôt de la corruption de la nature, une affection détestable, une sorte de passion pour le mal, si bien que notre malheureuse âme trouve un bonheur inexprimable dans la malice. Or qu'y a-t-il qui soit plus éloigné de la volonté de Dieu ? Assurément on peut bien dire qu'il s'est creusé de ce côté un immense chaos entre celle de Dieu et la nôtre, puisque tandis que la volonté de Dieu se complaît à faire du bien, la nôtre, dans son excessive cruauté, ne songe qu'à nuire même aux êtres innocents. C'est dans son sein que toute amertume prend naissance, que germent l'envie et la détraction, que pullulent les dissensions, et que pousse toute une forêt d'inimitiés. Or, il faut couper sans cesse cette végétation malsaine avec la serpe de la justice, et extirper la disposition de faire à autrui ce que nous ne voudrions point qu'on nous fît à nous-mêmes, pour y substituer la volonté de faire aux autres ce que nous voulons qu'on nous fasse. Toutefois la malice ne pourra jamais être entièrement arrachée, extirpée de nos cœurs, tant que nous serons encore en ce monde,

qui est tout entier sous l'empire du malin (1), et trop souvent encore, on s'y sent mordre au talon par le serpent dont on ne cesse de fouler la tête aux pieds.

2. Le second obstacle qui s'oppose à ce que notre volonté adhère à celle de Dieu, se trouve dans la faiblesse même de notre nature corrompue. En effet, ce que nous trouvons pénible ne peut pas ne nous point déplaire, aussi arrive-t-il souvent, à cause de cela, que notre volonté se trouve en opposition avec celle de Dieu, et, pour ne se point révolter complétement contre elle, elle a besoin de la force qui se place au second rang des vertus.

3. Aux afflictions corporelles ne se bornent point les obstacles que la volonté de Dieu rencontre en nous, elle est encore arrêtée par la concupiscence qui est dans notre cœur, la source de nombreux et insatiables désirs. Quand donc notre volonté, qui est pleine d'angles et d'arêtes, pourra-t-elle s'adapter à celle qui est parfaitement droite et unie ? Ah ! Seigneur mon Dieu, autour de moi je ne vois que guerres allumées, que traits volant de toutes parts ; je vis au milieu des périls et des obstacles de toute sorte. De quelque côté que je me tourne, nulle part je ne trouve de sécurité pour moi. Je ne redoute pas moins les choses qui me plaisent que celles qui me sont pénibles. La faim et la satiété, le sommeil et les veilles, le travail et le repos sont armés contre moi. *Ne me faites ni pauvre ni riche* (2), dit le Sage, car dans la pauvreté, comme dans les richesses, il y a des écueils, et des deux côtés, se trouvent des périls. Si la tempérance réprime la concupiscence dont elle est l'unique remède, il y aura bien une sorte d'union entre notre volonté et celle de Dieu, mais elle ne sera pas en-

(1) Joan. v, 19.
(2) Prov. xxx, 8.

core parfaite. Voilà pourquoi l'Apôtre disait, en parlant de lui-même : *Pour moi je suis soumis à la loi de Dieu selon l'esprit, mais je me sens assujetti à la loi du péché selon la chair* (1). Ainsi il adhère en partie à la volonté de Dieu, et en partie il s'en éloigne, *jusqu'au jour où arrivera ce qui est parfait, et que ce qui est imparfait sera aboli* (2).

4. Le quatrième obstacle est l'ignorance, et vous savez combien elle nous nuit. En effet, comment suivre la volonté de Dieu pour guide, quand on ignore même dans quelle direction elle se trouve ? Or, je ne la connais maintenant qu'imparfaitement ; *je ne la connais point encore comme je suis moi-même connu de Dieu* (3). Voilà pourquoi nous devons rechercher avec le plus ardent désir une augmentation de prudence, et que Dieu nous fasse connaître tous les jours davantage sa volonté, afin que nous n'ignorions point ce qui lui plaît en tout temps, Voilà comment la consommation des quatre vertus de justice, de force, de tempérance et de prudence, consommera cette union aussi heureuse que désirable, et fera que nous n'ayons plus qu'une seule et même volonté avec Dieu, en sorte que tout ce qui lui plaît nous plaira également. Ce sera pour nous en même temps, comme je l'ai dit précédemment, ce que c'était pour les anges : la perfection même du bonheur.

5. Demandons donc à Dieu que son règne arrive, afin que sous son empire nous jouissions d'une sécurité parfaite. Mais quand nous demandons que son nom soit sanctifié, nous témoignons le désir de nous élever au-dessus de nous dans la connaissance ; car lorsque nous trouverons en nous une heureuse sécurité et un sûr bon-

(1) Rom. VII, 25.
(2) I Cor. XIII, 10.
(3) I Cor. XIII, 2.

heur pour nous, alors nous nous sentirons entraînés vers celui qui est au dessus de nous, de toute la force de notre âme. *Que votre nom soit sanctifié.* Son nom, c'est la gloire. Or, quand arrive-t-il qu'elle ne soit pas sainte ? Toutefois, nous disons qu'elle est sainte quand il est glorifié par nous dans la sainteté, de même que nous demandons que la volonté qui est éternelle, se fasse en nous pour qu'elle se fasse nôtre. Nous demandons donc d'abord, de voir s'accomplir ce qu'il y a de plus grand, c'est-à-dire, que la sainteté sans mélange de sa gloire nous soit connue, ensuite nous demandons une chose qui nous concerne, que son règne puissant s'établisse, pour que nous soyons en pleine sécurité, et que sa volonté soit parfaite en nous, afin que nous goûtions la félicité. Mais comme nous ne sommes pas encore parfaitement établis sous son règne, ce n'est qu'avec de grandes peines que nous pouvons nous ranger à la volonté de Dieu. Il nous faut du pain pour que nous ne tombions point de défaillance, mais un pain quotidien. Et comme il ne nous arrive que trop souvent de nous écarter de cette volonté sainte et de pécher contre elle, nous sommes nécessairement amenés à réclamer notre pardon en disant : *Remettez-nous nos dettes.* Mais pour ne point retomber dans nos fautes passées, après en avoir reçu le pardon, nous devons encore l'invoquer dans la prière et lui demander *de ne point nous induire en tentation*, plus encore, de nous tirer et *de nous délivrer du mal.*

DOUZIÈME LECTURE

Celui qui a établi sa demeure dans l'assistance du Très-Haut reposera en sûreté sous la protection du Dieu du ciel (1).

1. Il y a trois sortes de gens qui ne connaissent pas le secours de Dieu. — Ce sont premièrement ceux qui n'ont plus d'espérance. 2. Il y en a qui désespèrent. — Il y en a qui espèrent en vain. — 3. C'est se faire une demeure fragile que de se confier dans ses propres mérites. — Tourments et misère des âmes pusillanimes. — Qui sont ceux qui ont établi leur demeure dans l'assistance du Très-Haut. — 4. Celui que Dieu protège n'a rien à craindre. — Pourquoi dit-on que Dieu habite particulièrement dans le ciel.

1. Il sera plus facile de connaître ce qu'il faut entendre par ceux qui demeurent dans l'assistance de Dieu, en considérant quels sont ceux qui ne s'y trouvent point établis. Or, il y a trois espèces d'hommes qui sont dans ce dernier cas : ce sont ceux qui n'espèrent pas, ceux qui désespèrent, et enfin ceux qui espèrent, mais en vain. En effet, on ne saurait avoir établi sa demeure dans l'assistance de Dieu, quand on ne voit point en Dieu son appui, et qu'on le place au contraire dans ses propres forces et dans la multitude de ses richesses. En effet, on n'entend point alors la voix du Prophète qui

(1) Psal. xc, 1.

dit : *Recherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouvers et invoquez-le pendant qu'il est proche* (1). Celui qui ne cherche que les choses temporelles envie le bonheur des méchants, en voyant la paix dont ils jouissent, et s'éloigne de l'assistance du Très-Haut, attendu qu'il ne croit pas en avoir besoin pour se la procurer. Mais pourquoi entreprendrais-je de juger ici ceux qui ne sont point des nôtres (2) ! Ce que je crains, c'est qu'il s'en trouve parmi nous qui n'aient point établi leur demeure dans l'assistance du Très-Haut, parce qu'ils se reposent sur leur propre force et sur la multitude de leurs richesses. Peut-être ont-ils une certaine ferveur, peut-être sont-ils fortement adonnés à la pratique des veilles, des jeûnes, du travail et d'autres observances du même genre, et pensent-ils s'être acquis depuis longtemps de grands trésors de mérites, et, pleins de confiance en ces richesses, se montrent moins retenus par la crainte de Dieu, plus faciles à se laisser aller, avec une dangereuse sécurité, à l'oisiveté et à la curiosité, aux murmures, aux détractions et aux critiques. Assurément, si ceux-là avaient établi leur demeure dans l'assistance du Très-Haut, ils veilleraient davantage sur eux, et craindraient d'offenser celui dont ils sentiraient qu'ils ont tant besoin. En effet, ils devraient d'autant plus appréhender de déplaire à Dieu et le craindre, qu'ils auraient reçu de lui plus de grâces. Car nous ne saurions conserver sans lui ce que nous ne pouvons tenir que de lui. Au contraire, et je ne puis le voir et le dire sans douleur, il y en a beaucoup qui, après s'être montrés assez timorés et assez soucieux de leur âme, dans les premiers temps de leur conversion, jusqu'au jour de leur profession religieuse, commencent alors à se conduire comme s'ils

(1) Isa. LV, 6.
(2) 1 Cor. V, 12.

se disaient: Pourquoi nous astreindrions-nous à un plus long service, puisque nous avons reçu maintenant tout ce qu'il doit nous donner ? au lieu de se sentir embrasés d'une plus grande ardeur, selon ce qui est dit : *Ceux qui me mangent auront encore faim de moi* (1). Oh ! si vous saviez combien peu de chose est ce que vous avez, et combien vite vous pouvez le perdre, si celui qui vous l'a donné ne se charge point de vous le conserver ! Ces deux pensées doivent nous rendre bien inquiets en même temps que bien soumis à Dieu, si nous ne voulons pas être du nombre de ceux qui n'ont point établi leur demeure dans l'assistance du Très-Haut, parce qu'ils ne croient pas que cela leur soit nécessaire. Tels sont ceux dont je dis : ils n'espèrent point dans le Seigneur.

2. Il y en a aussi qui désespèrent ; ce sont ceux qui, considérant leur propre faiblesse, manquent de courage, et succombent sous le poids de la faiblesse de l'esprit ; ayant établi leur demeure dans leur chair et tout entiers à leur propre infirmité, ils sont en état de vous raconter, sans s'arrêter, tout ce qu'ils souffrent, car l'esprit constamment fixé sur un objet l'expose sans hésiter. Ainsi on n'a point établi sa demeure dans l'assistance du Très-Haut, et on ne connaît point cette assistance, quand on ne saurait s'élever assez haut même pour y songer. Il y en a bien qui espèrent en Dieu, mais dont l'espérance est vaine, attendu qu'ils se flattent de cette espérance en sa miséricorde infinie, pour ne point se corriger de leurs défauts. Cette espérance est tout à fait vaine, et ne peut que les confondre, attendu qu'elle n'est point accompagnée de la charité. C'est à eux que le Prophète (2) s'adresse quand il dit :

(1) Eccl. XXIV, 29.

(2) On ne sait de quel prophète saint Bernard veut parler ici, à moins que ce ne soit de Jérémie qui exprime une pensée analogue à celle de notre Saint, chapitre XVII, verset 5.

Maudit soit celui qui pèche dans l'espérance du pardon, et qu'un autre Prophète (1) pensait lorsqu'il s'exprimait en ces termes : *Le Seigneur se complaît dans ceux qui le craignent, et dans ceux qui espèrent en sa miséricorde.* Avant de dire : *et dans ceux qui espèrent en sa miséricorde*, il a soin de nous parler *de ceux qui le craignent.* C'est qu'en effet on espère en vain, on rend, dis-je, sa foi complètement nulle quand on rejette la grâce par le mépris qu'on en fait.

3. Des trois sortes d'hommes dont je viens de parler, il n'y en a donc point qui aient établi leur demeure dans l'assistance du Très-Haut. Les premiers l'ont établie dans leurs propres mérites, les seconds dans leurs peines et les troisièmes dans leurs vices. Cette dernière demeure est pleine d'immondices, la seconde, de trouble, et la première de périls et de folie. En effet, qu'y a-t-il de plus insensé que de fixer sa demeure dans une maison à peine commencée ? Vous croyez peut-être l'avoir achevée, mais n'est-il point dit : *Quand l'homme est arrivé à la fin, il ne fait que commencer* (2) ? D'ailleurs, une telle habitation menace ruine à chaque instant, et ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce n'est pas de l'habiter, mais de la nettoyer et de la consolider. La vie présente n'est-elle point incertaine et fragile ? Tout ce qui se fonde sur elle est donc nécessairement semblable à elle : car personne ne saurait penser qu'on peut construire solidement sur un fondement sans solidité. Or, si la demeure de ceux qui mettent leur confiance en leurs propres mérites est ruineuse, il s'ensuit nécessairement qu'elle est pleine de dangers. Quant à ceux qui s'abandonnent au désespoir à la vue de leurs propres faiblesses, ils ont établi leur demeure dans une maison

(1) Psal. CXLVI, 11.
(2) Eccl. XVIII, 6.

pleine de trouble, ils habitent au milieu même des tourments. En effet, en même temps qu'ils sont en proie à des peines qui les rongent le jour et la nuit, ils sont bien plus tourmentés encore par les maux qu'ils ne voient point, en sorte qu'on ne saurait dire que, pour eux, à chaque jour suffit sa peine ; ils sont accablés par des maux qui ne leur arriveront même peut-être jamais. Est-il tourments plus insupportables ? Peut-on imaginer un enfer plus intolérable ? Surtout si on songe, qu'au sein de tant de maux ils ne sont pas même soutenus par la manducation du ciel. Ces derniers-là n'ont donc point établi leur assistance dans la demeure du Très-Haut, parce qu'ils sont tombés dans le désespoir. Quant aux premiers, ils ne cherchent point cette assistance, parce qu'ils n'en sentent point la nécessité pour eux. Mais les derniers ne sont loin de Dieu, que parce qu'ils ne recherchent son assistance que d'une manière qui ne la leur fera jamais trouver. Ceux-là seuls ont établi leur demeure dans l'assistance divine, qui n'ont qu'un désir, obtenir cette assistance, qu'une crainte, venir à la perdre. Toutes leurs pensées, tous leurs soins, toute leur sollicitude est là ; c'est pour eux toute la piété, tout le culte de Dieu. Ah ! bienheureux certainement celui qui a établi ainsi sa demeure dans l'assistance du Très-Haut, attendu qu'il restera dans la protection du Dieu du ciel. Qu'y a-t-il, parmi toutes les choses qui sont sous le ciel, qui puisse nuire à celui que le Dieu du ciel a résolu de protéger et de conserver ? Or, il n'y a que sous le ciel que se trouve ce qui peut nous nuire. En effet, c'est là que sont les puissances invisibles de l'air, le siècle présent avec sa corruption, et la chair qui est en révolte contre l'esprit.

4. C'est donc avec infiniment de raison que le Prophète a dit : *Ceux-là resteront dans la protection du Dieu*

du ciel, soit parce qu'il n'est rien sous le ciel que puisse craindre celui qui a le bonheur d'être sous cette protection, soit aussi parce que, comme continue le Psalmiste dans le verset suivant : *Celui qui a établi sa demeure dans l'assistance du Très-Haut, reposera en sûreté sous la protection du Dieu du ciel, et dira au Seigneur : Vous êtes mon asile* (1). En sorte que ces mots : *il reposera en sûreté sous la protection du Dieu du ciel*, sont la conséquence et l'explication de ceux qui précèdent : *Celui qui a établi sa demeure dans l'assistance du Très-Haut*. Peut-être faut-il voir encore, dans les deux parties de ce verset, un avis qui nous est donné, de ne pas rechercher seulement le secours qui nous est nécessaire pour faire le bien, mais aussi la protection dont nous avons besoin pour être délivrés du mal. Il faut encore remarquer que le Prophète dit : *Il reposera sous la protection*, non point en la présence de Dieu. Les anges sont plongés par cette présence dans des transports de bonheur ; plaise à Dieu que je puisse me reposer sous sa protection. Pour eux, ils sont heureux en sa présence ; puissé-je être en sureté sous sa protection ! *Sous la protection du Dieu du ciel*, dit le Prophète. C'est que si personne ne doute qu'il soit partout, cependant il est au ciel d'une telle manière que, en comparaison, il semble n'être point sur la terre. Voilà pourquoi encore nous disons dans la prière : *Notre Père qui êtes aux cieux*. Il en est de même de notre âme, bien qu'elle soit présente dans le corps tout entier, cependant elle semble l'être d'une manière plus excellente et plus spéciale dans la tête, où tous les sens de l'homme se trouvent réunis, tandis que dans le reste du corps, il n'y a qu'un seul organe, celui du toucher, attendu qu'elle s'y trouve d'une telle façon, qu'il semble

(1) Psal. cx, 1.

qu'elle gouverne plutôt qu'elle n'habite le reste du corps. De même, en comparaison de la présence de Dieu, dont les anges ont le bonheur de jouir dans le ciel, il semble à peine que la protection de Dieu, dont nous jouissons, mérite ce nom. Heureuse pourtant l'âme qui a le bonheur d'être sous cette protection, car elle peut dire au Seigneur : *Vous êtes mon asile.*

TREIZIÈME LECTURE

Il dira au Seigneur, vous êtes mon soutien, mon asile et mon refuge (1)

1. — Remède de la tentation. — 2. En quoi les chutes des justes diffèrent de celles des méchants. — Dieu est le soutien des justes. — 3. On ne doit point oublier que Dieu a toujours les yeux ouverts sur nous.

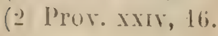
1. Le Prophète dit : *Celui qui a établi sa demeure dans l'assistance du Très-Haut, dira au Seigneur, vous êtes mon soutien et mon refuge : il est mon Dieu et j'espérerai en lui.* C'est en témoignage de sa reconnaissance qu'il s'exprimera ainsi, qu'il chantera les louanges du Seigneur, et exaltera sa miséricorde, à cause de la double assistance qu'il reçoit. En effet, celui dont la demeure est encore dans l'assistance de Dieu, non dans son royaume, se trouve souvent dans la nécessité de fuir et fait quelques chutes. Oui, dis-je, il se trouve dans la nécessité de fuir à la vue de la tentation, tant qu'il n'a pas cessé d'habiter dans ce corps mortel ; et s'il lui arrive alors de retarder un peu le pas dans sa fuite, souvent il est atteint et renversé, mais Dieu le reçoit. Il est donc notre refuge,

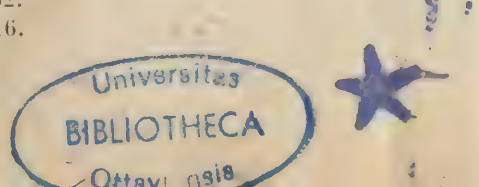
(1) Psal. xc, 2.

lorsque l'ennemi veut lapider notre paresse avec la fiente des bœufs, au pas lent et paresseux, et il nous soustrait à la honte de cette lapidation : il est notre soutien, et place sa main au-dessous de nous, dans nos chutes, de peur que nous ne nous heurtions. Dès que la tentation assaille notre esprit, réfugions-nous sans retard vers lui, et implorons humblement son secours. S'il arrive par hasard, ainsi que cela a lieu quelquefois, qu'elle nous saisisse, parce que notre fuite n'a point été assez rapide, ne nous donnons de repos que lorsque le Seigneur nous aura pris dans ses mains. Il est impossible, en effet, que les hommes ne tombent point quelquefois tant qu'ils demeurent en ce monde, mais les uns se brisent en tombant, et les autres ne se brisent point, parce que Dieu a étendu sa main pour les recevoir dans leur chute. Mais comment pouvons-nous discerner les premiers des seconds, afin de séparer les brebis des boucs et les justes des pécheurs, à l'exemple du Seigneur (1). *Le juste*, en effet, *tombe sept fois le jour* (2).

2. Or, il y a cette différence entre les chutes du juste et celles du pécheur, que l'un, quand il tombe, est reçu par le Seigneur, et se relève plus fort qu'auparavant, tandis que l'autre ne tombe que pour ne plus se relever. Que dis-je, il tombe dans une mauvaise honte ou dans l'impudence ; ou bien il trouve le moyen d'excuser ce qu'il a fait, et le sentiment de honte, qui lui fait trouver des excuses à son péché, est lui-même une source de péché ; ou bien il se fait un front de prostituée et, bien loin de craindre Dieu ou les hommes, il publie son péché comme le faisait Sodome. Le juste, au contraire, s'il tombe, est reçu dans les mains mêmes du Seigneur, et c'est merveille de voir comme son péché devient pour lui

(1) Matt. xxv, 32.
(2) Prov. xxiv, 16.





une source de justice. *Nous savons*, dit l'Apôtre, *que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (1). En effet, ne tourne-t-elle point à notre avantage cette chute qui nous rend plus humbles et plus vigilants? Et n'est-ce point tomber sur les mains de Dieu, que de tomber dans celles de l'humanité? *J'ai été poussé, on a fait effort pour me renverser* (2), dit le Prophète, mais celui qui m'a poussé n'a rien gagné à me faire tomber, *car le Seigneur m'a reçu dans ses mains*. L'univers peut dire à Dieu : vous êtes mon créateur; les animaux peuvent ajouter : vous êtes notre pasteur, et tous les hommes peuvent s'écrier : vous êtes notre rédempteur. Mais il n'y a que celui qui a établi sa demeure dans l'assistance du Très-Haut qui puisse dire : Vous êtes mon soutien. Aussi ajoute-t-il : *Et vous êtes aussi mon Dieu.* Pourquoi ne dit-il point notre Dieu? C'est parce que s'il est notre Dieu à tous, dans la création, dans la rédemption et dans tous les autres bienfaits dont il comble sans distinction tous les êtres, il n'y a pourtant que les élus qui aient chacun, en lui, comme un Dieu particulier, au milieu de la tentation. En effet, il est si bien disposé à les recevoir s'ils tombent, et à leur servir de refuge s'ils fuient, qu'il semble oublier tous les autres, pour ne plus s'occuper que d'eux.

3. Toute âme doit donc songer que Dieu non-seulement est à elle en particulier, mais de plus qu'il ne cesse d'avoir les yeux ouverts sur elle. Qui pourra se négliger si nous ne cessons de penser que Dieu nous regarde? Et comment ne pas être porté à croire que Dieu est particulièrement notre Dieu, si on le voit toujours tellement attentif à nous, qu'il ne perde pas un seul instant de vue, non seulement ce qui paraît de nous au dehors, mais encore ce qui se passe au fond de notre cœur, et qu'il

(1) Rom. VIII, 28.
(2) Psal. CXVII, 13.

voit et juge non seulement toutes nos actions extérieures, mais même les plus imperceptibles mouvements de notre âme! Quiconque en est là peut s'écrier : *Il est mon Dieu, et je mettrai mon espérance en lui.* Remarquez bien qu'il ne dit point : j'ai mis ou je mets, mais *je mettrai mon espérance en lui.* Je ne désespérerai donc point, je n'espérerai pas non plus en vain, attendu que la malédiction est le partage de celui qui pèche par défaut d'espérance, et de celui qui tombe dans le péché du désespoir : Or, je ne veux point être du nombre de ceux qui n'espèrent point dans le Seigneur. *J'espérerai en lui,* dit le Prophète. Mais quel fruit recueillerez-vous de cette espérance, quelle récompense en retirerez-vous, quel profit vous en reviendra-t-il? *C'est qu'il me délivrera du piège des chasseurs et de la parole mordante de mes ennemis.*

QUATORZIÈME LECTURE

Il est mon Dieu, je mettrai mon espérance en lui, parce qu'il m'a délivré du piège des chasseurs, et de la parole mordante de mes ennemis (1).

1. L'homme est une sorte de bête fauve qu'on chasse. — Prudence des novices dans la tentation. — 2. Les richesses sont le filet du chasseur infernal. — Qu'est-ce que la parole menaçante. — 3. Le langage de la pénitence semble dur aux mondains. — Sens mystique du Sacrement de l'autel. — Toutes les peines et les fatigues de la vie présente sont adoucies par la pensée de l'enfer. — 4. La pauvreté religieuse est heureuse et sûre. — 5. Combien il faut prendre garde à ne pas tomber dans l'apostasie de l'état religieux. — Il faut éviter surtout l'apostasie du cœur.

1. J'avoue que ces paroles : *Il m'a délivré des filets des chasseurs*, me donnent une grande compassion de moi-même, et me font avoir pitié de mon âme. Sommes-nous des bêtes ?... Oui, sans doute, nous le sommes ; car *l'homme*, dit le Prophète, *étant élevé dans un état glorieux, n'a point eu d'intelligence : il est devenu semblable aux animaux qui sont privés de raison* (2).

Certainement les hommes ne sont que des bêtes, des

(1) Psal. XC, 3.
(2) Psal. XLIII, 13.

brebis égarées qui n'ont point de pasteur. O homme, pourquoi t'enorgueillis-tu ? Pourquoi tires-tu vanité d'un peu de connaissance que tu as? Considère donc que tu es devenu semblable à ces animaux auxquels les chasseurs tendent des filets. Mais, selon vous, que sont ces chasseurs qui nous poursuivent? Ils sont infiniment méchants et injustes, infiniment habiles et cruels. Ils ne sonnent pas du cor, comme les chasseurs ordinaires ; mais ils s'abstiennent de faire du bruit, afin de nous surprendre, et ils décochent leurs flèches en cachette contre les simples et les innocents. Ils sont les maîtres des ténèbres de ce siècle, et leur méchanceté est accompagnée de tant de subtilité, de tant d'adresse et de tant d'artifices, que les plus habiles et les plus prudents des hommes ne sont, en comparaison de ces dangereux ennemis, que comme les bêtes à l'égard des hommes qui les poursuivent à la chasse ; j'en excepte seulement le petit nombre de ceux qui, avec l'Apôtre, connaissent et sont capables de prévoir leurs pensées et leur malice, et à qui la sagesse divine a donné la puissance de découvrir les pièges des méchants. O vous qui ressemblez encore à des plantes nouvelles et tendres, et qui n'êtes pas encore exercés et accoutumés à faire le discernement du bien et du mal, je vous conjure de ne pas suivre le jugement de votre cœur, et de ne point abonder en votre sens, de crainte que ce chasseur si rusé et si artificieux ne vous surprenne et ne vous trompe, parce que vous n'avez pas encore toute l'expérience nécessaire pour vous tenir en garde. Car, s'il tend assez ouvertement des filets et des pièges aux hommes du siècle qui sont tout à fait animaux et charnels, parce qu'il est sûr de les prendre très facilement ; pour vous, qui êtes prudents et semblables aux cerfs qui tuent les serpents, et qui désirez vous désaltérer à la source de la vie, ce redoutable chasseur n'em-

ploie que les filets les plus subtils et les plus imperceptibles, et il met en usage les plus artificieuses et les plus adroites tromperies. C'est pourquoi je vous prie instamment de vous humilier sous la main puissante du Dieu dont vous êtes les ouailles. Suivez avec soumission les conseils de ceux qui connaissent mieux que vous les artifices incroyables de ce chasseur dont vous êtes poursuivis. Ils se sont éclairés et instruits par l'exercice dans lequel ils vivent depuis longtemps, et par les fréquentes expériences qu'ils ont faites en eux-mêmes et en beaucoup d'autres personnes.

2. Nous connaissons maintenant les chasseurs et la proie dont le Prophète a voulu parler en ce verset, voyons à présent quels sont les filets dont il parle. Je ne veux rien inventer de moi-même, ni vous proposer quoi que ce soit de douteux. Que l'Apôtre nous montre lui-même quels sont ces filets ; car il n'ignore pas quelles sont les pensées des chasseurs de nos âmes. Dites-nous donc, grand Apôtre, quels sont les filets du diable, dont l'âme fidèle se réjouit d'avoir été délivrée? *Ceux*, dit-il, *qui veulent devenir riches en ce siècle, tombent dans les tentations et dans les filets du démon* (1). Les richesses de ce siècle sont-elles donc les pièges que nous tendent les démons? Hélas ! combien peu d'hommes peuvent se réjouir d'en être entièrement délivrés, combien même au contraire s'affligent de ne s'y pas voir assez engagés, et font tout ce qu'ils peuvent pour s'en envelopper, et s'en embarrasser davantage ! Vous qui avez quitté toutes choses, et qui vous êtes attachés à suivre *le Fils de l'homme qui n'a pas où reposer sa tête* (2), réjouissez-vous et écriez-vous : *Il m'a délivré du filet des chasseurs*. Rendez-lui de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos

(1) I Tim. VI, 9.
(2) Luc. IX, 58.

forces, et du plus profond de votre cœur, les louanges et les actions de grâces que vous lui devez, en répétant dans les transports de votre reconnaissance : *Il m'a délivré du filet des chasseurs.* Et pour apprendre combien grand est ce bienfait, et quels dons vous avez reçus de Dieu, écoutez ce qui suit : *Et il m'a encore délivré de la parole mordante de mes ennemis.* O homme indigne de ce nom, et qui mérites plutôt le nom de bête, tu ne craignais donc point les filets qu'on avait tendus pour te perdre. Crains au moins le coup qui te menace : *Il m'a délivré de paroles mordantes*, dit le Psalmiste. Quelles sont ces paroles menaçantes et formidables, sinon celles de l'insatiable enfer criant : apportez, apportez, frappez, déchirez, tirez au plus vite, hâtez-vous de les dépouiller ? Quelle est cette parole terrible, sinon celle-ci : *Exterminons l'homme méchant, afin qu'il ne puisse voir la gloire de Dieu* (1). Ces paroles ne sont-elles pas semblables au cri que font entendre les chasseurs dans leur joie d'avoir pris la bête qu'ils poursuivent ? Enlevez-la, enlevez-la, disent-ils ; mettez-la à la broche, approchez-la du feu, plongez-la dans des chaudières bouillantes. Ce fut par ces paroles mordantes que les Juifs cruels poursuivirent Notre-Seigneur, lorsqu'ils s'écrièrent : *Enlevez-le, enlevez-le, crucifiez-le!* (2). O parole horrible ! impitoyable ! cruelle ! Leurs dents étaient véritablement alors des armes et des flèches, et leur langue un glaive tranchant. Seigneur, vous avez entendu cette parole mordante : pourquoi cela, Seigneur, sinon pour nous délivrer nous-mêmes de paroles plus redoutables et plus accablantes encore ? Il était dans votre excessive bonté que nous ne fussions pas dans la nécessité de souffrir ce que vous avez daigné souffrir vous-même pour nous.

(1) Isa. IX, 15.
(2) Joan. XIX, 15.

3. Les hommes du siècle, lorsque nous tâchons de leur persuader de faire pénitence, nous répondent comme dans l'Évangile : *Cette parole est bien dure* (1). Jésus-Christ parlait alors de pénitence, mais en figure, ne voulant pas s'expliquer ouvertement devant des hommes à qui il n'était pas donné de connaître le mystère du royaume de Dieu. Lorsqu'il leur dit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* (2), ils lui répondirent : *Cette parole est dure*, et aussitôt ils s'éloignèrent de lui. Qu'est-ce que manger sa chair et boire son sang, sinon participer à ses souffrances et imiter la vie qu'il a menée en sa chair? De sorte que l'adorable Sacrement de l'Autel dans lequel nous recevons le corps de Jésus-Christ, nous apprend que comme les espèces et les apparences du pain entrent visiblement dans notre corps, ainsi Notre-Seigneur entre visiblement en nous, par les sentiments qui l'ont animé pendant qu'il vivait sur la terre, afin d'habiter et de vivre par la foi dans nos cœurs. Car lorsque la justice entre dans nos âmes, c'est celui qui a été fait notre justice, par le Père Éternel, qui entre véritablement en nous : or, *celui qui demeure en la charité, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui* (3). Mais il y a bien des personnes qui nous disent, comme les Juifs autrefois : *Cette parole est bien dure!* Est-il donc possible que l'on trouve pénibles des peines qui sont si légères, et qui, pour un moment de souffrance, nous font mériter *une gloire dont on ne saurait concevoir le prix, et dont nous devons jouir éternellement* (4)? Est-ce une chose dure et fâcheuse de racheter, par un travail extrêmement

(1) Joan. VI, 6.
(2) Joan. XIX, 15.
(3) I Joan. IV, 16.
(4) I Cor., II, 9.

court et léger, des supplices et des tourments qui ne doivent jamais finir, et que nul esprit n'est capable de comprendre? Vous trouvez insupportables ces paroles : *Faites pénitence.* Vous êtes dans une grande erreur : vous en entendrez un jour de vraiment terribles, affreuses, effroyables. *Allez, maudits, dans le feu éternel* (1). Voilà les paroles que vous devez craindre et estimer insupportables. Alors vous trouverez que *le joug du Seigneur est doux*, et que *son fardeau est léger.* Si vous n'êtes pas encore capables de croire que ce joug est doux en lui-même, au moins vous ne pouvez ignorer qu'il ne le soit extrêmement en comparaison de ces terribles paroles.

4. Mais vous, qui êtes libres comme l'oiseau dans l'air et devant qui on jette des filets sans les pouvoir prendre ; vous qui avez entièrement abandonné les richesses de ce siècle, pourquoi craindriez-vous ces paroles formidables, puisque vous avez le bonheur d'être sorti de ces peines ? Vous êtes heureux, ô vous pour qui le Psalmiste a écrit quelques-uns de ses psaumes, vous êtes heureux d'avoir passé par-dessus ces filets sans y avoir été pris, et de n'être plus du nombre de ceux à qui on doit adresser ces terribles paroles. Car à qui dira-t-on : *Allez, maudits, dans le feu éternel ; j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger* (2)? A qui, dis-je, adressera-t-on ces paroles, sinon à ceux qui auront possédé les richesses de ce monde? Vos cœurs ne sont-ils pas dans une extrême allégresse en m'entendant parler ainsi ? Ne sont-ils pas remplis d'une joie toute sainte et toute spirituelle? Votre pauvreté ne vous est-elle pas plus précieuse que tous les trésors du monde? Cette pauvreté, dis-je, qui vous délivre de ces paroles de malédiction ? Car comment Dieu peut-il exiger que nous lui donnions des biensque nous

(1) Matth. xxv, 41.
(2) Matt. xxv, 41.

avons abandonnés pour son amour ? Et néanmoins, vous ne laissez pas de les lui donner en effet, de nourrir et de revêtir Jésus-Christ du fruit du travail de vos mains, en sorte qu'il ne manque de rien. Rendez-donc grâces à Dieu. Que chacun de vous soit dans des transports de joie et s'écrie : *Il m'a délivré du filet des chasseurs et de la parole mordante de mes ennemis.* Oui, réjouissez-vous, mais cependant que ce soit encore avec tremblement. Je veux que vous soyez dans la joie, mais non pas que vous pensiez être en sûreté. Ayez cette sainte joie que le Saint-Esprit répand dans les âmes, mais soyez toujours dans la défiance et sur vos gardes, afin de ne point retomber dans vos premières fautes.

5. Que pensez-vous avoir à craindre pour l'avenir ? Une chose seulement, mais une chose horrible, le péché de Judas, le péché d'apostasie. Vous avez eu le bonheur de prendre les ailes de la colombe, et de vous envoler jusqu'à ce que vous ayez trouvé le repos ; car, au lieu de repos, il n'y avait pour vous sur la terre que travail, douleur, affliction d'esprit. Qu'avons-nous donc à craindre pour ceux dont le vol est si élevé ? C'est qu'ils s'arrêtent à regarder sur la terre quelque corps mort, ou quelque autre pâture semblable, dont les chasseurs se servent pour les attirer dans leurs filets, sinon qu'étant charmés par les objets que leur présentent les démons, ils ne se jettent dans les pièges que leur ont dressés ces impitoyables chasseurs, et qu'ils ne tombent dans un état bien plus déplorable que celui où ils étaient avant leur conversion ? Je vous assure que ce qu'il y a de plus à craindre, c'est que ceux qui sont maintenant à Dieu ne retournent à leur vomissement, ou seulement par leurs désirs ou même par leurs actions. Nous voyons, dans l'Écriture-Sainte (1), que les enfants d'Israël, ne pouvant retourner

(1) Num. xiv, 3.

de corps en Égypte, parce que la mer Rouge, qui s'était refermée derrière eux, leur barrait le passage, y retournèrent par le désir de leur cœur. Chacun de nous doit vivement appréhender d'en venir là et de mériter par ses fautes, que Dieu le rejette, et le vomisse ostensiblement de sa bouche : ou si la honte l'empêche de tomber dans une apostasie extérieure et manifeste, au moins, il doit craindre que la tiédeur ne le fasse tomber peu à peu dans une apostasie intérieure et secrète, et que, sous l'habit religieux, il n'ait un cœur mondain et n'embrasse les consolations du siècle autant qu'elles peuvent se présenter dans notre condition ; car nous ne sommes pas plus saints que l'Apôtre qui craignait que, *après avoir prêché aux autres, il ne fût réprouvé lui-même* (1). Et nous devons demeurer dans cette crainte jusqu'à ce que les filets de notre ennemi soient entièrement rompus, jusqu'à ce que notre âme soit délivrée de ce corps. C'est pourquoi nous voyons dans l'Écriture que *les yeux prennent quelquefois les âmes comme une proie* (2). Il n'est donc pas raisonnable que l'homme en cette vie, se croie en sûreté, puisqu'il porte toujours avec lui le piège dont l'ennemi se sert pour le perdre ; mais il est bien préférable pour lui qu'il établisse sa demeure dans le secours du Très-Haut, afin de se garantir, par ce moyen, de toutes les embûches que l'ennemi lui prépare.

(1) Cor. IX, 27. — (2) Thren... III, 51.

QUINZIÈME LECTURE

Il vous couvrira de ses ailes : et vous espérerez étant à couvert sous ses plumes (Psal. xc, 4.)

1. La reconnaissance mérite de nouvelles grâces. — Dieu promet beaucoup en cette vie et en l'autre. — 2. A qui sont prodiguées les consolations divines et angéliques. — 3. Promesses de la vie future. — Quatre bienfaits de Dieu. — Premièrement, il nous cache. — 4. Secondement, Dieu nous protège. — Troisièmement, Dieu nous couvre de son ombre. — Pourquoi Dieu n'accorde que parcimonieusement les biens qu'il donne à l'homme. — Quatrièmement, Dieu nous réchauffe.

1. C'est avec raison que Dieu promet, dans ces paroles, des bienfaits encore plus grands que les premiers, à celui qui le loue avec humilité, et le remercie avec ferveur des grâces qu'il en a déjà reçues. Car *celui qui sera trouvé fidèle dans l'usage des moindres biens, méritera qu'on lui en confie de beaucoup plus considérables* (1), de même que celui qui n'est pas reconnaissant des biens qu'il a déjà reçus, est indigne d'en recevoir d'autres. C'est pourquoi l'Esprit de Dieu répond si favorablement à cette fervente reconnaissance, en disant : Dieu, non content de vous délivrer des périls qui vous menaçaient, aura encore la bonté *de vous couvrir de ses ailes.* Je crois que nous devons entendre par ces ailes deux

(1) Matt. xxv, 33.

promesses de Dieu, l'une de secours pour la vie présente, et l'autre de biens que nous recevrons dans la vie éternelle. Car si Dieu se contentait de nous promettre son royaume, et nous laissait manquer des secours dont nous avons besoin pour y parvenir, nous aurions sujet de nous plaindre et de lui dire : Il est vrai que le bonheur que vous nous promettez est grand ; mais vous ne nous donnez pas les moyens qui nous sont nécessaires pour l'obtenir. C'est pourquoi Dieu, qui nous a promis de nous donner la vie éternelle après que nous serons sortis de ce siècle, a voulu pareillement, par une bonté pleine de prévoyance et d'amour, nous promettre *de nous donner dès cette vie le centuple de ce que nous aurons abandonné pour le servir* (1). O homme, quelle peut être ton excuse à présent ? Certainement Dieu ferme la bouche aux plaintes injustes : car que peut alléguer le tentateur ? Que la vie est longue et pénible ? Mais, *s'il vous reste encore beaucoup de chemin à faire* (2), pourquoi craignez-vous la longueur du voyage, puisque Dieu vous donne une nourriture qui doit soutenir vos forces en route ? L'Ange apporta au prophète Élie une nourriture, la plus commune de toutes, du pain et de l'eau, et néanmoins il fut tellement fortifié par cette nourriture, qu'en marchant quarante jours, il ne sentit ni faim ni fatigue. Ne désirez-vous pas que Dieu vous donne, par le ministère de ses anges, une nourriture si propre à vous soutenir? Il serait bien étrange que vous n'eussiez pas ce désir.

2. Si vous désirez véritablement cette nourriture céleste, et si vous demandez, non par ambition et par vanité, mais avec humilité, que les anges vous la donnent, écoutez ce que fit Notre-Seigneur que le démon

(1) Marc. x, 30. — (2) III Reg. xix, 5.

tentait et engageait à *changer des pierres en pain* (1), il lui résista, et lui dit : *L'homme n'entretient pas sa vie seulement par le pain, mais par toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (2); et après qu'il eut surmonté les tentations et chassé le tentateur, les anges s'approchèrent et le servirent. Si donc vous voulez être secourus par le ministère des anges, fuyez les consolations du diable. Que votre âme refuse de se consoler d'une autre manière, si vous voulez trouver vos délices à vous entretenir de Dieu. Lorsque vous sentez l'aiguillon de la faim qui vous presse, l'ennemi tâche de vous persuader de courir au pain de la terre : mais écoutez plutôt le Seigneur, qui vous dit : *Ce n'est pas seulement par le pain que l'homme peut entretenir sa vie.* En effet, pourquoi tous ces soins qui vous absorbent ? Pourquoi vous mettre en peine du boire et du manger, du vêtir et du coucher, sinon pour la conservation de votre corps ? Vous pouvez trouver toutes ces choses en une seule dans la parole de Dieu. Cette parole est une manne qui contient tous les goûts et toutes les odeurs les plus délicieuses ; elle établit les hommes dans un vrai repos ; elle n'a rien que de vrai, elle est pleine de douceur ; et sa douceur est toute salutaire : elle apporte bonheur et sainteté à ceux qui en font leur nourriture.

3. Voilà les avantages et les grâces que Dieu nous promet pour la vie présente. Mais qui pourrait expliquer les biens qu'il nous promet pour l'avenir ? Si la seule attente et la seule espérance des justes est pleine de joie, et d'une joie si grande que la possession de tout ce qu'on peut désirer en ce siècle ne saurait jamais mériter de lui être comparée, qui pourrait concevoir quel sera le bonheur qu'ils attendent ? Non *jamais*, grand Dieu, *l'œil*

(1) Matt. IV, 3. — (2) Deut. II, 3.

n'a vu les biens que vous avez préparés à ceux qui vous aiment (1), si vous ne le lui avez montré vous-même. Nous recevons donc de Dieu quatre sortes de bienfaits, lorsqu'il nous couvre de ses ailes. Il nous cache et nous protège ainsi comme des poussins contre la serre des vautours et le bec des milans, c'est-à-dire contre les puissances de l'air. Il nous procure un ombrage salutaire, repousse loin de nous les rayons trop ardents du soleil, enfin il nous nourrit et nous échauffe sous ses divines ailes. Aussi le Prophète dit-il ailleurs : *Il m'a caché dans son tabernacle durant les mauvais jours* (2). Ces mauvais jours signifient le temps que nous demeurons sur cette terre étrangère qui a été mise en la puissance des méchants, sur cette terre d'où la paix est bannie, et où le Dieu de paix ne règne point : car s'il y régnait, pourquoi dirions-nous dans la prière que nous faisons tous les jours : *Que votre règne arrive* (3) ? C'est pour cela que nous nous cachons, même selon le corps, dans les monastères et dans les bois. Et si vous désirez savoir combien nous gagnons à nous cacher ainsi, il est aisé de vous le montrer. Je crois qu'il n'y a personne parmi vous qui ne fût honoré comme un saint, et qui ne fût regardé comme un ange, s'il faisait dans le monde le quart de ce qu'il fait ici, tandis qu'il trouve tous les jours assez de sujet de s'accuser de négligence, et de se reprocher bien des fautes. Pensez-vous que ce soit un médiocre avantage de n'être pas estimés saints avant de l'être ? Et ne craignez-vous point, en recevant la récompense méprisable que donne le monde, de vous voir privés de celle que nous attendons dans l'autre ? Il est donc nécessaire de nous tenir cachés et inconnus, non-seulement aux yeux des autres, mais encore plus à nous-mêmes. Car c'est ce que Notre-Sei-

(1) Prov. x, 2. — (2) Psal. xxvi, 5. — (3) Matt. vi, 20.

gneur nous ordonne par ces paroles : *Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous seront commandées, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous étions obligés de faire* (1). Nous serions bien malheureux si nous ne l'avions pas fait. Notre plus grande vertu et notre souveraine sécurité consistent à vivre dans une solide et sincère piété, à considérer beaucoup plus les grâces qui nous manquent que celles que nous pensons avoir obtenues, et à oublier ce qui est fait, pour ne nous occuper que des choses qui nous restent à faire. Voilà donc comme nous avons le bonheur d'être cachés, ainsi que j'ai dit, sous les ailes du Seigneur. Peut-être est-ce en ce sens qu'il faut entendre l'ombre dont Marie fut recouverte par le Saint-Esprit, quand elle tenait caché aux yeux des hommes l'incompréhensible mystère de sa maternité.

4. Le Prophète dit encore dans un autre endroit : *Vous avez mis ma tête à couvert le jour du combat* (2). Car, de même que la poule, voyant venir un oiseau de proie, étend ses ailes afin que ses poussins viennent se cacher dessous, et y trouvent un refuge assuré, ainsi la bonté souveraine, et l'ineffable charité de Notre-Seigneur se tient préparée pour nous secourir, et s'étend sur nous en nous ouvrant et nous présentant son sein. C'est pourquoi l'âme fidèle lui dit : *Vous êtes mon refuge.*

Vous voyez donc comme nous trouvons une ombre salutaire, et la protection dont nous avons besoin, sous les ailes du Seigneur ; car, de même que l'astre du jour, tout excellent et nécessaire qu'il soit, fait mal par l'excès de sa chaleur, si elle n'est tempérée, à la tête des personnes qui l'ont délicate et faible, et, par son éclat, blesse les yeux malades, ce qui ne vient pas de ce que le

(1) Luc. XVII, 10. — (2) Psal. CXXXI, 1.

soleil est mauvais, mais de ce que nous sommes malades, ainsi en est-il du Soleil de justice. Et c'est pour cette raison que le Sage nous donne cet important avis : *Ne soyez point juste à l'excès* (1). Ce n'est pas que la justice ne soit bonne, mais c'est que tant que nous sommes faibles, il est nécessaire que la grâce que nous recevons, toute bonne qu'elle est, soit modérée, de peur que nous ne tombions dans l'indiscrétion ou dans la vanité. D'où vient qu'en priant avec ferveur et avec assiduité, nous ne pouvons pas arriver à cette abondance de grâces que nous désirons ? Pensez-vous que cela vienne de ce que Dieu soit devenu pour nous avare ou pauvre, impuissant ou inexorable ? Non, non, tant s'en faut. Mais il connaît ce que nous sommes, et il a la bonté de nous tenir à l'ombre de ses ailes.

Il ne faut pas néanmoins, pour cela, que nous cessions de le prier : parce que s'il ne nous accorde pas ce qui pourrait satisfaire pleinement notre désir, du moins il nous donne de quoi le sustenter ; et s'il ne veut pas répandre sur nous une ardeur extrême, au moins il a soin de nous échauffer, comme la mère échauffe ses petits, par une chaleur tempérée. Car c'est le quatrième avantage que nous retirons de la protection de Dieu, qui nous conserve sous ses ailes, comme la poule abrite et réchauffe ses petits, et nous empêche de nous éloigner de lui, de peur que nous ne perdions la vie, par le refroidissement de la charité, qui n'est répandue et entretenue en nous que par l'esprit qu'il nous communique. Ce sera donc sous ses ailes que vous espérerez en toute assurance, et que vous trouverez dans les biens de la vie présente un motif certain d'espérer fermement ceux qu'il nous prépare pour l'avenir.

(1) Eccl. VII, 17.

SEIZIÈME LECTURE

La vérité vous couvrira d'un bouclier : vous ne craindrez point les frayeurs qui surprennent durant la nuit. (Psal. cx, 5.)

1. La vie de l'homme est une tentation, la vérité et la prière forment son bouclier. — 2. La protection de Dieu. — Dieu accorde aux siens les biens temporels en quantité suffisante. — 3. Il y a quatre tentations. — Comment la Providence divine nous ménage les tentations.

1. *Veillez et priez, afin de ne point entrer en tentation* (1). Vous savez de qui vient cet avertissement, et en quel temps il a été donné. Car ce sont des paroles que Notre-Seigneur a dites à ses Apôtres, quand l'heure de sa Passion approchait. Or, considérez que c'était lui qui devait souffrir, non pas ses disciples : néanmoins ce n'était pas pour lui qu'il disait qu'il fallait prier, mais seulement pour eux. Aussi avait-il dit à Pierre : *Je vous déclare que Satan a demandé de vous cribler comme le froment : mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point; et un jour, lorsque vous serez converti, vous confirmerez vos frères* (2). Si les Apôtres avaient tant à craindre pendant la Passion de Notre-Seigneur, combien avons-nous plus de sujet de craindre lorsque nous

(1) Marc. xiv, 38. — (2) Luc. xxii, 31 et 32.

sommes nous-mêmes au milieu des épreuves? *Veillez donc et priez pour ne point entrer dans la tentation :* car de tous côtés vous êtes environnés de tentations. Voilà pourquoi nous lisons dans l'Écriture-Sainte : *La vie de l'homme sur la terre est un combat* (1). Si donc notre vie est pleine d'un si grand nombre de tentations, qu'on a sujet de l'appeler elle-même une tentation, il est clair que nous devons nous tenir sur nos gardes, et vaquer à la prière, avec assiduité, pour ne point succomber à la tentation. Voilà pourquoi nous disons dans la prière que Notre-Seigneur nous a apprise : *Ne nous induisez pas en tentation.* Puisque vous êtes ainsi de toutes parts environnés et pressés par la tentation, sa vérité vous couvrira d'un bouclier, afin que, si les ennemis vous attaquent de tous côtés, vous trouviez aussi de tous côtés une défense. Or, il est manifeste que le bouclier qui peut nous couvrir n'est autre qu'une protection spirituelle. C'est sa vérité qui nous environne, parce que celui qui nous a promis de nous soutenir est véritable et fidèle, et fait tout comme il le promet. *Dieu est fidèle*, dit l'Apôtre, *il ne souffrira point que vous soyez tentés au-dessus de vos forces* (2).

2. La grâce de la protection divine est comparée à un bouclier, avec beaucoup de raison. Le bouclier est large et étendu par en haut, afin de couvrir la tête et les épaules, et étroit par en bas, afin d'être moins pesant, et principalement parce que les jambes, qu'on doit garder, offrent peu de largeur, et ne sont pas si facilement blessées, et que d'ailleurs les blessures qu'on y peut recevoir ne sont pas si dangereuses. De même Jésus-Christ ne donne à ses soldats le secours des choses temporelles, qu'avec beaucoup de mesure et de parcimonie, et seulement autant qu'ils en ont besoin pour la conservation de ce corps,

(1) Job. III, 1. — (2) I Corinth. x, 13.

qui est comme les parties inférieures de l'âme : il ne veut point leur donner une abondance de biens temporels qui leur deviendraient un fardeau trop pesant. Il veut qu'ils se contentent, selon la parole de l'Apôtre (1), d'avoir le vivre et le vêtement. Mais quant à l'âme, qui est la partie supérieure de notre être, il lui donne des biens spirituels en beaucoup plus grande étendue, et lui communique une abondance de grâces spirituelles. Et c'est pour cela que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tous les autres biens dont vous pouvez avoir besoin seront ajoutés à ceux-là* (2). Il est certain qu'il entendait, par là, le vivre et le vêtement, dont il venait de dire que nous ne devions point nous inquiéter.

Or, si Notre Père céleste nous donne l'un et l'autre avec une bonté toute paternelle, c'est pour deux raisons : c'est de peur que nous ne pensions qu'il est fâché contre nous, s'il nous les refuse, et qu'ainsi nous ne tombions dans le désespoir ; en second lieu, c'est de crainte que les inquiétudes excessives avec lesquelles nous rechercherons ces biens ne nuisent beaucoup aux exercices spirituels : car si nous manquons de ces biens, nous ne pouvons ni vivre ni servir Dieu. Mais plus ils sont réduits, mieux nous nous en trouvons.

3. *La vérité divine vous servira donc de défense et de bouclier. Vous n'aurez point de ces terreurs qui arrivent durant la nuit; vous ne craindrez point la flèche qui vole durant le jour ; ni les entreprises qui se font dans les ténèbres, non plus que les attaques ouvertes et les démons du midi.* Ces paroles marquent quatre sortes de tentations, dont nous sommes assaillis et contre lesquelles, nous avons besoin d'être couverts et environnés du bouclier

(1) I. Tim. vi, 8. — (2) Matt. ii, 33.

du Seigneur, à droite et à gauche, devant et derrière. Car il faut que vous sachiez que jamais personne ne vivra sur la terre sans éprouver quelque tentation, quand l'une cesse, on doit en attendre une autre avec assurance : que dis-je, avec assurance ? c'est bien plutôt avec crainte que je dois dire : et si nous demandons d'en être délivrés, ne nous promettons jamais dans ce corps de mort, un repos entier et une parfaite liberté. Et il faut que nous considérions sur ce sujet que la bonté avec laquelle Dieu nous traite est si grande, que lorsqu'il souffre que nous soyons longtemps occupés par certaines tentations, c'est afin que nous échappions à d'autres plus périlleuses, et que lorsqu'il nous délivre promptement de certaines épreuves, c'est pour nous exercer par d'autres qu'il prévoit plus utiles pour nous.

Il faut que nous considérions quelles sont ces quatre tentations. Je crois que ces tentations s'élèvent contre ceux qui se convertissent à Dieu dans le même ordre qu'elles sont ici, et que, dans le combat spirituel, elles sont comme les chefs de toutes les autres tentations qui nous attaquent.

DIX-SEPTIÈME LECTURE

Vous ne craindrez pas les frayeurs qui surprennent durant la nuit ; ni la flèche qui vole le jour ; ni les entreprises qui se font dans les ténèbres ; ni les attaques ouvertes et les démons du midi. (Psal. XC, 5 et 6.)

1. La pusillanimité est la première tentation. — 2. Utilité de la crainte. — 3. La tentation de la vaine gloire. — Il faut lui opposer le bouclier de l'humilité. — 4. La troisième tentation c'est l'ambition. — Son antidote. — 5. Le diable a éprouvé Notre-Seigneur par ces trois tentations. — L'ambition est l'adoration du diable. — 6. Le malin esprit tente et pallie la tentation. — 7. L'Église a aussi quatre tentations ; la première, est celle des tyrans, la seconde, celle des hérétiques. — La troisième des mauvais clercs. — La quatrième de l'Antechrist.

1. Dans l'Écriture-Sainte, la nuit signifie ordinairement l'adversité : et nous savons que la première épreuve de ceux qui se convertissent à Dieu vient du corps. Car la chair, qu'on n'avait pas encore pris soin de dompter, ne souffre pas facilement qu'on la châtie, et qu'on la réduise sous la servitude ; mais, se souvenant de la liberté qu'elle vient de perdre, elle s'élève dans ses concupiscences avec plus d'ardeur contre l'esprit, principalement quand on lui fait sentir ces mortifications quotidiennes par lesquelles vous mourez tous les jours, vous êtes même comme morts : ces exercices de mortification

sont si pénibles, si fort au-dessus de la nature et si contraires à vos premières habitudes ! Il n'y a donc pas de quoi s'étonner si on trouve en soi-même ces contradictions et ces résistances, principalement lorsque l'on commence à se convertir sérieusement à Dieu, et qu'on n'est pas encore assez exercé ni assez prompt à recourir à la prière, et à se relever de ses tristesses et de ses abattements par de saintes méditations.

Le bouclier du Seigneur nous est donc bien nécessaire, surtout au commencement de notre conversion, pour nous protéger contre les frayeurs qui surprennent pendant la nuit : en effet, ce ne sont pas les afflictions et les contradictions qui sont proprement une tentation : mais c'est plutôt la crainte qu'on a qu'elles n'arrivent. Car si nous sommes tous dans les travaux et les peines, nous ne sommes pas tous, pour cela, dans la tentation. Quant à ceux qui sont tentés, il est certain qu'ils souffrent beaucoup plus par la crainte des peines à venir que par suite des douleurs présentes.

2. Ainsi donc, la crainte même étant une tentation, c'est avec raison qu'il a été dit que celui qui est à couvert par le bouclier du Seigneur ne la craindrait point. Peut-être sera-t-il attaqué, peut-être sera-t-il tenté, peut-être craindra-t-il la nuit, mais cette crainte ne lui sera point nuisible. Au contraire, il en deviendra plus innocent, pourvu que cette crainte n'ait point prévalu sur son esprit ; et l'exercice qu'elle lui aura donné le corrigera et le rendra pur, selon cette parole de Job : *Ceux qui passeront par l'épreuve de la crainte seront purifiés* (1). Cette crainte est une fournaise ardente ; mais la vérité divine fait qu'elle ne consume pas, et qu'elle éprouve seulement. Cette crainte est bien celle de la nuit

(1) Job. XLI, 15.

et des ténèbres ; mais les rayons de la vérité la dissipent aisément. Car tantôt cette vérité met sous les yeux du cœur la vue des péchés que l'on a commis, afin, comme dit le Prophète en parlant de lui, que nous soyons préparés aux afflictions, en confessant nos iniquités, et en faisant réflexion sur nos péchés ; tantôt cette vérité nous rappelle les supplices éternels que nous avons mérités, afin que nous regardions comme des délices les maux que nous souffrons, en comparaison de ceux dont nous nous voyons préservés ; tantôt elle éveille notre attention sur les récompenses éternelles, auxquelles nous aspirons, en nous rappelant fréquemment à la pensée que toutes les afflictions de cette vie ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire que Dieu fera éclater un jour en nous (1). Tantôt, enfin, elle nous remet en mémoire toutes les douleurs que Jésus-Christ a endurées pour nous, qui ne sommes que des serviteurs inutiles, afin que nous rougissions de ne vouloir pas souffrir pour nous les peines même les plus légères.

3. Mais peut-être la vérité a déjà prévalu dans le cœur de ceux qui m'écoutent, d'autant plus qu'elle est si abondante et si forte, qu'elle donne à ceux qu'elle couvre, et qu'elle défend, la puissance, non-seulement de repousser cette crainte, mais aussi de la chasser tout-à-fait. La nuit est passée. Craignez donc maintenant la flèche qui vole durant le jour, et marchez avec toute sorte de modestie, comme doivent le faire les enfants du jour et de la lumière. Cette flèche a le vol rapide, elle pénètre à peine dans les chairs, mais les blessures qu'elle fait ne sont pas légères, elles causent promptement la mort : c'est la flèche de la vaine gloire ; elle n'attaque donc point les âmes faibles et timides, qui vivent dans le relâche-

(1) Rom. vii, 18.

ment et dans la langueur. Mais ceux qui paraissent les plus fervents ont sujet de craindre. Qu'ils prennent donc garde à eux, et ne se laissent point surprendre par cette tentation, et qu'ils aient un soin extrême de ne quitter jamais le bouclier invincible de la vérité ; car qu'y a-t-il de plus contraire à la vanité ? Et ce ne sont pas ces vérités mystérieuses, si relevées et si difficiles à comprendre, qu'il faut opposer à cette flèche ; il suffit que l'âme se connaisse véritablement elle-même, et qu'elle sache bien la vérité pour ce qui la concerne. Certainement, il est très difficile, si je ne me trompe, de s'enorgueillir aux paroles de ceux qui se plaisent à louer les hommes durant leur vie, si on s'examine intérieurement, et si on se considère sérieusement à la lumière de la vérité. Car tout homme qui pense à sa propre condition ne se dira-t-il pas à lui-même : *Pourquoi t'enorgueillir, cendre et poussière* (1) ? Et s'il regarde la corruption de sa nature, ne sera-t-il pas contraint d'avouer qu'il n'y a rien de bon en lui ? Ou bien s'il trouve en lui quelque bien, du moins il ne trouvera pas de quoi répondre à l'Apôtre, qui lui dit : *Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu* (2)? Et encore : *Que celui qui est debout, prenne garde de ne pas tomber* (3). Enfin, s'il examine et observe toute chose avec fidélité, il lui sera facile de reconnaître qu'il n'a pas la puissance d'aller avec dix mille combattants au devant de celui qui vient à lui avec vingt mille, et que c'est avec sujet que toutes ses justices ne sont considérées que comme un linge souillé d'un sang impur.

4. Nous avons encore besoin d'opposer cette vérité à d'autres tentations qui suivent celles dont je viens de vous parler. Car notre ancien ennemi, après avoir été vaincu, n'abandonne pas pour cela son entreprise, mais

(1) Eccle. x, 9. — (2) I. Corinth. iv, 7. — (3) I Corinth. x, 13.

il essaie de nous attaquer par des moyens plus subtils que ceux qu'il a mis en usage jusqu'alors. Il a éprouvé que la tour qu'il a attaquée était ferme et inébranlable de tous côtés. Il ne peut plus rien entreprendre ni à gauche, en se servant de la crainte pour nous faire perdre le courage, ni à droite, en s'efforçant de nous ébranler par les louanges des hommes, et il voit qu'il nous a attaqués de ces deux côtés sans aucun succès. Mais il dit en lui-même : Si je ne puis me rendre maître de cette place par la force, je le pourrai peut-être par quelque trahison. Or, quels seront les traîtres auxquels il aura recours ? Ce sera la cupidité, qui est la racine de toutes sortes de péchés. Ce sera l'ambition, qui est un mal subtil, un venin secret, une peste cachée, une source de tromperies, la mère de l'hypocrisie ; l'ambition, dis-je, qui produit l'envie, donne naissance aux vices, nourrit le crime, détruit la vertu, ruine la sainteté, aveugle les cœurs ; qui se sert des remèdes mêmes pour faire naître des maladies, et fait tomber les hommes dans la langueur par les choses mêmes qui devraient les guérir et les fortifier.

Il a méprisé la vaine gloire, dit l'ennemi, parce qu'elle est vaine. Il se porterait, peut-être, à aimer quelque chose de plus solide ; il rechercherait peut-être plus volontiers les honneurs et les richesses. Combien ces entreprises de notre ennemi qui se font dans les ténèbres de cette vie en ont-elles fait tomber dans les ténèbres extérieures, en les dépouillant de la robe nuptiale, et rendant les vertus qu'ils ont exercées entièrement vides du véritable esprit de la piété. Combien d'âmes ce dangereux ennemi a-t-il fait tomber honteusement par sa malice artificieuse ? Combien leur chute a-t-elle donné sujet de craindre une soudaine ruine à ceux qui ne s'apercevaient pas des mines secrètes de l'ennemi ? Mais

qu'est-ce qui entretient dans le cœur ce ver qui le ronge, sinon l'égarement de notre âme, et l'oubli de la vérité? Et qu'est-ce qui nous peut faire découvrir ce traître ennemi, et nous montrer ses desseins ténébreux, sinon la lumière de la vérité qui nous dit : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il se ruine et se perd soi-même entièrement* (1), et qui nous déclare que *les puissants seront puissamment tourmentés* (2) ? C'est elle aussi qui nous remet fréquemment dans l'esprit combien les joies de l'ambition sont vaines et frivoles, combien le jugement que Dieu fera des ambitieux sera terrible, combien les jouissances qu'ils se proposent seront courtes ; combien la fin que doit avoir leur grandeur est incertaine.

5. Les tentations dont je viens de parler sont celles par lesquelles Satan osa éprouver le Fils de Dieu même ; mais il n'a pas eu la hardiesse de le soumettre à la quatrième tentation dont il me reste à vous parler, c'est celle qui naît de l'ignorance. Cet ennemi ne pouvait pas douter qu'il n'y eût une sagesse et une connaissance parfaite dans celui qui lui fit de si prudentes et de si sages réponses, qu'il ne lui donna jamais le moyen de découvrir ce qu'il désirait tant savoir. Il s'efforça, par la première tentation, de persuader à Notre-Seigneur, qui souffrait la faim, de changer en pain les pierres du désert ; mais lui, sans dire s'il pouvait ou s'il ne pouvait point faire ce miracle, lui fit connaître qu'il y a une autre nourriture que celle qu'il lui proposait, en lui répondant : *L'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (3). Dans la seconde tentation, Satan conseille à Notre-Seigneur de se précipiter, en lui assurant qu'il ne se ferait point de mal, s'il était le Fils de Dieu, et que toute la ville

(1) Matth. xvi, 26. — (2) Sap. vi, 7. — (3) Matth. iv, 4.

en le voyant en l'air, lui donnerait des louanges et des acclamations ; et il répondit à cette proposition de telle sorte, qu'il ne déclara point s'il était le Fils de Dieu, ou s'il ne l'était pas. La troisième tentation à laquelle Satan soumit Notre-Seigneur fut l'ambition, quand il lui promit de lui donner tous les royaumes du monde, s'il se prosternait devant lui pour l'adorer. Voyez-vous comme l'ambition conduit les hommes à l'adoration du diable, parce qu'il promet à ses adorateurs qu'ils arriveront aux honneurs et à la gloire du monde ? Mais pour la quatrième tentation il s'abstient, comme j'ai dit, d'en user à l'égard de Notre-Seigneur, ayant éprouvé par ses réponses qu'il avait trop de sagesse pour y succomber.

6. Que fait donc cet ennemi contre les autres hommes, quand il voit qu'ils aiment la justice et haïssent l'iniquité? Que fait-il autre chose en ces rencontres, sinon de déguiser le vice sous les apparences de la vertu ? Car il s'efforce de persuader le mal sous les apparences d'un bien non pas médiocre, mais le plus parfait, à ceux qu'il sait être de parfaits amateurs de ce bien, et se sert ainsi de leur ardeur même au bien pour les faire consentir plus promptement à ce qu'il désire, et pour les faire tomber plus facilement dans les pièges qu'il leur tend. C'est là le démon non-seulement du jour, mais du plein midi, et peut-être est-ce lui qui craignait la très sainte Vierge, lorsqu'elle fut saisie d'une soudaine frayeur à la vue de l'Ange qui la vint saluer (1). N'était-ce pas de lui aussi que voulait parler l'Apôtre, quand il disait : *Nous n'ignorons pas les pensées de cet ennemi* (2) ; car cet ange de Satan se transforme en ange de lumière ? N'était-ce pas lui encore que craignaient les disciples de Notre-Seigneur, lorsqu'ils poussèrent un cri en voyant Jésus

(1) Luc. I, 29. — (2) II Cor. II, 14.

marcher sur les eaux de la mer, pensant que c'était un fantôme (1)? Remarquez, je vous prie, avec moi, l'heureuse coïncidence qui fait dire à l'Évangile que ce fut en la quatrième veille de la nuit que cela se passait ; ne vous semble-t-il pas que c'est pour nous montrer que c'était contre cette quatrième tentation que les Apôtres se tenaient éveillés. Je ne crois pas nécessaire de m'étendre beaucoup pour vous montrer qu'il n'y a que la vérité qui puisse nous faire découvrir les faussetés cachées sous des apparences avantageuses, car il n'y a rien de plus manifeste.

7. Quiconque voudra considérer les choses avec attention, n'aura pas de peine à trouver ces quatre sortes de tentations dans l'état général de l'Église. En effet, n'étaient-ce pas les frayeurs nocturnes qui exerçaient l'Église à sa naissance, quand tous ceux qui faisaient mourir les serviteurs de Dieu, s'imaginaient faire une œuvre agréable à ses yeux ? Ensuite les ténèbres de la persécution étant dissipées, et la paix ayant comme répandu un nouveau jour sur toute la face de l'Église, la flèche rapide dans son vol lui causa des troubles plus violents, et lui fit de plus fâcheuses blessures, lorsque des chrétiens, entés par l'esprit de la chair, et désireux d'une gloire vaine et frivole, se séparèrent de l'Église, et inventèrent des doctrines pernicieuses pour se faire un nom illustre, en se faisant valoir eux-mêmes. Mais si maintenant les païens et les hérétiques nous laissent en repos, l'Église est troublée par des enfants indignes de ce nom. Sauveur Jésus, vous avez multiplié le nombre de ses enfants, mais vous n'avez pas augmenté sa joie, car *s'il y en a beaucoup d'appelés, il y en a peu d'élus.* Tous les hommes sont chrétiens maintenant. Et cependant

(1) Matth. XIV, 26.

tous cherchent leurs propres intérêts, non ceux de Jésus-Christ. Il n'est pas jusqu'aux dignités mêmes de l'Église, qui ne soient l'objet d'une cupidité sordide et honteuse, et d'un trafic de ténèbres ; on ne cherche plus dans ces dignités le salut des âmes, mais le luxe et l'abondance. Ce n'est que pour cela que la plupart se font couper les cheveux, fréquentent les églises, célèbrent le saint sacrifice de la messe, et chantent les louanges de Dieu. On fait impudemment tous les efforts imaginables pour obtenir des évêchés, des archidiaconés, afin de dissiper et de consumer les revenus des Églises en superfluités et en vaines dépenses. Il ne nous reste plus, après cela, qu'à voir l'homme de péché, le fils de perdition, le démon non-seulement du jour, mais du midi, qui *non content de se transfigurer en ange de lumière, s'élèvera aussi au-dessus de tout ce qui est considéré et honoré comme Dieu* (1). C'est le serpent qui s'efforce de piquer au talon l'Église notre mère, pour se venger de ce qu'elle lui a brisé la tête. Sans doute, ce sera alors que ses entreprises et ses attaques seront plus dangereuses et plus violentes, mais la vérité ne laissera pas encore d'en délivrer l'Église des élus, et ce sera pour eux qu'elle viendra abréger les jours, et qu'elle détruira les démons du midi par la clarté de son second avènement.

(1) II Thess. II, 4.

DIX-HUITIÈME LECTURE

Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite ; mais leurs coups n'approcheront point de vous (Psal. xc, 7).

1. L'espérance des chrétiens est sûre. — 2. Le démon effraye les moribonds. — Il s'attaqua à saint Martin et à Jésus-Christ lui-même. — Les moribonds ont besoin du secours de leur bon ange. — 3. Il faut porter le fardeau de Jésus-Christ bien qu'il semble accablant. — En cela il faut approuver la comparaison tirée des bêtes de somme. — 4. Heureux celui qui porte le Christ. — 5. Le fruit de la piété est désiré même des impies. — 6. Moyens de rendre la prédestination efficace. — 7. La protection de Dieu nous donne pleine sécurité contre le démon — 8. Pourquoi le démon a-t-il quelquefois la permission d'effrayer les saints. — 9. Sous la conduite de Jésus-Christ il n'y a rien à craindre. — 10. Que signifient, en cet endroit, la gauche et la droite. — Les spirituels et les charnels de l'Église. — Les spirituels sont plus vivement attaqués. — 11. Autre exposition. — La droite représente les biens de l'âme et la gauche ceux du corps. — 12. Il faut exposer ceux-ci pour conserver ceux-là. — 13. Les méchants et les démons nous sont nuisibles chacun à leur manière. — Pourquoi le démon est si acharné contre l'homme. — 14. Mystère de l'ouverture du côté droit de Jésus-Christ. — 15. Différentes manières de combattre.

Nous vivons dans l'espérance, et nous ne manquons point de courage dans les afflictions présentes, parce que nous sommes dans l'attente de joies qui ne doivent jamais finir. Cette attente ne peut pas être vaine, et notre espérance ne doit pas nous paraître douteuse, puis-

qu'elle est appuyée sur les promesses de l'éternelle vérité. Les biens que nous recevons de Dieu dans la vie présente nous donnent sujet d'attendre, avec confiance, les biens qu'il nous a promis dans l'autre. La puissance et la vertu de sa grâce nous est un témoignage assuré qu'elle sera suivie de la félicité et de la gloire qu'il nous a promises. Le Seigneur des vertus est en même temps le Roi de gloire, et dans une de nos hymnes (1), nous l'appelons le Père de la gloire éternelle, et le Père de la grâce toute-puissante, et c'est de lui que nous chantons dans un psaume : *Dieu aime la miséricorde et la vérité. Le Seigneur nous donnera la grâce et la gloire* (2). Que la piété nous fasse donc soutenir courageusement la lutte en cette vie, et nous fasse souffrir avec une âme égale et tranquille, toutes sortes de persécutions. Pourquoi cette piété n'aurait-elle pas la force de nous faire supporter les choses les plus difficiles ? *elle est utile à tout et c'est à elle que les biens de la vie présente, ainsi que ceux de la vie future, ont été promis* (3). Que notre âme résiste courageusement à l'ennemi, elle a un défenseur qui ne se lassera pas de la secourir, et qui lui donnera des récompenses dignes de sa libéralité, lorsqu'elle aura triomphé de la tentation. *Sa vérité*, est-il dit, *nous couvrira comme un bouclier.*

2. L'invincible protection de la vérité est, sans doute, absolument nécessaire, non seulement tant que notre âme demeure en cette chair, mais encore lorsqu'elle est sur le point d'en sortir. Elle en a besoin maintenant, à cause des attaques périlleuses qu'elle a à soutenir ; et dans cette dernière heure elle en aura encore un extrême besoin, à cause des esprits malins qui se présenteront à elle d'une manière épouvantable et monstrueuse. L'en-

(1) Psal. xc, 7. — (2) Psal. LXXXIII, 12. — (3) I. Tim. IV, 8.

nemi fit les derniers efforts contre l'âme toute sainte du glorieux saint Martin, et cette bête cruelle, sachant qu'il ne lui restait plus guère de temps (quoiqu'il n'y eût rien en ce serviteur de Dieu qui lui appartînt), ne craignit point néanmoins de se présenter à lui, et de l'attaquer avec toute la fureur de sa malice infatigable. Que dis-je, n'a-t-il pas eu l'impudente audace d'attaquer le Roi même de gloire, comme il le témoigne dans ces paroles: *Le prince de ce monde est venu contre moi, et il n'y a rien trouvé qui lui appartînt* (1). Heureuse l'âme qui durant le cours de cette vie aura repoussé les traits des tentations avec le bouclier de la vérité, et qui, ne souffrant pas que rien de mortel et d'empoisonné, pénètre en elle, ne craint point d'être confondue, lorsqu'elle dira à ses ennemis, en sortant du monde : Ennemi pervers, tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne. Heureux le fidèle que le bouclier de la vérité environne et couvre de telle sorte, qu'il le protège à son entrée et à sa sortie, j'entends à sa sortie de ce monde, et à son entrée dans l'autre. Oui, il est bien heureux que l'ennemi ne puisse rien entreprendre contre lui par derrière, ni l'attaquer ouvertement. Certainement alors l'âme n'aura pas moins besoin d'un conducteur fidèle, d'un consolateur puissant contre les visions horribles qui se présenteront à elle, qu'elle n'a besoin maintenant d'un aide et d'un défenseur contre les tentations invisibles dont elle est attaquée.

3 Il faut donc que vous glorifiiez Jésus-Christ et que vous le portiez en votre corps. Ce fardeau est agréable, ce poids est doux à porter, cette charge est salutaire. S'il semble qu'on en soit quelquefois accablé, si Jésus-Christ nous flagelle quelquefois et se fait rudement sentir à

(1) Joan. xiv, 30.

ceux qui regimbent contre l'aiguillon, s'il nous traite quelquefois comme on traite ces chevaux que l'on dompte avec le mors et la bride, c'est toujours un bonheur pour nous ; soyez donc entre ses mains comme un animal qui n'est fait que pour le porter, ou plutôt ne soyez point tout à fait comme la bête de somme. *L'homme*, dit le Prophète, *étant en honneur, n'a pas compris la dignité de sa condition, il a été comparé à des animaux incapables de raisonner, et il leur est devenu semblable* (1). Pourquoi pensez-vous que le Prophète, dans ce verset, plaint si fort l'homme, ou lui fait un si grand reproche de ce qu'il est semblable à des bêtes de service ; puisque l'on voit dans un autre endroit, qu'il dit à Dieu, avec un témoignage particulier de reconnaissance et de joie : *Je suis devenu comme une bête de somme entre vos mains, et je suis toujours en votre présence* (2). Je pense, ou plutôt je crois, je suis sûr même qu'il y a une certaine ressemblance avec les bêtes, que l'homme doit ambitionner. Mais ce n'est pas celle qui consiste à n'avoir ni intelligence ni sagesse ; c'est celle qui consiste seulement à souffrir, à l'exemple de ces bêtes. Car le Prophète n'aurait point parlé aux hommes, en les reprenant, ou en les plaignant de leur condition, s'il avait dit : l'homme étant sous le fardeau dont Dieu l'a chargé, ne lui a point fait de résistance. Il a été sous sa main comme un animal doux et soumis. Qui est celui d'entre nous qui n'aurait pas porté beaucoup d'envie à cet animal sur lequel notre Sauveur daigna monter, pour rendre plus recommandable aux hommes son ineffable douceur, si cet animal avait eu l'intelligence de l'homme, et avait connu l'honneur qu'il avait de porter une charge si précieuse ? Soyez donc, sous la main de Dieu, comme des

(1) Psal. XLVIII, 13. — (2) Psal. LXXII, 23.

animaux : mais sans leur ressembler en tout point, soutenez avec patience le fardeau que l'on vous impose, mais reconnaissez l'honneur qui vous est fait. Considérez, avec sagesse et avec bonheur, quelle est la charge que vous portez, et quel avantage vous en devez tirer.

4. Le grand Ignace, martyr, qui a eu le bonheur d'être instruit par le disciple que Jésus aimait, se plaît à donner à une certaine (1) Marie, dans plusieurs lettres qu'il lui a écrites, le nom de Christophore. Ce fut sans doute pour elle une merveilleuse dignité et un honneur immense, d'avoir porté le Sauveur du monde ; car si c'est régner que de le servir, ce n'est pas avoir une charge pesante que de le porter, mais c'est être comblé de gloire. Y avait-il sujet de craindre que l'animal sur lequel était monté le Sauveur, vînt à défaillir sous son fardeau, qu'il ne fût dévoré par les loups, ou ne tombât entre les mains des voleurs ou dans les précipices, ou quelque autre péril pendant qu'il était conduit par le Sauveur du monde ? Heureux l'homme qui porte Jésus-Christ, de telle sorte qu'il se rend digne d'être conduit par ce Saint des saints, dans la cité sainte et glorieuse du ciel ! Non, non, il n'a pas à craindre de rencontrer d'obstacles dans la voie où il marche, ni d'être arrêté à la porte de la cité céleste, car, de même que les peuples préparent le chemin à cet animal, ainsi les saints anges préparent la voie

(1) Plusieurs éditions, même les plus anciennes, portent ici simplement : « Marie, » mais les manuscrits ajoutent « une certaine, » avec raison, selon nous, puisque dans cet endroit il ne s'agit pas de Marie, très sainte Mère de Dieu, mais d'une Marie surnommée Casabolite, ou Castabolite, à qui saint Ignace a écrit deux lettres que nous avons encore, et dans lesquelles il lui donne le nom de Christophore, épithète que nous retrouvons également dans une autre lettre du même saint Ignace à la Mère de Dieu. En tout cas, il n'est question ici que de la Marie à qui furent écrites deux lettres qu'on regardait au temps de saint Bernard comme étant de saint Ignace.

du salut à chacun des élus, selon cette parole du Prophète : *Il a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies, de crainte que vous ne heurtiez les pieds contre quelque pierre.* Mais il ne faut pas encore expliquer ce verset, il faut plutôt suivre l'ordre de l'Écriture dans notre explication.

5. *Il en tombera mille à votre gauche et dix mille à votre droite : et l'ennemi n'approchera point de vous.* C'est de ce verset que je dois vous entretenir. Dans le verset précédent, je vous ai montré comment la protection de la vérité nous délivre des quatre plus grandes et plus fâcheuses tentations, c'est-à-dire, des frayeurs qui surprennent durant la nuit, de la flèche qui vole durant le jour, des entreprises qui se font dans les ténèbres, et des attaques du démon du midi. Ce qui suit : *Il en tombera mille à votre gauche et dix mille à votre droite*, semble plutôt regarder l'autre vie que celle-ci. C'est pourquoi je vous ai rappelé au commencement ce que nous dit l'Apôtre, que *la piété est utile à tout, et que c'est à elle que les biens de la vie future ont été promis* (1). Écoutez donc maintenant, mais écoutez dans la joie de votre cœur, les promesses qui regardent la vie éternelle, et qui doivent être l'objet de votre attente et de vos désirs. Il faut que votre cœur soit où est votre trésor. Je me souviens bien que vous avez écouté, avec une attention particulière, ce que je vous ai dit de la vie présente. Mais vous devez m'écouter avec plus d'attention encore, quand je vous parle des choses qui regardent l'autre vie. Profitez de la connaissance que vous avez de l'Histoire Sainte, et n'ayez pas moins de zèle et d'amour pour les biens de l'éternité, qu'en avait le faux prophète Balaam, qui désirait, quoiqu'il fût méchant, mourir de la mort des justes,

(1) I Tim. IV, 5.

et qui demandait que *les dernières heures de sa vie fussent semblables à celles des serviteurs de Dieu* (1). Les fruits de la piété sont si grands, la récompense des justes si abondante, que ceux mêmes qui vivent dans l'injustice et l'impiété, ne peuvent s'empêcher de les désirer. Il est vrai que les cantiques de Sion leur plaisent beaucoup moins que les saules de Babylone. C'est pourquoi, avec eux, il faut suspendre les instruments de musique et répandre des larmes sur le rivage des fleuves de Babylone, et tâcher de leur persuader de pleurer et de gémir avec nous. Si nous chantons en cette vie, il faut que ce soit seulement dans les lieux où nous sommes sûrs de trouver des personnes dont les joies seront toutes spirituelles, et qui ressentent des transports d'allégresse, au son du psaltérion et au chant des cantiques de Sion. Il faut que ce soit dans la compagnie de ceux que les saints désirs remplissent d'ardeur, qui soupirent vers cette cité sainte et qui s'écrient : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, afin que je vole au lieu de mon repos* ? (2). Qu'est-ce, en effet, que tressaillir d'allégresse, sinon sortir hors de soi ? Il faut avouer que la peinture la plus agréable de la tranquillité et de la beauté d'un rivage, touche bien peu, au milieu des périls de la mer, ceux qui sont encore au sein de la tempête et ballottés par les flots, loin du port, presque sans espoir d'y aborder. Ainsi serons-nous moins touchés des promesses qui sont contenues dans le verset que je vous explique, parce qu'il n'y a personne encore à qui l'on puisse dire : *Mille de vos ennemis vont tomber à votre gauche, et dix mille à votre droite.* Mais rappelez-vous, à qui cette promesse est faite. C'est à celui qui a établi sa demeure dans l'assistance du Très-Haut, et qui demeu-

(1) Num. XXIII, 10 — (2) Psal. LIV, 7.

rera constamment dans la protection du Dieu du ciel.

6. Que celui donc qui s'approche tous les jours du port du salut par ses pensées et par ses ardents désirs; que celui qui s'attache avec l'ancre inébranlable de l'espérance à cette terre, objet de tous ses vœux, se rende attentif à cette promesse, tout le temps qu'elle doit combattre sur la terre, en attendant que Dieu change l'état où elle est. Le genre de vie que vous menez est le moyen le plus sûr, le principal moyen de vous rapprocher de ce port où vous voulez atteindre. En demeurant fidèle à votre vocation, et en vous sanctifiant par le secours des grâces que Dieu vous fait, vous vous préparez tous les jours à sortir de cette vie pour entrer dans ce port. Ces deux choses, la vocation de Dieu et la sanctification de nos âmes par la grâce, ont une sorte de liaison et de rapport qui ne sauraient nous tromper avec l'éternelle félicité que nous attendons. L'éternité de ses décrets est liée à l'éternité de notre bonheur. Ces deux éternités sont inséparables et dépendantes l'une de l'autre; et comme notre prédestination n'a point eu de commencement en Dieu, ainsi la gloire à laquelle nous serons élevés n'aura jamais de fin. Mais ne pensez pas que cette union et cette dépendance réciproques de ces deux éternités dont je viens de vous parler, soient une invention de mon esprit. Écoutez ce qu'en dit l'Apôtre, et voyez comme il nous enseigne la même chose en termes extrêmement clairs : « *Ceux qu'il a connus et aimés*, dit-il, *avant tous les temps, il les a prédestinés pour les rendre conformes et semblables à son Fils* (1). Comment et dans quel ordre pensez-vous qu'il les doit élever à la gloire ? Car il fait toutes choses avec ordre. Pensez-vous pouvoir arriver d'un bond de la prédestination à la gloire? Assurez-

(1) Rom. VIII, 10.

vous un passage de l'une à l'autre, ou plutôt, puisque Dieu vous l'a préparé, mettez-le à profit. *Il a appelé*, dit l'Apôtre, *ceux qu'il a prédestinés : il a justifié ceux qu'il a appelés, et il a donné sa gloire à ceux qu'il a justifiés.*

7. Il y a certainement des hommes qui trouvent cette voie bonne : ils ont raison, car elle l'est, et nous ne devons pas craindre sur l'issue où elle aboutit. Le terme de cette voie ne vous doit jamais être suspect. Vous devez la suivre avec assurance, et avec d'autant plus d'ardeur, que vous êtes plus certains que chaque pas vous approche du repos qui doit heureusement terminer votre travail. *Faites pénitence*, dit Notre-Seigneur, *car le royaume des cieux approche* (1). Mais vous me direz peut-être : *le royaume des cieux demande qu'on lui fasse violence, et il n'y a que les violents qui l'emportent.* Je n'y saurais arriver qu'en passant à travers des troupes d'ennemis. Il y a des géants au milieu du chemin : ils sont répandus dans l'air même : ils assiégent tous les passages; ils dressent des embûches à tous ceux qui passent. Mais allez toujours avec confiance. Ne vous laissez pas surmonter par la crainte. Vos ennemis sont forts. Ils sont nombreux. Mais, *il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite.* Ils tomberont de tous côtés, pour être éternellement hors d'état de vous nuire, ce n'est pas assez, peut-être hors même de jamais approcher de vous. A la vérité, l'auteur du péché, en voyant cela, redoublera de fureur et vous prendra en flanc, mais la miséricorde infinie de Dieu aura soin de le prévenir, de vous accompagner en vous gardant, comme j'ai déjà dit, au moment où vous sortirez de cette vie. Sans cette protection divine, comment les forces humaines pour-

(1) Matt. III, 2.

raient-elles résister au choc de ces esprits malins, et comment les hommes ne seraient-ils pas renversés par l'excès de leur frayeur ?

8. En quelle consternation pensez-vous que vous tomberiez, s'il était permis à un seul de ces esprits de ténèbres d'exercer toute sa fureur parmi vous, et de vous épouvanter, en vous apparaissant sous des figures monstrueuses ? Qui d'entre nous aurait assez de résolution pour le regarder, sans que ses sens et son imagination n'en fussent troublés? Vous vous rappelez que, il n'y a pas longtemps, un religieux parmi nous, qui s'était réveillé pendant la nuit, fut tellement troublé par la vue d'un fantôme, qu'il put à peine recouvrer l'usage de la raison, et qu'on eut bien du mal à le rassurer. Vous fûtes vous-mêmes tout épouvantés par le cri terrible qu'il poussa dans sa frayeur. Véritablement vous devez être confus, de ce que, en cette rencontre, la foi parut endormie en vous jusqu'à ce point, quoiqu'à la vérité cela soit arrivé pendant le temps de votre sommeil. Mais sans doute, Dieu permit que cet accident arrivàt pour nous avertir de considérer, avec tout le soin possible, quels ennemis nous avons à combattre, de peur que nous ne perdions de vue la haine qui les anime, ou que nous ne manquions de reconnaissance pour la protection divine. Il est certain que c'est la violente jalousie dont ces ennemis sont animés, qui les fait entrer dans une telle fureur contre nous. Leur malice invétérée redouble, surtout pendant ces saints jours, et témoigne assez combien votre ferveur est pour eux un supplice insupportable. Ils exercent de même leur jalousie furieuse contre les saints, mais avec plus d'efforts que jamais, lorsqu'ils sont sur le point de sortir du monde. Toutefois, ce n'est que de flanc, pour ainsi dire, qu'ils les attaquent, car Dieu ne leur permet pas de le faire ni de les surprendre par derrière.

9. Mais du reste, bien loin de semer les obstacles sur votre chemin, ils n'approcheront même pas de vous. Non-seulement ils n'oseront pas vous joindre pour vous blesser, mais ils ne pourront pas seulement se tenir près de vous pour vous effrayer. Peut-être craignez-vous d'être tout à coup saisis de frayeurs extrêmes, à la vue des formes monstrueuses, et des hideuses figures sous lesquelles ils peuvent se présenter à vous. Mais soyez certains que vous serez toujours assistés par ce consolateur excellent dont il est écrit : *Les peuples d'Éthiopie se prosterneront devant lui, et ses ennemis mordront la poussière* (1). Certainement l'esprit malin sera réduit à rien en sa présence, et ceux qui le craignent seront dans la gloire.

Sauveur Jésus, tant que vous serez présent, quel que soit le nombre des ennemis qui viennent nous attaquer ; que non seulement ils nous attaquent, mais qu'ils fondent sur nous avec furie, qu'ils nous assaillent de toutes parts : *ils s'écouleront et s'évanouiront en la présence du Seigneur, comme la cire se fond à l'approche du feu* (2). Quelle crainte aurai-je donc d'ennemis qui tomberont en défaillance ? Quelle frayeur pourront m'inspirer des adversaires qui trembleront eux-mêmes ? Quelle appréhension pourront-ils faire naître en moi, quand je les verrai tomber à mes pieds? Seigneur mon Dieu, je marcherais au milieu des ombres de la nuit, sans craindre aucun accident, si vous étiez toujours avec moi ! car le jour commencera bientôt à paraître, les ombres vont bientôt se dissiper et les princes des ténèbres vont tomber de côté et d'autre. Si maintenant que nous marchons dans l'obscurité de la foi, et parmi les suggestions malignes et cachées de nos

(1) Psal. LXXI, 9. — (2) Psal. XXII, 4.

ennemis, si maintenant que nous sommes éloignés de toute lumière, notre foi ne laisse pas d'être victorieuse, avec quelle facilité pensez-vous que la connaissance parfaite de la vérité qui nous sera totalement découverte, fera disparaître ces images affreuses qui ne peuvent subsister que dans les ténèbres.

Et ne vous mettez pas en peine du nombre de vos ennemis. N'ayez pas peur de leur multitude. Souvenez-vous qu'au premier commandement du Sauveur (1), une légion tout entière de démons se retira du corps d'un homme qui en était possédé depuis longtemps déjà, et n'osa point, sans son ordre, entrer dans le corps même de vils pourceaux où elle voulait se réfugier. A combien plus forte raison, sous la conduite de ce même Sauveur, tous nos ennemis seront-ils renversés de quelque côté qu'ils viennent, et forcés de s'écrier avec un étonnement et une confusion extrêmes : *Quelle est cette âme qui monte comme l'Aurore à son lever, belle comme la une, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille* (2)? Dans cet état glorieux, vous serez intrépides et tout à fait dégagés de craintes, et vous ne serez occupés qu'à rendre grâces à Dieu, et qu'à lui donner des louanges, en regardant avec tranquillité la confusion et la ruine de vos ennemis. Il est certain que vous n'aurez plus alors aucune attaque à soutenir. Vous ne craindrez plus la fureur de ces auteurs du péché ; mais vous pourrez voir quelle est leur punition.

10. Toutes les choses que je viens de vous dire sembleraient pouvoir suffire pour aujourd'hui. Mais je crois que plusieurs d'entre vous attendent quelque chose de plus : si je ne me trompe, ceux qui sont plus désireux de s'instruire, ont envie de savoir ce que veut dire le

(1) Matt. VIII, 32. — (2) Cant. VI, 9.

Prophète par ces paroles : *Il en tombera dix mille à votre droite et mille à votre gauche*, car je ne pense pas qu'on doive entendre autre chose que le côté gauche, par ce mot de côté, qui est mis sans addition, puisque le droit est nommé après. Sans doute aussi, ce n'est que par la raison de quelque mystère particulier qu'il est dit qu'il tombera plusieurs ennemis à la main gauche, mais qu'il en tombera bien davantage à la main droite. Mais ce serait tout à fait manquer de lumière et d'esprit que de s'imaginer que ces deux nombres mille et dix mille ont été mis en ce lieu, sans aucun dessein de comparer le plus grand avec le plus petit. Ce n'est pas ainsi que nous avons accoutumé de prendre les paroles de l'Écriture-Sainte, ni que l'Église les entend. Ces paroles donc : *Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite*, signifient que les ennemis du salut ont coutume d'attaquer l'aile droite, et de faire des entreprises et des efforts de ce côté, avec une plus grande et plus violente méchanceté, et comme avec de plus fortes et plus nombreuses troupes. Et si nous considérons le grand corps de l'Église, nous reconnaîtrons aisément que les hommes spirituels sont attaqués avec bien plus de violence que les charnels. Et je pense que ce sont ces deux sortes de gens qui distinguent le côté droit et le côté gauche. Évidemment la malice superbe, jalouse de notre ennemi, le porte à faire de plus violents efforts contre les plus parfaits que contre les autres, selon cette parole de l'Écriture : *Il veut se nourrir de viandes exquises* (1). Et selon cette autre parole de Job : *Il absorbera les fleuves, et ne s'étonnera point : et il a la confiance que les eaux du Jourdain couleront dans sa bouche* (2). Voilà comment cet ennemi fait la guerre aux élus. Mais ce

(1) Habac. III, 16. — (2) Job. XL, 8.

n'est pas sans une disposition particulière de la Providence, qui ne permet pas qu'il tente les plus imparfaits au delà de ce qu'ils peuvent supporter, et leur fait même tirer beaucoup de fruit des tentations; et qui prépare, par ce moyen, aux plus parfaits, de plus glorieux et de plus nombreux triomphes. Tous les élus seront donc également couronnés, puisqu'ils auront légitimement combattu aux deux ailes, et renversé les ennemis, et qu'on aura vu renverser chaque jour mille ennemis à gauche et dix mille à droite. Ce fut en figure de ces heureux succès de l'Église militante, que les femmes d'Israël, après que David eut signalé son courage et sa force, et avant que la réprobation de Saül eut été déclarée en Israël, chantaient en chœur : *Saül en a tué mille, et David dix mille* (1).

11. Mais si vous aimez mieux rapporter cette victoire des enfants de Dieu à chacun en particulier plutôt qu'à l'Église en général, vous pouvez lui donner encore en ce sens une interprétation spirituelle, en consultant votre propre expérience. Nos ennemis s'appliquent avec beaucoup plus de vigilance et de soin, et mettent en usage beaucoup plus d'adresse et de tromperie, contre notre droite, que contre notre gauche, et se proposent bien plus ardemment de nous faire souffrir des pertes du côté de l'âme que du côté du corps. A la vérité, ces esprits méchants envient aux hommes aussi bien les prospérités corporelles que les spirituelles, et travaillent à les priver non seulement du bonheur éternel, mais même du simple bonheur temporel. Mais il est hors de doute qu'ils s'attachent avec beaucoup plus d'ardeur à les priver de la rosée du ciel, que de la graisse de la terre.

Je laisse à votre jugement de décider si cette compa-

(1) Reg. XVIII, 7.

raison des deux parties dont l'homme se compose, au côté droit et au côté gauche, est juste? Toutefois, je ne crains pas d'être repris si j'attribue les biens spirituels à la droite, et les charnels à la gauche, par vous surtout, qui avez toujours eu un si grand soin de ne pas confondre cette main droite avec la gauche, ni la main gauche avec la droite. D'ailleurs la sagesse divine autorise assez ma pensée, en plaçant *dans sa main gauche les richesses et la gloire, et dans sa droite l'éternité de sa vie* (1). Il vous serait sans doute extrêmement préjudiciable d'ignorer par quel endroit la multitude opiniâtre de vos ennemis veut vous assaillir avec plus d'ardeur et de violence. Car il faut résister avec plus de vigueur et de courage du côté où la nécessité de se défendre se fait sentir davantage, où se porte tout l'effort de la guerre, où doit se décider la lutte, où les vaincus doivent trouver une servitude pleine de honte et d'ignominie, et les vainqueurs recevoir la gloire du triomphe.

12, Enfin, c'est pour cela, et non point par une sorte de folie de votre part, qu'il semble que vous exposiez plus volontiers le côté gauche aux coups de l'ennemi, afin de concentrer tous vos soins à la défense du côté droit. Car c'est en cette manière que tous les chrétiens doivent imiter cette prudence du serpent, que Jésus-Christ a recommandée à ses disciples, en exposant tout le corps, s'il en est besoin, pour mettre la tête en sûreté. C'est en cela que consiste la vraie philosophie du christianisme. C'est observer le conseil du Sage, qui nous exhorte à *mettre toute notre vigilance et tous nos soins à garder notre cœur, parce qu'il est le principe de la vie* (2). C'est enfin imiter la miséricorde et la bonté de Dieu envers ses serviteurs, et sa conduite envers ses élus; car il a coutume

(1) Prov. III, 16. — (2) Prov. IV, 23.

de protéger et de défendre leur droite avec un soin particulier, et de délaisser la gauche en quelque sorte comme s'il feignait d'ignorer qu'elle existe. C'est ce qui fait dire au Prophète, en parlant de lui : *Je m'appliquais à considérer que le Seigneur m'est toujours présent et me regarde toujours, parce qu'il ne cesse point d'être à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé* (1). Ne vous semble-t-il pas qu'il ne tenait que la main droite du saint homme Job, et qu'il ne prenait garde qu'à elle, puisqu'il avait permis à l'ennemi d'exercer librement sa fureur, non seulement sur ses possessions, mais aussi sur son propre corps. *Respecte seulement son âme*, avait dit le Seigneur à Satan (2). O bon Jésus, tout mon désir est que vous soyez toujours à ma droite. Je vous demande instamment de tenir toujours cette droite dans votre main. Car je sais et je suis certain que nulle adversité ne pourra me nuire, tant que nulle iniquité ne dominera en moi. Qu'on dépouille en attendant, qu'on meurtrisse mon côté gauche, qu'on l'accable d'outrages et qu'on le charge d'opprobres, je l'expose volontiers aux coups, pourvu, Seigneur, que vous ayez la bonté de conserver mon âme, et que vous daigniez être ma protection et ma défense pour ce qui est de ma droite.

13. On pourrait aussi, avec beaucoup de raison, par ces mille ennemis qui tombent à gauche, entendre plutôt les hommes que les démons : parce que la plupart ne nous sont opposés et ne nous font la guerre qu'à cause des biens temporels et passagers, en voyant avec un œil d'envie que nous les possédons, ou plutôt en s'affligeant, par une cupidité injuste, de ne les posséder pas eux mêmes. Car il y en a qui s'efforcent de dépouiller les serviteurs de Dieu des biens de ce monde; ou de leur

(1) Is. xv, 3. — (2) Job. ii, 6.

ravir la faveur et la bienveillance des hommes; ou même de leur ôter la vie du corps. La persécution des hommes peut aller jusque-là; mais ils ne sauraient nuire aux âmes. On voit au contraire que c'est à l'occasion des biens célestes et éternels que les démons ressentent de la jalousie à notre égard. Ce n'est pas toutefois dans le désir d'acquérir pour eux ces biens dont ils nous veulent priver, car ils savent que la perte qu'ils en ont faite est irréparable ; c'est seulement afin que le pauvre qui est tiré de la poussière, ne puisse arriver à ce bonheur, dont ces malheureux esprits que Dieu avait créés dans un état de gloire, sont déchus sans retour. Ces esprits malins et opiniâtres sont affligés de voir que la fragilité des hommes obtienne une gloire dans laquelle ils n'ont pu se maintenir. S'il arrive quelquefois qu'ils s'efforcent de causer à quelqu'un quelque dommage temporel, ou s'ils se réjouissent de lui en voir arriver, tout leur dessein et toute leur pensée, c'est que ces pertes extérieures soient pour ceux qui les souffrent ou pour tout autre, l'occasion d'une perte intérieure et spirituelle; comme au contraire, toutes les fois que les hommes entreprennent de nous persuader quelque chose de funeste à notre droite, ce n'est pas ce dommage spirituel qu'ils se proposent principalement, mais ils veulent, par là, procurer quelque profit temporel soit à eux, soit à nous, soit à eux et à nous en même temps. Ils n'ont en vue que le bien ou le mal qui peut en résulter, et qu'ils ont l'intention de s'assurer ou de repousser loin d'eux, à moins qu'ils ne soient assez méchants pour se changer en démons, et pour désirer que les personnes qu'ils haïssent tombent dans la damnation éternelle.

14. Mais prenez garde, qui que vous soyez qui négligez ces biens qui sont à votre main droite, et qui faites tant de cas de ceux qui sont à votre gauche, que Dieu ne vous

place pas avec les boucs à cette gauche que vous avez choisie (1). Cette parole est terrible, et ce n'est pas sans sujet que vous en êtes épouvantés. Mais il n'est pas moins nécessaire de prendre garde à ne pas mériter cette condamnation, qu'il est juste de la craindre. Notre-Seigneur Jésus-Christ, au temps de sa Passion, après tous les effets inestimables de sa bonté pour nous, voulut encore qu'on lui perçât le côté droit, pour nous signifier que c'était seulement de ce côté-là, qu'il voulait épancher sur nous ses bénédictions et ses grâces, et que c'était seulement en ce côté-là qu'il voulait nous préparer un lieu de refuge. Que je m'estimerais heureux d'être une de ces colombes qui se retirent dans les trous de la pierre, dans les ouvertures du côté droit de Jésus-Christ! Observez, avec moi, que Notre-Seigneur ne sentit pas cette blessure qu'on lui fit au côté droit, attendu qu'il ne voulut la recevoir qu'après s'être endormi dans la mort : pour nous apprendre, par cette circonstance si mystérieuse, que tandis que nous vivons, nous devons toujours veiller à la défense de ce côté, et qu'il faut tenir une âme pour morte, lorsqu'elle reçoit quelque blessure de ce côté-là, sans en témoigner quelque douleur, et avec une insensibilité pernicieuse. C'est avec beaucoup de raison aussi que le cœur de l'homme est situé à gauche, puisque ses affections penchent toujours, et sont toujours portées du côté de la terre. Le Prophète qui gémissait dans un profond sentiment des misères de cette vie (2), n'ignorait pas cette vérité, lorsqu'il s'écriait : *Mon âme s'est attachée à la terre, faites-moi vivre selon votre parole* (3) ; et un autre prophète en disant : *Élevons nos cœurs et nos mains vers Dieu* (4), voulait nous empêcher de demeurer

(1) Matth. xxv, 32. — (2) Eccli, x. — (3) Psal. cxviii, 25. — (4) Thren. iii, 41.

où il voyait que la disposition terrestre de notre nature et le poids de nos inclinations nous font toujours descendre. Il est manifeste qu'il avait dessein de nous porter, par ces paroles, à détacher nos cœurs des choses de la terre représentées par la main gauche, et de les élever aux choses du ciel figurées par la droite. Les soldats de la terre ne portent de boucliers que du côté gauche : il ne faut pas que nous les imitions si nous ne voulons pas être confondus avec ceux qui combattent visiblement pour ce siècle, et non pour Jésus-Christ. *Quiconque*, dit l'Apôtre, *combat pour Dieu*, *ne s'engage pas pour les affaires du siècle* (1), c'est-à-dire porte son bouclier à droite, au lieu de le porter à gauche.

15. Cependant, si vous vous souvenez des instructions que vous avez reçues, vous remarquerez que nous ne laissons pas d'avoir besoin de nous couvrir et de nous défendre des deux côtés, selon cette parole du Prophète : *Sa vérité vous couvrira et vous environnera de tous côtés comme un bouclier*. Et l'Apôtre dit, que nous devons combattre *par les armes de la justice, à droite et à gauche* (2). Mais écoutons celui qui est la justice même, pour apprendre les différentes manières dont nous devons combattre selon le côté. Or tantôt il nous dit par son Apôtre : *Ne vous défendez pas, mes frères, mais cédez à la colère* (3) ; et ailleurs : *C'est par la patience que vous posséderez vos âmes* (4), et encore : *Ne donnez pas lieu au démon de prendre quelque avantage sur vous* (5), et enfin : *Résistez au démon, et il s'éloignera de vous* (6). Écoutez maintenant comment l'Apôtre nous enseigne à défendre l'un et l'autre côté en même temps : *Ayez soin*, dit-il, *des choses qui sont bonnes, non seulement devant Dieu*,

(1) II Thren. II, 4. — (2) Corinth. VI, 7. — (3) Rom. XII, 19. — (4) Luc. XI, 19. — (5) Ephes. IV, 27. — (6) Jac. IV, 7.

mais aussi devant les hommes (1) : car c'est la volonté de Dieu qu'en faisant toujours bien, non seulement vous rendiez inutiles l'envie et la haine des esprits malins, *mais que vous confondiez encore l'ignorance des hommes imprudents* (2). Mais cette protection nous sera-t-elle éternellement nécessaire, et nos ennemis nous attaqueront-ils toujours de tous côtés à la fois? Non sans doute : car il arrivera un temps, où non seulement ils n'auront plus la force de rien entreprendre sur nous, mais encore où ils ne pourront pas même tenir en notre présence, selon cette promesse : *Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite;* car alors la malice des hommes n'aura plus de prise sur nous ; et pour ce qui est des démons, nous n'en craindrons pas plus les légions entières que des troupes de vers ou de mouches. Nous ne les regarderons plus que comme les enfants d'Israël, après avoir passé la mer Rouge, regardaient les Égyptiens étendus de tous côtés sur le sable, et considéraient leurs chariots qui se perdaient au fond de l'eau. Nous chanterons comme eux au Seigneur des cantiques de louange, mais avec beaucoup plus de sécurité et de joie que ne le faisaient les Israélites, de ce qu'il se sera glorifié lui-même, en précipitant nos ennemis, avec toutes leurs forces et toutes leurs armes, au fond même de l'abîme.

(1) Corinth. VIII, 21. — (2) I Petr. II, 15.

DIX-NEUVIÈME LECTURE

Vous contemplerez seulement de vos yeux et vous serez spectateurs de la punition des méchants. (Psal, XC, 8.)

1. Rien n'arrête le vrai fidèle dans la voie du salut. — 2. Immortalité de l'âme et foi à la résurrection. — 3. Quels sont les biens que nous espérons. — 4. Nos yeux seront à nous après la résurrection. — 5. Prenez garde de reprendre à Dieu les membres que vous lui avez consacrés. — 6. Nos membres et notre corps sont les membres de Dieu ou du démon. — Mais ils seront un jour à nous. — 7. Les saints se réjouissent à la vue des supplices des méchants. — Premièrement, parce qu'ils y ont échappé. — 8. Secondement, parce qu'il sont en sûreté. — 9. Troisèmement, en comparant leur état à celui des méchants. — 10. Parce qu'ils y voient l'ordre de la sagesse et de la justice de Dieu. — 11. Les saints n'ont point peur des damnés. — 12. Combien terrible doit être le jugement de Dieu. Nous ne mourrons pas de nous-mêmes. — Il faut le prévenir en nous jugeant nous-mêmes. — Alors les pauvres seront en sûreté.

1. — *Sa vérité vous couvrira d'un bouclier*, dit le Prophète : *Vous ne craindrez point les frayeurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni les entreprises que l'on fait dans les ténèbres, ni les attaques et le démon du midi ; il en tombera mille à votre gauche et dix mille à votre droite; mais aucun d'eux n'approchera de vous.* Je vous ai montré comment Dieu protège l'âme fidèle, tantôt contre les tentations, et tantôt contre les difficultés de cette vie.

Le même Prophète les a marquées dans un autre psaume en moins de paroles qu'en celui-ci, lorsqu'il a dit : *Je serai délivré par vous de la tentation, et je dépasserai les murailles par le secours de mon Dieu* (1). Ce qui signifie que le fidèle qui marche sous la conduite du Seigneur, ne rencontre rien dans la voie du salut qui le blesse ou qui l'arrête. Le premier psaume nous montre comment Dieu retire souvent notre âme des mains de ses ennemis ; et le second, combien notre délivrance est sûre et entière. Car dans les paroles qui suivent : *Vous les verrez de vos yeux*, je crois qu'il est question de la promesse d'une félicité immense : *Il en tombera*, dit le Prophète, *mille à votre gauche, et dix mille à votre droite; mais aucun d'eux n'approchera de vous, vous le verrez de vos yeux.* Ainsi soit-il, Seigneur, ainsi soit-il; que mes ennemis tombent, et que je ne tombe pas; qu'ils soient épouvantés et que je demeure intrépide ; qu'ils soient confondus et que je n'éprouve aucune confusion.

2. Le Prophète, par ces paroles, nous marque assez évidemment l'immortalité de l'âme : et même établit le dogme de la résurrection des corps. Car elles signifient, que lorsque mes ennemis périront, je subsisterai et serai en état de voir, de mes propres yeux, leur dernière punition ; car il ne dit pas simplement : *Vous les verrez;* mais il ajoute : *de vos yeux* : c'est-à-dire de ces mêmes yeux qui languissent maintenant et se fatiguent à force de regarder le Dieu de nos espérances qui arrive. En effet, les yeux nous manquent pour voir ce que nous espérons ; car *on ne voit pas*, dit l'Apôtre, *ce que l'on espère; l'objet qui est présent à la vue, ne pouvant pas être un objet d'espérance* (2). Vous contemplerez donc alors ce que vous ne pouvez voir maintenant, et ce sera de ces mêmes yeux

(1) Ps. XVII, 30. — (2) Rom. VIII, 25.

que vous n'osez pas seulement lever au ciel ; oui, de ces yeux si souvent inondés de larmes et abattus par la pénitence. Car, ne pensez pas que Dieu vous donne de nouveaux yeux ; il renouvellera seulement les vôtres. Mais qu'ai-je besoin de vous parler de nos yeux, qui sont ce qu'il y a de plus excellent dans le corps de l'homme, malgré leur petitesse ? Ne nourrissons-nous point dans notre cœur cette heureuse espérance, par la promesse de la Vérité qu'il ne périra pas même un seul cheveu de notre tête ?

3. Si Dieu nous promet formellement que nous les verrons de nos propres yeux, c'est peut-être parce qu'il semble que c'est le souverain désir de l'âme, de voir les biens qu'elle attend. *Je crois*, dit le Prophète, *que je verrai les biens du Seigneur en la terre des vivants* (1). L'âme qui ne voit en cette vie que par la foi, désire avec ardeur contempler de ses propres yeux la suprême vérité. L'œil n'a nulle part à la foi, et elle est donnée et entretenue seulement par le ministère de l'ouïe. *Cette foi fait subsister dans notre esprit les choses que nous espérons, elle est un abrégé des vérités qui ne paraissent pas aux sens* (2). De sorte que nos yeux font défaut à l'égard des objets de la foi, aussi bien que de l'espérance ; aussi un prophète a-t-il dit : *Le Seigneur m'a ouvert l'oreille* (3). Mais quelque jour il nous ouvrira aussi les yeux. Il arrivera un temps où il ne se contentera pas de dire à l'âme fidèle : *Écoutez, ma fille, considérez, et que votre oreille soit attentive* (4) : mais il lui dira, levez les yeux et contemplez. Contemplez quoi ? le souverain bien qui doit nous combler de joie et de bonheur et que Dieu nous conserve. Quels sont ces biens ? ce ne sont pas seulement des biens infinis dont

(1) Ps. XXVI, 13. — (2) Heb. XI, 1. — (3) Isa. 4, 5. — (4) Ps. XLIV, 12.

nous pouvons être instruits par le ministère de l'ouïe et dont nous pouvons croire ce qui nous en est enseigné ; mais ce sont encore des biens *dont l'oreille n'a jamais entendu parler, qui ne sont jamais entrés dans la pensée de l'homme, et que son œil n'a jamais vus : les biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment* (1). En sorte que notre œil, par la vertu de la résurrection, sera capable de voir ce que notre oreille n'a jamais entendu, et ce que notre esprit même n'est pas capable de comprendre dans l'état où nous sommes. Et je pense que c'est à cause de cet ardent désir qu'a notre âme de voir, même par les yeux du corps, les vérités qu'elle apprend par l'oreille, et qui sont l'objet de sa foi, que l'Écriture-Sainte parle de ces yeux corporels en des termes qui nous promettent et qui nous annoncent évidemment que nous devons ressusciter. *Je crois,* dit le saint homme Job, *que mon âme sera de nouveau rétablie dans ce corps et que je verrai Dieu, mon Sauveur, en ma propre chair ; je le verrai, dis-je, moi-même ; ce ne sera pas un autre qui le verra à ma place : et je le contemplerai de mes propres yeux. Cette espérance,* continue-t-il, *a été mise dans mon sein comme un précieux dépôt* (2).

4. Nous avons, peut-être, sujet de faire une attention particulière à ces paroles : *Je contemplerai de mes propres yeux*, qui rappellent celles que je vous explique. *Vous les contemplerez de vos propres yeux* (3). Pensez-vous que mes yeux soient maintenant véritablement à moi ? Assurément non. Ils étaient autrefois à moi, et faisaient partie de ces richesses dont Dieu m'avait confié l'usage, comme un père qui fait part de ses biens à ses enfants. Mais j'ai mal conservé cette portion d'héritage ;

(1) Isa. LXIV, 4 et I Cor. II, 9. — (2) Job. XIX. 26 et 27. — (3) Psal. XC, 3.

je l'ai promptement perdue ; je l'ai dissipée en peu de temps. La loi du péché s'était emparée de tous mes membres, et s'en était rendue la maîtresse. La mort entrait librement par mes yeux, et au lieu que j'en devais être exempt, j'en suis devenu le captif. J'étais tombé dans une misérable et honteuse servitude, étant assujetti non pas à des hommes, mais à une foule de passions des plus sales et des plus impures. Je n'étais même pas simplement un mercenaire, mais un esclave, et si éloigné de recevoir un salaire, que même on me refusait ma nourriture. D'ailleurs cette nourriture, si je l'avais reçue, m'aurait été encore plus funeste que la faim dont j'étais dévoré. Personne même ne voulait me donner ce qu'on donne aux pourceaux, et dont je me serais contenté. En sorte que vivant parmi ces animaux, il ne m'était pas même permis de vivre avec eux. Enfin mes yeux étaient-ils à moi, lorsqu'au lieu de m'être utiles, ils faisaient leur proie de mon âme elle-même ? Réduit à cette extrémité, j'ai été contraint de remettre entre les mains de notre souverain dominateur tous les biens qu'il m'avait donnés, afin qu'il les défendît de la tyrannie de mon ennemi, ce que je ne pouvais faire moi-même.

5. Considérez attentivement quelle puissance vous a délivrés du joug insupportable de Pharaon, afin de prendre garde de ne plus faire de vos membres des armes d'iniquité, pour vous assujettir au péché, et le faire régner dans vos corps mortels. Ce n'est pas le fait de votre puissance ; mais c'est l'œuvre de la droite du Seigneur. Il n'y a que celui qui peut tout, qui puisse produire de si merveilleux changements. Ne dites donc pas : *C'est notre main puissante qui nous a délivrés.* Mais reconnaissez, et cette confession sera aussi salutaire que véritable, que c'est le Seigneur qui fait en vous toutes ces choses. Enfin, que chacun de nous soit convaincu

qu'il a besoin de se tenir sur ses gardes en toutes sortes de rencontres, de peur qu'il n'arrive que, pendant ces jours mauvais, comme dit l'Écriture, et tandis que nul homme n'est en sûreté nulle part, nous n'ayons la présomption de reprendre l'héritage que nous avons entre les mains d'un gardien si bon et si vigilant, et la volonté d'en user de nouveau, avec une liberté pleine de périls et tout à fait pernicieuse. Il est jaloux des biens qu'il nous avait donnés ; mais c'est par une bonté paternelle qu'il en est jaloux. Ce n'est pas par envie ; mais dans une pensée de prévoyance, qu'il nous commande de lui laisser entièrement entre les mains tout ce que nous possédons, afin que rien de ce qu'il nous avait donné ne périsse.

Et lorsque vous serez arrivés à cette grande et sainte Cité, dans l'enceinte de laquelle il fait régner la paix, et où l'on n'a plus à craindre les attaques des ennemis, non seulement il vous rendra entièrement à vous-mêmes, mais il se donnera lui-même à vous. En attendant, éloignez-vous courageusement de votre propre volonté, et n'ayez jamais la témérité d'usurper et de vous approprier l'usage des membres que vous avez consacrés à Dieu, vous rappelant qu'ils sont destinés à des usages saints, et ne les faites jamais servir à la vanité, à la curiosité, à la volupté ou à quelque autre œuvre mondaine de ce genre ; car vous ne le pourriez faire sans un très grand sacrilège. *Ne savez vous pas*, dit saint Paul, *que vos corps sont le temple du Saint-Esprit que vous avez reçu de Dieu : et que vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes* (1) ? *Votre corps*, dit-il encore ailleurs, *n'appartient point à la fornication* (2). Mais à qui appartient-il ? Est-ce à vous ? Je ne trouverais pas étrange que vous en voulussiez disposer à votre gré, si vous pouviez le délivrer par vos

(1) I Cor. vi, 19. — (2) I Cor, vi, 13.

propres forces de ses passions ou du moins si vous pouviez le défendre une fois qu'il en serait délivré. Mais si vous ne le pouvez pas, ou plutôt puisque vous ne le pouvez pas, laissez ce corps sous la domination du Seigneur, au lieu de le laisser au pouvoir de ses passions : qu'il serve à la sainteté pour qu'il ne recommence pas à être encore, mais d'une manière plus fâcheuse, l'esclave des passions. *Je ne vous propose qu'une sainteté humaine*, dit l'Apôtre, *à cause de l'infirmité de votre chair ; et de même que vous avez abandonné vos membres à la servitude du péché, pour en commettre les œuvres, ainsi consacrez maintenant vos membres à la servitude de la justice, pour ne faire que des œuvres de sainteté* (1). C'est donc à cause de la faiblesse de notre nature qu'il se contente de parler de cette sorte, comme il le dit lui-même. Mais lorsque ce qui était faible dans son origine sera établi dans une force nouvelle, par la vertu de la résurrection, nous ne serons plus réduits à la nécessité de nous soumettre à aucun genre de servitude. Quand nous jouirons d'une sécurité pleine de liberté, et d'une liberté pleine de sécurité, pouvons-nous douter que Dieu ne nous rende pleinement à nous-mêmes ? Serait-il possible que ce divin père de famille ne voulût pas établir dans une parfaite liberté de fidèles serviteurs qu'il établira sur tous ses biens ?

6. Vous contemplerez donc alors de vos propres yeux, les objets qui feront votre bonheur, pourvu que, en attendant, vous soyez fidèles à reconnaître que ces yeux appartiennent à Dieu, non à vous. Car, lors même que vous n'auriez point d'égard aux vœux que vous avez faits, par lesquels, en renonçant à votre propre volonté, vous avez consacré au service de Dieu ces membres que vous ne sauriez défendre par vous-mêmes de la tyrannie du péché,

(1) Rom. VI, 19.

serait-il possible que vous eussiez envie de regarder comme étant à vous des membres dans lesquels une loi contraire à celle de Dieu habite toujours, si elle n'y règne pas ; des membres, dis-je, dans lesquels la peine du péché, qui est votre second ennemi, non seulement demeure, mais prévaut et domine sans obstacles ? Voulez-vous nommer votre corps, un corps qui est soumis à la mort à cause du péché, ou bien, direz-vous que votre chair appartient à votre âme, quand elle ne cesse de l'accabler ? Certainement si nous voulons donner à ce corps le nom qui lui convient, nous ne devons pas l'appeler notre corps, mais notre fardeau et notre prison. De même comment pouvons-nous dire, par exemple, que nos yeux sont à nous, lorsque la plupart du temps, soit que nous le voulions, soit que nous ne le voulions pas, ils sont accablés par le sommeil et incommodés par la fumée ? Un peu de poussière les blesse, une humeur maligne qui s'y répand leur cache la lumière tout d'un coup, ils ressentent quelquefois des douleurs excessives ; et enfin ils s'éteignent entièrement à la mort.

Vos yeux ne commenceront à être pleinement à vous, que lorsqu'ils ne seront plus sujets à tous ces accidents, et que vous aurez la liberté entière de vous en servir, pour contempler toutes choses à votre gré, sans craindre aucun empêchement. Nous ne serons plus occupés alors à détourner nos yeux de la vanité, parce qu'ils seront toujours occupés à contempler la vérité dans toute sa pureté.

La mort n'entrera plus dans notre âme par l'ouverture de nos yeux, car cette dernière ennemie aura péri elle-même. Pourriez-vous craindre que, dans le ciel, où tous les saints brilleront comme autant de soleils. vos yeux ne fussent éblouis ? J'avoue que cela serait à craindre, si la résurrection ne devait pas mettre nos

yeux, comme toutes les autres parties de notre corps, dans un état de gloire.

7. *Et vous serez spectateur de la punition des méchants.* Ce sera pour eux un insupportable supplice, et le comble de tous leurs maux, d'être ainsi exposés à la vue des saints. Car il semble que ce leur serait une sorte de soulagement dans leurs tourments, de pouvoir se faire oublier de ceux qu'ils ont persécutés avec tant de méchanceté, ou du moins de pouvoir s'éloigner de leur vue. Mais si ce doit être pour eux un surcroît de misère et d'affliction que nous les voyons dans leurs supplices, quel besoin aurons-nous pour nous-mêmes d'avoir cet objet devant les yeux? Quelle utilité, quelle satisfaction en pourrons-nous tirer? Car en l'état où nous sommes, que peut-on se figurer de plus contraire à la charité, de plus inhumain, de plus cruel, que de repaître ses yeux de la vue du sang même de ses plus cruels ennemis, quelque méchants qu'ils fussent? Il est néanmoins certain que comme les pécheurs, voyant que Dieu appellera les justes à la participation de sa gloire, en sécheront d'envie, et en frémiront de dépit et de rage ; ainsi les justes, voyant les maux dont ils seront garantis, en seront comblés de joie. Car Dieu appellera les élus à son royaume, avant de précipiter les réprouvés dans les flammes éternelles, afin que ces malheureux sentent une plus vive douleur en regardant ce qu'ils auront perdu. Et comme la vue de cette terrible séparation des boucs d'avec les agneaux sera, aux réprouvés, l'occasion d'une violente jalousie, ainsi la considération de l'état déplorable des reprouvés sera, aux élus, un sujet infini d'actions de grâces et de louanges. Car, où les justes pourraient-ils trouver une plus ample matière à rendre grâces à Dieu au sein de leur inénarrable félicité, que dans la vue de la punition des méchants à laquelle ils n'ont échappé que par la misé-

ricorde du Rédempteur qui les a distingués de ces misérables? D'où viendraient également aux méchants leurs sentiments de fureur et de désespoir, sinon de ce qu'ils verront que d'autres qu'eux seront élevés, en leur présence, dans le règne de l'éternelle félicité, tandis qu'ils seront réduits à gémir éternellement dans les puanteurs de l'enfer, dans ces horreurs et ces tourments d'un feu éternel, et dans les misères d'une mort immortelle.

Il n'y aura dans ce lieu de leur supplice, comme dit Notre-Seigneur, *que des pleurs et des grincements de dents* (1). Le feu qui ne s'éteindra jamais, les fera toujours pleurer, et les remords de leur conscience, qui les rongeront comme un ver immortel, exciteront sans cesse leur horrible grincement de dents. Car la douleur leur fera répandre des larmes, et, dans leur fureur, ils grinceront les dents. Ainsi les tourments extrêmes que souffriront les damnés, les forceront de pleurer, et la véhémence de leur jalousie, jointe à leur malice obstinée, les remplissant de rage, les contraindra sans cesse de grincer des dents. Vous serez donc spectateurs de cette punition des méchants, afin que, en connaissant par eux de quel péril vous aurez été délivrés, vous ne puissiez jamais devenir ingrats envers votre souverain libérateur.

8. Ce n'est pas seulement pour cette raison que Dieu veut que ses élus contemplent, de leurs propres yeux, les châtiments de ses ennemis, mais c'est encore afin de les tenir dans une parfaite assurance, et dans un plein repos. Car ils verront qu'ils n'auront plus à craindre la malice des hommes ni celle des démons : en effet, ils en auront vu mille à droite et dix mille à gauche précipités pour l'éternité dans l'enfer. Pensez-vous que les bienheureux, sans cette assurance, ne pourraient pas tom-

(1) Matth. XIII, 50.

ber encore dans quelque crainte, et se défier de ce serpent, dont les ruses surpassent tout ce qu'on peut imaginer de plus artificieux dans toutes les autres créatures? Pensez-vous que se souvenant que la première des femmes, étant pleine de forces et de lumières, ne laissa pas d'être séduite dans le paradis par ce dangereux ennemi, ils puissent se croire tout à fait à l'abri de ses embûches, s'ils ne voyaient ce chef des réprouvés, avec tous ses membres, précipité dans les flammes éternelles, et un abîme infini se creuser entre eux et lui?

9. Quand vous considérerez la punition des pécheurs, vous aurez encore ce troisième avantage que l'éclat de votre gloire vous paraîtra plus grand, par la comparaison que vous en ferez avec leur horrible misère : car lorsqu'on compare entre elles des choses contraires, leur opposition ressort plus vivement. Ainsi le blanc paraît davantage quand on le compare avec le noir ; et le noir, plus noir quand il est opposé au blanc. Le Prophète d'ailleurs s'en explique bien clairement : *Le juste*, dit-il, *se réjouira, quand il verra la vengeance; pourquoi cela? parce qu'il lavera ses mains dans le sang du pécheur* (1). Il ne souillera pas, mais il lavera ses mains dans ce sang : en sorte que ce sang qui souille le pécheur fera paraître le saint plus pur, et la honte de l'un donnera un nouveau lustre à l'autre.

10. Ces trois raisons montrent assez que dans l'état où seront les élus, ils seront bien éloignés d'avoir pour ce spectacle aucun des sentiments de répugnance que nous éprouverions maintenant. Mais ce n'est pas encore pour ces raisons que la Sagesse divine rira de la perte des réprouvés. Il est hors de doute qu'elle en fera sa joie, puisqu'elle même le prédit, et qu'elle est incapable

(1) Psal. LVII, 11.

de mentir. *C'est*, dit-elle, *parce que je vous ai appelés et que vous n'avez pas répondu à ma voix, parce que je vous ai tendu les mains et que vous n'avez point voulu me regarder, c'est pour cette raison*, ajoute-t-elle un peu plus loin, *que je rirai de votre perte, et me moquerai de vous lorsque les maux que vous craigniez le plus vous seront arrivés ; lorsque vous serez accablés par une soudaine calamité, et que la ruine fondra sur vous comme une tempête.* (1) Qu'est-ce donc, à notre avis, qui doit plaire à la Sagesse éternelle dans la perte des insensés, sinon la juste disposition et l'ordre irrépréhensible des choses, qui se feront remarquer dans cette perte ? Certainement, ce qui sera agréable à la Sagesse éternelle plaira pareillement aux sages. Ne pensez donc pas qu'il sera dur et pénible, pour vous, de contempler, de vos yeux, les supplices des méchants, selon la promesse qui vous en est faite ; puisque vous rirez même de leur perte, non point par un barbare sentiment de cruauté, mais parce qu'il est impossible que la vue de l'ordre parfait établi par la divine Providence, ne donne pas un extrême plaisir à tous les hommes qui auront du zèle pour la justice et pour l'équité. Quand vous connaîtrez pleinement et parfaitement, par la lumière de la vérité dont vous serez remplis, que toutes choses sont parfaitement ordonnées, et que à chacun est échue la place qui lui convient, ou plutôt que chacun a le sort qu'il mérite : comment ne pas donner des louanges au dispensateur souverain de toutes choses ? Saint Pierre parlant de la perte du fils de perdition, dit avec raison : *qu'il était allé à sa place* (2). Il était convenable, en effet, que le compagnon des puissances de l'air mourût aussi en l'air, par l'épanchement de ses entrailles, et que celui qui avait trahi le Sauveur,

(1) Prov. I, 24. — (2) Act. I, 25.

vrai Dieu et vrai homme, descendu du ciel pour opérer notre salut sur la terre, mourût ainsi entre le ciel qui ne le recevait point et la terre qui ne pouvait plus le souffrir.

11. Voilà donc pourquoi vous contemplerez de vos propres yeux, et serez spectateurs de la punition des méchants. Premièrement, pour que vous voyiez la damnation à laquelle vous avez échappé ; secondement, pour que vous reconnaissiez mieux combien grande est votre sécurité ; en troisième lieu, pour que vous puissiez comparer votre état à la misère des méchants ; et quatrièmement, pour la satisfaction de votre zèle de la justice. Et nous ne devons pas penser que là où il n'y aura plus aucun espoir de correction pour les méchants, il n'y ait plus encore place pour eux à quelque sentiment de compassion. Alors nous serons étrangers à cette sympathie naturelle qui est propre à l'infirmité de la nature humaine. La charité sait en faire usage pour le salut durant cette vie, en recevant dans son sein les différents mouvements de l'âme, tant ceux qui portent à la joie, que ceux qui portent à la tristesse, de même que le pêcheur sur mer prend indifféremment dans ses filets tous les poissons bons et mauvais qui se présentent, et ne les sépare que sur le rivage, en sait user maintenant. Mais un jour elle portera tellement les saints à se réjouir avec ceux qui seront dans la joie, qu'elle les rendra incapables de s'affliger avec ceux qui seront dans la tristesse et les larmes. Et comment pourrions-nous condamner les coupables si cela n'était pas, si nous n'étions entièrement dégagés de cette sensibilité qui nous fait compatir aux peines des autres, et si nous n'étions établis dans les celliers enivrants du Seigneur dont le Prophète a voulu parler quand il a dit : *J'entrerai dans les puissances du Seigneur, ô mon Dieu, je ne veux me souvenir que de votre justice* (1).

(1) Psal. LXX, 16.

Et même en ce monde, il ne nous est pas permis de considérer la personne du pauvre, ou d'avoir pitié de lui, quand il s'agit de le juger ; mais nous sommes obligés, dans ces rencontres, de retenir les sentiments de compassion, quelque peine que cela nous fasse, et nous devons penser seulement à rendre nos jugements équitables. A combien plus forte raison lorsque nous ne sentirons plus aucun combat en nous-mêmes, et que nous ne serons plus capables d'aucune impression de tristesse et de douleur, faudra-t-il que cette prophétie s'accomplisse : *Les juges seront absorbés et joints à la pierre* (1) ; c'est-à-dire : Ils seront entièrement absorbés dans l'amour de la justice, et imiteront la solidité de la pierre à laquelle ils seront unis ? De cette pierre, dis-je, pour laquelle ils ont tout abandonné. C'est là ce que le Sauveur a promis en ces termes, pour récompense, à saint Pierre qui lui avait demandé ce qu'ils recevraient un jour : *Lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siège de sa majesté, vous aussi, vous serez sur douze sièges, et jugerez les douze tribus d'Israël* (2). C'est ce qui faisait dire au Prophète : *Le Seigneur viendra pour juger avec les plus anciens de son peuple* (3). Pensez-vous qu'on puisse trouver quelque chose de flexible dans des juges qui sont unis et incorporés à cette pierre de l'Écriture ? *Celui qui est attaché à Dieu*, dit l'Apôtre, *ne fait avec lui qu'un esprit* (4), et celui qui est uni à la pierre ne fait qu'un avec elle. Sans doute c'est après cet heureux état que soupirait le Prophète quand il disait : *Il m'est bon de m'attacher à Dieu* (5). Les juges des nations seront donc absorbés dans la justice, parce qu'ils seront entièrement unis à celui qui

(1) Psal. CXL, 6. — (2) Matth. XX, 28. — (3) Isa. III, 14. — (4) I. Cor. VI, 17. — (5) Psal. LXXII, 28.

nous est figuré par cette pierre. Quel témoignage d'amour! quel comble d'honneur! quels privilèges pour ceux qui mettent en Dieu tout leur espoir! quelle sécurité parfaite!

12. Que pouvons-nous maintenant nous figurer de plus à craindre, de plus capable de nous remplir d'inquiétudes, et de nous donner des appréhensions, que d'avoir à paraître devant le tribunal de Dieu pour être jugés, et d'attendre la sentence d'un juge si exact et si rigoureux, sans pouvoir être sûrs qu'elle sera favorable? *C'est une chose horrible*, dit l'Apôtre, *que de tomber entre les mains du Dieu vivant* (1). Préparons-nous à ce jugement formidable, en commençant par nous juger nous-mêmes, dès cette vie. Dieu ne jugera pas une seconde fois ceux qui auront déjà été jugés. Il est certain que s'il y a des hommes manifestement condamnés pour leurs péchés avant qu'on les juge, il y en a aussi qui préviennent leur juge en leur faveur par leurs bonnes œuvres. Les premiers, sans attendre la sentence de leur souverain Juge, tomberont soudainement dans les supplices éternels par le propre poids de leurs crimes; et les autres, au contraire, monteront, avec toute la liberté que l'esprit de Dieu leur donnera, et sans aucun retard, sur les trônes qui leur auront été préparés. Sauveur Jésus, que la pauvreté volontaire de ceux qui quittent toutes choses pour vous suivre est heureuse! Qu'elle est heureuse et désirable cette pauvreté volontaire, puisqu'elle établira dans une si grande sécurité et qu'elle fera monter à une si haute gloire, les personnes qui l'auront embrassée, alors qu'il arrivera tant de bouleversements dans la nature, que la justice divine examinera nos mérites avec une rigueur capable de faire trembler

(1) Hebr. x, 30.

les justes, et que les hommes seront dans l'attente du jugement ! Considérons, maintenant, ce que l'âme pieuse répond aux promesses de Dieu, pour lui témoigner que, si elle est éloignée de la défiance, elle n'a pourtant que la confiance qu'elle doit avoir. *Seigneur*, dit-elle, *vous êtes toute mon espérance.* Que pourrait-elle dire qui montrât davantage son humilité et sa piété? mais aussi il semble que cette protestation ne pouvait recevoir une réponse plus convenable que celle qui suit : *Vous avez placé votre refuge extrêmement haut.*

VINGTIÈME LECTURE

Ce bonheur m'arrivera, parce que vous êtes mon espérance. Vous avez placé votre refuge extrêmement haut (Psal. XC 9).

1. Il est doux d'être esclave de Dieu volontairement. — Dieu est doublement la cause de nos bonnes œuvres. — 2. Il n'y a pas de bonheur à parler de Dieu, quand on n'a rien au cœur pour lui. — 3. Jésus-Christ est mort par amour pour nous. — 4. Nous ne mourrons pas de nous-mêmes. — 5. L'espérance en Dieu est le trésor du saint. — 6. Il faut espérer en Dieu en se dépouillant de toute vaine espérance. — A qui Dieu donne ses consolations. — Notre refuge est en Dieu. — 8. Nous n'espérons pas seulement en Dieu, mais nous espérons Dieu même. — 9. Détachons-nous de la terre pour ne désirer que le ciel.

1. Entretenons-nous aujourd'hui de la promesse du Père, de l'espérance des enfants, de la fin de notre pèlerinage, de la récompense de notre travail, du fruit de notre captivité. Il est hors de doute que nous sommes maintenant dans une dure captivité, je ne parle pas seulement de cette captivité commune, qui est la conséquence de la condition où sont maintenant réduits tous les hommes ; mais j'entends cette captivité particulière, par laquelle, en nous appliquant avec zèle et ardeur à mortifier notre propre volonté, et nous préparant à perdre même la vie que nous possédons en ce monde, nous nous sommes jetés dans les liens de la rigoureuse dis-

cipline de notre Institut, et dans les exercices de cette austère pénitence qui nous est comme une prison. Quelle servitude affreuse si elle était forcée, au lieu d'être volontaire ! Mais puisque vous faites votre sacrifice à Dieu volontairement, et que vous ne faites aucune violence à votre volonté que par votre volonté même, il faut qu'il y ait là quelque chose qui vous pousse, et ce quelque chose est si grand, que rien ne saurait être plus grand. A-t-on sujet de se plaindre, quelque difficile et quelque pénible que soit une chose, quand on ne l'entreprend que pour Dieu ? Si quelquefois la grandeur de nos peines porte ceux qui nous voient à quelque sentiment de compassion, la pensée de la cause pour laquelle nous souffrons doit les obliger au contraire à se réjouir avec nous ; ajoutez à cela que toutes nós bonnes œuvres, non seulement se font pour Dieu, mais ne se font que par lui : *Car c'est lui qui opère en nous le vouloir, et le parfaire, selon son bon plaisir.* (1) Il est donc l'auteur de tout le bien que nous faisons ; c'est lui aussi qui le récompense, et la récompense, c'est lui. De manière que ce Dieu, qui est le souverain bien, et dont l'unité est si parfaite en lui-même, se multiplie en quelque sorte en nous, car il est doublement cause de toutes nos bonnes actions, cause effective et cause finale. Ce vous est donc un grand bonheur que non seulement vous subsistiez et persévériez dans toutes les épreuves où vous vous trouvez, mais que vous en triomphiez encore par la grâce de celui qui vous a aimés. En effet, n'est-ce pas aussi par lui que vous êtes victorieux ? Oui, sans doute ; et c'est ce que l'Apôtre nous enseigne manifestement en ces termes : *Comme nos afflictions sont abondantes pour Jésus-Christ, ainsi nos consolations sont abondantes par lui* (2).

(1) Phil. II, 13. — (2) Cor. I, 5.

2. Cette parole, *pour Dieu*, est fort en usage. C'est une façon de parler extrêmement commune. Mais en même temps, c'est une parole d'une très grande profondeur. Elle se trouve souvent en la bouche des hommes, même de ceux qui montrent assez qu'elle est loin de leur cœur. Tous les hommes demandent qu'on leur accorde, pour Dieu, ce qu'ils désirent obtenir. Ils demandent avec instance que, pour Dieu, on les assiste dans leurs besoins ; et quelquefois on demande facilement, pour Dieu, ce qui n'est pas toujours selon Dieu, et qui est plutôt contre Dieu. On sollicite souvent pour soi, au nom de Dieu, des choses qu'on est loin de désirer par amour de Dieu, et qu'on souhaite au contraire en dépit de Dieu. Néanmoins cette parole est vive et efficace, lorsqu'on ne la dit point négligemment, par manière de parler, par habitude, ou par artifice, afin de mieux persuader ce qu'on désire, mais lorsqu'elle ne procède, comme cela doit être, que de l'onction, de l'abondance de la piété, et de la pureté d'intention. Le monde passe et périt avec toutes ses convoitises; et ceux qui agissent pour ce monde si passager et si périssable, connaîtront, lorsqu'ils le verront périr, que les choses qu'ils ont faites pour lui n'ont pas eu une fin utile, ni un fondement solide. Quand la cause pour laquelle on avait agi viendra à manquer, comment se pourra-t-il faire que les choses, qui n'étaient appuyées que sur elle, ne tombent point avec elle ? Voilà pourquoi, comme dit l'Apôtre, *ceux qui sèment en la chair, ne recueilleront que la corruption, attendu que ce qu'elle est, n'est que comme l'herbe des champs, toute sa gloire, comme les fleurs des prairies* (1). Sitôt que l'herbe se fane, ses fleurs perdent leur éclat et leur beauté. Il n'y a que celui qui est la cause souveraine

(1) Isa. XL, 6.

de toutes choses qui ne puisse finir ; et ce n'est point la fleur des champs, mais sa parole qui demeure éternellement. *Le ciel*, dit-il, *et la terre passeront, mais ma parole ne passera point* (1).

3. C'est donc avec prudence et à propos, que vous avez choisi de marcher, par des voies dures et difficiles, à cause des paroles de Notre-Seigneur, et que vous semez là où vous ne sauriez perdre le moindre grain de votre semence. Il est certain que *celui qui sème peu, ne laissera pas de moissonner, mais la moisson ne sera pas abondante* (2). Moissonner, c'est recevoir la récompense, et nous savons quel est celui qui a promis que *quiconque aura donné pour son nom, même un seul verre d'eau fraîche, ne sera point frustré de la récompense qu'il aura méritée* (3). Mais ne savons-nous pas qu'il nous rendra la même mesure que nous aurons donnée pour lui, et qu'il donnera une récompense proportionnée à leur mérite, à ceux qui ne se seront pas contentés de présenter un verre d'eau à leurs frères, mais qui auront répandu leur propre sang, et bu le calice du Sauveur qui leur aura été offert. Ce calice n'est point rempli d'eau fraîche seulement ; il est plein d'une liqueur enivrante. C'est un calice de vin pur, ou plutôt de vin mélangé. Il n'y a que Jésus-Christ qui ait eu, dans ses souffrances, un vin d'une entière pureté, parce qu'il n'y a que lui qui soit parfaitement pur, et qui, par son infinie pureté, peut rendre purs ceux qui ont une origine impure. Il n'y a que lui qui ait bu un vin pur, parce que, en tant que Dieu, il est cette sagesse qui est présente et qui agit partout, sans que rien puisse diminuer sa pureté, et que, en tant qu'homme, il n'a point commis le péché, et n'a pas laissé sortir de sa bouche une parole qui n'ait été

(1) Matth. XXIV, 35. — (2) II. Cor. IX, 6. — (3) Matth. X, 42.

véritable. Il n'y a que lui seul qui n'ait point goûté la mort par la nécessité de sa condition, mais par le seul bon plaisir et le choix de sa volonté, et sans vue d'intérêt, car il ne saurait avoir besoin de quoi que ce soit qui dépende de nous. Car ce n'a point été pour reconnaître notre affection par une affection réciproque, qu'il a voulu se soumettre à la mort, puisqu'il ne l'a pas soufferte pour des amis qu'il eût déjà acquis, mais pour des amis qu'il devait acquérir, en se faisant des amis de ses propres ennemis. Car, comme dit l'Apôtre, c'est lorsque nous étions encore ennemis que nous avons été réconciliés à Dieu par le sang de son Fils, ou plutôt, c'est en effet pour ses amis qu'il est mort, sinon pour des amis qui l'aimassent déjà, du moins pour des amis que lui-même aimait beaucoup. Il est certain que la grâce de Dieu a consisté principalement, non pas en ce que nous avons commencé par aimer Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés le premier. Voulez-vous apprendre combien il nous a aimés longtemps avant que nous ne l'aimassions? Écoutez l'Apôtre : *Bénissons Dieu*, dit-il, *le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés de toutes bénédictions spirituelles par les biens célestes en Jésus-Christ, car il a fait choix de nous en lui avant la création du monde ;* et un peu plus loin : *il nous a comblés de ses bienfaits en son Fils bien-aimé* (1). Comment donc n'aurions-nous pas été aimés en ce Fils, lorsque nous étions déjà choisis en lui? Et comment n'aurions-nous pas été agréables à celui en qui nous avons reçu la grâce qui nous a sanctifiés? Si donc, selon l'ordre des temps, Jésus-Christ est mort pour des impies, selon l'ordre de la prédestination, il est mort pour des frères et pour des amis.

(1) Ephes. 1, 3.

4. Il paraît donc par toutes ces circonstances, qu'il n'y a qu'en lui qu'on trouve le vin exempt de tout mélange, et nul, parmi les saints, n'oserait prétendre qu'on n'a point sujet de lui appliquer cette parole d'un Prophète : *Votre vin est mêlé d'eau* (1). D'abord parce qu'il n'y a personne en cette vie qui soit exempt de toute souillure, et que personne ne peut se donner la gloire d'avoir le cœur entièrement pur. En second lieu, parce qu'il faut qu'un jour nous acquittions la dette de la mort. En troisième lieu, parce que ceux qui exposent leur vie pour Jésus-Christ, achètent et gagnent la vie éternelle. Mais qu'ils seraient malheureux s'ils rougissaient de lui rendre témoignage jusqu'à la mort ! Il y a encore une quatrième raison pour laquelle le désir que peuvent avoir les hommes de mourir pour Jésus-Christ est toujours mêlé de quelque défaut, c'est que ce témoignage est toujours fort disproportionné et fort inégal en comparaison de cet amour si grand qu'il a eu pour eux. Néanmoins celui qui, dans toute sa personne, est si exempt de tout mélange d'imperfection, ne dédaigne pas le bien qu'il voit en ses serviteurs, quoiqu'il soit mêlé de beaucoup de défauts. Et c'est ce qui a faire dire à l'Apôtre *qu'il accomplissait en son corps les choses qui manquent à la Passion de Jésus-Christ* (2). Il doit donc donner à tous ses élus le salaire de l'éternelle vie. Mais comme une étoile diffère en sa clarté d'une autre étoile, et que la lumière du soleil, celle de la lune et celle des étoiles sont des lumières diverses et inégales ; ainsi en sera-t-il des saints après la résurrection. Il n'y aura, selon le langage de l'Évangile, qu'une maison dans le ciel ; mais il y aura plusieurs demeures en cette maison. De telle sorte qu'en ce qui regarde l'éternité et l'abon-

(1) Isa. I, 22. — (2) Coloss. I, 24.

dance de la récompense, le saint qui aura peu, en comparaison d'un autre, ne souffrira pourtant aucune diminution.

Et celui qui aura davantage, n'aura rien au delà de la mesure ; Dieu fera recevoir à chacun selon son travail, afin que le moindre grain que l'on a semé porte son fruit en Jésus-Christ.

5. Je suis entré dans ce détail afin de vous faire estimer la réponse si spirituelle et si excellente que nous avons à considérer aujourd'hui : *Seigneur, vous êtes mon espérance.* Quelque chose donc que j'entreprenne, de quelque chose que je me détourne, quoi que je souffre ou que je désire, Seigneur, vous êtes toute mon espérance. C'est par cette seule espérance que je tiens compte de toutes vos promesses, elle est le fondement de mon attente. Que les uns fassent valoir leurs mérites, que les autres se vantent de supporter le poids du jour et de la chaleur ; que d'autres enfin allèguent leurs jeûnes, et se glorifient de n'être pas comme le reste des hommes ; pour moi je trouve tout mon bien à m'attacher à Dieu et à mettre en lui toute mon espérance. Qu'il y en ait qui espèrent en d'autres secours ; que l'un se confie en sa science, l'autre en la sagesse du siècle ; celui-ci en sa noblesse, celui-là en sa dignité et en sa puissance, et ce dernier en quelque autre vanité ; pour moi, je regarde toutes ces choses comme un vil fumier, parce que, Seigneur, vous êtes mon unique espérance. Mette qui veut son espérance dans les richesses incertaines : pour moi, je ne demanderai que de vous le pain de chaque jour, plein de confiance en ces paroles que vous avez dites, et sur lesquelles je me suis fondé en renonçant à toutes choses : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront accordées comme*

par surcroît (1); car *le pauvre est abandonné à vos soins, et vous donnerez secours à l'orphelin* (2). Si on me parle de récompenses, c'est par vous que j'espérerai les obtenir. Si on me fait la guerre, si le monde exerce contre moi sa fureur, si l'ennemi, qui est la méchanceté même, frémit de rage contre moi, si ma chair me tourmente par des désirs contraires à l'esprit, je mettrai mon espérance en vous.

6. Voilà quels doivent être vos sentiments. Les avoir, c'est vivre de la foi ; et personne ne saurait dire du fond du cœur : *Vous êtes mon espérance* (3), sinon celui à qui l'esprit de Dieu a fortement persuadé, selon le mot du Prophète, d'abandonner tous ses soins et toutes ses pensées à Notre-Seigneur, en se tenant assuré qu'il ne manquera pas de pourvoir à sa nourriture, selon cette parole de l'Apôtre saint Pierre : *Renoncez à toutes vos inquiétudes, et remettez-les entre les mains de Notre-Seigneur, car il a soin de vous* (4). Si nous avons ces sentiments dans le cœur, pourquoi différons-nous de rejeter entièrement les espérances qui n'ont rien que de vain, d'inutile, de trompeur et de misérable, pour nous attacher de toute notre âme, et avec toute la ferveur de notre esprit, à cette espérance si solide, si parfaite, si heureuse ? Si quelque chose est impossible à notre Dieu, si quelque chose lui est difficile, cherchez un autre fondement de vos espérances que lui. Mais il peut tout par sa seule parole, or qu'y a-t-il de plus facile que de dire un mot ? Mais il faut entendre ce que c'est que ce mot. S'il a résolu de nous sauver, nous serons sauvés ; s'il veut nous donner des récompenses éternelles, il lui est permis de faire ce qu'il lui plaît. Mais serait-il possible

(1) Matt. VI, 33. — (2) Psal. IX, 14. — (3) Psal. LIV, 23. — (4) Petr. V, 1.

que, ne doutant pas de la facilité que Dieu a de faire ce qu'il veut, vous eussiez quelque défiance de sa volonté? Les témoignages qu'il a rendus de cette volonté sont dignes de notre confiance au delà de tout ce qu'on en peut dire. *Personne*, dit-il, *ne saurait avoir un plus grand amour que celui par lequel on expose sa vie pour ses amis* (1). Quand est-ce que cette grandeur de notre Dieu, qui nous avertit si instamment d'espérer en lui, a manqué à ceux qui ont mis en lui leur espérance? Il n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. *Il leur donnera son secours*, dit le Prophète, *il les délivrera des pécheurs, et les sauvera* (2). Pour quels mérites de leur part? Écoutez ce qui suit : *Parce qu'ils ont espéré en lui.* Cette raison est bien douce ; elle est efficace et péremptoire. C'est en cette espérance que consiste la justice, non pas la justice qui vient de la loi, mais celle qui vient de la foi. *Du sein de quelque affliction et de quelque accablement qu'ils poussent un cri vers moi*, dit-il, *je les exaucerai.* Représentez-vous toutes les afflictions imaginables ; les consolations qu'il vous promet donneront toujours à votre âme une joie proportionnée à ce que vous souffrirez, pourvu que vous n'ayez point de recours à d'autres qu'à lui ; que vous ne manquiez point de crier vers lui, et que vous espériez en lui ; et que vous ne preniez point des choses basses et terrestres, mais le Dieu Tout-Puissant pour votre refuge. Qui a espéré en lui et a été confondu? Il est plus facile que le ciel et la terre passent que sa parole soit sans effet.

7. *Vous avez placé votre refuge bien haut*, dit le Psalmiste. Le tentateur ne s'en approchera point, le calomniateur n'y montera pas, et le perfide accusateur de ses

(1) Joan. xv, 13. — (2) Psal. xxxvi, 40.

10.

frères n'y pourra jamais atteindre. Cette parole du Prophète est adressée à celui qui demeure en la protection du Très-Haut, et qui va s'y réfugier contre sa propre faiblesse et la timidité de son âme, et contre les tempêtes qu'il redoute. Nous sommes certainement doublement forcés de fuir vers cet asile : des combats nous menacent au dehors, et des craintes nous agitent au dedans. Sans doute nous aurions bien moins besoin de fuir si nous avions au dedans une magnanimité qui nous fît courageusement braver les attaques du dehors, ou si notre faiblesse intérieure se trouvait rassurée par l'éloignement des ennemis du dehors. Le Prophète dit donc : *Vous avez placé votre refuge extrêmement haut.* Fuyons souvent en cet asile. C'est une forteresse bien défendue ; on n'y craint nul ennemi. Que nous serions heureux s'il nous était permis d'y demeurer toujours ! Mais un tel bonheur n'est pas de ce monde. Ce qui n'est pour nous maintenant qu'un refuge, sera un jour notre demeure, et pour l'éternité. Mais, en attendant, si nous n'avons pas maintenant la liberté de nous y établir pour toujours, nous devons néanmoins nous y réfugier en maintes occasions. C'est une ville de refuge qui nous est ouverte dans les tentations, dans toutes les peines qui nous arrivent, et dans toutes nos nécessités de quelque nature qu'elles soient. C'est le sein d'une mère qui est toujours prêt à nous recevoir, ce sont les fentes de la pierre préparées pour nous recevoir et nous cacher, les entrailles de la miséricorde de Dieu ouvertes devant nous ; ne nous étonnons plus après cela si celui qui s'éloigne de ce refuge n'a pas la puissance d'échapper à ses ennemis.

8. Ce que je viens de vous dire semblerait pouvoir suffire pour l'explication de ce verset, si le Prophète avait dit simplement, comme en d'autres psaumes : *J'ai*

espéré en vous. Mais cette expression : *Vous êtes mon espérance, ô mon Dieu*, paraît signifier quelque chose de plus grand et de plus élevé ; savoir, que l'âme fidèle non seulement espère en Dieu, mais que c'est Dieu même qu'elle espère. Car il est plus juste d'appeler notre espérance, celui que nous espérons, que celui en qui nous espérons. Il peut se trouver des personnes qui désirent recevoir de Dieu des biens, soit temporels, soit même spirituels. Mais la charité parfaite ne désire que le souverain bien, et s'écrie de toute l'ardeur de son désir : *Quel bien m'est réservé dans le ciel? Est-ce que je vous demande de toutes les choses qui sont sur la terre? Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon éternel partage* (1). Le texte du prophète Jérémie nous marque très bien ces deux espérances, en peu de paroles : *Seigneur, vous êtes bon à ceux qui espèrent en vous, à l'âme qui vous cherche* (2). Votre discernement vous a fait remarquer dans ces paroles la différence des nombres. Le Prophète parle au pluriel de ceux qui espèrent en Dieu, parce que cela est commun à plusieurs ; mais il emploie le singulier lorsqu'il désigne l'âme qui cherche Dieu même, parce que c'est le propre d'une pureté, d'une grâce, d'une perfection uniques, non seulement de ne rien espérer que de Dieu, mais de ne rien espérer que Dieu même. S'il est bon à ceux qui espèrent seulement en lui, combien plus l'est-il à celui qui n'espère que lui.

9. C'est donc avec raison que Dieu répond à l'âme qui le cherche : *Vous avez placé votre refuge extrêmement haut*. Car l'âme qui est ainsi altérée de son Dieu, ne lui demande point avec saint Pierre de lui faire un tabernacle sur une montagne (3) ; ni avec Madeleine, de

(1) Psal. LXXII, 25. — (2) Thren. III, 25. — (3) Matth. XVII, 14.

le toucher sur la terre ; mais elle lui crie : *Fuyez, mon bien-aimé ; imitez dans votre course la vitesse des chevreuils et des faons de biches qui courent sur les montagnes de Béthel* (1). Cette âme sait que le Sauveur a dit : *Si vous m'aimiez, vous auriez de la joie de ce que je m'en vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi* (2). Elle sait qu'il a dit à Madeleine : *Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon Père* (3). Et, n'ignorant pas les desseins de Dieu, elle s'écrie avec l'Apôtre : *Si nous avons connu Jésus-Christ, selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette manière* (4). Fuyez sur les montagnes de Béthel, c'est-à-dire : Montez au-dessus des puissances et des principautés, au-dessus des anges et des archanges, au-dessus des chérubins et des séraphins, car les montagnes de la maison de Dieu qui, selon l'Hébreu, est signifiée par le mot Béthel, ne sont autre chose que ces esprits bienheureux. Il s'est mis au-dessus d'eux, lorsqu'il a voulu prendre, à la droite de son Père, le rang infiniment élevé qui lui appartenait, afin de lui être égal en toutes choses. Elle sait que la vie éternelle, c'est connaître le Père éternel, qui est le vrai Dieu, et Jésus-Christ son Fils, qu'il a envoyé, qui lui est égal et qui est le vrai Dieu avec lui, digne par-dessus tout de nos bénédictions dans les siècles des siècles.

(1) Cant. VIII, 14. — (2) Joan. XX, 17. — (3) Joan. XX, 17. — (4) II Cor. V, 16.

VINGT-ET-UNIÈME LECTURE

Il ne vous arrivera point de mal ; et le fléau n'approchera point de votre tabernacle. (Psal, xc, 10.)

1. La foi a deux parties. — On ne peut concevoir les biens de la foi. – On sait mieux de quels maux on est délivré. — 2. La chair est une tente. — Saint Bernard reprend les hommes charnels, oublieux de leur âme. — 3. Quel amour il faut avoir pour la chair. — Ceux qui mortifient leur chair l'aiment véritablement. — 4. Dieu est la vie de notre âme, le péché en est la mort. — 5. Qu'est-ce que le péché régnant et durable ?

1. C'est une maxime qui ne vient pas de moi, et qui n'est pas nouvelle pour vous, mais que vous connaissez très bien, que, pour ce qui regarde les principaux objets de la foi, il est plus facile de connaître et plus périlleux d'ignorer ce qu'ils ne sont pas, que ce qu'ils sont. On peut en dire autant de l'expérience ; car l'esprit de l'homme, par l'espérance qu'il a des peines de la vie, comprend plus facilement les maux dont il doit être exempt, que les biens dont il doit jouir. L'espérance et la foi ont entre elles un si grand rapport de parenté, que les objets de notre espérance sont les mêmes que ceux de notre foi. C'est pourquoi l'Apôtre a dit, avec grande raison, que *la foi était la substance des choses que nous*

devons espérer (1) ; parce qu'on ne saurait espérer ce qu'on ne croit point, de même qu'on ne saurait peindre sans un corps qui reçoive la peinture. La foi nous dit que Dieu prépare aux fidèles des biens inestimables et incompréhensibles. Et l'espérance nous dit : C'est à moi que ces biens sont réservés. Et la charité ajoute ensuite : Pour moi, je cours à la recherche et à la possession de ces biens. Mais, comme je viens de le dire, il est extrêmement difficile, ou même impossible de connaître le prix et la qualité de ces biens, si ce n'est pour ceux à qui Dieu l'a voulu révéler par son esprit, puisque, selon l'Apôtre, *l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni l'esprit de l'homme n'a pu concevoir quels sont les biens que Dieu a préparés pour ceux qui l'aiment* (2). Si nous n'étions en cette vie capables de quelque perfection, si imparfaite qu'elle soit, si on peut ainsi parler, l'Apôtre ne dirait pas : *Nous tous, tant que nous sommes de parfaits, ayons le même sentiment* (3). La perfection dont il parle ici est sans doute celle dont il avait parlé ailleurs, en disant : *Ce n'est pas que j'aie tout reçu, et que je sois encore parfait.* Car saint Paul est contraint d'avouer lui-même *qu'il ne connaît qu'en partie les choses de Dieu, car nous ne voyons maintenant que comme dans un miroir et en énigme; ce n'est que plus tard que nous verrons Dieu face à face* (4). Dieu donc représente à l'homme, dans l'Écriture sainte, par une providence et une bonté toute paternelles, les choses qu'il est plus capable de discerner, dans sa condition présente. C'est le propre des affligés de regarder, comme une souveraine félicité, d'être délivrés de leurs afflictions, et de tenir pour un suprême bonheur de se trouver exempts de misères. C'est pourquoi le Prophète, dans un psaume, parle à son âme

(1) Heb. XI, 1. — (2) I Cor. II, 9. — (3) Phil. III, 15. — (4) I Cor. XIII, 12.

en ces termes : *Tournez-vous, mon âme, vers votre repos, parce que le Seigneur vous a honorée de ses bienfaits.* Et cependant, au lieu de citer des bienfaits nouveaux qu'il aurait reçus, il dit seulement : *Il a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, et mes pieds de la chute* (1) ; ce qui montre bien qu'il regarde comme un grand repos et un grand bienfait, de la part du Seigneur, d'être délivré des périls et des tribulations qui l'assiégeaient.

2. Le verset, dont j'ai maintenant à vous entretenir, se rapporte parfaitement à ce sentiment : *Il ne vous arrivera point de mal, et le fléau n'approchera point de votre tabernacle.* Ces paroles, autant que je puis le concevoir, sont faciles à entendre, et, peut-être, plusieurs d'entre vous en ont-ils déjà prévenu l'explication. Car vous n'êtes pas si peu instruits, et si dépourvus de toute connaissance spirituelle, que vous ne sachiez quelle différence vous devez faire entre vous et vos tabernacles, de même que celle qu'on doit mettre entre ce que le Prophète appelle le mal, et ce qu'il appelle le fléau. Vous avez en effet entendu l'Apôtre dire qu'après avoir combattu un bon combat, il quittera bien vite son tabernacle. Mais qu'ai-je besoin de rapporter les paroles de l'Apôtre (2) ? Le soldat ignore-t-il ce que c'est que sa tente, et a-t-il besoin qu'on l'instruise là-dessus, par l'exemple des autres ? Nous voyons dans l'Église des combattants qui ont fait de leur tente la demeure d'une honteuse servitude. Bien plus, il y en a, c'est une chose bien ridicule, qui sont tombés dans une telle erreur, dans un si grand oubli de leur condition et dans une si étrange folie, qu'ils semblent regarder cette tente extérieure comme ne faisant qu'un avec eux. Ne faut-il pas que non seulement ils ignorent Dieu, mais qu'ils s'ignorent eux-mêmes, puisqu'étant comme morts

(1) Psal. CXIV, 7. — (2) Tim. IV, 6.

dans le cœur, ils donnent tous leurs soins et toutes leurs peines à leurs corps, et s'appliquent autant à conserver leur chair, que si elle ne devait jamais périr ? Or il est certain qu'elle ne pourra éviter de périr, et même dans peu de temps. Ceux qui sont dévoués à la chair et au sang, comme s'ils s'imaginaient n'être autre chose que chair et que sang, ne semblent-ils pas s'ignorer eux-mêmes, et avoir reçu leurs âmes aussi inutilement, que s'ils ignoraient qu'ils en ont une? *Si vous séparez ce qui est précieux de ce qui est vil*, dit le Seigneur, *vous serez comme un oracle de ma bouche* (1) ; c'est-à-dire, si vous êtes exact et fidèle à mettre la différence qui doit exister entre les biens extérieurs et les biens intérieurs, en sorte que vous ne craigniez pas plus le fléau pour votre demeure passagère, que le mal pour vous-mêmes, vous serez comme un oracle de ma bouche.

Le mal dont il est parlé ici, est celui dont il est dit ailleurs : *Éloignez-vous du mal, et faites le bien* (2). C'est le mal qui prive notre âme de sa vie, et qui est une funeste séparation entre Dieu et nous. Pendant que ce mal règne en nous, notre âme, éloignée de Dieu, est comme un corps sans âme. Dans cet état elle est véritablement morte, et semblable à ceux que l'Apôtre nous représente comme étant morte, et semblable à ceux que l'Apôtre nous représente comme étant sans Dieu en ce monde.

3. Ce n'est pas que je vous exhorte à haïr votre chair. Vous devez l'aimer comme l'asile de votre âme, que Dieu destine à participer avec elle à l'éternelle félicité. Mais il faut que l'âme aime sa chair de telle sorte, qu'elle ne paraisse pas être changée en cette chair, et qu'elle ne donne pas sujet au Seigneur de dire de nous : *Mon es-*

(1) Jer. xv, 19. — (2) Psal. xxxvi, 27.

prit ne demeurera point en l'homme, parce qu'il n'est que chair (1). Que notre âme, dis-je, aime sa chair; mais qu'elle ait encore bien plus d'amour pour elle-même, pour son âme à elle. Il faut qu'Adam aime Ève son épouse, mais il ne doit pas l'aimer au point d'obéir plutôt à sa voix qu'à celle de Dieu. Enfin il ne doit point l'aimer de telle sorte qu'en voulant le mettre à couvert des corrections d'un père, elle amasse sur sa tête des trésors de colère et d'éternelle damnation.

Race de vipères, dit saint Jean-Baptiste, *qui vous a appris à fuir la colère dont vous êtes menacés ? Faites de dignes fruits de pénitence* (2). C'est comme s'il avait dit en des termes plus clairs : Prenez la discipline, de crainte que le Seigneur ne s'irrite contre vous. Souffrez la verge qui vous corrige, si vous ne voulez sentir le marteau qui vous brise. Pourquoi les hommes charnels nous disent-ils : votre genre de vie est cruel, vous ne ménagez pas votre chair ? Il est vrai, mais ne point l'épargner, c'est semer à pleines mains la semence de l'éternité. En quoi pourrions-nous raisonnablement épargner cette semence ? N'est-il pas bien plus avantageux de la renouveler et de la multiplier dans le champ, que de la laisser pourrir dans nos greniers ? Hélas ! dit un Prophète, *les bêtes de somme ont pourri dans leur ordure* (3) ! Est-ce ainsi, hommes sensuels, que vous épargnez votre chair ? Si nous lui sommes cruels pour un temps en la traitant avec rigueur, vous lui êtes bien plus cruels en lui épargnant toute peine. Car maintenant même notre âme jouit du repos. Mais considérez à quelles ignominies votre chair est condamnée, et quelle misère la justice divine lui prépare pour l'avenir.

Il ne vous arrivera point de mal, et le fléau n'approchera

(1) Gen. VI, 3. — (2) Matth. III, 7 et 8. — (3) Job. I, 17.

point de votre tente. Ces paroles marquent deux sortes de bonheur, et signifient une double immortalité ; car d'où la mort procède-t-elle, sinon de la séparation de l'âme et du corps ? Aussi dit-on du corps quand il est mort, qu'il est inanimé. Or d'où vient cette séparation, sinon des maux de la vie, des douleurs violentes, de la corruption même du corps, de la peine du péché enfin ? Notre chair craint, avec raison, les maux que lui fera souffrir la séparation amère de l'âme avec laquelle elle se trouve dans une union si chère et si glorieuse. Mais qu'elle le veuille ou non, il faut qu'elle souffre d'être séparée d'elle, jusqu'à ce que le temps soit venu de se réunir de nouveau à elle. Et il est important à notre corps et à notre âme, de souffrir les peines de la séparation, de manière à ne plus craindre que les fléauxapprochent jamais de notre tente.

4. Dieu est la véritable vie de l'âme (comme je l'ai déjà marqué), et il nous est avantageux d'avoir toujours cette vérité présente à la pensée. Or il y a un mal qui sépare l'âme de Dieu. Mais c'est le mal de l'âme, le péché. Hélas ! comment pouvons-nous nous laisser aller à des bagatelles en cette vie, et nous plaire dans l'oisiveté, quand nous avons près de nous deux serpents cruels tout prêts, l'un à nous ôter la vie du corps, l'autre à nous ravir la vie de l'âme ? Pouvons-nous dormir tranquillement ? Notre négligence, dans de si grands périls, ne serait-elle pas une marque de désespoir plutôt que de sécurité ? En vérité, nous avons sujet de souhaiter d'être délivrés de ces deux genres de mort, qui nous menacent incessamment. Mais il faut fuir le péché bien plus que la peine du péché, et nous devons d'autant plus nous éloigner du mal de l'âme que du fléau du corps, que c'est un malheur et une désolation infiniment plus grande pour l'âme d'être séparée de son Dieu que de l'être de son corps. Sans doute, quand le péché sera aboli, la

cause cessant de subsister, l'effet disparaîtra aussi; et, de même que le mal de l'âme ne pourra plus approcher de notre tente, parce que les peines, de quelque nature qu'elles soient, seront aussi éloignées de l'homme extérieur que le péché le sera de l'homme intérieur, ainsi le Prophète ne dit pas seulement : Il n'y aura point de mal en vous, ou bien : il n'y aura point de fléau dans votre tente, mais *le mal n'arrivera point jusques à vous, et le fléau n'approchera point de votre tente.*

5. Il faut considérer ici, qu'il y a des hommes dans lesquels non seulement le péché habite, mais dans lesquels il règne. En cet état il ne semble pas que le péché puisse leur être plus intimement uni qu'il l'est, sinon lorsqu'il dominera en eux de telle sorte qu'il ne pourra plus se faire qu'il n'y domine pas. Il s'en trouve d'autres en qui le péché demeure encore, mais sans y dominer. Il y est, mais abattu sinon expulsé, jeté à terre sinon tout à fait dehors. Il est certain que dans le principe il n'en fut point ainsi, et que le péché non seulement n'a point régné, mais n'a point même habité dans nos premiers parents, avant leur première désobéissance. Il semble néanmoins que ce péché était déjà en quelque sorte à leur porte, puisqu'il leur fut persuadé si facilement, et qu'il entra si promptement dans leur âme. Et quel avertissement Dieu leur donnait-il, en leur disant : *Dès que vous aurez mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez infailliblement* (1); sinon que ce qui devait être la peine du péché, si elle n'était pas encore dans les corps, du moins en était bien proche? Nous donc, qui recevrons en ressuscitant une vie infiniment plus glorieuse que n'a été notre première con-

(1) Gen. II, 17.

dition, nous vivons dans une bien douce attente et dans une heureuse espérance, puisque, ni le fléau, ni la peine du péché, aucun mal, ni aucun fléau, non seulement ne régnera et n'habitera plus, soit dans nos corps, soit dans nos âmes, mais ne pourra plus même y régner, ni y habiter jamais, selon la parole du Prophète : *Le mal n'arrivera point jusques à vous, et le fléau n'approchera point de votre tente.* En effet il n'y a rien de si éloigné que ce qui ne peut même plus être jamais.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

Parce qu'il a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies (1).

1. Providence de Dieu notre gardienne. — Il faut veiller avec soin sur nous. — 2. L'homme charnel est toujours en peine. – Il y a des voies diverses. — 3 Les voies de l'homme sont la nécessité et la cupidité. — La nécessité est plus tolérable. — Le bonheur des méchants est un malheur. — D'où viennent la nécessité et la cupidité. — 4. Les voies des démons sont la présomption et l'obstination. — 5. Il y a quatre degrés dans la présomption et dans la perdition. — 6. Les voies des anges sont l'ascension et la descente. — 7. Les voies du Seigneur sont la miséricorde et la vérité. — 8. Le jugement futur ne sera pas sans miséricorde. — C'est l'obstination qui ferma au diable la porte de la miséricorde. — 9. L'homme imite les voies de Dieu par la componction. — Et par la confession. – 10. Comment les anges tendent à imiter les voies de Dieu. — Comment nous nous engageons dans la voie des démons. — 11. Comment imiter l'ascension et la descente des anges. — 12. Providence de Dieu dans la disposition des choses.

1. Il est écrit, et il n'y a rien de plus vrai, il est écrit que *c'est un effet de la miséricorde et de la bonté infinie du Seigneur que nous ne soyons ni consumés ni abandonnés entre les mains de nos ennemis* (2). L'œil infatigable et

(1) Psal. xc, 11. — (2) Cor. III, 22.

vigilant de la clémence divine veille sur nous. Celui qui garde Israël ne dort et ne sommeille jamais, parce que celui qui combat Israël ne dort et ne sommeille point non plus; et, de même que l'un veille sur nous et a soin de nous, ainsi l'autre veille et travaille toujours à nous perdre et à nous faire mourir : son unique application est d'empêcher que celui qui est éloigné de Dieu, ne retourne jamais à lui. Et nous, nous ne faisons aucune attention, ou ne faisons qu'une attention insuffisante à la présence de celui qui préside à nos travaux et à nos combats; à la vigilance de celui qui nous protège, aux biens que nous recevons de ce bienfaiteur généreux. Nous sommes ingrats pour sa grâce, que dis-je? pour tant de grâces, par lesquelles il nous prévient et nous soutient dans nos besoins. Tantôt il remplit lui-même nos âmes de lumières ou il nous visite par ses anges; tantôt il nous instruit par les hommes, nous console, nous instruit par les Écritures Saintes. *Car toutes les choses qui sont écrites, ont été écrites pour notre instruction, afin que notre espérance soit entretenue par la patience et la consolation que cette divine parole nous donne* (1). C'est une excellente doctrine que celle qui nous établit dans l'espérance par la patience : car comme il est dit ailleurs : *On connaît la doctrine d'un homme à sa patience* (2). Et, *la patience fait que nous sommes éprouvés; et l'épreuve produit l'espérance* (3). Pourquoi n'y-a-t-il que nous qui ne soyons pas présents à nous-mêmes? Pourquoi nous négligeons-nous nous-mêmes? Faut-il que nous fermions les yeux sur les périls où nous sommes, parce que Dieu pourvoit de tous côtés à nos besoins? Au contraire, c'est pour cela que nous devons veiller plus soigneusement sur nous. Car Dieu n'aurait pas tous les soins

(1) Rom. xv, 4. — (2) Prov. xix, 11. — (3) Rom. v, 4.

qu'il a pour nous dans le ciel et sur la terre, s'il ne voyait pas quel besoin immense nous avons de son secours. Il ne nous garderait pas, en tant de manières, si nous n'avions à nous garantir de beaucoup de pièges.

2. Ceux qui sont établis d'une manière toute particulière dans l'espérance, se trouvent exempts de toutes craintes et sont bienheureux d'être ainsi délivrés du filet des chasseurs, et d'avoir passé des tentes de ceux qui combattent encore, dans le séjour de ceux qui jouissent du repos. C'est à l'un deux, ou plutôt c'est à eux tous que Dieu fait cette promesse : *Le mal n'arrivera point jusqu'à vous et le fléau n'approchera point de votre tente.* Considérez que ce n'est pas aux hommes qui vivent selon la chair que cette promesse a été faite, mais à ceux qui, vivant en la chair, se conduisent selon l'esprit. En effet, dans un homme charnel on ne saurait faire de distinction entre lui et sa tente, tout est confus en lui, parce que c'est un enfant de Babylone, c'est un homme qui n'est que chair, et l'esprit de Dieu ne demeure point en lui. Or comment le mal ne s'approcherait-il point de celui en qui le Saint-Esprit n'a point établi sa demeure? Mais là où est le mal, là aussi est le fléau, c'est-à-dire la peine du mal; car la peine accompagne toujours le péché. Il est donc dit : *Le mal n'arrivera point jusqu'à vous et le fléau n'approchera point de votre tente.* Voilà une grande promesse : mais qui me fait espérer que j'en verrai l'effet ? Comment pourrai-je échapper en même temps au mal et au fléau dont je me trouve menacé? Où trouver un refuge qui m'en garantisse ? Comment m'éloigner si bien qu'ils n'approchent point de moi ? Par quel mérite ; par quelle vertu y réussirai-je ? *Il a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies.* Quelles sont toutes ces voies ? Ce sont celles par lesquelles vous vous éloignez du mal et de la colère à

venir. Il y a beaucoup de voies différentes : d'où il arrive qu'il y a bien des périls pour le voyageur. Combien est-il facile de s'égarer lorsqu'il se rencontre plusieurs chemins différents, si l'on n'a point la science de les discerner ? Car Dieu ne commande pas aux anges de nous garder dans toutes sortes de voies, mais seulement dans toutes nos voies. Il y a donc des voies où nous devons nous donner bien garde d'entrer, et il y en a d'autres où nous avons besoin que l'on nous soutienne et que l'on nous guide.

3. Examinons donc quelles sont nos voies, et quelles sont celles des démons, voyons aussi quelles sont les voies des esprits bienheureux, et quelles sont celles du Seigneur. Considérons donc, premièrement, quelles sont les voies des enfants d'Adam. Elles sont toutes dans la nécessité ou dans la cupidité. C'est par ces deux choses, en effet, que nous sommes conduits, comme emportés, avec cette différence pourtant que la nécessité semble plutôt nous pousser, tandis que la cupidité nous attire et nous emporte. La première tient particulièrement au corps ; sa voie n'est pas unique ; comme elle a plusieurs sentiers et plusieurs détours qui nous conduisent diversement à de nombreux malheurs ; mais bien rarement à quelques avantages, si toutefois elle est capable de nous en procurer. Quel homme ignore combien nombreuses sont les nécessités de cette vie ? Qui pourrait les énumérer ? Mais notre expérience nous en instruit assez, et les peines qui en résultent pour nous nous le font assez comprendre. Chacun apprend par lui-même combien il a souvent besoin de crier à Dieu : *Seigneur, délivrez-moi, non pas de la nécessité, mais de toutes mes nécessités* (1). Mais tout homme qui prête une oreille attentive aux

(1) Psal. xxiv, 17.

avertissements du sage ne se contente pas de désirer et de demander d'être délivré de toutes ces différentes nécessités ; mais il demande encore que Dieu le retire de la voie de ses cupidités. En effet, que dit le Sage? *Détournez-vous de vos propres désirs et, ne suivez point vos convoitises* (1). Il est évident que de ces deux maux, le préférable est de vivre dans la nécessité plutôt que dans la cupidité. A la vérité, nous avons un grand nombre de nécessités ; mais le nombre de nos cupidités est encore plus grand, en toutes manières : il dépasse même toute mesure et toute borne. Elles viennent toutes du cœur, aussi sont-elles d'autant plus considérables que l'âme est plus grande que le corps. Enfin ces deux voies de la nécessité et de la cupidité sont celles qui paraissent bonnes aux hommes, mais qui ne finissent et n'arrivent à leur terme que lorsqu'elles les précipitent dans l'abîme des enfers. En vous représentant ces voies, soyez persuadés que c'est d'elles sans doute qu'il a été dit : *Il n'y a que de l'affliction et du malheur dans leurs voies* (2) ; et rapportez l'affliction à la nécessité, et le malheur à la cupidité. Comment le malheur se rencontre-t-il dans la cupidité, ou comment les hommes n'y trouvent-ils pas le bonheur qu'ils s'imaginent ? Qu'arrive-t-il donc lorsqu'un homme pense avoir trouvé, dans l'abondance des biens et des délices de la terre, la félicité qu'il a désirée ? Il est d'autant plus misérable qu'il embrasse, avec plus d'ardeur, la misère même, comme si c'était une véritable félicité, et qu'il s'y plonge davantage en pensant avoir trouvé le bonheur parfait. Que les hommes sont à plaindre, de se laisser prendre à cette fausse et trompeuse félicité ! Malheur à celui qui dit : Je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de quoi que ce soit ; tandis

(1) Eccle. XVIII, 30. — (2) Psal. XIII, 7.

qu'il est pauvre et dénué de tout, malheureux et tout à fait misérable. Les nécessités procèdent des infirmités de la chair, et les cupidités de la disette et de l'oubli de l'âme. Elle ne mendie, en effet, que parce qu'elle à oublié de manger le pain qui lui est propre et elle ne désire si ardemment les choses de la terre, que parce qu'elle ne s'entretient jamais de celles du Ciel.

4. Voyons maintenant quelles sont les voies des démons. Observons-les pour nous en garantir. Considérons-les, afin de nous en éloigner. Or, les voies des démons ne sont autre chose que la présomption et l'obstination. Voulez-vous savoir où j'ai appris cela? Considérez quel est leur chef : tel maître, tels serviteurs. Considérez les commencements de ses voies, et vous verrez manifestement qu'il s'est jeté d'abord dans une présomption exorbitante en disant : *Je serai assis sur la montagne du testament, aux flancs de l'Aquilon : je serai semblable au Très-Haut* (1). Que cette présomption est téméraire ; qu'elle est horrible ! Aussi, tous ces esprits, qui sont des ouvriers d'iniquité, sont-ils tombés, ont-ils été renversés, se sont-ils vus honteusement chassés ! Leur présomption les a empêchés de se maintenir dans l'état où Dieu les avait créés, et leur obstination de se relever de leur chute. Leur orgueil les a éloignés et leur obstination les a empêchés de revenir. La présomption des démons est bien étonnante ; mais leur obstination l'est au moins autant. Leur orgueil en effet, croît et monte toujours, aussi n'y a-t-il point de changement possible pour eux. N'ayant point voulu quitter la voie de la présomption, ils sont tombés dans celle de l'obstination. Que le cœur des enfants des hommes est perverti de suivre les démons, de marcher sur leurs pas et d'entrer dans leurs voies !

(1) Isa. XIV, 13.

Tous les efforts de ces esprits d'iniquité ne tendent qu'à nous séduire ; à nous engager dans leurs voies, à nous faire toujours marcher en avant, afin de nous conduire avec eux au but qui les attend de toute éternité. Fuyez la présomption si vous voulez que notre ennemi ne triomphe de vous ; car c'est principalement dans ces vices qu'il se plaît de nous faire tomber, ayant éprouvé, par lui-même, combien il doit vous être difficile de vous retirer d'un si profond abîme.

5. Mais je ne veux pas vous laisser ignorer comment on descend, ou plutôt, comment on tombe dans ces deux vices. Le premier degré de cette descente, qui se présente à ma pensée, c'est de se dissimuler à soi-même sa propre faiblesse, sa propre méchanceté et sa propre inutilité. Quand l'homme s'excuse, quand il se flatte, quand il se persuade être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, alors il se fait son propre séducteur. Le second degré, c'est de s'ignorer soi-même. Car lorsque, arrivé au premier degré de sa chute, l'homme veut se cacher à lui-même sa honte et sa nudité, avec d'inutiles feuilles de figuier, il ne lui reste plus que de ne pas voir les blessures qu'il tient cachées, et qu'il n'a cachées qu'à dessein de ne les pas voir. D'où il suit que, si on lui montre ses blessures, il soutient que ce ne sont pas des blessures, et recourt à des paroles pleines d'injustice et d'iniquité pour excuser ses péchés ; or ces excuses mêmes font le troisième degré de la descente, qui approche fort de la présomption. Car de quel mal peut-on rougir, quand on a la hardiesse d'entreprendre de justifier celui que l'on a commis? Mais d'ailleurs, le pécheur qui en est arrivé là, ne saurait demeurer dans ces ténèbres et sur cette pente ; car l'ange mauvais, ministre de la justice de Dieu, ne manque pas alors de poursuivre et de pousser l'homme, pour le faire tomber encore plus bas. Il y a donc encore un quatrième

degré, disons mieux, un quatrième abîme, c'est le mépris, dont parle le Sage en ces termes : *Lorsque l'impie est tombé dans l'abîme du péché, il méprise tout* (1). Ensuite le puits de l'abîme se ferme sur lui de plus en plus, car ce mépris jette l'âme dans l'impénitence, et l'impénitence s'affermit, dans le cœur, par l'obstination. Voilà le péché qui ne doit être remis ni dans ce siècle, ni dans l'autre, parce que le cœur endurci n'a plus la crainte de Dieu, ni aucun respect pour les hommes. Celui qui s'attache ainsi au démon dans toutes les voies, est évidemment devenu un même esprit avec lui. Les voies des hommes que nous avons expliquées plus haut, sont celles dont il est dit : *Je souhaite que vous ne soyez éprouvés que par des tentations humaines* (2). Or, il est certain que pécher est bien le fait de l'homme, mais qui ne sait que les voies des démons sont fort éloignées de l'homme, si ce n'est qu'en quelques-uns, les mauvaises habitudes semblent leur avoir fait prendre la nature de ces esprits diaboliques? Mais enfin, si l'on voit persévérer quelques hommes dans le péché, cette persévérance n'est pourtant pas une chose humaine, c'en est une diabolique.

6. Voyons maintenant quelles sont les voies des anges. Évidemment ce sont celles dont le Fils unique du Père a voulu parler quand il a dit : *Vous verrez les anges monter et descendre sur le Fils de l'homme* (3). Leurs voies c'est donc de monter et de descendre : ils montent pour eux, ils descendent pour nous, ou plutôt ils descendent avec nous. Ces bienheureux esprits montent donc par la contemplation de Dieu, et ils descendent pour avoir soin de nous et pour nous garder dans toutes nos voies. Ils montent vers Dieu, pour jouir de sa présence ; ils descendent vers nous, pour obéir à ses ordres, car il leur a commandé de

(1) Prov. XVIII, 3. — (2) I Cor. X, 13. — (3) Joan. I, 61.

prendre soin de nous. Toutefois en descendant vers nous, ils ne sont point privés de la gloire qui les rend heureux, ils voient toujours le visage du Père éternel.

7. Vous désirez maintenant, je pense, que je vous entretienne des voies du Seigneur. Il me semble que c'est beaucoup présumer de moi-même que de me promettre de vous les montrer ; en effet, l'Écriture-Sainte nous dit qu'*il nous les enseignera lui-même* (1). Car, à qui pourrait-on s'en rapporter avec confiance sur ce sujet, sinon à lui ? Il nous a donc enseigné ses voies, lorsqu'il a fait dire à son Prophète : *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité* (2). C'est par la miséricorde et par la vérité qu'il vient à chacun de nous en particulier, et qu'il vient à tous les hommes en général. Lorsque nous présumons beaucoup de sa miséricorde, et que nous oublions la vérité, Dieu n'est pas encore en nous. Et il n'y est pas davantage, lorsque la considération de sa vérité nous remplit de crainte, et que le souvenir de sa miséricorde ne nous apporte aucune consolation. Car, celui qui ne reconnaît pas la miséricorde où elle est véritablement, s'éloigne de la vérité, et la miséricorde ne saurait être véritable sans la vérité. Aussi, ceux en qui la miséricorde et la vérité se rencontrent, voient la justice et la paix se donner en eux le baiser d'alliance, et par conséquent Dieu, qui, selon le Prophète, a établi sa demeure dans la paix, ne saurait être absent de leur cœur. Combien l'Écriture-Sainte nous donne-t-elle de lumières et de connaissances, sur cette heureuse union de la miséricorde et de la vérité ? *Votre miséricorde et votre vérité ont été mon asile*, dit le Prophète (3). Et d'ailleurs : *Votre miséricorde est toujours devant mes yeux et je me plais à contempler votre vérité* (4). Or, Dieu a voulu donner lui-même ce témoignage de ce

(1) Psal. XXIV, 9. — (2) Psal. XXIV, 10. — (3) Psal. XXXIX, 12. — (4) Ps. XXV, 3.

Prophète : *Ma vérité et ma miséricorde sont avec lui* (1).

8. Considérons aussi les voies que Notre-Seigneur Jésus-Christ a suivies pour venir à nous, elles sont manifestes, et nous trouverons que si nous possédons maintenant, en sa personne, un Sauveur plein de miséricorde, nous aurons en lui, à la fin du monde, un juge plein de justice et de vérité, selon ce que dit l'Écriture-Sainte : *Dieu aime la miséricorde et la vérité : le Seigneur donnera la grâce et la gloire* (2). Si donc, Notre-Seigneur, dans son premier avénement, s'est souvenu de sa miséricorde et de sa vérité, en faveur de la nation d'Israël, dans son dernier avènement, quoiqu'il doive juger la terre dans son équité, et tous les peuples dans sa vérité, néanmoins, son jugement ne sera point sans miséricorde, si ce n'est à l'égard de celui qui n'aura point fait de miséricorde. Car telles sont ses voies éternelles, dont un prophète a dit : *Les collines du monde se sont abaissées sous ses voies éternelles* (3). Il m'est facile de le prouver, puisque l'Écriture-Sainte nous assure que *la miséricorde du Seigneur est de toute éternité, et doit s'étendre jusques dans l'éternité* (4) : et que *la vérité du Seigneur doit aussi durer éternellement* (5). Les collines du monde, c'est-à-dire les démons superbes qui sont les princes des ténèbres de ce siècle, se sont abaissées sous ces voies ; mais ils ont ignoré ses voies, ils ne se sont point souvenus de ses sentiers. Quel rapport peut-il y avoir entre la vérité et celui qui est par excellence le menteur et le père du mensonge ? Aussi Notre-Seigneur rend-il ce témoignage de lui : *Il n'est point demeuré dans la vérité* (6). Et pour ce qui est de la miséricorde, la malice cruelle avec laquelle il nous a fait tomber dans la misère où nous sommes, témoigne assez combien il s'en est éloigné. Quand a-t-on

(1) Psal. XXXVIII, 15. — (2) Psal. LXXXIII, 12. — (3) Abac. III, 6. — (4) Psal. CII, 17. — (5) Psal. CXXVI, 2. — (6) Joan. VIII, 23.

pu le voir exercer un acte de miséricorde, lui, qui a été homicide dès le commencement du monde ? Celui qui n'est pas bon pour lui-même, peut-il avoir de la compassion pour les autres ? Or, combien n'est-il pas méchant et injuste pour lui-même, celui qui ne s'afflige jamais de de ses propres iniquités, et à qui sa propre damnation ne donne jamais aucun sentiment de pénitence ! Sa présomption, en le trompant, l'a tenu éloigné de la voie de la vérité, et son obstination cruelle lui a fermé la voie de la miséricorde ; en sorte qu'il ne peut jamais trouver en soi la miséricorde, et ne peut jamais l'obtenir de Dieu. Voici donc de quelle manière ces collines si élevées ont été contraintes de s'abaisser, sous les voies éternelles du Seigneur. Ces esprits superbes se sont éloignés des voies droites du Seigneur par des détours et des chemins obliques et tortueux, qui ont été des précipices dans lesquels ils sont tombés, plutôt que des chemins. Mais combien les autres collines se sont-elles abaissées et humiliées pour leur salut, avec plus de prudence et d'avantages, sous les voies de Notre-Seigneur ? Car elles n'ont point été abaissées par force, et comme si elles se fussent trouvées opposées à ces voies saintes et divines. Mais elles se sont pliées à ces voies de l'éternité. Ne voit-on pas maintenant les collines du monde abaissées, puisque les grands et les puissances du siècle s'abaissent devant Notre-Seigneur, par une pieuse soumission, en adorant la trace de ses pas? Ne sont-elles pas abaissées et aplanies, lorsque ces grands abandonnent les pernicieuses hauteurs de leur vanité et de leur cruauté, pour suivre les humbles sentiers de la vérité ?

9. Non seulement les saints anges, mais aussi les hommes prédestinés confirment et règlent toutes leurs voies sur ces voies de Notre-Seigneur. Le premier degré par lequel l'homme misérable sort de l'abîme des vices

est cette miséricorde par laquelle il a compassion du fils de sa mère, compassion de son âme, et travaille à plaire à Dieu. Car, il imite alors le grand ouvrage de la divine miséricorde. Il est brisé de componction avec celui qui l'a été de douleur pour lui, et meurt aussi en quelque sorte pour son salut, et ne l'épargne pas par cette compassion qu'il a de lui-même lorsqu'il retourne à son cœur, comme parle l'Écriture-Sainte, et qu'il rentre dans le plus intime de son âme. Il ne lui reste plus qu'à s'engager dans la voie royale qui mène à la vérité, et à joindre la confession de la bouche à la contrition du cœur, comme je vous ai souvent recommandé de le faire ; car nous croyons du cœur pour la justice, et nous confessons de la bouche pour le salut. Il est nécessaire que celui qui retourne à son cœur en se convertissant, devienne petit à ses yeux, selon cette parole de la Vérité même : *Si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme un petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* (1). Il faut qu'il n'essaie pas de dissimuler ce qu'il ne peut ignorer ; mais qu'il reconnaisse que son péché a fait de lui un néant. Il ne faut pas qu'il ait honte de produire au dehors, dans la lumière de la vérité, les défauts qu'il voit, avec des sentiments de compassion, dans le fond de son cœur. Par ce moyen, l'homme entre dans les voies de la miséricorde et de la vérité, qui sont les voies du Seigneur, les voies de la vie. Or, le terme assuré où elles aboutissent est le salut de ceux qui les suivent jusqu'au bout.

10. Ce n'est pas tout, mais il est évident que les anges aussi tendent aux mêmes voies ; car lorsqu'ils montent à la contemplation de Dieu, ils cherchent la vérité dont ils se remplissent incessamment en la désirant, et qu'ils dé-

(1) Matth. XVIII, 3.

sirent toujours en la possédant. Lorsqu'ils descendent, ils exercent envers nous la miséricorde, puisqu'ils nous gardent dans toutes nos voies. Car *ces bienheureux esprits sont les ministres de Dieu qui nous sont envoyés pour nous venir en aide* (1) ; et, dans cette fonction, ce n'est pas à Dieu qu'ils rendent service, mais à nous. Or ils imitent en cela l'humilité du Fils de Dieu, *qui n'est point venu pour être servi, mais pour servir, et qui a vécu parmi ses disciples, comme s'il avait été leur serviteur* (2). L'utilité que les anges retirent pour eux en suivant ces voies, c'est leur propre bonheur et la perfection de l'obéissance dans la charité ; et celle que nous en recueillons nous-mêmes, c'est la communication qui nous est faite des grâces de Dieu, et l'avantage d'être gardés par eux dans nos voies, puisque Dieu a commandé à ses anges de nous garder dans tous nos besoins, et dans tous nos désirs. Si nous manquions de ce secours, nous pourrions entrer facilement dans la voie de la mort, et passer de la nécessité dans l'obstination, et de la cupidité dans la présomption, qui sont les voies non des hommes, mais des démons. Car en quoi les hommes sont-ils ordinairement le plus opiniâtres, sinon dans les choses qu'ils feignent ou s'imaginent appartenir à la nécessité? Si on les avertit, ils vous répondent : je puis ce que je puis et rien au delà (*Térence*). Mais vous, si vous en êtes là, montrez d'autres sentiments. Quant à la présomption, nous n'y tombons que lorsque nous y sommes poussés par l'ardeur et la violence de nos désirs.

11. Les anges ont donc reçu l'ordre de Dieu, non pas de nous retirer de nos voies, mais de nous y garder soigneusement, et de nous conduire dans les voies de Dieu, par celles qu'ils suivent eux-mêmes. Or, comment pou-

(1) Hebr. I, 14. — (2) Matt. XX, 28.

vons-nous les suivre dans leurs voies? Car les anges agissent par la seule charité, et d'une manière beaucoup plus pure et plus parfaite que nous ne faisons. Mais au moins étant excités et pressés par la nécessité de l'état où nous sommes, de nous secourir les uns les autres, pour imiter l'exemple des esprits bienheureux, autant qu'il nous est possible, descendons vers notre prochain, et condescendons à ses besoins, en exerçant envers lui la miséricorde et la charité. Puis d'un autre côté, élevant nos désirs vers Dieu, à l'imitation des anges, efforçons-nous de toute notre âme de monter jusqu'à la souveraine et éternelle vérité. Voilà pourquoi Dieu nous exhorte par un de ses prophètes à élever nos cœurs avec nos mains, pourquoi nous entendons dire tous les jours : *Élevons nos cœurs* (1), pourquoi Dieu nous reproche notre négligence et nous dit : *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti, aimerez-vous la vanité, et chercherez vous le mensonge* (2)? Quand notre cœur est déchargé du poids qui le retient sur la terre, nous l'élevons plus facilement à la recherche et à l'amour de la vérité. Il ne faut pas nous étonner que ces esprits si élevés daignent nous garder dans nos voies, que dis-je? ne dédaignent même point de nous admettre et de nous faire entrer avec eux dans les voies du Seigneur. Combien toutefois y marchent-ils plus heureusement, et avec plus de sécurité que nous : mais aussi combien la manière dont ils suivent les sentiers de la miséricorde et de la vérité est-elle inférieure à celle dont la vérité et la miséricorde même suit, en toute occasion, les voies de la miséricorde et de la vérité?

12. Combien Dieu a-t-il placé tous les êtres au degré qui leur convient! Ainsi Lui, qui est l'Être souverain,

(1) Thren. III, 41. — (2) Psal. III, 4.

au-dessus et au delà de qui il n'y a rien, il occupe le premier rang. S'il n'a pas établi ses anges à cette suprême élévation, il les a placés dans un degré plein de sécurité ; car, se trouvant tout près de cet Être souverain, qui tient le plus haut degré, ils sont affermis dans leur état par la vertu de celui qui est au-dessus d'eux. Quant aux hommes, ils ne sont ni au plus haut degré ni dans un état sûr, mais dans un état où ils sont obligés de veiller sur eux ; mais ils sont en lieu stable et solide, sur la terre, veux-je dire ; et s'ils sont placés bien bas, du moins ne sont-ils point au fond de l'abîme; aussi peuvent-ils et doivent-ils être contraints de se tenir sur leurs gardes. Quant aux démons, ils habitent la région de l'air, d'où ils vont de tous côtés, sans avoir de repos, comme s'ils étaient agités par le vent. Ils sont indignes de monter dans le ciel, et ils dédaignent de descendre sur la terre. Mais il suffit pour aujourd'hui. Et je prie de tout mon cœur celui de qui vient tout ce qui nous suffit, et tout ce que nous pouvons, de nous donner de quoi lui rendre grâces suffisamment : car nous ne saurions avoir de nous-mêmes seulement une bonne pensée. Mais il faut qu'elle nous vienne de celui qui donne à tous abondamment, de Dieu qui est béni dans tous les siècles des siècles.

VINGT-TROISIÈME LECTURE

Parce qu'il a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies. Ils vous porteront entre leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre (1).

1. Les voies des démons sont encore le circuit et la circonvention. — 2. Ascension et descente des démons. — 3. Bonté de Dieu dans la garde des anges. — 4. Services que les anges rendent aux hommes. — 5. Rendons grâces à Dieu de ses bienfaits. — 6. Ce que Dieu attend de l'homme. — 7. Notre reconnaissance envers les anges. — L'honneur dû à Dieu n'empêche pas l'honneur dû aux hommes. — Il en faut dire autant de l'amour. — 8. Combien grande doit être notre confiance. — Combien la protection des anges nous est nécessaire. — 9. Il faut les invoquer dans nos tentations et dans nos tribulations. — Les murmurateurs s'attaquent à Jésus-Christ. — 10. Les anges gardiens ont deux mains. Ce qu'on entend par ces mains.

1. Je vous ai dit que les voies des démons étaient la présomption et l'obstination, et je vous ai expliqué pourquoi je parlais ainsi. Je puis néanmoins encore, si vous le jugez nécessaire, vous faire connaître par une autre voie les sentiers de ces esprits de ténèbres. Car, bien qu'ils tâchent de nous les cacher par tous les moyens qu'il leur est possible, le Saint-Esprit nous

(1) Psal. xc, 11 et 12.

montre en beaucoup de manières, en divers endroits de l'Écriture-Sainte, quels sont les sentiers des méchants. Nous y lisons que *les méchants marchent autour de nous* (1). Nous y voyons que leur prince *tourne de tous côtés cherchant quelqu'un qu'il dévore* (2). Nous trouvons dans le livre de Job, que Satan, paraissant devant la Majesté divine avec les enfants de Dieu, et étant interrogé d'où il venait, fut contraint de répondre : *J'ai fait le tour de la terre, et je l'ai parcourue en tous sens* (3). Disons donc que les voies du démon sont cette activité par laquelle il est comme dans un mouvement circulaire, dans une vraie circonvagation. C'est par haine contre nous qu'il erre autour de nous, et c'est par la malignité de son cœur qu'il est réduit à cette espèce de mouvement circulaire. Il s'élève toujours et retombe toujours. Son orgueil monte toujours et Dieu l'humilie toujours. Ne fait-il pas là véritablement un mouvement circulaire? Celui qui marche ainsi en tournant sur lui-même, marche à la vérité, mais il n'avance pas, et ne fait aucun progrès. Malheur à l'homme qui imite ce mouvement circulaire et ne renonce jamais à sa propre volonté. Si vous faites quelques efforts pour l'arracher à cette volonté propre, il vous semblera d'abord qu'il vous fuit ; mais ce ne sera de sa part que déguisement et que tromperie, et il tendra toujours à retourner au point d'où il est parti. Il tient toujours cette propre volonté : il fait comme s'il fuyait le vice, et cependant il demeure toujours attaché à sa propre volonté.

2. Si ce mouvement circulaire qui les caractérise est mauvais, l'autre est bien pire encore. Car si le premier mouvement est principalement ce qui fait qu'ils sont démons, dans quelles dispositions pensez-vous, mes frères,

(1) Psal. XI, 9. — (2) I Petr. V, 8. — (3) Job. I et XVII.

que ces ennemis superbes descendent vers les misérables hommes et rôdent autour d'eux? Considérez de quelle manière ces auteurs de toute impiété tournent autour de nous. Leurs regards orgueilleux se portent sur tout ce qui est élevé. Néanmoins leur curiosité maligne va chercher aussi les choses les plus basses, mais ce n'est qu'afin de s'élever davantage, ce n'est que pour contenter leur orgueil et s'élever en avilissant les hommes, et en les tenant comme sous leurs pieds par le péché, selon ce qui est écrit : *Pendant que l'impie s'enorgueillit, le pauvre tombe dans la désolation* (1). Avec quelle émulation détestable et pernicieuse, les mauvais anges imitent-ils donc les voies des bons anges qui montent et qui descendent aussi? Ils montent pour contenter leur horrible vanité : ils descendent pour satisfaire leur ardente jalousie. Ils ne descendent vers nous que par une insatiable cruauté, et ils ne s'élèvent au-dessus de nous que par une vanité mensongère, parce qu'ils sont incapables de miséricorde et de vérité, comme je vous l'ai dit. Mais si d'un côté nous devons craindre ces esprits malins qui descendent vers nous pour nous perdre, de l'autre côté nous avons un grand sujet de rendre grâces à Dieu, de ce que, par son ordre, les bons anges descendent anssi vers nous pour nous secourir et pour nous garder dans toutes nos voies. C'est peu, non seulement pour nous garder et nous secourir, mais encore, comme dit le Prophète : *pour nous porter entre leurs mains, de peur que nous ne heurtions nos pieds contre quelque pierre.*

3. Combien Dieu nous donne-t-il d'instructions, d'avertissements, de consolations dans ces quelques mots de l'Écriture? Quelles autres paroles pouvons-nous trouver, dans tous les psaumes, qui consolent mieux ceux que l'af-

(1) Psal. IX, 22.

fliction abat, avertissent plus fortement ceux qui se négligent, instruisent davantage les ignorants? C'est pour cela que la divine Providence a voulu que les fidèles répétassent les versets de ce psaume, principalement dans le saint temps de carême. Et la raison qui a porté l'Église à nous faire ainsi redire ce psaume, semble n'être venue que de ce que Satan a eu l'audace d'en employer les paroles pour tenter Notre-Seigneur. Ainsi cet esprit méchant se trouve être utile aux enfants de Dieu, contre son intention. Car qu'y a-t-il qui lui puisse déplaire davantage, et nous donner plus de joie que de voir sa propre malice tourner à notre bien. *Dieu a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies.* Que les miséricordes infinies de Dieu nous obligent à chanter ses louanges et à annoncer ses merveilles aux enfants des hommes. Que l'on dise dans toutes les nations que le Seigneur a fait de grandes choses pour témoigner son amour à ses serviteurs.

Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous soyez fait connaître à lui : et comment daignez-vous en faire l'objet de votre amour? Vous ouvrez votre cœur, vous songez en père à tous ses besoins, et vous avez soin de lui. Et pour comble de bienfaits, vous lui envoyez votre Fils unique, vous lui envoyez votre esprit et vous lui promettez de lui faire voir votre face. Et afin de ne rien omettre dans les cieux de tout ce qui peut nous intéresser, vous envoyez pour nous, sur la terre, les esprits bienheureux pour nous servir en toutes rencontres, pour nous garder de votre part, pour nous conduire et nous éclairer dans toutes nos voies. De sorte que vous ne vous êtes pas contenté que ces esprits fussent vos anges, vous avez encore voulu qu'ils fussent les anges même des plus petits d'entre les hommes. En effet, il est dit : *Leurs anges contemplent toujours le visage de*

mon Père (1). Ainsi ces créatures excellentes et heureuses font l'office de médiateurs entre vous et nous, en sorte que, comme ils nous sont envoyés de votre part, nous pouvons aussi dire qu'ils vous sont envoyés de la nôtre.

4. *Il a commandé à ses anges de vous garder.* C'est véritablement un merveilleux effet de sa bonté, et un des plus grands témoignages de son amour que nous puissions recevoir. Considérez, en effet, attentivement avec moi quel est celui qui donne cet ordre, à qui et pour qui il le donne, et ce qu'il ordonne. Représentons-nous l'importance de ce commandement que reçoivent les anges de Dieu. Ayons soin de ne l'oublier jamais. Qui est donc celui qui l'a fait? A qui les anges appartiennent-ils? A qui obéissent-ils? De qui exécutent-ils la volonté? Le Prophète nous l'apprend : c'est à celui qui a commandé à ses anges de nous garder dans toutes nos voies. Ils sont si prompts à obéir à ce commandement, que même ils nous portent entre leurs mains. C'est donc la souveraine Majesté de Dieu qui commande aux anges et à ses anges ; à ces esprits si élevés, si heureux, si proches de lui, si unis à lui, si attachés à lui, ses vrais amis et ses familiers : et cependant c'est pour nous qu'il commande de descendre sur la terre. Ah! qui sommes-nous? Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui? Qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que vous en teniez quelque compte? Comme si l'homme depuis le péché était autre chose que corruption et que pourriture, comme s'il n'était pas semblable à un ver de terre?

Mais quel est le commandement que Dieu a fait pour nous à ses anges? Leur a-t-il ordonné contre nous des choses fâcheuses? Leur a-t-il commandé de montrer

(1) Matth. XVIII, 10.

leur puissance contre une feuille que le vent emporte, et de poursuivre une feuille desséchée? d'empêcher les méchants de voir la gloire de Dieu? Cela doit être infailliblement commandé quelque jour, mais ce ne l'est point encore. Ne vous éloignez point du secours du Très-Haut. Demeurez dans la protection du Dieu du ciel, pour ne jamais donner sujet à sa justice de faire ce terrible commandement contre vous. Il est hors de doute que le Dieu du ciel ne fera point à ses anges de commandements qui soient à craindre, et qui ne soient plutôt favorables à ceux qu'il aura protégés. Et s'il est quelque chose dont l'exécution ne serait pas avantageuse à ses élus, il diffère de l'ordonner, afin que tout leur soit favorable. Et nous voyons dans l'Évangile, que comme les serviteurs du père de famille étaient prêts à aller arracher le mauvais grain qui avait été semé sur le bon, cet homme plein de prévoyance leur dit : *Laissez croître les mauvaises plantes avec les bonnes jusqu'au temps de la moisson, de crainte qu'en arrachant les mauvaises herbes, vous n'arrachiez aussi le froment.* Mais comment le bon grain pourra-t-il se conserver jusqu'à la récolte? C'est précisément l'objet du commandement que Dieu a fait à ses anges pour le temps où nous sommes.

5. *Il a donc commandé à ses anges de vous garder.* O vous qui êtes véritablement le froment qui croît au milieu de l'ivraie, le bon grain mêlé avec la paille, et le lis entre les épines, rendons grâces de tout cœur à la bonté de Dieu, et pour vous et pour moi. Il nous a mis entre les mains un dépôt infiniment précieux, le fruit de sa croix, le prix de son sang. Voilà pourquoi, peu content de cette garde si peu utile, si faible, si insuffisante dont seulement nous étions capables, il a voulu

(1) Matth. xiii, 30.

établir sur les murailles de Jérusalem des sentinelles plus sûres que nous. Ceux-là mêmes qui semblent être comme des murailles, ou même comme des colonnes et des piliers au milieu des murailles, sont ceux qui ont le plus besoin que Dieu prenne soin de les faire garder par ses anges.

6. *Il a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies.* Combien cette parole doit-elle vous porter au respect, vous donner de dévotion, vous inspirer de confiance, vous porter au respect pour la présence de votre bon ange, vous donner de la dévotion à cause de sa bienveillance pour vous ; et vous inspirer de la confiance, puisqu'il prend soin de vous garder. Faites une attention particulière à toutes vos actions, puisque les anges, comme il leur a été commandé, vous sont présents dans toutes vos voies.

En quelque lieu que vous alliez, en quelque recoin que vous soyez, ayez toujours un grand respect pour votre bon ange. N'ayez pas la hardiesse de faire en sa présence ce que vous ne voudriez pas faire, si je vous voyais. Doutez-vous que cet esprit que vous ne voyez pas soit présent à ce que vous faites? Combien auriez-vous de retenue si vous l'entendiez, si vous le touchiez, si vous le sentiez autour de vous? Or, remarquez que ce n'est pas seulement par les yeux qu'on est assuré de la présence des choses. Toutes choses ne peuvent pas être vues quoique présentes et corporelles. Combien donc les choses spirituelles sont-elles plus éloignées de la portée de nos sens, et combien est-il plus nécessaire d'employer les moyens spirituels pour les chercher et pour les trouver? Si vous consultez la foi, ne vous prouve-t-elle pas que vos bons anges vous sont toujours présents? Oui, je le soutiens, la foi vous le prouve, puisque l'Apôtre nous enseigne que *cette foi est une preuve et une conviction*

des choses qui ne nous paraissent pas (1). Il est donc indubitable que nos bons anges nous sont toujours présents ; et que non seulement ils sont avec nous, mais qu'ils n'y sont que pour nous. Ils sont près de nous, pour nous protéger et pour nous rendre service. Que rendrez-vous au Seigneur, pour toutes les choses qu'il vous a données ? Car à lui seul nous devons rapporter la gloire de notre conservation, attendu que c'est lui qui a commandé à ses anges de nous garder. C'est lui qui nous les a donnés. *Tout don parfait ne peut venir que de lui* (2).

7. Mais s'il a commandé à ses anges de nous garder, nous n'en sommes pas moins obligés de leur témoigner notre reconnaissance pour l'empressement avec lequel ils obéissent à l'ordre qu'ils ont reçu, et prennent soin de nous, dans le besoin si grand et si continuel que nous avons de leur assistance. Ayons donc une dévotion et une reconnaissance particulières envers de pareils gardiens : ne manquons pas à les aimer, à les honorer, autant que nous le pouvons, autant que nous le devons. Rapportons néanmoins et témoignons toujours tout l'amour et tout le respect que nous leur portons, à celui dont ils tiennent tout ce qui peut nous donner sujet de les aimer et de les honorer,et de qui nous tenons nous-mêmes tout ce qui peut nous faire mériter quelque amour et quelque estime. Sans doute, lorsque l'Apôtre a écrit *qu'il faut rendre à Dieu seul l'honneur et la gloire* (3), nous ne devons pas croire qu'il ait voulu contredire le Prophète qui nous dit qu'on doit honorer tout particulièrement les amis de Dieu. Il s'est exprimé en cette circonstance comme il l'a fait quand il nous a dit : *Ne soyez redevables de rien à per-*

(1) Hebr. xi, 1. — (2) Jac. i, 17. — (3) I Tim. 17.

sonne, sinon de l'amour que nous nous devons toujours les uns aux autres (1). Il n'a pas eu l'intention de nous porter par ces paroles à renier nos autres devoirs envers le prochain, puisqu'il dit ailleurs : *Il faut rendre l'honneur à qui l'honneur appartient* (2). Ainsi pour les autres devoirs de la vie. Servons-nous d'une comparaison pour entendre plus parfaitement quel a été le sentiment de cet Apôtre, et quel avertissement il a voulu nous donner. Par exemple, voyez les étoiles, elles disparaissent au milieu des rayons du soleil. Pensons-nous que, pour cela, ces astres aient disparu, et que leur lumière soit éteinte ? Nullement. Mais nous savons qu'elles sont comme cachées par une plus grande lumière que la leur. Ainsi l'amour que nous devons à Dieu, surmontant tous nos autres devoirs, doit régner en nous, comme s'il était seul, en sorte que tout ce que nous devons aux créatures soit tout à fait dépendant de cet amour souverain, et que nous fassions toutes choses par cet amour. Il faut pareillement que l'honneur que nous devons à Dieu prévale sur tous les autres honneurs, en sorte que Dieu seul soit honoré non seulement par-dessus, mais encore dans toutes les créatures qui sont l'objet de notre vénération. Il en est de même de l'amour que nous devons à Dieu : quelle place en effet a-t-il laissée aux autres amours, puisqu'il veut que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces ? Il faut donc que ce soit en Dieu que nous aimions ses anges, avec une dévotion particulière, comme devant être un jour nos cohéritiers et se trouvant dès maintenant, placés auprès de nous par le Père éternel, en qualité de guides et de gardiens ; car dès maintenant nous sommes les enfants de Dieu, bien qu'on ne puisse pas juger

(1) Rom. III, 8. — (2) Rom. III, 8.

encore de ce que nous serons un jour avec lui dans la gloire, attendu que nous sommes à présent comme des mineurs qui sont sous la conduite de leurs tuteurs et de leurs gouverneurs, et que, en cet état, comme dit l'Apôtre, nous ne différions point des serviteurs.

8. Cependant, quoique nous soyons encore faibles comme des enfants à l'âge de la minorité, nous avons un chemin très grand, non seulement très grand, mais très difficile et très périlleux à faire. Toutefois, que devons-nous craindre sous de tels gardiens? Ils ne peuvent être ni vaincus ni trompés par nos ennemis, et ils peuvent encore moins nous tromper, puisque leur ministère est de nous garder de toutes surprises dans toutes nos voies. Ils sont fidèles; ils sont prudents; ils sont puissants: que craignons-nous? Suivons-les seulement. Attachons-nous à eux, et nous demeurerons sous la protection du Dieu du ciel. Considérez combien leur protection, combien leur vigilance à nous garder dans toutes nos voies nous est nécessaire: *Ils vous porteront*, dit le Prophète, *entre leurs mains, de peur que vous ne blessiez votre pied contre quelque pierre.* Si vous trouvez que ce n'est pas encore beaucoup d'être protégés contre l'achoppement des pierres du chemin, remarquez la suite: *Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.* Combien est-il nécessaire à un enfant qui marche parmi tant de périls d'être conduit, d'être soutenu et porté? Aussi le Prophète dit-il: *Ils vous porteront entre leurs mains.* Ils vous garderont donc dans toutes vos voies, et vous conduiront comme on conduit des enfants lorsqu'ils sont dans un chemin où ils peuvent marcher; pour le reste, ils ne souffriront pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; dans les rencontres trop difficiles et trop dangereuses, ils vous prendront dans leurs mains

pour vous faire franchir les difficultés. Avec quelle facilité celui qui a le bonheur d'être porté par de telles mains, surmonte-t-il les obstacles ? Car, comme dit le proverbe, il est facile de nager quand on nous soutient sur l'eau.

9. Toutes les fois, donc, que vous vous sentez pressés par quelque violente tentation, et menacés par quelque grande épreuve, invoquez l'ange qui vous garde, qui vous conduit, qui vous assiste dans vos besoins et dans vos peines. Ayez recours à lui, et dites-lui : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* Il ne dort ni ne sommeille. Si quelquefois il semble fermer les yeux, pour un temps, sur le danger où vous êtes, ce n'est qu'afin que vous ne soyez pas en état de vous retirer de ses mains, et de tomber plus dangereusement, en ignorant que c'est lui qui vous soutient. Les mains des anges sont spirituelles, et les secours qu'ils donnent le sont aussi, et chaque élu reçoit différemment ces secours, selon les divers périls où il se trouve, et les difficultés qui se présentent; périls et difficultés que je compare à des monceaux de pierre qui se rencontreraient sur le passage des voyageurs et qui pourraient les accabler ou les arrêter dans leur route. Je vais vous représenter les tentations que j'estime les plus communes, et je pense qu'il n'y en a guère parmi vous qui ne les aient éprouvées. L'un est tourmenté, ou par une infirmité corporelle, par quelque affliction temporelle, ou se voit tomber dans la langueur, par la paresse et la lâcheté de son esprit, et par une sorte de défaillance de l'âme. En cet état, il commence à être tenté au-dessus de ses forces et *il ne tardera pas à se heurter et à se blesser contre la pierre* (1), si personne ne le soutient. Quelle est cette pierre ? J'entends, par cette pierre d'achoppement et de scandale, celle

(1) Isa. VIII, 14.

contre laquelle se blessent tous ceux qui la heurtent du pied, et qui brise ceux sur lesquels elle tombe; c'est-à-dire, contre la pierre angulaire, choisie et précieuse, qui n'est autre que le Seigneur Jésus. Se heurter et se blesser à cette pierre, ce n'est autre chose que murmurer contre lui, et se scandaliser faute de courage, au sein des tempêtes et des agitations de cette vie. Celui donc qui a commencé de perdre ainsi courage, et qui est sur le point de se heurter contre la pierre, a besoin du secours, de la consolation et de la main protectrice des anges. Et celui qui murmure et qui blasphème, vient se heurter contre cette pierre, et se blesser lui-même ; mais ne blesse pas celui contre lequel il va se heurter avec furie.

10. Je me figure qu'il y a des hommes qui sont quelquefois soutenus par les anges, comme s'ils étaient portés par eux dans leurs deux mains : en sorte qu'ils passent par les dangers et par les tentations qu'ils craignent le plus, sans presque s'en apercevoir, et s'étonnent beaucoup ensuite de la facilité avec laquelle ils ont triomphé de ce qui leur avait paru d'abord plein de difficulté. Voulez-vous savoir ce que j'entends par ces deux mains des anges ? J'entends par là, deux connaissances et deux vues que ces esprits de lumière nous donnent pour nous fortifier et nous encourager dans les épreuves, c'est-à-dire, d'un côté la connaissance et la vue de la brièveté des afflictions de cette vie, et, de l'autre, la connaissance et la vue de l'éternité des récompenses, qui nous font comprendre et sentir profondément dans nos cœurs que c'est un moment bien court et bien léger d'épreuves en cette vie, qui produit en nous le poids incomparable d'une éternité de gloire. Et qui serait assez incrédule pour douter que ces impressions si avantageuses et si saintes, soient produites en nous par les bons anges,

puisqu'il est certain que les impressions malignes le sont par les mauvais. Prenez donc l'habitude de vous entretenir avec vos bons anges dans une familiarité particulière. Pensez à eux ; adressez-vous à eux, par des prières ferventes et continuelles, puisqu'ils sont toujours près de vous pour vous défendre et vous consoler.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

Ils vous porteront entre leurs mains, de crainte que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre (1).

1. Les âmes des morts sont portées au ciel par les anges. 2 — Les démons tirent leurs noms divers des différents maux qu'ils font. — 3. Il faut éviter avec soin les voies des démons. — Les obstinés et les entêtés ressemblent aux aspics. — 4. L'envie est semblable au basilic. — 5. La colère au dragon. — La colère est un mouvement naturel mais qui devient pernicieux par l'abus. — On ne doit se fâcher que contre le péché. — 6. Le diable est un lion peu redoutable pour les saints.

1. Nous pouvons entendre le verset : *Ils vous porteront dans leurs mains*, non seulement des consolations et des assistances présentes, mais aussi de celles de l'avenir. Il est certain que les saints anges nous gardent dans nos voies durant le cours de cette vie ; mais lorsque notre voyage sera fini, c'est-à-dire lorsque nous sortirons de cette vie, ils nous porteront entre leurs mains. Et nous ne manquons pas de témoignages à l'appui de ce que je vous dis. Il n'y a pas longtemps vous avez entendu lire que notre bienheureux père saint Benoît, paraissant avoir les yeux attentifs à regarder l'éclat d'une brillante lumière,

(1) Psal. xc, 12.

vît l'âme de saint Germain (1), évêque de Capoue, portée au ciel par les anges dans un globe de feu. Mais qu'avons-nous besoin de ce genre de témoignage ? celui qui est la vérité même n'a-t-il pas dit, dans l'Évangile, que ce pauvre qui était couvert d'ulcères, *fut porté par les anges dans le sein d'Abraham* (2). Nous ne pourrions de nous-même marcher dans une voie si nouvelle et si inconnue, d'autant plus qu'il se trouve au milieu une si grande pierre d'achoppement à craindre. De quelle pierre parlé-je ? C'est de celui qui était autrefois adoré dans des pierres, et qui présenta des pierres à Notre-Seigneur, en lui disant : *Ordonnez que ces pierres deviennent du pain* (3). Or, votre pied, ce sont vos affections et vos passions. Voilà ce pied de l'âme que les anges portent entre leurs mains, de crainte que vous ne le heurtiez et ne le blessiez contre la pierre. Car comment ne serait-elle pas extrêmement troublée si elle sortait toute seule de cette vie pour entrer dans ces voies et marcher seule parmi les pierres de scandale et de ruine que l'ennemi lui présentera ?

2. Mais il faut que je vous explique encore plus clairement combien il vous est nécessaire d'être portés par les mains des anges. *Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic : et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon*. Quel serait le désordre et le trouble de votre âme au milieu de ces monstres terribles ? Ce qu'il faut entendre par là n'est autre chose que les mauvais esprits parfaitement figurés par ces monstres horribles. C'est de ces esprits cruels et méchants, vous ne l'avez pas oublié, je pense, qu'il est dit plus haut : *Il en tombera mille à votre main droite*. Mais qui peut savoir si les œuvres de malice et les ministères

(1) Ce passage nous fait connaître que ce sermon a été prononcé peu de temps après la fête de saint Benoît, dont saint Grégoire rapporte ce trait dans son livre II, *des Dialogues*, chapitre 35.

(2) Luc. xvi, 22. — (3) Matt. iv, 3.

d'iniquité sont divisés et partagés entre ces esprits, en sorte, que ces divers offices, par lesquels ils exercent différemment leur méchanceté sur les hommes, doivent être signifiés et représentés par les divers noms et par les différentes propriétés de ces bêtes? L'un par l'aspic, l'autre par le basilic; celui-ci par le lion, celui-là par le dragon, parce que chacun d'eux nuit à sa manière par des mesures cruelles; l'autre par de simples regards, celui-ci en rougissant et en frappant, celui-là, par son souffle de son haleine. Nous lisons dans l'Évangile, qu'il y a un certain genre de démons *qu'on ne saurait chasser que par la prière et le jeûne* (1). Les Apôtres n'avaient aucune puissance, par leurs paroles, sur ces sortes de démons. N'étaient-ce pas des aspics (2), car il est dit dans un psaume que ce serpent est sourd, et qu'il bouche ses oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur? Voulez-vous marcher en sûreté, après votre mort, sur les aspics? Prenez garde, durant cette vie, de ne point marcher après eux. Ne les imitez pas, vous n'aurez point sujet de les craindre plus tard.

3. Il y a des vices particuliers sur lesquels, je pense, dominent ces sortes de démons; je crois que ces vices sont ce mouvement circulaire dont je vous ai parlé, en vous disant de vous en garder soigneusement, et cette obstination contre laquelle je vous ai prémunis; je suis bien aise de vous en parler encore; et toutes les fois que les occasions s'en présenteront, je ne négligerai point de vous suggérer tous les moyens en mon pouvoir de fuir cette peste pernicieuse de l'âme et de vous en garantir. On peut dire, en un mot, que cette obstination est la ruine de toute religion : c'est véritablement, comme parle Moïse, *un venin d'aspic incurable* (3). On dit

(1) Matt. XVI, 20. — (2) Psal. LVII, 5. — (3) Deut. XXXII, 33.

que l'aspic appuie une de ses oreilles le plus fort qu'il peut contre la terre, et bouche l'autre avec sa queue, afin de ne point entendre les paroles de l'enchanteur. Que peut donc sur lui la voix des enchanteurs évangéliques? Que peut la parole de ceux qui lui annoncent les vérités chrétiennes? Que ferai-je donc pour gagner un aspic comme celui-là? Je me mettrai en prière pour lui, pour lui j'humilierai mon âme, par le jeûne. Je me baptiserai pour ce mort, par l'épanchement abondant de mes larmes, quand je verrai que les enchantements humains les plus sages, et les avis les plus convenables auront échoué contre son obstination. Que l'homme indocile et opiniâtre considère que ce n'est pas vers le ciel qu'il élève sa tête, mais que c'est sur la terre qu'il la tient attachée; puisque la sagesse qui vient du ciel non seulement est modeste, mais ne produit dans le cœur que paix et docilité; leur prudence est celle des aspics; elle est terrestre et animale. Mais cet aspic ne serait pas sourd comme il l'est, s'il ne bouchait encore une de ses oreilles avec sa queue. Or, que signifie cette queue? C'est la fin à laquelle on se propose d'arriver. La surdité d'un homme qui se tient comme serré contre terre, c'est-à-dire qui s'attache à sa propre volonté, et qui comme l'aspic replie sa queue pour se boucher une oreille, c'est-à-dire, forme dans son esprit quelque dessein et met dans son cœur un objet qu'il désire obtenir, est une surdité désespérée. Je vous en conjure donc, ne bouchez point vos oreilles, n'endurcissez jamais vos cœurs. Car c'est cet endurcissement et cette surdité volontaire qui fait sortir de la bouche d'un homme opiniâtre tant de paroles injurieuses et amères, parce que, en cet état, il est inaccessible et impénétrable à tous les témoignages de bienveillance qu'on peut lui donner, en l'avertissant de son devoir. C'est parce qu'il s'est endurci avec tant de soin contre la voix du saint

enchanteur de son âme, que sa langue, semblable à un dard, demeure toujours pleine du venin de l'aspic.

4. Quant au basilic, on dit qu'il porte son venin dans les yeux; c'est l'animal le plus méchant et le plus à craindre. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'un œil envenimé, un œil méchant, un œil capable d'empoisonner ou de tuer par ses regards? Représentez-vous ce que c'est que l'envie. Qu'est-ce qu'envier, sinon regarder avec un œil mauvais? Si le démon n'avait point été un basilic, jamais la mort ne serait entrée sur la terre par l'envie de cet ennemi? Malheur à l'homme de n'avoir point prévu la méchanceté de cet envieux? Garantissons-nous, pendant que nous sommes sur la terre, des atteintes du vice odieux de l'envie, si nous voulons, après notre mort, n'avoir pas à craindre qu'il exerce contre nous sa haine détestable. Que personne de nous ne regarde jamais le bien qui est dans son prochain avec des yeux d'envie; car le regarder de cette sorte, c'est (autant qu'on en a le pouvoir) l'infecter et le corrompre, et en quelque façon le détruire. La vérité même nous dit que *celui qui hait un homme est un homicide* (1). Que dirons-nous de celui qui hait le bien qui se rencontre dans son prochain? Ne peut-on point avec plus de raison encore le traiter d'homicide? A la vérité, la personne qui est l'objet de son envie est encore vivante : mais l'envieux ne laisse pas d'être coupable de sa mort, par la mauvaise disposition de son cœur. Le feu que Notre Seigneur Jésus-Christ est venu apporter sur la terre est encore allumé ; et l'homme qui est plein d'envie contre son frère mérite autant d'être condamné, que s'il éteignait ce feu de la charité du Sauveur du monde.

5. Redoutez aussi les atteintes du dragon. C'est une

(1) I Joan. III, 15.

bête cruelle. Son souffle brûlant tue tout ce qu'il touche. Non seulement il fait mourir les bêtes de la terre, mais encore les oiseaux du ciel. Pour moi, ce dragon n'est autre chose que la passion de la colère. Combien, au souffle de ce monstre, et brûlés misérablement par son haleine, sont tombés d'hommes dont la vie semblait si élevée, et dont la chûte a été honteuse. Combien auraient-ils mieux fait de se fâcher contre eux-mêmes pour ne point pécher ! A la vérité, la colère est une passion naturelle aux hommes : mais ceux qui abusent des biens de la nature seront sévèrement punis, et périront misérablement. Prévenons cette passion dans les rencontres où il nous est important de la prévenir, de crainte qu'elle ne nous emporte à des actions inutiles, et défendons, comme on a coutume de réprimer, l'amour par l'amour et la crainte par une autre crainte. *Ne craignez point ceux qui font mourir le corps*, dit Notre-Seigneur, *et qui n'ont aucun pouvoir de nuire à vos âmes.* Et, continue-t-il aussitôt : *Je vais vous indiquer qui vous devez craindre. Craignez celui qui a la puissance de jeter vos âmes dans les tourments éternels. Je vous le répète, c'est celui-là que vous devez craindre.* (1). Comme si notre Sauveur avait voulu dire par ces paroles : Craignez celui-là pour ne point craindre les autres. Que l'esprit de la crainte du Seigneur vous remplisse : et une crainte étrangère et illégitime n'aura point de place dans vos cœurs. Je vous le dis donc aussi, avec assurance, ou plutôt ce n'est pas moi, c'est la vérité même, c'est le Seigneur qui vous le dit : Ne vous mettez point en colère contre ceux qui vous ôtent les biens passagers; qui vous couvrent d'outrages; qui, peut-être, vous font souffrir mille maux ; et qui, après cela, ne peuvent plus rien faire contre vous. Je vais

(1) Luc. xii, 4.

vous montrer contre qui vous devez exercer votre colère. Mettez-vous en colère contre une chose qui seule est capable de vous nuire, et de faire que tout ce que vous souffrez ne vous profite en aucune sorte. Voulez-vous savoir de quelle chose je parle? C'est de votre propre iniquité ; car nulle adversité ne vous pourra nuire si nulle iniquité ne domine en vous. Celui qui ressent une sainte colère contre cet ennemi, embrasse les épreuves au lieu d'en être troublé. *Je suis préparé*, dit le Prophète, *à tous les fléaux qui me peuvent arriver* (1). Dommages, injures, blessures même, je suis préparé à tout souffrir, je n'en suis nullement troublé, parce que la douleur de mes péchés m'est constamment présente. Pourquoi ne mépriserais-je pas toutes les affections extérieures, en comparaison de cette douleur intérieure de mon âme? *Pendant que mon propre fils me persécute*, dit le roi-prophète, *me fâcherai-je contre un serviteur qui me dit des injures* (2)? Quand je me vois abandonné par mon propre cœur, privé de toute vertu et de la lumière qui éclairait mes yeux, pleurerai-je quelques pertes temporelles et m'inquiéterai-je des incommodités qui ne regardent que le corps?

6. Quand on est dans cette disposition, non seulement on s'établit dans une patience et une douceur à laquelle le souffle du dragon ne saurait nuire, mais il se forme encore dans le cœur une magnanimité que les rugissements du lion ne sauraient épouvanter. Notre adversaire, dit saint Pierre, *est comme un lion rugissant* (3). Grâce au lion victorieux et divin de la tribu de Juda, ce lion rugissant et furieux ne saurait nous dévorer. Il ne peut nous faire de mal quand il ne cesserait de rugir. Qu'il rugisse donc tant qu'il voudra, les brebis de Jésus-Christ n'ont qu'à ne point fuir, et à demeurer fermes. Que de

(1) Psal. XXXVII, 18. — (2) II, Reg. XLI, 11. — (3) I, Petr. V, 8.

menaces ne fait-il point ? Que de périls et de maux n'accumule-t-il point, afin de nous épouvanter? Mais n'imitons pas les bêtes fauves, et que ce rugissement, qui n'est qu'un vain bruit, ne puisse jamais nous abattre Car ceux qui ont examiné ces choses avec beaucoup de soin rapportent que nulle bête n'est assez hardie pour demeurer ferme quand elle entend le rugissement du lion, pas même celles qui résistent avec le plus de force et de courage contre ses attaques, et qu'il arrive souvent qu'une bête qui ne peut résister au rugissement du lion ne laisserait pas de le vaincre lorsqu'elle en est attaquée. C'est ressembler à ces bêtes, c'est être privé de raison que d'être assez privé de courage et assez faible pour se laisser vaincre par la seule crainte, et de se laisser tellement abattre par la seule pensée d'une peine qui n'est pas encore arrivée, que d'être vaincu avant de combattre, non par les coups de l'ennemi, mais par le seul bruit de la trompette. *Vous n'avez pas encore résisté jusques au sang*, disait ce chef si généreux qui connaissait combien était vain le rugissement de ce lion (1). Et un autre Apôtre nous dit : *Résistez au diable, et il s'enfuira loin de vous* (2).

(1) Hebr. XII, 4. — (2) Jac. V, 7.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

Ils vous porteront entre leurs mains, etc. Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, etc. (Psal. xc, 12, 13).

1. Nous devons à Dieu quatre sortes d'actions de grâces. — Pour nous avoir créés. — 2. Parce qu'il a créé les autres choses pour nous. — 3. Pour nous avoir rachetés. — 4. Parce qu'il nous récompensera. — Les tentations du Seigneur furent au nombre de quatre. — La tentation contre l'espérance est cachée mais très grave. — 5. La tentation pour les choses nécessaires à la vie. — 6. Comparaison de l'aspic avec la tentation des biens nécessaires à la vie du corps. — L'ambition comparée au dragon. — 7. La vaine gloire, au basilic. — Moyen pour éteindre la vaine gloire — 8. Ruse du diable dans les tentations tirées de l'Écriture. — La persécution est la dernière des tentations. — 9. Il y a quatre affections de l'homme. — 10. Les quatre vertus sont opposées à tout autant de tentations. — La justice dans l'humilité.

1. Rendons grâces à notre créateur, à notre bienfaiteur, à notre rédempteur ; à celui de qui nous devons attendre notre récompense, ou plutôt à celui qui est lui-même toute notre attente et toute notre espérance. Car il est lui-même, tout à la fois, notre rémunérateur et notre rémunération ; et dès maintenant, nous n'atten-

dons rien de lui, que lui-même. D'ailleurs, considérons premièrement, que nous tenons de lui tout ce que nous sommes, puisqu'il est certain qu'il nous a faits, et que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Vous semble-t-il que ce soit peu de chose que Dieu vous ait faits tels que vous êtes ? D'abord, selon le corps, il vous a faits la plus noble et la plus parfaite de toutes les créatures visibles ; et, selon l'âme, il vous a donné bien mieux encore, car il vous a faits à son image, il vous a communiqué la raison et l'intelligence, et vous a rendus capables d'une éternelle félicité. L'homme mérite d'être admiré par-dessus toutes les autres créatures, à cause des deux parties qui le composent, et qui sont unies ensemble par l'art incompréhensible et par la sagesse impénétrable du Créateur ; en sorte que l'homme est un des plus grands effets de la puissance, aussi bien que de la bonté de Dieu. Mais combien gratuite ne fut pas cette bonté de Dieu ? Il est évident que l'homme n'a pu rien mériter avant sa création, puisqu'il n'était pas encore. Et après qu'il eut reçu l'être, avait-il sujet d'espérer qu'il pût reconnaître, par quelque bienfait, la grâce qu'il avait reçue de son Créateur ? *J'ai dit au Seigneur*, dit le Prophète : *Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez besoin d'aucun bien qui soit en ma puissance* (1). L'homme n'avait donc pas sujet de penser qu'il pourrait reconnaître les bienfaits de Dieu, par quelque bienfait ou quelque service, puisqu'il se suffit pleinement à lui-même. Mais c'était assez à cette créature si comblée de bienfaits, de se promettre de les reconnaître autant qu'elle le pouvait. Pourquoi ne donnerions-nous point des témoignages de notre reconnaissance ? Si quelqu'un avait en quelque sorte contribué à nous faire recouvrer le sens

(1) Psal. xv, 2.

de la vue, de l'ouïe, de l'odorat que nous avions perdu ; ou nous avait rendu l'usage de nos pieds depuis longtemps paralysés ; si, dis-je, quelqu'un nous avait rétablis dans l'entier usage de la raison, après que nous en aurions été privés ; quel homme, n'aurait pas une extrême indignation contre nous, s'il nous voyait oublier un bienfait de cette nature, et la reconnaissance que nous devrions à celui qui nous aurait rendu de pareils services? Que ne devons-nous donc point à Dieu qui a formé tous ces membres de rien, pour nous les donner ; que dis-je, non-seulement il les a formés, mais, en les façonnant comme le chef-d'œuvre de tous ses ouvrages, il leur a donné, dans toutes leurs parties et dans toutes leurs fonctions, tout l'ordre, toute la beauté et toute la perfection dont ils étaient capables? Quelles actions de grâces ne lui devons-nous point pour cela?

2. Dieu, ne s'étant pas contenté de nous avoir donné l'être en nous créant, a encore voulu ajouter à ce don tout ce qui devait en assurer la conservation, et en cela sa libéralité n'a pas été moins recommandable que sa puissance digne d'admiration. *Faisons*, dit-il, *l'homme à notre image et à notre ressemblance* (1). Et qu'ajoute-t-il après? *Qu'il soit le maître des poissons qui nagent dans la mer, des bêtes qui marchent sur la terre et des oiseaux qui volent dans l'air.* Il venait de déclarer qu'il avait formé les cieux et les éléments pour l'usage de l'homme ; car il avait dit qu'il avait créé les astres pour qu'ils fussent des signes et qu'ils marquassent les temps, les jours et les années. Pour qui tout cela, sinon pour nous? Car les autres créatures, ou n'ont aucun besoin de ces signes, ou ne sont point capables de les entendre. Quelle richesse, quelle libéralité dans le bienfait de notre conser-

(1) Gen. I, 26.

vation ! le second qui réclame notre reconnaissance! Combien de choses ne nous a-t-il point données pour soutenir notre vie ? Combien pour nous instruire ou pour nous consoler? Combien aussi pour nous corriger et nous ramener à lui lorsque nous nous égarons? Combien, enfin, en a-t-il faites qui ne sont destinées qu'à notre plaisir? Mais s'il nous a donné l'être et s'il nous conserve sans que nous ayons pu le mériter, c'est le un double bienfait doublement gratuit. Et que dis-je, doublement gratuit? S'il nous a donné ces deux biens sans mérite de notre part, il nous les a donnés aussi sans aucune peine, sans aucun travail, et avec une merveilleuse facilité. *Il n'a fait que dire, et aussitôt toutes choses ont été faites* (1). S'il les a faites de rien, elles ne lui ont aussi rien coûté ; faut-il pour cela que nous soyons moins pieux, moins fervents, moins reconnaissants? Mais c'est le propre d'un cœur pervers de chercher des occasions et des prétextes d'ingratitude? On ne peut en user ainsi, qu'on ne soit ingrat sans le moindre sujet. Le double bien que nous avons reçu nous est-il moins utile parce qu'il a peu coûté à celui qui nous l'a donné? Si quelqu'un de nous estimait que les biens qui coûteraient davantage à Dieu nous seraient pour cela plus utiles, il raisonnerait d'après lui-même et d'une manière qu'il aurait apprise dans son cœur, non ailleurs. Ainsi, il est certain que, pour l'ordinaire, on serait plus prompt à donner un secours à son prochain s'il coûtait peu à rendre ; néanmoins personne ne voudrait que cette circonstance, d'avoir fait plaisir facilement, et sans s'être donné de peine, fût un motif, pour celui qu'on a obligé, de se croire dispensé de reconnaissance.

3. Cependant Dieu n'a pas borné là ses bienfaits, il en

(1) Psal. XXXII, 9.

est un troisième, celui de notre Rédemption, qui mérite que nous nous arrêtions à le considérer. Nous ne saurions nous excuser de même d'en concevoir de la reconnaissance, car il lui a coûté beaucoup de nous les procurer. En effet, s'il nous a rachetés gratuitement, et sans que nous l'ayons mérité en aucune sorte, ce n'a pas été sans qu'il lui en coutât beaucoup. Il nous a sauvés sans qu'il nous en ait rien coûté, mais ce n'a pas été pour rien. Comment l'amour que nous lui devons est-il languissant et assoupi au fond de notre cœur? Que dis-je, comment est-il mort ? Car l'âme qui ne répond point à ce bienfait par des actions de grâces et des cantiques de louange ne dort plus, elle est morte. Il est évident que ce troisième bien nous rend les deux premiers beaucoup plus recommandables, en nous montrant que ç'a été par un véritable amour, que Dieu nous les a donnés, et que, s'il nous a créés, et s'il nous conserve avec une grande facilité et sans peine, ce n'est pas parce qu'il n'a point voulu le faire autrement ; mais c'est parce qu'il n'a pas fallu qu'il le fît d'une autre manière. Notre Dieu nous a donc faits. Il a fait une infinité de choses pour nous. Et enfin il s'est fait homme lui-même pour nous. *Le Verbe s'est fait chair : et il a demeuré parmi nous* (1). Que peut-il de plus ? Il s'est fait une même chair avec nous, et il fera que nous ne soyons qu'un même esprit avec lui. Que ces quatre bienfaits ne sortent donc jamais de votre esprit ni de votre bouche, de votre mémoire ni de votre cœur. Pensez-y toujours. Mettez vos délices à les méditer. Excitez et pressez votre âme par la vive considération de ces bienfaits. Tâchez de l'enflammer en l'y tenant attentive, afin qu'elle paie d'un juste retour celui qui nous témoigne son amour de tant de manières. Sou-

(1) Joan. I, 14.

venons-nous surtout de ce qu'il nous dit lui-même : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* (1). Observez donc les commandements de votre créateur, de votre bienfaiteur, de votre rédempteur et de votre rémunérateur.

4. Si les bienfaits de Dieu sont au nombre de quatre, quel est le nombre de ses commandements? Il n'est personne qui ne sache qu'il y en a dix, et si nous multiplions le nombre quatre par le nombre dix nous aurons le nombre quarante, la vraie et spirituelle quadragésime. Seulement il faut être dans la défiance et dans la crainte, et préparer nos âmes à la tentation. Prenez garde à la finesse du serpent. Observez les embûches de l'ennemi. Car il s'efforce d'empêcher par quatre sortes de tentations que nous ne nous acquittions des quatre actions de grâces que nous devons rendre à Dieu, à cause des quatre bienfaits dont je vous ai parlé. Jésus-Christ a éprouvé toutes ces tentations, selon ces paroles pleines de vérité de l'Apôtre : *Jésus-Christ a été tenté par toutes sortes de tentations. parce qu'il ressemblait aux pécheurs par sa chair, quoiqu'il fût sans aucun péché.* Quelqu'un, peut-être, s'étonnera de ma pensée, et dira qu'il n'a pas lu, dans l'Évangile, que Notre Seigneur eût souffert quatre sortes de tentations. Mais je crois que cela ne saurait faire une difficulté pour personne, si l'on n'a pas oublié que *la vie de l'homme est une continuelle tentation sur la terre* (2). Car celui qui considérera bien cette vérité sera persuadé que Notre-Seigneur n'a pas souffert seulement que les trois tentations marquées dans l'Évangile, lorsqu'il est dit qu'il jeûna dans le désert, qu'il fut porté sur le plus haut du temple, et sur le sommet d'une montagne. Dans ces trois occasions, la tentation qu'il souffrit était certainement

(1) Joan. XIV, 15. — (2) Job. VII, 1.

manifeste. Mais la tentation qu'il souffrit depuis lors jusqu'à sa mort sur la croix fut plus véhémente que les trois premières, quoique plus cachée : et ce genre de tentations secrètes se rapporte assez aux pensées que j'ai émises touchant les bienfaits de Dieu. Car les trois premiers bienfaits étant consommés dès cette vie, sont évidents et connus de tout le monde. Mais quant au dernier bienfait, qui appartient à l'espérance de la vie éternelle, n'ayant pas encore son dernier accomplissement, il n'est pas encore manifeste à nos yeux. Aussi ne devons-nous pas nous étonner si la tentation opposée à ce bienfait est cachée, puisque la cause de cette tentation l'est pareillement : mais elle est plus longue et plus forte, attendu que l'ennemi met en usage, contre notre espérance, tout ce qu'il a de méchanceté.

5. Afin donc premièrement de nous rendre ingrats envers l'auteur de la nature, il s'efforce de nous faire entrer, en ce qui regarde cette nature, dans des soins beaucoup plus grands que nous n'en devons avoir. Et c'est ce qu'il tâcha d'inspirer même à Notre-Seigneur, lorsqu'il osa lui dire, pendant qu'il avait faim dans le désert : *Dites que ces pierres deviennent du pain* (1). Comme si celui qui nous a faits, ignorait les besoins de notre corps, ou comme si celui qui donne la nourriture aux oiseaux du ciel n'avait pas soin des hommes. Celui qui ne craindrait point de se prosterner devant Satan et de l'adorer, afin d'obtenir des biens temporels et passagers, que sa cupidité lui fait désirer avec ardeur, serait bien ingrat envers le Créateur, qui a fait tout le monde pour l'homme. *Je vous donnerai toutes ces choses*, dit cet esprit méchant, *si vous vous prosternez pour m'adorer*. Misérable, as-tu fait ces choses que tu promets de donner ? Comment

(1) Matth. IV, 3.

pourras-tu donner ce que Dieu seul a créé ? Ou comment peut-on espérer recevoir de toi, et te demander, en t'adorant, les choses qui ne sont point en ta puissance, mais seulement en celle de Dieu qui les a faites? Quant à la tentation par laquelle Satan sollicite Notre-Seigneur de se précipiter du haut du temple, c'est un avertissement donné à tous ceux qui sont élevés aussi au plus haut du temple par leur ministère, de se tenir soigneusement sur leurs gardes. Pour vous donc qui êtes établis dans la maison de Dieu comme une sentinelle en observation, veillez sur vous. Oui, vous tous qui, dans l'Église de Jésus-Christ, occupez la plus haute place, prenez garde à vous. Combien êtes-vous ingrats envers Dieu, et combien votre conduite est-elle injurieuse pour les mystères dont il vous a faits les dispensateurs, si vous regardez la religion et la piété comme un moyen de chercher vos intérêts, et de satisfaire vos passions ? Combien êtes-vous infidèles à celui qui a sanctifié par son propre sang le ministère divin qu'il vous a confié, si vous cherchez par là votre propre gloire qui n'est rien, et vos propres intérêts, au lieu de rechercher les intérêts de Jésus-Christ ! Que vous répondez indignement à l'honneur qu'a daigné vous faire celui qui, dans la dispensation des mystères de sa chair, par lesquels il s'est humilié, vous a tant élevés au-dessus des autres ; qui vous a commis l'administration de ses divins sacrements, qui vous a donné une puissance toute céleste et peut-être plus grande que celle même qu'il a donnée à ses anges, si, de l'élévation où vous êtes, vous vous précipitez en bas, et si aux choses élevées et spirituelles vous préférez celles qui sont basses et terrestres : de même on ne peut douter que tous ceux qui, du comble des vertus où ils devaient être élevés par leur état, s'abaissent jusqu'à la recherche de la vaine gloire, ne rendent l'injure au lieu de l'action

de grâces à ce Seigneur des vertus qui a souffert tant de peines parmi les hommes pour imprimer en eux la forme de sa sainteté.

6. Examinons attentivement si cette première tentation qui tire notre âme de son repos à l'occasion et sous le prétexte des nécessités corporelles, ne mérite point d'être comparée à l'aspic. Cet animal, en effet, blesse les hommes par ses morsures, et se bouche les oreilles pour ne point entendre la voix de l'enchanteur. N'est-ce pas ce que le tentateur s'efforce de faire par ce genre de tentation, quand il essaie de boucher et de fermer les oreilles de notre cœur aux consolations de la foi ? Mais l'ennemi ne réussit point par cette première tentation à l'égard de celui à qui il ne put boucher les oreilles du cœur et qui le confondit par cette réponse : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui procède de la bouche de Dieu* (1). Mais dans ces paroles de Satan : *Je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez pour m'adorer*, vous pouvez reconnaître le sifflement du dragon qui se prépare à attaquer l'âme. On dit que ce serpent, caché dans le sable, attire à lui, par un souffle envenimé, même les oiseaux dans leur vol. Combien était envenimé le souffle du démon qut disait : *Je vous donnerai toutes ces choses, si vous m'adorez en vous prosternant !* Mais Notre-Seigneur n'est pas si facile à prendre, et le souffle de ce dragon ne put rien sur lui.

7. Voyons ce que nous avons encore à dire du basilic. Il est plus à craindre que tous les autres monstres ; et l'on dit qu'il infecte et tue les hommes par sa seule vue. Le poison mortel, figuré par le venin de ce serpent, n'est autre chose que la vaine gloire, si je ne me trompe. *Prenez garde*, dit Notre-Seigneur, *de ne point faire vos*

(1) Matth. IV, 4.

bonnes œuvres devant les hommes dans le but d'être vus par eux (1). Comme s'il disait : Gardez-vous des yeux du basilic. Mais à qui pensez-vous que nuise cet animal ? C'est à ceux qui ne l'aperçoivent point. Car si on le découvre le premier, il ne peut nuire, à ce qu'on dit, mais plutôt on lui cause la mort. Il en est ainsi de la vaine gloire, elle fait mourir ceux qui ne l'aperçoivent pas, ceux qui sont aveugles et négligents, ceux qui se présentent et qui s'exposent à elle, au lieu de regarder où elle est, d'observer ses approches et de la discerner; ceux enfin qui ne savent point voir combien elle est frivole, périssable, vaine et inutile. Quiconque regarde la vaine gloire de cette manière donne la mort au basilic ; et la vaine gloire, au lieu d'avoir la puissance de lui ôter la vie de l'âme, meurt elle-même, tombe en poussière, et se réduit à rien. Il n'est pas besoin d'examiner, je pense, comment se rapporte à la vaine gloire la tentation que le démon fit éprouver à Notre-Seigneur, lorsqu'il lui dit : *Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas* (2). Car pourquoi lui parle-t-il de la sorte, sinon afin de l'engager à se montrer au basilic, et à se faire louer par lui ?

8. Considérez avec moi comme ce basilic se cachait pour empêcher Notre-Seigneur de le découvrir le premier. *Il est écrit*, disait-il, *que Dieu a commandé à ses anges de vous garder, et ils vous porteront entre leurs mains.* Esprit malin, dis-moi, oui, dis-moi ce qui est écrit : *Il a commandé à ses anges.* Que leur a-t-il commandé ? Remarquez avec moi, je vous prie, que cet esprit malin et trompeur omit les paroles qui pouvaient anéantir l'artifice que sa malice lui suggérait. Que leur a-t-il donc commandé ? Écoutez le Psalmiste : *Qu'ils vous gardent dans toutes vos voies.* Est-ce dans des précipices, comme la distance du

(1) Matth. VI. 1. — (2) Matth. IV, 6.

haut du temple jusques en bas? Ce n'est pas là une voie, mais une chute; et si c'est une voie, ce ne peut être que celle du démon, non de Jésus-Christ. Esprit superbe, c'est en vain que tu emploies, pour tenter le chef des élus, des paroles saintes qui n'ont été écrites que pour consoler et fortifier ses membres. Il n'y a que ceux qui ont à craindre de se blesser les pieds contre des pierres, qui ont besoin d'être gardés en marchant; celui qui n'a rien à craindre n'a pas besoin qu'on le garde. Pourquoi donc, esprit tentateur, ne continues-tu point avec le Psalmiste : *Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon?* C'est, sans doute, parce que ces paroles te regardent. Une créature monstrueuse par sa méchanceté, et digne d'être foulée aux pieds, mérite d'être désignée par des noms d'animaux monstrueux eux-mêmes, et de les recevoir non seulement de la bouche de celui qui est le chef de tous les fidèles, mais aussi de tous ses membres. Cet impitoyable ennemi, après la triple confusion que Notre-Seigneur lui fit essuyer, n'eut plus recours, contre lui, à la ruse du serpent, mais à la cruauté du lion, en l'accablant de mille injures et de mille outrages, en faisant pleuvoir sur lui les coups de la flagellation et les soufflets, enfin en le traînant à la mort ignominieuse de la croix. Mais le lion de la tribu de Judas t'a foulé aux pieds, lion rugissant et cruel. Il nous traite comme il a traité notre Sauveur. Se voyant déçu dans toutes les entreprises qu'il a faites contre nous, il nous suscite, dans sa fureur, une persécution différente de celle que nous avons endurée au commencement, pour tâcher de nous priver du royaume des cieux, par la violence des afflictions. Heureuse l'âme qui foule aux pieds ce lion, avec force et courage, et se met en état d'emporter et d'acquérir le royaume des cieux, par une sainte et salutaire violence.

9. Désormais donc, marchons avec toute la précaution et tout le soin possible, comme si nous marchions sur des aspics et sur des basilics. Arrachons de notre cœur toute racine d'amertume, afin que personne, parmi nous, ne soit mordant dans ses paroles, audacieux inexorable et rebelle. Et gardons-nous bien de nous précipiter en bas, mais élevons-nous et passons par-dessus le regard mortel de la gloire temporelle, sans la regarder : imitons les oiseaux, *devant lesquels on jette inutilement le filet* (1). Foulons aux pieds le lion et le dragon, afin que ni le rugissement de l'un, ni le sifflement de l'autre ne nous puissent nuire. Les quatre monstres du verset de notre psaume répondent chacun à quatre de nos passions. A quelle passion pensez-vous que répondent les embûches du dragon ? c'est à la cupidité, parce qu'il sait qu'elle est la racine de toutes sortes de maux, et que c'est elle principalement qui met le cœur en désordre. De là vient qu'il dit : *Je vous donnerai toutes ces choses* (2). Quant au lion, il est manifeste qu'il ne fait entendre ses rugissements épouvantables qu'à la porte de ceux qui sont déjà dans la crainte. L'aspic observe ceux qui sont dans la tristesse, parce que cette passion lui donne la facilité qu'il demande pour faire ses morsures. Aussi ne s'approcha-t-il de Notre-Seigneur que lorsqu'il le vit avoir faim. Enfin, il faut que ceux qui se laissent aller à la joie craignent les regards du basilic, parce que c'est par la joie que l'on donne entrée aux regards envenimés de ses yeux. Et la vaine gloire ne nous blesse et n'entre dans notre cœur que lorsque nous nous laissons aller à la vaine joie.

10. Considérons maintenant si nous pouvons opposer quatre vertus à ces quatre tentations. Le lion rugit : qui est-ce qui ne craindra pas ? Ce sera l'homme fort et cou-

(1) Prov. I, 17. — (2) Matth. IV, 9.

rageux. Mais après avoir échappé au lion, le dragon se cache dans le sable pour attirer l'âme par son haleine empoisonnée, en lui inspirant, comme par son souffle, le désir des choses de la terre. Qui sera celui qui évitera ses embûches? Ce ne sera que l'homme prudent. Mais peut-être pendant que vous êtes sur vos gardes, pour ne pas tomber dans les pièges de l'ennemi, vous vous trouvez en butte à quelque fâcheux traitement de la part des hommes : aussitôt l'aspic se présente, s'imaginant avoir trouvé le moment favorable. Qui est-ce qui ne se sent point blessé par cet aspic? Ce sera seulement l'homme d'un esprit égal et modéré, qui sait être le même dans l'abondance comme dans la disette. Quand vous aurez ainsi heureusement échappé à tous les périls, l'ennemi prendra encore occasion de vos succès, pour vous flatter et vous entraîner dans la vanité par des regards pervers. Qui se détournera des regards du basilic? Ce sera le juste, qui, par sa justice et son équité, non-seulement ne voudra pas usurper la gloire qui appartient à Dieu, mais ne voudra pas même recevoir celle qui lui sera offerte par les autres hommes. Mais il faut pour cela que ce juste soit tel qu'il accomplisse avec justice toutes les choses qui sont justes; qu'il ne fasse point ses bonnes œuvres devant les hommes pour en recevoir des témoignages, et qu'enfin il ne s'élève jamais par aucune présomption, quelque justice qu'il ait en lui-même. Car cette vertu consiste principalement dans l'humilité. Elle rend l'intention pure, et son mérite est d'autant plus véritable et plus efficace qu'elle est plus éloignée de se l'attribuer.

VINGT-SIXIÈME LECTURE

Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai; je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom. (Psal, xc 15.)

1. Changement de joug et de fardeau. — 2. La libéralité de Dieu doit nous porter à la reconnaissance. — 3. Il n'y a que Dieu qui soit notre solide appui. — 4. Il y a trois circonspections qui nous sont nécessaires. — 1. Envers les hommes. — 2. Envers les anges. — 3. Envers Dieu. — Il ne faut pas perdre de vue le jugement de Dieu. — 5. La crainte de Dieu est la matière de l'espérance. — Notre mérite dans l'espérance. — 6. Qu'est-ce que connaître le nom de Dieu?

1. *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai*, dit Notre-Seigneur. *Mettez mon joug sur vous : et vous trouverez le repos de vos âmes; parce que mon joug est doux, et mon fardeau léger* (1). Il invite ceux qui sont accablés de travail à venir chercher du soulagement, et ceux qui sont chargés à venir prendre du repos. Toutefois, il ne décharge pas pour cela ceux qui vont à lui, de toute sorte de fardeau et de travail. Il change plutôt leur fardeau et leur travail en un autre, une charge pesante en une légère, un joug insupportable en un joug infiniment doux, dans lesquels on ne trouve

(1) Math. xi, 28.

que rafraîchissement et repos? Et si d'abord cela ne vous paraît pas, on reconnaît pourtant bientôt qu'il en est ainsi. Sans doute l'iniquité est un fardeau plus pesant que le plomb dont il est parlé dans un prophète. C'était sous cette charge pesante que gémissait le pécheur qui disait : *Mes iniquités s'élèvent au dessus de ma tête* (1) ; *et elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau pesant* (2).

Quel est donc ce fardeau de Jésus-Christ, si léger et si doux? Selon moi, ce n'est autre chose que le fardeau de ses bienfaits et de ses grâces? Oh! qu'il est doux et aimable! Mais pour ceux qui le sentent, pour ceux qui l'éprouvent. Car si vous ne le trouvez pas tel ; si vous ne vous apercevez pas qu'il est ainsi, il vous est pesant alors et périlleux. L'homme, pendant sa vie mortelle, est comme un animal destiné à porter toujours une charge. S'il porte encore ses péchés, il est surchargé, et s'il est soulagé de ce fardeau, sa charge est moins lourde. Mais si cet homme est éclairé de la véritable sagesse, et s'il sait estimer les choses comme elles sont, la grâce, par laquelle Notre-Seigneur l'a déchargé de ses péchés, lui paraîtra une charge aussi grande que l'autre. Dieu donc nous charge en diminuant notre fardeau. Il nous charge de ses grâces, en nous déchargeant de nos péchés. Écoutez le cri d'un homme chargé des bienfaits de Dieu : *Que rendrai-je au Seigneur pour toutes les choses qu'il m'a données* (3)? Écoutez encore un homme qui se voyait comblé de grâces : *Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur* (4). Entendez enfin le langage d'un serviteur de Dieu chargé de ses dons : *J'ai toujours craint Dieu, et j'ai toujours appréhendé sa colère, comme on craindrait d'être submergé par les flots*

(1) Zach. v, 7. — (2) Psal. xxxvii, 5. — (3) Psal. cxv, 12. — (4) Luc. v, 8.

de la mer lorsqu'elle est agitée (1). J'ai toujours craint, dit-il, j'ai craint avant que d'avoir reçu le pardon de mes péchés; j'ai continué de craindre après l'avoir obtenu. Heureux l'homme qui est ainsi toujours dans la crainte et n'est pas moins soucieux de ne point se laisser accabler par les bienfaits de Dieu que par ses propres péchés.

2. Quand on nous représente la libéralité de Dieu si continuelle et si abondante envers nous, c'est principalement pour nous porter à la reconnaissance, et pour nous exciter à l'aimer. *Il a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies.* Qu'a-t-il pu faire de plus qu'il n'aie pas fait? Mais je vois bien à quoi vous pensez, âme généreuse, vous êtes heureuse d'avoir les anges du Seigneur près de vous. Mais vous aspirez à posséder le Seigneur même des anges. Vous demandez, et vous désirez de tout votre cœur, que celui qui vous encourage par ces paroles ne se contente pas de vous envoyer ses ministres, mais veuille lui-même, sans cesser d'être présent, vous donner un baiser de sa bouche. Vous avez appris que vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, sur le lion et sur le dragon, et vous êtes sûre de la victoire que l'archange Michel, et que tous les anges doivent remporter sur le dragon. Cependant ce n'est pas vers cet archange, mais c'est vers le Seigneur même que vos désirs vous font soupirer et crier : *Délivrez-moi et mettez-moi près de vous, et après cela que la main de qui que ce soit s'arme contre moi* (2). Se trouver dans ces dispositions, ce n'est pas chercher un refuge plus haut que les autres refuges ; mais c'est s'en assurer un plus haut que les plus hauts, et mériter de pouvoir dire : *Seigneur, vous êtes mon espérance* : et d'entendre au fond de son cœur cette réponse : *Vous avez pris un refuge extrêmement élevé.*

(1) Job. XXXI, 23. — (2) Job. XVII, 3.

3. Le Seigneur plein de miséricorde et de compassion ne dédaigne pas d'être lui-même l'espérance des misérables. Il ne refuse pas de se faire lui-même le libérateur et le protecteur de ceux qui espèrent en lui. *Parce qu'il a espéré en moi*, dit-il, *je le délivrerai ; je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom* (1). Il est certain que si le Seigneur ne garde pas la forteresse, en vain celui qui la garde, qu'il soit homme ou ange, se tient l'œil au guet. Il y a des montagnes autour de Jérusalem ; mais c'est peu de chose ; ce ne serait même rien, si le Seigneur lui-même ne demeurait autour de son peuple. C'est pourquoi l'Épouse représentée avec raison comme ayant trouvé *les gardes qui veillaient à la défense de la ville* (2), ou plutôt comme ayant été rencontrée elle-même par eux, puisqu'elle ne les cherchait pas, n'est point encore contente d'être ainsi gardée : mais elle s'informe promptement de son Époux, et va le trouver avec une vitesse incroyable. Son cœur n'était point à ces gardes, et toute sa confiance était en son Seigneur : si on veut l'en détourner, elle répond : *Je me confie en Dieu ; comment pouvez-vous dire à mon âme : Transportez-vous comme un oiseau sur la montagne* (3)? Les Corinthiens n'observèrent pas combien est importante et nécessaire cette confiance qui n'a que Jésus-Christ pour objet, lorsqu'ayant rencontré, comme l'Épouse du Cantique, des gardes et des sentinelles établies pour le salut de leurs âmes, ils s'arrêtèrent à eux. *Je suis à Céphas, je suis à Paul, je suis à Apollo*, disaient-ils (4). Mais que firent les ministres de Jésus-Christ, si modérés, si vigilants, si circonspects ? Car, ils ne pouvaient pas garder pour eux l'Épouse pour laquelle ils n'avaient entre eux qu'une émulation toute

(1) Psal. CXXVI, 3. — (2) Cant. III, 3 — (3) Psal. X, 2. — (4) I Cor. I, 12.

sainte, et qu'ils voulaient conduire et présenter à Jésus-Christ, comme une vierge toute chaste et toute pure. L'Épouse des Cantiques continue : *Ils m'ont frappée et m'ont fait des blessures* (1). Pourquoi la frappaient-ils? Sans doute pour la presser de passer outre et d'aller chercher son époux plus loin. Ces gardes, dit-elle, m'ont ôté mon manteau. C'était sans doute, afin qu'elle courût plus vite vers l'objet de son amour. Remarquez, avec moi, combien l'Apôtre frappe de même avec force les Chrétiens de Corinthe, de quelles flèches il les blesse, parce qu'ils semblaient vouloir s'arrêter et se complaire avec les gardes. *Est-ce Paul*, dit-il, *qui a été crucifié pour vous, ou bien avez-vous été baptisés au nom de Paul? Lorsque quelqu'un d'entre vous dit : Je suis de Paul ; l'autre : je suis d'Apollo, n'êtes-vous pas des hommes? Que pensez-vous donc que soit Apollo? que soit Paul? Ce ne sont que les serviteurs de celui en qui vous croyez. — Je le délivrerai, dit le Seigneur, parce qu'il a espéré en moi. Ce n'est point en ceux qui veillaient sur son salut, ni en un homme, ni en un ange, mais en moi seulement qu'il a espéré, dit le Seigneur, il n'attendait rien de bon que de moi; non pas même du ministère de ceux qui me réprésentent. — Car tout don parfait, et tout bien excellent vient du ciel, et nous est donné par le Père des lumières* (2). C'est par moi que toute la vigilance et tous les soins des hommes sont utiles, et qu'ils peuvent tirer quelque fruit de leurs travaux. Car c'est par moi qu'ils veillent comme ils doivent sur les âmes. C'est par moi que les anges sont si vigilants dans leur ministère, ont l'œil ouvert sur les secrets mouvements des âmes qu'ils portent à de saints mouvements et qu'ils éloignent les suggestions malignes de l'ennemi. Mais il est toujours nécessaire que je garde moi-même le

(1) Cant. x, 7. — (2) Jac. I, 17.

cœur de l'homme, dont les yeux, ni même ceux des anges ne sauraient pénétrer le secret.

4. Reconnaissons donc que nous avons autour de nous trois sortes de gardiens et ayons soin de nous acquitter de nos différents devoirs à l'égard de chacun d'eux ; et faisons le bien, en même temps, sous les yeux des hommes, des anges et de Dieu. Appliquons-nous à les contenter en toutes choses ; mais mettons principalement tout notre cœur à plaire à celui qui est plus que tout pour nous. Chantons ses louanges en présence des anges, et que cette parole du Prophète s'accomplisse en eux : *Ceux qui vous craignent me regarderont, et seront dans la joie; parce que j'ai mis toute mon espérance dans votre parole* (1). *Obéissons à nos supérieurs qui veillent de tout leur pouvoir, parce qu'ils auront à rendre compte de nos âmes, afin qu'ils ne s'acquittent pas de ce devoir avec mécontentemt et tristesse* (2). Mais grâce à Dieu, je n'ai pas besoin de vous faire de grandes recommandations, ni d'avoir de crainte pour vous au sujet des supérieurs. Votre obéissance est prompte et fidèle comme votre vie est irrépréhensible ; et c'est ce qui fait ma joie et ma gloire. Et combien ces joies seraient-elles encore plus grandes si j'avais la certitude que les anges même ne peuvent voir en vous rien d'indigne de votre état, rien d'échappé à l'anathème de Jéricho, ni personne parmi vous qui murmure et qui médise en secret ; personne qui agisse avec hypocrisie ou avec relâchement ; personne enfin qui entretienne dans son esprit de ces pensées honteuses et lamentables qui mettent quelquefois le trouble jusque dans les sens? Sans doute cette certitude augmenterait beaucoup ma joie, mais elle ne la rendrait pas encore pleine et entière.

(1) Psal. CXVIII, 74. — (2) Hebr. XIII, 17.

A la vérité, nous ne sommes pas tels que nous puissions nous mettre peu en peine de ne pouvoir être repris par les hommes, et de ne nous sentir coupables de rien. Mais si les plus grands serviteurs de Dieu craignent ses jugements, combien avons-nous sujet de trembler en songeant que nous devons être examinés par ce juge ! Ah ! quelle serait ma joie si j'étais entièrement assuré qu'il n'y a rien dans aucun de nous qui puisse offenser cet œil divin qui seul connaît parfaitement tout ce qu'il y a dans l'homme, et qui voit en lui ce qu'il n'est pas capable d'y voir lui-même. Je vous en conjure, que le souvenir des jugements de Dieu soit désormais toujours présent à nos pensées ; qu'il nous remplisse d'autant plus de crainte et de tremblement, que nous pouvons moins comprendre l'abîme impénétrable et l'irrévocable portée de ces jugements. C'est avec cette crainte que notre espérance acquiert des mérites : elle seule lui fait produire tous ses fruits.

5. Et même si l'on observe, avec les lumières de la sagesse chrétienne, quelle est la nature de cette crainte, on trouvera qu'elle est un motif très sûr et très efficace de notre espérance. Car cette crainte est une des plus grandes grâces que nous recevons maintenant de sa bonté, et le fondement assuré des promesses de l'avenir. Enfin, Dieu se plaît, comme dit le Prophète, en ceux qui le craignent, et notre vie est en sa volonté, et notre salut éternel dépend de son bon plaisir. *Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai* (1). Avec quelle douce libéralité, Dieu ne manque jamais à ceux qui espèrent en lui ! Tout le mérite de l'homme consiste principalement à mettre toute son espérance en celui qui sauve tout l'homme *Nos pères ont espéré en vous ; ils ont espéré, et vous*

(1) Psal. CXLVI, 11.

les avez délivrés. Ils ont crié vers vous, et vous les avez sauvés. Ils ont espéré en vous, et ils n'ont pas été confondus (1). Car où est celui qui a espéré en lui, et a été confondu ? Espérez en lui, peuple fidèle : Vous possèderez tous les lieux où vous poserez le pied. Oui, si loin que vous alliez dans votre espérance, vous possèderez tout le bien qu'elle aura embrassé, si votre espérance est fondée solidement en Dieu, si elle est ferme et inébranlable. Pourquoi le fidèle, en espérant en Dieu de cette manière, craindrait-il l'aspic ou le basilic ; pourquoi serait-il épouvanté par le rugissement du lion, ou par le sifflement du dragon ?

6. *Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai.* Et afin que celui qui a été délivré n'ait pas besoin d'être délivré une seconde fois, je le protégerai et je le conserverai ! Si toutefois il reconnaît mon nom et ma puissance, ne s'attribue point sa délivrance et en rapporte toute la gloire à mon nom. *Je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom* (2). Quand nous verrons Dieu face à face, ce sera pour nous la gloire : connaître maintenant son nom, est pour nous, en cette vie, la protection dont nous avons besoin. En effet, on n'espère plus quand on voit et quand on possède. *La foi nous vient par l'ouïe* (3), elle fait subsister dans notre esprit l'objet de notre espérance, ainsi que nous l'apprend saint Paul. *Je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom.* Or, ce n'est point connaître véritablement le nom sacré de Dieu, que de le prendre en vain, que de lui dire seulement : Seigneur, Seigneur ! sans observer ce qu'il nous commande. Ce n'est pas connaître le nom de Dieu, que de ne point l'honorer comme notre Père et comme notre Seigneur. Ce n'est point connaître le nom de Dieu que de tourner

(1) Psal. xxi, 5. — (2) Hebr. xi, 1. — (3) Rom. viii, 24.

nos affections vers les vanités et les folies du monde. Et il est dit : *L'homme est heureux lorsque le nom du Seigneur est toute son espérance et toute sa joie, et qu'il ne regarde point ces vanités et ces folies où il n'y a que de la fausseté et que de l'illusion* (1). Mais celui qui disait : *Il n'y a point d'autre nom donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés* (2), connaissait bien ce grand nom de Dieu. Et si nous connaissons ce saint nom qui a été invoqué sur nous, nous devons désirer qu'il soit toujours sanctifié en nous. Nous devons toujours demander cette sanctification dans nos prières, selon que Notre-Seigneur nous a appris à le faire dans ces paroles : *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié* (3). Mais remarquez encore ces paroles du verset que je vous explique. *Il a crié vers moi et je l'ai exaucé.* Voilà quel est le fruit de connaissance du nom de Dieu, c'est le cri de la prière que nous poussons vers lui. Or l'effet de cette clameur de l'âme qui prie, c'est d'être exaucée par le Sauveur. Car comment pourrait-elle être exaucée si elle ne l'invoquait pas? Ou comment pourrait-elle invoquer le nom du Seigneur, si elle ne le connaissait pas? Rendons grâces à celui qui a manifesté aux hommes le nom du Père éternel, et qui a établi le salut dans l'invocation de ce nom tout puissant, selon cette parole d'un prophète : *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* (4).

(1) Psal. XXXIX, 5. — (2) Rom. VIII, 24. — (3) Matth. VI, 9. — (4) Joel. II, 32.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

Il a crié vers moi, et je l'exaucerai. Je suis avec lui dans l'affliction (1).

1. Crier vers Dieu, c'est lui exprimer un grand désir. — 2. Le triduo du Christ souffrant, enseveli, ressuscitant. — Triduo de l'homme pieux. — 3. Dieu est présent dans la tribulation si nous sommes patients. — 4. Périls et misères de la vie présente. — Où en est le remède.

1. *Il a crié vers moi et je l'exaucerai.* Voilà des paroles de paix, une alliance digne de la bonté de Dieu; un vrai traité de miséricorde et de compassion. *Il a espéré en moi et je le délivrerai. Il a connu mon nom et je le protégerai. Il m'a invoqué et je l'exaucerai.* Dieu ne dit pas : Il était digne de ma grâce, il était juste et droit, ses mains étaient innocentes et son cœur était pur, voilà pourquoi je le délivrerai, je le protégerai et je l'exaucerai. S'il s'était exprimé ainsi, qui ne tomberait dans le désespoir? Qui peut se flatter d'avoir le cœur pur? Mais, Seigneur, puisque vous avez tant de clémence et tant de miséricorde, je mets en vous toute ma confiance; la loi que vous vous êtes donnée fait tout mon soutien en votre présence. Quelle loi pleine de douceur que celle

(1) Psal. xc, 15.

qui n'exige point d'autre mérite, pour être exaucé, que le cri et l'ardent désir de celui qui demande. *Il est bien juste que Dieu n'exauce pas celui qui ne crie point vers lui, ne lui adresse aucune prière ; ou ne le prie qu'avec tiédeur et négligence.* Or, pour Dieu, le grand cri de l'âme qui se fait entendre de lui, c'est un ardent désir ; au contraire, l'intention froide et languissante est, pour lui, comme une parole si faible, qu'il ne saurait l'entendre. Comment pourra-t-elle pénétrer les nuées et se faire écouter dans le ciel ? L'homme est averti dès les premières paroles de la prière qu'il fait tous les jours, que le père auquel il adresse ses demandes est dans le ciel, afin qu'il sache qu'il doit crier de toutes ses forces pour faire monter sa prière vers le ciel par l'effort puissant de son esprit, comme une flèche qu'il décoche. Dieu est un esprit, et il est nécessaire que ceux qui désirent que leurs cris parviennent jusqu'à lui, crient en esprit et en vérité. Car, de même que Dieu ne regarde point le visage de l'homme, comme font les hommes, mais considère seulement le cœur ainsi il écoute plutôt la voix intérieure du cœur : que la voix sensible du corps. Voilà pourquoi le Prophète lui dit : *Vous êtes le Dieu de mon cœur* (1). C'est après cela aussi que Moïse, sans prononcer aucune parole, est néanmoins intérieurement entendu de Dieu, selon le témoignage qu'il lui en donne en lui disant : *Pourquoi criez-vous vers moi* (2) ?

2. *Il a crié vers moi, et je l'exaucerai.* Ce n'est pas sans sujet que le fidèle crie ainsi vers Dieu. Il pousse un grand cri parce que ses besoins sont grands. Mais en criant de toutes les forces de son âme, que demande-t-il, sinon d'être consolé, délivré, établi dans la gloire ? C'est pour ses propres besoins qu'il crie ; comment, en effet, serait-

(1) Psal. LXXII, 26. — (2) Exod. XIV, 15.

il exaucé dans ces vœux-là, s'il en avait fait d'autres? *Je l'exaucerai*, dit le Seigneur. De quelle manière, Seigneur, et en quoi l'exaucerez-vous? *Je serai avec lui lorsqu'il sera dans l'affliction, je l'en tirerai et le remplirai de gloire.*

Il me semble que je puis avec raison rapporter ces trois cris de la prière aux trois grands et saints jours que nous devons bientôt célébrer, car il s'est soumis pour nous à l'affliction et à la douleur, lorsqu'il a souffert le supplice de la croix, malgré son ignominie, en vue de la joie éternelle qui lui était proposée (1). Ce fut alors que les choses qu'il devait accomplir sur la terre furent terminées, comme il l'avait prédit avant sa mort. Et lorsqu'il eut dit en mourant : *Tout est consommé*, il entra dans son repos ; mais la gloire de la résurrection ne se fit point attendre : le troisième jour, le Soleil de justice se leva pour nous dès le matin, et sortit du tombeau. En sorte que le fruit de l'affliction qu'il avait soufferte, et la vérité de sa délivrance parurent dans la gloire de la résurrection. Ces trois choses, qui sont arrivées en Jésus-Christ dans l'espace de trois jours, doivent aussi nous arriver. *Je suis avec lui dans la tribulation*, dit le Seigneur. Quand se trouve-t-il ainsi avec nous, sinon le jour de nos tribulations ? le jour où nous portons notre croix ? alors que s'accomplit cette parole du Seigneur à ses disciples : *Vous aurez des traverses et des angoisses dans le monde* (2) ; et celle de son Apôtre : *Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ souffriront des persécutions* (3). Car notre délivrance pleine et parfaite ne pourra pas arriver avant le jour de notre mort, parce que les enfants d'Adam sont réduits à porter un joug pesant et fâcheux depuis le jour où ils sortent

(1) Luc. XXII. — (2) Joan. XVI, 33. — (3) II Tim. III, 12.

du sein de leur mère, jusqu'au jour où ils rentreront dans le sein de la terre, la mère commune de tous les hommes. C'est alors seulement, dit le Seigneur, que je le délivrerai, et le monde ne pourra plus faire souffrir quoi que ce soit à son corps ni à son âme. Pour ce qui est de la gloire qui l'attend encore, elle ne lui sera donnée qu'à la fin des temps, le jour de la résurrection, alors que ce corps, maintenant dans l'ignominie, comme un grain qui se pourrit dans la terre, renaîtra dans la gloire.

3. Comment savons-nous que Dieu est avec nous dans l'affliction ? C'est précisément parce que nous y sommes maintenant. Car qui pourrait soutenir les maux de cette vie ? qui pourrait durer et subsister avec eux sans son assistance particulière ? Nous devons estimer que nous avons toute sorte de sujets de nous réjouir, lorsque nous éprouvons des calamités nombreuses : non seulement parce que nous ne devons entrer dans le royaume de Dieu que par beaucoup de souffrances, mais encore parce que *le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est dans l'affliction* (1). *Si je marche au milieu des ombres de la mort*, dit le Prophète (2), *je ne craindrai point les maux qui m'arriveront, parce que vous êtes avec moi* (3). Voilà donc comment il est avec nous tous, les jours de notre vie, jusques à la consommation des siècles. Mais quand serons-nous avec lui ? Ce sera quand nous serons transportés en l'air pour aller, comme dit l'Apôtre, au-devant de Jésus-Christ, et que nous demeurerons toujours avec lui. Quand sera-ce que nous nous verrons dans la gloire avec ce Sauveur ? Ce sera lorsqu'il viendra se montrer, lui qui est notre vie. Mais en attendant il faut que nous demeurions cachés, que l'affliction précède notre délivrance, et que notre délivrance précède notre glorifi-

(1) Act. XXII, 4. — (2) Psal. XXXIII, 19. — (3) Psal. XXII, 4.

cation. Écoutez le langage de celui qui est délivré : *Mon âme, tournez-vous vers votre repos, puisque le Seigneur vous a comblée de ses bienfaits : il a retiré mon âme de la mort, mes yeux des larmes et mes pieds de la chute. Je l'arracherai et le glorifierai* (1). Seigneur, heureux l'homme que vous daignez consoler et soutenir en cette vie, vous qui êtes son soutien dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Mais combien est-il plus heureux lorsque vous l'avez effectivement délivré et que vous l'avez exempté de tant de maux auxquels il s'est exposé. Combien est-il plus heureux lorsque vous l'avez dégagé du filet des chasseurs ; lorsque vous l'avez retiré du monde, afin que la malice ne changeât pas son esprit, et que les déguisements et les artifices ne pussent surprendre et tromper son âme? Il sera néanmoins encore infiniment plus heureux lorsque vous l'aurez tout à fait élevé et uni à vous, rempli des biens de votre sainte maison, et mis dans un état conforme et semblable à celui de votre gloire.

4. Et maintenant, élevons vers le ciel le cri de nos cœurs, et notre Dieu aura pitié de nous. C'est vers le ciel que nous devons faire monter nos cris, puisque *c'est sous le ciel*, comme observe le Sage, *qu'on ne trouvera que douleur et travail, vanité et affliction d'esprit* (2). D'ailleurs le cœur de l'homme est méchant et impénétrable : ses sens ne se portent qu'au mal. Il n'y a nul bien en moi, c'est-à-dire en ma chair. La loi du péché habite en elle, elle a toujours des désirs contraires à l'esprit. Enfin mon propre cœur me manque, et mon corps est dans la nécessité de mourir à cause du péché. Les peines qui se succèdent les unes aux autres suffisent à remplir chaque jour. Le monde n'est que méchanceté

(1) Psal. CXIV, 7. — (2) Jerem. XVII, 9.

et corruption. Combien le siècle présent est-il injuste? Combien voyons-nous que l'âme est combattue par les désirs de la terre? Nous sommes attaqués de tous les côtés par les princes de ce monde qui règnent dans les ténèbres, par les esprits mauvais, les puissances de l'air et surtout par le serpent, le plus rusé de tous nos ennemis. Voilà tous les maux que nous avons à craindre sous le soleil. Voilà toutes les misères qui sont sous le ciel. Où trouvez-vous un refuge contre tous ces maux et contre toutes ces misères? Où espérez-vous du soulagement? Où prétendez-vous trouver du secours? Si vous le cherchez en vous, vous ne trouvez qu'un cœur détaché, et vous-même, vous vous trouvez livré à l'oubli, comme si votre cœur était mort. Si vous le cherchez plus bas que vous, vous ne trouvez que le corps qui est susceptible de se corrompre et qui appesantit votre âme. Enfin, si vous le cherchez dans toutes *les choses de la terre* qui vous environnent, vous trouverez aussi qu'elles *ne sont capables que d'accabler ceux qui s'occupent des soins multipliés de cette vie* (1). Cherchez donc un refuge au dessus de vous. Mais prenez garde, en vous élevant, de passer au delà de la troupe des esprits vaniteux. Ils savent que tout ce que nous avons de parfait et de bon, ne saurait venir que d'en haut : voilà pourquoi ils se tiennent entre le ciel et la terre comme des voleurs en embuscade. Faites donc en sorte de passer au delà de ces esprits méchants qui travaillent, avec une malice infatigable, pour nous empêcher de nous élever jusque dans la sainte cité. S'ils vous blessent, s'ils vous outragent, imitez Joseph qui laissa son manteau entre les mains de l'adultère Égyptienne (2). Abandonnez même votre dernier vêtement, comme le jeune homme dont il

(1) Sag. IX, 15. — (2) Gen. XXXIX, 15.

est parlé dans l'Évangile (1), qui s'échappa nu des mains de ceux qui le tenaient. Dieu n'abandonna-t-il pas au démon le dernier vêtement de Job, et après cela ne lui donna-t-il point le pouvoir de lui nuire dans ses biens et même de l'affliger en son corps, en se contentant de lui dire : *Conserve seulement sa vie?* Élevez donc votre cœur vers Dieu ; poussez vos cris vers lui, et que vos désirs ne tendent qu'à lui ; que votre vie, que toutes vos espérances soient dans le ciel ; criez vers le ciel pour être exaucé, et que votre Père, qui est dans le ciel, vous envoie, de son sanctuaire, le secours dont vous avez besoin, et que vous receviez de la céleste Sion aide et protection ; que Dieu vous soutienne dans l'affliction, vous arrache aux épreuves et vous glorifie, enfin, dans la nouvelle vie de la résurrection. Ces choses sont grandes à la vérité ; mais vous êtes grand aussi, vous qui nous les avez promises. Nous les espérons de vos promesses, et nous osons dire, avec l'Église (2) : Si nous crions vers vous avec un cœur plein de confiance, vous nous devez ce que nous vous demandons à cause de vos promesses.

(1) Marc. XIV, 52. — (2) Hymne de la quadragésime.

VINGT-HUITIÈME LECTURE.

Je le comblerai de jours et d'années, et je lui ferai part du salut que je destine à mes saints (1).

1. La longueur des joies promises ici est l'éternité. — La vie présente est mieux appelée une mort. — 2. Il n'y a que la gloire future qui soit véritablement grande : la présente est trompeuse et vaine. — 3. Les épreuves sont utiles et nécessaires. — Dans les tribulations il faut penser à la gloire future. — Dans la tribulation, l'espérance de la gloire est comme l'espérance de la moisson dans les semailles. — 4. La tribulation est un bien si Dieu est avec nous. — 5. Les saints nous quittent pleins de jours. — 6. On mérite les biens éternels quand on méprise les temporels. — Propriétés et état des bienheureux. — 7. La béatitude est la vue de Dieu.

1. Ce verset convient parfaitement au saint temps où nous sommes. Sur le point de célébrer la fête de la résurrection de Notre-Seigneur, nous attendons la promesse qui nous est faite de participer à cette résurrection si glorieuse : il nous invite, en qualité de membres de Jésus-Christ, à célébrer avec solennité, la mémoire de ce qui est arrivé à notre chef, en considérant que nous devons un jour avoir part à la même gloire. Que ce psaume finit bien, puisqu'il promet à ceux qui le chantent une fin si heureuse ! Ce verset termine le psaume

(1) Psal. xc, 17.

d'une manière qui doit nous remplir de joie, puisqu'il nous promet de nous combler de tous les biens. *Je le comblerai de jours et d'années : et je lui ferai part du salut que je destine à mes saints.* Je vous ai dit bien souvent que *la piété*, selon la doctrine de Saint Paul, *a les promesses de la vie présente aussi bien que de la vie future.* (1). C'est pourquoi cet Apôtre dit encore : *Vous verrez dès maintenant le fruit de votre fidélité, en obtenant la sanctification de vos âmes : et pour l'avenir vous obtiendrez la vie éternelle* (2). Voilà ce que signifient cette plénitude et cette longueur de jours et d'années qui nous sont promises dans ce verset. Qu'y a-t-il, en effet, de plus long que ce qui est éternel ? Qu'y a-t-il de plus long que ce qui ne doit jamais finir ? C'est une heureuse fin que la vie éternelle. C'est une heureuse fin que celle qui ne doit jamais avoir de fin. Il n'y a que ce qui est bien qui soit une bonne fin. Travaillons donc de tout notre cœur à notre sanctification, puisque c'est en elle seulement que consiste le bien, et qu'elle doit être couronnée par une vie qui ne doit jamais finir. Ne pensons qu'à obtenir cette paix du cœur et cette sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu. Le Seigneur dit donc : *Je le comblerai de jours et d'années, et je lui ferai part du salut que je destine à mes saints.* C'est une promesse de la droite de Dieu. C'est un don de cette droite qu'un saint souhaitait jadis que Dieu lui tendît, quand il disait : *Vous tendrez, Seigneur, votre droite à l'œuvre de vos mains* (3). C'est cette droite qui doit nous combler d'éternelles délices. Voilà ce qu'a désiré et obtenu celui dont le Psalmiste a dit : *Il vous a demandé la vie, et vous lui avez accordé une longueur de jours pour un siècle et pour les siècles des siècles* (4). Le Sage s'explique encore plus clai-

(1) I Tim. IV, 8. — (2) Hebr. XII, 14. — (3) Job, XIV, 15. — (4) Psal. XX, 5.

rement lorsqu'il dit : *Les richesses et la gloire sont dans sa main gauche, et la longueur des jours est dans sa main droite* (1). Qui est l'homme qui veut véritablement la vie et qui souhaite voir d'heureux jours? Or, la vie présente est plutôt une mort qu'une vie, ou du moins ce n'est pas une vie simplement, mais une vie mortelle qu'on doit l'appeler. Lorsque nous voyons qu'un homme est sur le point de mourir, nous disons avec raison : Cet homme se meurt. Hé ! faisons-nous autre chose dès que nous commençons de vivre, que de nous approcher à chaque moment de la mort, et de mourir? *Les jours de cette vie sont courts et mauvais*, dit le Patriarche (2). On ne vit véritablement que lorsqu'on a une vie vivante et vitale. Les jours dont on jouit ne sont heureux que lorsqu'on est assuré que leur durée est sans fin. Rendons grâces de tout notre cœur à celui dont la puissance et la bonté ont disposé toutes choses : les jours où nous n'avons que des peines à souffrir doivent finir en fort peu de temps ; au lieu que les jours où nous ne devons trouver que du repos et de la félicité, doivent durer éternellement.

2. *Je le comblerai de jours et d'années*. Le Seigneur explique dans ce verset la promesse qu'il a faite dans le précédent en disant : *Je le glorifierai*. Qui est-ce qui ne se contentera pas d'être glorifié, par celui dont les œuvres sont parfaites? Celui dont la grandeur est sans limites, peut-il glorifier autrement que sans limites. La gloire qui procède de la gloire immense de Dieu, a quelque chose de la grandeur et de l'immensité de son principe. Aussi est-ce avec raison que saint Pierre dit que *la glorification de Notre-Seigneur, sur le Thabor, procédait d'une gloire magnifique* (3). Elle est magnifique,

(1) Prov. III, 16. — (2) Gen. XLVII. — (3) II Petr. I, 17.

en effet, et se communique à nous d'une manière magnifique, avec une durée éternelle, une variété infinie, et une plénitude sans mesure. La gloire de cette vie est trompeuse. Son éclat est vain, et les jours de l'homme sur la terre n'ont qu'une durée extrêmement courte ; aussi cette vie ne sera-t-elle jamais l'objet des désirs du sage qui dira toujours du fond de son cœur à celui qui en sonde les replis : *Seigneur, vous savez que je n'ai jamais désiré les jours de l'homme* (1). C'est peu ; non seulement je ne désire pas ce que l'homme désire, mais je ne veux même point le recevoir ; car je sais qui est celui qui a dit : *Je ne reçois point ma gloire des hommes* (2). Combien donc sommes-nous misérables de chercher la gloire que les hommes se donnent les uns aux autres, et de ne point chercher celle qui ne vient que de Dieu ? Car il n'y a que celle-ci qui soit longue et abondante. Les jours de l'homme sont courts ; et ces jours fleuriront et passeront ainsi que la fleur des champs, comme dit l'Écriture : *La tige s'est séchée, et la fleur qu'elle soutenait s'est aussi fanée : mais la parole du Seigneur demeure éternellement* (3). C'est le vrai jour que celui qui ne doit point finir. C'est dans ce jour seulement que se rencontre l'éternelle vérité, l'éternité véritable ; l'éternité éternelle, qui seule est vraiment capable de remplir tous nos désirs. Comment, en effet, la gloire qui est trompeuse et vaine pourrait-elle y réussir ? Elle est si complètement vide que nous sommes obligés de reconnaître qu'elle nous met dans l'indigence et nous vide plutôt qu'elle ne nous remplit. Aussi en attendant, mieux vaut pour nous être abaissés qu'être élevés ; être dans la peine plutôt que dans les plaisirs, puisque peines et plaisirs doivent bientôt passer, avec cette différence pourtant

(1) Jérem, XVII, 16. — (2) Joan. V, 41. — (3) Isa. XL, 7.

que les unes ne doivent nous produire que des supplices, et les autres que des couronnes.

3. Certainement l'affliction est bonne puisque c'est par elle que Dieu nous conduit à la gloire, selon ces paroles : *Je suis avec lui dans l'affliction : je le délivrerai et le remplirai de gloire.* Rendons grâces au Père des miséricordes, qui est avec nous dans l'affliction, et nous console dans toutes les peines qui nous arrivent. Car il nous est nécessaire, comme j'ai dit, d'être dans les souffrances qui se changent en gloire, et dans la tristesse qui se change en joie, mais en une joie qui ne doit jamais finir, et ne peut jamais nous être ravie par qui que ce soit ; en une joie, dis-je, abondante, pleine et parfaite. Il est bon d'être dans la peine, puisque c'est par elle que nous devons acquérir la couronne de la gloire. Ne méprisons pas les souffrances, c'est une semence bien modeste, mais il doit en sortir beaucoup de fruit. C'est une semence peut-être peu agréable au goût, à cause de son amertume, c'est peut-être le grain de sénevé ; mais ne considérons pas le dehors et l'apparence ; voyons-en les vertus cachées. Souvenons-nous que *les choses qui se voient sont temporelles*, et que *celles qu'on ne voit point sont éternelles* (1). Goûtons, dans ces maux que nous avons à souffrir, les prémices de la gloire qui s'y trouvent comme en germe. Faisons consister notre gloire dans l'espérance de participer à la gloire de notre grand Dieu : ce n'est pas encore assez ; mettons-la dans toutes les afflictions de cette vie, puisqu'elles sont pour nous une raison d'espérer que Dieu nous donnera de glorieuses couronnes. Peut-être est-ce ce que l'Apôtre a voulu nous apprendre, lorsqu'après avoir dit : *Nous mettons notre gloire dans les afflictions ;* il ajoute aussitôt : *Parce que*

(1) II Cor. iv, 18.

l'affliction produit la patience, et que la patience est une épreuve qui produit l'espérance (1). Il est manifeste par ces paroles, que l'Apôtre, après avoir dit que nous devons mettre notre gloire dans l'espérance, a ajouté que *nous devons aussi mettre notre gloire dans les afflictions*, non pour dire quelque chose de différent, mais pour s'expliquer davantage, et nous faire mieux entrer dans sa pensée. Car il ne propose qu'une même gloire dans ces deux expressions : et il joint seulement les afflictions à l'espérance, pour montrer sur quoi l'espérance de la gloire doit être fondée. C'est, en effet, dans l'affliction qu'on doit trouver l'espérance de la gloire ; que dis-je ? c'est dans l'affliction même que la gloire se trouve. Et de même que l'espérance du fruit est dans la semence, le fruit de même y est aussi contenu. C'est en ce sens qu'il est dit que dès maintenant le royaume de Dieu est en nous ; que nous possédons un trésor d'un prix inestimable dans des vaisseaux de terre, dans un champ de très petite valeur. C'est qu'en effet ce royaume et ce trésor sont véritablement en nous : mais ils y sont cachés. Heureux celui qui les trouve ! Or, quel est celui-là ? Sinon celui qui considère plutôt la récolte que la semence? L'œil de la foi trouve ce trésor parce qu'il ne juge pas des choses selon les apparences, mais qu'il voit les choses qui ne peuvent paraître à nos sens, et regarde ce qui ne saurait se voir des yeux du corps, comme il est évident que l'Apôtre avait trouvé ce trésor puisqu'il souhaitait le faire trouver à tous les autres, quand il disait : *Les peines si courtes et si légères que nous souffrons maintenant produisent en nous le poids d'une gloire éternelle qui surpasse toute mesure* (2). Il ne dit pas : Les afflictions seront couronnées, mais il dit : elles produisent

(1) Rom. v, 4. — (2) II Cor. iv, 17.

en nous, dès maintenant, le poids d'une gloire éternelle. Cette gloire ne paraît point. Elle est cachée en nous dans l'affliction, et ce qu'elle a d'éternel est dérobé à nos yeux par ce voile d'un moment ; ce poids, cette valeur sans mesure est contenue dans une chose de peu d'importance et de mince valeur. Aussi hâtons-nous, pendant que nous sommes sur la terre, d'acheter ce champ, et le trésor qui y est caché. Estimons-nous bienheureux lorsque nous sommes dans les afflictions, et disons du fond du cœur : *Il vaut mieux aller dans une maison de deuil qu'en une maison de festin* (1).

4. *Je suis avec lui dans l'affliction;* dit le Seigneur. Je ne chercherai donc pas autre chose que l'affliction. Il m'est bon de m'attacher à Dieu : et de m'y attacher de telle sorte, que je mette en lui toute mon espérance, puisqu'il a dit : *Je le délivrerai de ses peines et le glorifierai* (2). *Je suis avec lui dans l'affliction, et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (3). Voilà bien l'Emmanuel, le Dieu avec nous. *Je vous salue, pleine de grâce*, dit l'Ange à Marie : *le Seigneur est avec vous* (4). Il est avec nous dans la plénitude de la grâce, et nous serons avec lui dans la plénitude de la gloire. Il est descendu sur la terre pour être près de ceux dont le cœur est affligé, et pour être avec nous dans les épreuves de cette vie. Mais *viendra un temps*, comme dit l'Apôtre, *où nous serons transportés par les nuées, pour aller au devant de Jésus-Christ :* et alors nous serons pour toujours avec Notre-Seigneur, si toutefois nous travaillons à l'avoir toujours avec nous, afin que celui qui doit nous établir dans notre éternelle patrie, soit notre compagnon, ou plutôt, que celui qui doit être lui même notre patrie, soit aussi lui-même notre voie. Seigneur, il m'est donc

(1) Eccli. VIII, 3. — (2) Psal. LXXII, 28. — (3) Cor, VIII, 31. — (4) Luc. I, 28.

beaucoup plus avantageux de souffrir, pourvu que vous soyez toujours avec moi, que de régner sans vous, que d'être dans les plus grandes réjouissances sans vous, que de jouir même de la gloire, séparé de vous. Oui, Seigneur, il est bien meilleur pour moi de vous embrasser dans l'affliction ; de vous avoir présent dans le creuset de l'épreuve, que d'être sans vous dans le ciel. Car qu'est-ce que je souhaite dans le ciel, et que désiré-je de vous sur la terre, sinon vous-même ? Si la fournaise éprouve l'or, la tentation éprouve les justes. C'est dans ces rencontres, oui c'est là, Seigneur, *que vous êtes avec eux* (1), que vous demeurez au milieu d'eux, c'est lorsqu'ils sont assemblés en votre nom, comme vous avez autrefois daigné assister les trois enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone, d'une présence si visible que vous contraignîtes un roi infidèle de s'écrier *qu'il voyait dans les flammes une quatrième personne qui était semblable à un fils de Dieu* (2). Pourquoi tremblons-nous ? pourquoi nous arrêtons-nous ? pourquoi fuyons-nous à la vue de la fournaise des afflictions ? Il est vrai que le feu redouble son ardeur ; mais le Seigneur est avec nous dans nos souffrances, et si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? Si Dieu nous arrache des mains de nos ennemis, qui est ce qui pourra nous ravir de ses mains toutes-puissantes ! Qui est-ce qui peut nous arracher d'entre ses mains ? Enfin, si c'est lui qui nous glorifie, qui est-ce qui pourra nous jeter dans l'ignominie? S'il nous établit dans la gloire, qui pourra nous humilier ?

5. Mais écoutez quelle gloire Dieu doit nous donner. *Je le comblerai*, dit-il, *de jours et d'années*. Et d'abord s'il parle de jours au pluriel, c'est pour nous marquer non pas une vicissitude, mais un grand nombre de jours. Il

(1) Eccli, XXVII, 7. — (2) Dan. III, 92.

ne faut pas se figurer l'éternité comme une succession de jours, c'est ce qui fait dire au Prophète : *Un seul jour dans vos tabernacles, Seigneur, vaut mieux que mille autres jours* (1). Nous lisons que des saints et des hommes parfaits sont sortis de cette vie pleins de jours, c'est-à-dire, je pense, remplis de vertus et de grâce, car les saints reçoivent de jour en jour, non de leur propre esprit, mais de l'esprit de Dieu même cet accroissement et cette plénitude de vertu et de grâces qui les transforme, et qui les rend semblables à lui, et les fait monter de clarté en clarté. Si donc la grâce est appelée un jour et une lumière, si même l'éclat qui vient de l'homme, et si cette gloire sans fondement et sans solidité que nous cherchons à recevoir les uns des autres, est, comme j'ai dit ailleurs, le jour de l'homme, combien la plénitude de la véritable gloire mérite-t-elle plutôt d'être appelée un vrai jour et un plein midi ? Et si nous pouvons regarder comme plusieurs jours de la vie de l'âme, les diverses grâces qu'elle reçoit, comment ne pourrions-nous pas aussi regarder comme un grand nombre de jours la gloire dans laquelle il jouit de tant de biens ? Mais écoutez comment le Prophète a voulu parler d'un grand nombre de jours sans vicissitude ; par ces paroles il dit en effet : *La lumière de la lune sera comme la lumière du soleil : et la lumière du soleil sera elle-même comme la lumière de sept jours* (2). Je pense que c'était pendant les jours de cette éternelle vie, que le Roi fidèle souhaitait chanter ses cantiques dans la maison du Seigneur. Car ce sera comme un chant de cantiques à la louange de Dieu que d'être pleins de reconnaissance pour le bonheur de posséder une gloire si abondante, et que d'être toujours occupés à rendre des actions de grâces à sa divine Majesté.

(1) Psal. LXXXIII, 11. — (2) Is. XXX, 16.

6. *Je le remplirai d'une longueur de jours.* C'est comme s'il disait : je sais ce qu'il désire : je sais ce dont il a soif, et ce qu'il goûte le plus, ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni la volupté, ni la curiosité ni aucune dignité du siècle. Il méprise tout cela et n'en fait pas plus de cas que du plus vil fumier. Il a vidé son cœur de toutes ces choses, et il ne peut souffrir qu'aucune d'elles l'occupe, parce qu'il sait qu'aucune ne saurait le remplir. Il n'ignore pas à l'image de qui il a été fait, et de quelle grandeur il est capable ; et il ne veut point s'accroître un peu d'un côté pour diminuer beaucoup de l'autre. C'est pourquoi *je comblerai de jours celui qui ne saurait être satisfait et rempli que par la véritable et l'éternelle lumière.* Et la longueur de ces jours sera sans fin, l'éclat de leur lumière sans défaillance, et l'abondance, dont je le remplirai, n'engendrera jamais pour lui aucun dégoût Car son bonheur sera parfaitement assuré, sa gloire puisera sa source dans la possession de la vérité, et l'abondance sera toujours pour lui une source de joie et de délices. *Je lui ferai part du salut que je destine à mes saints.* Cela signifie que le fidèle méritera de voir ce qu'il a désiré, lorsque le roi de gloire rendra l'Église, son épouse, toute glorieuse et la montrera sans tache, sans rides et sans défauts, à cause de la splendeur permanente du jour dans lequel elle sera établie. Les âmes qui ne sont pas entièrement pures, ni les âmes qui sont dans quelque sorte d'agitation et de trouble, ne sont point encore capables de recevoir cette lumière de gloire que Jésus-Christ prépare aux élus. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous commande par son Apôtre, ainsi que je l'ai dit, *de nous établir dans la sainteté et dans la paix* (1) parce que sans ces deux choses personne ne pourra voir Dieu. Quand donc il aura rempli

(1) Heb. xii, 14.

vos désirs par les biens dont il vous donnera la possession, en sorte que vous n'aurez plus rien à désirer, votre esprit, devenant tout à fait tranquille par cette plénitude même, vous pourrez alors contempler la sérénité et la majesté de Dieu ; et vous lui serez semblable parce que vous le verrez comme il est. Peut-être bien aussi, peut-on dire que les saints, ayant en eux-mêmes toute la plénitude de la gloire qui leur sera propre, du sein des délices éternelles, considèreront de tous côtés les choses que Dieu a faites pour le salut et la félicité des hommes, et verront briller sa Majesté sur toute la terre. On pourrait rapporter à cela ces paroles : *Je lui montrerai le salut que je destine à mes saints.*

7. Nous pouvons encore entendre ce verset, de la jouissance de ces jours où Dieu promet qu'il montrera le salut aux saints : *Je le remplirai* dit-il, *d'une longueur de jours*. Et comme pour répondre à cette objection, d'où viendra cette longueur de jours dans la céleste cité, où le soleil n'aura pas à luire pour faire le jour, puisqu'il n'y aura pas de nuit, il ajoute : *je lui montrerai le salut que je destine à mes saints :* ce salut n'étant autre chose que le Sauveur dont la splendeur éclairera toujours les saints, selon cette parole de l'Écriture : *l'Agneau est la lumière* (1). *Je lui montrerai l'auteur du salut*, c'est-à-dire : je ne l'instruirai plus par la foi ; je ne l'exercerai plus par l'espérance ; mais je le remplirai par la contemplation même du Sauveur, *je le lui montrerai :* je lui montrerai Jésus-Christ, afin qu'il contemple éternellement ce Rédempteur en qui il a cru ; qu'il a aimé ; qu'il a toujours désiré. *Seigneur, montrez-nous votre miséricorde* (2), et donnez-nous ce Sauveur, qui ne peut venir que de vous, et cela nous suffit ; car celui qui le voit, vous voit aussi,

(1) Apoc. XXI, 23. — (2) Psal. LXXXIV, 7.

parce qu'il est en vous, et que vous êtes en lui. Or, toute *la vie éternelle consiste à vous connaître, parce que vous êtes le vrai Dieu, et à connaître Jésus-Christ que vous nous avez envoyé* (1). Et alors vous laisserez aller votre serviteur en paix, selon votre parole, parce que mes yeux verront le Sauveur que vous avez donné au monde, votre Jésus Notre-Seigneur qui est Dieu et béni par-dessus tout, dans les siècles des siècles.

(1) Joan. XVII, 3.

DEUXIÈME PARTIE

PREMIÈRE LECTURE

L'ORGUEIL

David et Goliath : les cinq pierres de David.

1. Histoire de Goliath. — 2. Goliath est le type de l'orgueil. — 3. Il n'y a que lorsqu'il commença à craindre que Pierre commença aussi à enfoncer dans la mer. — 4. Quelles pierres nous devons lancer contre l'orgueil. — 5. Moyens de réprimer l'orgueil. — 6. Comment il faut tuer Goliath avec sa propre épée.

Nous avons vu, dans le récit du livre des Rois, comment Goliath, un homme d'une haute stature, à qui sa force extraordinaire et sa taille gigantesque inspiraient des sentiments de présomption, élevait la voix contre les phalanges d'Israël et en provoquait les guerriers à un combat singulier. Nous avons vu aussi comment un jeune homme, suscité de Dieu, répondit, avec l'indignation dans le cœur, aux sarcasmes dont cet infidèle, cet incirconcis accablait le camp d'Israël, les troupes du Dieu suprême; puis nous l'avons vu s'avancer, malgré son extrême jeunesse, armé seulement de sa fronde et d'une pierre, contre un ennemi d'une taille monstrueuse, qui se présentait couvert d'une cuirasse, le casque en tête, l'épée à la main et muni de toutes ses armes de guerre. Si nos entrailles sont susceptibles de quelque émotion, nous n'avons pu le voir engager le combat sans trembler,

ni revenir vainqueur sans tressaillir de bonheur. Nous avons applaudi à la magnanimité de ce tout jeune homme, en voyant le zèle de la maison de Dieu, qui dévorait son âme, et comment il ne séparait point sa cause de celle de Dieu, dans les injures que les ennemis de son nom lui adressaient ; on aurait dit que c'était pour lui une injure personnelle, et qu'il assistait, la douleur dans l'âme, à la ruine de Joseph. Tant de confiance dans un adolescent nous a surpris, quand Israël tout entier était loin d'en montrer une pareille. Mais la vue de la victoire que le ciel lui accorda, car il ne la dut manifestement qu'à la puissance de Dieu, nous a rempli d'autant de joie que nous voyions avec inquiétude cet enfant s'avancer, avec les seules armes de la foi, contre un géant plein de confiance dans ses propres forces.

2. Mais si nous n'avons pas oublié que, au dire de l'Apôtre, *la loi est spirituelle et n'a pas été écrite seulement pour charmer par le récit des choses extérieures, mais aussi pour captiver notre âme par le goût des sens cachés dans l'Écriture et la nourrir comme de la moelle du plus pur froment* (1), nous devons rechercher ce que représente ce Goliath qui ose seul, dans un esprit de vanité et d'orgueil charnel, s'élever contre le peuple de Dieu, déjà en possession de la terre promise et vainqueur de tant d'autres ennemis. Je crois qu'on peut voir dans cet homme orgueilleux le type même de l'orgueil ; car l'orgueil est le plus grand péché qui s'attaque au peuple de Dieu, le seul qui s'élève en particulier contre ceux qui semblent avoir triomphé de tous les autres péchés. Aussi, voyez-le les provoquer seulement à un combat singulier, attendu que tous les autres sont terrassés ; de même, le reste des Philistins appréhendaient d'en venir aux mains contre

(1) Rom. VII, 14.

Israël, et ne le faisaient que parce qu'ils avaient mis toute leur confiance dans l'un des leurs, dans Goliath, à cause de sa taille gigantesque. Pourquoi, en effet, l'orgueil irait-il s'attaquer à des âmes déjà subjuguées ou par l'envie, ou par la tiédeur qui n'est propre qu'à porter Dieu à les rejeter avec dégoût, ou par la paresse enfin qui mérite d'être lapidée avec de la fiente de bœuf (1)? Oui, je vous le demande, qu'est-ce que l'orgueil, qu'est-ce que l'arrogance du regard viendrait faire dans un homme tellement dominé par les autres vices qu'il pût penser que tout le monde sent combien il a de choses à se reprocher au fond de la conscience ? Enfin, je vous le demande encore, en est-il un autre que celui qui a déjà mis, d'une main, tous les autres ennemis sous le joug, qui puisse se présenter pour combattre avec feu et courage l'orgueil, le plus redoutable des vices ? Oui, il n'y a, dans ce cas, qu'un David à la main puissante qui puisse se présenter pour engager une lutte vigoureuse contre un tel ennemi et le terrasser ; il n'y a, dis-je, que celui qui a vaincu les ours et les lions qui puisse s'avancer contre un Goliath.

3. Je veux bien qu'il essaie de se servir des armes de Saül, qu'il voie si la sagesse du monde, si les traditions de la philosophie, si même le sens apparent des Saintes Lettres, ce sens dont l'Apôtre a dit : *La lettre tue* (2), peuvent lui servir ; oui, j'y consens, qu'il voie si, avec ces armes, il peut saisir l'humilité ; il sentira bientôt que tout ce bagage l'accable encore plus qu'il ne lui sert, il rejettera bien loin de lui des armes qui l'embarrassent, et ne mettra toute sa confiance qu'en Dieu ; désespérant de sortir vainqueur de la lutte par ses propres ressources, il ne prendra que sa foi pour arme, et, sans tenir compte

(1) Eccl. XXII, 4. — (2) II Cor. III, 6.

de la taille énorme de Goliath, sans craindre d'être écrasé de son poids, il se dira dans son cœur, il chantera même au fond de son âme : *Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui pourrait me faire trembler* (1) ? Voyez, en effet, saint Pierre, tandis que, sans se préoccuper de la violence des vents, de la profondeur de la mer et du poids de son corps, il s'élance sur les flots à la parole du Seigneur : il n'a rien à craindre, il ne peut périr ; mais à peine, à la vue de la violence du vent, se met-il à craindre que, sous l'empire même de cette crainte, il commence à s'enfoncer. Saül essaie, en ce moment, de suggérer une pareille pensée de crainte à notre jeune athlète : *Tu ne saurais*, lui dit-il, *résister à ce Philistin, ni combattre contre lui : tu es trop jeune encore pour cela, et lui ne connaît que le métier des armes depuis sa jeunesse* (2). Mais David n'entre point dans ces pensées, plein de confiance en celui qui lui a fait remporter l'avantage dans ses autres luttes, il s'avance plein d'intrépidité. Ayant donc mis de côté les armes de Saül, il ramasse dans le ruisseau cinq pierres seulement, que l'eau, qui entraîne dans son cours toute sorte d'objets légers, a bien pu polir, mais n'a pu entraîner avec elle. Or l'eau du torrent, que notre âme doit traverser, ce n'est autre chose que le siècle présent, s'il faut nous en tenir aux paroles de la Sainte Écriture qui nous dit : *Une génération passe et une autre lui succède* (3), absolument comme le flot qui se gonfle succède au flot. Mais comme *toute chair n'est que de l'herbe, et que sa gloire est comme la fleur des champs* (4), l'eau du torrent l'emporte facilement avec elle en passant : quant à la parole du Seigneur, il n'est pas de flot qui l'emporte, elle demeure éternellement.

6. Il me semble donc qu'on peut très bien voir dans

(1) Ps. xxvi, 1. — (2) I Reg. xvii, 33. — (3) Eccl. i, 4. — (4) Isa. xl, 6.

les cinq pierres de David comme une quintuple parole de Dieu, une parole de menace et une promesse, une parole d'amour, une d'imitation et une d'oraison. On retrouve en foule ces paroles dans le recueil de la Sainte Écriture ; peut-être même est-ce de ces cinq paroles que Paul veut parler quand il aime mieux dire cinq mots avec la pensée que dix mille du bout des lèvres seulement ; *car la figure de ce monde passe*, dit-il (1) et, dit un autre écrivain sacré : *Le monde passe et la concupiscence passe avec lui* (2). Au contraire, pour ce qui est des paroles de Dieu, non seulement elles demeurent lors même que le monde passe, mais on pourrait même dire qu'elles sont plutôt polies qu'entraînées, puisqu'elles sont la science même de générations qui se succèdent. Quant aux pierres que David ramasse pour les lancer dans la lutte contre l'esprit d'orgueil, il faut qu'il les dépose dans sa mémoire comme dans une sacoche, en se remettant devant les yeux les menaces de Dieu, ses promesses, la charité qu'il nous témoigne, les nombreux exemples de sainteté qu'il place sous nos yeux et les recommandations qu'en toutes circonstances il nous fait de recourir à la prière. Oui, voilà les pierres que doit prendre quiconque a hâte d'aller combattre le vice de l'orgueil, afin que, s'il vient à lever sa tête venimeuse, saisissant la première de ces pierres qui tombera sous sa main, il la lance au front de Goliath et l'étende par terre couvert de confusion. Mais dans ce genre de combat, il faut encore avoir une fronde, c'est-à-dire, la longanimité, arme absolument nécessaire et indispensable contre cet ennemi surtout.

5. Toutes les fois donc qu'une pensée de vanité frappe à la porte de votre esprit, pour peu que vous commenciez

(1) I Cor. VII, 31. — (2) I Joan. II, 18.

à redouter du fond de votre âme les menaces de Dieu, ou à désirer l'effet de ses promesses, Goliath ne résistera point au coup de l'une ou de l'autre de ces deux pierres, et toute son enflure sera sur-le-champ comprimée. Et si vous vous rappelez cet amour ineffable que le Seigneur de majesté vous a témoigné, pourrez-vous ne point vous sentir à l'instant brûlant vous-même de charité et tout prêt à témoigner toute votre horreur pour la vanité et à la repousser loin de vous ? De même si vous vous remettez attentivement sous les yeux les exemples des saints, nulle vue ne sera plus efficace, soyez-en sûr, pour réprimer tout sentiment d'orgueil. Mais enfin s'il arrive qu'aux premiers mouvements de l'orgueil, vous ne puissiez mettre la main sur aucune des pierres dont je viens de parler, il ne vous reste qu'une chose à faire, c'est de tourner votre âme avec toute la ferveur possible vers la prière, et aussitôt l'impie, qui vous avait semblé élevé et aussi haut que les cèdres du Liban, sera renversé, il n'en restera même plus vestige.

6. Mais peut-être vous demandez-vous comment faire pour couper la tête à Goliath avec sa propre épée ; car il ne se peut rien voir qui soit en même temps plus agréable pour vous et plus pénible pour votre ennemi. Je vais vous le dire en peu de mots, car je m'adresse à des hommes qui savent par expérience ce que c'est, et qui ne peuvent manquer d'apercevoir et de saisir à l'instant ce qu'ils sentent se passer tous les jours au dedans d'eux-mêmes. Toutes les fois que, dans une tentation d'orgueil, au seul souvenir des menaces de Dieu, de ses promesses et des autres pensées dont je vous parlais tout à l'heure, vous commencez à vous confondre et à rougir, vous pouvez dire que Goliath est terrassé, mais il vit encore. Courez donc à lui, et pour l'empêcher de se relever, tenez-le sous vos genoux et coupez-lui la tête avec sa

propre épée, c'est-à-dire tuez la vanité par la vanité même qui vous assaille. Or vous pourrez dire que vous avez tué Goliath avec l'épée de Goliath, si aux premières atteintes de l'orgueil vous prenez occasion de ses coups pour vous humilier et pour concevoir de vous-même, comme d'un homme consumé d'orgueil, des sentiments d'autant plus humbles et plus abjects.

DEUXIÈME LECTURE

Sur le passage de l'Évangile où il est rapporté que le Seigneur avec sept pains a nourri une foule d'hommes qui le suivaient depuis trois jours.

1. Pourquoi on lit l'Évangile. — 2. Sens mystique des trois jours qu'il faut attendre le Sauveur. — 3. Il faut éviter la singularité.

1. *J'ai compassion de cette foule, car il y a déjà trois jours qu'ils sont avec moi, et ils n'ont rien à manger* (1). L'Évangile a été mis par écrit pour être lu, et il n'est lu que pour que nous prenions occasion de ce que nous entendons, ou de nous consoler, ou de nous désoler. Les gens du monde trouvent une vaine consolation dans l'abondance des choses de la terre, et une désolation non moins vaine dans la privation de ces biens. Quant à l'Évangile, c'est un miroir de vérité qui ne flatte personne, et ne trompe personne. On se voit dans ce miroir-là tel qu'on est, et on n'y puise aucun motif de crainte, s'il n'y a pas de crainte à avoir, ni aucun sujet de se réjouir, si on a mal fait. Mais que dit l'Écriture : *Celui qui écoute la parole de Dieu sans la pratiquer est semblable à un homme qui, jetant les yeux sur un miroir, y voit son image naturelle et qui à peine l'y a vue, s'il*

(1) Marc. VIII, 2.

s'en va, oublie aussitôt quel il s'est vu (1). Qu'il n'en soit pas ainsi de nous, mais considérons-nous attentivement dans ce passage de l'Évangile, et profitons-en pour nous corriger, si nous trouvons quelque chose qui doive l'être en nous. Voilà pourquoi le Prophète demande que ses voies soient réglées de telle sorte qu'il garde les justices du Seigneur (2) ; *car*, dit-il, *je ne serai point confondu, si j'ai vos préceptes, Seigneur, constamment sous les yeux* (3). Et moi, bien loin d'être confondu, je me sens tout glorieux, parce que, vous aussi, vous avez suivi le Seigneur au désert, et vous êtes sortis, pleins de sécurité hors du camp pour aller au devant de lui (4). Mais j'ai peur qu'il n'y en ait parmi vous quelques-uns dont la sécurité soit ébranlée après ces trois jours d'attente, et ne prennent le parti de retourner, de cœur au moins, et peut-être même de corps, dans l'Égypte de ce siècle pervers. Aussi est-ce avec raison que la divine Écriture nous dit et nous crie : *Attendez le Seigneur, conduisez-vous en homme de cœur, que votre cœur prenne une nouvelle force et soit ferme dans l'attente du Seigneur* (5). Mais combien de temps encore me faudra-t-il attendre ? Évidemment jusqu'à ce qu'il ait pitié de vous. Vous me demandez quand cela sera ? Il vous répond lui-même *Il y a déjà trois jours que ces hommes sont avec moi et j'ai pitié d'eux.*

2. Il faut donc que vous marchiez trois jours entiers dans le désert, si vous voulez offrir un sacrifice agréable à votre Dieu ; et il faut que vous suiviez Jésus, le Sauveur, aussi pendant trois jours, si vous voulez vous rassasier avec les pains du miracle. Le premier jour est un jour de crainte, un jour qui porte la lumière dans vos ténèbres et les dissipe, je veux parler des ténèbres d

(1) Jac. I, 23 et 24. — (2) Psal. CXVIII, 5. — (3) *Ibidem*, 6. — (4) Hebr. XIII, 13. — (5) Psal. XXVI, 20.

l'âme, un jour, dis-je, qui fasse luire à vos yeux les horribles supplices de la géhenne, où règnent les ténèbres extérieures. D'ailleurs, vous le savez, c'est ordinairement par ces sortes de pensées que commence notre conversion. Le second jour est celui de la piété, parce que nous respirons à la lumière des miséricordes de Dieu. Le troisième jour est le jour de la raison, le jour où la vérité se montre à nous, de telle sorte que la créature se soumet à son Créateur, le serviteur à son Rédempteur, sans difficulté aucune, et comme pour acquitter une dette. Quand nous en sommes arrivés là, on nous ordonne de nous asseoir pour régler la charité dans nos âmes ; après cela, le Seigneur ouvre sa main libérale et remplit tous les êtres vivants des effets de sa bonté (1). Mais comme c'est aux Apôtres qu'il est dit : *Faites-les asseoir*, aux Apôtres, dis-je, dont malgré notre indignité, nous sommes les humbles vicaires, nous vous disons aussi de vous asseoir afin de manger le pain de la bénédiction pour ne point tomber en défaillance le long de la route, et n'être point contraints, par une malheureuse nécessité, à redescendre aussi en Égypte, où vous attendent les risées de ceux qui ne vous ont pas accompagnés dans le désert à la suite du Sauveur. Ce n'est pas qu'ils ne soient eux-mêmes bien malheureux de n'être pas sortis en même temps que vous ; mais les plus à plaindre de tous les hommes, ce sont certainement ceux qui sont partis au désert avec les autres, mais n'y ont pas pris part à la réfection des autres.

3. Or si, pendant que le reste de la troupe était assis, il s'en trouva de cachés derrière les buissons ou dans quelque recoin, il est certain qu'ils sont demeurés le ventre vide et affamé. Ainsi en est-il de ceux qui, poussés

(1) Psal. CXLIV, 16.

par un esprit de légèreté et de curiosité, errent de côté et d'autre, sans s'asseoir nulle part un instant, ou, s'ils s'asseoient, ne se placent ni au rang ni dans le nombre des autres. J'engage donc votre charité et je la presse avec toute la sollicitude d'un pasteur de vos âmes, à ne point aimer les angles, à ne point rechercher les ténèbres, à ne point affectionner les recoins ; car *il n'y a que celui qui fait le mal qui hait la lumière et fuit, de peur d'être convaincu du mal qu'il fait* (1). Qu'il ne s'en trouve pas non plus parmi vous qui se laissent emporter à tout vent de doctrine, de ces esprits inconstants et inquiets, sans solidité, sans gravité, et semblables à la poussière du chemin que le vent emporte. Que dirai-je de ceux dont la main est levée contre tout le monde, et contre qui, par conséquent, tout le monde lève aussi la main ? Ce sont des hommes qui se mettent eux-mêmes en dehors des autres hommes, des hommes charnels, non point spirituels ; car il n'est personne qui parle sous l'inspiration de Dieu et qui dise anathème à Jésus (2). Ces gens-là sont la peste, la plus cruelle des pestes, car, par leur obstination, bien qu'ils soient seuls, ils jettent le trouble partout, ils sont à eux seuls un véritable foyer de désordres, une source de scandales. D'ailleurs, entendez le Prophète vous dire, en parlant de la vigne du Seigneur : *Le cruel solitaire l'a ravagée* (3). C'est pour ces gens-là que je vous prie et vous supplie de mettre de côté toute espèce de dissimulation : voilà les recoins de la volonté que je vous engage à fuir. Gardez-vous bien de cet esprit d'inquiétude et de légèreté, à moins, ce qu'à Dieu ne plaise, que vous ne vouliez priver vos âmes de se nourrir du pain de la bénédiction.

4. Quels sont les sept pains qui doivent vous donner

(1) Joan. III, 20. — (2) I Cor. XII, 3. — (3) Psal. XXIX, 14.

des forces ? Le premier, c'est le pain de la parole de Dieu qui est la vie de l'homme, ainsi qu'il l'atteste lui-même (1). Le second est celui de l'obéissance, c'est encore Jésus qui nous l'assure en disant : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (2). Le troisième pain est la sainte méditation, car c'est d'elle qu'il est écrit : *La sainte méditation te conservera ;* et qu'il semble qu'on doit entendre ce que l'auteur sacré appelle un pain de vie et d'intelligence (3). Le quatrième pain, c'est le don des larmes unies à la piété. Le cinquième, c'est le travail de la pénitence. Il ne faut pas vous étonner si je donne ce nom de pain au travail et aux larmes, car vous n'avez point oublié, je pense, que le Prophète a dit : *Seigneur, vous nous nourrissez d'un pain de larmes* (4), et ailleurs : *Vous mangerez les travaux de vos mains, car alors vous serez heureux, et tout vous réussira* (5). Le sixième pain est la douce union qui fait de nous un seul corps ; c'est, en effet, un pain fait de grains nombreux, et dont la grâce de Dieu a été le levain. Quant au septième pain, c'est le Pain Eucharistique, car le Seigneur a dit : *Le pain que je vous donnerai, c'est ma propre chair que je dois livrer pour la vie du monde* (6).

(1) Luc. IV, 4. — (2) Joan. IV, 34. — (3) Eccle. XV, 3. — (4) Psal. LXXIX, 6. — (5) Psal. CXXVII, 2. — (6) Joan. VI, 52.

TROISIÈME LECTURE

Sur les sept miséricordes.

1. Poids des bienfaits de Dieu. — Le mal de l'ingratitude. — 2. La tristesse et le chagrin déshonorent Dieu. — Tous les hommes sont tenus à la reconnaissance envers Dieu. — 3. Il y a sept miséricordes de Dieu envers les âmes pieuses. Préservation du péché. Pardon. — 4. Conversion et repentir, nous contenir et éviter toute rechute, acquérir des mérites et en obtenir la récompense.

1. *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur* (1). Qu'est-ce donc que je ne sais quelle pensée insensée murmure à mes oreilles, sur le fardeau de la pénitence et vient en aggraver le poids sur ma tête ? Je sens qu'il y en a un autre plus doux, j'en conviens, mais beaucoup plus grand que celui-là, car Dieu m'accable tellement de ses miséricordes, il m'entoure et me charge de tant de bienfaits que je ne puis plus sentir un autre fardeau que celui-là. En effet, que pourrais-je rendre à Dieu pour tout ce dont il me comble ? Quand il m'a tant donné et redonné, que me parlez-vous d'un autre fardeau que celui de ses dons ? mon esprit s'affaisse, oui, c'est le mot, il s'affaisse à la pensée de tant de bienfaits.

(1) I Cor. II, 12.

Je sens que je ne puis témoigner comme il faut ma reconnaissance, et pourtant l'ingratitude pèse infiniment à mon cœur. Et je vous assure, que, selon moi, rien ne déplaît à Dieu comme l'ingratitude, surtout chez les enfants de la grâce, dans les hommes de la conversion ; car ce vice obstrue les canaux de la grâce : dès qu'il entre dans une âme, il n'y a plus de place en elle pour la grâce. Voilà pourquoi, je ressens une si grande tristesse, et mon cœur est miné par une douleur continuelle, en voyant tant de personnes si portées à la légèreté et au rire, et si faciles à se laisser aller aux paroles oiseuses et aux discours bouffons. Je crains en effet alors, que ces gens-là n'oublient un peu plus qu'ils ne le devraient la miséricorde divine, et que, par suite de leur ingratitude pour les nombreux bienfaits qu'ils ont reçus, ils ne finissent par être abandonnés par la grâce que déjà ils ne regardent plus comme une grâce.

2. Que dirais-je d'un homme qui persévère avec un cœur endurci dans l'impatience et le murmure, ou qui se repent de s'être attaché à Dieu ; qui a regret, en dépit de la morale et de la raison, du bien qu'il a fait ; qui enfin, non seulement n'a aucune reconnaissance pour la miséricorde de Dieu, cela n'est que trop évident, mais même n'y répond que par le mépris ? Elle déshonore, (1) autant qu'il est en elle, celui de qui elle a été appelée, l'âme qui demeure à son service dans la tristesse et dans le chagrin, et quand je parle de la tristesse, j'entends celle qui est selon la chair et qui produit la mort. Croyez-vous qu'on lui donnera une grâce plus grande que celle qu'elle a déjà reçue ? Bien loin de là, on lui ôtera même celle

(1) Une autre leçon fait dire en cet endroit à saint Bernard : « Elle honore peu le Seigneur... l'âme qui le sert dans la tristesse et le chagrin, si toutefois on peut le servir dans la tristesse qui est selon la chair. »

qu'elle semble encore avoir. En effet, ne regarde-t-on point avec raison comme perdu ce qu'on donne à un ingrat ? Et n'a-t-on pas regret d'avoir donné une chose qu'on voit périr ? Il faut donc que celui qui, non-seulement veut conserver les grâces qu'il a reçues, mais désire les voir augmenter, se montre plein de dévotion et de reconnaissance. Il est bien certain que quiconque voudra rechercher des motifs de reconnaissance envers Dieu ne peut manquer d'en trouver un grand nombre, car personne ne peut se soustraire à sa douce influence. Mais il n'en est pas qui aient plus de motifs de reconnaissance que ceux que Dieu a séparés du monde, et a choisis pour les attacher uniquement à son service, si toutefois, selon le mot de l'Apôtre, *nous n'avons point reçu l'esprit du monde mais l'esprit de Dieu pour connaître les dons que Dieu nous a faits* (1). Il est bien clair que nous trouverons bien des choses pour lesquelles nous aurons des actions de grâces à rendre à Dieu. En effet, quel est celui d'entre nous, Seigneur, qui pourrait ne pas s'écrier avec le Prophète : *Vous avez été d'une grande miséricorde pour moi* (2). Aussi ai-je l'intention de vous rappeler en quelques mots quelques-unes des miséricordes de Dieu, afin que ceux d'entre nous qui sont sages en prennent occasion de se montrer plus sages encore.

3. Or, je trouve, en jetant un regard sur moi, que Dieu m'a fait sept sortes de miséricordes et je ne doute pas que vous ne le trouviez également sans peine si vous vous repliez en vous-mêmes. La première, c'est que lorsque j'étais encore dans le monde, il m'a préservé d'une foule de péchés, c'est sa première miséricorde. sinon la première de ses miséricordes ; c'est, dis-je, la

(1) I Cor. II, 12. — (1) Psal. LXXXV, 13.

première des sept qu'il m'a faites. Qui ne sait, en effet, que de même que je suis tombé alors dans une foule de péchés, j'aurais pu en commettre beaucoup d'autres encore, si la bonté du Tout-Puissant ne m'avait gardé? Je reconnais et proclame hautement que si Dieu ne m'eût aidé, je serais, ou peu s'en faut, tombé dans tous les péchés possibles. Or quelle grâce et quelle bonté n'est-ce point de sa part, d'avoir conservé par sa grâce une âme ingrate et insouciante de la grâce, et de l'avoir, nonobstant ses dispositions, protégée avec tant de bienveillance en mille circonstances, alors qu'elle était révoltée contre la grâce et n'en tenait aucun compte? Quant à votre seconde miséricorde, ô mon Dieu, où trouver des paroles capables de dire combien elle a été bonne, libérale et gratuite à mon égard? Je vous offensais, ô mon Dieu, et vous faisiez comme si vous ne vous en aperceviez point; je ne me privais point de pécher, et vous, vous ne vous lassiez point de retenir votre main, au lieu de me frapper. Je prolongeais mon iniquité sans fin, et vous, Seigneur, vous prolongiez de même votre bonté. Mais à quoi m'aurait servi cette attente si vous ne l'aviez fait suivre de la grâce du repentir? Elle n'eût servi qu'à mettre le comble à ma damnation, selon ce que vous avez dit un jour: *Voilà ce que vous avez fait, et moi je me suis tû* (1).

4. La troisième grâce que Dieu m'a faite, c'est donc lorsqu'il a visité mon cœur et l'a changé en lui faisant trouver amer ce qui lui avait d'abord paru doux pour son malheur. C'est alors que moi, qui avais trouvé du bonheur dans le mal que je faisais, et qui m'étais réjoui des pires choses, je commençai enfin à repasser les années de ma vie dans l'amertume de mon âme. Mais à

(1) Psal. XLIX, 21.

présent, Seigneur, que vous avez remué la terre de mon cœur, que vous l'avez bouleversée, venez la guérir, car elle est toute brisée. On en a vu beaucoup qui se sont repentis de leurs fautes, mais d'un repentir qui n'a point produit de fruits, parce que leur repentir a été réprouvé aussi bien que leur première faute. La quatrième miséricorde de Dieu c'est donc l'accueil miséricordieux qu'il a fait à mon repentir. C'est de m'avoir mis du nombre de ceux dont le Psalmiste a dit : *Heureux ceux à qui leurs iniquités ont été remises et dont les péchés sont couverts* (1).

5. La cinquième miséricorde que j'ai reçue de vous, Seigneur, c'est la force de me contenir désormais et de vivre d'une manière plus sainte, cette force qui m'empêche de retomber dans mon péché et de me retrouver ainsi dans un état pire que le premier. Il est manifeste, en effet, Seigneur, que ce n'est pas le fait d'une humaine vertu, mais d'une force divine, que de secouer de son cou le joug du péché qu'on y a souffert une fois, car *quiconque fait le péché est esclave du péché* (2), et ne peut plus recouvrer sa liberté que par le secours d'une main vigoureuse. Enfin après nous avoir délivrés du mal par ces cinq miséricordes, il nous fait opérer le bien par ses deux dernières miséricordes, en sorte que ces paroles du Psalmiste se trouvent accomplies : *Détournez-vous du mal et faites du bien* (3). Or, ces deux dernières miséricordes sont la grâce d'acquérir des mérites, c'est-à-dire la grâce qui nous fait mener une bonne vie, et l'espérance d'en obtenir la récompense, cette grâce qui fait espérer de votre bonté, Seigneur, à l'homme même indigne et pécheur qui en a reçu tant de preuves, la possession même du ciel.

(1) Psal. XXXI, 1. — (2) Joan. VIII, 34. — (3) Psal. XXXVI, 27.

QUATRIÈME LECTURE

Sur les fragments des sept miséricordes.

1. La préservation du péché se fait de trois manières. — 2. Pourquoi Dieu retarde de punir le péché. — 3. Comment Dieu opère le repentir en nous. — 4. L'indulgence de Dieu pour les pécheurs se montre de trois manières. — 5. Le premier ennemi de la continence est la chair. — Le second ennemi de la continence est le monde. — Le troisième ennemi de la continence est le diable. — C'est par la vertu de Dieu que nous vainquons nos ennemis. — 6. La grâce de mérite consiste aussi en trois choses. — Trois motifs d'espérance chrétienne.

1. Savez-vous ce que j'ai fait en vous parlant sur les sept miséricordes du Seigneur ? Eh bien ! je vous ai servi les sept pains de l'Évangile ; car si mes larmes peuvent être ma nourriture le jour et la nuit, à combien plus forte raison en est-il ainsi des miséricordes de Dieu ? Elles sont bien plus douces, elles réconfortent le cœur bien davantage, et elles le fortifient bien plus. Or, si je ne me trompe, il nous est échappé des mains bien des morceaux de ces sept pains, car, en les rompant, je m'apercevais moi-même qu'il en tombait des miettes, et que dans mon empressement à les distribuer il en glissait quelques morceaux entre mes doigts. Les avez-vous re-

cueillis? C'est ce que je vous demande. Quant à moi, si vous n'en êtes pas encore rassasiés, je vous ferai part, sans aucun sentiment d'envie, de ceux que j'ai ramassés et que j'ai entre les mains, car je ne voudrais pas m'attirer les malédictions qui attendent ceux qui accaparent le blé (1). Or, le premier pain, si j'ai bonne mémoire, est celui de la conservation de la grâce qui m'a préservé de bien des fautes lorsque j'étais aussi dans le monde. Or, j'ai trois morceaux de ce pain, d'un goût délicieux, un vrai pain de vie. En effet, je me rappelle que j'ai été préservé du péché de trois manieres différentes, par l'éloignement des occasions, par la force de résister à la tentation, et par la guérison des affections de mon cœur. Il est sûr que je serais tombé dans bien des péchés, si j'en avais eu l'occasion. Mais, par un effet de la grâce de Dieu, je ne me suis jamais trouvé dans le cas de tomber. En bien des circonstances, je n'en serais pas moins tombé bien des fois sous les coups violents de la tentation, si le Seigneur, Dieu des vertus, ne m'eût donné la force de résister, de triompher de mes penchants et de me roidir contre les attraits de la concupiscence que je ressentais en moi. Mais il y a des fautes dont la miséricorde de Dieu m'a tellement éloigné que je n'eusse que de l'horreur pour elles, et que je ne me sentisse même jamais tenté de les mettre.

2. Le second pain de la miséricorde divine est cette attente qui fait que Dieu a retardé de me punir de mes fautes, parce qu'il était porté à l'indulgence. Or, ce pain a été rompu aussi en trois morceaux qui vous représentent la longanimité dont Dieu a fait preuve à notre égard, l'élection de ses prédestinés qu'il a voulu voir s'accomplir, et la charité excessive dont il nous a aimés. Voilà

(1) Prov. xi, 26.

pourquoi le Seigneur m'a attendu et puis a attendu encore, voilà pourquoi, au lieu de fixer ses yeux offensés sur moi, il les a même détournés de la vue de mes péchés, comme pour ne pas être contraint de remarquer combien je l'offensais. Oui, voilà pourquoi il faisait semblant de ne pas s'en apercevoir, il voulait me montrer sa patience, accomplir son élection et consommer sa charité à mon égard.

3. Pour ce qui est du troisième pain, le pain de la miséricorde qui nous porte au repentir, je ne vous en servirai pas trois morceaux, mais trois bouchées seulement. En effet, si j'ai bonne mémoire, Dieu m'a donné de ce pain le jour où il remua mon cœur et le força à jeter les yeux sur les blessures que ses péchés lui avaient faites, et à en sentir de la douleur ; et le jour où il le remplit de terreur, en le conduisant aux portes de l'enfer, pour lui montrer les supplices préparés aux pécheurs, le jour enfin où, voulant détruire jusqu'au souvenir de mes affections coupables, il me fit sentir de plus douces consolations en me donnant l'espérance du pardon. Voilà les trois étapes de ma conversion, et je pense que ce furent aussi celles par lesquelles vous avez passé vous-mêmes.

4. Arrivé au quatrième pain, le pain de l'indulgence, je vous prie instamment de n'en pas laisser perdre un seul morceau : ils sont tous très salutaires, et plus doux que le miel en ses rayons. En effet, il nous a si bien pardonné tous nos péchés, et nous a si libéralement remis notre dette, que maintenant, s'il nous en punit ce n'est point pour nous condamner, s'il nous la rappelle ce n'est pas pour nous confondre, et s'il nous l'impute il ne nous en aime pas moins. Il y en a qui pardonnent aux autres leurs torts de telle sorte que s'ils ne s'en vengent pas, du moins ils ne cessent de les leur reprocher : il y

en a aussi qui n'en reparlent jamais, il est vrai, mais qui en conservent le souvenir profondément enfoncé dans leur âme, et qui en nourrissent du ressentiment dans leur cœur; il est évident que, ni dans l'un ni dans l'autre cas, il n'y a pas eu de vrai pardon d'accordé. Dieu dans sa bonté est bien loin de ressembler à ces gens-là. Il agit avec générosité, et pardonne sans réserve, si bien que par la confiance des pécheurs, mais des pécheurs pénitents, sa grâce surabonde ordinairement là où le péché avait abondé. En preuve, saint Paul, l'Apôtre des nations, qui, avec la grâce de Dieu, a plus travaillé que tous les autres Apôtres ensemble ; témoin aussi saint Matthieu, qui, de receveur des deniers publics, fut appelé à l'apostolat et devint même le premier des écrivains du Nouveau Testament ; témoin encore saint Pierre, qui n'en fut pas moins chargé de la conduite de l'Église entière, malgré son triple renoncement ; témoin enfin, cette pécheresse si connue, qui reçut, dès le premier instant de sa conversion, une si grande preuve d'amour, et fut ensuite l'objet d'une si grande amitié. Qui est-ce qui a accusé Marie et la contraignit à se défendre? Si le pharisien murmure, si Marthe se plaint, si les Apôtres se scandalisent, Marie garde le silence ; c'est le Christ qui prend sa défense, bien plus il fait son éloge, pendant qu'elle garde le silence. Enfin, quelle préférence, quelle insigne faveur d'avoir eu la première la grâce de voir Jésus ressuscité d'entre les morts et de le toucher de ses mains ?

5. Mais passons outre. Sans doute, il est bon pour nous de rester là où l'espérance est donnée aux pécheurs, mais il nous faut aussi parler du reste. Eh bien, dans le cinquième pain, qui est le pain de la continence, je trouve encore trois morceaux, aussi ne puis-je m'empêcher de m'écrier : *Le Tout-Puissant a fait de grandes*

choses en moi (1). Peut-être n'estimez-vous pas beaucoup votre continence, mais il n'en est pas de même de moi ; car je sais quels adversaires elle a, et quelle force il lui faut pour pouvoir résister aux assauts qu'ils lui livrent. Or, le premier ennemi de notre continence c'est notre chair elle-même, *qui a des désirs contraires à ceux de l'esprit* (2). Quel ennemi domestique c'est là, quelle lutte périlleuse, quelle guerre intestine ! Or, nous ne saurions fuir ce cruel ennemi, ô mon âme, et nous ne pouvons pas non plus le mettre lui-même en fuite ; il faut le porter partout avec nous, car nous sommes rivés à la même chaîne ; bien plus, et c'est là le comble du danger et du malheur pour nous, nous sommes obligés de le nourrir, il nous est interdit de le tuer. Tu vois, ô mon âme, avec quelle vigilance tu dois te tenir en garde contre cet ennemi qui dort dans ton propre sein. Mais ce n'est pas le seul ennemi que j'aie, il en est encore un autre qui m'entoure et m'assiège de tous côtés, et, si vous ne le connaissez pas, je vous dirai que cet ennemi c'est ce monde pervers. Il assiège toutes les issues de mon âme, il me perce de ses flèches par chacune de ses cinq ouvertures, je veux dire par chacun des cinq organes de nos sens, la mort entre chez moi par les fenêtres. A eux seuls, ces deux ennemis pouvaient plus que suffire ; mais, hélas ! je vois souffler, de l'Aquilon, un vent impétueux, qui porte partout le mal. Aussi, que nous reste-t-il à faire autre chose que de nous écrier : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons*. En effet, voici venir le fléau de la terre entière, le serpent, qui est le plus rusé de tous les animaux ; voici venir un ennemi que je ne saurais voir de mes yeux, comment donc pourrais-je me garantir contre ses coups? Ceux qui ont résolu de vivre dans

(1) Luc. I. 49. — (2) Gal. V,17.

la continence, et de s'abstenir non seulement de tout péché de luxure, mais encore de tout espèce de vices et de péchés, comme cela est nécessaire, n'ont pas à lutter uniquement contre la chair et le sang, mais aussi *contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde*, c'est-à-dire de ce siècle de ténèbres, *et contre les esprits malins répandus dans l'air* (1). Or, qui est-ce qui pourra éteindre leurs traits embrasés? Car ils ont préparé leurs flèches dans leur carquois, afin de pouvoir en décocher quelques-unes dans l'obscurité, *contre ceux qui ont le cœur droit* (2), et ils se sont consultés ensemble sur les moyens de cacher leurs pièges, et ils se sont dit : *Qui pourra les apercevoir* (3)? Aussi nous attaquent-ils et nous persécutent-ils, tantôt ouvertement et par la force, tantôt en secret et par la ruse, mais toujours avec malice et cruauté. Or, qui est-ce qui est en état, je ne dis pas de les vaincre, mais seulement de soutenir la lutte contre eux? Il me semble que vous comprenez un peu maintenant la difficulté de la continence, et que, selon le mot de l'Apôtre, *vous reconnaissez que c'est là un don de la grâce* (4). C'est, en effet, en Dieu seul que nous trouvons la force de lutter, et il n'y a que lui aussi qui réduit nos ennemis à néant. Oui, c'est lui qui met sous nos pieds non-seulement notre chair avec ses concupiscences, mais encore ce siècle mauvais avec ses curiosités, et ses vanités, et Satan lui-même avec toutes ses tentations. Eh bien, n'avais-je pas raison de vous dire que dans la continence nous trouverons un motif de nous écrier : *Le Tout-Puissant a fait de grandes choses en moi?*

6. Je dois maintenant vous donner les morceaux du deuxième pain ; or, ce pain n'est autre chose que la grâce des mérites, celle qui nous fait mériter les biens

(1) Ephes. VI, 12. — (2) Psal. X, 3. — (3) Psal. LXIII, 6. — (4) I Cor. II, 12.

de la vie éternelle. Or, je pense qu'elle consiste aussi en trois choses principales : dans la haine des maux passés, dans le mépris des biens présents, et dans le désir des biens futurs. Enfin, le septième pain est l'espérance, qui se partage aussi en trois morceaux, et dont le goût est exquis à notre palais. Il y a donc trois choses qui fortifient et affermissent tellement mon cœur qu'il n'est pénurie de mérites, ni considérations de notre propre néant, ni estime du bonheur du ciel qui puisse abattre l'espérance chrétienne, tant elle pousse en lui de profondes racines. Désirez-vous avoir ces trois choses, ou bien voulez-vous les conserver à cause de celui qui a dit : *Avez-vous trouvé du miel ? Mangez-en jusqu'à vous en rassasier* (1). Voilà, à ce que je crois, comment s'accomplit tous les jours ce que la Sagesse a prédit, en parlant d'elle-même, quand elle a dit par la bouche du Sage : *Ceux qui me mangent auront encore faim* (2). Mais je ne veux pas vous conduire plus loin, ni faire attendre plus longtemps votre faim ; car je vois qu'elle vous tourmente autant que si vous n'aviez encore rien pris. Or, il y a trois choses sur quoi repose toute mon espérance, c'est la charité de l'adoption, la vérité des promesses, et le pouvoir de les acquitter. Que ma raison insensée murmure tant qu'il lui plaira et me dise : Qui es-tu ? quelle n'est pas la grandeur de cette gloire, et sur quels mérites te fondes-tu pour espérer l'obtenir ? Car je lui répondrai avec une entière confiance : je sais bien en qui j'ai mis mon espérance, et je sais, de science certaine, qu'il m'a adopté dans sa bonté excessive, qu'il est vrai dans ses promesses, et qu'il est assez puissant pour pouvoir les accomplir ; car il peut tout ce qu'il veut. Voilà un triple lien qui ne se rompt pas facilement ; il

(1) Prov. xv, 16. — (2) Eccl. xxiv, 29.

descend de la patrie jusqu'à nous dans notre cachot, saisissons-le avec force pour nous soulever, nous tirer et nous traîner en la glorieuse présence de notre grand Dieu qui est béni dans les siècles des siècles.

CINQUIÈME LECTURE

Sur ces paroles d'Isaïe : *Je vis le Seigneur assis sur son trône* (1).

1. Il y a deux visions de Dieu. — L'une dans sa majesté, l'autre dans ses abaissements. — 2. Il faut commencer par voir le Christ dans ses humiliations avant de le voir dans sa gloire. Le Christ nous enseigne la patience. — 3. Il faut attendre encore. — 4. Quel est le trône de Dieu.

1. *Je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime, et toute la terre était remplie de sa gloire* (2). Le Prophète en cet endroit nous dépeint une vision sublime. *J'ai vu*, dit-il, *le Seigneur assis*. C'était un beau spectacle, et je déclare bienheureux les yeux qui ont pu le contempler. En effet, quel est l'homme qui ne désirerait pas, de toutes les ardeurs de son âme, voir de ses yeux la majesté de Dieu dans toute sa gloire ? C'est l'unique ambition des saints : les anges eux-mêmes n'ont point d'autres désirs ; et le contempler ainsi est toute la vie éternelle. Mais, le même Prophète eut une autre vision encore, où il vit le même Seigneur, mais d'une manière bien différente de la première. En effet, le même Isaïe, nous dit dans un autre endroit : *Nous l'avons vu, il était sans éclat et sans beauté, et nous l'avons regardé comme un lépreux*, etc (3). Il faut remarquer d'abord que la première vision est une faveur spéciale faite au prophète,

(1) Isa. vi, 1. — (2) Isa. vi, 1 et 3. — (3) Isa. LIII, 2 et 4.

tandis que la seconde est la vision commune ; aussi, pour la première dit-il : *J'ai vu*, et pour la seconde : *Nous avons vu*, afin de mieux faire comprendre que l'une des deux visions est commune à tous les hommes, tandis que l'autre est une faveur toute spéciale. En effet, Hérode lui-même vit le Seigneur sans éclat et sans beauté, et n'eut que du mépris pour lui ; les Juifs le virent également, car ils purent aller même jusqu'à compter ses os ; mais pour la vision béatifique, il est évident que le Prophète l'avait en vue quand il disait : *Otez l'impie, pour qu'il ne voie point la gloire de Dieu.*

2. Dieu donc, non-seulement a parlé, mais encore s'est montré aux hommes de bien des manières. Ainsi David l'a vu placé *un peu au-dessous des anges* (1) ; Jérémie l'a vu sur la terre converser avec les hommes ; Isaïe l'a vu, lui, tantôt assis sur un trône élevé, et tantôt, non pas seulement au-dessous des anges, ou même parmi les hommes, mais il nous atteste qu'il l'a vu comme un lépreux, c'est-à-dire, non seulement dans une chair, mais dans une chair semblable à une chair de péché. Et vous aussi, si vous voulez le voir élevé sur un trône, il faut que vous le considériez auparavant dans ses humiliations. Oui, commencez par lever les yeux sur le serpent élevé à tous les regards dans le désert, si vous désirez voir le Roi assis sur son trône ; il faut que cette première vision-là vous humilie avant que la seconde vous exalte ; que l'une vous réprime et guérisse votre enflure, pour que l'autre remplisse et satisfasse votre désir. Le voyez-vous anéanti ? Ne le considérez pas d'un œil oisif, car ce n'est pas d'un pareil œil que vous pourrez le voir élevé sur son trône. Vous deviendrez semblable à lui quand vous le verrez tel qu'il

(1) Psal. VIII, 6.

est ; soyez donc maintenant semblable à lui, en voyant ce qu'il est devenu pour vous, car si vous ne refusez pas de lui ressembler dans son humilité, il est sûr qu'il vous sera donné de lui ressembler dans la gloire. Jamais il ne souffrira que celui qui aura pratiqué ses tribulations soit privé de partager sa gloire. D'ailleurs, il est si éloigné de refuser d'admettre avec lui dans son royaume celui qui a partagé sa Passion, que le bon larron, pour l'avoir confessé sur la croix, fut admis le même jour avec lui dans le paradis. Voilà pourquoi aussi il disait à ses Apôtres : *Pour vous, comme vous êtes demeurés fermes avec moi dans mes tentations, je vous prépare le royaume des Cieux* (1). Ainsi donc, si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui, pourvu que, en attendant, le Christ, mais le Christ crucifié, soit l'objet de nos pensées. Plaçons-le *comme un cachet sur notre cœur, comme un sceau sur notre bras* ; embrassons-le des deux bras d'une charité réciproque, et mettons-nous à sa suite par les pratiques d'une vie de piété ; car il n'y a pas d'autre route qui nous conduise à la vision de celui qui est le salut de Dieu. Mais alors il ne se montrera pas sans éclat et sans beauté, mais dans une clarté telle que sa Majesté remplira le monde entier.

3. Il est parfaitement juste que la première vision nous le montre, comme en hiver, non point sur son trône, mais dans un séjour moins élevé et plus humble. En effet, dans les grands palais, il y a ordinairement deux sortes d'habitations : l'une pour l'été, elle est placée en haut ; l'autre pour l'hiver, elle se trouve en bas. Aussi, lorsque les cœurs de ses disciples étaient encore resserrés par les frimas et la brume de l'hiver, et que Pierre, non moins glacé de cœur que de corps, se réchauffait au

(1) Luc. XXII, 28.

brasier, ce n'était pas, pour le Sauveur, le temps de se placer ou plutôt de se montrer sur son trône. Mais lorsque retentira ce cantique nouveau : *L'hiver est passé, les frimas se sont éloignés, déjà les fleurs se montrent dans nos contrées* (1), alors le Seigneur montera sur son trône et habitera au plus haut des cieux.

4. Il faut donc croire que lorsque Isaïe s'exprimait comme il l'a fait, il avait vu d'un œil prophétique la gloire de ce temps d'été, car il disait : *J'ai vu le Seigneur assis sur son trône élevé, etc.* (2). Quel était ce trône? Car le Très-Haut n'habite pas plus dans une demeure sensible que dans une habitation faite de mains d'hommes. Il n'y a pas de matière corporelle qui puisse convenir pour un trône aussi sublime, fournir des matériaux à une pareille construction et sembler digne de devenir la demeure d'un pareil hôte. L'habitation spirituelle que la vraie Vie éternelle honorera de sa présence doit être construite avec des pierres vivantes. Si les anges, disséminés par la chute de ceux d'entre eux qui ont prévariqué, ne suffisent point pour l'achèvement d'un pareil édifice, *qu'ils tirent de la poussière celui qui est dans l'indigence, et qu'ils élèvent le pauvre de dessus son fumier pour le placer avec les princes* (3), et le fassent servir à terminer le trône de gloire. Peut-être même le Prophète qui avait vu ce trône, nous le dépeint-il élevé et sublime, afin de nous montrer dans ce trône la sublimité et la stabilité des anges, ainsi que l'élévation miséricordieuse des hommes. La suite des paroles du Prophète semble exiger aussi une attention toute particulière ; je m'en tiendrai donc pour aujourd'hui à ce que je viens de dire.

(1) Cant. II, 11 et 12. — (2) Isa. VI, 1. — (3) Psal. CXII, 6 et 7.

SIXIÈME LECTURE

Sur les paroles du prophète Isaïe.

1. La terre doit être remplie par la majesté de Dieu à l'exclusion de Satan. — 2. Notre chair même sera remplie de la majesté de Dieu, si elle a été mortifiée. — 3. L'humilité est nécessaire à l'homme pour être rempli de la majesté de Dieu. — 4. La vraie sujétion à Dieu. — 5. Chute des anges orgueilleux.

1. En parlant de celui qu'il avait vu assis sur un trône, notre Voyant dit : *Et la terre était toute remplie de sa majesté* (1). Seigneur, que votre règne arrive, et que votre majesté remplisse la terre comme elle remplit les cieux. Pourquoi, en effet, le prince de ce monde déchaîne-t-il partout sa fureur comme il le fait, sinon parce que la terre entière est abandonnée à son règne impie ? Mais c'est son heure, et le règne des puissances ténébreuses. Un jour viendra certainement où celui qui n'a plus eu de place dans le ciel sera misérablement chassé de la terre même et précipité dans les cavernes souterraines. Voilà pourquoi David, dans une vue prophétique, après avoir parlé du bonheur des saints, disait, au sujet de l'esprit malin et de ses anges qui sont aussi ses membres : *Il n'en est pas ainsi, non, il n'en est pas ainsi des*

(1) Isa. VI, 3.

impies, mais ils sont comme la poussière que le vent balaie à la surface de la terre (1). Ils auront perdu alors tout pouvoir de tenter les hommes, toute faculté de les inquiéter, toute possibilité de leur nuire. Toute la terre sera remplie de la majesté de Dieu, puisque nulle part sur la terre sa volonté sera transgressée, que dis-je? puisque toute créature sera délivrée de son asservissement à la corruption qui cause aujourd'hui ses larmes et ses soupirs, et la tient comme dans les douleurs de l'enfantement (2). Il y aura alors une terre nouvelle et de nouveaux cieux, et de quelque côté que nous tournions les yeux, nous verrons resplendir en quelque sorte la Majesté de Dieu sur la face des choses.

2. Mais il est, ô homme, une autre terre qui te touche de plus près encore que celle que tu foules aux pieds, et qui est pour toi un objet de plus grands et de plus justes soucis. *Nul ne hait sa propre chair* (3). Console donc la tienne et fais-la reposer dans le sein de l'espérance, en lui répétant que toute terre sera remplie de la majesté de Dieu. Comment notre chair pourrait-elle être remplie maintenant de la présence de la majesté de Dieu, quand le grand apôtre Paul, qui avait reçu les prémisses de l'Esprit, fait entendre des gémissements si lamentables et des plaintes si amères en s'écriant : *Je sais qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire dans ma chair* (4). Et pourtant, il est bien certain qu'alors même, le péché ne régnait plus dans son corps mortel. Mais remarquez encore qu'il ne parle que de son corps mortel, et qu'il se contente de dire que le péché n'y règne plus en maître. Mais il voyait *dans ses membres la loi du péché* (5), que la majesté de Dieu en chassera certainement quand elle les remplira tout entiers ; ce n'est pas assez dire encore,

(1) Psal. I, 4. — (2) Rom. VIII, 22. — (3) Ephes. V, 29. — (4) Rom. VII, 18. — (5) Rom. VII, 23.

elle détruira notre dernière ennemie, la mort elle-même. Ainsi toute la terre sera remplie de la majesté de Dieu, lorsque le Seigneur, par sa puissance, en aura complètement fait disparaître le péché, et jusqu'à la dette de la mort. Notre terre à nous sera donc remplie tout entière par la majesté du Seigneur, quand elle sera revêtue de gloire au jour de la résurrection, quand elle revêtira la robe de l'immortalité et se verra transfigurée en la ressemblance du corps glorieux de Jésus-Christ. En effet, *nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur, qui transformera notre corps vil et abject et le rendra conforme à son corps glorieux* (1). Qu'as-tu donc encore à murmurer, chair misérable, pourquoi fais-tu la récalcitrante, et nourris-tu des désirs contre l'esprit? S'il t'humilie, s'il te châtie et te réduit en servitude, il est certain qu'en cela, il ne prend pas moins tes intérêts que les siens. Pourquoi, ô hommes, envier le sort de ceux qui n'ont pas honte de mendier une parure sans gloire au travail des vers ou à la dépouille des rats, par une coquetterie indigne d'un homme, interdite même aux femmes, et qui les déshonore plus qu'elle ne les pare? Laissez-les se parer, ou plutôt se déparer de leurs propres mains; mais pour vous, si votre corps fut un corps d'humilité, sachez que l'artisan qui l'a formé, saura bien le réformer; et si vous êtes sage, vous vous en remettrez à sa main seulement pour refaire ce qu'elle a fait.

3. Mais passons à la suite de la vision prophétique d'Isaïe : *Et ce qui était placé au-dessous de lui remplissait le temple* (2). Voilà pourquoi je vous ai dit : *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève le jour où il vous visitera* (3). Faites donc en sorte de vous placer au-dessous de Dieu pour vous trouver avec

(1) Philipp. III, 20. — (2) Isa. VI. 1. — (3) I Petr. V, 6.

lui ! N'allez pas croire qu'il admettra indifféremment tous les hommes dans le temple d'une si grande béatitude, lui qui n'y a point laissé indifféremment tous les anges. Pouvez-vous croire qu'il ne fera aucune différence entre une motte de terre et une motte de terre, lui qui en fait entre une étoile et une étoile? Il examinera l'argent, croyez-le, puisqu'il éprouvera et réprouvera l'or même. Quel ne devra donc point être l'homme pour être admis à la place de l'ange déchu? Il devra certainement être trouvé exempt de toute iniquité, mais surtout de celle qui, chez l'ange même, fut, non point une faute légère, et la cause d'une colère passagère, mais d'une haine éternelle. L'orgueil n'a paru qu'un jour, et il a jeté le trouble dans le royaume du ciel, il en a ébranlé les murs, il y a même fait de larges brèches. Eh quoi, vous semble-t-il qu'il puisse désormais lui être donné facilement accès dans ce royaume? Pouvez-vous croire que la céleste cité ne hait point, et ne déteste point de toutes ses forces une semblable peste? Soyez sûrs que Celui qui n'a point épargné les anges tombés dans l'orgueil, n'épargnera pas non plus les hommes coupables du même péché, car il ne se met point en contradiction avec lui-même, et ne fait acception de personne, ses jugements sont toujours les mêmes. Il n'a de goût que pour l'humilité, il n'y a qu'elle qui lui plaise dans les hommes, comme dans les anges, et Celui qui est assis sur le trône n'a fait choix que de sujets soumis, pour en remplir son temple. Aussi est-il écrit : *Qui est semblable à notre Dieu qui habite au plus haut des cieux, et qui, néanmoins, abaisse de là ses yeux sur tout ce qu'il y a d'humble sur la terre comme dans les cieux* (1)? Ne reconnaissez-vous point les paroles de l'archange Michel quand il s'élève contre l'orgueilleux

(1) Psal. CXII, 5.

qui s'écrie : *Je serai semblable au Très-Haut* (1) ? Car Michel signifie : *Qui est semblable à Dieu?*

4. C'est donc avec raison qu'après avoir dit qu'il a vu le Seigneur assis sur un trône élevé, sublime, le Prophète ajoute : *et tout ce qui était au-dessous de lui remplissait le temple*, pour que nous ne voyions pas dans le mot *sublime* celui qui a dit : *Je m'élèverai par-dessus les nues* (2), ou dans le mot *élevé*, les hommes qui s'enflent d'orgueil. Il n'y a donc pas moyen de voir dans ce langage la louange de cette élévation qui s'élève contre Dieu; il n'y a, et il n'y aura dans le temple, ou sur les degrés du trône, que ceux qui sont au-dessous de lui, dont les uns se trouvent élevés par leur propre stabilité, et les autres ont été tirés de leur bassesse pour être élevés ensuite, par un acte de la miséricorde divine. Ne me dites point que tout est soumis à son empire, et que ces mots : *tout ce qui est au-dessous de lui*, ne présentent qu'un sens général; car, pour nous montrer qu'il ne cite et ne loue que la sujétion volontaire à Dieu, celle qui prend sa source dans la ferveur même de la charité, le Prophète nous parle ensuite des séraphins, dont je me propose de vous entretenir en son lieu.

5. Isaïe nous dit donc : *Et toùt ce qui était au-dessous de lui remplissait le temple.* Dans le principe, Dieu avait créé les anges pour remplir de leur troupe l'enceinte de cet heureux temple ; mais il ne fut pas content d'eux tous ; car, comme nous le voyons dans les saintes Lettres, *dans ces anges mêmes, il a trouvé du dérèglement* (3). En effet, il y en eut un, parmi eux, pour dire : *J'irai placer mon trône à l'Aquilon* (4), et il trouva des complices pour le croire. Quel malheur pour lui d'avoir mieux aimé être sans Dieu! quel malheur aussi pour ceux qui, en

(1) Isa. XIV, 14. — (2) *Ibid.* — (3) Job. IV, 18. — (4) Isa. XIV, 13.

voyant passer le voleur, se mirent à sa suite : Les malheureux ! ils s'en allèrent avec lui, et laissèrent vide une place qu'un autre fut appelé à occuper après eux. O mon âme, ne te soumettras-tu point à Dieu ? Si tu ne le fais, il n'y aura pas de place pour toi non plus dans le temple, car *il n'est rempli que par tout ce qui est placé au-dessous de lui*. En vain les vierges folles viendront-elles frapper et crier à la porte de la salle des noces, une fois qu'elle sera remplie de convives, elle ne s'ouvrira plus pour elles. Oh ! malheur à l'âme pour qui cette porte sera fermée ! Malheur à celui dont il aura été dit : *Enlevez l'impie, qu'il ne voie point la gloire de Dieu*. En effet, à quoi bon laisser la lumière de ce jour temporel à celui qui ne doit point contempler cette gloire éternelle ? Ah ! je voudrais que mon œil n'eût jamais vu la lumière du soleil, s'il faut, le ciel me préserve d'un tel malheur, s'il faut, dis-je, que je sois à jamais privé de la vision de Dieu. Allez superbes, soyez orgueilleux et fiers ; élevez-vous, enflez-vous, aspirez à monter au faîte, pour que le jour où l'équité viendra, elle rase, sous son niveau, toute cette surabondance. Qu'il n'en soit pas ainsi pour toi, ô mon âme, sois soumise à Dieu, mais soumise du fond du cœur, soumise avec toute la ferveur de la dévotion, car il est dit des séraphins *qu'ils se tenaient sur les gradins du trône*. Tenons-nous-y aussi en ce jour, et ne nous éloignons point de ce temple dans lequel tous les assistants disent gloire à Dieu, parce qu'ils contemplent la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est Dieu par-dessus tout, et béni dans tous les siècles.

SEPTIÈME LECTURE

Sur les paroles d'Isaïe.

1. Les deux séraphins d'Isaie représentent les anges et les hommes. — Les hommes sont des anges. — Lucifer eut la lumière, non la chaleur en partage. — 2. Jean-Baptiste est une lampe brûlant et brillant. — Jean-Baptiste n'usurpe pas la gloire du Christ. — 3. Avec le désir prématuré de briller on ne saurait avoir de ferveur. — 4. La posture des séraphins indique l'immutabilité. — Il n'y a que la Trinité qui soit assise.

1. Isaïe, après avoir dit qu'il a vu le Seigneur sur un trône, ajoute que les séraphins en occupaient les degrés. Les séraphins sont des esprits célestes, et forment le premier, le plus élevé des neuf ordres des anges. Mais, dans le passage qui nous occupe, ce mot n'est pas employé dans ce sens, du moins je le crois, attendu que les séraphins forment des bataillons innombrables, tandis que, ici, ils ne sont qu'au nombre de deux. Pour moi donc, s'il est permis à chacun, en ce point, d'abonder en son sens, je vois dans ces deux séraphins les deux créatures raisonnables, les anges et les hommes. Vous ne vous étonnerez pas que l'homme soit un séraphin, quand vous vous rappellerez que le Seigneur et créateur des séraphins s'est fait homme. C'est pour t'humi-

lier, ô ange superbe, toi qui, créé parmi les anges, n'as pas été digne de rester avec eux, que notre Roi vient sur la terre, pour y faire de nouveaux anges ; et même pour te torturer davantage, et te faire trouver ton supplice dans ta propre jalousie, il ne fait pas de nous des anges quelconques, des anges d'un rang inférieur, il en fait des séraphins. Écoute en effet comment il s'exprime : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désirai-je, sinon qu'il s'allume* (1)? Il veut donc faire des séraphins, qui se tiennent à la place d'où tu es tombé. *Les séraphins*, dit Isaïe, *se tenaient sur les degrés du trône.* D'où vient donc, ô toi, Lucifer, que tu te levais le matin, d'où vient que tu ne t'es pas tenu dans la vérité? Ce n'est point parce que tu ne fus pas véritablement séraphin ! car séraphin veut dire qui brûle ou qui allume. Et toi, malheureux, tu n'as eu que la lumière, tu n'as point eu la chaleur. Il eût mieux valu pour toi que tu fusses *ignifer* plutôt que lucifer, et, dans ton amour excessif de luire, tu n'aurais pas, glacé comme tu l'étais, choisi une région du ciel glacée aussi comme toi. En effet, tu t'es écrié : *Je monterai plus haut que les nuées les plus élevées, et j'irai m'asseoir aux flancs de l'Aquilon* (2). Pourquoi cet empressement à te lever le matin, Lucifer? Pourquoi ce bonheur de l'emporter sur tous les astres que tu surpasses en éclat? Ta gloire sera courte. Le Soleil de justice marche sur tes pas, ce Soleil que, dans ta vanité, tu te vantais d'être, et sa chaleur non moins que son éclat va te réduire à rien, et te faire disparaître. C'est en vain que tu as la pensée de prévenir, dans l'homme que tu veux t'unir après sa chute, l'arrivée du Seigneur qui doit venir comme un vrai Soleil levant à la fin des siècles, et de t'élever au-dessus de tout ce qui est

(1) Luc. XII, 19. — (2) Isa. XIV, 14.

appelé Dieu, et honoré comme tel, attendu que l'éclat de sa venue doit te détruire alors complètement.

2. Jean-Baptiste fut plus heureux et plus sage. Il fut aussi un lucifer, mais non point un lucifer de son choix, car il n'aurait pas voulu en prendre le titre, comme un voleur et un larron ; c'est Dieu même qui l'a envoyé pour marcher devant la face du Seigneur, selon ce qui est dit : *J'envoie devant vous mon ange*, etc. (1), et suivant ce passage d'un psaume qui se rapporte à lui : *J'ai préparé une lampe à mon Christ* (2). En effet, c'était bien une lampe brûlant et éclairant, et les juifs voulurent un moment se réjouir à son éclat, mais lui ne voulut point en faire autant. Vous me demandez pourquoi ? C'est à lui qu'il faut le demander, et il vous répondra que *l'ami de l'Époux qui se tient auprès de lui, et qui l'écoute, est ravi de joie parce qu'il entend la voix de l'Époux* (3). Jean-Baptiste se tient donc ferme et debout, car il n'est point un roseau agité par le vent, il se tient parce qu'il est un ami, il se tient enfin, parce qu'il est brûlant, de même qu'on représente les séraphins debout aussi sur les degrés du trône. On peut bien dire, en effet, qu'il est un ami de l'Époux, car, bien loin d'envier la gloire dont il est plein au sortir de sa chambre nuptiale, *il lui prépare les voies*, il va annoncer sa grâce devant lui, *afin de mériter de recevoir de sa plénitude* (4). Jean-Baptiste brille donc, et sa lumière est d'autant plus vraie qu'il désire moins briller. C'est un lucifer fidèle qui n'est pas venu pour usurper l'éclat du Soleil de justice, mais pour annoncer sa splendeur. Il disait donc : *Ce n'est pas moi qui suis le Christ ; il en est un plus fort que moi, qui vient après moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers* (5). Ailleurs, il ajoutait encore : *Pour moi, je*

(1) Luc. VII, 27. — (2) Psal. CXXI, 17. — (3) Joan. III, 29. — (4) Joan. I, 16. — (5) Joan. I, 20 et 27.

vous baptise dans l'eau, mais lui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu (1). C'est comme si ce lucifer avait dit en propres termes : Pourquoi regardez-vous avec admiration la splendeur de ma lumière ? Ce n'est pas moi qui suis le Soleil : vous en verrez un autre bien différent de moi, auprès de qui je ne suis que ténèbres, avec tout mon éclat. Semblable à un astre matinal, je fais tomber sur vous la rosée du matin, mais lui vous inondera de ses brûlants rayons, il fera fondre la glace, desséchera vos marais, réchauffera ceux qui ont froid, et sera le manteau du pauvre. En effet, les paroles du Précurseur se rapportent assez bien à celles du Juge lui-même, car le Christ a parlé de ce feu que saint Jean avait annoncé, quand il a dit : *Je suis venu apporter le feu sur la terre* (2).

3. Peut-être me direz-vous que si le feu échauffe, il éclaire aussi. Je ne dis pas non, mais il me semble qu'il échauffe plus encore qu'il n'éclaire. Aussi, entendez-le, et remarquez comment il s'exprime en parlant de ce feu : *Je suis venu*, dit-il, *apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il brûle?* Vous voyez clairement ce qu'il veut ; mais vous n'ignorez pas non plus que *la vie est au pouvoir de sa volonté* (3), et que *le serviteur qui connaît la volonté de son maître, et ne la fait point, sera d'autant plus rudement châtié* (4). Qu'est-ce donc qui vous presse tant de briller? Le jour n'est pas venu encore où les justes brilleront comme le soleil, dans le royaume de leur Père : en attendant, ce désir de briller est pernicieux, mieux vaut être brûlant. Après tout, si vous avez une si grande envie de briller, faites tout ce qui dépend de vous pour être ce que vous voulez paraître, commencez par rechercher la chaleur, vous aurez néces-

(1) Luc. III, 16. — (2) Luc. XII, 49. — (3) Psal. XXIX, 6. — (4) Luc. XII, 47.

sairement l'éclat, autrement vous vous tourmenteriez en vain, car il ne sert de rien de briller, si l'on n'est chaud en même temps. C'est une lumière d'emprunt, ou plutôt c'est un semblant de lumière que celle qui n'émane point du feu. Or, on ne peut garder longtemps ce qu'on ne possède point en propre, et vous finiriez par être couvert d'une confusion d'autant plus grande que vous aurez voulu faire croire que ce qui n'était que d'emprunt venait de votre propre fond. Ainsi, la lune, dit-on, a l'éclat sans la chaleur, et tient son éclat du soleil. Voilà pourquoi elle change si souvent, ou plutôt pourquoi elle est dans un changement continuel ; on ne la voit jamais deux jours de suite la même. Voilà, sans doute, pourquoi il est dit : *L'insensé est changeant comme la lune* (1) ; mais l'insensé qui a perdu le sens dans sa beauté, c'est-à-dire, qui s'est refroidi dans son éclat.

4. Aussi, Lucifer est-il tombé du ciel comme la foudre : *Les séraphins, au contraire, se tenaient debout sur les degrés du trône.* Ils se tenaient debout, dis-je, parce que *la charité ne saurait tomber* (2). Ils se tiennent dans l'admiration et en suspens à la vue de Celui qui est assis sur le trône ; ils se tiennent debout dans une éternelle immutabilité, et dans une immuable éternité. Et toi, ô impie Lucifer, tu as eu la pensée de t'asseoir, aussi tes jambes ont-elles manqué sous toi, et le sol s'est-il écroulé sous tes pas. Il n'y a que le Fils, le Seigneur de Sabaoth qui est assis sur le trône, et jugera toutes choses avec tranquillité. Il n'y a que la Trinité qui est assise, parce qu'elle possède l'immortalité ; seule, elle est exempte de changement, de l'ombre même de toute vicissitude. Les séraphins se tenaient debout et immobiles aussi, mais à leur manière, et sans compa-

(1) Eccl. XXVII. 12. — (2) 1 Cor. XIII, 8.

raison avec la Trinité. Ils sont là, dis-je, debout, attitude et pensées tournées vers Celui qu'ils brûlent de contempler. Celui qui a osé s'asseoir voulut se contenter de lui-même, aussi, maintenant n'a-t-il plus qu'un désir qui le dévore comme la faim, celui du mal, car il n'y a que cela qu'il trouve en lui. Quand il articule un mensonge, il parle de son propre fond, car *il est menteur et le père du mensonge* (1). Or, ce que je dis du mensonge, entendez-le aussi des œuvres de péché. Mais tout en ayant le malheur de se complaire dans le mal, il ne peut pourtant trouver ni en lui ni dans le mal, de quoi se satisfaire entièrement. Il n'y a donc que la souveraine Trinité qui soit assise, parce que, seule, elle a l'être en elle-même ; elle est en soi, et voilà pourquoi elle est seule qui subsiste véritablement ; seule, elle jouit d'elle-même, seule, elle n'a besoin de personne, seule enfin, elle se suffit à elle-même.

(1) Joan. VIII, 44.

HUITIÈME LECTURE

Sur les paroles d'Isaïe.

1. Ce que signifient les six ailes des séraphins. — 2. Les deux ailes qui volent sont la connaissance et la dévotion. — Le zèle sans la science ne peut que tomber. — 3. Ce que signifient les ailes qui recouvrent la tête et les pieds. — 4. Le commencement et la fin de la prédestination est le fait de la grâce seule ; les œuvres nous sont imputables comme à la grâce.

1. Après avoir dit que *les séraphins se tenaient là debout*, le Prophète ajoute : *Ils avaient chacun six ailes* (1). Que veulent dire ces ailes ? Est-ce que, l'hiver étant passé, et le Roi étant assis sur son trône, les séraphins eux-mêmes devront encore voler pour subvenir aux besoins des uns et des autres, pour délivrer les hommes des périls menaçants, leur venir en aide dans leurs peines, et les consoler dans leurs tribulations ? Ah ! loin de nous la pensée que dans le royaume de l'éternelle félicité, il y ait place encore pour le besoin, pour les périls, pour les peines et pour les tribulations, et qu'il soit nécessaire d'y pourvoir. Mais alors, que signifient donc ces ailes ? J'aime à les voir demeurer

(1) Isa. VI, 2.

debout en place, et je voudrais qu'ils restassent là sans cesse ; je ne puis admettre qu'il en soit autrement, et que cette stabilité prenne fin. Et pourtant, bienheureux Isaïe, je sais que vous êtes un Prophète, et que vous êtes inspiré par Celui qui, dans l'abondance de sa bonté, excède non seulement les mérites, mais même les vœux des hommes. Laissez-moi subsister cette heureuse stabilité ; quant à ces ailes, si elles peuvent ajouter à leur félicité, je le veux bien. Je pense donc que de même que l'immortalité est figurée par la stabilité, ainsi le vol représente leurs transports de bonheur, et ne nous permet pas de les regarder comme étant dans une stabilité insensible et semblable à celle de la pierre. Mais, peut-être, me répondrez-vous que s'ils doivent avoir des ailes, vous ne comprenez pas pourquoi il leur en faut en si grand nombre. Pourquoi en ont-ils tant? Écoutons la réponse du Prophète : *Avec deux de leurs ailes, ils se voilaient la face, avec deux autres, ils se couvraient les pieds, et les deux autres leur servaient à voler* (1). Il me semble voir dans ces mots, bien clairement appliqué à leur vol, ce que j'ai dit de leur station. En effet, où les séraphins le dirigent-ils, sinon du côté de Celui pour qui ils sont consumés d'amour ? Voyez la flamme, ne vous semble-t-il pas qu'elle vole et demeure, en même temps, à la même place ? Ne soyez donc pas étonnés de voir les séraphins voler et demeurer, en même temps, en place.

2. Mais puisque j'ai dit où ils volent, il faut, pour répondre à votre pieuse curiosité, que je vous dise sur quelles ailes ils volent. Vous auriez plus de confiance, sans doute, dans le témoignage de celui qui les a vus, sa réponse serait pour vous plus certaine ; je vous dirai pourtant, que, selon moi, on peut voir dans ces deux

(1) Isa. VI, 2.

ailes, la connaissance et la dévotion qui porte les séraphins vers Celui qui est placé au-dessus d'eux. L'aile de la connaissance peut bien les élever, mais seule elle ne saurait suffire, car celui qui ne va que d'une aile ne tarde point à tomber, et, dans sa chute, il se brise, d'autant plus qu'il s'était élevé davantage. C'est ce que les philosophes de ce monde ont pu expérimenter par eux-mêmes. *En effet, ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres* (1). Aussi, abandonnés à leur sens réprouvé, ils sont tombés dans le plus ignominieux désordre de la passion, tant il est vrai que *celui qui sait ce qui est bien, et ne le fait point, est plus coupable que les autres* (2). Mais, de son côté, le zèle sans la science tombe, d'autant plus lourdement qu'il se précipite avec plus d'ardeur ; il va se heurter au but et tombe à la renverse. Mais si le zèle de la charité accompagne l'intelligence, si la dévotion marche de pair avec la connaissance, il est impossible qu'on ne vole en complète sécurité, et sans fin, attendu qu'on vole vers l'éternité même.

3. Pour ce qui est de la tête et des pieds que les séraphins recouvrent de leurs ailes, les Pères ont entendu les paroles du Prophète de différentes manières : pour la tête et les pieds de Dieu qui seraient voilés, en ce sens qu'on ne voit point ce qu'il fut avant la création du monde, ni ce qu'il sera quand le monde sera retombé dans le néant. Cette interprétation vient de ce que, dans le latin, il y a *sa tête et ses pieds*. Notre traducteur (3) prétend que, dans l'hébreu, le sens de la phrase est indéterminé, de telle façon qu'on peut également bien traduire en disant *se* couvrent la tête, ou *lui* couvrent la tête ; en sorte que

(1) Rom. I, 21. — (2) Jacob. IV, 17. — (3) Saint Jérôme.

l'amphibologie du texte primitif permet également bien de dire que c'est la tête et les pieds de Dieu, ou leur tête à eux et leurs pieds, que les séraphins couvrent de leurs ailes. Cela posé, il y a lieu de s'étonner que ce Père ait préféré, des deux sens, celui qui paraît le moins acceptable, c'est-à-dire celui qui fait dire au Prophète que les séraphins volaient, et recouvraient en même temps de leurs ailes, la tête et les pieds de celui qui était assis, si ce n'est pas pour se ranger au sens d'Origène sur ce passage.

4. Mais si l'on veut entendre ces mots des séraphins eux-mêmes, il faut vous les représenter la tête et les pieds couverts de leurs ailes, en sorte qu'il ne paraisse que le milieu de leur corps, et même incomplètement, à cause des ailes qui les portent dans leur vol. Je vois donc en quelque sorte mon corps, ma tête et mes pieds, dans ce que dit l'Apôtre : *Ceux qu'il a connus dans sa prescience, il les a prédestinés à devenir semblables à l'image de son Fils ; et ceux qu'il a ainsi prédestinés, il les a appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés* (1). Ainsi, mon commencement est le fait de la grâce toute seule, et je n'ai rien à revendiquer en propre, ni dans le fait de ma prédestination, ni dans celui de ma vocation. Mais il n'en est pas ainsi de la justification elle-même, elle est bien l'œuvre de la grâce, mais de la grâce travaillant avec moi. Voyez-vous maintenant comment le milieu des corps des séraphins se montre en vous ? Quant à la consommation de la justification, elle est encore le fait de la grâce tout seule, et il n'y a là rien que je puisse me glorifier d'avoir fait, ni avec, ni dans la grâce, comme si j'avais aidé la grâce, ou coopéré avec elle. Le séraphin se voile donc la tête de

(1) Rom. VIII, 29 et 30.

deux de ses ailes, s'il reconnaît en toute vérité, et s'il confesse en toute humilité, que la miséricorde de Dieu l'a seule prévenu. Il se voile les pieds avec ses deux autres ailes aussi, s'il reconnaît que la miséricorde doit suivre ses œuvres, et s'il s'en montre reconnaissant. Or, s'il ne faut pas négliger de nous voiler ainsi la tête et les pieds, c'est surtout lorsque le Juge sera assis sur son tribunal, éclairant les séraphins debout devant lui, d'une connaissance plus parfaite de la vérité, et les embrasant d'un plus ardent amour, qu'il faudra nous voiler de la sorte. Je prie sa miséricorde, dont je vous ai entretenus, de nous faire la grâce de nous placer, nous, les serviteurs indignes de son saint nom, parmi les séraphins ; oui, c'est ce que je demande à cette miséricorde qui s'étend de toute éternité sur les élus, en laissant voir dans leur milieu, si on peut parler ainsi, le libre arbitre, la grâce du mérite ; en se réservant à elle seule leur principe et leur fin ; en sorte qu'on peut dire que, pour nous, le Seigneur notre Dieu est en même temps l'Alpha et l'Oméga, et que nous avons deux raisons de nous écrier : *Non, Seigneur, non, ne nous en donnez point la gloire, donnez-la tout entière à votre nom* (1).

(1) Psal. CXIII, 11.

NEUVIÈME LECTURE

Sur les paroles du prophète Isaïe.

1. Le Christ est né du Père, est dans et avec le Père. — 2. Unité de la substance divine. — 3. Le Christ est du Père. Pour le Père. Sous le Père. Sans le Père. — 4. Les deux visions du Prophète. — 5. Les anges sont le trône de Dieu. — 6. Le Seigneur, les anges et les hommes ne se tiennent pas tous debout de la même manière. Que faut-il entendre par les deux séraphins ? — 7. Pourquoi toutes ces ailes qu'ont les séraphins. La vue de la gloire de Dieu fut dérobée à Lucifer après sa chute. — 8. Les deux ailes qui volent sont la nature et la grâce. Lucifer a essayé de s'élever d'une aile seulement, c'est pourquoi il est tombé. — 9. On ne doit se figurer rien de corporel en Dieu. — La tête de Dieu est sa divinité. Les pieds de Dieu sont la justice. En quoi les justices de Dieu, des anges et des hommes diffèrent entre elles. — 10. Les deux ailes dont les séraphins couvrent la tête de Dieu sont l'admiration et la vénération. L'une des deux ailes a manqué à Lucifer. Le supplice de l'envieux est la vue de la gloire des autres. — 11. Les ailes dont les séraphins voilent les pieds de Dieu sont la prudence et la fidélité. Le diable sert à son insu et malgré lui au salut des élus. — 12. Quelles ailes et quelles mains ont les démons. Longanimité et bonté de Dieu envers les pécheurs.

1. Les saintes Lettres nous représentent le Christ Notre-Seigneur, né du Père, dans le Père, avec le Père, par le Père, pour le Père et même sous le Père. Quand elles disent qu'il est du Père, elles parlent de la naissance ; quand elles disent qu'il est dans le Père, elles

rappellent son union consubstantielle avec lui ; si elles disent avec le Père, c'est de l'égalité de majesté qu'elles nous parlent. Ces trois propriétés sont éternelles. D'ailleurs, s'il naît du Père, que ne peut-on dire de lui dans le Père, et avec le Père ? Il ne me semble pas déplacé d'entendre par ces mots, dans le Père, qu'il est couché en lui, et par ceux-ci, avec le Père, qu'il est assis avec lui. Or, voulez-vous savoir pour quelle raison on dit qu'il est couché en lui, et assis avec lui : c'est pour signifier, dans le premier cas, sa majesté ; et dans le second, l'égalité de leurs deux majestés ; d'autant plus qu'il est assis à la droite du Père, non point à ses pieds, ou derrière lui. Il est vrai qu'être assis, c'est déjà se reposer, mais on se repose bien davantage alors qu'on est couché. Or, lequel des deux est le plus charmant et le plus doux pour le Fils, d'être dans le Père, ou de s'asseoir au-dessus de tout avec le Père ? Dans lequel de ces deux états se trouvera à nos yeux cette paix suprême de Dieu, qui surpasse tout sentiment, et ce repos qui ne convient qu'au Seigneur d'une manière toute particulière. Si la bouche n'a pas de mots convenables pour l'exprimer, peut-être le cœur a-t-il des sentiments pour le concevoir ; en sorte que, tout en respectant en toutes choses l'indivisible simplicité de cette essence, on puisse établir par la pensée une certaine différence entre l'unité de substance et l'égalité de gloire, semblable à celle que nous mettons entre être assis et être couché.

2. Ainsi l'Épouse des Cantiques tient peu, semble-t-il, à voir l'Époux assis, mais elle demande qu'on lui apprenne où elle pourra le voir couché. *Indiquez-moi*, dit-elle, *ô vous, le bien-aimé de mon âme, où vous vous reposez à midi* (1). Et pour toute âme qui a le goût sain, il y a

(1) Cant. I, 6.

bien plus de douceur dans ces paroles de l'Apôtre : *Celui qui reste attaché au Seigneur est un même esprit avec lui* (1), que dans celle-ci : *Lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de la gloire, vous serez assis également, et vous jugerez* (2). Néanmoins, il n'est pas moins agréable pour le Fils d'être assis que d'être couché. *Pour moi*, dit-il, *je suis en mon Père, et mon Père est en moi*. Il était impossible d'exprimer plus clairement l'unité de la substance divine. En effet, dès que tous les deux sont réciproquement l'un dans l'autre, il n'y a plus moyen d'imaginer quoi que ce soit qui se trouve au dedans ou au dehors d'eux : il n'y a qu'une idée à se former de l'un de l'autre ; après cela, c'est que, non seulement ils n'ont qu'une même substance, mais encore que cette substance est parfaitement simple. Je retrouve quelque chose d'analogue exprimé dans ces mots : *Celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui* (3) ; la seule différence, c'est qu'il s'agit ici d'une union purement spirituelle, entendue dans le même sens que ces mots que nous avons rapportés plus haut : *Celui qui reste attaché au Seigneur est un même esprit avec lui*, tandis que, dans la phrase qui nous occupe, il est plutôt question d'une unité de nature et de substance. Aussi lisons-nous dans l'Évangile : *Mon père et moi ne faisons qu'un* (4). Ce qu'il faut entendre d'après l'analogie dont j'ai parlé, dans le sens de la chambre à coucher du Fils unique, et du suprême repos du Seigneur, s'il est permis de parler ainsi. Quant à nous, c'est par l'union des volontés, et l'adhésion de l'esprit, qui résulte de la charité, que ce Fils unique, devenu aussi le premier-né d'entre nous, nous introduit à notre petite manière dans sa chambre à coucher, et dans son repos.

(1) Cor. VI, 17. — (2) Matt. XIX, 28. — (3) I Joan. IV, 16. — (4) Joan. X, 30.

3. Quand, en parlant du Christ, on dit qu'il est du Père, cela signifie qu'il est sorti du Père, et se rapporte à la fête de son avènement et de son incarnation. C'est évidemment en ce sens qu'il a dit : *Pour moi, je suis sorti de Dieu et je suis venu* (1). On le vit donc sur la terre, il vécut au milieu des hommes, il a demeuré avec nous, qui ne le connaissions point, véritable *Emmanuel, Dieu avec nous* (2) ; il est, dis-je, resté avec nous, mais pour le Père. Quand je dis qu'il est resté avec nous, je rappelle le secours qu'il nous a apporté, et quand je dis qu'il est resté pour le Père, je veux parler de son zèle. En effet, ce qu'il recherchait en toutes choses, c'est la gloire de son Père, dont il était venu faire la volonté. Après cela, si vous le contemplez sur la croix, si vous jetez les yeux sur le Christ, mais sur le Christ crucifié, c'est alors que vous le verrez bien clairement, et bien évidemment sous le Père, cet état se rapporte tout spécialement et proprement, à l'abaissement de la nature humaine, dans le sens où il disait lui-même : *Mon Père est plus grand que moi* (3). Me sera-t-il permis d'ajouter qu'il fut même quelquefois sans le Père ? Personne n'oserait le dire, s'il ne l'avait affirmé lui-même le premier, en disant : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (4). Comme si nous devions voir une sorte d'abandon du Père dans cette pressante épreuve, où il n'y eut rien qui signalât sa puissance, rien qui fit reconnaître sa majesté.

4. Nous avons donc le Christ, né du Père, couché dans le Père, assis avec le Père, parti du Père, restant pour le Père, crucifié sous le Père, et mourant sans le Père, si on peut parler ainsi. Sous lequel de ces différents aspects

(1) Joan. VIII, 42. — (2) *Ibid.* I, 8. — (3) Joan. XIV, 28. — (4) Matt. XXVII, 46.

pensons-nous que le vit Isaïe, quand il dit : *J'ai vu le Seigneur assis sur son trône élevé, sublime* (1). Car, il est évident que la vue qu'il en eut alors est bien différente de celle qu'il nous décrit plus tard en ces termes : *Nous l'avons vu : il n'avait plus ni éclat, ni beauté ; aussi l'avons-nous pris pour un lépreux, pour un homme frappé de Dieu. un homme humilié* (2). C'est toujours le même Prophète qui parle, et c'est du même qu'il parle ; mais il ne le vit pas de la même manière, et, en ce sens, on pourrait dire que ce n'est pas le même qu'il vit. En effet, la deuxième fois, il le vit couvert de plaies livides, rassasié d'opprobres accablé de supplices, et couvert d'injures ; il le vit enfin méprisable, cloué à une croix, mourant pour nous, et i s'est écrié : *Il a été brisé à cause de nos crimes et nous avons été guéris par ses meurtrissures* (3). C'est dans cette vision qu'il lui apparut comme le dernier des hommes et couvert de mépris ; dans la première, au contraire, i voit la terre remplie de sa majesté. Dans l'une, le Seigneur est un homme de douleur et connaissant l'infirmité dans l'autre, c'est le Seigneur assis sur son trône ; l'une est la vision commune à tous les hommes, aussi le Prophète s'exprime-t-il au pluriel quand il en parle ; l'autre est une vision particulière aussi bien que sublime. Pour celle-là, le Prophète parle au nom de la foule avec laquelle il se confond, et il dit : *Nous avons vu.* Pour celle-ci, au contraire, il ne parle plus qu'en son seul nom, il l'eu seul, et c'est comme transporté au-dessus de lui-même qu'il dit : *J'ai vu le Seigneur assis sur un trône*, etc. Il es certain qu'il n'y a pas d'autre mot que celui de Seigneur pour désigner celui qu'il voit assis ; car c'est le propre de celui qui est le premier d'une assemblée, de celui qui domine et qui règne, d'être assis ; mais surtout d'être assis su

(1) Isa. VI, 1. — (2) *Ibid.* LIII, 2. — (3) Isa. LIII, 5.

un trône, attendu qu'être assis simplement est, quelquefois la marque d'un état inférieur. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, celui qui, couché dans son Père, fait en même temps nos délices, est le même qui, partageant son trône, règne sur nous : là il est l'Époux aimable, ici le Seigneur admirable ; enfin, il est le Dieu de gloire dans les saints, le Dieu qu'on admire dans sa majesté.

5. Isaïe nous dit donc : *J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé, sublime ; la terre entière était remplie de sa majesté, et tout ce qui était au-dessous de lui remplissait le temple.* Ce qui remplissait le temple était ce qui se trouvait placé au-dessous de lui. N'était-ce point le trône dont il vient de parler ? Quelque élevé, quelque sublime qu'il fût, il n'en était pas moins placé au-dessous de lui. Il est évident, en effet, qu'il ne peut être assis sur le trône que le trône ne soit plus bas que lui. Mais comment remplissait-il le temple ? Et puis, quand la terre elle-même est, elle aussi, remplie de sa majesté, comment encore le temple en est-il rempli ? Et d'abord sachez que par ce mot le trône, le Prophète ne veut point parler d'un siège matériel, mais des anges. En effet, s'il est vrai que la sagesse a pour trône l'âme même du juste, à combien plus forte raison le trône de l'Agneau Saint doit-il être supérieur à celui de la sagesse ? Il est donc évident que tel est son trône de gloire : il est élevé par sa nature même, mais il l'est bien davantage encore par sa grâce ; car si, par la condition de leur nature, ils sont élevés, la grâce qui les a confirmés, et dont il dit : *C'est par la parole du Seigneur que les cieux ont été affermis*, les a faits sublimes. Ce sont donc les phalanges angéliques sur lesquelles Dieu est assis, et qui se trouvent placées au-dessous de lui, qui remplissent le temple,

(1) Psal. XXXII, 6.

quoique déjà la terre entière soit elle-même remplie de sa majesté. En effet, il règne partout, sa majesté est partout, mais peut-être sa grâce n'est-elle point partout ; non, dis-je, peut-être n'en est-il point de sa volonté bonne, agréable et parfaite, comme *de sa puissance qui est partout* (1). Autrement, pourquoi dirions-nous : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* (2). Sa volonté se fait de tout et en tout, mais non par tous. Elle se fait dans les esprits élus, lorsque la volonté est la même en eux qu'en Dieu, c'est même dans cette adhésion des esprits par la volonté, que tous les esprits ne font qu'un, de même que nous lisons que *les premiers fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme* (3). Et tout ce qui se trouvait sous lui remplissait le temple, le remplissait de toute sorte de bénédictions spirituelles, de consolations divines, de grâces différentes, de toute espèce de fruits de sainteté enfin, puisqu'il est dit que *la sainteté doit être l'ornement de votre maison, Seigneur* (4). Tout ce qu'il y avait au-dessous de lui remplissait donc son temple des dons variés de la grâce, de l'esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, le remplissait enfin de l'esprit, de la crainte du Seigneur.

6. *Les séraphins se tenaient sur les degrés du trône.* C'est le nom des anges les plus élevés et les plus grands : voilà pourquoi on les représente se tenant sur les autres anges. Mais quelque avantage qu'ils aient sur tous les esprits angéliques, ils ne s'en tiennent pas moins debout en présence du Seigneur, assis en maître devant eux, pour lui rendre tous les devoirs de leur pieux ministère, et tous les témoignages de leur respect. Mais il faut bien se garder de confondre entre elles les manières dont les

(1) Rom. XII, 2. — (2) Matth. VI, 10. — (3) Act. IV, 32. — (4) Psal. XCII, 7.

anges et les hommes se tiennent eux-mêmes. Ainsi le Christ est debout, plein de zèle pour son Père, dont il cherche à procurer la gloire, comme il convient au fidèle Fils unique, ou plutôt, au premier-né du Père, qui, par amour pour ce Père, vient au secours des captifs. C'est ainsi que saint Etienne vit, *debout dans les cieux* (1), ce même Fils qui vint à son aide ; et voilà pourquoi aussi le Prophète le priait de se lever pour le secourir, quand il s'écriait : *Levez-vous, Seigneur, venez à notre secours* (2). Pour les anges, s'ils se tiennent debout, c'est en qualité de serviteurs de Dieu, selon ces paroles mêmes du Prophète : *Il y avait un million d'anges qui le servaient, et il y en avait un million qui se tenaient debout devant lui* (3). Quant à l'homme, il se tient debout toutes les fois qu'il conserve sa vigueur d'âme, et qu'il persévère dans ses résolutions. C'est ainsi que se tint Moïse quand il brisa le veau d'or, et se présenta devant le Seigneur pour calmer son courroux (4). Ainsi encore se tint Phinée quand il apaisa le Seigneur. *Les séraphins se tenaient donc debout sur les degrés du trône.* Mais d'où vient que le Prophète ne dit pas qu'il a vu un séraphin, mais qu'il en vit deux seulement qui se tenaient aussi debout? Car la suite de son récit nous fait comprendre qu'il n'en vit pas davantage, puisqu'il remarque que *l'un et l'autre avaient six ailes.* Il était bien, d'ailleurs, qu'ils fussent deux, car il est écrit : *Malheur à celui qui est seul ; s'il tombe, il n'a personne pour le relever* (5). Malheur donc à toi, ange de l'orgueil, présomptueux solitaire, à toi qui aimes la solitude. Tu ne t'es pas maintenu dans la vérité, tu as été chassé. Le pied de ton orgueil ne sut point se tenir ferme. En voulant être seul assis, tu es tombé, rapide comme la foudre, du haut du ciel, et, dé-

(1) Act. VII, 55. — (2) Psal. XLIII, 26. — (3) Dan. VII, 10. — (4) Psal. CV, 20. — (5) Eccli. IV, 10.

sormais, tu n'auras jamais personne pour te relever.

7. *L'un avait six ailes, comme l'autre en avait six aussi.* Pourquoi toutes ces ailes? *Avec deux de ces ailes ils lui voilaient la tête, avec les deux autres ils lui couvraient les pieds, et avec deux autres ils volaient.* Mystère grand et profond! Ces paroles réclament de vous une oreille attentive, et de moi, une langue habile et surtout un esprit spirituel. Je vais vous dire ce que je pense ; je n'affirme point qu'il en est comme je pense, mais je vous donne mes pensées comme autant d'opinions et de conjectures. En effet, qui m'empêche de croire qu'après la chute de Lucifer, ce furent les Séraphins qui furent chargés de monter une garde vigilante aux portes du ciel, comme nous voyons qu'*après que l'homme fut chassé du paradis terrestre, Dieu a placé un chérubin pour en garder l'entrée* (1)? Peut-être même n'est-ce pas sans raison que l'auteur sacré donne un glaive de feu à ce chérubin, dont la pointe et la flamme devaient tenir également les mains de l'homme éloignées de l'arbre de vie, attendu qu'il n'est rien que le corps redoute plus que ce qui perce et ce qui brûle. Quant à nos séraphins, ils ne reçoivent que des ailes pour voiler l'œil de l'esprit et l'empêcher de voir. *De deux de leurs ailes, ils lui voilaient la tête, et de deux autres ils lui couvraient les pieds* (2); en sorte que le mauvais ange ne pouvait contempler ni le haut ni le bas de Dieu, mais il n'en sera ainsi qu'après que se seront accomplies ces paroles du Prophète : *Enlevez l'impie pour qu'il ne voie jamais la gloire de Dieu* (3). Mais, en attendant ce jour, si la tête et les pieds de Dieu sont voilés aux regards de cet esprit malin, le milieu ne l'est point, il peut encore le contempler, mais il ne le voit que pour l'envier. Mais les mêmes ailes qui voilent Dieu, et écar-

(1) Gen. III, 24. — (2) Isa. XXVI, 10 — (3) Prov. XXV, 27.

tent de lui l'esprit malin, élèvent et soutiennent les séraphins en sa présence.

8. Pourtant, avant d'aller plus loin, il nous faut rechercher quelles sont les ailes qui les aident à voler, car il est dit que, *avec deux de leurs ailes, ils volaient*. Peut-être peut-on dire qu'elles représentent, l'une la nature, et l'autre la grâce ; d'autant plus que nous avons déjà vu que c'était aussi ce que désignait l'élévation et la sublimité du trône du Seigneur. En effet, par leur nature, en tant qu'ils sont animés par le plus ardent amour, ils tendent et se portent vers Celui qu'ils voient placé au-dessus d'eux ; si on les représente debout, c'est pour exprimer leur emploi auprès du Seigneur, et si on les peint volants, c'est pour montrer l'ardeur de leur amour. S'ils voilent la tête du Seigneur, ils cachent aussi ses pieds ; il serait plus juste de dire qu'ils vont et viennent dans leur vol entre ces deux extrêmes : du haut de sa puissance, au fond des abîmes de sa sagesse, qu'ils s'efforcent de sonder. On ne peut pas les confondre avec ces scrutateurs de la majesté de Dieu *qui sont écrasés du poids de sa gloire* (1), car ils aiment ce qu'ils comprennent, non moins qu'ils comprennent ce qu'ils aiment ; car ils sont conduits et réglés eux-mêmes par l'Esprit-Saint, qui sonde lui-même les profondeurs de Dieu. Le Lucifer orgueilleux qui n'avait que l'éclat sans avoir la chaleur, ne s'aidant que d'une aile pour s'élever, a fait une chute au lieu de prendre son essor. Heureux de briller, il oublia que son nom de séraphin lui faisait un besoin d'être chaud et brûlant. Il ne demeurera donc point debout, parce qu'il se laisse aller aux impies, mais il ne peut pas, non plus, s'élever en volant, ainsi qu'il l'avait présumé. La vivacité de sa nature lui fit prendre son essor,

(1) Prov. xxv, 27.

mais ce fut pour sa perte, car le défaut de grâce ne tarda point à précipiter sa chute. Telle est aussi la chute de ceux qui, *ayant connaissance de Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces* (1), ce qui fut cause qu'ils furent abandonnés à leur sens réprouvé, et que leur cœur insensé est tombé dans les ténèbres. Enfin, leur chef lui-même vit tomber devant ses yeux un voile que la vivacité de sa nature ne saurait percer, et qui ne lui permet de voir ni la tête ni les pieds de Celui qui est assis sur le trône, attendu que les séraphins, qui se tiennent debout auprès de lui, lui couvrent la tête de deux de leurs ailes, et les pieds de deux autres ailes.

9. La substance divine n'est point matérielle, et n'a point la forme d'homme avec des membres corporels. Dieu est un esprit, et c'est dans un sens spirituel qu'il faut entendre ce qu'on a dit de lui. Autrement, qui est-ce qui vous apprendra ce que sont en lui cette tête et ces pieds que les séraphins voilent de leurs doubles ailes ; il n'y a que l'esprit qui connaît tout ce qui est en lui et scrute même les profondeurs de Dieu, qui puisse nous révéler ce que c'est. Or, pour moi, il n'est pas question d'autre chose en cet endroit que des profondeurs mêmes de Dieu ; et, à mon sens, ce que le Prophète appelle sa tête, sa majesté, sa puissance n'est autre chose que sa vertu, son éternelle divinité. Votre tête, Seigneur, selon ce mot du Psalmiste, *c'est votre justice qui ressemble aux montagnes élevées* (2), et peut-être peut-on voir vos pieds indiqués dans les paroles qui font suite à celles-là. *Et ses jugements sont un profond abîme* (3). En effet, on retrouve comme ses pieds, dont les voies sont impénétrables, dans ses jugements insondables, dans les abîmes

(1) Rom. I, 21. — (2) Psal. xxxv, 7. — (3) *Ibid.*

de sa sagesse, et dans ses dispositions irrépréhensibles, il est vrai, mais incompréhensibles. C'est à ses pieds aussi que se rapportent, en particulier, le mystère de l'Incarnation, et toute l'économie de notre Rédemption. Il faut voir aussi combien est haute et élevée sa justice, que le Prophète, dans son étonnement, compare aux plus hautes montagnes. La nôtre, quand elle existe toutefois, est basse, droite peut-être, mais jamais pure, à moins pourtant que nous ne nous trouvions meilleurs que nos pères qui disaient avec autant d'humilité que de vérité : *Toutes nos justices sont comme des linges souillés de sang impur* (1). En effet, où peut-on trouver une justice pure, là où la souillure du péché n'a point cessé d'exister? Celle des hommes peut bien paraître droite, si elle ne consent point au péché, et ne le laisse point établir son règne dans leur corps mortel. Celle du premier homme, tant qu'il ne consentit point au péché, fut, dans le principe, aussi pure que droite ; mais, parce qu'elle n'était pas solide, elle perdit bien vite sa pureté, et ne retint même pas sa droiture. Chez les anges, on retrouve bien aussi une justice droite, pure et stable, sublime même, mais pourtant bien inférieure à la justice divine. En effet, elle n'est point innée en eux, mais elle est le résultat d'un don de Dieu, car leur nature en soi est capable, non seulement de justice, mais aussi d'injustice. N'est-ce point là *le mal que le Seigneur*, au dire des saintes Lettres, *a trouvé dans ses anges* (2)? *Il n'y a pas un être vivant qui sera trouvé juste devant vous, Seigneur* (3), s'écriait un homme qui n'ignorait pas la justice de Dieu ; et remarquez qu'il ne dit point : *il n'y a pas un homme*, mais *il n'y a pas un être vivant*, sans doute pour nous donner à entendre qu'il n'excepte même

(1) Isa. LXIV, 6. — (2) Job. IV, 18. — (3) Psal. CXLII, 2.

pas les anges, car ce sont aussi des êtres vivants, d'autant plus vivants même, qu'ils sont plus près de la source de la vie. Ils n'en sont pas moins justes, mais d'une justice qui vient de lui, non pas d'une justice qui subsiste devant lui; justes par sa grâce, non point au prix de lui. Car, pour lui, il est la justice même ; sa volonté n'est pas tant équitable qu'équité même, disons mieux, en lui, équité et volonté ne sont autre chose que sa substance même. On peut donc dire en toute vérité que sa justice est comme une montagne, car elle est droite, pure, stable, enfin, laissez-moi le dire, elle est sa substance même. A quelle hauteur donc se cache sa tête! quelle gloire, quelle sublimité au haut de cette montagne couverte d'ombre et de nuages.

10. Mais quelles sont les ailes avec lesquelles les séraphins voilent cette tête pour empêcher que nul être quelle que soit la sublimité de sa nature, ou la perspicacité de sa raison, fixe un œil souillé sur la splendeur de cette lumière véritable? Ces deux ailes, si je ne me trompe, sont les propres ailes de leur gloire et de leur félicité. En effet, ils sont enivrés des ineffables délices de l'admiration où les plonge la contemplation de cette tête, et ne se glorifient pas moins des sentiments de vénération qu'ils éprouvent pour cette tête. Le Mauvais ressentait bien de l'admiration pour elle, mais sans vénération ; et comme il ne voulut point se soumettre à elle pour le respect, il ne put demeurer stable par l'admiration. Bien plus, son admiration se changea en envie et au lieu de vénérer la tête de Dieu, il tenta de lui ressembler. Que les séraphins ont bien mieux fait, quand mettant leur bonheur dans leur admiration, ils sont devenus dignes de vénération eux-mêmes, par leurs sentiments de respect, et ont trouvé une vraie gloire en celui dont les serviteurs sont rois, et devant qui l'on ne saurait

s'abaisser sans grandir ? Et maintenant, laissez-moi vous dire comment, avec deux ailes, les séraphins semblent voiler ce que nous avons appelé la tête de Dieu, pour empêcher le Malin de la contempler. Il ne peut lever les yeux qu'ils ne rencontrent le bonheur et la gloire des anges, et ne se remplissent aussitôt d'une humeur très maligne, la jalousie qui le dévore, qui ne lui permet pas de voir au delà. Voilà donc comment cet ange jaloux se trouve empêché, comme par un double voile, de contempler quoi que ce soit de plus élevé ; tantôt le bonheur, tantôt la gloire de ceux qu'il voit placés au-dessus de lui, et tantôt leur bonheur et leur gloire, en même temps, éblouit ses regards et les plonge dans les tourments de l'envie. Or, l'envie est la plus cuisante démangeaison qui puisse faire souffrir ses yeux, car le plus affreux tourment que puisse endurer l'œil des envieux est le spectacle de la gloire et du bonheur d'autrui. Car, comme on dit, ce n'est pas la vue de la misère des autres qui excite l'envie.

11. Quant aux pieds du Seigneur, c'est-à-dire, selon ce que je vous ai dit, quant à l'abîme impénétrable de ses jugements et aux voies impénétrables de sa Providence, les séraphins les voilent aussi de deux de leurs ailes, je veux dire des ailes de la prudence et de la fidélité. Car, en même temps qu'ils sont des serviteurs fidèles, ils sont des serviteurs prudents ; ils font les choses de Dieu, et pourvoient au salut des élus, de telle façon que le Malin ne trouve rien à reprendre en eux. C'est, je crois, à ce voile que les chérubins mirent sous ses pieds, que nous devons que le malin esprit ait, sans le savoir, fait attacher le Seigneur de gloire à la croix ; de là vient aussi que tous les jours, sans le vouloir et même à son insu, et plus tard à son grand regret, il se trouve qu'il sert à notre salut, quand il veut, au contraire, y mettre

obstacle. Mais, si les esprits serviteurs de Dieu, se jouent ainsi de l'astuce de Satan, c'est parce que, dans leur fidélité, ils ne veulent point lui dévoiler les mystères et les dispositions de la divine Providence à notre égard, et que, dans leur prudence, ils réussissent à les lui céler.

12. D'ailleurs, de même que des deux ailes d'en haut, le malin esprit en eut une, ainsi que je l'ai dit, celle de l'admiration, mais n'eut pas celle de la vénération, ainsi des deux du milieu, sa nature lui en donne une, l'intelligence de l'esprit, la grâce ne lui donne pas l'autre, qui est l'amour. Mais il n'est pas moins facile de reconnaître que si, faute de ces ailes inférieures, il manqua de fidélité, il n'en fut pas de même de la prudence. En effet, ce n'est pas d'un autre que lui, qu'il a été dit que *le serpent était le plus rusé de tous les animaux* (1). Aussi, on peut dire avec quelque apparence de raison, que sa chute ne fut à l'instant même si irrévocable et ses contusions si incurables que, parce que, des ailes dont nous avons parlé, n'ayant point celle de gauche, il n'eut que celle de droite. Il n'en fut pas ainsi de ces deux séraphins que le Prophète vit et nous montra sur les degrés du trône, debout devant le Seigneur dont ils voilent, comme je l'ai dit, la tête avec deux de leurs ailes, c'est-à-dire, par l'aile de leur admiration dans laquelle ils trouvent toute leur félicité, et par l'aile de leur vénération dans laquelle ils se félicitent au plus haut des cieux. Ils voilent aussi ses pieds de deux de leurs ailes, de l'aile de la perspicacité de la nature, comme je l'ai déjà dit, et de l'aile de l'efficacité de la grâce. Ils laissent le milieu de son être à découvert et visible, si je puis ainsi parler, je veux dire sa bonté et sa longanimité par laquelle il appelle les hommes à la pénitence. En effet, tout le monde peut

(1) Gen. III, 1.

voir comme *il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber l'eau de sa pluie sur les justes et sur les pécheurs.* (1) Car ce vrai Salomon a orné de charité le milieu de son être, si je puis parler ainsi, en faveur des filles de Jérusalem (2), afin que ceux qui ne s'élèvent pas aux choses trop élevées, et ne s'absorbent pas dans les recherches de celles qui sont trop profondes, puissent du moins s'exercer dans cette sorte de milieu, et se rendre par là dignes, en quelque sorte, d'être élevés à la contemplation des choses subtiles et sublimes. Mais, pour en revenir enfin à l'esprit mauvais, cette vision le tourmente cruellement à présent, et le tourmentera bien davantage plus tard, d'abord parce qu'il est jaloux, de la longanimité et de la bonté de Dieu pour nous, et ensuite parce qu'il ne peut en profiter lui-même pour revenir à des sentiments de repentir.

(1) Matt. v, 45. — (2) Cant. III, 10.

DIXIÈME LECTURE

Comment nous devons nous convertir à l'exemple de saint Paul.

1. Paul convertit les nations encore de nos jours en trois manières. — 2. La persécution des fidèles s'adresse au Christ. — 3. La persécution ne fait jamais défaut au chrétien. — 4. Les persécuteurs du Christ sont encore] des détracteurs et des hommes de scandale. — 5. Il faut éviter avec soin les fautes, même les plus légères. — 6. Obéissance de Paul, son renoncement à sa propre volonté. Ne pas tenir à sa propre volonté. — 7 Avantages de la vie en commun, de la vie religieuse. Que doivent faire les nouveaux convertis qui manquent de consolations. — 8. Se mettre sous la conduite d'un autre.

1. C'est avec raison que toutes les nations célèbrent avec des transports d'allégresse, la fête de la conversion du Docteur des nations. Que de rameaux, en effet, sont sortis de ce tronc! Paul converti devient la conversion du monde entier. Il convertit bien des hommes quand il vivait; et maintenant encore, quoiqu'il ait cessé de vivre sur la terre, il en convertit toujours beaucoup à Dieu, par le ministère de la prédication; et, bien qu'il mène à présent en Dieu une vie bien plus heureuse qu'autrefois, il ne cesse pas, dans son sein, de convertir encore les hommes, et cela par son exemple, par ses prières et par sa doctrine. Si donc, la mémoire de sa conversion est

un jour de fête pour les hommes, c'est qu'elle est encore une source de biens pour ceux qui en conservent le souvenir. En effet, dans ce souvenir, le pécheur conçoit l'espoir du pardon, et se trouve ainsi porté à faire pénitence; quant à celui qui déjà se repent de ses fautes, il trouve la forme d'une conversion parfaite. Qui est-ce qui désormais pourrait se laisser aller au désespoir, à la pensée de la grandeur de ses fautes, quand il entend raconter comment Saül fut tout à coup changé en un vase d'élection, au moment même où il ne respirait que menace et carnage contre les disciples du Seigneur? Quel homme, sous le poids de ses iniquités, pourra dire maintenant: Je ne saurais m'élever à de meilleurs sentiments, en voyant au milieu de la route que parcourait le plus cruel persécuteur du nom chrétien, cet homme, le cœur débordant de rage, changé tout à coup en un prédicateur fidèle? Cette seule conversion nous montre à tous, dans un jour, la grandeur de la miséricorde et l'efficacité éclatante de la grâce de Dieu.

2. Saint Luc nous dit : *Tout à coup une lumière du ciel l'environna de toutes parts* (1). O faveur vraiment inestimable de la bonté divine! Elle inonde de l'éclat d'une lumière céleste le corps de celui qui n'est pas même encore capable d'ouvrir les yeux de l'âme aux rayons de cette lumière, elle répand sur lui la clarté qu'elle ne pouvait pas encore répandre en lui. *En même temps une voix se faisait entendre.* Les témoignages que rendent la lumière et la parole sont bien dignes de foi, et il n'y a point lieu de douter de la vérité quand elle entre dans notre âme en même temps par nos yeux et par nos oreilles. C'est ainsi, oui, c'est de la même manière que précédemment, sur les bords du Jourdain, une

(1) Act. I, 4.

colombe apparut et une voix se fit entendre sur la tête du Seigneur ; c'est ainsi encore que sur une montagne, quand Jésus-Christ se transfigura devant ses disciples, ils entendirent la voix du Père. *Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu?* Saül est pris sur le fait ; il ne peut ni feindre, ni nier. Il tient à la main les lettres de sa cruelle mission, de son autorité exécrable, de l'injuste pouvoir qui lui est donné. *Pourquoi me persécutes-tu?* dit la voix. Mais quoi, est-ce le Christ qu'il persécutait en massacrant ses membres sur la terre? Est-ce que si ceux qui ont attaché son corps sacré à la croix ont persécuté Jésus-Christ, celui qui était transporté d'une haine inique contre son corps qui est l'Église, car l'Église est le corps de Jésus-Christ, ne le persécutait pas aussi lui-même ? Enfin, s'il a donné son propre sang pour prix de la rédemption des âmes, ne vous semble-t-il pas que celui qui, poussé par la méchanceté, détourne de lui, par de pernicieux exemples et par le scandale, les âmes qu'il a rachetées, lui fait endurer une persécution beaucoup plus cruelle encore que celle même des Juifs qui ont fait couler son sang.

3. Reconnaissez et redoutez l'alliance de ceux qui mettent obstacle au salut des âmes. C'est un sacrilège horrible qui l'emporte en quelque sorte sur le crime même de ceux qui ont porté des mains impies sur le Seigneur de majesté. Il semblait que le temps des persécutions était passé, mais, vous le voyez, elles ne font défaut ni au chrétien, ni au Christ lui-même. Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que ce sont ceux qui ont reçu du Christ le nom de chrétiens qui le persécutent aujourd'hui. Oui, mon Dieu, ce sont vos proches et vos amis qui fondent sur vous et se lèvent contre vous. On dirait que tous les chrétiens, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, se sont concertés contre vous ; le mal a envahi le corps tout

entier, et n'a pas laissé une place intacte depuis la tête jusqu'aux pieds, et même il a pris naissance parmi les anciens de votre peuple, parmi vos vicaires sur la terre, parmi ceux-là mêmes qui semblent établis pour régir votre peuple. On ne peut plus dire avec le proverbe : *Tel peuple, tel prêtre,* car le prêtre et le peuple sont loin de se ressembler. Hélas, hélas ! Seigneur Dieu ! Les premiers à vous persécuter sont précisément ceux qui recherchent avec amour les premières places dans votre Église et y tiennent le premier rang ! Ils se sont emparés de la citadelle de Sion et de tous ses remparts ; et maintenant ils promènent librement et comme il leur plaît l'incendie dans la cité tout entière. Leur genre de vie est misérable, mais le bouleversement de votre peuple est bien plus misérable encore. Et plût au ciel qu'ils bornassent là le mal qu'ils font ! Peut-être s'en trouverait-il qui, prévenus et prémunis par les avertissements du ciel, se donneraient garde de faire ce qu'ils font, tout en pratiquant ce qu'ils enseignent, suivant ces paroles : *Faites ce qu'ils vous disent, mais ne regardez pas ce qu'ils font* (1). De nos jours, les ordres sacrés sont un moyen de faire des gains honteux : on spécule sur la piété. On trouve des gens d'un empressement excessif à recevoir ou plutôt à prendre des fonctions à charge d'âmes. Mais cette charge est pour eux le moindre de leurs soucis, le salut des âmes est la dernière de leurs préoccupations. Pouvait-on soulever une persécution plus grave contre le Sauveur des âmes ? Le reste des hommes agit mal envers Notre-Seigneur, et on peut bien dire que, de nos jours, il y a beaucoup d'antechrists. Toutefois, on peut bien leur dire que, eu égard aux bienfaits et au pouvoir que ses ministres reçoivent de lui, leur persécution lui

(1) Matt. XXIII, 3.

est plus cruelle et il la ressent plus vivement, bien que, à côté d'eux, il y en ait beaucoup qui agissent en mille manières différentes et en mille occasions diverses contre le salut du prochain. Voilà ce que le Christ a sous les yeux, et il garde le silence ; voilà ce qu'il souffre, et il fait comme si de rien n'était. Aussi, devons-nous fermer également les yeux, et garder le silence, d'autant plus qu'il s'agit de nos prélats et des chefs de nos églises. Oui, il le faut, et d'ailleurs ils aiment mieux eux-mêmes qu'il en soit ainsi, et échapper au jugement des hommes, au risque de subir un jour le terrible jugement réservé à ceux qui sont placés à la tête des autres, et de recevoir les châtiments rigoureux réservés à ceux qui ont eu la puissance en main.

4. J'ai peur qu'il ne se trouve un persécuteur du Christ jusque parmi nous ; car la raison même nous dit que nuire au salut, c'est persécuter le Sauveur. Quelles actions de grâces, pour le salut de mon âme, puis-je rendre à celui de mes frères qui me verse le breuvage empoisonné de la détraction fraternelle ? C'est avec raison que les détracteurs sont représentés comme *des êtres odieux à Dieu même* (1) Mais que dirons-nous, aussi, de celui qui, par son exemple, prêche le relâchement aux autres, les trouble par sa singularité, les inquiète par sa curiosité, et les fatigue par son impatience et ses murmures, de celui enfin qui contriste l'esprit de Dieu dont ils sont remplis, en scandalisant le moindre de ceux qui croient en lui ? N'est-ce pas là manifestement persécuter le Seigneur ? Aussi, pour que le nom et le crime de persécuteurs du Christ soient à jamais loin de nous, montrons-nous constamment tous pleins de bienveillance et de douceur, supportons-nous les uns les autres avec pa-

(1) Rom. I, 31.

tience, et excitons-nous mutuellement à ce qu'il y a de mieux et de plus parfait. Quel est le serviteur de Dieu qui croira avoir fait assez de ne le point persécuter, si, de plus, il ne se conduit point envers lui en véritable serviteur? Quelle récompense pourrions-nous espérer si nous nous bornions à ne point lui résister sans songer à l'assister? D'ailleurs, s'il y avait un cœur assez faible pour se tenir satisfait de n'être pas contre Dieu, s'il n'est pas pour lui, qu'il écoute ce que le Christ lui-même a dit : *Celui qui n'est point avec moi, est contre moi ; et celui qui n'amasse point avec moi dissipe* (1).

5. *Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous?* Il répondit : *Seigneur, qui êtes-vous?* (2) On voit, à ces mots, qu'en effet, la lumière d'en haut n'était que répandue autour de lui et n'avait pas encore pénétré dans son âme. En effet, Paul entendait la parole du Seigneur, mais il ne voyait pas sa face, parce qu'il n'en était encore qu'à entendre pour croire, car, comme il le dit plus tard, *la foi vient de l'ouïe* (3). Qui êtes-vous? dit-il. Car il ne connaissait point celui qu'il persécutait, et voilà pourquoi il obtint miséricorde : c'est parce qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. Apprenez par là combien Dieu est un juste juge, et qu'il considère non seulement ce que nous faisons, mais encore dans quelles dispositions d'âme nous le faisons ; et prenez bien garde de ne point regarder comme petit, quelque petit que ce soit en effet, le mal que vous faites sciemment. Ne dites point dans votre cœur : C'est peu de chose, je n'ai pas besoin de m'en corriger, il n'y a pas grand mal pour moi à demeurer dans ces péchés véniels sans gravité. Parler ainsi c'est de l'impénitence, c'est un blasphème contre le Saint-Esprit, un blasphème irrémissible. Paul blasphéma aussi, mais non point

(1) Matt. XII, 30. — (2) Act. IX, 4 et 5. — (3) Rom. X, 17.

contre le Saint-Esprit, parce qu'il blasphémait sans le savoir. Et comme son blasphème n'était point contre l'Esprit-Saint, il en obtint le pardon.

6. *Qui êtes-vous, Seigneur?* Et le Seigneur lui dit : *Je suis Jésus de Nazareth que vous persécutez* (1). Je suis le Sauveur que vous persécutez à votre perte ; je suis celui dont votre loi a dit : *Il sera appelé le Nazaréen* (2), et vous ignorez que cette prédiction est accomplie. Mais lui : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* (3) Voilà le modèle d'une vraie conversion. *Mon cœur est prêt*, dit-il, *Seigneur, mon cœur est prêt* (4). Je suis tout prêt et sans trouble dans l'âme pour garder vos commandements. *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Parole courte, mais pleine de sens, mais vive et efficace, mais digne d'obtenir un bon accueil (5) ! Combien peu font preuve d'une telle obéissance, font une telle abnégation de leur propre volonté, au point de ne se réserver pas même leur propre cœur, et de ne rechercher constamment qu'une seule chose, non point leur volonté, mais la volonté de Dieu, et de s'écrier sans cesse : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Ou avec Samuel : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute* (6). Hélas ! nous avons bien plus d'imitateurs de l'aveugle de l'Évangile que de ce nouvel apôtre ! Le Seigneur avait dit à un aveugle : *Que voulez-vous que je fasse pour vous* (7)? Quelle bonté, Seigneur, quel honneur et quelle grâce ! Est-ce donc ainsi que le Seigneur s'informe de la volonté de son esclave pour la faire? En vérité, cet aveugle était bien aveugle, pour n'avoir point vu cela, pour ne s'en être point ému, et ne s'être point écrié : Dieu me préserve de vous le dire, Seigneur, dites-moi plutôt ce que vous voulez que je fasse, car l'ordre exige, non que vous vous

(1) Act. IX, 5 — (2) Matt. II, 23. — (3) Act. IX, 5.— (4) Psal. CVII, 2. — (5) I Tim., 15. — (6) I Reg. III, 10. — (7) Luc. XVIII, 41.

informiez de ma volonté, mais que je m'inquiète de la vôtre. Vous voyez combien il était nécessaire qu'il se fît là une vraie conversion. Il en est encore de même aujourd'hui : telle est la faiblesse et la perversité de plusieurs qu'on est obligé de leur demander quelle est leur volonté, et de leur dire aussi : Que dois-je faire pour vous? au lieu de dire eux-mêmes : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Les ministres et les vicaires du Christ sont dans la nécessité de chercher ce que ces hommes veulent qu'on leur commande, non point quelle est la volonté du Maître. L'obéissance de ces gens-là n'est pas complète, ils ne sont point disposés à obéir en toute chose, ils n'ont point l'intention de suivre partout celui *qui n'est pas venu sur la terre pour faire sa volonté, mais celle de son Père.* Ils distinguent, jugent et décident en quoi ils doivent obéir à ceux qui leur commandent quelque chose, que dis-je, en quoi ils doivent obéir ? C'est en quoi leur Supérieur doit faire leur volonté que je devrais dire. Que ceux qui sont dans ces dispositions, tout en voyant qu'on les supporte, qu'on condescend et qu'on se prête à leur faiblesse, ne restent point dans l'état où ils sont ; qu'ils rougissent d'être toujours comme des enfants, s'ils ne veulent s'entendre dire un jour : Qu'ai-je dû faire pour vous que je n'aie pas fait? Et qu'après avoir abusé de la patience et de la bienveillance de leurs Supérieurs, ils craignent que toute l'indulgence dont ils ont été l'objet ne mette le comble à leur trop juste condamnation.

7. *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Et le Seigneur lui répondit : *Levez-vous, entrez dans la ville, et là, on vous dira ce que vous avez à faire* (1). O Sagesse qui disposes et règles tout, en effet, avec douceur! Tu

(1) Act. IX, 7.

adresses à un homme, pour connaître de lui ta volonté, celui à qui tu parles toi-même, afin de lui faire apprécier les avantages de la vie commune et pour que, une fois qu'il aura été instruit par un homme, il sache lui-même venir en aide à ses semblables, dans la mesure des grâces qu'il aura reçues. *Entrez dans la ville.* Vous voyez que ce n'est pas sans une disposition particulière de Dieu, que vous êtes vous-mêmes entrés dans la cité par excellence du Seigneur des vertus, pour y apprendre quelle est la volonté de Dieu. Certainement celui qui vous a rempli d'une crainte salutaire, ô mon frère, et a tourné votre cœur vers le désir de votre sainte volonté, vous a dit aussi : *Levez-vous, et entrez dans la cité.* Mais remarquez combien dans les lignes suivantes la simplicité et la douceur chrétiennes nous sont particulièrement recommandées. *Ayant ouvert les yeux, il ne voyait point, et les gens de sa suite le conduisaient par la main* (1). O heureuse cécité que celle qui frappe de ténèbres salutaires, pour les convertir, ceux dont les yeux n'étaient jadis ouverts que pour le mal. Je pense que dans les trois jours que Paul passe sans manger, dans une prière continuelle, il faut voir une règle de conduite donnée à ceux qui, venant de renoncer au siècle, ne respirent pas encore dans les consolations du ciel. Ils doivent aussi attendre le Seigneur en toute patience, prier sans relâche, chercher, demander et frapper, et leur Père des cieux finira par les exaucer en un temps opportun. Il ne les oubliera point pour toujours. Il viendra à eux et y viendra même sans trop tarder. Si vous êtes avec le Seigneur plein de bonté et de miséricorde, pendant trois jours entiers, sans manger, vous pouvez être sûrs qu'il ne vous renverra point à jeûn.

(1) Act. IX, 8.

8. Après cela, Ananie reçoit l'ordre d'imposer les mains à Saül : mais il ne s'y prête point sans résistance, car il est bien éclairé. Remarquez que c'est la conduite que plus tard saint Paul lui-même recommande de suivre à l'un de ses disciples, en lui disant : *N'imposez pas trop vite les mains à personne* (1). *Il vit*, dit notre Évangéliste, *un homme qui lui imposa les mains*, *pour lui faire recouvrer la vue* (2). Or, bien que Paul eût eu cette vision, il ne recouvra point encore pour cela la vue. Pensez-vous qu'il n'attendit point que Ananie vînt lui imposer les mains, parce qu'il ne connut peut-être qu'en songe qu'il devait venir? Si je vous fais cette réflexion, c'est parce que je crains qu'il n'y en ait parmi vous qui se croient éclairés, bien qu'ils ne l'aient encore été qu'en songe, et qui, au lieu de permettre qu'on les conduise par la main, se posent en guides pour les autres, car lorsqu'on n'a point encore reçu la charge d'administrer les choses, quand on n'est pas encore établi pour en être le dispensateur, enfin lorsqu'on n'a pas encore reçu l'ordre de voir et de prévoir, pour ceux qui, bien que ayant les yeux ouverts, ne voient rien, osent présumer de leurs forces, dans de pareilles entreprises, c'est avoir l'esprit rempli de pensées vaines, et se nourrir de vains songes. Gardons-nous de ce défaut, autant qu'il dépendra de nous ; préférons être sans honneur, et conduits par la main, à l'école de l'humble et doux Jésus, Notre-Seigneur, à qui est l'honneur et la gloire, dans les siècles des siècles.

(1) I Tim. IV, 22. — (2) Act. IX,12.

ONZIÈME LECTURE

Même sujet.

1. Nous convertir, c'est devenir semblables à un petit enfant. — 2. Il y a deux manières d'être petit. La douceur a trois ennemis qui l'assaillent.

1. Paul s'est converti, ou plutôt Saül est devenu Paul, car il est devenu comme le tout petit enfant, dont le Seigneur a dit, dans son Évangile : *Si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* (1). Peut-être était-ce de lui-même que le Sauveur parlait alors, car lui, le Seigneur, grand par excellence, et digne de toutes louanges, nous a été donné tout petit enfant ; aussi ne se montre-t-il pas grand à nos yeux, mais tout petit, afin de nous donner, en sa personne, un exemple aussi agréable qu'efficace d'un abaissement nécessaire. Tournez-vous donc vers cet Enfant, pour devenir enfant vous-même, et pour être un véritable enfant, en vous convertissant à lui. En effet, écoutez en quels termes pleins de clarté il se propose lui-même à vous, sous les traits de l'enfance, pour vous enseigner la vraie forme de la con-

(1) Matt. XVIII, 3.

version, en vous proposant, d'une façon toute spéciale, en sa personne, ce qui est le propre d'un petit enfant. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur* (1). Il y a deux manières d'être petit, la douceur et l'humilité : l'une nous rend petits au dedans de nous-mêmes, et l'autre au dehors. Mais si ces deux vertus nous rendent petits, elles ne sont point petites pour cela, puisque c'est l'unique enseignement que cet Enfant, si grand dans son abaissement, nous donne. Saint Paul s'est converti et a cessé d'être Saül, il s'est fait doux et humble de cœur ; mais ce qui le prouve bien davantage encore, c'est la grandeur de la grâce qu'il a reçue, car elle n'eût pas été si grande si son humilité n'avait été grande aussi.

2. D'ailleurs, la douceur, ce genre d'uhmilité extérieure, selon ce que je disais tout à l'heure, étant plus facile à saisir que l'autre, nous est recommandée de trois manières différentes, dans la conversion de saint Paul. La douceur est exposée en nous, aux assauts de trois sortes d'ennemis : aux paroles injurieuses, aux pertes matérielles et aux violences corporelles ; c'est dans ces trois épreuves que se montre la patience, et que s'exerce la douceur, et elle est éprouvée quand elle a pu supporter cette triple attaque sans en être ébranlée. Or, on peut voir comment dans ces épreuves Paul s'est montré Paul dès le premier instant de sa conversion, c'est-à-dire déjà plein de douceur et de patience. *Saül, pourquoi me persécutez-vous? Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon* (2). Voilà bien, certes, une parole dure à entendre, pleine de reproches et de menaces. Quant au corps, il est frappé et jeté par terre. Eut-il aussi à subir l'épreuve des pertes matérielles? Assurément oui, puisqu'il perdit tout

(1) Matth. XI, 29. — (2) Act. IX, 4 et 5.

à fait la vue, car, dit l'auteur sacré : *Ayant ouvert les yeux, il ne voyait rien.* Le saint homme Job, que Dieu même nous a signalé comme le plus digne exemple de cette double vertu, a été mis, lui aussi, à cette double épreuve. Mais je laisse à votre sagacité le soin de développer cette pensée ; il me suffit de vous faire remarquer que la forme de la vraie conversion consiste en grande partie dans cette douceur, à la honte de ceux qui devraient être convertis et se trouvent pervertis, ou retourner en sens contraire, par les violences corporelles, par les pertes matérielles, et, ce qui est pis encore, par de simples paroles blessantes.

DOUZIÈME LECTURE

Incertitude et brièveté de la vie.

1. Combien incertaine est la vie de l'homme. — 2. Il n'est pas bon pour les méchants qu'ils vivent longtemps. — 3. L'orgueil ne peut souffrir d'égal. — 4. La voie de la perdition est large, ce n'est point une voie. — 5. Les hommes charnels se font la vie tantôt longue tantôt brève. — 6. Tentations des âmes pieuses au sujet de la longueur de la vie. — 7. Remède. — 8. Ce que Dieu nous a donné. — 9. Comment tout a été donné à l'homme. — 10. Tout contribue au bien pour les bons. — 11. Même le péché. — 12. Les prémices de l'esprit. — 13. Comparaison de nos peines avec nos récompenses. — 14. La gloire et la joie nous sont promises. — 15. La joie des mondains est courte. — 16. La joie des saints est stable et perpétuelle.

1. C'est une pensée bien vraie, que *la vie de l'homme sur la terre est une tentation continuelle* (1). En effet, elle est incertaine et nous trompe de bien des manières, car, pour tromper les hommes de plus de manières, elle change de figure et de voix. Tantôt elle dit oui, tantôt elle dit non sans rougir. Elle parle aux uns d'une manière et aux autres d'une autre sur sa propre longueur, que dis-je, souvent aux mêmes hommes, elle tient un langage différent et opposé, selon la diversité du temps.

(1) Job. VII, 1.

Tantôt elle se plaint de sa propre brièveté, et tantôt elle feint d'être plus longue qu'elle n'est. Quand le péché plaît encore, elle gémit profondément sur sa brièveté. Cette brièveté n'est que trop réelle, mais ses gémissements tombent à faux, car ce qu'elle constate devrait plutôt la remplir de joie que de douleur. En effet, il serait désirable pour elle, si elle persévère dans ses mauvais errements, que la nécessité mît fin à ses crimes, puisque la volonté ne peut le faire. Il vaut mieux mourir promptement de la mort du corps, quand on meurt toujours de celle de l'âme : il aurait même été préférable pour celui qui vit ainsi qu'il ne fût pas né. La pensée de la brièveté de la vie devrait être pour nous plutôt un remède qu'une excitation au péché, selon cette parole de l'Écriture : *Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais* (1). Mais si le péché a si bien établi son règne en vous, ou plutôt si vous vous plaisez tellement dans la servitude du péché, que vous gémissiez de ne pouvoir pas en être assez longtemps l'esclave, et que vous aimiez la voie large où vous courez, au point de vouloir aussi la faire longue autant qu'il serait en vous, sachez que soit que vous le vouliez, soit que vous ne le vouliez pas, le terme n'en est pas éloigné ; mais vous, vous êtes bien loin du royaume de Dieu, et vous conviendrez que vous avez fait une étroite alliance avec la mort et un pacte avec l'enfer.

2. Le Prophète a dit : *Ils ont erré dans la solitude, dans des lieux où il n'y avait point d'eau, et ils n'ont point trouvé de route qui les conduisît dans une ville où ils pussent habiter* (2). Cette solitude est la solitude de l'orgueil, car les orgueilleux se regardent comme étant seuls, et ne désirent qu'une chose, passer pour uniques. Est-il versé

(1) Eccli. VII, 40. — (2) Psal. CVI, 4.

dans les lettres, il ne veut point d'associé. Est-il habile dans les affaires du monde, il veut être sans pareil. S'il a de la fortune, il souffre d'en voir d'autres en acquérir aussi. Est-il fort, bien fait, ne lui montrez pas son semblable, il en sècherait de dépit. Il va seul, mais il marche dans une voie erronée, il s'égare dans sa solitude : on ne peut habiter seul sur la terre. Il ne faut pas s'étonner que le Prophète ait ajouté, en parlant de cette solitude, que c'est un lieu sans eau, en disant : *dans la solitude, dans des lieux où il n'y a point d'eau.* C'est que, de même que l'eau manque ordinairement dans les solitudes et que les lieux déserts sont le plus souvent arides et stériles, ainsi ne trouve-t-on que l'impénitence là où est l'orgueil. Le cœur qui s'enfle est dur, sans piété, sans componction, et privé de toute rosée de la grâce spirituelle, car *Dieu résiste aux superbes, et ne donne sa grâce qu'aux humbles* (1). *Il fait jaillir ses sources dans les vallées, et couler ses eaux entre les montagnes* (2), comme dit le Prophète. Voilà ce qui faisait dire ailleurs au Psalmiste, en gémissant sur son propre état : *Mon âme est devant vous comme une terre sans eau* (3). Le manque d'eau rend un endroit, non seulement aride, mais sordide, puisqu'il n'y a aucun moyen de le purifier; aussi un cœur d'homme qui ne connaît point les larmes, est nécessairement dur, ce n'est pas assez, est impur. *Je laverai ma couche toutes les nuits* (4), dit le Prophète, pour effacer les souillures de ma conscience, *j'arroserai mon lit de mes larmes*, de peur de voir s'accomplir en moi ce qui a été écrit de la semence qui est tombée sur la pierre, et qui se dessécha après avoir poussé, parce qu'elle manquait d'humidité.

3. *Ils ont donc erré dans la solitude, dans des lieux où*

(1) Jac. IV, 6. — (2) Psal. CIII, 11. — (3) Psalm. CXLVII, 6. — (4) Psal. VI, 7.

il n'y avait point d'eau, et ils ne trouvèrent point de route qui les conduisît dans une ville où ils pussent habiter. Oui, ils ont erré, non point dans une voie, mais hors de toute voie frayée, car une voie large n'est point une voie. Ce qui est le propre d'une voie est d'être droite, la largeur appartient aux plaines bien plutôt qu'aux chemins. Être seul dans un chemin, c'est avoir un chemin large, mais là où il n'y a point de route tracée tout est chemin. Telle est la vie qui est exposée aux vices, elle s'étend, à droite et à gauche, dans de très grands espaces, attendu qu'elle n'a point de bornes. D'ailleurs on ne saurait lui donner proprement le nom de vie, puisqu'elle n'aboutit qu'à la mort, selon cette parole de l'Apôtre : *Si vous vivez selon la chair, votre vie est une mort* (1). De même , une voie qui procède par circuits , n'est pas proprement une voie, c'est celle des impies, selon ce mot du Psalmiste : *Les impies avancent par circuit* (2). Leur voie est la voie spacieuse qu'aucune borne ne renferme, c'est la voie où il n'y a plus ni loi, ni prévarication. C'est donc avec confiance que la vie, dans son incertitude, se plaint encore de sa brièveté aux enfants de l'incrédulité, qui se sont plongés tout entiers dans les voluptés corporelles, et dans leurs propres volontés, pour qu'ils soient affligés selon la chair, en reconnaissant, à l'instar de leur propre prince (3), qu'ils ont peu de temps, et qu'ils se lancent avec d'autant plus d'ardeur, dans toute espèce de crimes, selon ce que disaient ceux que le Sage fait parler ainsi : *Ne laissons point passer la fleur de la saison. Couronnons-nous de roses avant*

(1) Rom. VIII, 13. — (2) Psal. XI, 9.

(3) C'est du diable que saint Bernard veut parler ici, selon ces paroles de l'Apocalypse : *Le diable est descendu vers vous plein de colère, parce qu'il sait bien le peu de temps qui lui reste.* Apoc. XI, 12.

qu'elles se flétrissent. Qu'il n'y ait point de pré, où nos passions luxurieuses ne s'étalent, que nul endroit, ne soit vierge de nos débauches, laissons partout des traces de nos excès ; car c'est là notre sort et notre partage (1). Ou bien d'une façon plus claire encore : *Mangeons et buvons, car nous mourrons demain* (2). Mais voici ce que la justice leur répondra demain : ceux qui n'ont pas trouvé la voie qui les conduisît à une cité où ils pussent fixer leur séjour, n'ont point de cité permanente ici ; et plus ils se hâtent à pécher, plus ils montrent combien ils sont insensés. Évidemment, si au moment où ils commencent à trembler à la pensée de la mort qui les menace de près, et à se sentir saisis de frayeur au souvenir du jugement terrible qui les attend, la vie, malgré son incertitude, leur dit qu'elle est longue, elle les induit en erreur, puisqu'elle leur fait trouver tout à coup tellement longue une vie qu'ils gémissaient de voir si courte pour le péché, qu'ils croient pouvoir, sans crainte, en consumer dans le mal une partie notable encore, puisqu'il leur en reste bien assez pour faire pénitence de leurs péchés. Mais, de même que pour les premiers, s'ils ne viennent à résipiscence, ils sont victimes de ce qu'ils appréhendent, que dis-je? ils tombent dans des maux plus considérables que ceux qu'ils redoutent, puisque, non seulement ils voient passer avec une effrayante rapidité ces jours de péché, mais encore les voient suivre des jours ou plutôt de l'éternité même des supplices ; ainsi, ceux qui avaient à la bouche les mots de paix et de sécurité, verront fondre, tout à coup, sur eux, la mort qui ne leur laissera même pas jouir de la moitié des jours de vie dont ils se berçaient encore dans leurs rêves, ni en remplir, même à moitié, le cours comme ils se l'étaient promis.

(1) Sap. II, 7 à 9. — (2) *Ibid.* 6.

4. Pour ce qui vous concerne je n'appréhende ni vaine tristesse de la brièveté de la vie qui est vraie, ni trompeuses espérances fondées sur une durée qui n'est pas, attendu qu'il est très certain pour moi que vous avez commencé à entrer dans les voies qui conduisent à la cité où vous pouvez fixer votre séjour et que vous ne marchez point dans des sentiers non frayés, mais bien dans la voie. Pourtant, je crains, pour vous, autre chose que cela, c'est non pas que la vie vous illusionne par l'apparence de sa longueur, mais qu'au lieu de vous être, à cause même de sa brièveté, un sujet de consolation, elle ne le soit de tristesse. Oui, j'ai peur que dans la pensée que ce qui vous reste à vivre et la route à parcourir ne soient bien longs encore, votre âme ne se laisse aller au découragement, et ne désespère de pouvoir soutenir jusqu'au bout des fatigues si grandes et si prolongées. Mais les consolations divines versent la joie dans l'âme des élus à proportion de la multitude de leurs épreuves. Oui, à présent, c'est à proportion de ces épreuves, c'est avec mesure, en quelque sorte qu'elles nous sont données. Mais après cela, ce ne sont plus des consolations, mais des délices sans fin que nous trouverons dans la droite du Seigneur. Soupirons après cette droite qui doit nous embrasser tous, soupirons après ces délices, et que l'excès de nos désirs nous fasse trouver courts les jours qui nous restent à vivre et qui seront, en effet, bien vite passés. *Toutes les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera, un jour, découverte en nous* (1). Quelle agréable promesse, comme elle est digne de faire l'objet de tous nos vœux! Nous ne nous tiendrons point là comme des spectateurs aussi vides que vains, et cette gloire ne sera

(1) I Rom. VIII, 16.

pas une gloire extérieure à nous, mais elle sera en nous. En effet, nous verrons Dieu face à face, mais non hors de nous, il sera en nous ; car il sera tout en tous ; si la terre elle-même doit être pleine de cette gloire, à combien plus forte raison notre âme devra-t-elle en être remplie ? *Vous serons remplis des biens de votre maison* (1), est-il dit. Mais pourquoi dis-je que la gloire de Dieu ne brillera pas seulement devant nous, mais en nous ? C'est que, si maintenant elle est en nous. alors elle sera révélée en nous, car pour le moment, nous sommes les enfants de Dieu ; mais ce que nous devons être, un jour, n'a point encore paru.

5. Si nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui vient de Dieu, sachons ce qui nous a été donné de Dieu. Or, pour le dire d'un mot, il nous a tout donné ; et si vous ne m'en croyez pas, croyez du moins à l'Apôtre qui vous dit : *Celui qui n'a pas même épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, ne nous a-t-il point donné tout le reste avec lui* (2) ? Telle est, par exemple, la puissance des enfants de Dieu qu'il a donnée à ceux qui l'ont reçue ; telle est la gloire réservée à chacun des fidèles, la gloire qui convient aux enfants adoptifs du Père, et qui nous est donnée par celui dont nous avons vu aussi la gloire ; mais la gloire qui convient au Fils unique du Père. Quant à la puissance, écoutez ce qu'il en dit lui-même : *Tout est possible à celui qui croit* (3).

6. Mais, direz-vous, il y a encore bien des choses qui me causent de graves inquiétudes, bien des choses qui me sont manifestement contraires, et je m'étonne que vous me disiez que tout m'a été donné, quand il n'y a presque rien qui se plie à mes désirs. Il y a certaines

(1) Psal. LXIV, 5. — (2) Rom. VIII, 32. — (3) Marc. IX, 12.

choses qui semblent être à notre service, mais elles ne nous sont utiles que si nous prenons la peine de nous en servir ; il faut que nous commencions par les servir elles-mêmes. Ainsi, nos bêtes de somme, si nous ne prenons point la peine de les élever, de les dompter et de les nourrir, ne nous sont d'aucune utilité ; la terre même qui devrait nous traiter en frères, ne nous donne notre pain qu'à la sueur de notre front, que dis-je ? après que nous l'avons bien cultivée, elle nous produit encore des ronces et des épines. Ainsi en est-il de tout le reste, si nous y faisons attention, elles exigent toutes de nous plus de service qu'elles ne nous en rendent, sans parler de celles qui sont toujours prêtes à nous nuire, tels que le feu à nous brûler, l'eau à nous engloutir, les bêtes sauvages à nous dévorer. Oui, j'en conviens, les choses sont ainsi ; mais cela n'empêche pas que l'Apôtre ait dit vrai quand il s'exprime dans un autre endroit d'une manière encore plus explicite, en affirmant que *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu et qu'il a appelés, selon son décret, pour être saints* (1). Remarquez bien que l'Apôtre ne dit pas que tout se plie à faire nos volontés, mais contribue au bien. Les choses ne servent pas à notre volonté, mais seulement à notre utilité ; non à notre plaisir, mais à notre salut ; non à nos désirs, mais à notre bien. Il est si vrai que tout contribue à notre bien, de la manière que je vous dis, que, parmi elles, on compte les choses même qui ne subsistent pas, tels que les afflictions, la maladie, la mort et même le péché. Or, on sait bien que ces choses ne sont point des êtres, mais la corruption de l'être. Quant au péché, peut-on douter qu'il sert à notre bien quand il contribue à rendre le pécheur plus humble, plus fervent, plus vigilant, plus timoré et plus prudent ?

(1) Rom. VIII, 28.

7. Telles sont les prémices de l'esprit et du royaume : un avant-goût de la gloire, le commencement du pouvoir, et en quelque sorte les arrhes de l'héritage de notre Père. Mais *lorsque nous serons dans l'état parfait, ce qui est imparfait sera aboli* (1), en sorte que tout se fera selon nos vœux ; l'utile et l'agréable seront inséparablement unis, alors commencera à se faire sentir ce poids incomparable de gloire, dont le même Apôtre a dit : *Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons, en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (2). Eh bien, continuez maintenant à faire entendre vos murmures ; dites : Ce moment est long et pesant, je ne puis supporter des maux si cruels et si durables. L'Apôtre représente ce qu'il souffre comme léger et momentané : or, *vous n'en êtes pas venu au point d'avoir reçu des Juifs, à cinq reprises différentes, trente-neuf coups de fouet. Vous n'avez point passé un jour et une nuit au fond de la mer, vous n'avez point travaillé plus que tous les autres, enfin vous n'avez point encore résisté jusqu'à l'effusion de votre sang* (3). Vous voyez donc bien que vos souffrances ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire, vous voyez, dis-je, que le temps de la tribulation est court et léger, tandis que le poids de la gloire est éternel, et que cette gloire même au haut des cieux dépasse toute mesure. Pourquoi vous donner ainsi des jours et des années pour un temps indéterminé? Une heure passe, une peine passe aussi, elles se suivent plutôt qu'elles ne s'enjambent, il n'en est pas ainsi de la gloire, de la rémunération, des récompenses de nos peines, elle ne connaît ni soumission, ni fin, elle est entière à chaque instant et demeure entière éternellement. *Après le sommeil qu'il aura donné à ses*

(1) I Cor. XIII, 10. — (2) II Cor. IX, 17. — (3) II Cor. XI, passim.

bien-aimés, ils verront leur héritage (1). Maintenant, en effet, à chaque jour suffit sa peine, il ne peut point la réserver pour le suivant; mais la récompense de toutes nos peines nous sera donnée dans ce jour auquel nul jour ne succède. L'Apôtre a dit : *La couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, comme un juste juge me la rendra, ce jour-là* (2), non point ces jours-là. *Un seul jour passé dans vos tabernacles vaut mieux que mille autres jours* (3). C'est goutte à goutte qu'on boit la peine, c'est comme à un filet d'eau courante qu'on la prend, elle passe par parties; mais dans la rémunération, c'est un torrent de voluptés, un fleuve impétueux ; un torrent débordé de joie, un fleuve de gloire, un fleuve de paix, mais un fleuve qui afflue, non pas un fleuve qui coule et s'écoule. C'est un fleuve non point parce qu'il passe et prend son cours ailleurs, mais parce qu'il est abondant.

8. Il est dit : *un poids éternel de gloire*. Ce n'est pas un vêtement de gloire, une maison de gloire, mais c'est la gloire même qui nous est proposée, et, s'il se rencontre quelquefois quelque promesse de choses pareilles, ce n'est qu'une figure. En effet, l'attente des justes de la vérité, ce n'est pas quelque événement joyeux, mais *c'est la joie même* (4). On se réjouit dans les jouissances, dans la table, dans les pompes, dans les richesses, et même dans les vices ; mais toutes ces joies aboutissent finalement à la tristesse, car étant attachées à des choses changeantes, elles changent avec leur objet. Vous allumez un flambeau, ce n'est pas la lumière pure que vous avez, mais la lumière d'un flambeau; le feu consume ce qui le nourrit, et ne s'alimente qu'en le consumant, aussi, quand la matière commence à lui manquer il tombe, et quand elle lui manque tout à fait il s'éteint lui-même

(1) Psal. CXXVI, 4. — (2) II Tim. IV, 8. — (3) Psal. LXXXIII, 10. — (4) Prov. X, 28.

entièrement. Eh bien, de même que, à la flamme succèdent la fumée et les ténèbres, ainsi la joie qui ne tient qu'à la présence de la chose joyeuse, se change en tristesse. Or, ce que Dieu nous présente ce n'est pas un simple rayon de miel, mais le miel le plus pur et le plus limpide, c'est la joie, la vie, la gloire, la paix, la volupté, l'aménité, la félicité, le bonheur et l'allégresse même, que le Seigneur notre Dieu thésaurise pour nous. Et tout cela ne fait qu'un, car il n'y a point de partage dans la Jérusalem céleste ; je ne dirais pas que tout cela ne fait qu'une seule et même chose, si je n'avais pour moi, comme je l'ai dit précédemment, le témoignage de l'Apôtre qui a dit : *Le Seigneur leur sera tout en tout* (1). Oui, voilà quelle est notre récompense, notre couronne, notre victoire, le prix après lequel nous courons, avec le désir de nous en saisir. Jamais un cultivateur prudent ne trouve l'époque des semailles trop longue, quand il soupire après une riche et abondante moisson ; or vos jours ne sont pas moins comptés que les cheveux de votre tête, et de même qu'il ne peut périr un seul de vos cheveux, ainsi un seul de vos moments ne peut se perdre. Puis donc que nous avons reçu de telles espérances, ne perdons point courage, ne nous fatiguons point, ne reprochons point au fardeau du Christ d'être lourd, bien qu'il nous ait assuré qu'il est léger, ni à son joug d'être pesant, mais toutes les fois que nous songeons au poids du jour, pensons à celui de la gloire éternelle, à laquelle je prie le Seigneur des vertus et le Roi de gloire de nous conduire par un effet de sa miséricorde. Mais en attendant disons, avec une humble dévotion : *Seigneur, ne nous attribuez pas votre gloire, mais réservez-la tout entière pour votre nom* (2).

(1) I Cor. xv, 18. — (2) Psal. cxiii, 9.

TREIZIÈME LECTURE

De l'obéissance, de la patience, et de la sagesse; ou de l'obligation de nous connaître nous-mêmes, c'est-à-dire de nous connaître en tant qu'hommes.

1. Il faut connaître Dieu et nous connaître nous-mêmes. L'homme naît pour le travail et la douleur. — 2. Personne ici-bas n'est exempt de travail et de douleur. — 3. Le royaume de Dieu est partout. — 4. La sagesse est l'assaisonnement de la nourriture spirituelle. — 5. La sagesse est de trois sortes. — 6. Condition d'Adam dans l'état de nature qui précéda sa chute. L'état de gloire après la résurrection. — 7. État de la nature corrompue. — 8. Remèdes à nos misères. Soupirs vers la patrie céleste.

1. Je vous en prie, au nom de notre salut commun, saisissez avec empressement l'occasion qui vous est offerte d'opérer votre salut. Je vous en conjure, au nom de la miséricorde, pour laquelle vous avez tant fait, afin d'être dans le cas qu'il vous fût fait miséricorde, faites maintenant ce pour quoi vous êtes venus, ce pour quoi vous êtes montés des fleuves de Babylone. *Nous nous sommes assis sur le bord des fleuves de Babylone*, a dit le Prophète, *et là nous avons pleuré au souvenir de Sion* (1). *Soyez dans un saint repos, et considérez que c'est lui qui*

(1) Psal. CXXXXI, 1.

est Dieu (1). Mais pour en arriver là il vous faut auparavant faire en sorte de voir qui vous êtes, selon ce mot du Prophète : *Que les hommes sachent bien qu'ils sont hommes* (2). C'est à cette considération que vous devez vous consacrer selon cette prière d'un saint : *Mon Dieu, faites que je vous connaisse et que je me connaisse* (3). Or, comment peut se connaître un homme qui a peur du travail et de la douleur? Et comment peut savoir qu'il est homme celui qui n'est point préparé à ce pour quoi l'homme est né? Or, il est dit : *L'homme naît pour le travail* (4). Quant à la douleur, il n'y a que celui qui n'est pas né dans la douleur qui puisse douter qu'il soit né pour la douleur; mais les cris de la mère qui enfante, indiquent la douleur, en même temps que les pleurs et les vagissements de celui qu'elle enfante, indiquent le travail. Le Prophète a dit : *Vous considérez, Seigneur, le travail et la douleur* (5). Le travail dans l'action, et la douleur dans la souffrance. Aussi quelqu'un qui savait qu'il était homme se déclarait-il, avec humilité, prêt à l'un et à l'autre à la fois. *Mon cœur est prêt, Seigneur,* dit-il, *mon cœur est prêt* (6). Et, pour montrer plus clairement encore cette double préparation, il dit, en parlant de l'action : *Je suis prêt et ne suis point troublé, je suis tout prêt à garder vos commandements* (7); et, en parlant de la souffrance : *Je suis préparé à souffrir les châtiments, et ma douleur est continuellement présente à mes yeux* (8).

2. Il n'est personne qui puisse se vanter d'échapper à cette double étreinte dans cette misérable vie; il n'y a pas un seul enfant d'Adam qui vive sans travail, pas un, sans douleur. Si on y échappe une fois, c'est pour y retomber plus lourdement une autre fois. Le Prophète a

(1) Psal. XLV, 11. — (2) Psal. IX, 21. — (3) Saint Augustin. — (4) Job. V, 7. — (5) Psal. X, 37. — (6) Psal. LVI, 8. — (7) Psal. CXVIII, 60. — (8) Psal. XXXVIII. 18.

dit : *Ils ne participent point aux travaux des hommes, et ils n'éprouveront point les fléaux auxquels les autres hommes sont exposés* (1) : il ne faut pas croire pour cela qu'ils sont toujours exempts de travail et de peine, car *c'est ce qui les rend superbes*, continue le Prophète ; or, ce n'est pas là un petit travail, et *ils se couvrent de leurs crimes et de leurs impiétés*, qui sont de redoutables fléaux, s'il est vrai, comme le Seigneur nous en donne l'assurance, *qu'il n'y a pas de joie pour les impies* (2). S'ils ne ressentent plus ni l'anxiété du travail, ni les coups des fléaux, leur insensibilité même est une preuve de l'excès de leurs souffrances. Le pauvre sue dans son travail corporel, mais le riche a-t-il moins de fatigue dans les travaux de l'esprit ? Ils ouvrent la bouche, l'un pour bâiller de faim, l'autre de satiété ; mais ce dernier bien souvent ne souffre pas moins que le pauvre. Enfin, les démons eux-mêmes, non pas seulement les hommes, font et souffrent, bon gré, malgré, ce que la divine Providence leur a ménagé.

3. D'ailleurs ce qu'on nous recommande, ce n'est pas l'obéissance des lépreux, ni la patience du chien : voilà pourquoi nous ne demandons point simplement que la volonté du Seigneur se fasse ; il est évident, en effet, qu'elle s'accomplit en toutes choses, et par toutes choses, car qui est-ce qui résiste à sa volonté ? Mais nous demandons qu'elle se fasse *sur la terre comme dans les cieux* (3). Il ne me semble pas moins nécessaire, après les deux prières par lesquelles nous demandons à *notre Père, qui est dans les cieux, que son nom soit sanctifié*, et *que son règne arrive*, d'ajouter encore celle-ci : *que votre volonté soit faite*, et que le tout soit *sur la terre comme dans les cieux*. Après tout, en quel lieu son nom n'est-il

(1) Psal. LXXII, 5. — (2) Isa. LVI, 21. — (3) Matt. I, 19.

pas sanctifié? En quel endroit son règne n'est-il point arrivé? puisque, *au seul nom de Jésus, tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers* (1). *Je vous connais*, dit l'esprit malin lui-même, *je sais que vous êtes le Fils de Dieu* (2). Mais ce nom est sanctifié d'une manière bien autre et bien différente dans les cieux, où il est salué par ces cris d'une joie inénarrable : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées* (3). De même non seulement, il règne sur la terre, mais il règne encore dans les enfers, car il a le pouvoir de la vie et de la mort. Mais son royaume n'est pas du tout le même dans ceux qui le servent malgré eux, et dans ceux qui le servent de bon cœur.

4. L'obéissance est une bonne nourriture, car le Seigneur lui-même nous a dit : *Ma nourriture, à moi, c'est de faire la volonté de mon Père* (4). Le Prophète a dit aussi : *Vous mangerez des travaux de vos mains ; vous êtes heureux, et tout vous réussira* (5). C'est également une excellente nourriture que la patience du pauvre, qui ne périra jamais, que le pain des larmes, le pain de la douleur. Mais à l'une et à l'autre il faut un assaisonnement, sans lequel elles sont fades et ne peuvent redonner des forces, sans lequel même elles ne sauraient donner que la mort à ceux qui les prennent. Ces deux nourritures sont fort dures, et si l'on n'y mêle un condiment qui en relève le goût, elles font un plat qui ne peut donner que la mort. Or quel condiment plus savoureux que celui de la sagesse? C'est *le vrai bois de vie de Moïse, qui rend douces les eaux amères de Marath* (6) ; c'est *la petite mesure de farine d'Élisée qui rend douce la bouillie des Prophètes* (7) ; c'est *le feu que Dieu a ordonné*

(1) Philipp. II, 10. — (2) Marc. I, 24. — (3) Isa. VI, 3. — (4) Joan. IV, 34. — (5) Psal. XCXXII, 2. — (6) Exod. XV, 4. — (7) IV Reg. IV, 4.

d'entretenir à perpétuité sur l'autel (1) ; c'est *l'huile dont le manque fut cause que la porte de la salle des noces fut fermée aux vierges folles* (2) ; c'est *le sel qui ne doit jamais manquer au sacrifice, selon les prescriptions de la loi* (3). Voilà pourquoi nous appelons insipides les gens qui manquent de sagesse, pourquoi aussi le Seigneur veut que nous ayons du *sel* (4), pourquoi enfin l'Apôtre nous recommande d'avoir *une conversation assaisonnée du sel de la sagesse* (5).

5. Toutefois, il me semble que la sagesse que je veux ajouter en troisième à l'obéissance et à la patience peut se diviser en trois, en sorte que notre assaisonnement se composerait en quelque sorte lui-même de trois herbes différentes. En effet, il faut de la justice dans l'intention, de la gaieté dans l'action, de l'humilité dans les pensées intimes. Notre obéissance ou notre patience seraient insipides et fades, en quelque sorte, au palais de Dieu, s'il n'était lui-même la cause de tout ce que nous faisons ou souffrons ; attendu que tout ce que nous faisons c'est pour la gloire de Dieu que nous devons le faire et que nous sommes heureux, non point si nous souffrons quelque chose, mais si nous le souffrons pour la justice. Il faut éviter aussi la faiblesse d'âme et la tristesse dans tout ce que nous avons à faire ou à souffrir, attendu que *Dieu aime celui qui donne avec gaieté* (6). Enfin, la gaieté et la dévotion de la volonté, on le sait, a spécialement rapport à cette préparation dont je vous ai parlé précédemment. Mais ce qu'il faut éviter plus que tout, c'est l'orgueil : car quiconque a des pensées orgueilleuses, ce qu'il fait et ce qu'il souffre ne sert qu'à la vanité ; or, je ne sache pas de goût plus désagréable, ou plus contraire que celui-là à la Vérité. Voyez-vous comme il est impor-

(1) Levit. VI, 12. — (2) Matt. XXV, 12. — (3) Levit. II. 13. — (4) Marc. IX, 49. — (5) Coloss. IV, 6. — (6) II Cor. IX, 7.

tant à l'homme de savoir qu'il est homme, pour être prêt à obéir au commandement de Dieu, et à souffrir ses fléaux ; et aussi, puisqu'il ne peut ici-bas éviter entièrement ni le travail, ni la douleur, pour s'appliquer désormais à supporter l'un et l'autre, de telle sorte qu'ils se changent pour lui en une nourriture salutaire ? En effet, il est dit : *Mieux vaut l'obéissance que les victimes* (1), et ailleurs : *L'homme patient vaut mieux que l'homme fort* (2). C'est la désobéissance qui a causé la mort dans le monde. L'expérience est là pour nous tous, car tous nous ne sommes sujets à la mort qu'à cause d'elle. Quant à l'impatience, elle est la perte de l'âme, selon ce mot du Seigneur : *C'est par votre patience que vous possèderez vos âmes* (3). Il en est de même de la sagesse dont je vous ai parlé, elle n'est pas moins nécessaire que les deux autres au salut, car ce n'est pas seulement par leur désobéissance, ou par leur impatience, que ceux à qui l'obéissance ou la patience a fait défaut ont péri, mais c'est aussi par leur folie, que ceux qui n'ont point eu de sagesse se sont perdus.

6. Or, tout cela, c'est afin que les hommes sachent bien qu'ils sont hommes et destinés à agir et à souffrir. Il fut un temps où l'homme était dans l'action et la méditation, agissant sans souffrir, et méditant sans travail, c'était quand il se trouvait placé dans le Paradis pour y travailler et le garder. Après cela, s'il ne fût point tombé de cet état, il devait un jour en être tiré, pour ne plus se livrer enfin avec bonheur qu'à la contemplation ; de même que, du rang inférieur où il se trouve maintenant, il doit tomber plus bas encore, s'il ne fait pas tous ses efforts pour se relever ; mais alors il n'y aurait plus pour lui que la souffrance, attendu que dans l'enfer il

(1) I Reg. xv, 22. — (2) Prov. xvi, 32. — (3) Luc. xxi, 19.

n'aurait plus ni à agir, ni à raisonner, mais à souffrir. Il était heureux lorsque son corps n'appesantissait point son âme, et ne la corrompait pas non plus, mais il eût été bien plus heureux encore s'il en était arrivé à ce point, de n'avoir plus besoin d'agir, de percevoir plus complétement et plus parfaitement la sagesse, d'aimer gratuitement son corps, comme s'il n'avait eu besoin de lui en quoi que ce fût. C'eût été le plus bel ordre, et ce le sera encore lorsqu'il s'établira. Il ne faut pas désespérer, en effet, de voir le temps où le corps pourra dire à l'âme comme l'âme dit à Dieu : *Vous n'avez pas besoin de mes biens* (1); *vous me comblerez de joie par la vue de votre visage* (2). C'est alors que nous serons au sein de la plénitude et complétement rassasiés, c'est quand votre gloire aura apparu. Car, pour ce qui est de l'espérance que nous avons de voir notre corps se réformer et devenir semblable au corps glorieux du Seigneur, ce ne sera que le fruit d'une sorte de surabondance qui fera que nous nous réjouirons avec bonheur sinon uniquement dans sa propre glorification. *Votre femme*, est-il dit, *sera à côté de votre maison comme une vigne qui porte beaucoup de fruits* (3). Votre chair sera donc honorée, mais selon sa mesure ; elle ne sera point placée au milieu de la maison, mais à côté ; non en face de vous, mais à droite ou à gauche. *Vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes oliviers* (4). Ainsi les œuvres ne vous manqueront pas non plus, mais ces œuvres ce sont celles que vous faites maintenant, non pas des œuvres que vous aurez à faire alors, selon cette autre parole de l'Écriture : *Leurs œuvres les suivront* (5). D'ailleurs, quoique nous félicitions le Seigneur et rendions grâces à Dieu sur les choses que nous avons faites avec

(1) Psal. xv, 2. — (2) *Ibid.* 11. — (3) Psal. cxxvii, 3. — (4) *Ibid.* 4. — (5) Apoc. xiv, 13.

la grâce, nous ne leur donnerons pourtant point la première place, mais nous les mettrons autour de la table.

7. Quant à présent, nous trouvant dans la région des corps, nous sommes soumis aux corps, et depuis le jour où nos parents ont transgressé la loi du Seigneur, non seulement c'est pour nous le temps d'agir, mais même c'est celui de souffrir : c'est pour nous tous le règne du travail et de la douleur. Sans doute, un morceau de pain d'orge est une nourriture bien dure à manger ; mais après avoir offensé son roi, le soldat, chassé de son palais, sera peut-être forcé, si délicat qu'il soit, de se retirer auprès de son unique serviteur, et là de se tenir dans l'obscurité et d'accepter chez lui une nourriture à laquelle il n'est pas accoutumé ; d'échanger les délices de la table du roi contre les mets des paysans, et sa noble couche contre la paille de l'esclavage, selon ces paroles du Prophète des lamentations : *Ceux qui mangeaient dans la pourpre, ont embrassé l'ordure et le fumier* (1). En parlant ainsi, le Prophète déplorait le sort surtout des nobles créatures qui, après avoir oublié leur condition première, ne voient même pas leur misère présente ; qui, non seulement ne font pas attention à ce qu'elles souffrent, mais encore en sont venues au point de regarder des maux presque extrêmes comme de grands biens. Voilà ce qui lui faisait dire, en parlant de lui-même : *Je suis un homme qui voit sa pauvreté sous la verge indignée du Seigneur* (2).

8. Gémissons et déplorons nos infortunes présentes. Que chacun de nous éclate en pieuses lamentations et dise : *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort* (3)? Tâchons de nous dérober aussi quelquefois nous-mêmes, de nous soustraire, ne serait-ce

(1) Thren. IV, 5. — (2) *Ibid.* III, 1. — (3) Rom. VII, 24.

qu'une heure, à ces fâcheuses occupations, de lancer nos âmes, et de décocher nos cœurs vers ce qui est leur bien d'autant plus doux qu'il est plus naturel. C'est là ce que signifient ces paroles : *Soyez dans un saint repos, et voyez que c'est moi qui suis Dieu* (1). Or, cette vue n'est pas une vue des yeux, mais du cœur, car le Seigneur a dit : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (2). C'est donc le fait du cœur de voir Dieu, et il n'a besoin, pour cela, d'aucun instrument étranger. C'est le vrai pain de l'âme, dont le Prophète parlait, quand il s'écriait : *Mon cœur s'est desséché, parce que j'ai oublié de manger mon pain* (3). Certainement, quand nous disons : « Il n'y a rien de plus facile que de dire », c'est par comparaison avec la difficulté de faire, attendu que la langue tourne bien plus facilement que la main, et a plus tôt fait de dire un mot que la main de faire quelque chose. Mais penser est encore plus facile que parler et agir, attendu que, dans la pensée, c'est par sa propre bouche que l'âme parle, par ses propres yeux qu'elle voit, et par ses propres mains qu'elle agit, quoique elle se trouve quelquefois contrainte de travailler au milieu de ses gémissements et d'arroser sa couche des larmes de la componction. Cela vient de ce que notre vie s'est tellement approchée de l'enfer, qui est l'endroit de la souffrance, que nous ne pouvons plus agir, que dis-je ? que que nous ne pouvons même plus penser sans souffrance. En effet, notre action n'est-elle point passive en quelque sorte, et n'y a-t-il pas un travail, une fatigue même dans l'acte de penser ? Hélas, hélas ! je suis la génisse d'Éphraïm *qui s'est accoutumée à fouler le grain, à porter le joug, et à ne plus connaître le repos* (4). *Quand viendrai-je, et quand paraîtrai-je devant la face de mon*

(1) Psal. XLV, 11. — (2) Matt. V, 8. — (3) Psal. CI, 5. — (4) Osee x, 12.

Dieu(1). Quand toutes ces choses cesseront-elles, quand viendra le temps où il n'y aura plus ni larmes, ni cri, ni douleur, ni travail ? Quand donc mon âme s'enivrera-t-elle de l'abondance des biens de la maison de Dieu, et boira-t-elle au torrent qui coule sans fin, des voluptés divines ? Quand se sentira-t-elle absorbée tout entière dans la contemplation de la lumière si sereine de Dieu ? Aspirons aux portiques du Seigneur, soupirons sans cesse vers eux. C'est là qu'est la patrie pour nous : aspirons-en du moins les senteurs, et saluons-la de loin.

(1) Psal. XLI, 3.

QUATORZIÈME LECTURE

Sur le cantique du roi Ezéchias : *Lorsque je ne suis encore qu'à la moitié de mes jours, etc.* (Isa. XXXVIII, 10).

1. Les alternatives de tentation et de désolation sont utiles aux saints. — 2. Il faut s'attendre à la tentation et recourir alors à Dieu. — 3. En quoi consiste la perfection de l'homme. — 4. Nous devons louer Dieu dans tous les états. — 5. Les épreuves d'ici-bas ne doivent pas nous détourner de Dieu. — 6. Comment corriger les dangers de notre première vie. — 7. L'épreuve nous ramène à Dieu. — 8. Quels sont ceux que la mort, l'enfer et le lac engloutissent. — 9. Différence entre le serviteur, le mercenaire et le fils.

1. *Les hommes sanguinaires et trompeurs ne diminueront point leurs jours de moitié* (1), mais ils persévèreront dans leur vieillesse jusqu'à la mort, et cela parce qu'ils ne craignent pas le Seigneur. Quant à l'homme qui est invité, par la crainte de Dieu, à la sagesse, à l'instant même il diminue ses jours de moitié, en s'écriant dans sa crainte : *Je m'en vais aux portes de l'enfer* (2). Mais lorsque la crainte de l'enfer a commencé à apaiser son ardeur au mal, il se met à chercher la consolation dans le bien, attendu qu'il faut que l'homme se console d'une

(1) Psal. LIV, 24. — (2) Isa. XXXVIII, 10.

manière ou d'une autre. La bonne consolation est celle qui repose sur l'espérance du salut éternel, où, par la grâce de Dieu, il retrouve la vie et la gaieté, loin du péché qui élevait un mur de séparation entre lui et Dieu. Lorsqu'il commence à faire des progrès dans la crainte de Dieu, comme c'est proprement ce qui s'appelle vivre avec piété en Jésus-Christ, *il ne peut éviter*, selon le témoignage même de la sainte Écriture, *de souffrir la persécution* (1) ; en sorte que sa joie, récente encore, se change en tristesse, et la douleur du bien qu'il a à peine effleurée du bout des lèvres, s'il m'est permis de parler ainsi, en amertume ; ce qui lui fait dire : *Ma harpe est devenue un instrument de deuil, et mes chants ne sont plus que des lamentations* (2). Il pleure donc plus amèrement la perte de cette douceur, qu'il n'avait pleuré auparavant d'avoir goûté à la douceur du péché ; et il demeure dans ces larmes jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, la consolation rentre dans son âme. A peine y est-elle revenue, qu'il reconnaît que la tentation qu'il a soufferte était une épreuve plutôt qu'une désolation. Or les épreuves tendent à nous instruire, non point à nous détruire, selon ce mot de l'Écriture : *Vous visitez l'homme au matin de sa vie, et aussitôt vous le mettez à l'épreuve* (3). Voilà ce qui fait que, connaissant le profit qu'il recueille de la tentation, bien loin de la fuir, il l'appelle de tous ses vœux, et s'écrie : *Éprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi* (4). Ces fréquentes alternatives de la grâce qui la visite, et de la tentation qui l'éprouve, font faire des progrès à l'âme ; car en même temps que la visite de la grâce l'empêche de tomber dans le découragement, celle de la tentation ne lui permet pas de s'enorgueillir. A peine son œil intérieur est-il purifié par un tel exercice,

(1) II Tim. 12. — (2) Job. xxx, 31. — (3) Job. vii, 18. — (4) Psal. xxv, 2.

que la lumière sur laquelle elle aspire à fixer fidèlement ses regards, lui apparaît, mais accablé par le poids de son propre corps, elle retombe bon gré mal gré sur elle-même. Cependant, après avoir goûté, pendant quelque temps, combien le Seigneur est doux, elle en retient la saveur au palais de son cœur, lorsqu'elle est rentrée en elle-même, ce qui la fait soupirer, non plus après l'un de ses biens, mais après le Seigneur même. C'est même en cela que consiste la vraie charité qui ne cherche pas ses intérêts ainsi que les dispositions d'un fils qui n'aime que son père, et ne recherche point son propre avantage. La crainte ne saurait faire qu'un esclave qui ne songe qu'à ce qui lui est avantageux ; et l'espérance, qu'un mercenaire, qui ne voit que le profit à faire.

2. Évidemment Ézéchias a passé par ces degrés, et il a voulu les faire connaître à ceux qui doivent y passer aussi, quand il s'est écrié : *A la moitié de mes jours, je m'en vais aux portes de l'enfer* (1). C'est comme s'il avait dit : Le jour où, déposant l'image de l'homme terrestre, j'ai commencé à porter celle de l'homme céleste, je conçus dans la crainte, comme on dit, et je m'écriai : *Je vais aux portes de l'enfer*. Mais la crainte n'était pas du désespoir en moi, *j'ai cherché le reste de mes années*, pour commencer enfin à vivre pour moi, après avoir vécu jusqu'alors contre moi. Or je les ai cherchées ces années auprès de celui qui a dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* (2). En effet, sans lui je ne pouvais, je ne dis point venir à lui, mais pas même me retourner de son côté, car *je ne suis qu'une vapeur qui passe et ne sait revenir sur ses pas* (3). *J'ai donc cherché le reste de mes années*, et, après l'avoir trouvé, car celui qui excite à le chercher ne le refuse point à ceux qui le cherchent, aussitôt j'ai

(1) Isa. XXXVIII, 10. — (2) Joan. XV, 5. — (3) Psal. LXXVII, 39.

éprouvé la vérité de cette parole du Sage : *Mon Fils, lorsque vous entrerez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte du Seigneur et préparez votre âme à la tentation* (1). Aussi, quand je me sentais pressé par la tentation, et qu'il me semblait que je me trouvais comme circonvenu dans les espérances du salut que je venais de concevoir, je me suis écrié : *je ne verrai pas le Seigneur Dieu dans la terre des vivants*, comme j'avais eu la présomption de l'espérer aux jours de mon abondance ; car *j'avais dit dans cette abondance je ne saurais jamais déchoir* (2) ; je ne faisais point réflexion que c'est par un pur effet de votre bonté, Seigneur, non pas par ma propre force, que vous m'aviez affermi dans l'état florissant où j'étais. Aussi *avez-vous détourné votre visage de moi, et je me suis trouvé tout rempli de trouble* (3), attendu que je ne dois plus voir le Seigneur Dieu, c'est-à-dire le Père, dans la terre des vivants. *Je ne verrai plus l'homme ;* sans doute le Fils de Dieu dont il est dit : *Il est homme, qui l'a connu* (4) ? *ni celui qui habite dans le repos*, c'est-à-dire le Saint-Esprit dont il est écrit : *Sur qui mon esprit se reposera-t-il, sinon sur l'humble et le paisible* (5)?

3. Il ajoute après cela : *Les enfants que j'ai engendrés ;* c'est comme s'il avait dit : les enfants de mes œuvres que j'avais commencé à mettre au monde dans la crainte, afin qu'on pût dire de notre âme : *elle avait beaucoup d'enfants, elle est tombée à rien* (6), *m'ont été enlevés, ils ont été roulés*. Mais cette pieuse lignée *qui m'a été enlevée, qui a été roulée comme on roule la tente des bergers*, est mise en réserve pour un temps, non rejetée pour toujours. Il continue : *ma vie a été coupée comme le fil que coupe le tisserand*, pour que je susse bien que le progrès

(1) Eccli. II, 1. — (2) Psal. XXIX, 7. — (3) *Ibid.* 9. — (4) Jerem. 17. — (5) Isa. LXVI, 2. — (6) I Reg. II, 5.

de ma vie n'est pas entre mes mains, mais dans celles du Tout-Puissant, de même que la toile est sous la main du tisserand ; d'autant mieux *qu'il la tranche lorsqu'elle ne faisait que commencer*, à son principe même, en sorte qu'il a repris ce qu'il me donnait. Toutefois si ma force a défailli, elle ne m'a pas pourtant abandonné tout à fait, au point de laisser croire que celui qui avait pu commencer n'a pas pu achever. Mais qu'ai-je besoin de m'étendre davantage ? J'ai pu bientôt me convaincre de cette vérité que *c'est dans la faiblesse que la puissance éclate davantage* (1), et je me suis écrié : *C'est un bien que vous m'ayez humilié* (2). J'ai vu par là en effet, *dès le matin, que vous termineriez ma vie le soir même*, c'est-à-dire que vous me consommeriez moi-même. Ce n'est pas au matin seulement de votre visite, ou le soir de la tentation, mais dans l'un et dans l'autre, que consiste la perfection pour moi. J'étais un insensé, moi qui me contentais *d'espérer jusqu'au matin*, puisque David dit : *Israël doit espérer dans le Seigneur depuis le point du jour jusqu'à la nuit* (3). Mais comme j'étais faible dans mon espérance, *il a brisé comme un lion tous mes os :* je veux dire la force dans laquelle je mettais imprudemment toute ma confiance pour l'avenir, sous l'aile tutélaire de la grâce. Mais qui est celui qui a brisé ainsi mes os, sinon le diable notre ennemi, qui rôde comme un lion rugissant, et cherche quelqu'un à dévorer ? Mais vous, Seigneur, vous me relevez de cette humiliation et de cette épreuve qui m'ont brisé, *et vous ne finirez ma vie que le soir*, attendu que c'est du soir et du matin que se compose un jour tout entier.

4. Voilà pourquoi *je bénirai le Seigneur*, comme j'ai appris à le faire, *en tout temps*, c'est-à-dire, le matin et le

(1) Cor. XII, 9. — (2) Psal. CXVIII, 71. — (3) Psal. CXXIX, 6.

soir (1), non pas à la manière de ceux qui ne vous bénissent que lorsque vous leur faites du bien ; non pas comme *ceux qui ne croient que pour un temps, et se retirent lorsque la tentation s'approche* (2) ; mais je dirai avec les saints : *Si nous recevons le bien de la main de Dieu, pourquoi donc n'en recevrions-nous pas aussi le mal* (3) ? Le matin *je crierai donc comme le petit de l'hirondelle vers le Seigneur*, et le soir, *je gémirai comme la colombe*, c'est-à-dire, lorsque le matin de la grâce me sauvera, je me réjouirai comme l'hirondelle et je ferai comme elle entendre ma voix pour le remercier de la grâce de sa visite : puis, quand viendra le soir, le sacrifice du soir ne fera point défaut, je gémirai comme la colombe, et je répandrai des larmes dans la tribulation. Voilà comment le matin et le soir seront également consacrés à Dieu, puisque le soir sera donné aux larmes et le matin à la joie. Oui, à la nuit tombante, je serai plongé dans le deuil et l'affliction, après avoir joui du bonheur et de la joie du matin. Dieu aime également le pécheur dans la componction et le juste dans les joies de la dévotion, de même qu'il hait le juste ingrat autant que le pécheur que rien ne trouble. Certainement, *semblable au petit de l'hirondelle*, on me verra voler çà et là, m'occuper des emplois de Marthe, et donner joyeusement à tous ceux qui se trouveront dans la nécessité. *Je gémirai comme la colombe ;* sur ce qui résiste en même temps que je verrai ce qui reste. Voilà ce que je ferai le matin et le soir, c'est-à-dire avant et après, selon ce que Laban a dit, en parlant de celles qui étaient le type de ces deux époques de la vie : *Ce n'est pas la coutume chez nous de marier les plus jeunes avant leurs aînées* (4), bien qu'on passe indifféremment de l'une à l'autre. C'est, je pense, ce que Job

(1) Psal. XLVIII, 19. — (2) Luc. VIII, 13. — (3) Job. II, 10. — (4) Gen. XXIX, 26.

veut faire entendre quand il dit : *Si je m'endors, je dis aussitôt : quand me lèverai-je, et de même quand je me lève, j'aspire au soir* (1). Si, arrivé au soir de la contemplation, il était en repos, il aspirait au matin pour ressusciter à l'action ; de même que, fatigué aussi, il attendait le soir pour revenir avec bonheur, aux doux loisirs de la contemplation.

5. On peut désigner également par le ramage de la babillarde hirondelle, et par les gémissements de la plaintive colombe, les chants de l'Église, et les secrets soupirs de la prière ; mais il semble qu'un sentiment intermédiaire doive être préféré si l'on tient compte des paroles suivantes : *Mes yeux se sont lassés à force de regarder en haut*. Soit qu'on entende le mot d'Ézéchias, en ce sens que ses yeux sont devenus plus fins et plus pénétrants à force de regarder en haut et de contempler les choses sublimes et élevées ; soit qu'il faille le prendre dans le sens d'affaiblis, de privés de leur pénétration première, selon cette expression d'un Prophète : *Mes yeux sont devenus languissants dans l'attente de vos promesses* (2) ; et de cette autre : *Je me suis souvenu de Dieu, et j'ai trouvé ma joie dans ce souvenir ; je me suis exercé dans la méditation, et mon esprit est tombé en défaillance* (3) ; enfin, soit qu'on l'entende d'une manière, soit qu'on l'entende de l'autre, il n'en désigne pas moins la contemplation. D'ailleurs, le dernier sens paraît plus en rapport avec le contexte. En effet, Ézéchias ajoute : *Je souffre une violence extrême*. C'est comme s'il avait dit : Seigneur, ce n'est pas de mon plein gré, mais bien malgré moi que je me vois détourné, arraché de votre contemplation ; attendu que *le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et que cette demeure de terre abat l'esprit par la multitude des soins qu'elle*

(1) Job. VII, 4. — (2) Psal. CXVIII, 82. — (3) Psal. LXXVI, 4.

exige (1). Répondez donc pour moi, ô vous qui êtes mon Créateur, vous qui connaissez la condition de ma nature. Si ce sont mes péchés qui sont cause de cela ; s'il ne faut point s'en prendre au vice de la nature, mais à mes détestables habitudes, n'en répondez pas moins pour moi, en attachant mes péchés à la croix, en les effaçant par votre sang, afin qu'il n'y ait plus rien qui nuise à ma contemplation. *Car que dirai-je, ou bien que me répondra-t-il, puisque c'est lui qui me fait souffrir ces maux?* Vers quel autre que lui tournerai-je mes regards, ou quel autre répondra pour moi? Car ce n'est que lui, non point un autre qui m'a fait la difficulté, ou plutôt l'impossibilité où je me trouve, en me frappant de cette sentence : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* (2).

6. Si, au lieu de ces mots : *c'est lui qui m'a fait souffrir*, on lit : *c'est moi qui me suis fait souffrir,* le roi Ezéchias s'en prend à lui-même, comme s'il avait voulu faire retomber sur son auteur la faute dont il charge la nature, et s'impute le tout à lui et à ses péchés, en s'écriant : *Que dirai-je et que me répondra-t-il, puisque c'est moi qui ai fait le mal?* C'est-à-dire ce que je souffre et que j'ai mérité de souffrir en péchant. Il n'y a qu'une chose à faire pour moi : *C'est de repasser devant vous, Seigneur, toutes les années de ma vie, dans l'amertume de mon âme.* Évidemment je ne suis pas digne de penser à vous avec douceur : je ferai ce que je puis ; je penserai à moi dans l'amertume de mon âme. Vous habitez une lumière inaccessible, et je ne saurais, de mes faibles regards, contempler longtemps l'éclat de votre lumière ; aussi reviens-je avec confusion aux ténèbres habituelles et familières de mon ancienne vie, non pas pour y demeurer étendu encore avec un plaisir mortel, mais pour

(1) Sap. IX, 15. — (2) Gen. III, 19.

les punir, et pour les repasser dans l'amertume de mon âme. Il aurait fallu, si c'eût été possible, que je revinsse à la vie une seconde fois, si je puis parler ainsi, puisque j'ai mal vécu ; mais comme je ne le saurais, du moins je repasserai devant vous toutes mes années passées, dans l'amertume de mon âme ; je referai ainsi, par la pensée, ce que je ne puis refaire par l'action. Je les repasserai devant vous, parce que ce n'est que contre vous que j'ai péché ; afin que vous me justifiiez pendant que je me condamnerai, et que vous l'emportiez en miséricorde quand vous me jugerez vous-même. Sans doute j'y avais pensé bien des fois auparavant, mais comme ce qui peut m'arrêter n'a point encore été assez puni, je reviens de nouveau à repasser toutes ces choses dans l'amertume de ma vie, jusqu'à ce qu'elles soient si bien extirpées, qu'elles ne puissent plus causer aucun obstacle.

7. Ce zèle, je le pense, me sera point stérile ; *car c'est ainsi que l'on vit*, ou plutôt puisque c'est ainsi que l'on vit, non point selon la chair, mais selon l'esprit. *Si la vie de mon cœur et de mon esprit se passe dans de telles dispositions*, c'est-à-dire non moins dans la considération de ce que je suis que dans la contemplation de ce que vous êtes, Seigneur, *vous me châtierez* de plus en plus, *et vous me rendrez la vie*. Or, je suis repris et châtié, quand je rentre avec des sentiments de componction au dedans de moi, et je reviens à la vie, dès que, me relevant un peu, je puis vous contempler de quelque manière que ce soit. Ainsi, vous me reprendrez en me montrant à moi-même, et vous me rendrez la vie en vous montrant à moi. Or, il faut nécessairement que vous me vivifiiez, *car c'est dans la paix que j'ai trouvé la plus profonde amertume*. J'ai souffert, en effet, une bien grande amertume, pour mes péchés, dans le commencement de ma conversion ; c'est même ce qui m'a fait pousser ce cri : *Je ne*

verrai point le Seigneur Dieu dans la terre des vivants. Mais après que les péchés et les terreurs qui m'assaillaient le plus ordinairement, se sont trouvés expiés par la pénitence ou assoupis, je n'en ai pas moins senti dans cette paix une incroyable amertume, à cause du manque de contemplation. Mais vous, Seigneur, qui d'un côté, par pitié pour moi, m'avez pardonné mes péchés, et par votre secours, m'avez fait vaincre mes tentations, vous me rendrez maintenant la joie de votre salut. C'est là le sens des paroles d'Ézéchias, quand il continue : *Vous avez délivré mon âme et l'avez empêchée de périr*, *dans le conflit de ses vices et dans le choc de ses tentations*, *et vous avez jeté derrière vous tous mes péchés*, selon la multitude de vos miséricordes.

8. Ce n'est pas sans raison que vous avez agi ainsi, *car ce n'est pas l'enfer qui vous bénira*, l'enfer, dis-je, où j'étais déjà presque tombé quand je me vis renversé par le choc de mes tentations ; or, *si Dieu ne m'eût assisté, il s'en serait fallu de peu que mon âme ne fût tombée dans l'enfer* (1) ; *mais la mort ne vous louera point non plus*, la mort, dis-je, dont je sentais les étreintes, lorsque je gisais encore victime de mes péchés. *Et ceux qui descendent dans le lac ne s'attendront point à voir votre vérité.* Je veux parler de ceux qui, après avoir goûté la douceur de la contemplation, tombent ensuite dans le lac du désespoir. La mort, c'est l'état de ceux qui gisent dans leurs péchés avant leur conversion. L'enfer, c'est celui de l'âme qui succombe à la tentation après avoir obtenu la rémission de ses péchés : enfin le lac est le gouffre qui engloutit ceux qui tombent dans le désespoir après avoir connu la contemplation. Car plus on s'est élevé haut, plus la chute est grave et la brisure certaine. *Non, par*

(1) Psal. XCIII, 17.

conséquent, l'enfer, je veux dire ceux qui, après leur conversion, se laissent encore vaincre par la tentation, *ne vous louera point, Seigneur, non plus que la mort*, c'est-à-dire ceux qui ne se sont point encore ni convertis ni confessés, qui *se réjouissent du mal qu'ils font, et sont dans la joie pour les pires choses* (1). Il est clair, en effet, que la confession d'un mort est comme si elle n'était pas. *Et ceux qui descendent dans le lac, ne s'attendront point à voir votre vérité ;* je veux parler de ceux qui ont eu le malheur de rouler du faîte de la contemplation de Dieu dans le lac de leur propre défiance, ce qui ne manque jamais d'arriver quand on se laisse absorber par une tristesse excessive, après avoir connu les excès de la joie. Mais *ce sont les vivants, ô mon Dieu, oui, ce sont les vivants qui vous loueront.* Or, il y en a qui sont vivants selon la chair et morts selon l'esprit, de même qu'il y en a qui sont morts en même temps selon la chair et selon l'esprit ; or, ni les uns ni les autres ne vous loueront et ne vous béniront, Seigneur. Mais *les vivants et les vivants seuls confesseront vos louanges*, je veux dire ceux qui seront vivants, non seulement selon la chair, mais aussi selon l'esprit ; voilà ceux qui vous béniront, *comme je le fais aujourd'hui.* Or, par cette grâce, j'espère vivre de cette double vie. Mais continuons.

9. *Le Père annoncera votre vérité à ses enfants.* La vérité n'est point révélée au serviteur, parce que *le serviteur ne sait pas ce que fait son maître* (2). Le mercenaire n'est pas non plus admis à le contempler, parce qu'il ne recherche que son propre avantage. Mais le Père fera connaître sa vérité au fils qu'il entend lui dire : *Toutefois, ô mon Père, que votre volonté soit faite* (3). Ainsi, au serviteur, Dieu révèle sa puissance ; au mercenaire,

(1) Prov. II, 14. et Eccli. XVII, 26. — (2) Joan. XV, 15. — (3) Matt. XXVI, 39.

sa félicité ; et au fils, sa vérité. Ce n'est pas que ces choses en Dieu soient distinctes les unes des autres ; car, pour lui, être puissant, heureux et vrai, c'est tout un ; mais c'est que le Créateur est diversement connu de ses créatures, à raison des divers sentiments et des différents rapports de ces mêmes créatures. En effet, il est dit : *Vous serez saint, Seigneur, avec celui qui est saint ; et à l'égard de celui qui n'est pas droit, vous aurez aussi comme des détours* (1). Écoutons le langage du fils : *Seigneur, sauvez-moi.* Pourquoi s'exprime-t-il ainsi ? Peut-être est-ce pour ne point brûler dans l'enfer, et n'être point frustré de sa récompense. Non, répond-il. *Mais pour chanter tous les jours de notre vie, nos cantiques à votre gloire dans la maison du Seigneur.* Je ne recherche pas mon salut, dit-il, pour échapper aux peines de l'enfer, ou pour régner dans les cieux, mais pour vous louer éternellement avec ceux dont il a été dit : *Heureux ceux qui demeurent dans votre maison, Seigneur, ils vous loueront dans les siècles des siècles* (2). Le serviteur dit de son côté : *Je m'en vais aux portes de l'enfer* ; le mercenaire dit du sien : *Je ne verrai pas le Seigneur Dieu dans la terre des vivants* ; et le Fils : *Nous chanterons tous les jours de notre vie nos cantiques dans la maison du Seigneur* (3). Ce qui a bien du rapport avec cette autre exclamation : *Ouvrez-moi les portes de la justice, afin que j'y entre et que je rende grâce au Seigneur.* Que celui qui a peur d'aller aux portes de l'enfer et celui qui désire voir Dieu pour se reposer, cherchent l'un et l'autre leurs propres intérêts. Mais celui qui aspire à chanter des cantiques dans la maison du Seigneur, n'a pas la pensée d'échapper à un péril, de même qu'il en soupire point après cer-

(1) Psal. XVII, 26. — (2) Psal. LXXXIII 5. — (3) Psal. CXVII, 19.

tains avantages, il n'est évidemment préoccupé que de l'amour de celui qu'il ambitionne de louer tous les jours de sa vie. C'est donc avec raison qu'est loué dans l'éternité Celui qui vit et règne dans tous les siècles des siècles.

QUINZIÈME LECTURE

Il faut rechercher Dieu : il y a trois liens qui nous rattachent à lui.

1. Combien il importe qu'on cherchele Seigneur. — 2. Qui sont ceux qui passent pour chercher Dieu. — Dieu est partout, l'homme n'est nulle part. — 3. Les trois liens qui nous rattachent à Dieu. — La première de ces attaches est la pudeur. — La seconde attache sont les clous, c'est-à-dire la crainte. — La troisième attache est le ciment de l'amour. — 4. La charité est le moyen le plus parfait de nous rattacher à Dieu. — Ce triple lien a été figuré dans le Christ. — 5. En quel sens est-il dit que ceux qui sont nés de Dieu ne pèchent point.

1. Nous ne demeurons point là toute la journée à ne rien faire, nous savons, en effet, ce que nous cherchons et qui nous a loués. C'est Dieu que nous cherchons, c'est Dieu que nous espérons. Ce n'est pas une chose de peu d'importance, ni l'objet d'une ambition commune, puisque celle qui se glorifie d'une piété particulière se plaint bien souvent d'en être privée, quand elle s'écrie : *Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé* (1). S'il est aimable il est aussi admirable, et si on ne le trouve point quand on le cherche, on le trouve aussi quand on ne le cherche point.

(1) Cant. III, 1.

Si nous avions vu le jour au moment où l'homme apparut sur la terre et que notre vie durât jusqu'à des centaines de mille ans, le temps présent n'en serait pas plus digne pour cela d'être mis en comparaison avec la gloire qui sera un jour révélée en nous. C'est maintenant le temps de chercher, maintenant luisent les jours propices pour trouver. Il est dit : *Cherchez le Seigneur tandis qu'on peut le trouver ; invoquez-le pendant qu'il est proche de vous* (1). Un jour viendra où on ne le pourra plus, où la source des miséricordes sera tarie par une éternelle sécheresse. *Vous me chercherez*, dit le Seigneur, *et vous ne me trouverez point* (2). Vous êtes bon, Seigneur, à l'âme qui vous cherche ; mais si vous êtes bon à celui qui vous cherche, combien plus l'êtes-vous à ceux qui vous ont trouvé ? S'il est doux de penser à vous, combien plus l'est-il de jouir de votre présence ? Si vous êtes doux comme le lait et le miel quand vous n'êtes encore que sous la langue, que sera-ce quand vous serez dessus ?

2. Voyez donc si vous êtes dans la voie, assurez-vous que vous n'êtes point sortis de votre orbite. Il est dit : *Que le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur soit dans la joie* (3). Si donc vous vous réjouissez au milieu des fatigues et des peines, si vous courez d'un pas allègre et d'un pied infatigable dans les voies des commandements de Dieu, si tous les jours l'état des deux hommes qui sont en vous est plutôt en voie de progresser qu'en voie de commencer, il est sûr que vous ne cessez point de rechercher sa face. Où donc s'en est allé votre bien-aimé entre tous, et nous nous mettrons à sa recherche ? Que dis-je, malheureux homme que je suis, où est votre bien-aimé, c'est plutôt où il n'est pas que je devrais demander ? Il est plus haut que les cieux, plus bas que l'enfer, plus

(1) Isa. LV. 6. — (2) Joan. VII, 34. — (3) Psal. CIV, 3.

étendu que la terre, plus répandu que la mer. Il n'est nulle part et il est partout, attendu que s'il n'est absent d'aucun endroit, il n'est renfermé dans aucun lieu. Il est ici et moi je n'y suis pas. Combien semblerait-il plus vraisemblable de dire que vous n'êtes point ici, mon Dieu, et qu'il n'y a que moi qui y suis! Mais je ne suis ni ici ni là; car *je suis réduit à rien et je ne le sais même point* (1). Oui, je suis réduit à rien, c'est-à-dire au péché; et je ne l'ai pas su, car je n'étais point là quand mon premier père m'a dévoré d'une dent infiniment amère. Voilà d'où vient que, brisé de cœur et de corps, je me laisse aller au plaisir et à l'amertume, portant en moi une faute innée et ayant la peine pour parente, et pourquoi je suis faible et languissant. Mais pour celui qui est toujours lui-même, et qui a dit: *Je suis celui qui est* (2), il est véritablement, parce que, pour lui, être, c'est être ce qu'il est.

3. Or, quel rapport, quel rapprochement peut-il y avoir entre celui qui n'est pas et celui qui est? Comment réunir deux choses si diverses? *Pour moi*, dit le saint Roi, *il m'est bon de m'attacher à Dieu* (3). Or, nous ne pouvons lui être attachés immédiatement, peut-être y a-t-il un moyen qui rende cette union possible. Pour ne pas vous tenir plus longtemps en suspens, je vous dirai qu'il y a trois attaches qui nous relient à Dieu, mais ces trois attaches sont telles qu'elles n'en font qu'une; il n'en est pas d'autres, à moins qu'elles ne leur ressemblent, qui puissent unir ensemble ce qui est uni. La première de ces attaches ce sont des liens, la seconde ce sont des clous de bois ou de fer, et la troisième une sorte de ciment. La première unit fortement et durement, la seconde plus fortement et plus durement que la première, mais la troisième unit doucement et sûrement. Nous

(1) Psal. XXII, 22. — (2) Exod. III, 4. — (3) Psal. LXXII, 28.

sommes rattachés au Rédempteur par une sorte de lien, si dans les assauts d'une forte tentation nous ne fixons nos regards que sur ce qui est honnête, et n'oublions point les promesses qui nous ont été faites ; dans ce cas, c'est par une sorte de lien que nous nous retenons à lui, pour que notre bon propos ne vienne point à se rompre. Ce lien est dur et fatigant, bien plus, il n'est pas sans de nombreux dangers et ne saurait durer longtemps ; car il est dans la nature des cordes de se pourrir, dans celle du lien de la pudeur de tomber en oubli ou même de se rompre promptement. Il y en a qui sont attachés au Seigneur de majesté par des clous : ce sont ceux que la crainte de Dieu tient unie à lui ; il en est, dis-je, qui ne tremblent pas devant les hommes, mais qui sont saisis de crainte à la pensée des tourments de l'enfer ; ce dont ils ont peur ce n'est pas de pécher, mais de brûler. Toutefois ils sont serrés à Dieu plus durement et plus fort que les premiers ; car, tandis que ceux-ci sont flottants dans leur bon propos, ceux-là ne s'en laissent point écarter. Enfin, il y en a d'autres, ce sont les troisièmes, qui sont unis à Dieu par une sorte de ciment, je veux dire par la charité, et ceux-là sont attachés au Seigneur avec non moins de douceur que de sécurité, ils ne font plus qu'un seul esprit avec lui. Ceux-ci font tourner à leur avantage et rétorquent en leur faveur tout ce qui arrive de quelque côté que cela leur arrive, tout ce qu'ils font et tout ce qui leur est fait. Heureux celui qui en est là, il se sent rempli de l'abondance de l'esprit de majesté, qui, dans sa douceur et l'onction de ses grâces, porte ceux qu'il remplit, et ne charge personne. Il tient pour quelque chose de plus horrible et de plus redoutable que l'enfer même, que d'offenser sciemment, en face, le Seigneur, même dans les plus petites choses. *C'est là le véritable amateur de ses frères, et du peuple*

d'Israël, c'est là celui qui prie beaucoup pour le peuple, et pour la ville sainte de Jérusalem (1). *Ce ciment est bon* (2), dit Isaïe ; oui bon et agréable, car pour les deux autres attaches, si je ne puis dire qu'elles ne sont pas bonnes, toujours est-il qu'elles sont lourdes et insupportables en comparaison de celle-ci.

4. Mais l'œil de miséricorde qui connaît notre limon, ne laisse aucun de ceux qui doivent se sauver dans le premier de ces trois liens, il l'attire vers le second, et là même, ne l'abandonnant pas encore, il le conduit du second au troisième. Dans le premier de ces liens la honte nous empêche de nous éloigner du Seigneur, mais c'est à peine si nous pouvons y durer une heure au milieu des épreuves ; dans le second la crainte et l'espérance commencent à nous faire faire un pas en avant, mais ce n'est que dans le troisième que l'amour nous perfectionne. Aussi, après avoir mis de côté les deux premières attaches, je veux dire la crainte et la honte, nous nous arrêtons sur le lit de repos de la charité. Voilà comment le Christ a commencé par être lié, puis crucifié avant d'être enfin recouvert de l'onctueux ciment des aromates ; non pas que son corps eût eu besoin d'être raffermi par ces parfums, il ne pouvait ni se dissoudre ni se corrompre ; mais celui qui, pour nous, a essuyé les crachats des Juifs, a daigné pour nous encore ne point repousser les parfums des âmes fidèles. Mais remarquez que s'il ne reste qu'un jour dans les liens et sous les clous, il ressuscite victorieux de la mort avec les parfums et pour ne plus mourir jamais. Il en est de même des élus : il ne souffre pas qu'ils demeurent longtemps dans les deux premiers liens, mais il les oint de l'onction de sa miséricorde, afin que, crucifiés au monde comme le

(1) II Macc. xv, 14. — (2) Isaï. xli, 1.

monde est crucifié pour eux, ils ressuscitent enfin dans la nouveauté de l'esprit et disent : *Qui nous détachera de la charité de Dieu* (1) ?

5. C'est avec ce ciment qu'il nous attache à lui, après avoir abaissé ses divins regards sur nous depuis le commencement du monde, afin que nous soyons saints et sans tache, dans la charité, en sa présence. *Nous savons, en effet, que quiconque est né de Dieu ne pèche point, attendu que sa naissance divine le conserve pur de tout péché* (2). Par cette naissance divine, il faut entendre la prédestination éternelle, par laquelle Dieu a prévu que nous serions rendus conformes à l'image de son Fils. Or, nul ne ceux-là ne pèche, c'est-à-dire ne persévère dans le péché, attendu que le Seigneur connaît ceux qui sont à lui, et que ses décrets sont immuables. David peut se souiller de crimes horribles, Marie-Madeleine peut être soumise à sept démons à la fois, le prince des Apôtres peut s'enfoncer dans le gouffre du reniement ; personne ne peut les arracher ni les uns ni les autres à la main de Dieu. *Car ceux qu'il a prédestinés il les a aussi appelés, et ceux qu'il a appelés il les a aussi justifiés* (3). N'était-ce pas un bien pour le dernier des trois de s'attacher à Dieu. *Cherchez le Seigneur, et fortifiez-vous de plus en plus dans cette recherche ; cherchez sa face sans cesse* (4), *cherchez Dieu et votre âme vivra* (5). Mon âme, dit encore le Prophète, mon âme qui est morte au monde *vivra par lui* (6). L'âme qui vit au monde ne vit pas pour lui. Cherchez-le donc de telle sorte que nous le cherchions toujours, et qu'il dise de nous, quand il viendra nous chercher à son tour : *Voilà la race de ceux qui le cherchent, de ceux, dis-je, qui cherchent à*

(1) Rom. VIII, 35. — (2) I Joan. V, 18. — (3) Rom. VIII, 30. — (4) Psal. CIV, 4. — (5) Psal. XVIII, 30. — (6) Psal. XXI, 31.

voir la face du Dieu de Jacob (1). Et qu'ainsi les portes éternelles s'ouvrent, que le Roi de gloire s'avance, et que nous nous avancions aussi avec lui qui est Dieu et béni dans les siècles des siècles.

(1) Psal. XXIII, 6.

SEIZIÈME LECTURE

Sur ces paroles d'Habacuc : *Je me tiendrai en sentinelle à l'endroit où l'on m'a placé..*, etc. (Habac., II, 1.)

1. Les paroles de Jésus sont douces aux uns et pénibles aux autres. — 2. Que les hommes charnels et pécheurs craignent les jugements de Dieu. — 3. La pénitence semble dure à plusieurs, il leur semblera bien plus dur d'entendre la sentence du juge. — 4. L'amertume de la voix de Dieu est mêlée de douceur. — 5. Premier degré de la contemplation. Quel est le second degré. La vie spirituelle consiste surtout en deux choses. Les prélats doivent réunir la part de Marthe et de Marie.

1. Nous lisons dans l'Évangile que le Sauveur ayant parlé un jour à ses disciples et leur ayant donné à entendre, sous le mystère de son corps qu'il devait leur donner à manger, qu'ils auraient à partager ses souffrances, plusieurs d'entre eux s'écrièrent : *Cette parole est dure* (1), et cessèrent dès lors de marcher à sa suite. Les autres disciples interrogés par le Seigneur s'ils voulaient eux aussi s'éloigner de lui, répondirent : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Eh bien ! je vous le dis de même, il est manifeste que, de nos jours encore, les paroles du Seigneur sont esprit et

(1) Joan. VI, 61.

vie, et que pour cela il en est qui le suivent, mais qu'il en est aussi à qui elles semblent dures et qui vont chercher ailleurs une misérable consolation. La sagesse élève la voix dans les places publiques et crie dans la voie large et spacieuse qui conduit à la mort, afin d'en faire sortir tous ceux qui s'y sont engagés. *Il y a quarante ans*, dit le Psalmiste, *que je m'approche de cette race et que je lui dis : le cœur de ce peuple est toujours dans l'égarement* (1). Or, dans un autre endroit le même Psalmiste a dit : *Le Seigneur n'a parlé qu'une fois* (2) ; et il a dit vrai, attendu qu'il parle toujours, il n'a parlé qu'une fois, puisqu'il n'a jamais cessé de parler, puisqu'il parle continuellement, sans cesse.

2. Or, il invite les pécheurs à rentrer dans leur cœur, parce que c'est là qu'il habite, et là qu'il fait entendre sa voix, là qu'il fait ce qu'il nous dit par un Prophète à qu'il inspirait ces paroles : *Parlez au cœur de Jérusalem* (3). Quant à Babylone, au contraire, comme elle est toute terrestre, elle ne peut porter ses paroles, elle est éloignée de son cœur, *elle vit selon la chair comme une femme qui serait morte pour le cœur* (4), ou plutôt *comme une colombe séduite qui n'a plus son cœur* (5). En effet, elle veut se réjouir quand elle a fait le mal, et tressaille de bonheur dans les pires choses ; vient-elle à entendre la voix du Seigneur qui, loin d'approuver cette joie, la déteste, lui en fait des reproches, et la condamne? elle fuit et va se cacher comme le fit Adam après sa chute. Mais, hélas ! ô ma pauvre âme, à quel triste, à quel inutile palliatif as-tu recours ! Tu te caches derrière un tissu de feuillage, oui, tu ne te couvres que de feuilles qui n'ont ni chaleur, ni consistance. A peine le soleil se lèvera-t-il, qu'elles se faneront, et le souffle du vent les

(1) Psal. XCIV, 10 — (2) Psal. LXI, 12. — (3) Isa. XL, 2. — (4) Psal. XXX, 13. — (5) Osée. VII, 11.

emportera après les avoir desséchées, et te laissera dans ta nudité et ta misère. Alors, il n'y a rien de caché qui ne se découvre, parce que le Seigneur voudra porter la lumière au sein des plus profondes ténèbres, et manifester les secrets des cœurs ; il n'y aura donc plus moyen pour toi de demeurer cachée. En vain, tu crieras aux montagnes : *tombez sur nous*, et aux collines, *recouvrez-nous*, il faudra bien que tu te tiennes tremblante et découverte au tribunal du Christ, pour entendre la voix de ton Juge, puisque tu as méconnu celle de ses conseils qu'il te fait entendre en ce moment quand il te dit : *Faites pénitence* (1). Beaucoup feignent de ne le point entendre, se bouchent même les oreilles et s'écrient : *Cette parole est dure.* O impies, vous ne pourrez plus, non, vous ne pourrez plus feindre ainsi quand retentira cette terrible sentence, quand vous entendrez ces dures paroles : *Allez, maudits, au feu éternel* (2).

3. Vous voyez donc bien quel avis salutaire nous donne le Prophète quand il nous dit : *Si aujourd'hui vous entendez sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs* (3). Ce sont à peu près les mêmes paroles chez le Prophète que celles que vous lisez dans l'Évangile. En effet, dans l'Évangile, le Seigneur nous dit : *Mes brebis entendent ma voix* (4), et dans le psaume, David dit : *Vous qui êtes son peuple*, c'est-à-dire le peuple du Seigneur, *et ses brebis, si aujourd'hui vous entendez sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs* (5). En effet, il est plus utile et plus salutaire de prêter maintenant l'oreille à ses conseils et à ses consolations, à ses avis et à ses leçons : il l'est même beaucoup plus d'écouter ses reproches, ses blâmes et ses réprimandes, que d'avoir dans le grand jour des amertumes, dans ce jour de

(1) Matt. III, 2. — (2) Matt. XXV, 41. — (3) Psal. XCIV, 8. — (4) Joan. X, 27. — (5) Psal. CXIV, 7.

deuil et de ténèbres, à entendre ses jugements, son indignation, ses vengeances, sa colère, ses condamnations. Oui, il est préférable pour moi de m'humilier pour que ce juste Juge ne me reprenne qu'avec miséricorde ; oui, mieux vaut qu'il me reprenne plutôt que l'huile du pécheur ne coule sur ma tête, et que je ne sois trouvé terre et poussière et qu'il me frappe de la verge de sa parole, quand il nous brisera de sa verge de fer comme on brise les vases du potier. Mieux vaut pour moi, à cause des paroles sorties de vos lèvres, garder vos voies, Seigneur, avec votre Prophète, *bien qu'elles soient dures* (1), que d'être tué avec l'impie du souffle de vos lèvres.

4. Si je trouve quelque amertume dans sa voix, elle n'est pourtant point sans douceur, car *lorsqu'il sera irrité, il se souviendra de sa miséricorde* (2), que dis-je, il ne s'irrite même que parce qu'il est miséricordieux, car *il reprend et châtie ceux qu'il aime, et il frappe de verges celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (3) ; il scrute, la verge en main, toutes ses iniquités, et sévit avec le fouet contre tous ses péchés, mais il ne lui retire point ses miséricordes. Aussi les prudents, loin de les cacher, dévoilent leurs blessures, ils rendent témoignage à Dieu qu'il est bon, et que sa miséricorde est éternelle ; qu'il sait verser l'huile de la consolation en même temps qu'il répand le vin de la réprimande. Voilà, dis-je, pourquoi quiconque est sage se saisit de la discipline, de peur que le Seigneur ne se mette en colère, et que, au lieu de scruter sa vie selon toute l'étendue de son courroux, il ne s'éloigne de lui avec indifférence. C'est ce qui fait que le cœur du sage est là où se trouve la tristesse, tandis que celui de l'insensé est où règne la joie ; mais

(1) Psal. XVI, 4. — (2) Habac. III, 2. — (3) Hebr. XII, 6.

la tristesse de l'un se changera en joie et les derniers accents de la joie de l'autre s'éteindront dans les larmes. Écoutez enfin le langage du Prophète Habacuc : bien loin de se dissimuler les réprimandes du Seigneur, il les repasse dans son esprit avec soin et assiduité. En effet, il dit : *Je me tiendrai en sentinelle à l'endroit où vous m'avez placé, j'y demeurerai ferme sur les remparts, pour voir ce qu'on pourra me dire, et ce que je devrai répondre à celui qui me reprendra* (1). Et nous aussi, demeurons comme des sentinelles à notre poste, car nous sommes en temps de guerre. Ce n'est pas sur la litière de notre malheureux corps, mais dans notre cœur, où Jésus-Christ a établi son séjour, que toute notre vie doit se passer dans le jugement et le conseil de la raison ; mais que ce soit de telle sorte que, loin de placer notre confiance en elle, et de faire fond sur une garde aussi fragile, nous appuyions solidement le pied sur le rempart, et nous nous affermissions de toutes nos forces sur la pierre inébranlable qui est le Christ, selon ce qui est écrit : *Il a placé mes pieds sur le roc, et il a conduit mes pas dans la bonne voie* (2). Une fois placés ainsi et bien établis à notre poste, voyons et contemplons ce qu'on peut nous dire et ce que nous devons répondre à celui qui nous reprendra.

5. Or, le premier degré de la contemplation est de considérer incessamment quelle est la volonté de Dieu, ce qui lui plaît, ce qui lui est agréable. Et comme nous tombons tous en une multitude de fautes, et que nos voies tortueuses offensent la rectitude de sa volonté sainte et ne peuvent ni s'adapter, ni se confondre avec elle, il faut nous humilier sous la main puissante du Dieu Très-Haut, et prendre à cœur de nous montrer dans toute notre misère sous les yeux de sa miséricorde, en

(1) Habac. II, 1. — (2) Psal. XXXIX, 3.

disant : *Seigneur, guérissez-moi et alors je serai guéri ; sauvez-moi et je serai sauvé* (1) ; et encore : *Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez mon âme parce que j'ai péché contre vous* (2). Quand l'œil de notre cœur s'est une fois purifié dans ces pensées-là, ce n'est plus dans notre esprit que nous nous trouvons avec amertume, mais plutôt dans l'esprit de Dieu que nous sommes avec une grande jouissance ; au lieu de considérer quelle est la volonté de Dieu en nous, nous considérons plutôt quelle elle est en elle-même. Notre vie, en effet, est toute entière dans sa volonté, si bien que nous ne saurions douter que rien ne peut nous être plus utile et plus avantageux que ce qui est conforme à sa volonté. Aussi plus nous aurons à cœur de conserver la vie de notre âme, plus aussi nous aurons soin, autant qu'il est en nous, de ne nous point écarter de cette volonté. Mais après que nous aurons fait quelques progrès dans la voie de ces exercices spirituels, prenant pour guide le Saint-Esprit qui scrute les profondeurs de Dieu même, nous penserons combien le Seigneur est doux, combien il est bon en lui-même, et nous demanderons avec le Prophète, dans nos prières, *de voir la volonté du Seigneur et de considérer non plus notre cœur, mais son temple* (3) ; et nous dirons avec le Prophète : *Mon âme a été toute troublée en moi-même, aussi me souviendrai-je de vous, Seigneur* (4). Voici donc les choses qui constituent toute la vie spirituelle, être troublés et contristés pour notre salut, en nous considérant nous-mêmes, et respirer dans la considération de Dieu, afin de puiser notre consolation dans la joie même du Saint-Esprit ; enfin concevoir, d'un côté, des sentiments de crainte et d'humilité, et de l'autre, d'espérance et de charité.

(1) Jerem. XVII, 14. — (2) Psal. XL, 5. — (3) Psal. XXVI, 4. — (4) Psal. XLI, 7.

DIX-SEPTIÈME LECTURE

La vie et les cinq sens de l'âme.

1. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin chercher de saintes pen- sées. La vie de l'âme est la vérité et la force sensitive est l charité. — 2. Il y cinq sortes d'amour comme il y cinq sens L'amour pour les parents est comparé au sens du tact. L'amou pour nos amis est semblable au goût. L'amour du prochain e général est semblable à l'odorat. L'amour des ennemis ressembl à l'ouïe. — 3. L'amour de Dieu est semblable à la vue. – 4. Dignité et utilité de chacun des sens de notre corps et de notr âme. Sans l'amour de Dieu, toutes les autres amours sont ca duques.

1. Notre négligence est bien grande et bien inexcu- sable; en effet, nous nous abandonnons aux pensées oiseuses ,et nous perdons le temps, quand nous n'aurion ni à nous élever dans les nues, ni à passer les mer pour trouver de bonnes et salutaires pensées. Car comme dit Moïse, *la parole de Dieu est tout près de nous elle se trouve dans notre bouche et dans notre cœur* (1) nous pouvons trouver en nous-mêmes une mine inépui sable, une vraie pépinière de bonnes et utiles pensées D'ailleurs, si notre âme est si peu instruite et si négli gente qu'elle se trouve hors d'état de scruter son inté

(1) Deut. xxx, 14.

rieur, elle peut du moins porter ses yeux sur les actes extérieurs et visibles, et là, pour peu qu'elle regarde avec attention, elle trouvera la sagesse. En effet, considère, ô mon âme, car il est écrit, *donnez au sage une occasion, et il deviendra plus sage encore* (1), considère, dis-je, ô mon âme, tout ce que tu fais pour ton corps, et tu verras que c'est toi qui lui donnes la vie et la force sensitive. Quant à la vie, tu la lui donnes égale dans tout son être : en effet, l'œil ne vit pas d'une vie différente de celle du doigt ; mais pour la force sensitive, il n'en est pas de même. Et toi, ô mon âme, fais en sorte que ton âme à toi, que ton âme, dis-je, qui n'est autre que Dieu, te prodigue les mêmes biens. On ne saurait dire que l'âme est vivante quand elle ne connaît pas la vérité : au fond elle est véritablement morte ; de même de celle qui n'a plus la charité en soi, est privée de toute force sensitive. Ainsi, la vie de l'âme c'est la vérité, et sa force sensitive, la charité. Il ne faut pas s'étonner s'il arrive parfois que l'âme des impies ait la connaissance de la vérité bien qu'elle manque de charité, car on voit quelquefois le corps avoir encore la vie, tout en étant privé de la sensibilité, comme les arbres et les autres êtres semblables qui sont doués de la force vitale, mais non point de la force animale, d'une âme, en un mot. Oui, il en est de même de l'âme des méchants, qui ont la connaissance de la vérité, par leur raison naturelle, et se trouvent parfois aidés de la grâce, mais ne reçoivent point d'elle la vie. Mais dans ceux qui ont reçu de l'âme spirituelle la connaissance de la vérité et la charité, non pas un moyen extérieur quelconque, mais par leur âme à elles, si je puis parler ainsi, par cette âme avec laquelle elles ne font plus

(1) Prov. IX, 9.

qu'un seul et même esprit, lorsqu'elles adhèrent à elle ; dans ceux-là, dis-je, se trouve la connaissance indivise de la vérité, selon ce que j'ai dit de la vie du corps, car elle embrasse à la fois dans sa connaissance les moindres comme les plus grandes choses.

2. Quant à l'amour, si l'on y regarde de près, il se peut qu'on en trouve autant de sortes ou de variétés qu'il y a de sens. En effet, il y a l'amour pieux, qui se rapporte à nos parents ; l'amour agréable, que nous ressentons pour nos amis ; l'amour juste, que nous devons à tous les hommes ; l'amour violent, pour nos ennemis, et l'amour saint et dévot pour Dieu. En étudiant chacun de ces amours avec attention, on trouve que s'ils ont tous quelque chose de commun, ils ont en même temps des points où ils diffèrent complètement entre eux. Ainsi, si vous avez quelque goût et quelque plaisir à ces sortes de considérations, il vous semblera peut-être qu'on peut trouver un certain rapport entre le premier de ces amours, je veux parler de notre amour pour nos parents, et le sens du toucher qui ne perçoit que les objets les plus proches de nous, ceux qui touchent à notre corps ; cet amour, en effet, ne se rapporte qu'à ceux qui nous touchent de près par la chair. Cette comparaison ne perd rien de sa force de ce que le sens du toucher est le seul qui soit répandu par tout le corps, car cet amour est si naturel aussi à toute chair, que tous les êtres vivants, les brutes mêmes, aiment leurs petits et en sont aimés. L'amour de nos amis a une grande analogie avec le goût à cause de sa douceur ; le goût, en effet, est le sens qui importe le plus à la vie de l'homme ; aussi ne vois-je point comment on peut dire que c'est vivre que de ne pas aimer, dans cette vie commune, ceux au milieu de qui on la passe. Pour ce qui est de l'amour des hommes en général, il a quelque rapport avec le sens de l'odorat,

en ce que ce sens perçoit les choses placées à une certaine distance, et que, s'il n'est pas sans quelque jouissance corporelle, elle est pourtant d'autant plus délicate, qu'elle est plus répandue. Quant à l'ouïe, c'est un sens qui perçoit les choses plus éloignées encore que celles qui frappent l'odorat. Or, parmi les hommes, il n'en est pas de plus loin les uns des autres, que celui qui n'aime point ne l'est de celui qui l'aime. D'ailleurs, s'il se rencontre quelque jouissance corporelle dans les autres sens, et s'il semble qu'elles se rapportent plus particulièrement à la chair, l'ouïe est presque tout entière étrangère à la chair, et paraît n'avoir de rapport qu'avec ce genre de jouissance, qui consiste tout entière dans l'obéissance ; or, il est de toute évidence que cette vertu se rapporte à l'ouïe, puisque pour toutes les autres jouissances, nous avons vu qu'elles ont la chair pour occasion.

3. La vue est celui de nos sens qui a le plus de ressemblance avec l'amour de Dieu, car il l'emporte sur tous les autres et il est d'une nature unique, il est d'une plus grande sensibilité et perçoit les objets de plus loin. L'odorat et l'ouïe semblent aussi percevoir les choses éloignées, mais on croit qu'ils ne les perçoivent qu'en attirant à eux l'air qui les leur rend sensibles ; or, il n'en est pas ainsi de la vue, elle semble plutôt se faire au dehors et aller elle-même à la rencontre des objets éloignés. Ainsi en est-il dans nos affections. On peut dire, en quelque sorte, que nous attirons à nous le prochain quand nous l'aimons comme nous-mêmes ; nous attirons également ainsi nos ennemis, quand nous les aimons pour qu'ils soient comme nous, c'est-à-dire pour qu'ils deviennent nos amis ; mais pour ce qui est de Dieu, si nous l'aimons, comme il le mérite, de toutes nos forces, de toute notre âme et de tout notre cœur, c'est plutôt

nous qui allons à lui et qui nous hâtons de toutes nos forces vers ce Dieu qui est placé au-dessus de nous d'une manière ineffable.

4. Il est manifeste que, de nos sens corporels, la vue est celui qui l'emporte sur tous, et que l'ouïe se place avant les trois autres : quant à l'odorat, s'il ne vient pas avant le goût et le toucher, au point de vue de l'utilité, au moins leur est-il supérieur en élévation, de même que le goût semble avoir le pas sur le toucher ; c'est, d'ailleurs, ce que nous montre la disposition même de nos membres. Ainsi, les yeux sont placés au haut de la tête, les oreilles et le nez sont évidemment plus bas ; il en est de même du nez par rapport aux oreilles et du palais par rapport au nez ; enfin, les mains et le reste du corps, où le tact est répandu, se trouvent placés au dessous du palais, cela est manifeste. Or, c'est de la même manière que nous pourrons, dans les sens de l'âme, remarquer que les uns sont plus dignes que les autres, et comme cette remarque vous est facile à faire, je passe les détails pour abréger. Je laisse aussi à votre application le soin de vous faire remarquer, que de même que les membres du corps s'affaissent dès que l'âme cesse de les animer, ainsi les affections dont j'ai parlé plus haut, et que j'ai présentées comme les membres de l'âme, ne peuvent que s'affaisser aussi, si l'âme de notre âme, qui est Dieu, cesse de les animer, c'est-à-dire, ou bien nous n'aimerons pas de tout notre cœur ce que nous devons aimer de la sorte, ou bien nous ne l'aimerons point de la manière et dans la mesure où nous le devons. En effet, il y en a qui aiment leurs parents d'une manière charnelle, et ne louent le Seigneur que lorsqu'il leur fait du bien. Mais un pareil amour ne mérite pas le nom d'amour, ou bien, si c'est encore de l'amour, c'est un amour caduc, un amour qui tombe à terre.

DIX-HUITIÈME LECTURE

Du double baptême et de la nécessité de renoncer à sa propre volonté.

1. Du renoncement dans le baptême. Il n'y a que notre volonté qui puisse nous séparer de Dieu. — 2. Ce n'est pas contraints, mais trompés, que nos premiers parents ont péché. C'est notre propre volonté qui nous fait esclaves du démon. — 3. Dans le second baptême, il nous faut renoncer à notre volonté propre.

1. Vous savez, car vous tenez fermement la vérité catholique, vous savez, dis-je, que le Père céleste adopte ceux qui renoncent à Satan en recevant le baptême, et les fait passer de la puissance des ténèbres dans le royaume du Fils de sa gloire. C'est ce qu'il faut entendre par cette robe première que le père de famille, les entrailles émues, ordonne à ses serviteurs d'apporter en toute hâte, sans attendre un mot de prière de la bouche de son fils, un désir de son cœur, et en prévenant même son intelligence de l'abondance de ses bénédictions. En effet, tous tant que nous sommes qui avons été baptisés en Jésus-Christ, *nous avons été revêtus de Jésus-Christ* (1). Un autre témoin, non moins fidèle que celui qui s'exprimait ainsi, nous a dit en nous parlant de lui : *Il a donné le pouvoir*

(1) Galat. III, 27.

de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu (1). Or, ce pouvoir n'est pas un vain et faible pouvoir, nous avons, en effet, la certitude que *ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les vertus, ni ce qu'il y a au plus haut des cieux ou au plus profond des abîmes, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu qui est fondé en Jésus-Christ* (2). Remarquez combien de choses l'Apôtre énumère, car ce sont ses propres paroles que je viens de vous faire entendre, sans toutefois nous compter nous-mêmes parmi ces choses. Telle est, en effet, la liberté que le Christ nous a donnée, en nous délivrant de notre esclavage, c'est qu'il n'y a point de créature qui puisse nous séparer de Dieu, et nous faire violence. Il n'y a que nous qui puissions nous éloigner de lui, *tentés par notre propre concupiscence et entraînés par notre propre volonté* (3) ; après elle, il n'en est pas d'autre à craindre pour nous. Aussi tant que nous n'avons point atteint l'âge où nous pouvons faire usage de notre liberté, et agir selon notre libre arbitre, quiconque a reçu la seconde naissance du baptême ne saurait être, par aucun moyen possible, séparé de la charité de Dieu; il est, en attendant cet âge, en pleine sécurité sous la protection du Seigneur son Dieu et son avocat; il n'a rien à craindre de qui que ce soit. Mais quand arrivent les années de l'âge de discrétion, il entre en possession de lui-même et il n'a pas plus à redouter les autres créatures qu'auparavant; il n'a à se tenir en garde que contre sa propre volonté, contre cette volonté qui dort dans son sein. Le péché est peut-être à la porte de son cœur, mais *la concupiscence est sous sa main* (4) ; il est maître, s'il le veut, de ne pas lui ouvrir la porte de son cœur et de lui refuser son consentement.

2. En effet, ce ne fut ni un ours, ni un lion, mais un

(1) Joan. I, 12. — (2) Rom. VIII, 38 et 39. — (3) Jac. I, 14. — (4) Gen. IV, 7.

serpent, c'est-à-dire le plus rusé, non le plus fort des animaux, qui a trompé nos premiers parents ; ce n'est pas l'homme qui a fait tomber la femme, mais la femme qui a fait tomber l'homme. Oui, c'est le serpent qui t'a trompée, ô Ève, trompée, dis-je, non point contrainte ou poussée. C'est la femme qui t'a donné du fruit de l'arbre, ô Adam, mais en te l'offrant, elle ne t'a point forcé de l'accepter ; si tu as cédé à sa voix plutôt qu'à celle de Dieu, ce n'est point qu'elle t'ait fait violence, c'est que tu l'as bien voulu. Mais si dans son inexpérience, il n'a su se tenir sur ses gardes, pour nous, instruits par son exemple, veillons du moins sur nous. Que dis-je? puisque nous avons eu, nous aussi, le malheur de succomber de même à la tentation, recherchons désormais un remède à de si grands maux. Est-ce que le fort armé qu'un plus fort que lui surprend et garrotte, a recours à la violence pour réoccuper son ancienne maison ? Nullement ; mais il la trouve vide et imprudemment ouverte devant lui, aussi ne fond-il pas sur elle avec sept esprits plus forts, mais il y entre tout simplement avec sept esprits plus méchants que lui, et s'y établit sans recourir à la violence. Qui lui ouvre la porte, sinon notre propre volonté? Il n'en est pas d'autre qui nous replace sous l'empire des puissances des ténèbres et qui nous soumet de nouveau à celui de la mort.

3. Venez, Seigneur Jésus, oui, revenez maintenant, ô bon Jésus, et chassez une seconde fois celui que nous avons eu la folie de faire rentrer chez nous, et si vous nous délivrez encore une fois nous redeviendrons libres. Nous avons renouvelé notre première alliance, nous avons péché contre vous, Seigneur, et nous nous sommes de nouveau asservis aux œuvres de Satan ; nous avons replacé de nous-mêmes notre cou sous le joug de l'iniquité, et nous nous sommes recondamnés à une malheu-

reuse servitude. Voilà pourquoi nous devons nous faire rebaptiser, renouveler une seconde fois alliance avec Dieu, et faire une seconde profession. Ce n'est plus assez maintenant de renoncer à Satan et à ses œuvres, il nous faut de plus renoncer au monde et à notre volonté propre ; si l'un nous a réduits, l'autre nous a induits dans le mal. Dans le premier baptême, alors que notre volonté propre ne nous avait point encore fait de mal, il suffisait que nous renonçassions à Satan, dont l'envie seule a fait entrer le péché dans le monde et la mort avec le péché par un seul homme, d'où ils sont ensuite passés dans tous les hommes. Mais depuis que nous avons fait une expérience décisive des charmes d'un monde trompeur, et de l'infidélité de notre volonté propre dans ce que j'appellerai, avec raison, et dans un sens parfaitement sage, le second baptême de notre conversion, nous devons avoir à cœur, non pas seulement de refaire notre première alliance, mais encore de la rendre plus forte en renonçant à nos propres affections. Attachons-nous donc à nous garder purs de toute souillure de ce monde, car c'est là devant Dieu *la seule religion pure et immaculée* (1). Tenons-nous en garde contre notre volonté propre, comme on se garde d'une vipère très mauvaise et très redoutable ; elle seule, en effet, peut désormais damner notre âme.

(1) Jac. I, 27.

DIX-NEUVIÈME LECTURE

Le commencement, le milieu et la fin de l'homme à l'occasion de ces paroles de l'Ecclésiastique : Souvenez-vous de vos fins dernières, etc.

1. En premier lieu, voyez d'où vous êtes. — L'homme est semblable aux bêtes de somme, il est leur compagnon. — 2. Confusion du pécheur. — 3. En second lieu, vois où tu es maintenant. — 4. En troisième lieu, considérez où vous allez. Il faut craindre la mort, le jugement et l'enfer. La crainte fait mieux résister au péché que la honte ou la douleur.

1. *Mon fils, souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez point* (1). Rappelez-vous votre commencement, songez à votre milieu et souvenez-vous de votre fin dernière ; l'un vous couvrira de confusion, l'autre vous remplira de douleur, et la troisième, de crainte. Pensez à votre origine et ressentez-en de la honte ; songez où vous êtes et gémissez-en ; rappelez-vous où vous allez et tremblez. Prenez garde de demeurer sur ce point dans l'ignorance, si vous ne voulez entendre retentir contre vous les menaces que l'Époux fait entendre en ces termes : *Si vous ne vous connaissez point, ô vous qui êtes la plus belle des femmes, sortez de chez vous, suivez les traces de la troupe de vos*

(1) Eccl. VII, 40.

compagnes (1). Et d'abord, ô homme, quand tu étais en honneur, tu ne l'as pas compris, voilà pourquoi *tu as été assimilé aux animaux sans raison, et leur es devenu semblable* (2). Et si les rudes traitements n'ont point fini par ouvrir les oreilles de ton intelligence, tu iras te placer à la suite des troupeaux de bêtes, pour être exposé à tous les maux parmi elles qui n'en ressentent aucun. Reconnais donc ton origine, et rougis en voyant que par là tu ressembles aux bêtes ; rappelle-toi ta fin et tremble de t'en aller aussi à la suite des troupeaux de bêtes. Oui, rougis, je le répète, en voyant que, de compagnon des anges, tu es devenu celui des bêtes de somme, non seulement pour les besoins du corps, mais même pour les sentiments du cœur. Tu partages, en effet, avec elles, la nourriture que tu tires de la terre, pour avoir pris en dégoût la nourriture des anges, le pain même du ciel. C'est que, et c'est ce qu'il y a de pire, si tu as conservé un corps qui est droit, ton âme qui l'habite est courbée, si bien que, en même temps que le corps a retenu quelque ressemblance de ton âme, ton âme a perdu sa ressemblance avec Dieu pour prendre celle de la bête.

2. N'es-tu pas honteux, ô homme, de marcher la tête haute et d'avoir le cœur bas? d'être droit de corps et de ramper à terre par l'âme ? Qu'est-ce autre chose, en effet sinon ramper sur la terre que d'avoir du goût pour la chair, de désirer les choses de la chair, de rechercher les choses de la chair ? Et pourtant comme tu as été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, en perdant sa ressemblance pour prendre celle de la bête, tu as conservé son image. Si donc quand tu étais élevé en honneur, tu n'as pas compris que tu n'étais que limon, maintenant que tu t'es enfoncé dans ton limon, ne va pas oublier qu

(1) Cant. 1, 27. — (2) Psal. XL, VIII, 13 et 21.

tu es toujours l'image de Dieu, et rougis de l'avoir recouverte d'une ressemblance étrangère. Rappelle-toi, ô homme, ta noblesse et rougis de ton excessif abaissement. N'ignore pas ta beauté pour rougir d'autant plus de tes souillures. C'est là ce que Salomon appelle *une confusion qui honore* (1) : c'est la confusion qu'on ressent d'être déchu d'un si haut degré de gloire. Jadis tu étais couronné de gloire et d'honneur, établi sur toutes les œuvres des mains du Seigneur, et placé dans le paradis terrestre pour en faire ta demeure : tu étais le concitoyen des anges et le serviteur du Seigneur de Sabaoth ; c'est de cette élévation que tu t'es jeté toi-même dans les ténèbres intérieures, d'où tu dois un jour être précipité dans les ténèbres extérieures et palpables, si tu n'y prends garde. C'est toi, dis-je, qui t'es dépouillé toi-même de la gloire des enfants de Dieu, et qui t'es exilé de cette douce et heureuse patrie, de ce jardin de volupté.

3. Voilà donc ton origine ; veux-tu savoir, ô homme, où tu te trouves maintenant ? Eh bien, tu te trouves dans un lieu d'affliction, car *ta vie s'est approchée de l'enfer* (2). Que voyons-nous, en effet, ici-bas, si ce n'est le travail, la douleur et l'affliction de l'esprit ? Mais pour toi, les choses en sont venues à ce point que tu es comme un enfant qui, ayant reçu la vie, et s'étant trouvé nourri dans un cachot, n'aurait jamais vu la lumière du jour : il ne comprendrait rien à la tristesse et aux angoisses de sa mère. Celle-ci sait bien pourquoi elle est triste, comme elle a connu le bonheur, et les maux qu'elle souffre sont d'autant plus pesants ; et le souvenir de la paix des jours passés est, pour elle, rempli d'une amertume extrême. Pour toi, au contraire, le comble de la misère ne te semble qu'un petit mal, et, au prix des lourdes entraves aux-

(1) Eccl. IV, 25. — (2) Psal. LXXXVII, 4.

quelles tu es accoutumé, de moindres anneaux te semblent un repos. Tu as envie de manger, parce que la faim te presse ; manger et souffrir de la faim sont un travail, une peine, mais parce que la faim est plus pénible que l'action de manger, tu ne trouves pas que manger soit une peine ; mais une fois la faim apaisée, ne te semble-t-il pas beaucoup plus pénible de continuer de manger que de souffrir de la faim ? Il en est ainsi de toutes choses sous le soleil ; il n'y a rien en elles de vraiment agréable, et on veut constamment passer, en ce qui les concerne, d'une chose à l'autre, en sorte qu'il n'y a que le passage d'un état à l'autre qui les relève un peu ; c'est absolument comme si l'on passait du feu dans l'eau et de l'eau dans le feu, dans l'impossibilité de supporter constamment ni l'un ni l'autre. Il n'y a que le commencement d'une fatigue qui nous repose d'une autre fatigue. Personne, dans ce siècle malheureux, ne saurait avoir ce qu'il désire; ainsi le juste ne peut être rassasié de justice ; ni le voluptueux, de voluptés ; ni le curieux, de choses curieuses ; ni l'ambitieux, de vaine gloire. Voilà précisément la source de vos chagrins, si vous n'en êtes pas encore venus à être insensibles ; voilà d'où viennent vos douleurs : c'est que vous vous trouvez en exil, vous êtes arrêtés dans un désert, vous marchez dans les ténèbres et par des sentiers glissants, et vous ne mangez qu'un pain arrosé de votre sueur. Est-ce que votre œil n'est pas inondé de larmes amères toutes les fois qu'il considère ces choses, et ne pleure-t-il pas avec le Prophète qui s'écriait : *Que je suis malheureux! mon exil est si long* (1).

4. Vous connaissez votre origine, vous venez de voir votre milieu, quelles sont vos fins dernières ? Ces fins

(1) Psal. CXIX, 5.

dont il est dit : *Souvenez-vous-en et vous ne pécherez jamais*. Ce sont la mort, le jugement et l'enfer. Quoi de plus horrible que la mort? de plus terrible que le jugement? Quant à l'enfer, il ne peut rien se concevoir de plus intolérable. O homme, si tu avais perdu la honte qui sied à une noble créature, si tu étais devenu insensible aux coups de l'affliction que ressentent même les êtres simplement charnels, du moins ne sois pas inaccessible à la crainte que connaissent même les bêtes de somme. Chargeons l'âne et fatiguons-le par de nombreux travaux, il s'en met peu en peine, parce qu'un âne est un âne. Mais si vous voulez le pousser dans le feu ou le précipiter dans le trou, il résiste tant qu'il peut, parce qu'il aime la vie et craint la mort. Ne vous semble-t-il pas juste que celui qui est devenu plus insensible que les bêtes de somme, soit forcé de ne venir qu'après elles, et que dans les supplices il occupe un rang plus bas qu'elles? Crains donc, ô homme, car, à la mort, tu te verras dépouillé de tous les biens du corps, en même temps que se rompra, dans un amer divorce, le doux lien qui rattachait ton âme à ton corps. Tremble, dis-je, car tu paraîtras alors au jugement redoutable *de Celui entre les mains de qui il est horrible de tomber* (1). Il t'examinera de cet œil auquel rien n'échappe, et s'il découvre l'iniquité dans ton âme, tu seras à jamais privé de toute gloire et de tout repos, et séparé du nombre des bienheureux. Sois dans l'appréhension des tourments immenses, éternels de l'enfer auxquels tu seras exposé dans la société de Satan et de ses anges, au sein d'un feu qui ne s'éteindra jamais, et qui a été préparé pour eux. *Voilà la crainte qui est le commencement de la sagesse* (2), ce qu'on ne peut pas dire de la honte et de la douleur, attendu que ni l'une ni

(1) Hebr. x, 31. — (2) Psal. x, 10.

l'autre n'ouvre aussi bien l'âme à la sagesse, et n'a la même efficacité. C'est ce qui faisait dire au Sage : *Souvenez-vous*, non pas de votre commencement, non pas même de votre milieu, mais *de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais*. L'esprit de crainte est plus fort et plus énergique que le sentiment de la honte ou de la douleur pour résister au péché ; la honte disparaît derrière le nombre, et la douleur s'adoucit par la moindre consolation que le monde peut lui procurer, mais la crainte ne connaît point de consolation. A la mort, vous n'emporterez avec vous, ni peu, ni beaucoup de biens de ce monde ; au jugement, vous ne pourrez ni tromper le Juge, ni lui résister ; et dans l'enfer, vous n'aurez aucune consolation, il n'y aura pour vous qu'un éternel : malheur à moi ! que hurlements, que pleurs et que grincements de dents.

VINGTIÈME LECTURE

Des trois miséricordes et des quatre pitiés.

1. Il y a en Dieu une miséricorde qui est petite, une qui est médiocre et une autre qui est grande. Que faut-il entendre par une petite miséricorde. — 2. La longanimité de Dieu aggrave la faute du pécheur endurci. — 3. La miséricorde médiocre. Que requiert la rémission des fautes soit vénielles soit mortelles. — 4. La grande miséricorde. Les quatre filles de la grande miséricorde.

1. De même qu'il y a des péchés très petits, qu'il en est de médiocres, et qu'il y en a de grands, ainsi en est-il de la miséricorde : il en est une petite, une médiocre et une grande. Tout grand pécheur a besoin d'une grande miséricorde, afin que *la grâce surabonde là où le péché a abondé*. Je donne le nom de petite miséricorde au répit que Dieu nous laisse en ne nous punissant pas aussitôt que nous avons péché, et en attendant que nous fassions pénitence ; elle est petite, non point en soi, mais par comparaison avec les autres ; car, en soi, cette attente du Seigneur est une miséricorde non seulement grande, mais très grande. Il n'a pas attendu ainsi, que l'ange pécheur fît pénitence, il l'a précipité à l'instant même du haut des cieux ; et l'homme même, il n'a pas différé pour un autre temps de le punir de sa faute, il l'a chassé du

paradis terrestre. Mais à présent il attend, il ferme les yeux, il patiente dix ans, vingt ans, jusqu'à la vieillesse, à la décrépitude. Si, d'un autre côté, nous considérons le nombre et la gravité des fautes que nous commettons tous les jours, les regarderons-nous comme de petites fautes parce que, jusqu'à présent, elles ont échappé au péril de la damnation? Il ne faut donc point s'étonner si le Prophète nous dit que *ses pieds ont failli lui manquer, et qu'il est presque tombé tant il s'est senti indigné à la vue de la paix des pécheurs* (1), si les pécheurs mêmes s'écrient : *Comment se peut-il que Dieu connaisse ce qui se passe sur la terre? Le Très-Haut a-t-il véritablement la connaissance de toutes ces choses* (2)? Mais c'est la grâce de la croix du Christ et sa vertu. *Vive moi*, dit le Seigneur, *je ne veux point la mort de l'impie, mais je veux qu'il se convertisse et qu'il vive* (3). Si je ne me trompe, ce langage est celui de Jésus-Christ ressuscité ; c'est comme s'il avait dit : Que le Juif le veuille ou ne le veuille pas, je vis et je ne veux pas la mort du pécheur, moi surtout qui suis mort pour les pécheurs ; je veux que ma mort porte ses fruits, et que, par elle, la rédemption soit abondante.

2. J'ai dit que la miséricorde du Seigneur qui tarde à nous frapper, et est prêt à nous pardonner, était petite, non en soi, mais en comparaison avec les autres miséricordes ; car si elle est seule, non seulement elle ne suffit point à nous sauver, mais même elle aggrave les motifs de notre condamnation, puisqu'elle peut dire au pécheur : *Voilà ce que tu as fait, et je me suis tû* (4). Entendons donc l'Apôtre tonner à son habitude d'un ton terrible, et nous dire : *Est-ce que vous méprisez les richesses de sa bonté* (de la bonté de Dieu) *et de sa longanimité? Ne savez-vous pas*

(1) Psal. LXXII, 2. — (2) Psal. LXII, 11. — (3) Ezech. XXXIII. 11. — (4) Psal. XLIX, 21.

que cette bonté même vous invite à la pénitence? Mais vous, de votre côté, par votre dureté et par l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère (1). Oui, vous vous amassez, dit l'Apôtre, des trésors de colère au lieu des trésors de miséricorde que vous méprisez, et vous rendez cette miséricorde inutile pour vous. Mais comment cela? *Par votre endurcissement*, répond l'Apôtre, *et par l'impénitence de votre cœur*. Qui pourra broyer cette dureté, si ce n'est Celui qui, dans sa Passion, a brisé les pierres mêmes? Qui donnera un cœur pénitent, sinon celui de qui vient tout don excellent?

3. Or, c'est ce que j'appelle la miséricorde médiocre; elle l'emporte sur la première puisqu'elle est cause qu'elle ne demeure point infructueuse, et qu'elle ne se tourne pas en damnation éternelle. En effet, elle donne la pénitence sans quoi l'attente du Seigneur, non seulement ne sert à rien, mais même nuit beaucoup. Peut-être la première suffit-elle pour les petits péchés, attendu que, pour effacer les fautes dont nous ne pouvons être complètement exempts tant que nous portons ce corps de péché, il suffit, au salut, de la pénitence de chaque jour. Mais pour les fautes plus graves, et qui vont au péché mortel, la pénitence ne suffit plus, il en faut de plus la cessation absolue. Il est bien difficile, impossible même, sans la grâce de Dieu, de rejeter de dessus son cou le joug du péché, une fois qu'il est posé, car quiconque fait le péché, est esclave du péché et ne peut plus être délivré de la servitude que par la main du fort armé.

4. Or, c'est là précisément la grande miséricorde, celle qui est la plus nécessaire aux pécheurs, et dont parlait celui qui s'écriait : *Ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, ô mon Dieu, et selon la multitude de vos pi-*

(1) Rom. II, 4, 5.

tiés, etc. (1). Les quatre filles de la grande miséricorde sont : le sentiment d'amertume, l'éloignement de l'occasion du péché, la force de résister et la pureté d'intention. Il arrive parfois que Dieu, dans sa bonté, envoie à celui qui est tombé dans les liens du péché certaines amertumes qui s'emparent de son âme et en chassent les pernicieuses délices du péché. D'autres fois, il fait disparaître l'occasion même du péché, et ne permet pas que notre faiblesse soit mise à l'épreuve. Qui plus est, parfois aussi il nous donne la force de résister, c'est-à-dire de nous conduire en hommes de cœur dans la tentation, et de ne point y donner notre consentement. D'autres fois, enfin, et c'est la perfection même, car c'est l'extirpation entière de la tentation, il guérit notre affection: en sorte que, non seulement nous ne consentons point à la tentation, mais que nous ne ressentons même plus ses atteintes.

(1) Psal. L, 1.

VINGT-ET-UNIÈME LECTURE

Les sept dons du Saint-Esprit, opposés à sept sortes de péchés.

1. Les sept dons du Saint-Esprit sont opposés à sept degrés du péché. La crainte opposée à la négligence. — 2. Dangers de la négligence. La piété est contraire à la curiosité. L'esprit de science va contre l'expérience du mal. — 3. L'esprit de force est ennemi de la concupiscence du mal. — 4. L'esprit de conseil détruit la mauvaise habitude. — 5. L'esprit d'intelligence combat le mépris. — 6. La sagesse va contre la malice. — 7. Récapitulation.

1. *La sagesse prévaut sur la malignité* (1), tant que la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu, qui est le Christ, dompte Satan. *Elle atteint depuis une extrémité jusqu'à l'autre avec une force infinie, dans le ciel, en en précipitant le superbe; dans le monde, en prévalant sur le Malin; et dans l'enfer, en dépouillant l'avare. Et elle dispose tout avec une égale douceur* (2), dans le ciel où elle affermit les anges fidèles, sur la terre où elle rachète les hommes vendus au péché, et dans l'enfer où elle délivre les captifs. Mais si vous l'aimez mieux, on peut entendre ces paroles d'une autre manière encore. L'Esprit aux sept

(1) Sap. VII, 80. — (2) Sap. VII, 1.

dons procède contre sept degrés du péché, comme avec une armée rangée en bataille. Et d'abord, contre la négligence s'élève la crainte qui frappe l'âme, agite la conscience, la tire de son sommeil de mort, et la remplit de sollicitude, car *celui qui craint Dieu ne néglige rien* (1), il tremble dans tout ce qu'il fait.

2. D'ailleurs, pour que la lutte soit plus terrible, les mailles de la cuirasse se resserrent, comme on dit, car en même temps que le cœur de l'homme se néglige lui-même, il s'occupe avec curiosité des autres. *Il y a trois choses*, dit le Sage, *qui font de la maison un désert : ce sont la fumée, la pluie et une femme acariâtre* (2). Or, comment le négligent pourrait-il s'en garder ? Celui qui se néglige, n'a pas soin de chasser la fumée, de corriger sa femme, et de réparer le toit de sa maison. Les péchés, que ni le goût de la miséricorde, ni les ruisseaux de larmes n'éteignent point, répandent de la fumée, une fumée très épaisse et insupportable. La volonté tourne au mal et devient tous les jours pire, à force de négligence, et le courroux du céleste Juge tombe goutte à goutte dans l'âme, par les fentes de la charité qui seule peut couvrir une multitude de péchés. Il faut donc que l'âme sorte de chez elle et porte ses regards curieux sur les choses du dehors, puisqu'elle néglige de considérer celles du dedans, ne tourne plus ses regards vers le passé, ne les arrête plus sur le présent et ne les fixe plus sur l'avenir. Évidemment, la piété est l'ennemie naturelle de la curiosité, et elle fait rentrer en elle-même l'âme que la curiosité en a fait sortir. Or, la piété, c'est le culte de Dieu, et c'est dans le cœur qu'on honore celui qu'on sait avoir établi son séjour dans le cœur. Quant à la curiosité, elle enfante l'expérience du mal, en sorte

( ) Eccli. VII, 19. — (2 Prov. XXVII, 15.

que l'âme qui se répand aisément au dehors, se heurte à chaque pas, tombe facilement dans les pièges qui lui sont tendus, et trouve sans peine des choses qui lui plaisent pour son malheur. On ne peut douter que l'esprit de science n'aille contre l'expérience du mal, car c'est lui qui nous apprend à choisir le bien et à repousser le mal, et nous instruit de ce qu'il est dangereux ou utile d'expérimenter.

3. Or, il y a bien des hommes chez qui l'expérience semble se changer en concupiscence, comme on peut en voir un exemple dans Dina, fille de Jacob (1) ; sortie d'abord pour regarder les femmes étrangères, elle se vit enlevée et outragée par Émor, fils de Sichem ; plus tard, dit l'Écriture, elle trouva un adoucissement à sa tristesse, dans les caresses de son ravisseur, et son cœur finit par s'attacher à celui d'Émor. Je dis donc que l'expérience se change en concupiscence, et, comme dit le Prophète, en un penchant de cœur dans l'homme *qui a méprisé la loi de Dieu, répudié l'honnêteté, foulé la pudeur aux pieds, et franchi les bornes de la crainte du Seigneur* (2). Il n'est plus porté que par ses appétits, il ne suit plus que la concupiscence, il n'a d'autre mobile que la volupté, sa volonté seule lui tient lieu de raison. Or, l'ennemi de la concupiscence du mal est l'esprit de force ; il n'y a plus, en effet, de salut pour l'âme qui en est là, que dans un bras puissant. Que l'homme se condamne au jeûne, qu'il mâte sa chair sous le fouet, et la réduise en servitude, s'il ne veut pas que de la racine de la couleuvre ne lui naisse un petit roi, c'est-à-dire, s'il ne veut pas que la concupiscence n'enfante une habitude. Que n'ignorons-nous tous comment la malheureuse et vraiment misérable nature humaine se trouve antérieure au

(1) Gen. XXX VI, 1. — (2) Psal. LXXII, 7.

mal par la seule habitude, sans y être portée par les ardeurs de la concupiscence, ou par la violence du désir? C'est que *quiconque fait le péché, devient esclave du péché* (1), esclave du diable même qu'il suit dans toutes les voies mauvaises où il l'attire ; il est évidemment son esclave, et n'agit qu'à sa volonté.

4. Or, c'est l'habitude qui est sa chaîne aussi pesante que funeste, mais c'est une chaîne qu'il est plus facile de délier que de rompre, car on peut lui appliquer le proverbe : industrie fait plus que violence. De même qu'on repousse la force par la force, et que l'ardeur des désirs est éteinte par la ferveur de l'esprit, on déjoue la ruse du Malin par la ruse, et, à l'habitude, on oppose le conseil. Au lieu de cela, si vous avez recours à la violence, et si vous espérez triompher de l'habitude par la mortification de la chair, il est bien à craindre que ce ne soit peine perdue de le tenter, et que le corps lui-même ne fasse défaut, avant que la concupiscence cède, une fois enracinée dans l'âme, d'autant plus que l'habitude est comme une seconde nature. C'est donc une nécessité de recourir au conseil, ou par un homme spirituel qui connaisse les pensées de Satan, et les remèdes de l'esprit. Il faut nous éloigner des occasions du péché, et en fuir les moyens. Nous voyons que jusque dans le désert, un moine assailli de pensées dangereuses, se trouva guéri de ce mal par une ruse, digne de louanges, de son abbé. En effet, ce dernier, ayant pris un autre religieux à part, lui ordonna de poursuivre de ses injures celui qui était tenté par le démon de la chair, et de revenir se plaindre à lui, comme s'il avait été lui-même attaqué en paroles, le premier. Le religieux en question était dans un tel bouleversement, et dans

(1) Joan. VIII, 35.

une si grande confusion, qu'il n'avait plus l'esprit à ses tentations passées; aussi, quand son abbé lui en demanda des nouvelles, il ne put s'empêcher de s'écrier, avec une surprise extrême : Hélas! mon Père, je n'ai pas même le temps de savoir si je vis, comment l'aurais-je d'être tenté par l'esprit impur?

5. Mais peut-être n'en êtes-vous point encore arrivés au point que la victoire soit assurée, que le triomphe vous soit réservé, que la couronne vous soit due ; le mépris naît souvent de l'habitude ; souvent, péchant d'autant plus librement qu'on a plus complètement perdu toute espérance, on lâche la bride à la concupiscence, et l'on se laisse emporter de toute son ardeur vers l'abîme, selon ce qui est écrit du pécheur, *qu'une fois arrivé au fond de l'abîme du péché, il n'a plus que du mépris* (1). Pour combattre ce mépris il faut l'esprit d'intelligence qui illumine les ténèbres du cœur, et y répande à flot la lumière de la miséricorde de Dieu, et les richesses de la compassion divine. En effet, c'est vers les choses de Dieu, aux choses les plus hautes, que la raison de l'homme ne saurait comprendre du tout, et que la foi même ne peut que difficilement atteindre, telles que cette proposition : *Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé* (2), que l'intelligence doit s'élever.

6. Mais si le mépris persiste, on ne peut plus que tomber dans la malice, et le malheureux pécheur n'a plus qu'une consolation dans son désespoir, c'est, puisqu'il n'a plus de part dans le bien, de se réjouir au moins dans le mal; d'être heureux de son péché et dans l'allégresse pour les pires choses. Alors il n'y a plus de remède à son mal que dans la sagesse, si elle daigne combattre elle-même pour lui de sa droite, elle qui ne sait

(1) Prov. XVIII, 3. — (2) Rom. V, 20.

pas ce que c'est qu'être vaincue. En effet, comment pourrait être délivré celui qui s'en est allé à Babylone, s'il n'était prévenu des bénédictions de la grâce d'en haut, si le clou n'était chassé par un autre clou, si la douceur de l'onction spirituelle n'éloignait la douceur pestilentielle des vices ?

7. C'est donc bien d'une extrémité à l'autre que la sagesse victorieuse atteint avec force, en déracinant tous les vices l'un après l'autre, et en les remplaçant un à un par les vertus opposées. Ainsi, la négligence cède la place à la crainte qui remplit l'esprit ; la curiosité se retire devant la piété qui lui succède ; l'expérience du mal est mise en fuite par la science qui la remplace. La force l'emporte sur la concupiscence, le conseil rompt l'habitude dans sa racine, l'intelligence par sa vigueur écarte le mépris, et quand toute malice a disparu, la sagesse règne à sa place. A peine triomphe-t-elle que la crainte réveille, la piété flatte doucement ; la science, en rappelant ce qui s'est fait, attriste ; la force, selon sa propre vertu, relève ; le conseil délie, l'intelligence fait sortir de sa prison ; la sagesse reçoit à sa table, rassasie et répare par des aliments salutaires cette pauvre âme que la négligence avait endormie d'un sommeil pernicieux, que la curiosité avait animée d'une activité mauvaise, que l'expérience du mal avait attirée, dont la concupiscence s'était rendue maîtresse, que l'habitude avait chargée de fers, que le mépris avait plongée au fond de l'abîme, et que la malice avait égorgée.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

Il faut chercher la sagesse.

1. Les chaînes du monde, fussent-elles d'or, doivent être abandonnées. — 2. Où trouver la sagesse. — 3. Sobriété dans la sagesse. — 4. La sobriété dans la sagesse consiste en trois choses. — 5. La sagesse dans la bouche et dans le cœur. La sagesse doit affluer dans les œuvres aussi. En quoi la sagesse afflue.

1. Que faisons-nous en ce monde, oui, qu'y faisons-nous, je vous le demande ? Si nous avons à cœur de nous sauver de ce siècle pervers, qu'avons-nous affaire d'en tenir compte encore ? Si nous avons résolu d'en sortir, pourquoi traîner encore les entraves aux pieds ? Qu'elles soient d'or, je le veux bien, mais mieux vaut nous voir libres sans elles, qu'esclaves à cause d'elles. Ne les jugeons pas au point de vue de la richesse de la matière, mais à celui de l'obstacle qu'elles nous présentent. Il ne faut pas que, sans compter encore la nécessité de notre état qui déjà ne se fait que trop durement sentir, nous soyons attachés à ces entraves par la glu de la cupidité, et que nous nous chargions des liens d'une vaine sollicitude. Que peut-on faire au milieu des entraves ? Peut-être n'est-ce point une question à poser, puisque les entraves semblent plutôt destinées à faire souffrir qu'à

aider les hommes à faire quoi que ce soit. Les entraves sont un empêchement à l'action, un rappel de la souffrance. Or nous avons quelque chose à faire en ce monde, ainsi nous avons à faire pénitence, mais peut-être, faire pénitence semble-t-il avoir plus de rapport avec le pâtir qu'avec l'agir. Néanmoins nous avons quelque chose à faire ici-bas, non pas pour ce monde, mais en ce monde. Quand on lit que Adam fut placé dans le paradis du plaisir pour y agir, il faudrait être fou pour croire que ses enfants ont été placés dans un lieu de douleur pour n'y rien faire. Faisons donc quelque chose, mais que ce soit une nourriture qui ne périsse point ; opérons l'œuvre de notre salut : travaillons à la vigne du Seigneur, afin de mériter de recevoir le denier de la fin du jour. Travaillons dans la sagesse qui dit : *Ceux qui opèrent en moi ne pècheront pas* (1). Or *le champ*, dit la Vérité même, *c'est le monde* (2). Bêchons ce champ : un trésor y est caché, retournons-le. Ce trésor ce n'est pas autre chose que la sagesse elle-même qui sort du fond de l'obscurité. Tous nous la cherchons, tous nous soupirons après elle.

2. Mais c'est en vain que cherche celui qui ne cherche que dans son lit ; on ne saurait la trouver dans la terre de ceux qui vivent dans les délices. Votre lit est tout petit, et vous y cherchez un géant ? Votre lit est à vous, et vous espérez y trouver celui qui n'a jamais habité dans une hôtellerie ? Un Prophète a dit : *Si vous cherchez, cherchez bien; convertissez-vous et venez* (3). Vous me demandez où il faut chercher ? Ce n'est point dans votre lit. Vous voulez savoir de quoi vous devez vous convertir ? *C'est de vos volontés*, répond le Prophète. Mais, me dites-vous, si ce n'est pas dans ma volonté que je trouverai la sagesse, où donc la pourrai-je trouver ? Car mon

(1) Eccli. XXIV, 30. — (2) Matt. XIII, 38. — (3) Isa. XXI, 1.

âme la désire ardemment, ce ne sera même pas assez pour elle de l'avoir trouvée, supposé qu'elle la trouve, si elle ne la trouve dans une bonne mesure, dans une mesure bien pressée et bien entassée, dans une mesure qui déborde de son sein. C'est justice d'ailleurs ; car il est dit : *Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse et qui est rempli de prudence.* Cherchez-la donc pendant qu'elle peut encore se trouver, et puisqu'elle est proche de vous, appelez-la. Voulez-vous savoir combien elle est près de vous ? *La parole de Dieu est dans votre bouche*, dit l'Apôtre, *elle n'est pas éloignée, elle est dans votre cœur* (1), pourvu que vous la cherchiez avec un cœur droit. Élevez donc votre cœur, levez-vous de votre lit, si vous ne voulez pas entendre en vain la voix de celui qui vous crie : Élevez votre cœur. Voilà comment vous trouverez la sagesse par votre cœur, et comment la prudence coulera à flots de vos lèvres ; elle coulera, dis-je, prenez garde qu'elle n'en tombe et ne s'en échappe comme ce qu'on vomit.

3. Vous avez trouvé un rayon de miel si vous avez trouvé la sagesse, seulement n'en mangez pas trop si vous ne voulez en être dégoûté et le vomir ensuite, n'en mangez que pour désirer en manger encore. C'est elle qui a dit : *Ceux qui me mangent auront encore faim de moi* (2). Ne vous dites pas que vous en avez beaucoup, et n'en mangez pas à satiété, si vous ne voulez pas le vomir et vous voir enlever ce que vous semblez avoir, parce que vous aurez cessé de chercher avant le temps ; car il ne faut pas renoncer à la chercher et à l'appeler tant qu'on peut encore la trouver, ce qui n'empèche point d'ailleurs que, de même que celui qui mange beaucoup de *miel*, comme dit toujours Salomon, *cesse de le trouver*

(1) Rom. x, 8. — (2) Eccli. xxiv, 29.

bon ; ainsi celui qui veut sonder la majesté de Dieu sera accablé du poids de sa gloire (1). A quoi bon, ô Pilate, interroger le Seigneur en secret pour qu'il te dise à l'oreille ce que c'est que la vérité? C'est désirer beaucoup pour toi : une chose si sainte ne sera pas jetée à un chien, et cette perle ne saurait être donnée à un pourceau. Cherche plutôt le goût de la foi, mais en attendant garde-toi de rechercher la satiété de la foi. Aussi le vit-on avec raison se retirer aussitôt comme atteint du dard de la vérité, et, sans attendre la réponse du Sauveur, sortir vers les Juifs, après avoir commencé à s'élever à une hauteur, et dans une région placée bien au-dessus de lui, quand il demandait *ce que c'était que la vérité* (2).

4. Cherchons donc la sagesse dans notre cœur, la sagesse, dis-je, qui vient de la foi, comme s'exprime l'Apôtre quand il dit : *Il ne faut pas être sage au delà de ce qu'on doit, mais il faut être sage avec sobriété* (3). Or, on est sobre dans la Sagesse quand on méprise les biens présents, et quand on soupire après les biens à venir. Oui, vous avez trouvé la sagesse si vous pleurez vos péchés passés, si vous estimez peu les biens qu'on désire en ce monde, si enfin vous soupirez de toute l'ardeur de votre âme après la félicité éternelle. Vous avez trouvé la sagesse si vous estimez ces biens pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire si vous trouvez les premiers amers et dignes d'être évités à tout prix, les seconds caducs, passagers et méprisables ; et les troisièmes parfaits, dignes de tous vos désirs, si vous trouvez et jugez qu'il en est ainsi, par un goût intime de l'âme. Oui, on peut regarder comme une sagesse pleine de sobriété, et qui n'a point à craindre de produire le vomissement, celle dont le froid de la crainte, au souvenir des péchés passés, et la chaleur de

(1) Prov. xxv, 27. — (2) Joan. xviii, 38. — (3) Rom. xii, 3.

la charité excitée par le désir des promesses divines, éloignent la tiédeur des préoccupations mauvaises du présent ; dans ces dispositions vous ne rejetterez point la sagesse de votre bouche, et vous ne serez point rejeté par elle. S'il est vrai que l'homme qui a trouvé la sagesse est bien heureux, on peut dire que celui qui y demeure est bien plus heureux encore ; peut-être peut-on dire que ce dernier point a rapport à l'affluence dont parle l'Écriture (1).

5. Or la sagesse ou la prudence afflue de trois manières dans notre bouche, d'abord, quand sur nos lèvres se trouve l'aveu de notre iniquité, puis l'action de grâces et des paroles de louanges, et enfin, un langage édifiant. *Car s'il faut croire pour obtenir la justice, il faut confesser sa foi, par ses paroles, pour obtenir le salut* (2). D'ailleurs, *le juste s'accuse lui-même le premier dès qu'il ouvre la bouche pour parler* (3) ; car après cela, il loue le Seigneur ; enfin, si la sagesse afflue à ce point, il doit édifier le prochain. Mais la sagesse doit-elle affluer aussi dans les œuvres ? Oui, beaucoup même. Cherchons bien et nous trouverons qu'elle y afflue aussi de trois manières : un sage a dit, en effet, jadis, que la sagesse serait triplement décrite. Pour moi, si vous n'avez rien de mieux de votre côté à proposer, je pense, pour ce qui est des œuvres, que la sagesse afflue abondamment dans un homme, quand il vit dans la continence, dans la patience et dans l'obéissance ; en sorte que l'exactitude de son obéissance mortifie sa volonté propre, son humble continence coupe toute volupté charnelle et mondaine dans sa racine, et sa patience, remplie de bonne humeur, soutient virilement l'adversité de quelque côté qu'elle lui vienne, de son corps ou du monde.

(1) Eccli. XIV, 22. — (2) 1 Rom. X, 19. — (3) Prov. XVIII, 17.

VINGT-TROISIÈME LECTURE

Il y a trois sortes de biens. Il faut veiller sur nos pensées.

1. Combien des hommes religieux doivent être éloignés de toute mauvaise pensée. Il y a trois sortes de biens, ceux de la nature, ceux de l'esprit, ceux de l'éternité. — 2. Les biens du corps. Nous devons au corps la santé, non le plaisir. Nous devons à l'âme la pureté. — 3. Nous devons la paix au prochain. Nous devons aux saints l'imitation. Nous devons aux défunts la compassion et la prière. — 4. Il faut demander à Dieu la piété et la miséricorde. Nous devons à Dieu amour et soumission. — 5. Les biens spirituels. — Que devons-nous au corps dans la vie spirituelle ? Que devons-nous au prochain ? Que devons-nous aux défunts ? Que devons-nous aux saints anges et aux saintes âmes ? Que devons-nous au Seigneur ? — 6. Éloge de l'apôtre saint André. — 7. Les biens éternels. Abondance des biens du ciel. La sagesse. La puissance.

1. Il faudrait apporter une application plus grande et une vigilance plus attentive à nos pensées, oui, à nos pensées, puisque ce sont elles qui alimentent constamment nos saintes méditations. Jour et nuit, nous lisons ou nous chantons des paroles tirées des prophéties et des Évangiles, ou empruntées aux Apôtres, qui renferment, soit la menace des peines de l'enfer, soit la promesse de la gloire du ciel. D'où nous viennent donc toutes ces pensées vaines, misérables, coupables même qui, tantôt par l'impureté et l'arrogance, tantôt par l'orgueil et l'am-

bition, et par mille autres passions, nous tourmentent tellement que c'est à peine si nous respirons quelquefois dans la sérénité des saintes pensées? Malheur à nous, à cause de la torpeur et la tiédeur de nos cœurs! Malheur à nous qui nous laissons aller à ces vanités, au lieu de nous élancer d'un bond, à l'instant, vers les biens du Seigneur, soit mortels, soit spirituels, soit même éternels. Quant aux biens de la nature, il est certain qu'ils sont très grands, mais ceux de l'esprit le sont bien davantage; quant aux biens de l'éternité, ils sont les plus grands de tous. Nous sommes réparés dans les premiers de ces biens, exercés dans les seconds, nous nous étendons, nous sommes béatifiés dans les troisièmes. Si vous ne pouvez fixer l'œil de votre méditation sur la sublimité des biens éternels, parce qu'ils sont trop loin de vous, et tout à fait hors de la portée des sens, reportez-les du moins sur les biens de la grâce qui se trouvent dans l'exercice des vertus, et vous verrez combien pure est la conscience, combien libre est le front de ceux qui demeurent et vivent dans la chasteté et dans la charité, dans la patience et dans l'humilité; enfin, dans toutes les autres vertus qui rendent l'âme aimable à Dieu, digne d'être imitée, et facile à fléchir par les hommes. Si c'est encore trop élevé pour vous, et trop au-dessus de votre faiblesse, abaissez vos regards sur les biens naturels qui doivent vous être aussi familiers que vous l'êtes à vous-mêmes. Il ne faut pourtant pas les tenir tellement pour naturels que toute pensée de la grâce en soit exclue: on ne les appelle naturels que, parce qu'ils étaient comme innés, plantés dans la nature avant le péché qui a infecté, non seulement la personne, mais aussi la nature de l'homme. Depuis lors, ils ne sont plus faciles à reconnaître à cause de la blessure que nous avons reçue, mais nous n'en constatons pas moins, sinon pour les affec-

tions de l'âme, du moins par mille autres preuves de raison, leur présence en nous et autour de nous. Aussi, comme nous sommes composés d'un corps et d'une âme, nous devons, selon le conseil de l'Apôtre (1), commencer par les biens du corps, puisque ce n'est pas le spirituel, mais le corporel qui a commencé en nous.

2. Tous les biens du corps se résument dans la santé : nous ne lui devons pas autre chose, nous n'avons rien de plus à lui donner ou à chercher pour lui ; il faut le restreindre à cela, et le renfermer dans ses limites, attendu que les fruits que nous pouvons attendre de lui sont nuls, et que la mort est sa fin dernière. Mais là même se trouve un piège caché, que je ne veux pas vous laisser ignorer. En effet, le plaisir tend des embûches à la santé ; il le poursuit avec tant de ruse et de malice qu'il est bien difficile de pouvoir et de savoir même lui échapper. Or, si l'on agit en vue des plaisirs, non de la santé du corps, dès lors on n'est plus dans la nature : on est sous la nature qui donne la main à la mort quand elle fait de la volupté, sa maîtresse. Voilà comment il se fait qu'il y a tant d'hommes qui descendent, ou plutôt disons le mot, qui tombent dans ces mouvements d'une nature bestiale et révoltée, et se vautrent si souvent dans les jouissances qu'ils savent trouver dans les passions les plus difficiles et les plus violentes. Mais, de même que le bien naturel au corps est la santé, ainsi le bien propre de l'âme, c'est la pureté ; car elle ne saurait voir Dieu si elle n'a l'œil pur ; en effet, elle n'est faite que pour voir son Créateur. Si donc, nous devons pourvoir avec sollicitude à la santé du corps, nous devons pourvoir à celle de l'âme avec une sollicitude d'autant plus grande que l'âme l'emporte davantage sur le corps. Or, pour elle, toute la santé est

(1) 1 Cor. xv, 45.

dans la pureté qui nous permette, dans tout ce que nous faisons, de rendre témoignage à Dieu dans la prière, et à l'homme, dans la confession, et de dire : *Je confesserai contre moi mon injustice au Seigneur, et vous, Seigneur, vous m'avez aussitôt remis l'impiété de mon péché* (1).

3. Mais l'homme étant fait pour vivre en société, passons de ce qui est en nous à ce qui est autour de nous, afin d'avoir, si c'est possible, et autant qu'il dépendra de nous, la paix avec tout le monde. Or, la loi naturelle de la société, est que nous ne fassions point aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes, et que nous ayons soin de leur faire, au contraire, tout ce que nous voudrions qu'on nous fît. Ainsi, de même que nous devons à notre corps la santé, à notre âme la pureté, ainsi devons-nous la paix à notre frère. Passons maintenant aux saintes âmes qui se sont envolées de la prison de cette mortalité, vers les joies du royaume des cieux. Ce que nous leur devons, c'est bien certainement de les imiter. Les saints ont été semblables à nous, et sujets aux mêmes passions, et ils nous ont montré les voies de la vie qu'ils ont parcourues sans fatigue et sans relâche. Pour ceux qui ne sont pas morts dans une aussi grande sainteté, ou qui n'avaient pas autant fait pénitence, quand ils ont quitté ce monde, nous leur devons la compassion et la prière, car ils sont de la même nature que nous, pour que notre Père, dans sa bonté, les débarrasse de toute souillure, change ses châtiments en bienfaits, et les fasse, par là, rentrer dans les joies de la cité bienheureuse. En effet, si les taureaux versent des larmes quand ils rencontrent un des leurs mort et rendent ainsi une sorte de devoir d'humanité à la dépouille de leur frère, que ne doit pas à son semblable,

(1) Psal. XXXI, 5.

l'homme que la raison éclaire et que l'affection conduit? Ainsi donc, de même que nous devons imiter les saintes âmes, ainsi devons-nous compatir aux souffrances de celles qui le sont moins, et, d'un côté, prendre exemple sur les premières, et de l'autre, occasion de gémir sur les secondes.

4. Mais il faut nous adresser aux saints anges pour obtenir leur secours, par les secrets soupirs de notre âme, et par des larmes abondantes ; afin qu'ils offrent nos prières à la suréminente majesté de Dieu, et qu'ils nous en rapportent la grâce ; car ce sont des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur *de ceux qui doivent être héritiers du salut* (1). Quant au Seigneur de toutes choses, il faut lui demander d'être bon pour nous, et qu'il daigne, puisque sa nature le porte sans cesse au pardon et à la miséricorde, ne point arrêter les yeux sur la multitude de nos iniquités, et nous traiter, au contraire, avec pitié, selon toute l'étendue de sa miséricorde. Quant à nous, nous lui devons amour et sujétion en toute révérence et toute humilité. Nous lui devons l'amour, parce qu'il nous a faits et qu'il nous fait du bien ; la sujétion, parce qu'il est au-dessus de nous, et qu'il l'exige de nous, lui qui est terrible dans ses desseins sur les enfants des hommes. Ainsi, nous devons la santé au corps, la pureté à l'âme, la paix à nos frères, l'imitation aux saints, la compassion aux nôtres, et nous devons demander aux anges, leur secours, chercher et recevoir de Dieu, du coffre-fort des biens naturels, le bien de sa bonté, pour savoir que *lorsque nous aurons fait ce qui est ordonné et prescrit à la nature, nous ne sommes que des serviteurs inutiles, puisque nous aurons*

(1) Hebr. I, 14.

fait ce que nous avions à faire (1). Il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un seul précepte fait aux hommes qui soit au-dessus des forces et du pouvoir de la nature. Or, comme je l'ai dit plus haut, nous sommes réparés dans ses biens, et nous y sommes en quelque sorte remis à neuf, quand nous revenons à la douceur innée de notre nature, et quand nous mettons chaque chose à sa place en ce qui regarde les êtres qui nous entourent, et à ceux qui sont placés au-dessus de nous. Or, tout cela n'a rapport qu'aux biens de la nature.

5. Quant aux biens de l'esprit, dans lesquels nous sommes exercés pour tendre vers les biens éternels, il en est de même que pour ceux de la nature. Ils en diffèrent sans doute à cause du point de vue où on les considère, mais ils se confondent cependant avec plusieurs d'entre eux, qu'il serait trop long d'énumérer. Les premiers sont naturels et les seconds surnaturels. En effet, dans les exercices spirituels, ce que nous voulons, ce n'est pas de donner la santé au corps, mais de le réduire en servitude, de le mortifier, de le forcer au travail, selon ce mot d'un homme spirituel, très spirituel même : *Je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude* (2). Quant à l'âme, nous ne lui devons pas non plus simplement cette pureté qui nous fasse confesser purement et simplement nos péchés, mais qui nous fasse observer dans nos pensées, dans nos intentions et dans nos actions cette circonspection qui rende notre vie fructueuse, non à nos propres yeux, mais aux yeux même de Dieu : non pas glorieuse pour nous, mais pour notre Père qui est dans les cieux. Quant à nos frères, ce n'est pas assez de leur procurer la paix pendant que nous sommes

(1) Luc. XVII, 10. — (2) I Cor. IX, 27.

en ce monde, mais il faut encore que nous sachions aimer la paix avec ceux mêmes qui ne l'aiment point, supporter tout le monde sans forcer personne à nous supporter nous-mêmes. Pour ce qui est des morts, ce n'est pas seulement la compassion et la prière que nous leur devons, mais encore les félicitations de l'espérance; car, s'il faut s'attrister avec eux de ce qu'ils souffrent dans le purgatoire, nous devons, à bien plus forte raison, partager leur joie, parce que le jour approche où Dieu doit essuyer toutes les larmes de leurs yeux, en sorte que, pour eux, il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, attendu que les premières choses sont passées. Pour les âmes saintes, ce n'est plus seulement l'imitation que nous leur devons, de même que ce n'est pas seulement leur secours que nous avons à demander aux anges ; mais nous devons brûler du désir de jouir de leur présence, d'être avec eux, de voir quelles sont ces colonnes du ciel qui soutiennent le globe de la terre, ces êtres où brille et reluit, d'un vif éclat, le signe si grand et si excellent de la divinité. En ce qui est du Seigneur, ce n'est pas seulement la bonté que nous devons rechercher, mais il faut encore que nous dirigions vers lui toutes nos affections, en ne nous aimant que pour lui, et que nous considérions quelle est cette majesté qui fait toutes choses, qui contient tout, et sur laquelle les créatures raisonnables aspirent à fixer leurs regards.

6. Telles sont les voies de l'exercice spirituel dans lesquelles un esprit religieux se dilate et se délecte, et par lesquelles, oubliant les choses du passé, et tendant vers celles qui sont placées devant lui, je veux dire vers les biens éternels, il marche à la palme de sa vocation céleste. Est-ce que le bienheureux apôtre André ne s'élevait pas, par cette voie, au-dessus de la nature, quand il disait : *O bonne croix, après laquelle je soupire depuis s*

longtemps et qui vas enfin combler les vœux de mon cœur, je viens à toi, plein de joie et de sécurité. Ce langage est celui d'un homme qui n'est plus homme, et qui était déjà ressuscité des biens de la nature à ceux de la grâce, en sorte qu'il ne se glorifiait plus seulement dans ses espérances, mais même dans ses tribulations, et qui s'éloignait gaiement de la présence du conseil, parce qu'il avait été jugé digne de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. En effet, il marchait, mais non pas avec patience, mais volontiers, mais avec ardeur aux tourments, comme on marche à la décoration ; il allait au supplice, comme on court après les délices.

7. Quant aux biens éternels, ce sont des biens que l'œil n'a point vus, dont l'oreille n'a point entendu parler, et qui ne sortent jamais de la patrie, où l'on ne connaît que joie et que jubilation, où rien ne manque, où règne une abondance capable de satisfaire tous les désirs de l'homme. Quelle abondance n'y a-t-il pas, en effet, là où ce qu'on ne veut pas ne se fait pas, et où ce qu'on désire arrive toujours. Le Prophète disait, en s'adressant à Jérusalem : *Que la paix soit dans tes forteresses et l'abondance dans tes tours* (1). Oui, dans ces tours, qui, selon un autre prophète, sont construites *avec des pierres précieuses* (2), et au sein desquelles le Seigneur nourrit les saints du plus pur froment, non pas seulement de l'écorce du sacrement. Si, pendant qu'il ne manque rien au ciel, il y a quelque chose qui demeure caché à nos yeux, peut-on dire que notre gloire sera consommée ? Non, rien ne nous sera caché, et c'est en cela que consistera la sagesse qui rassasiera la curiosité de l'homme. O sagesse, par laquelle nous connaîtrons alors parfaitement tout ce qui est dans le ciel et sur la

(1) Psal. CXXI, 6. — (2) Apoc. XXI, 19.

terre, et boirons à la source même de la sagesse, la connaissance de toute chose ! Je ne craindrai plus alors les soupçons, je n'appréhenderai point les desseins des méchants, attendu que, selon saint Jean, *cette cité sera semblable au cristal le plus pur* (1), et que, de même qu'on voit très distinctement à travers le cristal, ainsi notre œil verra très clairement la conscience des autres. Mais qu'est-ce que cela, si en même temps que rien ne nous fera défaut et que tout sera clair à nos yeux, il nous reste dans l'âme une crainte et une appréhension de perdre ? Aussi n'y a-t-il pas lieu à la crainte dans le ciel, et c'est la conséquence de la force qui rend forte la faiblesse humaine. Le Prophète a dit : *Le Seigneur a fait régner la paix jusques aux confins de tes états, et il a fortifié les serrures de tes portes* (2), si bien qu'en même temps que nul ennemi ne peut y pénétrer, nul ami n'en peut sortir. Là où règnent une souveraine abondance, une souveraine sagesse, une souveraine puissance, il me semble qu'il ne manque rien à la plénitude du bonheur, en ce qui regarde la félicité humaine. Voilà quels sont les biens de la nature, de la grâce et de la gloire ; les biens de l'humanité, ceux de la vertu et ceux de l'éternité. Pensons-y, méditons-les, et, selon le précepte de la loi, ruminons-les ; là, en effet, est la vie ; oui, c'est dans ces biens qu'est la vie pour notre esprit. Ces pensées saintes nous conserveront si bien, que nous pourrons dire avec un saint : *La méditation de mon cœur est constamment en votre présence, Seigneur, mon aide et mon rédempteur* (3).

(1) Apoc. XXI, 19. — (2) Psal. XLVII, 3. — (3) Psal. XVIII, 15.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

De la triple garde de la main, de la langue et du cœur.

1. La grâce nous manque moins que nous ne manquons à la grâce. Le premier soin, surtout pour des serviteurs de Dieu, c'est de veiller sur leurs mains, c'est-à-dire sur leurs actions. Dans les serviteurs de Dieu, la moindre imperfection est choquante. — 2. En second lieu, il faut veiller sur notre langue, c'est-à-dire sur nos paroles. Nombreux péchés de la langue. — 3. Que faut-il entendre par une parole oiseuse ? Perte de temps en paroles oiseuses. — 4. La détraction tue trois âmes à la fois. — 5. La langue du détracteur est plus cruelle que la lance, les épines et les clous du Christ. Quels maux peut causer la langue. La langue, abandonnée à elle-même, est la perte de la dévotion et de l'oraison. — 6. Combien il est nuisible de prêter l'oreille aux paroles oiseuses. — 7. Avantages nombreux de la langue quand elle est bonne. Dans tous nos entretiens, il faut penser que nous avons deux sortes d'auditeurs. — 8. Le troisième soin et le plus important que nous ayons à prendre, c'est celui du cœur. La garde du cœur consiste surtout dans le soin de nos affections et de nos pensées. On ne saurait veiller sur son cœur sans veiller en même temps sur ses mains et sur sa langue.

1. Nous nous plaignons tous que la grâce nous manque, mais la grâce pourrait peut-être se plaindre beaucoup plus justement que c'est nous qui, le plus souvent, lui manquons. En effet, la grâce de la dévotion que nous recherchons, est une affaire de cœur, et quiconque ferme à la grâce l'entrée de ce sanctuaire intime, se prive lui-

même de sa présence. Après tout, comment celui qui ne veille ni sur ses mains ni sur ses lèvres, pourrait-il s'occuper de son cœur ? Faut-il s'étonner que celui qui n'a pas encore su commencer, ne puisse point couronner l'œuvre, quand on ne saurait la terminer même après l'avoir commencée, si on ne l'a point continuée ? C'est un grand point pour un homme du monde de conserver ses mains pures ; pour un serviteur de Dieu, ce n'est pas un grand mal seulement, mais c'en est un très grand, de ne pas fuir tout ce qui peut les souiller. Que dis-je ? on veut même trouver dans nos mains une pureté beaucoup plus grande que dans les leurs, et l'on exige de nous une justice bien plus abondante que celle des gens du monde. A eux, il est dit seulement : *Fuyez la fornication* (1), et ailleurs : *Que celui qui dérobait ne dérobe plus désormais* (2), et le reste qu'on ne peut faire sans perdre le royaume des cieux. N'avons-nous pas, nous aussi, à redouter la souillure de pareilles œuvres, et le contact de pareilles impuretés pour nos mains ? Plus elles sont pures, plus la moindre tache, en elles, est choquante ; et, de même qu'il suffit de la plus petite tache pour déparer un habit précieux, ainsi est-ce assez d'une très petite désobéissance, pour nous souiller ; ce n'est même plus pour nous une simple tache, mais une vraie souillure, si dans nos actions, nous ne tenons compte même des moindres préceptes. C'est donc à observer soigneusement toutes les pratiques que doivent être consacrés les commencements de notre profession, alors que nous avons encore une lumière qui brille en nous, si faible qu'elle soit, car ceux à qui la Vérité même a dit : *Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous*

(1) I Cor. vi, 18. — (2) Ephes. iv, 28.

n'avons fait que ce que nous devions faire (1), ne sauraient, sans doute, penser qu'ils ont une grande lumière. Peut-être me direz-vous que la Vérité, en parlant ainsi, n'a voulu que nous donner un conseil d'humilité. Je le veux bien, mais pensez-vous qu'elle nous ait conseillé une humilité contraire à la vérité ? D'ailleurs, si nous nous trouvons encore bien négligents pour ce qui est de la garde de nos œuvres, il n'y a pas de sage qui songe à empêcher un homme d'avaler un moucheron, quand il faudrait commencer par le détourner d'avaler un chameau.

2. Une fois les mains purifiées, on ne peut pas encore passer de suite au cœur ; il faut, en second lieu, nous occuper de purifier nos lèvres : ce doit être le soin qui tienne le milieu entre celui des mains et celui du cœur. Si vous me répondez, il y a bien peu de gens qui règlent leurs discours avec jugement, vous pourrez conclure, de vos propres paroles, combien rare est la perfection, et combien ce progrès-là est étranger à la plupart des hommes. Qui pourrait compter toutes les souillures dont un organe aussi petit que la langue peut se couvrir, quelle masse d'impuretés peuvent s'accumuler sur les lèvres incirconcises, et quelle peste est une bouche sans circonspection? Il y a les langues d'où s'écoule un flot de paroles oiseuses ; il y a les langues impudiques et les langues aux grandes paroles ; les unes au langage lascif, et les autres au langage plein d'arrogance. Il y a aussi les langues trompeuses, dont les unes sèment le mensonge, et les autres distillent la flatterie ; et les langues médisantes, dont les unes aussi disent le mal en face, et les autres le répandent en secret. S'il est vrai que nous rendrons compte à Dieu, au jugement dernier, *de toute*

(1) Luc. XVII, 10.

parole même oiseuse (1), à combien plus forte raison devons-nous nous attendre à être sévèrement jugés pour des paroles mensongères, mordantes et injurieuses, orgueilleuses ou lascives, des paroles d'adulation ou de détraction?

3. Comme elle est vraie, cette sentence : *Les longs discours ne seront point exempts de péchés* (2). En effet, sans parler du reste, si l'on appelle oiseuse toute parole qui n'a pas de cause raisonnable d'être prononcée, quel compte ne rendrons-nous point pour celle qui va contre la raison elle-même? Que personne parmi vous ne regarde comme de peu d'importance le temps qu'il perd en paroles oiseuses, car le temps vaut bien que nous en tenions compte, et ces jours sont des jours de salut. La parole qu'on prononce s'envole sans retour, le temps s'envole aussi sans revenir sur ses pas, et l'homme insensé ne s'aperçoit par de ce qu'il perd. Devisons ensemble, dit-on, pour faire passer l'heure. Hélas! pour faire passer l'heure! Hélas! pour faire passer le temps! Pour faire passer cette heure, dis-je, qui vous a été donnée par la miséricorde de notre Créateur, pour faire pénitence, pour obtenir le pardon de vos fautes, pour obtenir la grâce et mériter la gloire! Pour faire passer le temps, encore une fois, dont vous deviez profiter pour vous concilier l'amour de Dieu, pour vous hâter d'entrer dans la société des anges, pour soupirer après l'héritage de votre Père, pour aspirer à la félicité promise, pour réveiller votre volonté endormie, et pour pleurer sur vos iniquités! Est-ce ainsi qu'on voit le laboureur, quand l'époque des semailles est arrivée, ou le vigneron, quand le jour de tailler la vigne se lève, se livrer à d'autres occupations, et passer sans se le reprocher, et même

(1) Matt. XII, 30. — (2) Prov. X, 19.

dans la joie, ce temps et ce jour, à ne rien faire? Est-ce ainsi qu'à l'approche des jours de foire, les négociants cherchent des retards, et saisissent toute occasion de perdre le gain qu'ils peuvent espérer faire dans ces marchés? Est-ce ainsi, enfin, que les pauvres, les mendiants, après avoir attiré près d'eux par leurs cris lamentables, celui qui répand de larges aumônes sur leur misère, cherchent des distractions, vont se cacher dans quelque recoin impénétrable, avec la troupe de leurs semblables, et se retirent dans les angles les plus obscurs des places publiques?

4. Mais encore plût au ciel qu'on ne perdît que le temps en paroles! Mais que d'âmes perdent aussi la vie par ce moyen ; non seulement elles la perdent pour elles-mêmes, mais encore elles la font perdre aux autres. Peut-on douter que les détracteurs perdent la vie, quand nous savons qu'ils sont odieux à Dieu, odieux à la Vie par excellence? Or, la Vie fuit ceux qu'elle hait, et ceux que la vie abandonne ont-ils autre chose à faire que de mourir? Et celui qui boit le poison que lui verse la langue malveillante du détracteur, ne reçoit-il pas aussi la mort? La vie de la charité lui est ravie comme par un voleur, et, sans qu'il s'en aperçoive, l'amour fraternel s'éteint peu à peu dans son cœur. Et celui qu'atteint la médisance, peut-être en entendra-t-il aussi quelque chose, car les paroles volent de tous côtés, et, après avoir passé d'abord par la bouche de bien des gens, il est bien difficile qu'elle ne se soit accrue sur les lèvres de chacun et qu'elle ne finisse par arriver aux oreilles de celui que l'offense concerne. De cette manière, celui qui entend la médisance est scandalisé et périt, et la charité s'éteint d'autant plus aisément en lui, qu'elle semblait auparavant être plus vivante en son cœur. Le Psalmiste a dit : *Si c'eût été mon ennemi qui m'eût chargé de malé-*

dictions, je l'aurais bien certainement supporté (1). En effet, un auditeur prudent se tient, quant à lui, sur ses gardes ; et, de son côté, celui qui sait qu'on a médit de lui, s'y tient également, pour peu qu'il soit sage ; celui-là parce qu'il redoute d'être infesté par le poison, et celui-ci, pour ne point être ébranlé par le scandale. Mais cela n'empêche pas que le médisant ne tue en même temps qu'il se tue lui-même, et celui dont sa langue médisante attaque la conscience de ses coups et celui dont il blesse la charité. Une pareille langue n'est-elle point une langue de vipère ? Oui, c'en est une, et des plus féroces mêmes, puisque d'un seul souffle elle touche à mort trois âmes à la fois. N'est-ce point un dard qu'une telle langue ? Oui, c'en est un, et même un dard bien aigu, puisqu'il perce trois victimes d'un seul coup. Le Prophète a dit : *Leur langue est un glaive pointu.* Oui, un glaive à deux, que dis-je, un glaive à trois tranchants, voilà ce qu'est la langue du détracteur.

5. Je ne craindrai pas de dire que cette sorte de langue est plus cruelle que la lance qui a percé le côté du Seigneur. En effet, elle perce aussi le corps du Christ, car c'est un membre de Jésus-Christ, comme il en est un lui-même, que blesse le détracteur ; il y a même cette différence entre sa langue et la lance, que celle-là ne perce pas un membre inanimé du Sauveur, mais lui donne la mort en le perçant. Elle est pire que les épines que la fureur des soldats lui mit sur sa tête sublime ; pire même que les clous de fer que les juifs, pour mettre le comble à leur iniquité, ont enfoncés dans ses mains et dans ses pieds. En effet, s'il n'avait préféré, à la vie de son propre corps, celle du corps que frappe et perce la langue du détracteur, jamais il ne se serait, pour lui,

(1) Psal. LIV, 13.

exposé aux coups d'une mort injuste, et aux ignominies de la croix. Nous disons : c'est bien peu de chose qu'un mot, la langue de l'homme est si tendre, si molle, si petite, qu'un sage ne saurait en faire un grand cas. Assurément, une parole est chose bien légère, mais si son vol est rapide, ses coups sont mortels ; elle passe vite, mais elle fait de profondes brûlures ; elle entre légèrement dans l'âme, mais elle n'en sort pas de même ; on la lance en courant, mais ce n'est pas en courant qu'on la rappelle ; elle vole facilement, voilà pourquoi elle viole aussi facilement la charité. C'est un insecte bien petit qu'une mouche, mais *quand elle meurt dans un vase de parfum, elle en gâte la bonne odeur* (1). C'est un organe bien tendre que la langue, mais on a du mal à la contraindre ; si l'on ne voit que ce qui la compose, elle est faible et sans étendue ; mais si l'on en voit l'usage, elle est aussi grande que puissante. Oui, ce n'est qu'un faible organe, mais si l'on n'y prend garde c'est un grand mal. Mince et aplatie, c'est un instrument parfaitement propre à vider le cœur. Je pense même qu'il y en a plusieurs, parmi vous, qui sont de mon avis, au fond de leur conscience ; à moins toutefois que nous soyons tous si parfaits qu'il ne nous soit jamais arrivé, après de longs entretiens en commun, de trouver notre cœur vide, notre méditation moins dévote, notre charité plus sèche et plus aride, et l'holocauste de notre prière beaucoup moins gras à cause des paroles que nous avons dites ou entendues : et pourtant ce n'étaient que des paroles.

6. S'il est facile d'ouvrir la bouche pour parler, il n'est pas moins facile à la langue de s'ouvrir le cœur pour y pénétrer ; aussi arrive-t-il souvent qu'il ne sert pas beaucoup d'avoir mis un frein à sa propre langue, dans un

(1) Eccli. x, 1.

entretien, si l'on n'a pu se mettre en garde contre celle des autres. Le frère qui vous parle est sage, il est religieux et craint Dieu ; je dis plus, c'est un ange, et même un ange de lumière ; cela n'empêche pas que vous ne preniez garde à vous, si vous ne voulez entendre un mot qui blesse votre âme. Ce n'est pas que je veuille vous suggérer des soupçons contre personne, mais je veux vous prémunir contre la langue des hommes, surtout dans les entretiens que l'on a en commun. La simplicité de la colombe est bonne assurément, mais, en cette matière, il ne faut pas oublier la ruse du serpent. Marie ne laissa point passer sans discussion la parole même d'un ange. *Elle se demandait quel pouvait être ce salut* (1). Pour vous donc qui avez fréquemment remarqué, par votre propre expérience, combien la langue fait de mal, vous ferez sagement, puisque vous ne pouvez éviter toute espèce d'entretien, si vous savez placer non seulement la circonspection sur vos lèvres, mais encore une garde de précaution à vos oreilles. Ne vous étonnez pas si je m'arrête si longtemps à ce degré des progrès de la vie spirituelle, c'est que je crois qu'il y en a parmi nous beaucoup plus en marche vers la perfection, qu'il ne s'en trouve d'arrivés au but.

7. Toutefois, peut-être paraîtrai-je aller trop loin dans la guerre que je fais aux conversations des hommes. Mais rappelez-vous que c'est la langue même qui parle contre les maux qui viennent de la langue, afin de se les faire pardonner, en ne s'épargnant pas elle-même, et en prémunissant les oreilles qui l'écoutent, contre les périls dont elle est la source. La parole est un vent, mais ce n'est pas toujours un vent brûlant : *Levez-vous*, dit l'Époux des Cantiques, *levez-vous, Aquilon, venez, vent du Midi*,

(1) Luc. I, 29.

soufflez de toutes parts dans mon jardin, et que l'odeur de ses parfums se répande partout (1) ; car la parole a aussi son bon côté, et souvent la langue produit des fruits bien précieux. Ainsi, si le juste vit de la foi, la foi vient par l'ouïe, mais par l'ouïe qu'a frappée la parole de Dieu. Comment avoir la vie, comment vivre si l'on n'a point la foi ? Or, comment avoir la foi, si l'on ne l'a point entendue, et comment l'entendre si elle ne s'est point annoncée ? Évidemment si l'on doit veiller sur sa langue avec un très grand soin et placer sur ses lèvres une garde diligente, c'est parce que, selon la parole même de l'Écriture : *La vie et la mort sont au pouvoir de la langue* (2). S'il n'y avait que la vie, il n'y aurait pas lieu à lui rien retrancher, et s'il n'y avait que la mort, il faudrait la retrancher tout entière. Il faut donc placer *une garde à nos lèvres et une porte de circonspection à notre bouche* (3), car il ne faut pas qu'elle soit à jamais fermée à toute parole de vie et d'édification, ni librement ouverte à des paroles de mort et de damnation. Veillons donc sur nos actions, afin de ne pas omettre ce qui nous est prescrit, et de ne pas faire ce qui nous est défendu. C'est à cette double garde que le Prophète nous exhorte quand il nous dit : *Éloignez-vous du mal, et faites le bien* (4). Veillons de même sur nos paroles, de peur qu'il ne nous arrive, dans nos discours, ou d'offenser Dieu ou de nuire au prochain. Heureux donc celui qui, dans tous ses entretiens, est sous l'empire d'une double crainte, et préoccupé de la pensée que deux sortes d'auditeurs l'écoutent, la crainte et la pensée d'abord de la majesté du Dieu dans les mains de qui il est horrible de tomber, puis de la faiblesse de nos frères, à qui il n'est que trop facile de fournir une occasion de chute.

(1) Cant. IV, 16. — (2) Prov. XVIII, 21. — (3) Psal. CXL, 3. — (4) Psal. XXXVI, 27.

8. Toutefois je ne pense pas qu'on doive tenir pour parfait l'homme qui évite toute faute en parole, si ce n'est par comparaison avec celui qui n'en est encore qu'à veiller sur ses actions. En effet, la Vérité même nous dit dans l'Évangile, en parlant des serviteurs vigilants qui se tiennent sur leur garde dans l'attente de l'arrivée de leur maître : *Si leur maître arrive à la troisième veille de la nuit, et les trouve dans ces dispositions, ces serviteurs seront bienheureux* (1). Or, cela ne se rapporte ni à la première ni à la seconde veille, mais à la veille qui s'exerce sur le cœur que le Sage nous engage à garder avec tous les soins possibles, attendu que *c'est lui qui est la source de la vie* (2). Toutefois je crois que cette garde consiste particulièrement en deux choses, attendu que l'esprit doit avoir l'œil attentif sur le troupeau de ses sentiments et de ses pensées. Or, c'est justice que toute garde soit confiée à celui de qui les deux autres dépendent, à moins que, par hasard, ce qu'à Dieu ne plaise, elles ne soient le résultat que de la feinte, et n'aient que l'apparence, non point la réalité de la piété. En effet, de même qu'une source d'eau jaillissante ne peut ni refluer, ni s'apaiser, ni se monter plus haut, pour remplir d'autres fontaines, qu'elle n'ait commencé par remplir les fossés des environs, ainsi en est-il de l'âme de l'homme : tant qu'elle ne s'acquitte pas avec zèle de la garde des mains et de la langue dont j'ai parlé plus haut, elle ne saurait se replier sur elle-même, pour s'occuper de ce soin, ni jouir des douceurs d'une tranquille dévotion, ni s'élever aux sublimes degrés de la contemplation divine. Eh bien donc, si nous cherchons la grâce qui nous visite d'en-haut, si nous voulons recueillir les consolations spirituelles, demandons-les de cette manière ; si nous voulons que le ciel

(1) Luc. XII, 38. — (2) Prov. IV, 23.

s'ouvre devant nous : voilà comment il faut frapper à la porte. Enfin veillons de ces trois manières si nous voulons être admis aux noces de l'Époux, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est béni dans les siècles.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

De la joie spirituelle, sur les paroles de l'Apôtre. *Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger*, etc.(1)

. Source de la joie spirituelle. Description et origine de la sainte joie. Qui est sage est heureux. — 2. Le vin des désirs charnels. Le bon vin de la sainte volupté. — 3. Il y a deux sortes de joie en cette vie. Que faut-il entendre par la modestie. — 4. Deux choses sont nécessaires à la justice. Il en est de même de la paix.

1. Pourquoi nous éloignons-nous de la route, nous qui courons après la joie ? Sans doute on se réjouit dans le royaume de Dieu, mais cette joie n'est pas la première. La joie qu'on goûte dans le royaume de Dieu n'a rien de mondain, ce n'est pas une joie qui à la fin se change en deuil, mais une joie en laquelle la tristesse elle-même finit par se changer ; car ce n'est pas la joie de ceux qui se réjouissent quand ils ont mal fait, ni l'allégresse qu'ils ressentent dans les pires choses, mais c'est une joie qu'on ressent dans le Saint-Esprit. D'où vient une pareille joie, sinon de la justice et de la paix de l'âme? Que celles-ci donc s'écoulent comme le miel coule de ses cellules, afin qu'il soit plus facile d'en recueillir la douce

(1) Rom. XIV, 17.

liqueur, pendant qu'elle est fluide encore, dans des vases plus solides. Un jour viendra où nous mangerons le miel dans toute sa pureté, alors notre joie sera pleine et entière, et nous nous réjouirons non seulement dans le Saint-Esprit, mais encore par la vertu du Saint-Esprit. Oui, un jour viendra où nous goûterons une joie spirituelle complète, qui ne prendra plus sa source dans des motifs corporels, ni dans les œuvres de miséricorde, ni dans les larmes de la pénitence, ni dans la pratique de la justice, ni dans les épreuves de la patience, mais bien plutôt dans la présence du Saint-Esprit, sur qui les anges mêmes brûlent du désir de fixer leurs regards. Sans doute, en attendant, la sagesse me tient lieu de sel, et assaisonne le reste comme si elle n'était pas elle-même un aliment; oui, en attendant, je soupire après ma réfection, car je n'ai pas même le loisir maintenant d'avaler ma salive. En effet, il y a le sage qui trouve aux choses le goût qu'elles ont; quant à celui qui trouve, à la sagesse elle-même, le goût qui lui est propre et qu'elle a en effet, celui-là non seulement est sage mais de plus il est heureux ; car c'est là proprement voir Dieu tel qu'il est, et ce qu'on entend par le fleuve de délices dont le cours réjouit la cité de Dieu, par le torrent de volupté, et l'abondance enivrante de sa maison.

2. Mais à présent, Seigneur, voici que le vin fait défaut; oui, le vin manque à ces noces, je veux dire le vin des désirs charnels et des concupiscences mondaines. Il est dit : *Le fiel des dragons, et le venin des aspics dont la morsure est incurable, voilà leur vin à eux* (1). Puisse ce vin nous faire constamment défaut, car ce n'est point là de bon vin. Le bon vin ne se récolte pas dans les vignes de l'iniquité, on ne le puise que dans les urnes de la

(1) Deut. XXXII, 33.

purification. Ce n'est point avec le raisin de Gomorrhe, mais avec l'eau de la Judée qu'il se fait. *Vous avez conservé le bon vin jusqu'à cette heure* (1), disait le maître d'hôtel de l'Évangile. Et, en effet, c'est le meilleur vin qui se trouve réservé jusqu'à présent, je veux parler non pas de celui qui se fait avec l'eau, mais bien de celui qui s'exprime des grandes grappes de raisin de la terre promise, qu'on est obligé de porter, en attendant, dans des voitures, tant que nous ne connaissons que Jésus-Christ et même que Jésus-Christ crucifié. Est-ce que le vin ne faisait point défaut ainsi à celui qui s'écriait : *Mon âme a refusé toute la consolation* (2) ? Mais il me semble avoir goûté de l'eau changée en vin quand il ajoute : *Je me suis souvenu du Seigneur, et me suis trouvé dans les délices.* En effet, que n'éprouve-t-on point en la présence de celui dont le seul souvenir est plein de délices ? C'est de la même manière que les Apôtres ont aussi goûté de l'eau qui avait été changée en vin, quand *on les vit sortir du conseil, pleins de joie, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (3). N'est-ce pas, en effet, du vin qui vient de l'eau, que la joie qui naît des opprobres ? C'était l'accomplissement des promesses de la Vérité qui leur avait dit : *Votre tristesse se changera en joie* (4), c'est-à-dire, votre eau se change en vin. Vous vous étonnez que de l'eau devienne du vin ? Mais elle devient même du pain, car vous n'avez pas oublié sans doute de manger votre pain, ce pain dont il est dit : *Vous nous nourrirez d'un pain de larmes, et vous nous ferez boire de l'eau de nos pleurs avec abondance* (5). Et la table quelle est-elle ? Écoutez, le voici : *Il y avait six urnes de pierre placées là pour les purifications des Juifs* (6). Si vous êtes un vrai Israélite, un Israélite non

(1) Joan. II, 10. — (2) Psal. LXXVI. — (3) Act. V, 41. — (4) Joan. XVI, 20. — (5) Psal. LXXIX, 6. — (6) Joan II, 6.

point selon la chair, mais selon l'esprit, vous serez six ans entiers au service du Seigneur, et la septième année vous serez libre; vous vous purifierez dans six urnes; vous travaillerez pendant six jours, vous serez délivré après six épreuves, et le septième jour le mal n'approchera pas de vous. Non seulement vous serez délivré dans ces six urnes, mais même vous boirez un vin que vous puiserez en elles, quand vous commencerez, selon le conseil de l'Apôtre, *à vous glorifier, non pas seulement dans vos espérances, mais même dans vos tribulations* (1).

3. Voilà, en effet, les deux sortes de joie qu'on goûte dans le Saint-Esprit, l'une à la pensée des biens de la vie future, l'autre dans le support des maux de la vie présente. Il n'y a là rien de charnel, rien de mondain, rien qui sente la vanité, il n'y a que l'esprit de vérité, la sagesse des biens futurs, et dans le support des maux présents. L'Apôtre a dit : *Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, oui, je vous le répète, réjouissez-vous*; et, nous faisant connaître aussitôt quels sont les motifs de cette double joie, il continue en ces termes : *Que votre modestie soit connue de tous les hommes, le Seigneur est proche* (2). Or, que faut-il entendre par cette modestie, sinon la patience et la mansuétude? Réjouissons-nous donc à la pensée des choses que nous espérons, car le Seigneur est proche. Oui, je vous le redis, réjouissons-nous des choses que nous avons à souffrir, pour que notre modestie soit connue de tous, car, selon l'Apôtre : *La tribulation produit la patience, la patience l'épreuve et l'épreuve l'espérance; or cette espérance ne nous trompe point* (3).

4. Mais pour que notre cœur devienne capable de ressentir cette double joie spirituelle, il y a deux choses

(1) Rom. v, 3. — (2) Philipp. IV, 4 et 5. — (3) Rom. v, 4.

également nécessaires pour pratiquer la justice et pour conserver la paix, deux choses que la Sainte Écriture nous recommande avec instance. Ainsi l'exercice de la justice semble se renfermer tout entier dans le double précepte de ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions point que les autres nous fissent, selon la recommandation que l'Apôtre en fait aux Gentils, dans sa lettre, et selon le précepte même du Seigneur qui a dit à ses propres Apôtres : *Faites aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent* (1). D'ailleurs, comme nous péchons tous en bien des choses, il est impossible que, dans ce lieu et ce temps de scandales, car les anges qui doivent les arracher tous du royaume de Dieu ne sont pas encore venus s'acquitter de leur mission, et nous ne sommes pas encore citoyens de l'heureuse cité jusqu'aux confins de laquelle le Seigneur fait reposer la paix ; il est impossible, dis-je, que nous réussissions à conserver ici-bas une paix inaltérable entre nous, si celui à qui il arrive par hasard de blesser son frère ne prend garde de ne pas se laisser aller à des sentiments pleins de hauteur et d'animosité, en même temps que celui qui se sent blessé fait en sorte de ne pas se montrer inexorable.

5. Étudions-nous donc à nous montrer aussi humbles pour donner satisfaction à ceux qui ont quelque chose à nous reprocher, que faciles à pardonner à ceux qui nous ont offensés, attendu que, non-seulement la conservation de la paix entre nous est à ce prix, mais encore parce que, sans cela, nous ne saurions nous rendre Dieu même propice ; il ne veut point, en effet recevoir le présent que lui offre l'homme qui n'a pas commencé par aller se réconcilier avec son frère (2).

(1) Matt. vii, 11, et Luc. vi, 31. — (2) Matt. v, 24.

et il réclame rigoureusement le paiement de la dette qu'il avait d'abord remise à son serviteur, quand il voit qu'il ne fait pas grâce lui-même, à son compagnon, de ce qu'il doit. Mais si nous avons ces trois choses en nous, la justice, la paix et la joie dans le Saint-Esprit, n'en soyons pas pour cela pleins d'assurance que le royaume de Dieu est en nous, mais au contraire, travaillons à l'œuvre de notre salut avec plus de crainte et de tremblement, nous souvenant que nous ne portons encore ce précieux trésor que dans des vases de terre faciles à se briser.

VINGT-SIXIÈME LECTURE

Sur les mêmes paroles de l'Apôtre : *Le royaume de Dieu n'est ni dans le boire ni dans le manger*. (Rom. XIV, 17.)

1. Saint Bernard blâme le luxe et la mollesse des hommes. — 2. Les gens charnels recherchent la joie au rebours de l'ordre où on doit le chercher. — 3. La paix et la joie sont dans le ciel. — 4. Nous devons la justice à Dieu et la paix au prochain. — 5. Bienfaits de Dieu à notre égard : il nous a créés, il nous a rachetés, il nous a appelés. — 6. Il faut entretenir par l'humilité et par la charité la paix que nous devons à Dieu. — 7. Aspiration à la céleste patrie.

1. L'Apôtre saint Paul est ordinairement aussi plein de sens que sobre de paroles, c'est ce que savait fort bien le père de l'Église (1) que son éloquence, non moins que les dons de la sagesse, a rendu célèbre, et qui croyait entendre la voix du tonnerre dans chaque mot de saint Paul. En effet, cet Apôtre s'exprime avec une telle précision, et sa voix tonnante est si bien inspirée par la force même de l'esprit, qu'on trouve un ordre admirable dans la suite de ses pensées, une plénitude étonnante dans le sens de ses paroles, et un rapport surprenant entre les uns et les autres. *En effet, le*

(1) Saint Jérôme.

royaume de Dieu, dit-il, *ne consiste pas dans le boire et dans le manger, mais dans la justice, dans la paix et dans la joie que donne le Saint-Esprit* (1). Que répondrez-vous, ô vous, hommes de bonne chère et de débauche, qui vous faites un Dieu de votre ventre, et qui ne vivez que pour le ventre, ou même pour ce qui est plus bas encore; vous qui, selon le mot de l'Apôtre saint Jacques, *nourrissez votre cœur et votre corps dans les excès de la luxure* (2)? Mais écoutez, écoutez encore : *Les mets*, dit saint Paul, *sont faits pour le ventre, et le ventre est pour les mets ; mais un jour, Dieu les détruira l'un et les autres* (3). *Malheur à vous qui reposez sur des lits d'ivoire, et vous livrez à tous les excès de la débauche sur votre couche* (4) ; malheur à vous qui mangez le veau gras pris au milieu du troupeau, à vous qui buvez un vin clarifié avec soin, et qui vous parfumez des essences de premier choix. O enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti dans un corps trop bien nourri? Pourquoi cet amour pour la vanité, quand vous négligez la vertu? L'embonpoint du corps, les délices de la chair, la satiété du ventre, tout cela vous quittera avant la mort, ou du moins, vous le quitterez vous-mêmes. Un saint a dit, en effet : *Tous ces biens, à la mort, on ne les emportera point, et votre gloire ne descendra point avec vous dans la tombe* (5). *On sera placé dans l'enfer comme des brebis qu'on mène à la boucherie, et la mort nous dévorera* (6). Combien il a raison de dire, *comme des brebis*, car une fois durement et rigoureusement dépouillés de la toison des richesses mondaines, nous serons jetés tout nus dans les flammes éternelles. *La mort nous dévorera*, nous mourrons sans cesse à la vie, et nous ne vivrons plus que pour la mort. D'un

(1) Rom. XIV, 17. — (2) Jacob. V, 5. — (3) Cor. VI, 13. — (4) Amos. VI. — (5) Psal. XLVIII, 18. — (6) Ibid. 15.

côté, le corps sera la proie des vers, et de l'autre, l'âme sera celle des flammes, jusqu'au jour où réunis l'un et l'autre pour leur commun malheur, ils partageront la peine et le châtiment des vices qu'ils ont déjà partagés.

2. O homme délicat, c'est au sein des délices et des richesses que tu attends la mort et la confusion ; *non, le royaume de Dieu ne consiste point dans le boire et le manger*, non il n'est point dans les vêtements de pourpre et de lin. Il fut un riche à qui rien de tout cela ne manquait, et en un clin d'œil, *il est descendu dans les enfers* (1). Mais en quoi donc consiste-t-il ? *C'est dans la justice, dans la paix et dans la joie du Saint-Esprit.* Avez-vous entendu, avez-vous remarqué que la joie se trouve placée au dernier rang ? Mais vous, fils insensés d'Adam, vous passez d'un bond par-dessus la justice et la paix, et vous voulez commencer par la fin, en intervertissant l'ordre des choses. Il n'y a, en effet, personne au monde qui ne veuille goûter la joie. Mais cela ne peut ni durer ni même subsister un seul instant ; car, de même *qu'il n'y a point de paix pour les impies* (2), ainsi, le Seigneur l'a dit, il ne saurait non plus y avoir de joie pour eux : Non, non, il ne peut y en avoir pour les impies. Il faut d'abord faire la justice, puis rechercher la paix, et la rechercher même avec ardeur ; ce n'est qu'après cela qu'on peut trouver la joie, ou plutôt être soi-même trouvé par elle. Voilà comment le cœur des anges a commmencé par la justice, quand il demeura ferme dans la vérité et se sépara de celui qui avait déserté le parti de la vérité. Après cela, ils se sont affermis dans cette paix qui surpasse tout sentiment, car lorsqu'ils se voient entourés des honneurs les plus grands et les plus variés, il n'y a personne qui leur porte envie.

(1) Luc. XVI, 10. — (2) Isa. XLVIII, 22.

3. Mais toi, ô Jérusalem, loue le Seigneur, célèbre les gloires de ton Dieu, ô Sion, il a affermi les serrures de tes portes, il a béni tes enfants dans ton sein, il a fait régner la paix sur tes frontières. Oui, loue, célèbre le Seigneur, car il a fermé tes portes par des gonds très solides et des serrures de sûreté, il n'y a pas d'ennemi qui puisse en sortir. Tes fils sont en toi, comblés de toutes les bénédictions spirituelles dans les cieux avec Jésus-Christ. On ne connaît plus la crainte dans l'intérieur de tes frontières, attendu que le Seigneur y a fait régner la paix; tu n'as plus de tentation à redouter, plus de pensées dont le flot te couvre de confusion; le bourreau, à la peau changeante, est bien loin de tes murs et de tes fils, et celui qui ne change jamais unit et consolide tout par son idendité, *celui*, dis-je, *dont toutes les parties sont dans une union parfaite entre elles* (1). C'est pour la troisième fois que tes enfants puisent de l'eau avec joie dans les fontaines du Sauveur et contemplent à l'œil nu, s'il m'est permis de parler ainsi, l'essence même divine, sans être déçus par aucune image de corps fantastiques. Telle sera la joie qu'on goûtera à la fin, et elle sera sans fin.

4. Que nous sommes malheureux, nous qui avons été expulsés de cet heureux séjour, pour descendre, que dis-je, pour tomber dans la vanité où nous nous trouvons! *Comment les enfants de Sion*, dit le Prophète, *qui étaient si beaux et couverts de l'or le plus pur, n'ont-ils pas été réputés plus que des vases de terre* (2)? Les enfants de Sion, dit le Prophète, sans doute de la Sion spéculative que Dieu a bâtie pour être vue dans la gloire; les enfants de la Jérusalem d'en-haut, qui est notre mère; beaux de l'éclat même de leur dignité et revêtus de l'or

(1) Psal. CXVI, 5. — (2) Thren. IV, 2.

pur de l'image de la divinité. Comment se fait-il donc que nous qui étions de leur nombre, nous avons été réputés des vases de terre et que nous avons dégénéré dans ces corps de boue, ces corps fragiles ? En effet, les anges exercent la justice sous les yeux de Dieu, ils ont la paix entre eux, et la joie dans leur cœur ; ainsi en doit-il être de toi, ô homme, ne cherche pas à ravir ce qui t'est destiné au mépris de la justice que tu dois à Dieu, et de la paix que tu dois au prochain. La justice est une vertu par laquelle on rend à chacun ce qui lui appartient. Or, ce n'est pas une justice, mais beaucoup, mais de nombreuses justices que tu dois à ton Créateur. En effet, *le Seigneur est juste, et il aime les justices* (1). *Votre justice, Seigneur, est semblable aux plus hautes montagnes* (2). Oui, *semblable aux plus hautes montagnes*, car il accumule en toi des monceaux de miséricorde.

5. En premier lieu, il t'a créé avec les autres êtres, il t'a même distingué d'entre eux, en te créant avec le cachet d'une grande distinction. En effet, quand il a créé le monde, il n'a dit qu'un mot et il a été fait. Mais après cela, sa majesté se sentit enflammée du plus ardent amour pour toi, elle t'a racheté. Est-ce encore d'un mot facile à prononcer ? Non certes, mais c'est par un travail de trente-trois ans passés, c'est attaché à la croix, mis à mort et couvert d'approbres, qu'il a opéré ton salut sur la terre. Ton Dieu, ô homme, s'est fait ton frère, non pas le frère des anges ; jamais, en effet, il n'a pris la forme de l'ange, mais il s'est fait de la race d'Abraham. Ce que tu as de commun avec les anges, c'est que tu as été créé, mais ce qui t'en distingue, c'est que tu es son frère. Il a fait plus encore, car il nous a pris par la main pour nous tirer de la voie large et spacieuse qui conduit à la mort,

(1) Psal. x, 8. — (2) Psal. xxxv, 7.

et nous placer dans la société et le conseil des saints. Que pouvait-il faire de plus qu'il n'ait pas fait pour toi ? Et pourtant une pareille, une si grande multitude de bienfaits de la main d'un bienfaiteur si grand et si généreux, n'a pu attendrir ton cœur de pierre. Ainsi, tout ce que tu es, tout ce que tu peux, tu le dois à celui qui t'a créé, qui t'a racheté, qui t'a appelé.

6. Mais après avoir fait la justice, il te reste à faire la paix. Tant que nous vivons dans ce vase de terre, dans cette fragile enveloppe de la nature humaine, nous ne saurions nous trouver tout à fait exempts de scandales ; si donc vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, soyez assez humble pour lui demander pardon, et si c'est vous qui avez quelque chose contre lui, ne faites pas difficulté de lui pardonner ; de la sorte, tous les membres du corps vivront en paix. Si nous sommes tout à fait prêts à pratiquer les deux vertus de charité et d'humilité, nous ne pourrons sentir les dissensions. Le Seigneur a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1) : *que je suis doux*, cela se rapporte à la charité, car la charité est patiente et bienveillante : *que je suis humble*, voilà le propre de la parole. Tous ceux qui marcheront sur ses traces trouveront la joie dans le Saint-Esprit. Faut-il que je continue ? Ce que je vais vous dire n'est connu que de ceux qui en ont fait l'expérience : il ne l'est point des autres, *car l'homme charnel ne saurait percevoir ce qui est de l'Esprit de Dieu.* Est-ce qu'il ne nous arrive pas bien souvent dans la prière d'être émus jusqu'au plus profond de nos entrailles, à la seule pensée de la joie qui nous attend dans la Jérusalem d'en-haut, qui est notre mère, et que des torrents de larmes inondent notre visage ? Oh ! s'il pouvait

(1) Matt. XI, 29.

en être toujours ainsi ! *Si je t'oublie jamais, ô Jérusalem, que ma main droite tombe elle-même dans l'oubli ; que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens plus de toi, si je ne me propose pas Jérusalem comme le principe de ma joie* (1) ; oui, comme le principe de ma joie, attendu que le terme s'en trouve aussi placé là.

7. Quand donc, ô Seigneur Jésus, quand donc déchirerez-vous le sac qui me sert de vêtement, et m'envelopperez-vous d'un manteau de joie ? Ma gloire chantera vos louanges, et je ne serai point dans la tristesse. Le commencement de la joie que nous ressentons ici-bas, n'est qu'une goutte, une gouttelette même, tombée du fleuve de joie dont le cours impétueux réjouit la cité de Dieu. Quand viendra le jour où nous serons plongés plus profondément dans les joies éternelles à la source même de la divinité, où l'eau succédera à l'eau sans interruption et sans mélange ? Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face du Seigneur ? Quand passerai-je dans le tabernacle admirable, jusques à la maison de Dieu ? Quand donc enfin verrons-nous de nos yeux ce que nous avons appris de nos oreilles de la cité du Seigneur ? Du courage donc, tenons à faire fidèlement ces trois heureuses étapes, et n'oublions jamais ce mot : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu* (2) ? Car nous ne sommes pas venus pour livrer de nouveau notre Roi à la mort, avec un visage hypocrite, mais pour le servir, lui qui est béni dans les siècles des siècles.

(1) Psal. CXXXVI, 5. — (2) Matt. XXVI, 50.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

Sur ces paroles de Notre-Seigneur :
Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé (1)

1. Il y a quatre états ou degrés pour les hommes. Admirable alliance entre l'humilité et l'exaltation. Il y a un abaissement qui va jusqu'à l'enfer. — 2. Nécessité de l'humilité. — 3. Ce qu'est l'abaissement de la vérité. — 4. Il y a bien des gens humiliés, mais ils ne sont pas humbles pour cela. — 5. Comment l'homme doit s'humilier lui-même.

1. Si nous considérons les choses avec attention, nous remarquerons qu'il y a quatre degrés pour les hommes : c'est d'abord la souveraine félicité du ciel après laquelle nous soupirons ; puis la demi-félicité du paradis terrestre dont nous sommes déchus ; en troisième lieu la demi-misère de ce monde qui cause nos gémissements, et enfin le comble de la misère de l'enfer que nous redoutons avec raison. Pour résumer ma pensée, je dirai que ces quatre degrés sont la vie, l'ombre de la vie, l'ombre de la mort et la mort. Voilà pourquoi, ne nous trouvant ni au premier ni au dernier degré, nous craignons de descendre et nous désirons monter, d'autant plus inquiets que nous nous voyons beaucoup plus près du dernier

(1) Luc, XIV, 11.

degré que du premier. Or, voilà qu'on nous dit : *Quiconque s'élève sera abaissé* (1). Que signifie cette espèce de chassé-croisé entre l'abaissement et l'élévation ? N'est-ce donc point assez, Seigneur, de nous avoir abaissés dans la vérité, pour que vous demandiez encore que l'homme s'abaisse lui-même ? Mais d'ailleurs encore faut-il qu'il y ait possibilité de s'abaisser ; mais quand on est tombé aussi bas qu'il est, on n'a plus le courage de tenter de remonter ; et lorsqu'on est abaissé à ce point, c'est en vain qu'on peut espérer se relever jamais ; car vous nous avez abaissés, Seigneur, dans le lieu de l'affliction, et la mort nous a recouverts de son ombre. Notre vie est même bien près de l'enfer, comment pourrions-nous descendre davantage ? Quel bien pouvons-nous espérer si nous descendons dans la corruption ? car plus bas que nous il n'y a que l'irréparable corruption. Après l'ombre de la mort, il ne reste plus que la mort même ; et après le séjour de l'affliction, je ne vois plus que celui de la mort.

2. Le Seigneur a dit : *Quiconque s'abaisse sera élevé*. S'il avait dit : *Quiconque aura éte abaissé sera élevé*, je m'en serais réjoui, car il n'est que trop certain que je suis abaissé et beaucoup même. Mais comme il dit : *Quiconque s'abaisse sera élevé*, je me trouve on ne peut plus embarrassé ; non pas que j'ignore ce que je préfère, mais parce que je ne sais pas ce que je dois faire. Je désire m'élever, c'est même une nécessité pour moi de le faire, car je ne saurais trouver ici-bas la cité permanente, et il ne serait pas bon pour moi de demeurer là où je suis, quand même cela me serait permis. D'un autre côté descendre encore, c'est la mort. Je suis déjà arrivé au plus bas possible ; je n'ai plus au dessous de moi que le der-

(1) Luc. xviii, 14.

nier degré, je veux dire l'enfer ; si je m'abaisse davantage je ne puis plus espérer remonter jamais, et pourtant si je ne m'abaisse point, il faut renoncer à tout espoir de m'élever, car *celui qui s'abaisse sera élevé*, et celui-là seul le sera. Si je le fais, je suis mort ; si je ne le fais pas, je renonce à m'élever, et n'en suis pas moins mort. Mais si nous voyons là une difficulté, considérons ce qui précède.

3. Il est dit : *Quiconque s'élève sera abaissé*. Or, comment celui que la Vérité même abaisse pourra-t-il s'élever? Je ne dis pas où, mais comment pourra-t-il s'élever, attendu que ce n'est pas la place qui lui manque pour cela, mais la force. Non, dis-je, ce qui manque à l'homme ce n'est pas la place pour s'élever, mais ce qui lui fait complètement défaut, c'est le pouvoir de le faire. Sa volonté est grande, mais sa volonté est nulle ; en effet, que nous le voulions ou non, ce cri : *Vous m'avez abaissé dans votre vérité* (1), est le cri d'Adam, le cri du genre humain tout entier. Or, quiconque est humilié dans la vérité l'est bien en vérité, et ne peut plus avoir qu'une fausse élévation. Mais une fausse élévation n'est point une élévation. Remercions le Seigneur de ce qu'il n'a pas dit : *Quiconque s'élève sera élevé;* en effet, quels efforts ne ferions-nous point pour nous élever en vain, si nous croyions qu'il en est ainsi, puisque la certitude même que nous ne saurions nous élever de cette manière ne nous ôte point l'envie de nous élever? Et peut-être est-ce à cause de cela que le Seigneur a dit : *Quiconque s'élève sera abaissé*, en parlant, non point du résultat, qui est nul, mais de l'intention qui est insensée.

4. Que de gens voyons-nous humiliés sans être humbles, frappés sans en ressentir de la douleur ; l'objet

(1) Psal. CXVIII, 75.

des soins mêmes du Seigneur, mais qui ne trouvent point la santé dans ces soins? Ce sont tous ceux qui pensent trouver des délices sous les ronces (1), qui ne veulent point voir les péchés qu'ils commettent, le pas glissant où ils chancellent, les ténèbres qui les aveuglent, les filets au milieu desquels ils naissent, le séjour d'affliction où ils habitent, le corps de mort qu'ils traînent avec eux, le joug pesant qu'ils portent, la conscience plus pesante encore qu'ils cachent, et la très lourde sentence qui les attend. Tel était celui à qui saint Jean, dans son Apocalypse, reçoit l'ordre d'écrire en ces termes : *Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens, et je n'ai besoin de rien ; et vous ne voyez pas que vous êtes malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu* (2). D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner que l'élévation des hommes soit si vaine et si mensongère, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que mensonge et que vanité. La vérité les humilie, la vanité les élève ; ils aiment mieux les ténèbres que la lumière, ils embrassent la vanité qui les exalte, et recherchent le mensonge, tandis qu'ils repoussent la vérité qui les humilie, de tous leurs vœux, de toute l'énergie possible, par toute sorte de dissimulations et de frivoles efforts.

5. Avons-nous réussi à quelque chose ? Oui, car il me semble que nous avons trouvé comment l'homme peut s'humilier. C'est, vous dirai-je, en s'attachant à la vérité qui l'humilie, et unissant ses efforts aux siens avec tous les sentiments de la plus vive piété, au lieu de fermer les yeux à la lumière. Aussi me mettrai-je désormais le plus en garde qu'il me sera possible contre la dureté du cœur ; je sentirai ma douleur et pleurerai sur elle, de peur que, si mes blessures étaient insensibles, elles ne fussent en même temps incurables. Je serai donc comme un homme

(1) On retrouve cette manière de parler dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre III, chapitre XX, vers la fin. — (2) Apoc. III. 17.

qui voit sa pauvreté sous la verge indignée du Seigneur, pour que mon âme ne partage point le sort de ceux dont la Vérité a dit : *Je les ai frappés et ils n'ont pas même senti de douleur* (1), et ailleurs : *J'ai pris soin de Babylone, mais elle n'a point recouvré la santé* (2). Sans doute, c'est un moyen violent de guérir que l'abaissement ; mais l'orgueil est un mal bien plus violent encore : plaise à Dieu qu'il soit si bien soigné qu'il finisse par céder aux soins dont il aura été l'objet. Je me mettrai donc d'accord avec mon ennemi, je prendrai parti pour mon juge, je me laisserai percer enfin par l'aiguillon du remède pour ne pas être percé deux fois. Voilà, je crois, le sens de ces paroles du Seigneur : *Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.* C'est comme s'il avait dit : Quiconque regimbera contre l'aiguillon en sera piqué deux fois ; au contraire, on épargnera celui qui en souffrira volontiers les atteintes, et donnera lieu de se calmer à la colère de Dieu.

(1) Jerem. V, 3. — (2) Jerem. LI, 9.

VINGT-HUITIÈME LECTURE

Sur ces paroles de l'Apôtre : *Je veux donc avant toutes choses que vous fassiez des supplications, des prières*, etc. (I Tim. II, 1.)

1. Les supplications conviennent aux consciences infirmes. L'intercession des saints. — 2. Allégorie de l'hémoroïsse. — 3. La prière proprement dite est pour les pénitents. — 4. Saint Bernard assigne les demandes à ceux qui sont déjà reçus en grâce. L'humilité de ceux qui font des progrès se nourrit par le sentiment de ses propres imperfections. Signes et indices d'une cure invisible. — 5. Manière de bien prier. On ne doit demander que sous certaines conditions les biens temporels et les grâces gratuitement données. Il faut demander sans restriction la grâce qui rend agréables à Dieu et la gloire éternelle. — 6. Le quatrième genre de prière est l'action de grâces, il est donné à peu d'hommes. Récapitulation. — 7. Respect dans l'oraison. — 8. L'oraison réclame une attention toute particulière. Pendant l'oraison l'esprit doit s'élever vers le ciel.

1. L'Apôtre semble indiquer quatre manières de prier quand il dit : *Je veux avant toutes choses que vous fassiez des supplications, puis des prières, des demandes et des actions de grâces* (1). En effet, il y a des gens que la conscience de leur péché effraie et tourmente parce qu'ils n'ont point encore reçu la force de résister ; c'est ce qui se produit quand le Saint-Esprit fait rayonner

(1) Tim. II, 1.

pour la première fois l'éclat de la vérité dans l'âme de ceux qui sont plongés dans la fange du péché, les excite, les fait rougir de leur état et leur inspire la crainte de Dieu à la vue de l'immensité de leurs fautes, et la petitesse de leurs mérites; craignant alors l'enfer dont il leur semble qu'ils voient briller les flammes, ils cherchent ailleurs le bien qu'ils ne trouvent point en eux pour se protéger. Ils savent, en effet qu'il, n'est pas sûr de se présenter les mains vides en présence du Seigneur, notre Dieu, en dépit de la loi qui le défend (1); a plus forte raison n'osent-ils pas se montrer à ses yeux les mains pleines uniquement de souillures. Craignant donc et craignant avec raison de s'approcher eux-mêmes, ils s'étudient à supplier par les autres. Tel est le genre de prières que nous faisons ordinairement quand nous disons : *Saint Pierre, priez pour nous*, ou que nous recourons à d'autres formules semblables, mais surtout, c'est évident quand nous nous écrions : *Par votre croix et votre Passion, délivrez-nous, Seigneur*, etc. Il me semble voir, alors, quelque larron qui se voit pris et conduit au gibet, et qui, dans son désespoir de ne trouver en soi rien qu'il puisse mettre en avant pour obtenir sa grâce, étend les bras en croix et s'écrie : Voilà dans quel état le Christ a souffert, pour toucher de compassion le cœur de ceux qui se sont emparés de lui.

2. Il me semble que c'est pour ces âmes-là qu'on peut dire *que le royaume des cieux souffre violence et qu'il n'y a que les violents qui le ravissent* (2). Il faisait violence au royaume des cieux, ce publicain qui, en même temps qu'*il n'osait pas même lever les yeux au ciel*, put abaisser le ciel vers lui (3). Et cette femme qui, avec sa perte de sang, n'osait s'approcher de Jésus, et

(1) Exod. XXIII, 15. — (2) Matt. XI, 12. — (3). Luc. XVIII, 13.

pourtant faisait sortir une vertu de lui (1), me paraît avoir fait aussi quelque chose de semblable. En effet, c'est à la dérobée qu'elle touche les franges de son manteau, et elle se trouve guérie de son mal. Aussi quand le Seigneur, en parlant d'elle, s'écriait : *Qui m'a touché?* (2) et ajoutait : *j'ai senti une vertu sortir de moi*, il semble qu'il indique par là en quelque sorte qu'il ne voulait point lui accorder cette faveur. Je ne pense pas qu'il se trouve personne parmi vous dans ce cas ; mais peut-être y en a-t-il plusieurs qui ont pu, quand ils vivaient dans le monde et à la manière des gens du monde, éprouver ce que je dis et souffrir malgré eux une perte de sang, mais de ce sang qui ne saurait posséder le royaume de Dieu. En effet, *quiconque fait le péché est esclave du péché* (3), et il ne peut se contenir par sa propre force quand même il le voudrait. Il ne lui est donc point avantageux de s'approcher lui-même du Christ, mais seulement de toucher les franges de son vêtement, s'il s'en trouve à sa portée, c'est-à-dire de considérer l'homme qu'il trouve le plus humble, et placé au dernier rang dans l'Église qui est le vêtement du Christ. Oui, il doit jeter les yeux sur celui qui a choisi d'être le dernier dans la maison de Dieu, attendu que celui-là est véritablement la frange placée au bas du vêtement du Christ, cette frange, dis-je, jusqu'où descend, en s'écoulant de la tête, la plénitude des parfums spirituels. Si, en le touchant par quelques bienfaits, par une humble prière, ou par une confession sincère, il parvient à émouvoir son cœur, et à lui inspirer de la compassion pour son état, il peut avoir confiance, il sera guéri, cela ne fait point de doute. Toutefois, que la frange se rappelle bien que ce n'est pas d'elle, mais de Jésus-Christ qu'est sortie la vertu,

(1) Luc. VIII, 43. — (2) Luc. VIII, 45. — (3) Joan. VIII, 34.

car c'est lui qu'on a touché, assure-t-il, quoiqu'on n'ait touché que la frange de son vêtement. Je vous ai dit du mieux que j'ai pu, quel est le genre de prière qu'on appelle supplications, et à quelles âmes elle est nécessaire.

3. Après avoir reçu la vertu de se contenir, le pécheur s'approche avec sécurité, nonobstant les fautes dont il se sent coupable, pour chercher le pardon de ses fautes passées. Il a recours alors à l'oraison qui est l'oraison de la bouche, quand de ses propres lèvres, il parle enfin avec son Dieu. Ainsi, voyez comment Marie-Madeleine, cette hémorroïsse non moins humble que la précédente, non seulement n'appréhende plus de s'approcher de Jésus, mais encore lui arrose les pieds de ses larmes, les lui essuie de ses cheveux, les inonde de ses parfums, et les baise d'une bouche dévote. On voit assez par là qu'elle avait formé dans son cœur la résolution bien arrêtée de s'abstenir désormais de tout péché. Le flux, si l'on peut parler ainsi, s'était arrêté. Si vous en êtes là, mon frère, la première chose que vous ayez à faire, c'est de parler à Dieu dans la prière, et de repasser vos années passées dans l'amertume de votre âme.

4. Après cela, lorsque vous avez passé un certain temps dans les larmes de la pénitence, ressenti la joie et conçu l'espérance de l'indulgence, vous pouvez aborder les demandes, et demander ce qu'il faut, en toute sécurité, pour vous et pour vos compagnons, puisque vous êtes reçu dans la grâce du Seigneur. Mais peut-être me demanderez-vous à quoi et comment vous pourrez reconnaître que vous avez obtenu ce pardon; car, pour conserver l'humilité, la bonté de Dieu dispose ordinairement les choses de telle sorte que plus un homme fait de progrès dans le bien, moins il estime lui-même qu'il avance. C'est que, en effet, jusqu'au plus haut degré de la spiri-

tualité, quand on peut y monter, on conserve toujours quelque chose de l'imperfection du premier, qui empêche qu'on a bien de la peine à croire qu'on l'a atteint. Toutefois, je sais bien ce qu'on lit dans l'Évangile : Jésus-Christ avait dit à un paralytique : *Ayez confiance, vos péchés vous seront remis* (1), et ces paroles furent considérées comme un blasphème dans sa bouche. Mais celui qui entend même la pensée de l'homme repartit : *Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs?* Vous blasphémez vous-mêmes, en disant que je blasphème, et pour expliquer le pouvoir que j'ai de guérir les maladies du corps, vous m'accusez d'usurper une vertu invisible. Mais moi, je montre que c'est vous qui blasphémez, en vous montrant, par une vertu visible, que j'en ai aussi une invisible. Et, dit-il, *pour que vous sachiez bien que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, s'adressant au paralytique, levez-vous, emportez votre lit et marchez* (2). Pour vous, si vous vous levez par le désir des choses d'en-haut, si vous emportez votre lit, c'est-à-dire, si vous élevez votre corps au-dessus des voluptés terrestres, en sorte que votre âme ne soit plus entraînée par les voluptés de la chair, et que plutôt elle la dirige comme il convient, et la conduise où elle ne voudrait point aller ; si enfin, vous avancez, en perdant le souvenir de ce qui est derrière vous, pour ne plus tendre que vers les choses qui sont en avant, par le désir et par le ferme propos de faire des progrès, vous n'avez pas à en douter, vous êtes guéri. En effet, jamais vous n'auriez pu vous lever, si votre fardeau n'avait été quelque peu allégé, ni emporter votre lit, si vous n'aviez été plus complètement allégé encore, attendu qu'il n'est pas possible de marcher d'un pas dégagé dans les sentiers d'une

(1) Matt. IX, 2. — (2) Joan. IV, 3.

vie pleine de ferveur, si l'on est encore sous le faix pesant de ses péchés.

5. Quiconque se trouve dans ces dispositions peut prier avec confiance ; qu'il prenne garde seulement de ne pas demander des choses qu'il ne faut pas, de trop demander même les choses qu'on doit demander à Dieu, ou de ne demander qu'avec tiédeur ce qu'on doit rechercher de tout cœur et en tout temps. *Vous demandez et vous ne recevez rien, parce que vous demandez mal pour avoir de quoi satisfaire vos passions* (1). C'est ce que fait tout homme qui recherche, au delà du nécessaire, les choses de la terre, qui poursuit la gloire du monde et la volupté. Telle est aussi la prière que les hommes du monde adressent ordinairement à Dieu, quand ils lui demandent, dans leurs prières, la mort de leurs ennemis et autres choses semblables. Toutefois, on peut demander les biens temporels, autant qu'il en est nécessaire à l'homme, si l'on en est dépourvu ; mais, selon la pensée de saint Grégoire, il ne faut pas les solliciter avec une ardeur excessive. Je place sur la même ligne les biens même spirituels dont l'absence n'est pas un obstacle au salut, tels que le don de parler avec une haute sagesse, la grâce de guérir les malades, enfin tous les autres dons qu'il n'est pas bien certain qu'ils nous seront utiles. Ainsi, si vous êtes tourmenté par la tentation, vous pouvez bien demander d'en être délivré, mais il ne faut pas le faire avec trop d'insistance, car on doit toujours se rappeler cette parole de l'Apôtre : *Pour nous, nous ne savons pas ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières* (2), et se confier en Dieu pour cela, plutôt que d'oser nous faire notre part. Quant à ce que nous devons demander à Dieu en tout temps, et de toute l'ardeur de

(1) Rom. VIII, 26. — (2) Id.

notre âme, le voici : voici, dis-je, quel doit être l'objet incessant de nos plus ardentes prières, de nos cris vers Dieu, c'est sa grâce si bonne, sa grâce, dis-je, qui nous rende agréables aux yeux de son cœur, qui nous fasse vivre en lui et mourir en lui. Voir sa gloire, et jouir à jamais de sa présence, c'est, en effet, pour obtenir ces biens-là qu'il a été dit : *Priez sans cesse* (1). C'est en y pensant que le Prophète disait : *Mes yeux vous ont cherché; je chercherai votre visage, Seigneur* (2) ; et ailleurs : *Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, je ne rechercherai qu'elle, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie* (3).

6. Quant au quatrième genre de prières, il y en a bien peu, je pense, à qui il soit donné d'y atteindre, mais plus il est rare, plus il est précieux. En effet, celui que Dieu exauce selon sa promesse (4), avant même qu'il l'ait prié, trouve une grande grâce à ses yeux, et l'esprit de Dieu même rendra témoignage à son propre esprit, que ses vœux sont exaucés, en sorte qu'il ait plutôt à remercier Dieu qu'à le prier. Nous avons un exemple de ce genre de prière dans la résurrection de Lazare, alors que Notre-Seigneur, avant même d'avoir rien demandé à son Père, s'écrie : *Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous m'avez exaucé* (5). Ainsi donc, la première sorte de prière, *la supplication*, doit se faire avec un sentiment de respectueuse humilité ; la seconde, que nous appelons proprement, *la prière*, doit se faire avec un cœur pur, c'est-à-dire sans dissimuler nos péchés, sans nous flatter, et en nous rappelant qu'il n'y a que de cette manière qu'on trouve miséricorde aux yeux de Dieu, en faisant en sorte qu'il voie en nous des juges sévères pour nous mêmes. La troisième est *la demande* ; elle requiert

(1) Luc. XVII, 2. — (2) Psal. XXVI, 13. — (3) Psal. XXVI, 7. — (4) Isa. LXV, 24. — (5) Joan. XI, 41.

une grande charité et une large espérance, selon ces paroles de l'Écriture : *Qu'il demande avec foi et sans hésiter* (1). Je crois que c'est dans cette pensée qu'il a été dit quelque part : *Partout où vous poserez le pied, la terre sera à vous* (2), car nous n'obtiendrons qu'à proportion que nous allongerons le pied. La quatrième est *l'action de grâces*, elle doit être pleine de dévotion, et comblée de délices.

7. Pour ce qui est du respect que nous devons à l'oraison, il y en a plusieurs, du moins je le pense, qui éprouvent quelquefois de l'aridité dans la prière, et une grande lourdeur d'esprit, en sorte que, ne priant que des lèvres, ils ne songent ni à ce qu'ils disent, ni à qui ils parlent. Cela vient de ce qu'ils se mettent à la prière par une sorte de routine, sans le respect qui convient, et sans le soin qu'elle réclame. Car à quoi doit penser celui qui va se mettre en prière si ce n'est à ces paroles du Prophète : *Je vais entrer dans le lieu où est le tabernacle admirable du Seigneur et jusque dans sa maison sainte* (3)? En effet, pendant l'oraison, nous devons entrer dans la cour céleste, dans cette cour, dis-je, où le Roi des rois est assis sur un trône d'étoiles, entouré de l'armée innombrable et ineffable des esprits bienheureux. Voilà pourquoi le Prophète qui l'avait vue, cette armée, et qui ne pouvait en porter le nombre trop haut, a dit : *Un million d'esprits le servait, et un autre million se tenait devant lui* (4). Avec quel respect, par conséquent, avec quels sentiments de crainte et d'humilité doivent donc s'approcher de ce trône, de pauvres et misérables petites grenouilles qui rampent à terre et sortent de la bourbe de leurs marécages? Avec quel tremblement, avec quelles supplications, avec quelle humilité, avec quelle inquié-

(1) Jacob. I, 6. — (2) Josue. I, 3. — (3) Psal. XLI, 4. — (4) Dan. VIII, 10.

tude, enfin avec quelle attention d'esprit, l'homme, dans sa petitesse et sa misère, doit-il se tenir en présence de la glorieuse majesté de Dieu, sous les yeux des anges, dans l'assemblée des justes et la réunion des saints ?

8. Si, dans toutes nos actions, nous avons besoin d'une grande vigilance, nous en avons donc un bien plus grand besoin encore dans l'oraison. Car, *s'il est vrai que, à toute heure et en tout lieu, les yeux du Seigneur sont ouverts sur nous, il l'est bien davantage encore qu'ils le sont encore dans l'oraison.* En effet, s'il nous voit sans cesse, dans l'oraison nous nous plaçons en sa présence et sous ses yeux, et nous nous entretenons avec lui comme face à face. Or, bien qu'il soit vrai que Dieu est présent partout, cependant c'est dans le ciel qu'il faut le prier, et c'est là qu'on doit penser à lui pendant le temps consacré à l'oraison. Notre esprit ne saurait se trouver empêché ni par le plafond de notre oratoire, ni par les vastes espaces de l'air, ni par l'épaisseur des nuages, si nous nous en rapportions à la formule de la prière que le Christ même nous a donnée, et dans laquelle il s'exprime ainsi : *Notre Père qui êtes aux cieux* (1). Le ciel est appelé, par une sorte de prérogative, le siège ou le trône de Dieu, parce que, en comparaison de la manière dont les saints anges et les âmes des bienheureux voient Dieu dans le ciel, il semble que nous autres, sur la terre, nous n'avons dans notre vie malheureuse et dans notre pèlerinage, rien de plus que son nom. Que celui donc qui prie, le fasse comme s'il était ravi dans le ciel et placé en présence de celui qui est assis sur un trône élevé au milieu des anges demeurés fidèles, et situé bien haut parmi les hommes, je veux dire parmi les indigents qu'il a ramassés dans la poussière, et les pauvres qu'il a

(1) Matt. VI, 9.

relevés de leur fumier. Oui, qu'il se regarde et se tienne comme étant en présence du Seigneur de majesté, et s'écrie avec Abraham : *Je parlerai à mon Seigneur, bien que je ne sois que cendre et que poussière* (1), et cela, parce que c'est vous, Seigneur, qui m'y engagez et vous qui m'avez appris à le faire, voilà pourquoi j'ose me le permettre, Seigneur, vous qui êtes la source même de la piété.

(1) Gen. XVIII, 31.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE

Il faut plier notre volonté à la volonté de Dieu.

1. Il ne faut mettre notre espérance que dans l'humilité. — 2. Toute l'humilité consiste dans la soumission de notre volonté à celle de Dieu. Il y a trois manières de se soumettre à Dieu. Le danger se trouve dans le juste milieu. — 3. Que faire dans le cas où la volonté de Dieu est incertaine. Dangers de la volonté propre. — 4. Tant que l'âme est dans ce malheureux corps de mort, la soumission entière de notre volonté à celle de Dieu est impossible. La servitude de Dieu est plus douce que toutes les autres servitudes.

1. Vous venez d'entendre ce que le Christ pense de l'humilité ; je voudrais que vous fussiez tout attention, quand on vous lit ce passage ; car pour moi, c'est être insensé, c'est être fou que de se confier dans d'autres mérites, de mettre son espérance dans une autre religion et dans une autre sagesse que l'humilité. Auprès de Dieu, nous ne pouvons nous appuyer sur aucun droit, attendu que nous commettons tous bien des fautes ; nous ne pouvons pas non plus le tromper : s'il connaît tous les secrets mêmes de notre cœur, à combien plus forte raison connaît-il nos œuvres qui paraissent en dehors ? Enfin, nous ne saurions lui résister de vive force, il est le Tout-puissant. Que nous reste-t-il donc à faire, sinon à re-

courir de toute notre âme au remède de l'humilité, et de suppléer par elle à ce qui nous manque sous tous les autres rapports. Mais, ô vanité surprenante, ô fatuité étonnante de notre cœur ! malgré tant de motifs que nous avons de nous humilier, non seulement l'humilité ne réussit point à réprimer complètement les élans de notre cœur, ni à dompter ses mouvements orgueilleux, mais il faut que tout cendre et poussière qu'il est, il s'enorgueillisse encore.

2. Or, le tout de l'humilité semble consister dans la soumission de notre volonté à celle de Dieu, selon ce mot du Prophète : *Est-ce que mon âme ne sera point soumise à Dieu* (1)? Je sais bien que toute créature est, bon gré mal gré, soumise au Créateur ; mais ce que Dieu demande à la créature raisonnable, c'est une soumission volontaire, c'est qu'elle offre à Dieu le sacrifice de sa volonté, et qu'elle rende hommage à son saint nom, moins parce qu'il est saint, terrible, tout-puissant, que parce qu'il est bon. Or, il faut que notre soumission soit triple. En premier lieu, il faut que nous voulions, sans restriction, tout ce qu'il est certain que Dieu veut, en second lieu, que nous détestions, comme lui, tout ce que nous savons lui déplaire, et enfin que nous ne voulions ni ne repoussions point absolument les choses qu'il n'est pas sûr qu'il veuille ou repousse lui-même. Il est certain que c'est là, dans ce juste milieu, que gît tout le péril pour les religieux, attendu que nous avons le malheur de nous flatter nous-mêmes, et de nous faire illusion et de nous séduire. Voilà d'où vient que nous nous dispensons de rechercher quelle est la volonté de Dieu ; c'est que nous voulons faire notre propre volonté, et pourtant avoir une sorte d'excuse dans notre ignorance de la vo-

(1) Psal. LXI, 1.

lonté de Dieu. En effet, où trouver un serviteur de Dieu assez malheureux pour oser ne point vouloir ce qu'il est certain que Dieu veut, ou pour se permettre de vouloir quelque chose qui soit contraire à sa volonté? Le danger se trouve précisément entre les deux extrêmes pour ceux qui, étant enfin sortis du siècle, ont dressé leur tente dans le lieu de leur conversion, comme dans un paradis de délices. De même que c'est au centre du paradis terrestre que se trouvait placé l'arbre de la transgression, où nos premiers parents sont devenus prévaricateurs, l'arbre, dis-je, de la science du bien et du mal, non seulement de la science du bien ou du mal seul, mais du bien et du mal.

3. Je vous en prie donc, prêtez-moi la plus grande attention, car je ne vois rien que vous puissiez entendre avec plus de fruit que ce que j'ai à vous dire. Dès que pour nous la volonté de Dieu est certaine, la nôtre doit la suivre sans réserve. Or, il en est ainsi dans tous les cas où nous trouvons dans les Écritures quelque chose de certain, ou bien encore dans le cas où l'Esprit-Saint crie manifestement au fond de nos cœurs quels sentiments nous devons avoir. C'est ce qui a lieu quand il s'agit de la charité, de l'humilité, de la chasteté, de l'obéissance et des autres vertus. Nous devons alors approuver sans hésiter et rechercher tout ce que nous savons, à n'en pouvoir douter, être agréable à Dieu. De même nous devons haïr de toutes nos forces ce que Dieu hait bien certainement, comme l'apostasie, la fornication, l'iniquité et l'impatience. Mais dans tous les cas où il ne se présente rien de certain à notre esprit, que notre volonté ne tienne non plus rien pour certain, qu'elle se tienne plutôt en suspens entre les deux choses opposées, ou du moins qu'elle ne penche pas trop d'un côté ou de l'autre, dans la crainte que peut-être ce soit le contraire

qui plaise plus à Dieu, et tenons-nous dans la disposition de suivre sa volonté de quelque côté que nous voyions qu'elle incline. On ne saurait hésiter là où il n'y a point de doute, mais on ne doit pas non plus tenir ce qui est douteux pour certain. Dans le doute il ne faut ni s'arroger la décision, ni précipiter son jugement, et l'on éprouvera ce qui est écrit : *Ceux qui aiment votre loi, Seigneur, jouissent d'une grande paix, et il n'y a point de scandales pour eux* (1). En effet, d'où viennent les scandales, d'où naissent les troubles, sinon de ce que nous suivons notre volonté propre, et de ce que, ayant la témérité de décider au fond de notre cœur ce qui nous agrée le plus, s'il arrive que nous soyons, d'une manière ou d'une autre, empêchés de la mettre à exécution, nous en concevons à l'instant de l'impatience, et nous nous laissons aller au murmure et au scandale, sans faire attention que tout coopère au bien pour *ceux qui ont été appelés, selon le décret de Dieu, pour être saints* (2). Et même ce qui ne nous paraît qu'un accident, ce n'est autre chose en quelque sorte que la voix de Dieu même qui nous indique sa volonté. Mais celui qui n'a point dans son cœur décidé comme certain ce qui n'est que douteux, ne peut se scandaliser. Ou bien si, ayant la pensée de faire quelque chose qui n'est point à ses yeux certainement prescrit, il suspend sa volonté propre jusqu'à ce qu'il ait consulté son Supérieur, et demandé quelle est la volonté de Dieu dont il tient la place, il n'éprouvera aucun trouble d'âme quoi qu'on lui ordonne, attendu qu'il est bien vrai que ceux qui aiment la loi de Dieu, jouissent d'une grande paix, et qu'il n'y a point de scandale pour eux.

4. Mais quand je dis qu'on doit tenir sa volonté en suspens, ou la soumettre à celle de Dieu, je n'entends

(1) Psal. CXVIII. 165. — (2) Rom. VIII, 28.

point parler de la concupiscence de nos désirs ni des affections de notre âme. Car il est impossible, tant que notre âme est retenue prisonnière dans notre corps de mort, qu'il en soit complétement ainsi. En effet, ne serait-ce point déjà la vie éternelle même, que d'avoir une volonté soumise à la volonté de Dieu de toute la force de notre âme ? Mais il faut soumettre notre consentement à la volonté de Dieu, si nous voulons avoir la paix dans le temps, la paix dans l'éternité ; il est écrit en effet : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix* (1) ; et ailleurs, dans le Prophète : *Seigneur, on marchera à la lumière de votre visage, et l'on tressaillera de bonheur, en chantant les louanges de votre nom* (2). Les uns, en effet, marchent à la lumière de leur propre visage, c'est-à-dire ne songent qu'à faire leur volonté propre, et ne regardent que le bon plaisir de leur cœur. Les autres marchent à la lumière du visage des hommes, c'est-à-dire ne recherchent que les moyens de plaire aux hommes et ne s'occupent que du jugement du monde. C'est ce que le Prophète appelle le jour de l'homme, quand il dit : *Seigneur, je n'ai point désiré le jour de l'homme, vous ne l'ignorez point* (3). *Toutes les voies ne sont qu'affliction et oppression, ils ne connaissent point la voie de la paix la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux* (4). En effet, de quiconque a la crainte de Dieu devant les yeux on peut dire : *ses voies sont belles et ses actions pacifiques* (5). Le Seigneur a dit : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés*, vous que la dure servitude de votre volonté propre ou de la volonté d'autrui accable, *et vous trouverez la paix pour vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger* (6). C'est que, en effet, plus la clémence de Dieu l'emporte en douceur et en bienveillance sur celle

(1) Joan. XIV, 27. — (2) Psal. LXXXVIII, 17. — (3) Jerem. XVII, 16. — (4) Psal. XIII, 7. — (5) Prov. III, 17. — (6) Matt. XI, 30.

de quelque homme que ce soit, plus il est manifeste que son joug l'emporte aussi en douceur sur tous les autres jougs. Voilà pourquoi quiconque s'applique à plaire aux autres hommes est couvert de confusion ; mais ceux qui marchent à la lumière de votre visage, Seigneur, ne songent qu'à faire votre volonté, et ne s'efforcent que de vous plaire, dès maintenant tressailleront de bonheur toute la journée en votre nom ; il n'y aura point de scandale pour eux, ils se réjouiront au contraire dans votre justice, le jour où, dépouillant leurs infirmités, et entrant dans vos puissances, ils ne parleront plus que de votre justice, et feront, sans fatigue, la volonté que maintenant ils ont tant de peine à suivre.

TRENTIÈME LECTURE

De trois sortes de jugements: du jugement propre, du jugement des hommes et du jugement de Dieu.

1. On distingue trois jugements : le jugement propre, celui des hommes et celui de Dieu. — 2. Il faut faire le bien devant Dieu ét devant les hommes de trois manières. — 3. Belle comparaison pour faire comprendre les différents degrés du péché. — 4. Il faut prémunir la mémoire contre les pensées par le souvenir de notre propre profession, la volonté contre les sentiments par le souvenir de la patrie céleste, la raison contre la mauvaise intention par le souvenir de l'enfer.

1. *Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ, et les dispensateurs des mystères de Dieu* (1). Tout ministre de Jésus-Christ doit se conduire de telle sorte que, par les mœurs de l'homme extérieur qui se voit, on puisse juger de l'homme intérieur qui ne se voit pas, et qu'il ne puisse être jugé ni par un autre, ni par lui-même, et qu'il dise avec le même Apôtre : *Pour moi, je me mets peu en peine d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit : je ne me juge pas moi-même, c'est le Seigneur qui me juge* (2). On voit par ces paroles qu'il y a trois sortes de jugements : le ju-

(1) I Cor. IV, 1. — (2) I Cor. IV, 3.

gement que les hommes portent de nous, celui que nous en portons nous-mêmes et le jugement porté de Dieu. Les hommes peuvent juger des choses extérieures qui sont perçues par les sens, mais ils ne sauraient juger des choses intérieures. Voilà pourquoi il est écrit : *Quel homme connaît ce qui est dans un homme, sinon l'esprit de cet homme qui est en lui* (1)? Ainsi l'esprit qui est dans l'homme peut juger ce qui est en lui ; mais Dieu peut le juger bien mieux encore, puisque l'Apôtre nous déclare qu'il ne saurait échapper à son jugement, bien qu'il se fût mis déjà au-dessus du sien propre, et de celui des hommes, celui qui disait : *Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit*, et il ne redoutait guère son propre jugement quand il ajoutait : *Je ne me juge pas moi-même ; car ma conscience ne me reproche rien.* Il n'y a donc que le jugement de Dieu, et c'est de lui qu'il dit : *C'est le Seigneur qui me juge.*

2. Toutefois, chacun doit se montrer irréprochable autant que possible, d'abord aux yeux de Dieu et ensuite aux yeux des hommes. Voilà ce qui fait dire ailleurs au même Apôtre : *Ayez soin de faire le bien, non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes* (2). Or, nous faisons le bien devant les hommes de trois manières différentes, c'est-à-dire par notre manière d'être, par notre conduite en l'ayant irréprochable, et par notre langage en ne le rendant point digne de mépris. Nous avons également trois manières de faire le bien devant Dieu, par la pensée, par le sentiment et par l'intention. Quant à la pensée, il faut qu'elle soit sainte, aussi est-il écrit : *La pensée sainte vous sauvera.* Le sentiment doit être pur et l'intention droite. Or, ces trois choses, je

(1) I Cor. II, 11. — (2) Rom. XII, 17.

veux dire la pensée, le sentiment et l'intention, sont dans l'âme ; mais en même temps, elles semblent y avoir chacune une place distincte ; en effet, la pensée est dans la mémoire, le sentiment dans la volonté, et l'intention dans la raison.

3. Mais, pour en apercevoir plus clairement encore l'usage et la différence, prenons un exemple tiré des choses extérieures. Ainsi dans les corps, si une couleur laide n'affecte que la peau, le corps peut en être rendu moins beau, mais cela ne lui fait rien perdre de sa santé. Mais si la chair est atteinte par quelque pourriture, ou si elle devient le siège d'une humeur de mauvaise apparence, alors ce n'est plus seulement la beauté du corps qui est altérée, mais sa santé même est en péril. S'il arrive que le mal s'accroisse et pénètre jusque dans la moelle des os comme il s'est insinué dans sa chair, alors on s'inquiète, non sans raison, de sa vie. Il en est de même pour l'âme : si le péché n'entre dans la mémoire que par la pensée, sans que la volonté l'aime et que la raison réfléchie y consente, j'avoue qu'il en résulte une sorte de laideur qui empêche qu'il ne soit dit à l'âme : *Vous êtes toute belle, mon amie* (1), évidemment, c'est une tache, mais ce n'est point une maladie. S'il arrive que la volonté, préoccupée par la pensée du péché, en éprouve une certaine délectation, bien que la raison réfléchie résiste encore, l'âme est malade, mais elle n'est point morte encore, et elle doit s'écrier : *Seigneur, guérissez-moi et je serai guérie* (2). Mais on peut dire qu'elle se meurt, quand la raison elle-même se courbe par l'intention vers le péché. En effet, elle consent alors, et c'est d'elle qu'il est dit : *L'âme qui pèche, mourra* (3). Ce sont ces trois degrés que déplore David dans la personne du pécheur,

(1) Cant. IV, 7. — (2) Jer. XVII, 14. — (3) Ezech. XVIII, 4.

quand il dit au Seigneur au moment où il le chasse du paradis terrestre pour le long exil de ce monde. *Vous avez appesanti votre main sur moi* (1). Or, comme les désirs charnels sont la peine du péché, *il n'est rien resté de sain dans ma chair à la vue de votre colère*, et même ma raison a perdu toute sa force, car à la vue de mes péchés il n'y a plus aucune paix dans mes os. Ailleurs, David, dans la personne du juste, parle encore de ces trois degrés dans ses chants ; il dit, en effet : *Je me suis souvenu de Dieu, j'y ai trouvé une joie, et je me suis exercé dans la méditation* (2) ; il s'est réjoui par la volonté et exercé par la raison.

4. Si vous ne voulez pas que la foule envahissante de vos pensées, semblable à une vile populace qui se précipite dans une demeure, ne chasse Dieu de votre mémoire, placez à la porte un portier qui s'appelle le souvenir de votre propre profession, et quand votre cœur se sentira accablé par ces pensées honteuses, il se gourmandera lui-même et se dira : sont-ce là les pensées que tu dois avoir, toi qui es prêtre, ou clerc, ou moine, ou chrétien? Est-ce que celui qui cultive la justice doit se permettre quoi que ce soit d'injuste? Convient-il au serviteur du Christ, à l'amant d'un Dieu, d'avoir même un seul instant de pareilles pensées? En parlant ainsi, il repassera le flux des pensées illicites par le souvenir de sa propre profession. De même à la porte de la volonté où ont coutume d'habiter les désirs charnels comme une famille demeure dans sa maison, placez un autre portier qu'on appelle le souvenir de la patrie céleste ; car, semblable au coin qui chasse le coin, il peut chasser les mauvais désirs et ouvrir sans retard à celui qui dit : *Me voici à la porte et je frappe* (3). Mais auprès du lit de la raison il faut

(1) Psal. XXXVIII, 3. — (2) Psal. LXXVI, 4. — (3) Apoc. III, 2.

placer un gardien si féroce qu'il n'épargne personne et écarte tout ennemi quel qu'il soit qui osera tenter d'y entrer, soit ouvertement, soit en secret ; je veux parler du souvenir de l'enfer. Pour les deux premières, c'est-à-dire pour la mémoire et la volonté, il n'est pas aussi intolérable de voir, soit la mémoire accueillir quelquefois une pensée un peu vague, soit la volonté, une affection impure. Mais ce qu'il y a de plus grave et de vraiment dangereux, c'est quand il arrive que la raison perd la droiture d'intention.

TRENTE-ET-UNIÈME LECTURE

Sur ces paroles du Psaume : *Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur* (1) ?

1. Le ciel comparé à une montagne. — 2. Le ciel est le mont des monts où se trouvent tous les biens en abondance. — 3. Qui est digne de monter au ciel. Il n'y a que Jésus-Christ d'innocent. — 4. Il nous a mérité la grâce de pouvoir monter. La première tient lieu de l'innocence. — 5. Il faut chercher à acquérir l'innocence des mains et la pureté du cœur. Ce que nous devons au prochain. — 6. Le commandement du Seigneur. — 7. Notre-Seigneur Jésus-Christ est figuré par la montagne en sens allégorique. — 8. Le Christ est une montagne compacte et fertile. — 9. Comment il faut monter vers Jésus-Christ.

1. Puisque tous nous nous efforçons de monter, tous nous tendons en-haut, tous nous aspirons à nous élever, et tous nous faisons des efforts pour grandir, efforçons-nous du moins de monter là où nous puissions être bien, où nous nous trouvions en sûreté, où nous puissions nous tenir fermes. Mais si le Prophète demande où est celui qui montera sur cette montagne, ce n'est pas seulement pour exciter en nous le désir d'y monter, mais encore afin de nous apprendre le moyen de le faire si nous en avons le désir. Heureux celui qui a disposé

(1) Psal. XXIII, 3.

dans son cœur des degrés pour s'élever sur cette montagne et qui soupire après la maison du Seigneur, et tombe presque en défaillance par la force de ce désir. Cette montagne est fertile : où se trouve le comble de tous les biens, c'est la montagne d'éternelle volupté, la montagne de Dieu. Et *bienheureux ceux qui demeurent dans votre maison, Seigneur, ils vous loueront dans les siècles des siècles* (1). Si vous voulez être sûrs que c'est effectivement une maison, écoutez un témoin fidèle qui vous le dira : *O Israël, que la maison de Dieu est grande, et combien étendu est le lieu qu'il possède! Il est vaste et n'a point de bornes, il est élevé, il est immense* (2). Que dis-je, non seulement c'est une montagne, mais c'est le mont des monts ; on y voit beaucoup d'habitations, beaucoup d'autres montagnes, *ses fondements mêmes se trouvent placés dans les montagnes saintes* (3).

2. Le saint prophète Isaïe ne s'en tait pas non plus : *La montagne*, dit-il, *qui est la demeure du Seigneur, sera fondée sur le haut des monts, et s'élèvera au-dessus des collines* (4). Et pourquoi ne serait-ce pas le mont des monts (fondé sur les hauteurs mêmes) de la terre entière, où se trouve une abondance si variée de toutes sortes de délices, où seulement est la plénitude de toutes les abondances? En effet, ce sera le mont de la paix, le mont de la joie, le mont de la vie, le mont de la gloire. Or, tous ces monts ne forment qu'un mont, le mont de la félicité consommée. N'est-ce point le mont de la paix, la paix même sur la paix, la paix qui passe tout sentiment? Oui, certainement c'est un mont bien élevé que la paix dans le cœur, la paix dans la chair, la paix du côté des hommes méchants, la paix avec tous nos proches, la paix de la part des démons mêmes, la paix avec Dieu. Or,

(1) Psal. LXXXIII, 5. — (2) Baruc. III, 24. — (3) Psal. LXXXV, 2. — (4) Isa. II, 2.

cette paix sera sans fin. Il y aura aussi de la joie, mais une joie telle que le Seigneur la dépeint, *une joie pleine* (1). Une joie sûre, une joie que personne ne nous ravira. Nous aurons aussi la vie, nous l'aurons même avec une grande abondance, car la venue d'un si grand pasteur, qui n'est venu vers ses brebis, comme il le dit lui-même, que *pour qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient avec abondance* (2), ne saurait demeurer sans effet. Est-ce qu'il ne vous semble pas aussi que cette montagne c'est ce poids éternel de gloire qui s'élève au delà de toute mesure? Or, tout cela et tout ce qu'on peut encore se figurer d'aussi désirable, ce n'est point autre chose que *la bonne mesure de la félicité, la mesure foulée, agitée, et qui se répand par-dessus les bords* (3), c'est comme si on accumulait les uns sur les autres pour n'en plus faire qu'un seul, un mont d'or, un mont d'argent, un mont d'hyacinthe, un mont d'émeraudes et de toutes les plus belles pierres fines, un mont d'étoffes de pourpre, d'écarlate et de lin et de toutes choses aussi précieuses. En effet, tout nous sera rendu avec usure, ceux qui auront élevé sur le fondement un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses verront, avec surprise, leur humble construction se changer en d'immenses montagnes; ils n'auront répandu qu'une modique semence et ils moissonneront, je ne dis pas de grandes gerbes, mais de grands monceaux de gerbes.

3. *Qui donc montera sur la montagne du Seigneur, et qui se tiendra dans son lieu saint? Ce sera celui dont les mains sont innocentes, et dont le cœur est pur* (4). Heureux cet homme-là, si toutefois il en existe un tel. Qui peut se flatter d'avoir les mains innocentes et le cœur pur? *Personne n'est sans souillure, pas même l'enfant qui ne compte*

(1) Joan. XVI, 22 — (2) Joan. X, 10. — (3) Luc. VI, 38. — (4) Psal. XXIII, 4.

encore qu'un seul jour d'existence sur la terre (1). Toutefois, parmi tant de coupables, il s'en trouve un de pur ; il y en a un de libre, au milieu de tous ces morts, nul autre que lui ne saurait compter ; c'est celui dont on lit : *Personne n'est monté aux cieux que celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui est dans les cieux* (2). Il avait, en effet, les mains innocentes, lui qui, non seulement n'a point fait de péché, mais encore a fait beaucoup de bonnes œuvres, et qui pouvait dire aux Juifs librement : *Qui de vous me convaincra de péché* (3). Comment douter de la pureté parfaite d'un cœur qui était personnellement uni à la Sagesse par excellence, dans laquelle il ne se trouve rien de souillé et qui atteint partout à cause de sa pureté ? Ce n'est pas en vain que celui qui a eu le pouvoir de déposer la vie et de la reprendre, quand il a voulu, a reçu son âme (4). Non, ce n'est pas en vain qu'il l'a reçue en naissant, qu'il l'a déposée en mourant, et qu'il l'a reprise en ressuscitant.

4. Mais comment dit-on qu'il n'a pas fait un serment faux et trompeur à son prochain, qu'il n'a pas pris son âme en vain, en un mot qu'il n'a pas fait tout cela en vain, s'il n'y a que lui qui ait reçu la bénédiction du Seigneur? Fallait-il donc *que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* (5)? Mais cette gloire était à lui. Quel profit trouvons-nous dans son sang, puisque nous sommes tous destinés à la corruption des tombeaux? Où est la vérité de ses promesses, s'il est vrai d'un autre côté, comme je l'ai dit plus haut, que *personne ne monte au ciel que celui qui en descend* (6)? Eh bien, soit, que la bénédiction ne soit que pour lui, mais quel besoin a-t-il de la miséricorde? Si vous y faites attention, il ne recevra point seul cette bénédiction, ou

(1) Job. xv, 14. — (2) Joan. xiv. 13. — (3) Joan. viii, 46. — (4) Joan. x, 18. — (5) Luc. xxiv. 26. — (6) Joan. iii, 13.

du moins il ne la recevra point pour lui seul. Relisez les paroles du Prophète, et remarquez comment, sans qu'il y paraisse, il amène la multitude. Il ne parlait que d'un et il disait : *Il recevra ;* et aussitôt il passe à la race des hommes et dit : *Telle est la race de ceux qui le cherchent*, pour nous donner à entendre, dans l'unique dont il parle, non pas l'unité de personne, mais l'unité de l'esprit. En effet, quoique nous voyions un époux et une épouse, nous savons quel est celui qui a dit : *Ils ne feront plus l'un et l'autre qu'une même chair* (1). Voilà comment il monte et reçoit la bénédiction, et comment nous monterons avec lui, ou plutôt en lui, car c'est de lui que nous recevrons la bénédiction. Entendons là-dessus comment s'exprime le Prophète : *Celui qui a donné la loi donnera aussi sa bénédiction, et on s'avancera de vertu en vertu* (2). Voilà pourquoi *il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts* (3) ; pour que la pénitence et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom, la pénitence qui doit tenir lieu de l'innocence, et la rémission pour remplacer la pureté. En effet, il est dit : *Bienheureux*, non pas celui en qui le Seigneur n'a point trouvé, mais *celui à qui il n'impute pas le péché* (4). *J'ai trouvé*, dit-il, *un homme selon mon cœur* (5). Est-ce que cet homme peut se flatter d'avoir le cœur pur? non certes ; car *les étoiles mêmes ne sont point pures à ses yeux* (6). Mais *Dieu ne méprise pas un cœur contrit et humilié* (7). Un cœur contrit est bien près d'être un cœur pur. Voilà ce qu'on entend par être selon le cœur de Dieu, puisqu'il est dit qu'il se tient tout près de ceux qui ont le cœur troublé. Il est le Samaritain qui se tient pour le prochain de l'homme tombé entre les mains des voleurs. Non, il ne

(1) Eph. v, 31. — (2) Psal. LXXXIII, 8. — (3) Luc. XXIV, 46. — (4) Psal. XXXI, 2. — (5) Act. XIII, 22. — (6) Job. XXV, 5. — (7) Psal. L, 19.

fera point un serment trompeur à son prochain (1), mais il fera ce qu'il a promis, quand il a dit : *En vérité, je vous le déclare, vous serez assis comme des juges* (2).

5. Soyons donc nous aussi, à notre petite manière, amis de l'innocence des mains et de la pureté du cœur. Avant tout, apportons tous nos soins, je ne dis point à nous garder entièrement, la fragilité humaine ne le permet pas ; mais à nous éloigner du péché, autant que nous le pourrons, non seulement en action, mais encore en pensée. Et, pour le reste, si nous ne voulons pas avoir reçu nos âmes raisonnables en vain, exerçons-nous aux bonnes œuvres et suivons les conseils de la raison. Comment un homme qui ne songerait qu'aux voluptés corporelles et ne suivrait que les appétits de la chair, comme un être sans raison, n'aurait-il pas reçu son âme en vain? Le Prophète ajoute encore : *Et il n'a point trompé son prochain par de faux serments.* C'est que, en effet, de même que nous devons être purs dans le cœur, nous devons être innocents au dehors pour le prochain ; voilà comment il faut faire en nous, et envers le prochain, des œuvres de vertu, des œuvres de charité. Ne soyons donc point des êtres inutiles à nous-mêmes, si nous ne voulons point avoir reçu nos âmes en vain ; et ne soyons pas inutiles au prochain, de peur d'être convaincus par là de l'avoir trompé par de faux serments. L'Esprit qui faisait parler le Prophète connaît le limon dont nous sommes formés, et il n'a pas voulu seulement nous rappeler les intérêts du prochain. Il nous remet nos serments en mémoire, afin que nous reconnaissions notre dette, et que nous craignions de rendre vaine la foi jurée, car nous nous sommes tous engagés par serment, envers le prochain, avec qui nous ne faisons qu'un dans

(1) Psal. XXIII, 4. — (2) Matt. XIX, 28.

l'Église. Et cette profession de la foi chrétienne fait que celui qui vit ne vit pas seulement pour lui, mais pour celui qui est mort lui-même pour tous les hommes.

6. Et qu'on ne me dise pas : je vivrai pour lui, mais non pour vous ; attendu que lui non seulement a vécu, mais encore *est mort pour nous tous* (1). Comment, en effet, vivre pour lui, quand on ne tient aucun compte de ceux qu'il a aimés à ce point ? Comment vivre pour lui, quand on n'observe point sa loi, quand on n'accomplit pas son commandement ! Vous me demandez de quelle loi, de quel commandement je veux parler ? Il vous répond lui-même : *Voilà quel est mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même* (2) ; et l'Apôtre vous dit après lui : *Portez les fardeaux les uns les autres, de cette manière vous accomplirez la loi du Christ* (3). N'allez donc pas croire que c'est un bien gratuit que vous donnez au prochain et que vous pouvez le lui refuser, si vous voulez : vous le lui devez sous la foi du serment, et vous y êtes tenus à raison de votre profession. *Celui-là donc recevra la bénédiction du Seigneur et la miséricorde du Sauveur, son Dieu.* Celui-là, dit le Prophète, c'est parce qu'il n'y en a qu'un qui reçoit la palme dans la lutte, mais ne le regardez point comme n'étant qu'un seul homme, *il comprend la race entière de ceux qui cherchent le Seigneur.* Il recevra la bénédiction, parce que *le chef et les membres ne forment qu'un seul Christ* (4). Mais il est toute une génération, parce que nous parviendrons tous *à la mesure de l'âge et de la plénitude de Jésus-Christ* (5).

7. Peut-être faut-il voir le Seigneur lui-même dans cette montagne du Seigneur, dont le Prophète a dit : *Qui montera sur la montagne du Seigneur, ou bien qui*

(1) I Cor. v, 15. — (2) Joan. xiii, 34. — (3) Gal. vi. 2. — (4) I Cor. xix. — (5) Eph. iv, 13.

pourra se tenir ferme dans son lieu saint? Évidemment, il est *la pierre qui s'est détachée sans le secours d'aucune main, et qui est devenue une montagne immense* (1) : il est aussi *la montagne grasse, la montagne compacte* (2) qui, en s'élevant de terre, attire tout à elle. Et vous, ô Juifs, pourquoi ces soupçons à l'égard de cette montagne au sol compact, de cette montagne, dis-je, dans laquelle Dieu se complaît à habiter ? *C'est*, disent-ils, *parce que, s'il chasse les démons, ce n'est que par Béelzebud qu'il le fait* (3). O soupçon exécrable, ô blasphème digne de tout blâme! Le Christ est un prince, un grand prince, à la puissance duquel les démons mêmes ne peuvent se soustraire ; *leur empire divisé contre lui-même sera désolé* (4), et le sien est uni et parfait, *il n'aura même jamais de fin* (5). Il y a donc une grande différence entre ce prince et ces princes, et on ne saurait établir de comparaison entre cette montagne, au sol compact et fertile, et ces autres montagnes qui ne sont que grasses. Votre Béelzebud dont vous parlez, n'est qu'une montagne au sol compact, mais non fertile ; au contraire, elle est maudite et stérile à jamais. C'est une montagne parce qu'il s'est élevé, une montagne au sol compact, parce que ses écailles sont imbriquées les unes sur les autres, et que son cœur est dur comme le lait pris en fromage.

8. Notre Seigneur Jésus-Christ est une montagne, mais une montagne au sol compact et fertile. C'est une montagne, car il est élevé ; une montagne compacte, car elle se compose de beaucoup d'êtres ; une montagne grasse, à cause de sa charité. Voyez maintenant comment il attire tout à lui, comment il s'unit tout dans une unité substantielle, personnelle, spirituelle, sacramentelle. Il a le Père en lui, et il ne fait avec lui qu'une seule et

(1) Dan. II, 45. — (2) Psal. LXVII, 16. — (3) Matt. XII, 24. — (4) *Ibid.* 25. — (5) Luc. I, 33.

même substance; il a pris l'homme, et ne fait qu'une seule personne avec lui; il s'est attaché l'âme fidèle avec laquelle il ne fait plus qu'un seul et même esprit; il a pour épouse l'Église de tous les élus, avec laquelle il ne fait plus qu'une chair. Peut-être même cette union devrais-je l'appeler charnelle, mais je préfère l'appeler sacramentelle, je trouve ce mot plus digne, surtout après avoir avoir entendu l'Apôtre dire : *Ce sacrement est grand, je veux dire en Jésus-Christ et dans l'Église* (1). Oh ! oui, c'est une montagne très grasse et très fertile, où Dieu se plaît à habiter, aussi l'a-t-il oint d'une huile de joie, *d'une manière bien plus excellente que tous ceux qui ont part à sa gloire* (2). Il est la montagne des célestes parfums, la montagne des grâces spirituelles, il n'a pas reçu l'esprit avec mesure, mais il a reçu toute la plénitude des grâces. Il est la grande montagne où sont cachés tous les trésors de science et de sagesse, où habitent toute la vérité de l'humanité et toute la plénitude de la divinité : c'est une montagne haute, immense, où se trouve réuni tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, *en sorte que Dieu soit tout en tous* (3).

9. Venez, montons sur cette montagne; si la route nous paraît raide, laissons là notre fardeau ; si elle nous semble étroite, ne craignons pas de nous rapetisser; si elle est longue, hâtons le pas d autant plus ; et si elle est difficile, écrions-nous : *Entraînez-nous après vous et nous courrons dans l'odeur de vos parfums* (4). Heureux celui qui courra de manière à saisir le but, ou plutôt à en être saisi lui-même, et à mériter d'être admis dans cette grande et vaste montagne dans la plénitude du corps de Jésus-Christ. Heureux celui qui montera sur cette montagne béatifique avec de si ardents désirs et une telle per-

(1) Ephes. v, 32. — (2) Psal. XLIV, 8. — (3) Eph. I, 10. — (4, Cant. I, 3.

sévérance que méritant de recevoir une place, où se tenir dans ce saint lieu, il apparaisse à Dieu le Père dans son sanctuaire, et contemple en même temps sa vertu et sa gloire, qui n'est autre, après tout, que celui qui est le mont des monts, la *montagne au sol compact et fertile,* Jésus-Christ même, Notre-Seigneur (1). Car c'est en lui que, de toute éternité, nous avons apparu par la prédestination devant les yeux de celui qui nous a aimés et nous a gratifiés de son Fils chéri, en qui il nous a élus avant la création du monde. *Alors nous le connaîtrons comme nous sommes connus* (2), quand cette montagne élevée, très haute et très fertile, attirera tout à elle avec plus de plénitude et de force, elle qui est le Dieu béni par-dessus tout, dans tous les siècles.

(1) Psal. LXII, 3. — (2) I Cor. XIII, 14.

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE

Les quatre fontaines du Sauveur et l'eau qu'on doit y puiser.

1. Les quatre fontaines sont la vérité, la sagesse, la vertu et la charité. — 2. A la fontaine de la vérité on puise le jugement. — 3. A la fontaine de la sagesse on puise les conseils. — 4. A la fontaine de la vertu on puise la force. C'est la coutume de la vertu de Dieu de guérir le cœur avant le corps. — 5. Il faut puiser l'eau des désirs à la fontaine de la charité. — 6. Le cœur est excité à l'amour de Dieu par trois affections. L'amour du prochain s'exerce de trois manières.

1. *Vous puiserez de l'eau avec joie aux fontaines du Sauveur* (1). A la place du paradis que nous avons perdu, il nous a été donné le Sauveur Jésus-Christ. De même que d'une seule source, dans le paradis, sortaient quatre grands fleuves qui arrosaient le paradis terrestre, ainsi du fond de son cœur, coulent quatre fontaines où l'on puise quatre sortes d'eau qui arrosent l'Église dans le monde entier. Ces quatre fontaines ce sont la *vérité*, la *sagesse*, la *vertu* et la *charité*. On vient donc puiser de l'eau à ces quatre fontaines, mais on en puise une sorte différente à chacune d'elles. En effet, à la fontaine de la

(1) Isa. XII, 3.

vérité on puise l'eau des jugements ; à celle de la sagesse, l'eau des conseils ; à celle de la vertu, l'eau de la force et à celle de la charité, l'eau des désirs. L'eau des jugements nous fait connaître ce qui est permis, et ce qui ne l'est pas. L'eau du conseil nous fait discerner ce qui est utile de ce qui ne l'est point. Mais comme les tentations ne manquent point aux élus qui marchent droit dans ces sentiers, car ils sont éprouvés de deux manières, par la terreur qui cherche à les abattre, et par les séductions qui ne cessent de les entraîner, ils ont besoin de se savoir armés de la force de la vertu de Dieu, contre les terreurs, et de la charité d'en-haut contre la séduction des désirs, car les bons désirs éteignent les mauvais, comme dit un saint personnage. Nous pouvons encore raisonner ainsi. A quoi bon savoir ce qui est utile, ce que nous enseignent les jugements et les conseils, si nous ne pouvons point le faire ? Voilà pourquoi après les eaux des jugements et des conseils on doit puiser l'eau de la force. De même, en raisonnant comme nous venons de le faire, à quoi bon pouvoir, si la charité n'est point la fin de tout ? Aussi, faut-il, après le jugement, après les conseils, après la force, puiser de l'eau à la fontaine des désirs, afin que la vie éternelle soit la fin de tout ce que nous goûtons, disons, faisons ou souffrons.

2. Pour rendre plus clair encore ce que je viens de dire sur les fontaines et sur l'eau qui s'en écoule, il me semble à propos de recourir au témoignage des Écritures, et de relever par des fils d'argent les ressemblances d'or que je vous ai montrées. Et d'abord, il ne me semble douteux pour personne que ces quatre fontaines coulent du sein même de Jésus ; mais comment y puise-t-on les eaux dont j'ai parlé, voilà ce qu'il faut montrer. Que David vienne donc à mon aide, et qu'il

nous apprenne que les jugements coulent de la fontaine de la vérité. N'est-ce pas le sentiment qu'il exprimait quand il disait : *Que mon jugement sorte de votre visage* (1). En effet, ce saint homme n'aurait certainement pas appelé sien un jugement qui ne sortirait point du visage de Dieu, c'est-à-dire de la vérité, car il savait bien que les élus de Dieu se règlent sur les jugements de la vérité, comme sur une règle de fer, et comme il se sentait sous leur direction, il disait dans ses chants les plus joyeux : *Les jugements de Dieu sont vrais, et se justifient eux-mêmes ; ils sont plus désirables que l'or et les pierres précieuses, et plus doux que le miel même en ses rayons* (2). Si par hasard on a peur de s'en écarter, il faut prêter l'oreille à la voix du Père qui fait entendre ses menaces par la bouche du même Prophète : *S'ils ne marchent point dans mes préceptes, et s'ils ne gardent point mes commandements, je visiterai avec la verge leurs iniquités, et je punirai leurs péchés par des plaies* (3). Ce sont ces mystères du jugement de Dieu, que rapportait le Porte-clef du royaume des cieux, quand il disait : *Il est temps que Dieu commence son jugement par sa propre maison. Et, s'il commence par nous, quelle sera la fin de ceux qui rejettent l'Évangile de Dieu* (4)? Or, ces paroles s'adressent aux élus. Il y a un autre jugement qui se rapporte aux réprouvés, et qui, de même que le premier, coule aussi de la Vérité même. Ainsi, elle dit par la bouche de Paul : *que Dieu condamne selon la vérité ceux qui font ces actions* (5). Enfin la Vérité même, parlant en même temps de ces deux jugements, dit : *Je suis venue en ce monde pour exercer un jugement, c'est-à-dire pour que ceux qui ne voient point, voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles* (6). Et il montre la différence qui leur

(1) Psal. XVI, 2. — (2) Psal. XVIII, 10. — (3) Psal. LXXXVIII, 32. — (4) I Petr. IV, 17. — (5) Rom. II, 2. — (6) Joan. IX, 39.

est propre quand il dit : *Ceux-ci iront au supplice éternel, tandis que ceux-là, les justes, iront à la vie éternelle* (1).

3. Après avoir vu comment les jugements se puisent à la fontaine de la vérité, voyons comment les conseils coulent de la fontaine de la sagesse. Qui doute que l'apôtre Paul ait été sage, quand saint Pierre, son collègue en apostolat, rend témoignage de la sagesse qu'il a reçue (2), et que toutes les paroles de cet Apôtre ne respirent que la sagesse. Qu'il ouvre donc la bouche pour nous donner des conseils, et que par là il nous apprenne ce qui convient à des voyageurs comme nous, à des hommes qui ont hâte d'arriver à la céleste patrie. *Quant aux vierges*, dit-il, *je n'ai pas reçu de commandements du Seigneur*, *mais voici le conseil que je leur donne*, *pour être un ministre fidèle. Je crois donc qu'il est avantageux à l'homme, à cause des nécessités pressantes de cette vie, de demeurer tel* (3), c'est-à-dire de ne se point marier. S'il avait reçu un commandement au sujet de la virginité, il n'y aurait de permis que ce qui serait prescrit ; mais comme il est également permis de se marier ou de ne le point faire, que pouvait-il faire de mieux que de dire : *il est avantageux de rester tel?* Surtout quand les besoins pressants de la vie ont souvent coutume de fondre sur nous, que la rapidité du temps nous conduit rapidement à la mort, et que la figure de ce monde passe vite. Ailleurs, en parlant d'une veuve, il dit : *Mais cependant elle sera plus heureuse, si elle demeure veuve, comme je le lui conseille* (4). Et, de peur qu'on ne croie que c'est de son propre cœur, non point de la fontaine du Sauveur qu'il tire ce conseil, il ajoute : *et je crois que j'ai aussi en cela l'esprit de Dieu*. Mais pourquoi m'arrêter à rapporter quelques exemples quand tout sexe, toute condition

(1) Matt. xxv, 6. — (2) II Petr. iii, 15. — (3) I Cor. vii, 25 et 26. — (4) *Ibid.* 40.

trouve des conseils de salut dans ses paroles, pour peu qu'il les y cherche avec soin ? Mais si l'on veut s'assurer dans un mouvement de curiosité, si, véritablement, comme on le dit, les conseils émanent de la sagesse, qu'on lise les livres qui sont attribués à la Sagesse (1), où tout le contexte des discours semble fait pour donner des conseils. Mais si, dans une pensée de prudence et d'utilité, on veut y puiser la vie, nous entendrons la voix de la Sagesse même qui nous y invite en ces termes salutaires : *Si vous voulez la vie, arriver à la vie, observez les commandements* (2). De qui ? demandez-vous. Elle vous répond : *Craignez Dieu et observez ses commandements* (3). Entendez-la vous crier dans un sentiment tout maternel : *Donnez-moi votre cœur* (4). Oh ! combien je voudrais, moi aussi, suspendre mon cœur aux paroles de celui dont le cœur bienfaisant fait retentir de si doux conseils de vie ! Puissé-je tremper la plume de ma langue dans sa fontaine, pour devenir capable de vous parler d'une manière utile de ce qui me reste à vous dire des deux autres fontaines, c'est-à-dire de la vertu et de la charité.

4. Comme ces quatres fontaines mêlent si bien leurs goûts que quiconque boit de l'une est invité à boire de l'autre par une ineffable douceur de délectation, il est temps que je passe de la sagesse à la vertu, et que je montre comment on y puise l'eau de la force autant que la vertu même me donnera la force de le faire. Or, de même que plus haut je disais que la vérité a deux jugements, dont l'un nous dit ce qui est permis et l'autre ce qui ne l'est pas, et que la sagesse aussi en a deux : l'un qui nous apprend ce qui est expédient, et l'autre ce qui ne

(1) Les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiastique, et la Sagesse. — (2) Matt. XIX, 17. — (3) Eccl. XII. — (4) Prov. XXIII, 26.

l'est point, ainsi devons-nous reconnaître ici qu'on peut puiser deux sortes d'eau de force à la fontaine de la vertu, l'une qui purifie les élus de leurs fautes, et l'autre qui les rafraîchisse dans leurs tourments. Donnons un exemple de l'une et de l'autre. L'évangéliste saint Luc rapporte(1) qu'une femme qui souffrait d'un flux de sang, après avoir dépensé toute sa fortune en médecins, sans pouvoir obtenir sa guérison, s'approcha du Seigneur par derrière, toucha la frange de son vêtement, et aussitôt son flux de sang s'arrêta. Jésus, de son côté, dit : *Qui m'a touché ?* Et comme ses disciples lui disaient : *Quand la foule vous presse de tous côtés et vous accable, vous dites : Qui m'a touché ?* Il leur répartit : *Quelqu'un m'a touché, car je sens, moi, qu'une vertu est sortie de moi.* Voilà les eaux de force que puisa cette femme à la fontaine de la vertu ; elles la purifièrent de son flux de sang dont aucun médecin n'avait pu la guérir. Si vous me faites remarquer que ce témoignage n'a aucun rapport avec le sujet qui nous occupe en ce moment, attendu qu'il ne semble pas que cette femme ait été purifiée de ses fautes, mais seulement d'une maladie corporelle, il faut savoir que c'est la coutume de la vertu de Dieu de guérir le cœur avant le corps. Aussi voyons-nous dans un autre endroit que lorsqu'on lui présenta un paralytique à guérir, ce beau et charitable médecin, voulant commencer par guérir le plus important, je veux dire l'âme avant le corps, lui dit : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis* (2). Et ensuite, sa conscience étant guérie, il guérit le corps en disant : *Levez-vous, emportez votre lit et retournez dans votre maison.* De même il commença par purifier le cœur de cette femme en y mettant le don de la foi, selon ce qui est écrit : *Fortifiant leur cœur et leur foi* (3), qui lui

(1) Luc. VIII, 43. — (2) Matt. IX, 2 — (3) Act. XV, 9.

fit mériter la santé du corps. C'est ce que le Seigneur même nous fait entendre, quand il dit : *Ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix* (1). Mais on puise encore à la fontaine de la vertu l'eau de la force dans les tourments, comme le font voir les trois enfants dans la fournaise que la flamme rafraîchit au milieu d'un feu ardent comme celui d'un incendie ; c'est ce que prouve encore parfaitement l'admirable martyr Vincent, qui, au milieu des plus cruels tourments, non seulement les supporta avec constance, mais encore excitait, en ces termes, la fureur de son bourreau : Lève-toi, et déchaîne contre moi toute la fureur de ta méchanceté, tu verras que, par la vertu de Dieu, je suis plus fort pour souffrir que tu ne saurais l'être pour multiplier mes souffrances. On pourrait en dire bien davantage sur cette fontaine de vertu, mais je préfère me borner à ce peu de mots, parce que j'aime mieux boire à la fontaine de vertu, que d'écrire sur elle.

5. Le Rédempteur lui-même nous convie à cette fontaine en ces termes : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive* (2). L'Évangéliste, poursuivant son récit, nous fait connaître la fontaine où il nous invite à venir. *Il parlait*, dit il, *de l'esprit qu'ils devaient recevoir en croyant en lui* (3). De quel esprit parlait-il, si ce n'est de l'esprit de charité que le monde ne peut recevoir, et que ne reçoivent que ceux qui croient en lui ? Allons donc puiser à cette fontaine l'eau des désirs, et divisons-les en deux ruisseaux, afin que de même qu'il y a deux préceptes de la charité, il y ait aussi deux désirs par lesquels ces préceptes soient remplis. En effet, il y a le désir par lequel Dieu est aimé pour lui-même, et celui par lequel le prochain l'est pour l'amour de Dieu. Or, dans le premier précepte il n'y a point de mesure à garder ; c'est de tout notre cœur, de

(1) Luc. VIII, 43. — (2) Joan. VIII, 37. — (3) *Ibid.* 39.

toute notre âme et de toutes nos forces que Dieu est aimé ; mais il y en a une dans le second, puisqu'il est dit : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (1). C'est du premier amour que brûlait le Prophète quand il disait : *De même qu'un cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu* (2). Et encore : *Mon âme se consume et défaille de désir dans les portiques du Seigneur* (3). C'était le second amour que l'Apôtre témoignait aux Romains quand il leur écrivait en ces termes : *J'ai un grand désir de vous voir, pour vous faire part de quelque grâce spirituelle* (4), et que le Seigneur montrait à ses disciples quand il leur dit dans l'Évangile : *J'ai désiré d'un ardent désir de manger cette Pâque avec vous avant que je souffre* (5).

6. Or, il faut remarquer que le cœur de l'homme est excité et porté à l'amour de Dieu particulièrement par trois affections, ce qui explique comment il lui est ordonné d'aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. La première de ces affections est *douce*, la seconde *prudente*, et la troisième *forte*. Pierre ressentait la première quand il détournait le Seigneur de mourir ; il est évident qu'il éprouvait le doux amour du cœur quand il redoutait la Passion pour lui. Aussi lorsqu'il entendit ces paroles : *Arrière Satan, vous ne goûtez pas les choses de Dieu, mais celles de l'homme* (6), il se vit éclairé par ce langage, et, comprenant tout ce que la mort du Christ avait de bon, il se mit à aimer de toute son âme et d'un amour prudent, celui que d'abord il n'avait aimé que de tout son cœur et d'un amour plein de douceur ; mais il ne l'aimait pas encore de toutes ses forces, autrement il ne l'aurait certainement pas renié par la crainte de la mort. Mais après la résurrection et l'ascension,

(1) Matt. XXII, 39. — (2) Psal. XLI, 2. — (3) Psal. LXXXIII, 3. — (4) Rom. I, 11. — (5) Luc XXII, 15. — (6) Marc. VIII, 33.

ayant reçu le Saint-Esprit d'en-haut, il aima enfin de toutes ses forces celui pour qui il ne craignit point dans la suite l'horrible supplice de la croix. Quant à l'amour du prochain, nous le pratiquons aussi de trois manières, soit en édifiant la charité là où elle n'existe pas, soit en l'empêchant de périr, soit enfin en ne la laissant pas s'amoindrir là où elle est. Or, quiconque exerce cette charité envers le prochain avec un cœur pur, mérite très certainement d'obtenir plus tard celle qui n'est autre que Dieu même.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE

Douceur de la parole et du joug du Christ, qui est dur au dehors mais très doux au dedans.

. Bonté de Dieu. — 2. La parole de Dieu est dure au dehors, mai douce au dedans. — 3. C'est une imposture du démon de dir que les paroles de Dieu et ses ordres sont durs. Erreur des hommes quand il s'agit de distinguer les fausses des vraies délices

1. *Le lait et le miel sont sous la langue* (1). Il faut qu'il en soit ainsi ; car ce qui est dans sa langue sonne duremen à nos oreilles. *Les paroles du sage sont comme des aiguillons et comme des clous enfoncés profondément* (2). I y en a un dont les paroles sont *plus douces que l'huile* (3) mais *jamais l'huile du pécheur ne coulera sur ma tête* (4) Mieux vaut que le juste me reprenne et me gourmande car s'il le fait, c'est dans un sentiment de miséricorde plutôt que cette huile oigne ma tête, car c'est une huil pleine de dol. C'est encore bien à propos que les parole de celui qui nous flatte pour nous entraîner, ou qui n nous conseille que l'iniquité, sont dites plus douces qu le miel au lieu de molles, attendu qu'elles ont une douceur moins vraie et moins solide que fardée et déguisée

(1) Cant. IV, 11. — (2) Eccle, XII, 11. — (3) Psal. LXV, 22. — (4) Psal. CXL, 15.

puisque *ses paroles sont des traits aigus* (1). Et après cela qu'y a-t-il sous sa langue ? Écoutez la parole du Prophète : *Le travail et la douleur* (2), vous dit-il. Or, selon le même Prophète, ce qu'il y a sous la langue de celui qui simule le travail et la peine, dans ses commandements (3), c'est du lait et du miel. Vous vous étonnez que la vérité connaisse la feinte ? S'il est permis de s'en étonner, il ne saurait l'être d'en douter ; en voulez-vous une preuve ? Lisez l'Évangile : *Il feignit d'aller plus loin* (4). Et pourquoi ne feindrait-il point aux yeux de celui qu'il a fait ? Ne connaît-il pas ce dont nous sommes formés ? Il sait que notre limon ne peut supporter le travail, ne souffre point de retard et se brise au choc de l'un et de l'autre. C'est donc par un effet de sa bonté qu'il a pourvu à ce que la piété eût les promesses de la vie présente et de la vie future, et au lieu de nous imposer un travail, l'a simulé dans ses commandements. Mais écoutez comment il se trahit et montre qu'il simule la peine et le travail : *Prenez mon joug sur vous et vous trouverez le repos pour vos âmes : car mon joug est doux et mon fardeau léger* (5). N'est-ce point un travail simulé, qu'un travail qui n'est pas un travail, mais un repos ?

2. Ainsi voilà donc le travail dans la langue, et le miel dessous. Qu'y a-t-il dessus ? Des choses ineffables *qu'il n'est pas donné à l'homme d'articuler* (6). Malheureux hommes qui, ne faisant attention qu'à ce qui sonne dans les langues, ne peuvent saisir ni ce qui est caché sous la langue, ni ce qui se trouve dessus. *Cette parole est dure* (7), disent-ils ; oui, bien dure, et pourtant c'est une parole de vie. *Celui qui ne prend point sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi* (8). *Si quelqu'un vient à*

(1) Psal. LIV, 22. — (2) Psal. IX, 7. — (3) Psal. XCIII, 20. — (4) Luc. XXIV, 28 — (5) Matt. XI, 29. — (6) II Cor. XII, 4. — (7) Joan VI, 61. — (8) Matt. X, 38.

moi et ne hait pas son père et sa mère, et même encore son âme, il n'est pas digne de moi (1). Que pouvait-il se dire de plus dur ? Ne vous y trompez pas ; il vous semble que c'est un caillou : c'est du pain ; cette parole est dure en apparence, elle est pleine de douceur au dedans. Le Seigneur votre Dieu vous éprouve : l'exercice de la foi et la preuve de l'amour est dans cette peine simulée. Mais, après tout, supposons que ce soit une pierre ; n'avez-vous pas au moins la foi des démons ? *Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains* (2). Nous savons tous qui parlait ainsi. Il ne doutait pas celui-là que d'un seul mot (or, il n'est rien de plus facile que ce qu'on fait d'un mot), celui qu'il croyait être le Fils de Dieu, pouvait faire un pain d'une pierre. Il est permis d'aller à l'école, même d'un ennemi. Disons aussi au Fils de Dieu : *Dites que ces pierres deviennent des pains ;* car celui qui était venu pour le salut non des démons, mais des hommes, réfuta ses ennemis de manière à instruire ses enfants. Il ne dit pas le mot que le tentateur voulait entendre de sa bouche, mais celui qu'il nous importait d'entendre, un mot qui fit de lui qui est notre pierre, notre pain, non point le pain du tentateur. *L'homme*, repartit-il, *ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (3).

3. Mais que murmures-tu en entendant ces paroles, ô ennemi de la vérité ? Tu en conviens toi-même et tu ne peux le nier, le Fils de Dieu peut dire que ces pierres deviennent des pains. Eh bien donc, quand il parle de la parole de Dieu et dit sans restriction qu'on ne vit que de ses paroles et que toute la vie de mon âme se trouve en de telles paroles, que viens-tu murmurer à mon oreille à propos d'une de ses paroles : *Ce langage est dur?* Est-ce

(1) Luc. XIV, 26. — (2) Matt. IV, 3. — (3) *Ibid.* 4.

que toi qui n'es point le Fils de Dieu, tu prétendrais que les paroles que le Fils de Dieu a dites, et qui sont devenues un aliment de vie, ne sont que des pierres? Ce n'est pas moi qui croirai, comme tu as eu la téméraire audace de le croire toi-même, que tu sois égal à Dieu et qu'un mot de toi fasse que du pain redevienne une pierre. Puisque tu n'es pas le Fils de Dieu, c'est en vain que tu diras que ces pains deviennent des pierres. Ce n'est pas moins en vain que tu nous offres ta pierre pour du pain, un scorpion pour un œuf, un serpent pour un poisson. Et malheur à ceux qui appellent une pierre du pain et du pain une pierre, prenant ainsi *la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière* (1); qui réputent le joug du Christ dur, et croient qu'il y a des délices cachées sous les ronces. Je ne voudrais point de ces délices, j'aime bien mieux *goûter et voir combien le Seigneur est doux* (2). C'est ce qu'avait eu soin d'éprouver par lui-même, non en vain, celui qui nous donne ce conseil. Il nous dit enfin : *Que vos paroles me sont douces à la bouche!* (3) et ailleurs : *Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur que vous avez cachée pour ceux qui vous craignent!* (4) Mais où pensez-vous qu'il la cache? sous sa langue, sous la tête de celle qui dit : *Sa main gauche est sous ma tête et sa main droite me tiendra embrassée* (5). Car si la douceur, et une douceur abondante, oui, grande, très grande même, se trouve dans la promesse de la vie présente, la perfection de cette douceur n'est que dans la promesse de la vie future. Le Psalmiste a dit : *Vous l'avez rendue pleine et entière pour ceux qui espèrent en vous, à la vue des enfants des hommes* (6). Qu'a-t-il ainsi rendu parfait? Cette parole n'est point dans la langue, mais sur la langue. Aussi si

(1) Isa. v, 20. — (2) Psal. xxxiii, 8. — (3) Psal. cxviii, 103. — (4) Psal. xxx, 23. — (5) Cant. ii, 6. — (6) Psal. xxx, 20.

l'oreille n'entend point ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, c'est parce que la bouche ne l'a point articulé. Or cette perfection n'est pas dans le secret, c'est en présence des enfants des hommes. C'est donc avec justesse que l'Apôtre ne la montre pas encore comme atteinte, et ne la répute telle que pour ceux qui ont l'espérance, comme il le dit en ces termes : *Nous ne sommes encore sauvés que par l'espérance* (1).

(1) Rom. VIII, 24.

TRENTE-QUATRIÈME LECTURE

Il faut prouver sa foi par sa vie et par ses mœurs, ou les six témoignages à rendre à Dieu.

1. La langueur de notre foi et sa torpeur sont cause que nous sommes tièdes dans le soin de notre salut. — 2. D'où vient que les promesses et les menaces de Dieu nous touchent si peu. — 3. Péchés par défaut de foi. Les chrétiens qui vivent mal font le Sauveur trompeur et menteur. Les hommes charnels se rient des promesses des biens futurs. — 4. Combien il est important de marcher dans la bonne voie. — 5. Il faut donner à Dieu, c'est-à-dire à ses attributs, six témoignages. — 6. Le témoignage de la justice. De la libéralité. De la toute-puissance. De la bonté. — 7. De l'éternité.

1. On ne doute point, pour peu qu'on ait seulement le nom de chrétien, que l'éternelle félicité de la céleste patrie, et les tourments de l'enfer réservés aux impies, surpassent non seulement les sens du corps de l'homme, mais encore la portée même de l'intelligence du cœur. Plût au ciel que cette foi subsistât dans tous les hommes, et produisît des conséquences dignes d'une telle croyance ; d'un côté allumât nos désirs, et de l'autre excitât nos craintes ? En effet, qu'est-ce qui nous empêche de braver les épées tirées contre nous, ou même de passer par les flammes s'il le fallait, pour échapper à un tel malheur, et pour nous élancer vers une si grande gloire, si ce n'est

que notre foi est insensible et morte? Ajoutez à cela, pour mettre le comble à notre malheur, aux obstacles de notre salut et aux occasions de nous perdre, que, dans l'estime que nous faisons de cette double fin qui nous attend, notre cœur n'est pas d'accord avec le jugement, et que même dans l'examen des deux voies qui se présentent à nous, nous ne tenons pas assez compte du jugement de la vérité même. Il ne faut pas nous étonner si nos désirs ne sont excités par aucun goût de vertus, la pensée de l'éternelle félicité elle-même les laisse engourdis, ni qu'on ne craigne point l'amertume présente du péché, puisque même les supplices éternels préparés au diable et à ses anges, ne nous inspirent aucune appréhension. Cela ne s'explique que parce que, dans les choses qui nous touchent de près, bien qu'elles soient moindres que d'autres, nous désirons avec plus d'ardeur les agréables, et redoutons de même les fâcheuses.

2. Mais ce dont je ne puis assez m'étonner, c'est que notre foi chancelle au sujet du présent quand elle semble si certaine sur l'avenir. C'est ainsi, ô insensés enfants d'Adam, que, ne jugeant et ne discernant point ce qui est, lorsque *vous avez les promesses de la vie présente et de la vie future* (1), vous vous montrez incrédules et infidèles dans la vie même qu'il vous est donné de vivre, en sorte qu'il semble évident que la foi des promesses à venir ne nous a été laissée que pour mettre le comble à votre damnation. On peut en dire autant des menaces que des promesses. En effet, est-ce que le Dieu qui nous assure qu'il y a un royaume préparé pour les élus, et un feu pour les réprouvés, n'est pas le même qui nous atteste avec autant de vérité et de la même bouche, que ceux qui ne s'approchent point de lui sont dans le travail et la

(1) I Tim. IV, 8.

peine et sont chargés, tandis que ceux qui viennent à lui ne sauraient défaillir, comme pourrait le craindre la faiblesse humaine, mais seront fortifiés par lui ? Celui qui nous promet un royaume à jamais délectable est le même qui nous assure que son joug est doux et son fardeau léger. Celui qui nous promet une béatitude éternelle dans la patrie, nous promet aussi dans la vie présente du repos et des forces. Enfin le Prophète nous dit : *L'oreille n'a point ouï, l'œil n'a point vu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* (1). Et nous le croyons tous bien volontiers. Quant au Maître même des Prophètes, voici comment il s'exprime : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai : prenez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos pour vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger* (2). Or, combien n'y en a-t-il pas qui détournent l'oreille de leur cœur? Car pour celle du corps peut-être n'oseraient-ils point le faire. Qu'est-ce que cette incrédulité-là ? Ou plutôt quelle folie n'est-ce point? Comme si la Sagesse pouvait se tromper, ou la Vérité induire en erreur ? Comme si la Charité ne voulait point donner ce qu'elle offre, ou la Toute-Puissance ne pouvait tenir ses promesses.

3. Quel homme est assez adonné au plaisir de la table et des sens pour ne point embrasser la sobriété et la chasteté, s'il était certain qu'elles lui donneront de plus grandes jouissances ? Qui est assez ambitieux pour ne point se montrer content de l'état le plus humble, et de la pauvreté la plus extrême, s'il savait que la charité qui ne cherche point ses propres avantages est plus aimable, comme elle l'est en effet, que toutes les dignités de ce monde ? Où est l'avare qui ne ferait fi de tous les trésors,

(1) Isa. LXIV, 4 et I Cor. II, 9. — (2) Matt XI, 28.

s'il était convaincu que la pauvreté est plus agréable? C'est donc en vain maintenant que Jésus-Christ nous assure de toutes les façons que son fardeau est léger, puisque ceux-là même qui portent le nom de Chrétiens réputent le fardeau du diable, et le joug de la chair et du siècle beaucoup plus délicieux. Mais d'où vient, Seigneur mon Dieu, que vous êtes, en effet, aussi considéré qu'ils le font croire? Pourquoi promettre si haut ce qu'il est si facile de prouver que vous n'accordez point? Vous assurez que votre esprit est plus doux que le miel en ses rayons, et voilà là des hommes qui trouvent plus douce la chair du gibier, que dis-je, ô honte, la vanité du siècle. Malheur à eux! Les infortunés ne jugent les choses que d'un côté, et ils ont du dégoût pour votre manne cachée qu'ils n'ont point goûtée! Ah! ceux qui en ont fait la double expérience savent bien que Dieu est *véridique* (1), tandis que tout homme est menteur; aussi devrait-on regarder leur témoignage comme extrêmement digne de foi; mais, ô mon Dieu, on se rit et on tient aussi peu compte de vos promesses que de l'expérience des vôtres, car les hommes charnels ne perçoivent point les choses qui sont de Dieu; elles leur paraissent de la *folie* (2). Il ne faut pas s'étonner que l'homme ne croie pas à l'expérience d'un autre homme quand il ne croit pas même à la promesse de son Dieu. Voilà donc comment nous sommes traités d'insensés, nous autres qui prêchons la douceur de la croix du Seigneur; parlons avec éloge des délices de la pauvreté, exaltons la gloire de l'humilité, et n'ayons à la bouche que les louanges des délices de la chasteté. Eh bien! qu'on traite d'insensé avec nous le Prophète qui nous assure qu'*il a trouvé des délices dans la loi du Seigneur, comme on n'en trouve pas dans tous les trésors du monde* (3).

(1) Rom. III, 4. — (2) I Cor. II, 14. — (3) Psal. CXVIII, 14.

4. Mais vous qui êtes sages à vos propres yeux, préférez à la loi de Dieu, je ne dis point tous les trésors du monde, mais les quelques richesses que vous pouvez mendier où vous voudrez, mais jamais votre foi n'aura un témoignage. C'est en vous qu'il se trouvera, *dans le secret, dans un recoin* (1), là où le Père céleste lui-même ne saurait vous voir, mais où il peut vous dire : *Je ne vous connais point* (2). Vous croyez fermement que Dieu est juste, véridique, rémunérateur, tout-puissant, souverainement bon et éternel. Soyez donc des aspics sourds et se bouchant les oreilles pour ne point entendre ses reproches quand il vous dira : *Montrez-moi votre foi sans les œuvres* (3). Que vous en coûte-t-il de croire ? Mais gardez-vous bien d'entrer dans la voie des commandements, car elle est ardue, roide et impraticable. Ah ! hommes malheureux, infortunés ! vous n'avez point trouvé *la voie qui conduit à la cité où vous puissiez habiter* (4), aussi vous êtes-vous égarés dans des lieux où il n'y a ni chemin ni sentier. Le terme de la voie qui vous semble bonne, et que vous trouvez charmante, mais qui n'a, en effet, rien qui ressemble à de vrais charmes, c'est un précipice qui va jusqu'au fond de l'enfer ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Sortez de votre sommeil, ô vous qui êtes ivres, et pleurez si vous ne voulez point que ces larmes ne vous prennent à l'improviste. Car quand vous direz : paix et sécurité, alors la mort fondra tout à coup sur vous, comme les douleurs de l'enfantement saisissent la femme dont l'heure est venue, et *vous ne pourrez y échapper* (5) : Ce sera avec justice assurément, puisque vous vous plaisez aujourd'hui à perdre le temps pendant lequel vous devriez voir, et vous vous détournez de la seule voie ouverte à la fuite.

(1) Matt. vi 4. — (2) Matt. xxv, 12. — (3) Jacob. ii, 18. — (4) Psal. cvi, 4. — (5) I Thess. v, 3.

5. Le Seigneur a dit : *Priez Dieu que votre fuite n'arrive ni en hiver, ni le jour du sabbat* (1). Fuyez pendant que le temps est favorable, et qu'une voie pleine de charmes se présente à vous. Fuyez pendant les six jours qu'il est permis de travailler. Fuyez dans les six témoignages dont nous avons parlé plus haut, je veux dire dans les témoignages de la justice, de la vérité, de la rémunération, de la toute-puissance, de la souveraine bonté et de l'éternité, si vous ne voulez point, je ne dis pas donner, mais souffrir le dernier, je veux dire le septième témoignage, celui du zèle. *Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère à venir* (2) ? La voie où vous courez est une voie de mort, une voie de perdition, une voie dont le terme est un précipice au fond même de l'enfer. Pourtant il vous reste toujours une espérance, car vous n'êtes pas encore arrivés au terme de votre voie, je veux dire de votre vie. Hâtez-vous de le prévenir, ce terme, de peur que surpris vous-mêmes vous ne demeuriez là où vous seriez tombés. *Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la voie du salut*, la voie du témoignage de Dieu dans laquelle vous puissiez goûter des délices pareilles à celles qu'on trouve dans des trésors.

6. Que notre première étape nous conduise jusqu'à votre cœur, car c'est là, pécheurs, que la voix de Dieu nous appelle, là que le témoignage de sa justice engendre la crainte et la componction. De là, passons à la confession des lèvres et n'hésitons point à rendre témoignage à la Vérité, même contre nous, car *elle rougira devant son Père de quiconque aura rougi d'elle devant les hommes* (3). Faisons marcher ensuite le détachement de nos biens et la distribution de nos richesses selon ce qui

(1) Matt. XXIV, 20. — (2) Luc, III, 7. — (3) Luc, IX, 26.

est écrit : *Il a répandu des biens avec libéralité sur les pauvres, sa justice demeure dans tous les siècles* (1) ; et ailleurs : *Si vous voulez être parfaits, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel* (2). Dans ce libéral partage de vos biens se trouve le témoignage des largesses divines et de ses dons abondants, car celui qui donne ses dons de son plein gré, montre évidemment qu'il en attend de plus considérables de la main du Seigneur. Mais il y a un quatrième témoignage à rendre à Dieu, c'est celui de la toute-puissance ; il se trouve dans la mortification du corps. Sans doute il faut semer un corps animal, mais *c'est pour qu'il ressuscite spirituel* (3). Celui donc qui épargne sa chair ne vous semble-t-il point douter de sa résurrection et de son changement ? De même celui qui n'est pas contrit de cœur doute de la justice ; celui qui ne confesse point de bouche ses péchés, doute de la vérité, et celui qui est avare doute des récompenses futures, et ainsi de suite pour les autres attributs. Et si vous allez jusqu'au point de renoncer à votre propre volonté, vous rendez un témoignage indubitable à la bonté de Dieu ; car, en en venant là, vous attestez hautement que vous ne voulez point faire votre volonté, mais celle de Dieu que vous placez avant la vôtre ; vous criez sinon de la bouche et de la langue, du moins de fait, et en vérité, que *personne n'est bon, si ce n'est Dieu* (4).

7. Il vous reste après cela à persévérer, car la persévérance est le reste de la route à faire, c'est le témoignage de l'éternité. En effet, la persévérance dans notre genre de vie est une image de l'éternité de Dieu, puisque nous reproduisons dans cette vie ce qu'il est en lui-même en imitant, dans la faible mesure de notre pou-

(1) Psal. CXI, 6. — (2) Matt. XIX, 21. — (3) I Cor, XV, 44. — (4) Luc. XVIII, 19.

voir, son incommutabilité. Voilà ce qui faisait dire au Sage : *L'insensé est changeant comme la lune, et le sage stable comme le soleil* (1). Telle est la voie, parcourez-la, car c'est en montant de vertu en vertu que vous verrez *le Dieu des dieux dans Sion* (2). Puisse à cette glorieuse vision nous conduire le Seigneur des vertus et le Roi de gloire, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est la voie, la vérité et la vie.

(1) Eccl. XXVII, 12. — (2) Psal. LXXXIII, 8.

TRENTE-CINQUIÈME LECTURE

Il y a quatre degrés qui marquent les progrès des élus.

1. Le premier degré des progrès des élus, est celui où l'homme devient l'ami de son âme. — 2. Ne pas s'arrêter au premier degré, mais avancer toujours. — 3. Nous passons au second degré par amour de la justice — 4. On passe au troisième degré par l'amour de la sagesse ; et de là au quatrième par l'usage de la sagesse.

1. Les progrès que font les élus comptent quatre degrés. Et d'abord chacun devient ami de sa propre âme ; en second lieu, ami de la justice ; en troisième lieu de la sagesse, et enfin devient sage. Au premier degré de ses progrès, l'homme évite tout ce qui pourrait blesser son âme, et aime tout ce qui peut lui être doux. Il a donc horreur de l'enfer et soupire après le ciel ; voilà comment il peut accomplir ce commandement de Dieu qu'il a reçu dans sa première conversion : *Tu aimeras le prochain comme toi-même* (1). Car tant qu'il vit selon la chair, il ne peut l'accomplir ; cela ne lui devient facile que quand il est conduit par l'esprit de Dieu. En effet, quel avantage l'homme a-t-il si son prochain brûle en enfer ? Et que perd-il s'il est avec lui dans le paradis ? car l'héri-

(1) Matt. XXII, 36.

tage du ciel n'est pas tel qu'il puisse être diminué par le nombre de ceux qui le possèdent. Il aime donc son prochain qu'il ne veut point voir souffrir pas plus qu'il ne voudrait souffrir lui-même, et qu'il veut voir entrer dans la possession du ciel comme lui. Mais quand est-ce que l'homme pourrait en arriver là par son propre esprit, c'est-à-dire par l'esprit de l'homme, en venir à redouter l'enfer et à soupirer après le ciel? Mais il le peut par la vertu de l'esprit de celui à qui il a été dit : *Si je monte au ciel, vous y êtes*, etc. (1). Car l'esprit de sagesse, présent partout, connaît ce qui se fait au ciel et ce qui se passe dans l'enfer. Aussi quand il remplit l'esprit de l'homme et y répand l'amour des choses du ciel, de même qu'il y fait naître la crainte des peines de l'enfer, il fait que l'homme s'aime lui-même, et il lui dit : *Ayez pitié de votre âme en vous rendant agréable à Dieu* (2). Il faut donc commencer par s'aimer soi-même, puis aimer le prochain ; car il n'a pas été dit : tu t'aimeras comme tu aimes ton prochain, mais *tu aimeras le prochain comme toi-même*. C'est de cette manière que l'homme devient ami de son âme par le Saint-Esprit qu'il a reçu avec la foi.

2. Après avoir reçu ce don, il ne doit pas s'en contenter, mais s'avancer vers des dons plus grands encore et faire des progrès en mieux. Il vit déjà par le Saint-Esprit. Or, *si nous vivons par l'Esprit*, dit l'Apôtre, *conduisons-nous aussi par le même Esprit* (3); et ailleurs : *Pour nous, débarrassés des voiles qui nous couvrent le visage, et contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, et nous avançons de clarté en clarté par l'illumination de l'Esprit du Seigneur* (4). C'est ce que semble avoir senti le Psalmiste au sujet des

(1) Psal. CXXXVIII, 7. — (2) Eccli. XXX, 24. — (3) Gal. V, 25. — (4) II Cor. III, 18.

saints, quand il dit : *Le législateur donnera sa bénédiction aux saints, et ils s'avanceront de vertu en vertu, et enfin ils verront le Dieu des dieux dans la céleste Sion* (1). Qu'il avance donc aussi, celui dont nous parlons, qu'il marche et continue jusqu'à ce qu'il arrive au quatrième degré. Là, n'en doutons point, devenu sage, *il verra le Dieu des dieux dans la céleste Sion*. Or, de ce que j'ai dit, il suit que celui qui aime bien son âme doit aussi aimer la justice, car s'il aime l'iniquité, on ne peut pas dire qu'il aime son âme, *il la hait* (2).

3. En aimant la justice, l'homme passe au second degré, et il entend ce précepte de la Sagesse : *Aimez la justice, vous qui jugez la terre* (3). Or, s'il aime la justice parfaitement, il doit pour elle supporter patiemment toute sorte de peines et tous les mépris dont il peut être couvert. En effet, la justice lui donnera surtout deux choses : l'une de faire ce qu'il doit, l'autre de souffrir ce qu'il doit. En d'autres termes, de souffrir le mal qu'il a mérité, s'il n'a pas fait le bien qu'il devait. Voilà comment il arrive d'une manière qui surprend, que, sans abandonner la justice, nous sommes abandonnés par elle, puisque toute prévarication est punie par elle. Il n'y a personne qui puisse se dérober aux atteintes de la chaleur. Or, non seulement un homme juste n'a point cette peine en horreur, mais même il la reçoit volontiers, parce qu'il croit avec la foi que c'est par elle que les fautes de sa vie passée sont purifiées. De là vient en effet qu'il est écrit : *Le juste ne s'attristera point de quelque chose qui lui arrive* (4). Aussi, aux différentes voluptés qui l'ont fait tomber, il oppose les remèdes contraires qui le relèvent ; par exemple, s'il est tombé par désobéissance, il revient à la vie par le travail et l'obéis-

(1) Psal. LXXXIII, 7. — (2) Psal. X, 6. — (3) Sap. I, 1. — (4) Prov. XII, 21.

sance ; s'il est tombé dans la débauche et la dissolution, il se remet de ses chutes par le goût de la continence et par la rigueur de la discipline. Il tire son châtiment des éléments mêmes du monde dont il n'avait fait usage que pour incliner à la volupté. Lorsque ces tourments ont duré longtemps, qu'il est éprouvé comme l'or dans la fournaise, tant que le trouvera bon *celui qui nous nourrit du pain des larmes et nous donne à boire l'eau de nos pleurs avec abondance* (1), alors enfin il commence à se consoler, et il entend Isaïe lui dire : *Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit le Seigneur. Parlez au cœur de Jérusalem et assurez-lui que ses maux, c'est-à-dire son affliction, sont finis, que ses iniquités lui sont pardonnées, et qu'elle a reçu de la main du Seigneur une double grâce pour l'expiation de tous ses péchés* (2). Une fois qu'il a reçu de la consolation, il est inquiet et *cherche comment il pourra plaire à celui à qui il s'est donné* (3) ; et dans tout le bien qu'il fait il ne se propose qu'une seule chose : plaire à son Créateur.

4. Puis il passe au troisième degré d'avancement, c'est-à-dire il devient ami de la sagesse qui lui parle avec une affection toute maternelle, et lui dit : *Mon fils, donnez-moi votre cœur* (4). Une fois arrivé à ce degré, il ne lui reste pas autre chose à faire qu'à passer au quatrième où l'on dit que se tient le sage. C'est ce qui a lieu quand il agit, non plus seulement pour plaire à Dieu, ce qui est le propre du troisième degré, mais parce que Dieu lui plaît, ou que ce qu'il fait plaît à Dieu. Quiconque en est arrivé là, peut chanter en toute confiance et sécurité ce cantique du Sage : *En tout j'ai cherché le repos*, etc. (5). En effet, c'est avoir trouvé le repos en tout quand Dieu plaît à celui qui n'a point appris à plier la

(1) Psal. XXIX, 6. — (2) Isaï. XL, 1 et 2. — (3) II Tim. II, 4. — (4) Prov. XXIII, 26. — (5) Eccl. XXIV, 11.

volonté de Dieu à la sienne, mais la sienne à celle de Dieu. *Il s'arrêtera dans l'héritage du Seigneur*, ainsi que la promesse qui en est faite de la bouche même du Seigneur, quand il dit : *Je te donnerai la terre où tu dors* (1), c'est-à-dire ce repos où tu es arrivé par ton travail et tes peines, je le rendrai pour toi stable et perpétuel. S'il ajoute : *et à ta race*, on peut le comprendre en ce sens que non seulement cette tranquillité est assurée en cette vie et en l'autre à ton esprit, ô homme, mais encore la glorification de ta chair, à ta race, c'est-à-dire à tes œuvres.

(1) Gen. xxviii, 13.

TRENTE-SIXIÈME LECTURE

Les saints.

1. La Toussaint est la fête des saints qui sont même encore sur la terre. Pourquoi il faut honorer les saints anges. — 2. Parmi les saints, les uns sont triomphants. Les saints militants. On ne doit point déclarer un homme bienheureux tant qu'il vit encore. — 3. En cette vie les saints doivent toujours craindre. La béatitude des hommes est tout entière dans la crainte de Dieu. — 4. On peut louer sans crainte les saints qui sont au ciel. D'où viennent aux saints la gloire et l'honneur dont ils jouissent. — 5. La louange des saints nous importe. Le culte des saints excite en nous trois désirs. Le désir de leur société. — 6. S'il est doux d'habiter ici-bas avec des frères, combien n'est-ce pas plus doux d'être avec eux là-haut. — 7. Il faut désirer le bonheur des saints. — 8. Ici-bas l'homme doit rechercher la paix, non la gloire. Où l'homme est-il en opposition avec Dieu. Dieu se montre aux saints autrement qu'à nous. — 9. Abus qui se glisse dans les fêtes des saints. — 10. Il faut demander et espérer les suffrages des saints. Première raison pour nous d'espérer leurs suffrages. — 11. Seconde raison pour espérer les suffrages des saints. Troisième raison d'espérer les suffrages des saints. Quatrième raison d'espérer les suffrages des saints.

La fête de tous les saints est la fête non-seulement des saints du ciel, mais encore de ceux de la terre ; car il y a les saints du ciel et les saints de la terre ; et même parmi ces derniers, les uns sont encore sur la terre, tandis que les autres se trouvent déjà dans le ciel. On fait

donc en commun la fête de tous ces saints-là, mais ne la fait-on pas tout à fait de la même manière. Après tout, il ne faut pas s'en étonner, puisque la sainteté des uns n'est pas celle des autres, et qu'il y a une différence quelque fois même très grande entre un saint et un saint. Non seulement parce que l'un est plus saint que l'autre, cette différence se rapporte plutôt à la quantité qu'à la qualité, mais sans nous arrêter au plus et au moins, il est certain que les saints sont appelés saints et cela avec vérité, les uns dans un sens et les autres dans un autre. Ainsi, on pourrait peut-être assigner entre les anges et les hommes une différence de sainteté, à laquelle correspondrait une pareille différence de solennité dans la fête. En effet, il ne semble pas qu'on puisse honorer comme des athlètes triomphants ceux qui n'ont jamais combattu, et pourtant, pour mériter un culte différent, ils n'en sont pas moins dignes des plus grands hommages, puisqu'ils sont vos amis, ô mon Dieu, et qu'ils ont toujours été attachés à votre volonté avec autant de félicité que de facilité. Après tout, peut-être pourrait-on croire qu'ils ne sont point sans avoir soutenu des combats : ainsi, quand ils ont résisté à ceux d'entre eux qui ont péché, et que, au lieu de se ranger du parti des impies, chacun d'eux s'est écrié : Pour moi, il m'est bon de rester attaché à Dieu. Ce qu'il faut célébrer en eux, c'est donc la grâce qui les a prévenus des douceurs de la bénédiction ; ce qu'il faut honorer, c'est la bonté de Dieu qui les a, je ne dis point amenés à la pénitence, mais détournés de tout ce qui doit amener la pénitence ; qui les a, non point arrachés à la tentation, mais préservés de la tentation.

2. Dans les hommes, il y a un autre genre de sainteté qui mérite des honneurs à part ; c'est la sainteté de ceux qui sont venus en passant par de grandes afflictions et

qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau (1), qui triomphent enfin après bien des luttes et reçoivent la couronne de la victoire dans les cieux parce qu'ils ont combattu les légitimes combats. Y a-t-il encore une troisième sorte de saints? Oui, mais ils sont cachés. Ce sont ceux qui militent encore, qui combattent toujours, qui courent dans la carrière et n'ont point encore obtenu le prix. Peut-être semblera-t-il que je m'avance beaucoup en leur donnant le nom de saints, mais j'ai pour moi le mot de l'un d'eux qui n'a pas craint de dire à Dieu : *Gardez mon âme, Seigneur, parce que je suis saint* (2). L'Apôtre, à qui dit Dieu avait révélé ses secrets, a dit aussi en termes non moins clairs : *Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qu'il a appelés selon son décret pour être saints* (3). Voilà donc comment le mot saint se trouve différemment employé, et désigne tantôt ceux qui sont consommés dans la sainteté, tantôt ceux qui ne sont encore que prédestinés à la sainteté. Mais cette dernière sainteté est cachée en Dieu, elle est close pour nous, aussi est-ce d'une manière cachée que nous l'honorons. En effet : *L'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine, mais tout est réservé pour l'avenir* (4). Que la fête de ces saints se passe donc dans le cœur de Dieu, puisque Dieu sait qui sont ceux qui lui appartiennent et qu'il a choisis dès le principe ; qu'elle se passe aussi parmi ces esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres et qui sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux *qui doivent être les héritiers du salut* (5). Quant à nous, il nous est défendu de louer un homme tant qu'il vit. Comment, en effet, pourrions-nous le louer sans crainte de nous tromper, quand il est manifeste que la vie même

(1) Apoc. VII, 14. — (2) Psal. LXXXV, 2. — (3) Rom. VIII, 28. — (4) Eccl. IX, 1. — (5) Hebr. I, 14.

n'est pas sûre? Le héraut céleste nous crie que *nul n'est couronné qu'il n'ait combattu selon la loi des combats* (1). Or, entendez de la bouche même du législateur quelle est cette loi des combats. *Celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin* (2). On ne sait point quel est celui qui persévérera, on ne sait quel est celui qui combattra selon la loi des combats, on ne sait donc pas non plus quel est celui qui devra recevoir la couronne.

3. On doit louer la vertu de ceux dont la victoire est maintenant assurée, voilà ceux qu'il faut exalter dans nos chants de fêtes, et dont on peut, en toute sécurité, saluer les couronnes avec des transports de joie. Nous chantons aux saints : *Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints* (3), mais ce n'est point à ceux-là que nous nous adressions. Non, ce ne sont pas à ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin que nous invitions à la crainte du Seigneur, attendu qu'il est écrit pour eux : *La crainte n'habite plus dans nos contrées.* C'est bien plutôt à ceux qui doivent se tenir dans la plus grande vigilance, à cause de la multitude des périls qui les menacent, qui n'ont point seulement affaire *avec la chair et le sang*, mais aussi *avec les principautés et les puissances, avec les princes du monde*, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, enfin *avec les esprits de malice répandus dans l'air* (4). Évidemment, ceux qui se trouvent dans une pareille mêlée et qui ont à combattre de près comme de loin, ont bien besoin de se tenir sur leurs gardes. Quand il y a pour eux tant de combats au dehors, il ne saurait manquer d'y avoir des craintes au dedans ; aussi est-ce avec raison qu'il est dit : *Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints.* D'ailleurs, toute notre béatitude est dans la crainte de Dieu, si nous en croyons l'Écriture qui nous dit : *Heureux*

(1) II Tim, II, 5. — (2) Matt. X, 22 et XXIV, 13. — (3) Psal. XXXIII, 10. — (4) Ephes. VI, 12.

l'homme qui est toujours dans la crainte (1), et si nous écoutons le Psalmiste qui s'écrie : *Bienheureux tous ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies* (2). Mais, bien autrement heureux sont ceux en qui la charité parfaite a chassé toute crainte, qui n'ont plus aucune appréhension dans leurs voies, et qui, dans la maison de Dieu où ils sont maintenant reçus, ne connaissent plus que les cantiques de louange, selon ce que dit le Psalmiste quand il s'écrie : *Heureux sont ceux qui demeurent dans votre maison, Seigneur, ils vous loueront dans les siècles des siècles* (3). Notre félicité donc à nous, et notre fête, en attendant, est dans la crainte de Dieu, tandis que leur fête à eux est tout entière dans les cantiques de louange et dans les chants d'allégresse.

4. Voilà pourquoi on ne peut louer en toute sécurité que les hommes qui ne vivent plus de leur vie, mais de la vie de Dieu ; la vie de l'homme, en effet, est une tentation continuelle. On est doublement en sécurité quand on ne loue que ces hommes-là, si toutefois, à bien considérer les choses, cette double sécurité ne se réduit pas tout simplement à une. En effet, nous ne saurions craindre avec quelque raison de les louer puisqu'il n'y a personne qui mérite plus certainement qu'eux nos louanges, et nous n'avons pas non plus de motifs pour tarder à les glorifier puisqu'ils sont tellement absorbés dans la gloire qu'ils n'ont aucun besoin de nos louanges. Il n'y a plus de place pour la vanité, là où la vérité occupe seule la place entière. Mais, direz-vous, quelle est la gloire des saints ? Ils ne se glorifient pas eux-mêmes, car il est écrit : *Que votre éloge ne parte point de votre bouche* (4). Ils ne se louent pas non plus les uns les autres, car ils n'ont d'autre pensée et d'autre penchant que de célébrer

(1) Prov. XXVIII, 14. — (2) Psal. CXXVII, 1. — (3) Psal. LXXXIII, 5. — (4) Prov. XXVII, 2.

les louanges de leur Créateur ; ils ne peuvent donc trouver le temps de se faire mutuellement des louanges, aussi le Prophète dit-il, comme je vous le rappelais tout à l'heure : *Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur, ils vous loueront dans les siècles des siècles.* Néanmoins, je ne puis admettre que les saints soient dépourvus de gloire, d'autant plus que l'Apôtre dit : *Le moment si court et si rapide des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (1) ; et que le Prophète avait dit de son côté : *Visitez-nous par votre assistance salutaire, afin que nous soyions comblés des biens que vous réservez à vos élus, que nous goûtions la joie que vous destinez à votre peuple et que vous soyez loué avec ceux que vous avez choisis pour votre héritage* (2). Or, il dit : *Avec ceux, non point par ceux que vous avez choisis pour votre héritage*, afin de nous donner à entendre qu'ils partageront la gloire avec lui. Mais si ceux de l'héritage louent le Seigneur, qui est-ce qui louera ceux de l'héritage ? Écoutons les réponses de l'Apôtre : *Alors*, dit-il, *chacun recevra la louange qui lui sera due ;* mais de qui la recevra-t-il ? *De Dieu* (3). Quelle louange que celle qui vient d'une telle bouche et combien elle est digne d'envie. Quel doux échange de louanges quand il est, en même temps, doux de louer et doux d'être loué.

5. Mais à quoi bon les louanges que nous adressons aux saints, à quoi bon célébrer leur gloire et faire parmi nous leur fête ? Pourquoi prodiguer les honneurs de la terre à ceux que, selon la promesse véridique du Fils, le Père céleste honore lui-même ? Qu'ont-ils besoin de nos félicitations ? Ils ont tout ce qu'ils peuvent contenir de gloire. C'est vrai, les saints n'ont pas besoin de nos hon-

(1) II Cor. IV, 17. — (2) Psal. CV, 4. — (3) I Cor. IV, 5.

neurs et notre dévotion n'ajoute rien à ce qu'ils ont. Mais il y va de notre intérêt, sinon du leur, que nous vénérions leur souvenir. Voulez-vous savoir quel avantage nous avons à leur rendre nos hommages? Je vous avouerai que pour moi, leur mémoire fait naître en moi un violent désir, un triple désir. On dit vulgairement : loin des yeux, loin du cœur. Or, mon œil à moi, c'est ma mémoire ; et me rappeler le souvenir des saints, c'est en quelque sorte pour moi, les voir. Voilà comment notre lot se trouve dans la terre des vivants, et ce n'est pas un lot médiocre, si toutefois le souvenir, en nous, ne marche point sans la charité ; oui, voilà, dis-je, comment notre vie se trouve transportée dans les cieux, non point, toutefois, de la même manière que la leur s'y trouve à présent. En effet, ils s'y trouvent en substance et nous n'y sommes qu'en désir ; ils y sont effectivement présents, nous ne nous y trouvons que par le souvenir. Quand nous sera-t-il donné de nous réunir aussi à nos pères ? de leur être présentés en personne ? Tel est le premier désir que le souvenir des saints fait naître en nous, que dis-je ? dont il nous embrase. Quand jouirons-nous de leur société si désirable, quand serons-nous dignes d'être les concitoyens, les conchambristes des esprits bienheureux, d'entrer dans l'assemblée des Patriarches, de nous unir aux phalanges des Prophètes, au sénat des Apôtres, aux innombrables bataillons des martyrs, aux collèges des confesseurs, et aux chœurs des vierges, de nous perdre, en un mot, et de nous réjouir en commun dans la troupe entière des saints ?

6. Le souvenir de chacun d'eux, comme autant d'étincelles, ou plutôt comme autant de torches ardentes, allume les cœurs dévots et leur inspire une soif dévorante de les voir et de les embrasser, tellement qu'il n'est pas rare qu'ils se croient déjà au milieu d'eux, et qu'ils en-

trent dans l'assemblée entière des saints, où ils s'élancent de toute l'ardeur et de toutes les forces de leur cœur, tantôt vers les uns et tantôt vers les autres. D'ailleurs quelles ne seraient pas notre négligence et notre paresse, notre lâcheté même, de ne point nous élancer, comme un trait qu'on décoche, de ce monde par de fréquents soupirs, et avec toute la ferveur de la charité, vers ces heureux bataillons? Malheur à nous à cause du péché que l'Apôtre reprochait aux gentils, quand il les reprenait *parce qu'ils étaient sans affection* (1). L'Église des premiers-nés nous attend, et nous négligeons de l'aller rejoindre ; les saints nous appellent, et nous n'en tenons aucun compte. Réveillons-nous enfin, ressuscitons avec le Christ, cherchons, goûtons les choses d'en-haut. Désirons ceux qui nous désirent, courons vers ceux qui nous attendent, que nos cœurs tendent par leurs vœux vers ceux qui les appellent. Dans la vie que nous partageons ensemble ici-bas maintenant, il n'y a ni sécurité, ni perfection, ni repos, et pourtant combien ne nous est-il pas doux et bon d'habiter en commun avec nos frères? En effet, nous arrive-t-il quelque chose de fâcheux, soit dans le corps, soit dans l'âme? il nous est plus facile de le supporter dans la société de nos frères, avec qui nous n'avons en Dieu qu'un cœur et qu'une âme. Combien plus douce, plus délicieuse et plus heureuse est l'union, que nul soupçon ne trouble, que nulle dissension n'altère, qui nous réunira par les liens indissolubles de la charité parfaite, et qui fera que nous ne serons plus qu'un dans le Père et dans le Fils, comme le Père et le Fils ne forment qu'un aussi.

7. Mais ce n'est pas seulement la société, c'est aussi la félicité des saints que nous devons désirer, il faut que

(1) Rom. I, 31.

leur gloire soit pour nous l'objet des plus ardents désirs, aussi bien que leur présence. Il n'y a pas de danger à craindre dans cette ambition-là, et la prétention d'atteindre à leur bonheur n'a rien de périlleux pour nous. Car si nous disons : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, non ce n'est pas à nous, mais à votre nom que vous devez donner la gloire* (1), c'est le cri qu'il nous convient de pousser maintenant, car nous sommes encore aux jours où les anges eux-mêmes disent : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté* (2) ; et dans lequel le Seigneur aussi dit à Madeleine : *Ne me touchez point, car je ne suis pas encore retourné à mon Père* (3). C'est le Verbe de gloire qui parle ainsi ; or le Fils sage est la gloire de son Père. La gloire disait donc : Ne me touchez point, ne me recherchez pas encore, fuyez plutôt la gloire, et prenez garde de ne me point toucher jusqu'à ce que nous soyons retournés à mon Père, où toute glorification est pleine de sécurité. C'est là que mon âme sera louée dans le Seigneur : que les âmes douces l'entendent et se réjouissent. Ne vous semble-t-il pas que celle qui dans le Cantique des Cantiques s'écrie : *Fuyez, mon bien-aimé, éloignez-vous* (4), lui a entendu dire : *Ne me touchez point, parce que je ne suis pas encore remonté vers mon Père?* Voilà pourquoi dans l'hymne nous chantons aussi ces paroles : *Donnez la paix à vos serviteurs, et que vos serviteurs vous rendent la gloire dans tous les siècles des siècles*, selon la pensée de l'ange.

8. En effet, comme la vie de l'homme est une tentation sur la terre, c'est avec raison que nous devons rechercher ici-bas, non la gloire, mais la paix : la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec nous-

(1) Psal. CXIII, 9. — (2) Luc. II, 14. — (3) Joan. XX, 17. — (4) Cant. VIII, 14.

mêmes. *O Dieu sauveur des hommes, pourquoi m'avez-vous mis en opposition avec vous et dans un état où je me suis à charge à moi-même* (1)? Assurément, il n'est pas de lutte plus voisine de moi, c'est une sédition tout à fait intérieure, une guerre non civile mais domestique, que la lutte des désirs de l'esprit contre la chair, et de la chair contre l'esprit. D'où vient-elle, sinon de ce que vous m'avez mis en opposition avec vous, Seigneur? Car, pour vous, vous êtes la vraie liberté, la vie, la gloire, la suffisance, la béatitude; et moi, au contraire, je ne suis que pauvreté et misère, qu'un être misérable, confus et profondément humilié, mort par le péché, vendu au péché. D'ailleurs, ô vous, Seigneur, qui êtes la sainte et parfaite volupté, le repos des esprits bienheureux, vous m'avez, dès le commencement, mis en opposition avec l'Éden, la volupté (car c'est le sens du mot Éden), dans la peine et le travail. Cependant vous dites : *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur* (2). Il faut évidemment que nous nous soyons détournés pour que vous nous exhortiez à nous convertir, il faut que nous soyons en opposition avec vous pour que vous nous invitiez à la conversion. Mais comment nous convertirons-nous! *Dans le jeûne et les larmes*, nous répondez-vous. O merveilles, est-ce que vous êtes dans les jeûnes, les larmes sont-elles votre séjour, habitez-vous dans les gémissements? Non, non, tout cela est bien loin de vous, et vous, vous êtes infiniment loin de tout cela. Votre règne est dans Jérusalem que vous rassasiez de froment, où il n'y a ni cri, ni douleur, mais où l'on n'entend, au contraire, que des actions de grâces et des chants de louange. *Que les justes*, dit le Psalmiste, *soient comme dans un festin, qu'ils se réjouissent en la présence de Dieu, et qu'ils soient*

(1) Job. VII, 20. — (2) Joel. II, 12.

dans les transports de joie (1). Comment donc nous convertirons-nous dans le jeûne, les gémissements et les larmes? Est-ce que le juste doit le trouver dans les transports de joie et d'allégresse, tandis que celui qui n'est pas encore juste ne le trouvera que dans les pleurs et les soupirs? C'est précisément cela; mais par juste il faut entendre celui qui déjà a mérité de jouir de la présence de Dieu, non pas celui qui vit encore de la foi. Quant à ces mots du Seigneur : *Je suis avec lui dans la tribulation* (2), ils se rapportent à celui qui marche encore par la foi, non point à celui qui déjà est arrivé devant la face de Dieu; l'un et l'autre juste n'ont bien qu'un même chef, mais ce chef ne se montre pas de la même manière à tous ses membres. Pour les uns, c'est un chef couronné d'épines, incliné sur la croix, afin qu'ils apprennent à s'humilier comme lui, et, comme lui, à souffrir les épines de la componction. Pour les autres, c'est un chef glorieux, pour qu'ils soient couverts de gloire par lui, qu'ils lui deviennent semblables en toutes choses, et surtout glorieux, en le voyant tel qu'il est.

9. Le second désir que la commémoration des saints allume en nous est donc que Jésus-Christ, qui est notre vie, *nous apparaisse comme il leur apparaît*, et que, à notre tour *nous apparaissions aussi avec lui dans la gloire* (3). Car, en attendant qu'il en soit ainsi, ce n'est pas comme il est, mais tel qu'il s'est fait pour nous, que notre chef nous apparaît, c'est-à-dire non pas couronné de gloire, mais d'épines, des épines de nos péchés, auxquelles l'Écriture fait allusion quand elle nous dit : *Sortez, filles de Sion et venez voir le roi Salomon sous le diadème dont sa mère l'a couronné* (4). O roi ! ô diadème

(1) Psal. LXVII, 3. — (2) Psal. XC, 15. — (3) Coloss. III, 4. — (4) Cant. III, 11.

La Synagogue agissant, non point en mère, mais en marâtre, a placé une couronne d'épines sur la tête de notre roi. Il y aurait de la honte, pour les membres placés sous un tel chef, à rechercher la gloire quand il se montre à eux couvert d'ignominie, sans éclat, sans beauté, sans rien qui y ressemble. Sans doute, c'est bien un Salomon, c'est-à-dire un roi pacifique pour le présent, non pas un roi béatifique ou glorifique, et il rappelle bien l'éloge que les anges firent de lui quand ils dirent : *Paix à la terre et gloire aux cieux* (1). Il y aurait de quoi rougir, sous un chef couronné d'épines, à se montrer un membre délicat, surtout quand la pourpre même dont on le revêt n'est point placée sur ses épaules pour lui faire honneur, mais par pure dérision. Et pourtant, on peut voir en bien des endroits ce jour de fête célébré par bien des gens avec des sentiments d'ambition et dans la bonne chère. Est-ce là célébrer ce jour, ne devrais-je pas dire plutôt que c'est le déshonorer ? Mais ceux qui le passent ainsi rendront compte de leur conduite ; c'est leur fête, mais ce n'est point celle des saints. Un jour viendra où l'on n'annoncera plus la mort de Jésus-Christ, et où nous saurons *que nous aussi sommes morts et que notre vie est cachée avec lui* (2). Il apparaîtra comme un chef glorieux, et ses membres, glorifiés avec lui, brilleront avec éclat, le jour où il transformera notre corps, tout vil et tout abject qu'il soit, et *le rendra conforme à sa tête glorieuse qui n'est autre que lui* (3). Que tous nos désirs et toute notre ambition, elle le peut sans crainte, soient d'obtenir cette gloire, si nous ne voulons point nous entendre dire : *Vous ne recherchez que la gloire que vous prodiguez les uns aux autres, et vous ne recherchez point la gloire qui ne vient que de Dieu* (4).

(1) Luc. II, 14. — (2) Coloss. III, 3. — (3) Philipp. III, 21. — (4) Joan. V, 44.

10. Il est bien certain que pour espérer cette gloire et pour pouvoir aspirer à une pareille félicité, nous devons désirer ardemment le secours des suffrages des saints, afin d'obtenir, au moins par leur intercession, ce que nous ne pouvons espérer de nos propres forces. *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis* (1). Vous connaissez nos périls, vous savez de quelle boue nous avons été formés, vous n'ignorez point notre ignorance, non plus que les ruses de nos ennemis ; vous connaissez les assauts qu'ils nous livrent et notre fragilité. Car c'est à vous, qui avez passé par les mêmes tentations que moi, que je m'adresse ; à vous, dis-je, qui avez vaincu dans les mêmes combats, et qui avez échappé aux mêmes pièges ; à vous, dis-je, qui, dans le pâtir, avez appris à compatir. J'ose espérer aussi que les anges eux-mêmes ne dédaigneront point de visiter des êtres de leur espèce, d'autant plus qu'il est écrit : *Vous prendrez soin de ceux de votre famille et vous ne pécherez point* (2). Au reste, si je crois qu'il m'est permis de présumer beaucoup d'eux à cause de notre ressemblance avec eux qui sont des êtres spirituels et raisonnables, je crois pourtant que je dois avoir une plus grande confiance encore dans ceux qui ont été les compagnons de ma vie d'homme sur la terre ; ils ne peuvent manquer de ressentir une compassion plus charitable encore et plus spéciale pour ceux qui sont les os de leurs os et la chair de leur chair.

11. Enfin, en quittant ce monde pour retourner vers leur Père, ils nous ont laissé des gages précieux. En effet, leurs corps reposent en paix au milieu de nous, tandis que leurs noms doivent vivre jusqu'à la fin des siècles, parce que leur gloire n'est pas descendue avec

(1) Joan. v, 44. — (2) Job. xix, 21.

eux dans la tombe. Loin, bien loin de vous, âmes saintes, la cruauté de l'échanson du roi d'Égypte qui, une fois rétabli dans son poste, n'eut rien de plus pressé que d'oublier le saint jeune homme Joseph qui était resté en prison (1). Ils n'étaient pas l'un et l'autre les membres d'un seul et même corps, et il ne pouvait y avoir aucun rapport entre le fidèle et l'infidèle, aucune alliance entre un Israélite et un Égyptien, non plus qu'entre la lumière et les ténèbres. Le mot Égypte signifie ténèbres, de même que le nom d'Israël veut dire qui voit Dieu ; aussi la lumière était-elle partout où Israël se trouvait. Notre Jésus ne put pas oublier ainsi le larron crucifié avec lui ; il lui tint la parole qu'il lui avait donnée et le fit entrer dans son royaume le jour même où ils avaient souffert ensemble. Et nous aussi, si nous n'étions pas les membres du même chef que les saints, à quel titre leur adresserions-nous aujourd'hui des vœux si solennels et les féliciterions-nous avec tant d'enthousiasme ? Celui qui a dit : *Si l'un des membres est dans la gloire, tous les autres membres participent à sa joie*, a dit aussi : *Si l'un d'eux souffre quelque chose tous les autres souffrent avec lui* (2). Telle est donc l'union qui existe entre eux et nous que, si nous nous réjouissions avec eux, eux, de leur côté, compatissent à nos souffrances ; que si, par nos pieuses méditations, nous régnons en eux, eux, de leur côté, par leur pieuse intervention, combattent pour nous. Nous ne saurions douter de leur pieuse sollicitude à notre égard, d'autant moins qu'ils ne peuvent être consommés dans la félicité sans nous, comme j'ai eu déjà l'occasion de le dire, et nous attendent jusqu'au jour où nous recevrons aussi notre récompense, au dernier grand jour de fête, où tous les

(1) Job. v,24. — (2) Gen. xl, 14. — (3) i, Cor. xii, 26.

membres concourront en même temps à faire un homme parfait avec leur chef glorieux, et où Jésus-Christ, notre Seigneur qui est béni par-dessus tout, digne de louange et glorieux dans les siècles des siècles, sera loué avec ceux qui lui auront été attribués en héritage.

TROISIÈME PARTIE

PENSÉES DE SAINT BERNARD

1. *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit* (1). Il y en a trois aussi sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang. Il en est de même en enfer selon ces paroles d'Isaïe : *Leur ver ne mourra point et leur feu ne s'éteindra jamais* (2). A ces deux maux, le ver et le feu, dont l'un ronge la conscience, l'autre brûle le corps, s'en ajoute un troisième, le désespoir, ainsi qu'on le comprend, du reste, à ces mots, *ne mourra point*, *ne s'éteindra jamais*. Dans le ciel, le témoignage qu'on reçoit est un témoignage de béatitude ; sur la terre, c'en est un de justification ; dans l'enfer, c'est un témoignage de damnation. Le premier est un témoignage de gloire, le second de grâce, et le troisième de colère.

2. Au sujet de l'Esprit-Saint, l'Écriture nous apprend qu'il procède, qu'il souffle, qu'il habite dans les âmes, qu'il les remplit et les glorifie. Il y a deux sortes de processions ; on procède de et on procède vers. D'où procède-t-il ? Du Père et du Fils. Où procède-t-il ? Vers la

(1) I Joan v, 7. — (2) Isa. LXVI, 24.

créature. En procédant, il prédestine ; en soufflant, il appelle ceux qu'il a prédestinés; en habitant dans les âmes, il justifie ceux qu'il a appelés; en les remplissant, il comble de mérites ceux qu'il a justifiés ; et en les justifiant, il enrichit de ses récompenses ceux qu'il a comblés de mérites.

3. Le Saint-Esprit convainc le monde du péché qu'il fait semblant de ne point apercevoir ; de la justice qu'il ne règle pas, puisqu'il se l'attribue au lieu de l'attribuer à Dieu ; et du jugement qu'il usurpe quand il a la témérité non seulement de se juger lui-même, mais de juger encore les autres.

4. Jusqu'à ce jour l'effusion des eaux sur les habitants de Babylone, j'entends par là la confusion des pensées, rend la terre vide et vague. En effet, tant que toute pensée flotte autour de la chair, on ne peut espérer d'elle aucun fruit de salut. *Que les eaux soient donc séparées des eaux* (1), c'est-à-dire que l'âme revendique, comme il convient, sa part de sollicitude et de soins. Il est bien que les pensées inférieures soient renfermées dans certaines limites, que leur cours soit contenu dans un lit déterminé et qu'elles ne se répandent point au delà de ce que la nécessité exige ; les pensées supérieures n'en seront que plus à l'aise pour s'épancher et se répandre. Voilà certainement comment le Seigneur donnera sa bénédiction, et *notre terre produira son fruit* (2).

5. Le peuple de Dieu compte des hommes charnels et des hommes spirituels ; si les premiers ne sont point sans quelque désir des biens éternels, les seconds ne sont pas non plus complètement étrangers au désir des biens temporels. La différence entre eux, c'est que les uns désirent plus ardemment tels biens et les autres tels

(1) Gen. I, 6. — (2) Psal. LXXXIV, 13.

autres, et suivant que leurs désirs se portent de préférence sur les biens spirituels ou sur les biens temporels, ils sont eux-mêmes des hommes spirituels ou des hommes charnels. De là vient que dans les bénédictions qu'Isaac donne à Jacob et à Ésaü, s'il est parlé de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, il n'en est pas parlé dans le même ordre à l'un et à l'autre. *Que Dieu te prodigue*, dit-il à Jacob, *la rosée du ciel et la graisse de la terre ;* et à Ésaü : *Ta bénédiction sera dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel.* Or on voit à leurs préoccupations et à leurs désirs quels sont les biens que chacun d'eux préfère.

6. *La mort des pécheurs est très mauvaise.* Elle est mauvaise par la perte du monde qu'ils aiment, et dont ils ne peuvent se séparer sans douleur. Elle est pire par la perte de leur chair dont leur âme se sent arrachée par les esprits malins. Elle est très mauvaise par les tourments de l'enfer où le corps et l'âme sont plongés ensemble dans des feux éternels. Au contraire, la mort des bons est très bonne ; c'est, en effet, pour eux, le repos après le travail, le bonheur de jouir d'un monde nouveau et la sécurité pour jamais.

7. *Le paresseux s'est vu lapider avec du fumier de bœufs* (1). Les bœufs, ce sont ceux qui sont tout entiers à l'œuvre de Dieu, ceux qui sèment dans les larmes et moissonnent dans la joie. Ceux-là regardent toutes les choses de ce monde, quelles qu'elles soient, comme du fumier. Au contraire, le paresseux, dont les ennemis voient en ricanant les jours de repos, est moqué dans son repos par ses ennemis, comme les bœufs laborieux se sentent honorés de Dieu dans leurs travaux. En effet, quand les malins esprits voient un homme paresseux

(1) Eccli. XXII, 2.

aux exercices spirituels, ils lui suggèrent à tout momen des pensées terrestres à l'esprit ; c'est comme s'il faisai des mottes avec ce que nous avons appelé le fumier de bœufs, pour en lapider le paresseux comme il le mérite

8. *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (1). Il y a troi baisers : un baiser de réconciliation, un baiser de récom pense et un baiser de contemplation. Le premier s prend aux pieds, le second aux mains et le troisième la bouche. Dans le premier on reçoit la rémission de péchés, dans le second la récompense de la vertu, e dans le troisième la connaissance des secrets de Dieu Ou bien encore, l'un est le baiser de la doctrine, l'autr de la nature, et le troisième de la grâce.

9. L'Épouse a deux mamelles qui sont la congratula tion et la compassion ; deux sortes de lait, l'exhortatio et la consolation ; trois parfums, la componction, la de votion et la piété. La componction au souvenir des pé chés passés, la dévotion au souvenir des bienfaits reçu la piété à la vue des malheureux.

10. *Reviens, reviens, Sunamite, reviens, reviens, q nous te voyions* (2). Reviens d'abord de ta joie inepte, re viens en second lieu de ta tristesse inutile, reviens e troisième lieu de ta vaine gloire, reviens enfin de ton s cret orgueil. La vaine gloire, c'est celle qui nous vie du dehors, que nous recueillons de la bouche d hommes. Le secret orgueil est celui qui se trouve dan notre cœur. Quand l'âme aura laissé tous ces vices, so Époux jettera les yeux sur elle. Si donc elle doit s'ab tenir de tout le reste, c'est afin de se rendre digne de s embrassements. Voilà pourquoi il lui est dit : *Revien reviens, que nous te voyions.*

11. Les pasteurs doivent veiller sur leur troupeau

(1) Cant. I, 1. — (2) Cant. VI, 12.

cause de trois nécessités qui sont la discipline, la garde et la prière. La discipline, dans l'intérêt de la correction des mœurs, de peur que le troupeau commis à leur garde ne dépérisse par leur propre inconduite. La garde, à cause des suggestions du démon, de peur que leur troupeau ne soit séduit par ses ruses diaboliques. La prière, à cause de la tentation qui le presse sans cesse, de peur qu'il ne soit vaincu par la faiblesse. La discipline réclame la rigueur de la justice, la garde veut un esprit de conseil, et la prière, des sentiments de compassion.

12. L'Auteur de l'univers a fait deux créatures capables de le comprendre, l'homme et l'ange. L'homme est rendu juste par la foi et le souvenir, et l'ange, heureux par l'intelligence et la présence. Mais comme les hommes doivent un jour égaler les anges, il faut que, en attendant, ils deviennent justes par la foi, et s'élèvent à l'intelligence ; car il est écrit : *Si vous ne croyez, vous ne comprendrez point* (1). Ainsi la foi est la voie qui mène à l'intelligence, car elle purifie le cœur et permet à l'intelligence de voir Dieu. De même le souvenir de Dieu est le sentier qui conduit à la présence de Dieu ; car quiconque a, ici-bas, le souvenir des commandements de Dieu pour les accomplir, méritera un jour de jouir aussi de sa présence. Que les anges aient donc dans le ciel l'intelligence et la présence de Dieu, et que, sur la terre, nous en ayons la foi et le souvenir.

13. Seigneur, nous sommes votre lot que vous avez gagné de votre propre main, *avec votre arc et votre épée, sur les Amorrhéens* (2). Or, votre épée, c'est *votre parole vivante et efficace* (3) ; et votre arc, c'est votre Incarnation. En effet, c'est dans ce mystère que, courbant le bois de votre sagesse, si je puis ainsi parler, et faisant

(1) Isa. VII, 9. — (2) Gen. XLVII, 22. — (3) Hebr. IV, 12.

fléchir avec piété, pour ainsi dire, votre divinité, vous avez tendu avec force le nerf de la chair et augmenté d'une manière ineffable, comme nous le savons, notre humanité. Nous sommes donc votre lot, et *le peuple de votre conquête* (1), le peuple que vous avez acquis par la parole de la prédication et par le mystère de l'Incarnation.

14. Dans la circoncision du Seigneur, il n'y eut ni nerf de rompu, ni os de brisé, et les parties les plus résistantes du corps sont demeurées intactes. Mais la peau a été ouverte, de la chair a été coupée et du sang répandu, pour que la mollesse et la concupiscence fussent châtiées. En effet, c'est dans la chair qu'est le péché, car c'est là qu'il habite ; si vous entendez bien les choses, la peau est le manteau qui le recouvre, et le sang, le torrent qui le porte et l'excite. La vraie circoncision en esprit, non pas seulement à la lettre, consiste donc à déchirer par la componction du cœur et la confession de la bouche, le voile de l'excuse et de la dissimulation ; à rompre, par la correction des mœurs, l'habitude du péché ; à mettre en fuite, enfin, comme il est nécessaire que ce soit, les actions du péché et à jeter au vent le foyer de la concupiscence.

15. *Les mages offrirent au Seigneur de l'or, de la myrrhe et de l'encens* (2). Peut-être ces présents, eu égard au temps et au lieu, paraissaient-ils nécessaires ; l'or, avec sa valeur, à cause de la pauvreté ; la préparation de la myrrhe, à cause de la délicatesse ordinaire au corps d'un enfant ; le parfum de l'encens, à cause du sale séjour d'une étable. Pour nous, comme tout cela est passé, offrons-lui des présents qu'il puisse accepter : l'onction de la myrrhe, dans la communion de la vie en commun

(1) I Petr. II, 9. — (2) Matt. II, 11.

une espèce d'encens, dans la bonne odeur d'une bonne réputation ; l'éclat de l'or, dans la pureté de notre vie, en sorte que nous ne songions plus à rechercher la faveur de nos frères dans une vie pleine de complaisance pour eux, ni la vaine gloire dans une opinion flatteuse de leur part en ce qui nous concerne, mais uniquement l'honneur de Dieu et le bien de nos frères.

16. Avant tout, que les religieux soient exempts de tout murmure. Peut-être aux yeux de quelques-uns n'est-ce qu'un péché léger que le murmure, mais il n'en est pas ainsi aux yeux de celui (1) qui nous engage à l'éviter avant tout. Oui, je crois qu'il ne regardait pas le murmure comme peu de chose, celui qui disait à des murmurateurs : *Ce n'est pas contre nous que vous murmurez, c'est contre le Seigneur ; car pour nous, que sommes-nous* (2) ? Non plus que celui qui s'est exprimé ainsi : *Ne murmurez point, comme firent quelques-uns qui ont murmuré aussi, et qui ont péri sous la main de l'ange exterminateur* (3). Cet ange exterminateur est celui qui avait été placé là, précisément pour éloigner les murmurateurs des confins mêmes de cette bienheureuse cité, et pour les repousser loin des confins de celle à qui il est dit : *Jérusalem, loue le Seigneur ; Sion, loue ton Dieu ; il a établi la paix jusqu'aux confins de tes états* (4). En effet, il n'y a rien de commun entre le murmure et la paix, entre l'action de grâce et la détraction, entre le zèle amer et les paroles de louanges. Tenons-nous en à la parole de ces trois témoins, et quels témoins ! et sachons que nous devons éviter avec tout le soin possible la peste du murmure.

17. Il y en a trois avec qui nous devons nous réconcilier, ce sont les hommes, les anges et Dieu ; avec les

(1) Saint Benoît. — (2) Exod. XVI, 8. — (3) I Cor. X, 10. — (4) Psal. CXLVII, 1 et 3.

hommes par des œuvres à découvert, avec les anges par des signes cachés, avec Dieu par la pureté du cœur. En effet, pour ce qui est des œuvres que nous devons faire devant les hommes, voici ce qui est écrit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, en voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux* (1). Quant aux anges, David a dit : *Je chanterai pour vous, Seigneur, en présence des anges* (2). Or, les signes cachés sont les gémissements, les soupirs, l'usage du cilice, et les autres marques de la pénitence qui plaisent particulièrement aux anges ; ce qui a fait dire : *Il y aura joie, parmi les anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fera pénitence* (3). Mais pour nous réconcilier avec Dieu, nous n'avons besoin ni d'œuvres, ni de signes, mais d'un cœur pur et simple ; car il est écrit : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu* (4), et encore : *Si votre œil est simple* (5), et le reste.

18. *Le temple de Dieu est saint et ce temple c'est vous* (6). Le temple de Dieu c'est le cloître des religieux. Ce cloître a deux murailles. Ce sont les actifs et les contemplatifs, Marthe et Marie, l'une extérieure et l'autre intérieure. La muraille intérieure réclame deux rangs de pierres, je veux dire la fuite des vices de la curiosité et de la volupté. La muraille extérieure en veut également deux, ce sont des religieux exempts de dol et de turbulence. Aussi le Seigneur a-t-il dit : *Le serviteur fidèle et prudent* (7) ; fidèle, c'est-à-dire, sans dol ; prudent, c'est-à-dire, sans turbulence. La muraille du fond qui réunit les deux premières, ce sont les prélats et tous ceux qui entrent dans le cloître et en sortent fidèlement, selon ce qui est dit du Seigneur lui-même : *Il part de l'extrémité*

(1) Mat. v, 16 — (2) Ps. CXXVII, 1. — (3) Luc. XV, 10. — (4) Matth. v, 8. — (5) Matth. VI, 22. —(6) I Cor. III, 17. — (7) Matth. XXIV, 45.

du ciel, et il va jusqu'à l'autre extrémité, il n'y a personne qui se cache à sa chaleur (1).

19. Il y a cinq causes pour lesquelles l'homme apprend : pour savoir, pour qu'on sache qu'il sait, pour vendre sa science, pour édifier et pour s'édifier. Pour savoir, c'est curiosité ; pour qu'on sache qu'il sait, c'est vanité ; pour vendre sa science, c'est simonie ; pour édifier, c'est charité ; pour s'édifier, c'est humilité.

20. Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur. La première crainte est celle qui ramène sur leurs pas ceux qui marchaient à la mort ; c'est à cette crainte que succède la tristesse du monde que l'espérance de l'éternité dissipe.

21. On demande généralement si, dans l'ordre du temps, l'amour de Dieu précède celui du prochain. Il semble qu'il le précède, puisque nous ne pouvons aimer le prochain pour Dieu que nous ne commençions par aimer Dieu lui-même ; d'un autre côté, l'amour du prochain semble être antérieur à celui de Dieu, parce qu'il est écrit : *Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas* (2)? Mais il faut savoir que l'amour de Dieu est considéré à deux points de vue différents, à l'état d'amour qui commence et à l'état d'amour qui s'est nourri. Or, l'homme commence à aimer Dieu avant le prochain, mais comme cet amour ne peut se perfectionner s'il ne se nourrit, et qu'il ne croît que par l'amour du prochain, il faut donc que le prochain soit aimé. Voilà comment l'amour de Dieu précède, à l'état d'amour commençant, l'amour du prochain ; et comment il est précédé par celui-ci, au contraire, en tant que amour qui se nourrit par l'amour du prochain. Si donc il se trouve des hommes qui appartiennent à

(1) Psal xviii, 7. — (2) Joan. iv, 20.

votre juridiction, réclamez-les, retenez-les avec charité, avec amour, en songeant à leur salut, et craignez de perdre leur âme en épargnant leur corps. Conduisez-vous ainsi, et vous serez obligé de subir une foule de gens sur lesquels vous ne pourrez exercer la discipline. Recourez aux menaces et soyez sans crainte, car le Seigneur fera miséricorde et justice à tous ceux qui souffrent l'injustice.

22. *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (1). Chacun doit aimer son prochain comme soi-même, et amener tous ceux qu'il pourra, par la consolation de la bienfaisance, par les leçons de la doctrine ou par la force de la discipline, à rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Celui qui ne se décide à cela que par discrétion est un homme prudent; celui qui n'en est détourné par aucune crainte, est fort ; celui qui n'en est éloigné par aucun autre plaisir, est tempérant ; et celui qui ne s'en retire point par orgueil, est juste.

23. *La louange de Dieu n'est pas belle dans la bouche du pécheur* (2), mais dans la bouche du pécheur pénitent, elle est fructueuse ; dans celle du pécheur justifié, elle est belle. De même lorsqu'on fume les champs, ce n'est pas beau, mais c'est fertilisant, et plus tard, quand la moisson se fera, ce sera beau.

24. Il y a quatre choses qui empêchent la confession : la crainte qu'elle ne nous perde ; la honte parce qu'elle humilie ; l'espoir de quelque honneur ou de quelque avantage temporel, si l'on passe pour innocent ; la crainte de ne point obtenir ces mêmes choses si l'on ne passe plus pour innocent.

25. Il y a huit trinités dont la première est la souveraine et indivise Trinité : Père, Fils et Saint-Esprit. La seconde est la trinité déchue. La troisième est la trinité

(1) Matth. xix, 9. — (2) Eccli. xv, 9.

qui l'a fait choir. La quatrième est celle dans laquelle elle est chue. La cinquième, celle par laquelle elle s'est relevée, et cette dernière se subdivise en trois autres trinités. La trinité déchue est la mémoire, la raison, et la volonté. La mémoire a été affaiblie de trois manières, c'est-à-dire, par des pensées affectueuses, ou onéreuses ou oiseuses. La raison a été aveuglée aussi de trois manières, parce quelle reçoit souvent le vrai pour le faux, et *vice-versâ;* le licite pour l'illicite, et réciproquement. La volonté a été souillée de trois façons, par la concupiscence de la chair, par le désir des yeux et par l'ambition du siècle. La trinité par laquelle la seconde est chue, c'est la suggestion, la délectation et le consentement. La trinité où elle est chue, c'est l'infirmité, la fétidité, la cécité. La trinité par laquelle elle se relève, c'est la foi, l'espérance et la charité. Il y a trois sortes de foi : la foi des préceptes, celle des signes et celle des promesses. L'espérance aussi est triple ; il y a l'espérance du pardon, l'espérance de la grâce et l'espérance de la gloire. La charité également est triple : on aime de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces.

26. Tout couvent doit avoir deux murs, l'un extérieur et l'autre intérieur. Ce dernier, ce sont les religieux claustraux ; le premier, ce sont tous les religieux d'obédience. Les premiers ne doivent être adonnés ni à la curiosité, ni à la sensualité ; les seconds ne doivent être ni turbulents, ni trompeurs. Mais comme il est rare que la paix règne entre ces deux sortes de religieux, il y a une troisième muraille placée à l'extrémité, en face, et qui relie les deux premières l'une à l'autre. C'est l'Abbé, le Prieur, et les autres Frères spirituels. Le fondement, c'est la Règle que chacun a embrassée.

27. Rapport entre les sept dons du Saint-Esprit et les sept apparitions de Notre-Seigneur après sa résurrection.

D'abord, il se montre aux femmes à qui il est dit par l'Ange : *Ne craignez pas* (1). Voilà l'esprit de crainte. Il apparaît à Pierre qui l'avait renié : esprit de piété. Il se montre à la femme à qui il dit : *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon père* (2) : esprit de science. Il s'est fait voir aux onze sur la montagne où il les avait conduits et où il leur dit : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre* (3) : esprit de force. Il apparut aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, dont il est dit : *Et il leur ouvrit l'intelligence pour qu'ils comprissent les Écritures* (4) : esprit d'intelligence. Enfin, il s'est fait voir à ses disciples prosternés à ses pieds, quand il s'est élevé dans les cieux, car c'est de lui qu'il est dit : *Je suis la sagesse et j'habite au plus haut des cieux* (5) : voilà pour l'esprit de sagesse.

28. Il y a quatre sortes de grâces : la grâce de la création, celle de la rédemption ou de la miséricorde, la grâce qui donne et celle qui récompense. La première est celle par laquelle tout a été fait. La seconde, celle par laquelle le Verbe s'est fait chair. La troisième, celle par laquelle il est plein de grâce ; et la quatrième, celle par laquelle il est plein aussi de vérité.

29. La paix aussi se divise en quatre. La paix avec Dieu et celle avec le prochain, la paix dans la chair et la paix dans l'esprit. Mais pour que toutes ces paix soient solides, il faut leur donner un fondement ; la paix de la chair reposera sur la tempérance ; la paix de l'esprit, sur la force ; la paix avec le prochain, sur la prudence ; la paix avec Dieu sur la justice. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*, voilà la paix avec Dieu : *et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (6), c'est la paix avec le pro-

(1) Matt. XXVIII, 9. — (2) Joan. XX, 17. — (3) Matt. XXVIII, 18. — (4) Luc. XXIV, 45. — (5) Eccl. XXIV, 9. — (6) Luc. II, 14.

chair. *Paix à vous, voyez mes mains et mes pieds* (1), c'est la paix de la chair. *Recevez le Saint-Esprit* (2), c'est la paix de l'esprit.

30. *Les mouches, qui, en mourant dans un parfum, en détruisent la bonne odeur*, ce sont la vanité, la curiosité et la volupté ; c'est parce qu'elles se trouvent en abondance en Égypte et autour des Égyptiens, que nous ne pouvons offrir le sacrifice de la justice et de la charité, en Égypte, au Seigneur notre Dieu. Voilà pourquoi nous allons au désert, c'est-à-dire, dans la solitude de notre cœur, *par une route de trois jours*. En parlant du premier jour, l'Époux dit à l'Épouse : *Venez dans mon jardin, ma sœur, mon Épouse* (3), c'est-à-dire, venez dans le verger où sont plantées de bonnes vertus. Le second jour est celui dont l'Épouse se réjouit et dit : *Le Roi m'a introduite dans son cellier au vin* (4), c'est-à-dire, dans les délices des saintes Écritures. Le troisième jour, c'est la chambre nuptiale, c'est la plénitude de l'amour, quand l'Époux et l'Épouse jouissent mutuellement l'un de l'autre. Or, remarquez, contre la vanité, la solidité des vertus ; contre la curiosité, le goût multiple et varié des Écritures ; contre la volupté, la chambre nuptiale de ce souverain amour.

31. La charité a deux mamelles, la compassion et la congratulation. La mamelle de la compassion verse le lait de la consolation, et à la mamelle de la congratulation on suce le lait de l'exhortation.

32. Il y a trois choses qui conservent l'unité, ce sont la patience, l'humilité et la charité. Voilà les armes dont un soldat du Christ doit se pourvoir ; il doit prendre la patience en guise de bouclier, pour la porter et l'opposer à droite et à gauche à toutes les adversités ; l'humilité

(1) Luc. XXIV, 39. — (2) Joan. XX, 22. — (3) Cant. V, 1. — (4) Cant. I, 3.

lui servira de cuirasse, et protégera son cœur au dedans. La charité sera sa lance; il s'en servira, comme dit l'Apôtre, pour provoquer tous les autres au duel de la charité, et, en se faisant tout à tous, pour combattre les combats du Seigneur. Il faut aussi qu'il prenne le casque du salut, je veux dire l'espérance, pour prémunir et protéger sa tête, c'est-à-dire le chef même de son âme. Qu'il se saisisse également du glaive de la parole de Dieu et qu'il monte le dextrier du bon désir. Il faut tuer Goliath avec son propre glaive, je veux dire la vaine gloire par la considération de la vaine gloire elle-même.

33. Il y a deux fins dernières, la mort et la vie; c'est vers ces deux fins dernières que nous volons des deux ailes de la crainte et de l'espérance déployées. De deux de nos ailes, je veux parler de la pénitence du cœur et de la confession de la bouche, nous nous voilons les pieds, selon ce mot de l'Apôtre : *On croit de cœur pour la justice et on confesse de bouche pour le salut* (1). De deux autres ailes, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, nous nous voilons la tête; c'est ce qui a fait dire à l'Apôtre : *Soit que soyons emporté hors de nous, c'est pour Dieu; soit que nous nous tempérions, c'est pour vous* (2).

34. Remarquez que la crainte engendre la componction; la componction, le renoncement à tout; celui-ci la vraie humilité et cette dernière la vraie confession, où se trouve la purification de tous les vices. La confession fait pulluler les vertus; une fois devenues grandes ces dernières font la pureté du cœur en quoi consistent la vraie sagesse et la charité parfaite. Après cela, il faut savoir que c'est l'esprit de crainte qui donne la crainte; l'esprit de piété, la componction; l'esprit de science, le renoncement aux choses présentes; l'esprit de force, la

(1) Rom. x, 10. — (2) II Cor. v, 13.

vraie humilité, car l'humilité vainc tout; l'esprit de conseil donne la confession; l'esprit d'intelligence, l'acquisition des vertus; l'esprit de sagesse, la parfaite pureté du cœur et l'amour.

35. Il y a quatre ordres dans la maison de Dieu; en effet, les uns se prosternent aux pieds de Jésus, tels les Éthiopiens, telle Marie pénitente et confessant ses péchés. Il y en a qui sont assis à ses pieds, telle la même Marie quand elle écoute sa parole. Quelques-uns sont couchés sur son sein, et d'autres assis à ses côtés. Les deux premiers ordres vivent pour eux-mêmes; le troisième vit pour lui et pour le prochain, c'est Jean l'Évangéliste, puisant et suçant la paix dans le sein du Seigneur, et l'annonçant au peuple. Le quatrième vit pour le prochain; c'est l'Apôtre qui dit : *Pour moi, j'ai combattu un bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi* (1); et qui, en conséquence, continue avec confiance : *Une couronne de justice m'est réservée.* Aussi, dit-il, *je désire être dégagé des liens du corps et me trouver avec le Christ. Mais il est plus utile pour votre bien que je demeure encore en vie* (2). Ceux-là ne craignent point de vivre et ne refusent point de mourir.

36. Il y a un orgueil aveugle, un orgueil vain, et un troisième orgueil vain et aveugle en même temps. Il est aveugle, quand on croit avoir ce qu'on n'a point; il est vain quand on se glorifie de l'opinion que les hommes conçoivent de nous, en nous estimant ce que nous ne sommes point; il est aveugle et vain en même temps, quand nous nous glorifions en nous-mêmes, et quand nous voulons être glorifiés par les autres du bien qui n'est point en nous.

37. L'humilité est suffisante, abondante ou surabon-

(1) II Tim. IV, 7. — (2) Philipp. I, 23.

dante. Suffisante, elle est soumise à ses supérieurs, et ne se préfère point à ses égaux. Abondante, elle se soumet à ses égaux et ne se préfère point à ses inférieurs. Surabondante, elle se soumet à ses inférieurs. C'est elle qui inspirait le Seigneur lorsqu'il disait à saint Jean : *Laissez-moi faire pour le moment, car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice* (1).

38. Quiconque veut plaire parfaitement à Dieu, doit briller par sa chasteté non moins que par sa charité. Or, pour ce qui est de la chasteté, elle est quintuple : il y a la chasteté des oreilles et celle des yeux, la chasteté de l'odorat, celle du goût et celle du tact. Quant à la charité, elle est quadruple. En effet, il en est une, selon l'Apôtre, *qui croit tout* (2), c'est-à-dire qui n'est point soupçonneuse ; une qui *espère tout*, elle n'est point paresseuse ; une qui *souffre tout*, elle ne murmure point ; une qui *supporte tout*, elle n'est point impatiente. Voilà neuf vertus qu'on ne peut posséder sans être parfait et sans mener sur la terre la vie des neuf chœurs des anges. C'est en ce sens que l'Apôtre a dit : *Notre vie est dans les cieux* (3). Et s'il m'est permis de le dire, l'homme qui mène cette vie a plus de mérite que les anges. En effet, chez l'homme ce genre de vie est un acte de vertu, et chez l'ange c'est le fait de sa dignité.

39. Une sainte âme mortifie sa chair pour la garantir de la pourriture des vices, quand elle renonce, par continence, à toutes les voluptés du monde ; on peut dire alors qu'elle embaume son corps de myrrhe, afin que, après le jugement, il demeure intact de la corruption éternelle. Mais lorsque, dans l'ardeur de ses désirs, elle s'élève aux choses du ciel et repousse de la chambre de son cœur toutes les pensées superflues, elle fait, de son

(1) Matt. III, 15. — (2) I Cor. XIII, 7. — (3) Philipp. III, 20.

cœur, sous les yeux de Dieu, comme un encensoir, où elle amasse, par la charité, des vertus qui sont comme des charbons ardents qui la consument, en présence de Dieu, du feu de la charité. Et tandis qu'elle élève vers Dieu de pures et ferventes prières, c'est comme si elle faisait monter, de l'encensoir, la fumée de l'encens, pour répandre une bonne odeur en présence de son bien-aimé, et pour exciter sans cesse ceux qui l'approchent de plus près, à l'amour de Dieu, par ses bonnes œuvres.

40. *Vous ne ferez pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère* (1). Le chevreau, c'est le pécheur ; la mère, ce sont nos premiers parents de qui nous descendons tous ; le lait, ce sont les péchés qui découlent de la faute originelle. *Vous ne ferez pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère*, cela veut donc dire, qu'il ne faut pas laisser vivre le pécheur dans ses péchés jusqu'au jour de sa mort, mais le rappeler avant ce moment-là à la pratique des bonnes œuvres, pour qu'il ne périsse point.

41. *Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang* (2). Par sa venue, le Seigneur a mis fin à la circoncision et aux autres baptêmes, et il a institué le baptême où il a voulu que ces trois choses rendissent sur la terre le témoignage de chrétienté. Écoutez comment fait le sang du Christ ; c'est un signe qui nous apprend que nous devons mourir au péché, selon ce mot de l'Apôtre : *Ignorez-vous que, baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés* (3) ? L'eau qui recouvre le corps comme une sorte de tombeau, nous dit que nous ne devons pas être plus longtemps esclaves du péché, *car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, dans sa mort*. L'esprit vivifie et

(1) Exod. XXXIV, 26. — (2) Joan. V, 8. — (3) Rom. VI, 2.

fait que, après avoir été ensevelis dans l'élément de l'eau, nous ressuscitions renouvelés par le Saint-Esprit, *afin que nous marchions dans une nouvelle vie, de la même manière que le Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père.* Or ces trois témoins, opérant de concert pour la même chose, ne font qu'un, selon le mot de saint Jean. Un dans le mystère, non point dans leur nature. Le sang est donc le témoin de la mort, l'eau celui de la sépulture, et l'Esprit, le témoin de la vie. Le sang a rapport au prix, l'eau, à la purification, et l'Esprit, à la rénovation de l'esprit. Le sang du Seigneur nous rachète, l'eau des fonts sacrés nous lave, l'Esprit nous fait enfants de Dieu par l'adoption.

42. *A la quatrième veille, il vint à eux (aux apôtres), en marchant sur la mer* (1). Le premier sommeil est la crainte nocturne, c'est-à-dire la crainte des adversités. La veille qui le suit est produite par la prudence. Le second sommeil, c'est la flèche qui vole durant le jour, c'est-à-dire la tentation qui nous vient dans la prospérité ; la veille qui le suit est produite par la force. Le troisième sommeil, c'est la chose qui marche dans les ténèbres, je veux dire la vaine gloire ; la veille qui le suit est la justice. Le quatrième sommeil, c'est le démon de midi et ses incursions, je veux dire l'intempérance. Alors le Seigneur vient à eux en marchant sur la mer. Il marche bien dessus, lui, mais saint Pierre enfonce dans ses flots. Au premier abord, on le prend pour un fantôme, mais ensuite on le reconnaît. Les plus craintifs, mais qui n'ont point cessé d'être fidèles, louent le Seigneur en voyant ces choses.

43. La prière requiert sept choses. Elle doit être dictée par la foi, selon ce mot de l'Évangile : *Tout ce que vous*

(1) Matt. XIV.

demandez en priant, croyez que vous l'obtiendrez, et vous l'obtiendrez en effet (1). Puis, elle doit être pure, à l'exemple de la prière d'Abraham qui éloignait les oiseaux de ses sacrifices. En troisième lieu, il faut qu'elle soit juste, en quatrième lieu assidue, en cinquième lieu humble, en sixième lieu fervente : ces deux qualités se retrouvent dans l'image tirée du grain de sénevé ; en septième lieu, il faut qu'elle soit dévote.

(1) Marc. XII, 24.

QUATRIÈME PARTIE

FLEURS DE SAINT BERNARD

1. La chasteté est en péril au sein des délices ; l'humilité, au comble des richesses ; la piété, dans les torrents des affaires ; la vérité, dans les conversations sans fin ; et la charité, au milieu de ce siècle pervers.

2. Rien de plus précieux que le temps ; mais, hélas ! rien n'est aujourd'hui regardé comme plus vil.

3. Les jours de salut s'écoulent, et personne n'y songe : personne ne se reproche d'avoir laissé perdre des moments qui ne se représenteront jamais.

4. Il n'y a rien de si dur, qui ne cède à plus dur que soi. Aussi n'y a-t-il point d'habitude qui ne puisse triompher d une autre.

5. Imputez-vous tout ce que vous souffrez de celui qui ne peut rien vous faire sans vous.

6. Ce n'est pas de la tête du scorpion, mais de sa queue, où se cache son dard, qu'il faut se défier.

7. Que vous sert-il d'être sage, si vous ne l'êtes point pour vous.

8. On manque de tout, quand on se flatte de tout posséder.

9. Un homme insensé sur le trône, n'est qu'un singe sur le haut d'un toit.

10. Tenez-vous dans un juste milieu, si vous ne voulez point excéder la mesure.

11. Sur un homme qu'elle prend au dépourvu, la prospérité fait l'effet du feu sur la cire, ou des rayons du soleil sur la neige.

12. Il n'est pas difficile d'être humble dans une basse condition, mais l'être au comble des honneurs, c'est faire preuve d'une grande et rare vertu.

13. Il n'y a pas de misère plus misérable qu'une fausse joie.

14. Nous sommes convaincus d'avoir voulu une chose, lorsqu'elle ne serait point arrivée si nous ne l'avions point voulue.

15. Un esprit répandu au dehors ne sent pas le mal qui le ronge au dedans.

16. Si l'on fuit la persécution, ce n'est pas la faute de celui qui fuit, mais de celui qui persécute.

17. La volonté est réputée pour le fait, là où le fait exclut toute nécessité.

18. Nul ne mérite plus notre colère qu'un ennemi qui feint d'être notre ami.

19. Ceux qui placent leur trésor dans le ciel n'ont rien à craindre des voleurs.

20. Quiconque ne plaît point à Dieu, est incapable de se le rendre favorable.

21. La négligence des évêques est la mère de l'insolence des clercs.

22. On doit faire le bon plaisir de ses amis, mais non pas au point de leur donner la mort.

23. Dès que l'eau d'un fleuve cesse de couler, elle se corrompt.

24. Toutes les choses du monde ont une fin, et leur fin n'a pas de fin.

25. Vous donnez à votre parole un grand poids, si vous

commencez par être convaincu vous-même de ce dont vous voulez convaincre les autres.

26. J'aime à entendre une prédication qui ne cherche point à se faire applaudir, mais à me faire gémir.

27. La voix de la tourterelle n'est point douce, mais ce qu'elle dit est doux.

28. Bon gré, mal gré, le Jébuséen habite dans vos frontières ; on peut le subjuguer, mais l'exterminer jamais.

29. C'est peu de couper une fois, il faut tailler souvent, toujours, parce que les vices repoussent constamment.

30. Le vice et la vertu ne peuvent pousser ensemble : il faut couper la cupidité, pour donner de la force à la vertu.

31. Retranchez le superflu, le salutaire pousse. Tout ce que vous retranchez à la cupidité profite à l'utilité.

32. Un pasteur qui est instruit, mais qui n'est pas bon, nourrit moins par l'abondance de sa science, qu'il ne nuit par la stérilité de sa vie.

33. Quelquefois, l'ambition, au comble de ses vœux, nuit moins que lorsqu'elle est déçue, parce qu'alors elle recourt aux moyens violents.

34. C'est en vain qu'on entreprend de lire, ou qu'on veut entendre un poème d'amour, quand on ne connaît point l'amour.

35. Un cœur de glace ne peut comprendre une parole de feu ; de même que celui qui ne sait pas le grec ne comprend point un Grec.

36. La renommée ne peut attribuer à la vertu ce que la conscience taxe de vice.

37. La vertu se contente de la candeur de la conscience, quoiqu'elle ne soit pas accompagnée de la bonne odeur d'une bonne réputation.

38. Il y a bien des choses que vous dédaignez dans

l'oisiveté, et que vous mangez avec appétit après le travail, car le meilleur assaisonnement, c'est la faim.

39. L'ennemi est plus ardent à nous passer l'épée dans les reins, que ferme à nous résister en face.

40. Faire mal, quel que soit celui qui l'ordonne, ce n'est point obéir, c'est désobéir.

41. Ce que chacun préfère à tout, voilà quel est son Dieu.

42. Il y en a beaucoup qui ne courraient pas avec tant d'ardeur après les honneurs, s'ils sentaient que ce sont en même temps des charges.

43. Plaise à Dieu que nos modernes Noés nous laissent au moins de quoi nous couvrir, tant on pèche maintenant, ouvertement et sans pudeur.

44. N'avoir pas de hautes pensées de soi en haut lieu n'est pas chose facile.

45. Si vous aimez mieux être grand que bon, ne comptez point sur le prix, mais sur le précipice.

46. C'est folie de déposer un trésor là où l'on ne pourra point le reprendre quand on voudra.

47. C'est l'épreuve qui montre la foi de chacun.

48. Si l'on nous a ordonné d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, c'est pour nous apprendre à nous aimer d'abord.

49. Ce qui fait une bonne conscience, c'est de se repentir et de s'abstenir du mal.

50. Les médecins se servent du même feu pour amputer un membre à un roi qu'à un sujet.

51. C'est le propre d'un bon pasteur de ne point chercher, mais de sacrifier ses intérêts.

52. Dépenser sans nécessité et sans utilité, c'est ne point dépenser, mais dissiper.

53. Quand tu appartiens à tout le monde, sois donc au moins l'un de ceux à qui tu appartiens.

54. L'amour paraît souvent insensé, mais c'est à ceux qui ne connaissent point l'amour.

55. La mesure pour aimer Dieu, est de l'aimer sans mesure.

56. Je n'approuve point un savant qui ne sait point la manière de savoir.

57. Il y en a qui veulent savoir seulement pour savoir ; c'est curiosité.

58. Il y en a qui veulent savoir pour se faire connaître ; c'est vanité.

59. Il y en a qui veulent savoir, pour vendre leur savoir, c'est un commerce honteux.

60. Il y en a qui veulent savoir pour s'édifier ; c'est de la prudence.

61. Prendre de la nourriture et ne point la digérer, c'est une chose pernicieuse pour celui qui le fait.

62. Celui dont la lumière de la discrétion n'éclaire point la course, ne court point, il se précipite.

63. Il est impossible que celui qui plaît aux bons et déplaît aux méchants, ne soit pas bon.

64. Il n'est pas sûr de dormir près d'un serpent.

65. Il peut arriver à la véritable amitié de faire entendre des reproches ; des flatteries, jamais.

66. Mieux vaut qu'un homme périsse que l'unité. Il faut expulser celui qui trouble la concorde.

67. Le seul cas où il ne soit pas permis d'obéir à nos parents, c'est quand Dieu lui-même est en cause.

68. Quand une fois on a goûté à l'esprit, la chair ne peut plus causer que du dégoût.

69. Le cœur de l'homme ne se rassasie pas plus d'or que son corps d'air.

70. Le fait de l'orgueil, c'est la privation de la grâce.

71. Nous sommes toujours sous l'œil qui voit tout, bien qu'il ne soit vu de personne.

72. Un homme de bien ne se laisse prendre qu'à la feinte du bien.

73. Il faut prendre les hérétiques, non par la force des armes, mais par celle des arguments.

74. La lumière est agréable à l'homme, surtout quand il sort des ténèbres.

75. La science, sans la charité, enfle ; la charité, sans la science, erre.

76. Le jour montre ce que la nuit avait laissé dans les ténèbres.

77. Mieux vaut le scandale que l'abandon de la vérité.

78. Quiconque n'a d'autre maître que soi, est disciple d'un sot.

79. On ne saurait juger de la même manière deux conduites qui, pour être semblables dans leurs résultats, ne le sont nullement dans leurs motifs.

80. Rien de moins glorieux que d'être trouvé avide de gloire.

81. Quand on aspire à de grandes choses, les petites nous semblent moins agréables.

82. Quiconque ne court pas, ne saurait atteindre celui qui court.

83. Ne point aspirer à monter, c'est descendre.

84. On ne fait jamais bien ce qu'on fait malgré soi.

85. Il faut être grand pour tomber dans l'adversité sans tomber de la sagesse.

86. Le chien défend le foin quoiqu'il n'en mange point.

87. Si vous êtes sage, vous serez une vasque plutôt qu'un tuyau, c'est-à-dire, vous ne donnerez aux autres que quand vous serez plein vous-même.

88. Ce qui montre la différence d'un pasteur d'avec un mercenaire, c'est la persécution.

89. L'ignominie de la croix n'est point désagréable à celui qui n'est point ingrat envers le Crucifié.

90. Être toujours avec une femme et ne point pécher avec elle, c'est plus que ressusciter un mort.

91. Un maître familier nourrit un serviteur insensé.

92. C'est un acte de clémence en Dieu, de refuser aux ingrats ce qu'ils demandent ; c'est ne leur point donner l'occasion de pécher par ingratitude.

93. Il est facile de nager quand on nous soutient le menton.

94. Dieu nous charge, quand il nous décharge ; et il nous charge de ses bienfaits, quand il nous décharge de nos péchés.

95. Efforçons-nous de plaire à tous en tout, mais pardessus tout à celui qui est plus que tout.

96. C'est une vaine excuse que de dire qu'on a obéi aux hommes, si l'on a désobéi à Dieu.

97. Qui croira la muraille qui prétend enfanter le rayon de soleil qu'elle laisse entrer par la fenêtre.

98. La beauté d'une peinture ou d'une créature ne fait point la louange du pinceau.

99. C'est avoir du goût que de trouver aux choses le goût qu'elles ont.

100. Il n'y a pas plus grande démangeaison pour l'œil que l'envie.

101. Nous naissons sur la terre, nous mourons sur la terre et nous retournons dans la terre, d'où nous sommes sortis.

102. Ne point donner aux pauvres ce qui appartient aux pauvres, c'est un crime égal au sacrilège.

103. Si vous occupez un poste plus élevé, il n'en est pas plus sûr.

104. De même que ce qui plaît n'est pas toujours permis, de même ce qui est permis n'est pas toujours à propos.

105. Celui dont la vie est méprisée, n'a plus à s'at-

tendre qu'à voir sa prédication également méprisée.

106. On ne se repent guère d'une chute, quand on demeure encore sur un terrain glissant.

107. L'indice de la vraie componction se trouve dans l'éloignement des occasions.

108. C'est une triste pauvreté que le manque de mérite, et de trompeuses richesses que la présomption qui fait croire qu'on en a.

109. On n'est point excusable d'être ignorant, quand on fait profession d'instruire les enfants.

110. C'est se montrer indigne de lait et de laine, que de ne vouloir point faire paître les brebis.

111. Malheur à toi, la mort est dans la bonne chère, la mort est dans les délices.

112. Malheur à ceux qui, vivant dans la chair, ne sauraient plaire à Dieu et présument pouvoir se le rendre propice.

113. Le zèle sans la science nuit là même où il s'empresse de rendre service.

114. Tout ce qui n'est pas Dieu ne saurait suffire à une âme qui a soif de Dieu.

115. Sauter sans regarder, c'est tomber avant de sauter.

116. Un malade qui ne sent plus son mal est bien mal.

117. L'homme qui fuit le travail ne fait point ce pour quoi il est né.

118. C'est le propre du sage de s'en rapporter plus au jugement des autres, dans les choses douteuses, qu'au sien.

119. Je me passerai volontiers d'un bien spirituel, si grand qu'il soit, si je ne puis me le procurer qu'au prix d'un scandale.

120. Ce qui est dans l'ordre d'une façon aussi belle

que salutaire, c'est que vous portiez, le premier, le fardeau que vous voulez faire porter aux autres.

121. La parole que les œuvres accompagnent est forte, mais ce qui assure à la parole et aux œuvres la grâce et l'efficacité, c'est la prière.

122. Un faux catholique est plus nuisible qu'un hérétique déclaré.

123. Ce n'est pas un échange sans profit lorsque, se trouvant maître de tout, on renonce à tout.

124. C'est plus la concupiscence que la substance du monde qui nuit.

125. Ce qui fait surtout qu'on doit fuir les richesses, c'est qu'on ne peut qu'à grand'peine, et pour ainsi dire, jamais les posséder, sans s'y attacher.

126. Le cœur de l'homme s'attache facilement à ce qu'il voit tous les jours.

127. Celui qui se propose de tout quitter doit se compter au nombre des choses à quitter.

128. Le véritable amour a sa récompense dans ce qu'il aime.

129. Qu'un simple sujet fasse fausse route, il se perd seul ; mais que ce soit un prince, il entraîne beaucoup d'autres à sa suite.

130. La vraie joie est celle qui vient du Créateur, non de la créature.

131. Un homme vicieux n'a point horreur des vicieux.

132. Là où tout le monde sent mauvais, la mauvaise odeur de l'un ne se fait point remarquer.

133. Les honneurs charment ceux qui ne font que les considérer ; mais ce sont des fardeaux qui effraient ceux qui les pèsent.

134. La vraie charité n'est point sans sa récompense, et pourtant elle n'est point mercenaire.

135. Celui qui garde son corps garde un bon castel.

136. Il n'y a que les malheureux qui n'aient point d'envieux.

137. Maudit celui qui gâte lui-même son propre sort.

138. C'est tendre la main au séducteur que de ne point la tendre au précepteur.

139. Quiconque envoie paître ses brebis sans gardien est le pasteur des loups, non des brebis.

140. La vie du pauvre est répandue dans les rues que parcourent les riches.

141. L'ambition est la croix des ambitieux ; elle tourmente tout le monde, et plaît à tout le monde.

142. Dans la bouche d'un homme du monde, des plaisanteries sont des plaisanteries, dans la bouche d'un prêtre ce sont des blasphèmes.

143. Une âme vaine imprime la marque de sa vanité au corps.

144. La mollesse dans les vêtements indique la mollesse de l'âme.

145. L'Église brille dans ses murailles et gèle dans ses pauvres.

146. C'est aux frais des pauvres qu'on flatte les yeux des riches.

147. Je crains plus la dent du loup que la houlette du berger.

148. Hippocrate enseigne l'art de sauver son âme en ce monde, et le Christ, celui de la perdre.

149. Le plaisir du goût auquel on sacrifie tant de nos jours s'exerce dans un espace qui n'est pas large de deux doigts.

150. L'amour insatiable des richesses tourmente bien plus l'âme par le désir, qu'il ne la rafraîchit par l'usage.

151. Les richesses ne servent à peu près qu'à ceux qui ne les ont pas ; les riches n'en ont guère que le nom et les ennuis.

152. Le démon ne tend guère d'embûches sérieuses qu'à la persévérance, parce qu'il sait que c'est l'unique vertu qui doit être couronnée.

153. La garde de langue est toujours utile, toutefois elle ne doit point exclure l'affabilité.

154. Partout il faut mettre un frein à la langue toujours prête à parler, mais il le faut surtout à table.

155. Voilà l'extérieur qu'il convient d'avoir : des manières réservées, un visage serein, un langage sérieux.

156. Quand on est assis sur le trône, on n'a plus que faire des degrés qui y mènent.

157. Lequel des deux est pire de médire ou d'écouter médire ? C'est ce que je n'oserais décider.

158. La prudence suspend son jugement quand elle délibère.

159. Une tristesse religieuse pleure ses péchés ou les péchés d'autrui.

160. Reconnais, ô homme, l'estime que Dieu fait de toi, par ce qu'il est devenu pour toi.

161. C'est le comble de la démence d'être effronté pour le mal, et honteux pour la pénitence ; de courir tête baissée au devant des blessures, et de n'oser recourir au remède de son mal.

162. Pour conserver son humilité, une piété qui vient de Dieu a coutume de procéder ainsi : plus elle fait de progrès, moins elle croit en faire.

163. Voici deux choses qui plaisent également à Dieu : un pécheur contrit et un juste dévot. Et rien ne lui déplaît davantage qu'un juste ingrat et un pécheur tranquille dans son péché.

164. Celui qui se porte bien ne sent pas le mal d'un autre, non plus que l'homme rassasié ne ressent les tourments du famélique.

165. C'est une belle chose que l'humilité, puisque l'or-

gueil même en emprunte le manteau, de peur de paraître trop laid.

166. C'est une triste victoire que de vaincre un homme et d'être vaincu en même temps par le vice.

167. C'est dans toutes sortes de détours que s'égarent les impies qui cherchent, par un mouvement naturel, à satisfaire leur appétit, et négligent, comme des insensés, les moyens d'arriver à leurs fins.

168. Celui qui aime Dieu n'a pas besoin d'être excité à le faire par l'appât d'une récompense qui n'est pas Dieu lui-même. Autrement ce ne serait point Dieu qu'il aimerait, mais la récompense.

169. Naturellement tout le monde aspire au souverain bien. Voulez-vous y arriver ? Commencez par viser plus haut : *Car si vous visez plus bas, vous n'atteindrez jamais au but.*

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

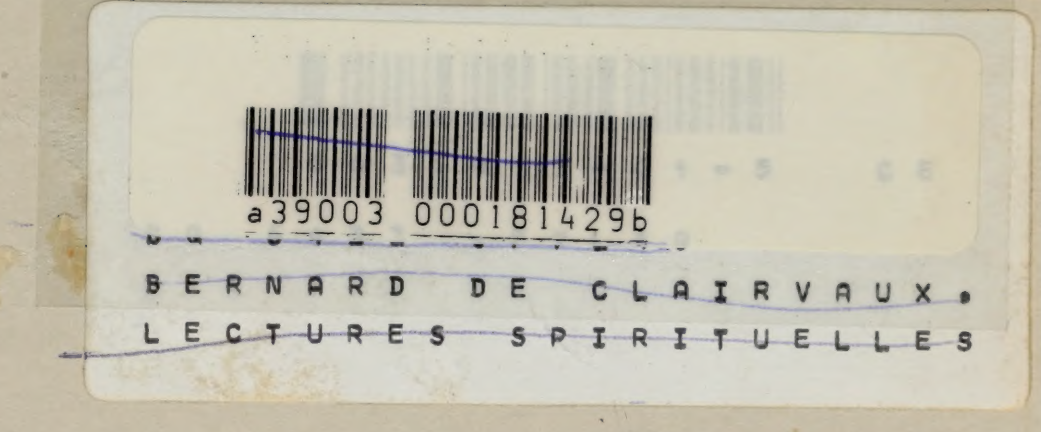
SUR LE PSAUME XC

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)


a39003 000181429b
BERNARD DE CLAIRVAUX.
LECTURES SPIRITUELLES

